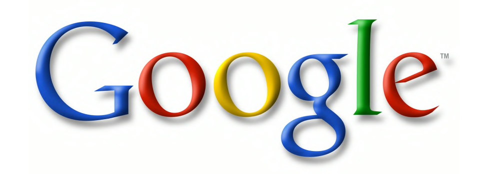
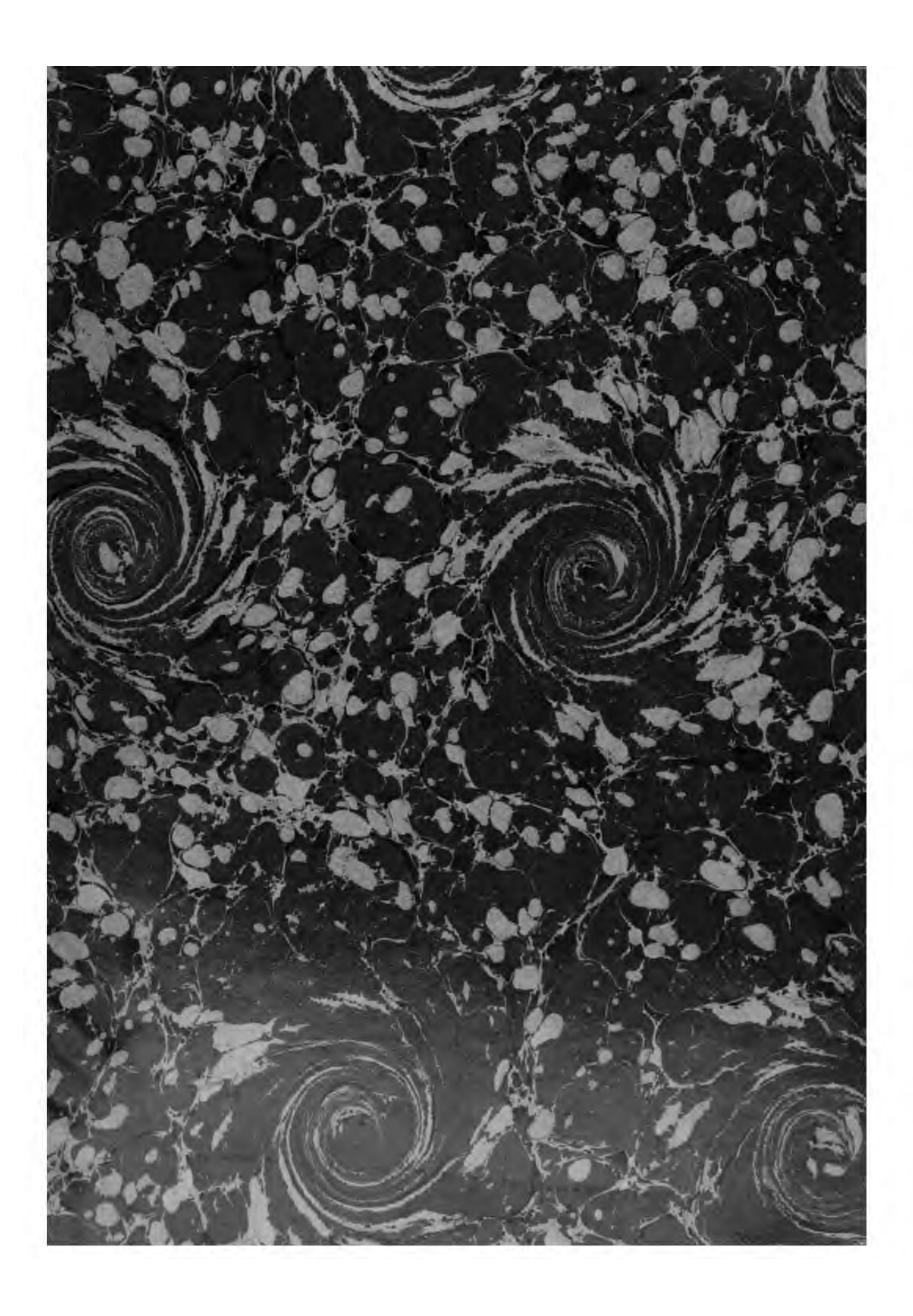





TROCHON
ialiste
S MONDE
Cherche-Midi
PARIS









Lieutenant Joseph SPITZ



MAGENTA



(4 Juin 1859)

# HISTOIRE

DU

# 2e RÉGIMENT

DE

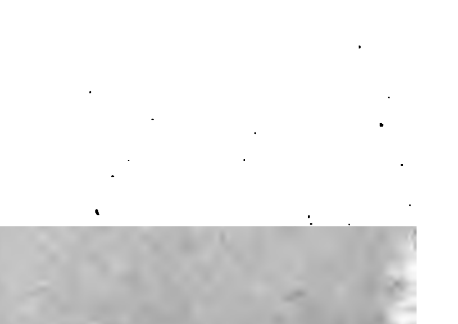
# ZOUAVES

*Rédigée d'après des Documents inédits puisés aux Archives historiques du Ministère de la Guerre*

Ouvrage accompagné de douze Photogravures
et de dix Cartes
et orné d'un dessin de ÉDOUARD DETAILLE

DEUXIÈME ÉDITION COMPLÈTE

ORAN
PAUL PERRIER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
15, Boulevard Oudinot, 15
1901



# HISTOIRE

DU

# 2e RÉGIMENT

# DE ZOUAVES



*L'Aigle du 2e Zouaves au retour de la Campagne d'Italie (1859)*
*Dessin de* ÉDOUARD DETAILLE

Cette planche est extraite de *L'Armée Française*, de ÉDOUARD DETAILLE, ouvrage édité par GOUPIL & Cie.

L'Auteur et les Éditeurs ont bien voulu, par mesure gracieuse et spéciale, en mettre le cliché à notre disposition pour la reproduction sur cette *Histoire du 2e Régiment de Zouaves*.

Lieutenant JOSEPH SPITZ

# HISTOIRE

DU

# 2e RÉGIMENT

# DE ZOUAVES

*Rédigée d'après des Documents inédits puisés aux Archives historiques du Ministère de la Guerre*

**Ouvrage accompagné de douze Photogravures et de huit Cartes et orné d'un Dessin de Edouard DETAILLE**

DEUXIÈME ÉDITION

ORAN
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE PAUL PERRIER
*15, Boulevard Oudinot, 15*

1901

MINISTÈRE
**DE LA GUERRE**

ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

SECTION HISTORIQUE

*N° 706*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

*Paris, le 21 Octobre 1896.*

LE MINISTRE DE LA GUERRE

à M. le Lieutenant SPITZ du 2e Régiment de Zouaves, à Oran.

LIEUTENANT,

L'Historique du 2e Régiment de Zouaves, que vous avez rédigé, m'a été signalé comme bien fait et intéressant.

Je tiens à vous exprimer ma satisfaction pour le soin et le zèle que vous avez apportés dans l'établissement de ce travail.

Pour le Ministre et par son ordre :
*Le Chef de l'État-Major général de l'Armée,*
Signé : BOISDEFFRE.

# DÉDICACE

---

A vous, héros, qui, au nombre de quatre mille, autour de la jeune aigle du 2e Zouaves, êtes glorieusement tombés sur le champ de bataille, ce **Livre d'Or** est dédié.

Qu'il dise à tous votre immortelle bravoure.

Qu'il nous apprenne à nous, les Zouaves d'aujourd'hui, héritiers de votre gloire, la grandeur du sacrifice réclamé par la Patrie.

Qu'il vous apporte sur vos tombes éparses en tous les coins du monde, avec l'assurance que nous savons nous souvenir, l'hommage de notre respectueuse et profonde admiration.

J. S.

---

« Les Zouaves constituent dans l'armée française une de ces familles au sein « desquelles l'exemple d'un passé glorieux entretient une émulation toujours « jeune et toujours victorieuse. Leur histoire montre ce que peut enfanter l'esprit « de corps, ce que donnent les hommes de notre pays en force, en courage, « en intelligence, en dévouement quand on sait faire agir au profit de l'honneur « et de la patrie leurs qualités, leurs impressions, même leurs défauts. »

Paul Laurencin. — *Nos Zouaves.*

---

# PRÉFACE

*Le Régiment est une famille et l'Histoire du Régiment est le livre d'Or de cette famille.*

*Ce livre contient la relation des faits et gestes, des actions d'éclat, des victoires, en un mot de tous les titres à la reconnaissance de la Patrie de ceux qui furent les ancêtres de la famille. Il est l'explication des noms inscrits sur le drapeau ; il est le testament de gloire du Régiment. Pour cette raison il doit être particulièrement cher à ceux qui ont l'honneur d'être les dépositaires de cette gloire.*

*Mais l'Histoire du Régiment est plus encore qu'un document de famille.*

*Lisez à des troupiers une page un peu vibrante des Annales de leur corps et dites-leur en terminant :* « Voilà ce que furent les aînés de votre Régiment, voilà le renom qu'ils vous ont légué. » *Vous verrez certainement briller dans leurs yeux un éclair de reconnaissance et de légitime orgueil, et vous aurez donné à ces hommes les modèles qui leur seront les plus chers à suivre. Quel exemple plus puissant en effet que celui de la famille ? Quelle exhortation sera mieux entendue que celle, si flatteuse, de celui qui vient dire :*

« Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus » ?

*Ajoutez à cela que dans ce livre, les théories vagues et souvent stériles ont cédé la place aux faits qui parlent à l'imagination et au cœur, aux héros qui se meuvent devant le lecteur; que le temps en passant sur ces faits et sur ces héros n'a fait que les grandir encore; qu'à l'admiration qu'ils provoquent se mêle le respect; qu'ils incarnent la* tradition, *ce mobile si puissant. Comment ne pas conclure alors que l'Histoire du Régiment est le meilleur livre d'éducation morale, le livre de chevet, le bréviaire du devoir et de l'honneur pour le soldat?*

*Telle est la conception générale qui a dominé tout notre travail, et au fur et à mesure que nous avons avancé dans notre œuvre, cette conception s'est imposée de plus en plus à notre esprit.*

*Mais notre tâche n'a pas été facile, et, puisque l'usage concède généralement aux auteurs le droit de se défendre devant leurs juges dans une préface, qu'on nous permette d'exposer ici brièvement les considérations qui nous ont guidés dans l'exécution de cet ouvrage.*

*Dès le début deux écueils semblaient se dresser devant nous.*

*Qu'avions-nous à raconter? Des combats, des batailles, actions éminemment glorieuses certes, mais qui, de prime abord, paraissaient devoir se ressembler beaucoup. Et elles étaient nombreuses, ces actions, le 2e Zouaves ayant, depuis sa naissance, paru sur tous les champs de bataille du monde. Comment éviter la monotonie qu'infailliblement devait engendrer le long récit de tous ces faits d'armes?*

*C'est en cherchant la solution de cette question que nous avons été amenés à nous demander d'où provient l'intérêt indiscutable des* Mémoires, *des* Souvenirs *de la plupart des hommes de guerre célèbres qui ont raconté leurs faits et gestes.*

*Cet intérêt, ne le doivent-ils pas à ce fait, qu'au lieu de nous raconter tout simplement la suite des événements auxquels ils ont pris part, ils font surgir ces événements devant nos yeux avec tout le pittoresque de la réalité? Procédant de la peinture et du théâtre, ils brossent d'abord avec minutie des décors exacts, très différents suivant les circonstances*

*de temps et de lieu et donnant la couleur locale vraie, puis sur ces fonds, scrupuleusement appropriés, ils placent leurs personnages qu'ils ressuscitent ; l'imagination aidant un peu, le récit, ainsi colorié, s'anime, l'action prend une vie réelle et les lecteurs se transforment bientôt en spectateurs.*

*Ne serait-il pas possible de traiter ainsi l'Histoire de notre Régiment ? de placer les faits dans leurs cadres pittoresques qui nous permettraient de les vivre pour ainsi dire ? de nous mettre par moments même, qu'on nous passe l'expression, dans la peau d'un de ces vieux Zouaves, pour mieux ressentir ce qu'ils devaient éprouver eux-mêmes en face des évènements et des circonstances qui les entouraient ?*

*C'est ce que nous avons tenté de réaliser, convaincus que l'Histoire ainsi présentée, non seulement serait plus attrayante, mais encore plus vraie, les faits, dans la réalité, n'étant jamais séparés de leurs cadres qui les font vigoureusement ressortir et en modifient même bien souvent le premier aspect.*

*La deuxième difficulté que nous avons eu à trancher a été celle-ci :*

*Comment devions-nous extraire l'action propre du Régiment de l'ensemble général des faits d'armes que nous avions à étudier ? Fallait-il l'isoler complètement et la présenter seule ? Dans ce cas beaucoup de faits perdaient de leur valeur et bien des parties de l'action du corps étaient difficiles à comprendre, cette action étant liée d'une façon indissoluble à l'ensemble. Enfin il devenait presque impossible avec ce système de montrer la part exacte qui revenait au Régiment dans le succès obtenu. Supposons par exemple que l'on ait extrait d'un tableau représentant une scène quelconque un seul personnage. Ne se demanderait-on pas avec raison le pourquoi de son attitude, l'explication de son geste ? Il en serait de même de l'action du Régiment absolument isolée de l'ensemble d'une bataille.*

*Nous avons donc, chaque fois que le 2e Zouaves s'est trouvé entouré, découpé dans cet entourage le fond suffisant pour bien faire comprendre*

*et mettre en valeur tous ces actes, et nous n'avons pas craint de jeter parfois un coup d'œil à côté sur l'ensemble de l'action engagée lorsqu'il en devait résulter une plus grande clarté pour l'exposé de notre sujet.*

*La base des documents qui nous ont servi à suivre le 2e Zouaves dans sa glorieuse carrière est la collection des Archives historiques du Ministère de la Guerre que nous avons été autorisés à consulter aux mois de juin et juillet de l'année dernière : nous avons rappelé à la fin de chaque chapitre les documents inédits consultés. Un très grand nombre de renseignements très intéressants, principalement pour la période de 1852 à 1856, ont été puisés dans les* Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves *écrits d'après les notes du colonel Cler, le deuxième colonel du Régiment. Beaucoup d'autres ouvrages dont on lira la liste à la suite de cette préface, nous ont été précieux. Enfin, ajoutons à ces sources quelques souvenirs que nous avons recueillis de la bouche d'anciens officiers du 2e Zouaves.*

*Telle qu'elle est, cette* Histoire du 2e Zouaves *ne doit certes pas être exempte d'erreurs. Bien des fois, les documents les plus officiels ne concordent pas entre eux sur les points de détails. D'autres fois les documents font complètement défaut. La période de guerre franco-allemande est particulièrement difficile à reconstruire pour le 2e Zouaves, la plupart des pièces officielles de la brigade, de la division et du Corps d'Armée dont il faisait partie ayant été égarées à la suite de nos désastres. Nous avons joint à notre travail un certain nombre de cartes qui permettront de suivre plus facilement les étapes du Régiment dans sa glorieuse odyssée. Enfin nous n'avons pas cru devoir interrompre la suite du récit par les listes parfois longues des pertes, des citations et des récompenses : ces listes ont été placées en notes ou à la fin des chapitres.*

*En terminant cette préface, nous sera-t-il permis de manifester notre respectueuse reconnaissance à l'égard des chefs qui, en nous confiant*

*la tâche d'écrire cette* Histoire, *nous ont procuré des moments inoubliables de saine émotion, de fortifiant enthousiasme?*

*Notre ambition maintenant serait de faire partager ces sentiments à ceux auxquels s'adresse plus particulièrement ce travail, aux héritiers de ces vieux Zouaves de Crimée, d'Italie et du Mexique qui furent grands parmi les plus grands.*

*Le passé garantit l'avenir: avec de pareils ancêtres, tant que nous n'oublierons pas le vieil adage: Noblesse oblige, nous pouvons, Zouaves du 2e Régiment, attendre en toute confiance l'heure « qui est à Dieu! »*

*Nemours (Algérie), Mars 1896.*

JOSEPH SPITZ.

# Liste des Documents et Ouvrages consultés

---


Archives historiques du Ministère de la Guerre.

Archives administratives du Ministère de la Guerre.

Précis de l'Historique du 2e Zouaves.

Historique du 2e Zouaves, par le sous-lieutenant GUEYDON DE DIVES.

Historique du 3e Zouaves, par le lieutenant MARJOULET.

Historique sommaire du 1er Zouaves, par le capitaine CARTERON.

Capitaine GANGLOFF. — Les Zouaves.

Paul LAURENCIN. — Nos Zouaves.

Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves.

Duc d'AUMALE. — Zouaves et Chasseurs à Pied.

E. KELLER. — Le Général de Lamoricière.

V. DESVOISINS. — Expédition de Constantine.

Général HERBILLON. — Relation du siège de Zaatcha.

Camille ROUSSET. — La Conquête de l'Algérie.

E. PERRET. — Récits Algériens.

E. PERRET. — Récits de Crimée.

Camille ROUSSET. — Histoire de la Guerre de Crimée.

Général NIEL. -- Siège de Sébastopol.

Baron DE BAZANCOURT. — L'Expédition de Crimée

E. CARREY. — Récits de Kabylie.

A. BERBRUGGER. — Les Époques militaires de la Grande Kabylie.

Baron DE BAZANCOURT. — La Campagne d'Italie de 1859.

Campagne de l'Empereur Napoléon III, en Italie, en 1859.

Général DE BAILLENCOURT. — Feuillets militaires.

NIOX. — L'Expédition du Mexique.

Lieutenant-colonel LOIZILLON. — Lettres sur l'Expédition du Mexique.

Général DU BARAIL. — Souvenirs.

L'abbé LANUSSE. — Les Héros de Camaron.

Colonel TRUMELET. — Histoire de l'Insurrection de Ouled Sidi-Cheik.

DICK DE LONLAY. — Français et Allemands.

E. DELMAS. — De Frœschwiller à Paris.

L'abbé LANUSSE. — L'Heure Suprême à Sédan.

Général d'AURELLES DE PALADINES. — La première Armée de la Loire.

Capitaine LECOMTE. — La Vie militaire au Tonkin.

Capitaine CARTERON. — Souvenirs de la Campagne du Tonkin.

# LIVRE PREMIER

## Le Corps et le Régiment des Zouaves

---

# CHAPITRE PREMIER

## Le Corps des Zouaves

### (1830-1842)

---

SOMMAIRE. — Pourquoi ce Premier Livre sur le Corps et le Régiment des Zouaves est nécessaire en tête de l'histoire du 2^e Régiment de Zouaves. — Création du Corps des Zouaves à deux bataillons. — Les Zouaves reçoivent le baptême du feu au col de Mouzaïa. — Première expédition de Médéah. — Deuxième expédition de Médéah : Les Zouaves sauvent l'arrière-garde de la colonne expéditionnaire. — Réorganisation du corps des Zouaves à un bataillon et séjour au camp de Dely-Ibrahim. — Le commandant Lamoricière. — Les Zouaves de nouveau reconstitués à deux bataillons. — Troisième expédition de Médéah. — Une deuxième expédition s'organise contre Constantine. — Les Zouaves sous les murs de Constantine. — Un récit officiel de l'assaut. — Un récit officieux du même assaut. — Nouvelle expédition de Médéah. — Combat au col de Mouzaïa. — Les expéditions de ravitaillement entre Milianah et Médéah. — Le premier drapeau des Zouaves.

*Pourquoi ce 1^er Livre sur le Corps et le Régiment des Zouaves est nécessaire en tête de l'Histoire du 2^e Régiment de Zouaves.*

Le 13 février 1852, un décret du Président de la République, promulgué sur la proposition du général Randon, gouverneur de l'Algérie, créait trois régiments de Zouaves, consacrant ainsi d'une façon éclatante les efforts et les succès du vieux Corps, puis du Régiment des Zouaves. Chacun des trois bataillons de l'ancien régiment formait le noyau d'un nouveau ; mais l'âme même des vieux Zouaves passait tout entière à la fois dans les trois jeunes Corps, qui se trouvaient ainsi, dès leur naissance, en possession d'un passé

glorieux et d'impérissables titres de noblesse; la route était toute tracée; ils n'avaient qu'à la suivre pour rester les régiments « des braves entre les plus braves. »

C'est pourquoi, avant de commencer le récit de l'épopée du 2e Régiment de Zouaves, il nous paraît indispensable de dire ce qu'étaient l'ancien Corps et l'ancien Régiment. C'est un louable sentiment que celui qui consiste à être fier de ses aïeux; il y a là plus que de la reconnaissance, puisque, c'est en proclamant leurs hauts faits, qu'on arrive à les égaler. Chacun des trois régiments qui se formèrent en 1852, revendique justement avec orgueil sa part dans le Livre d'Or des anciens Zouaves de Constantine et de Zaatcha. L'héritage est à tous les trois, et c'est un honneur mérité que les noms de ces braves soient ainsi inscrits en tête de trois historiques; d'ailleurs, le partage sans jalousie de cette gloire commune ne peut que fortifier en nous la solidarité qui fut et sera toujours une des plus belles qualités des Zouaves.

Nous n'avons point cependant l'intention de raconter en détail l'histoire des Zouaves de 1830 à 1852; cette histoire a été faite de main de maître par le capitaine GANGLOFF, du 2e Régiment, dans ses deux volumes: *Les Zouaves*.

Nous n'en rappellerons que les grandes lignes [1], celles qui nous permettront de constater plus tard, en présence des hauts faits accomplis par notre beau régiment, combien est vrai le proverbe : « Tel père, tel fils. » Nous nous efforcerons de dessiner la silhouette de ces vieux « chacals », car nous aurons plus de plaisir à la retrouver, intacte, dans les Zouaves de Crimée, d'Italie et du Mexique, et cette pensée que les enfants n'ont point dégénéré, nous donnera de la confiance pour l'avenir.

Comprenant mieux alors toute la responsabilité de la gloire qui nous est léguée, nous nous préparerons à montrer, quand sonnera l'heure, que pour nous, comme pour nos devanciers de 1854, « le zèle et le dévouement n'ont « point de limite » et nous graverons au fond de nos cœurs ces fières paroles

---

(1) Ce premier livre étant en quelque sorte un Avant-Propos à l'histoire du 2e Zouaves, nous n'avons pas pu nous étendre sur les faits qu'il renferme : nous les avons simplement relatés sans employer pour eux la méthode indiquée dans notre préface.

de CANROBERT aux vieux Zouaves de Zaatcha : « Souvenez-vous que si la retraite sonne, elle ne sonne pas pour les Zouaves. »

Création du corps des Zouaves à deux bataillons.

Les vides qui allaient se produire dans l'Armée d'Afrique au rappel en France de plusieurs régiments, l'avantage que l'on espérait trouver dans la formation d'un Corps de soldats tout acclimatés au nouveau pays, amenèrent le général CLAUZEL, commandant en chef l'armée d'Afrique, à proposer la création du Corps des Zouaves, qui fut décidée par un arrêté du 10 octobre 1830, approuvé par une ordonnance royale du 21 mars 1831, rendue à la suite de la loi du 9 mars 1831. Déjà le 23 août, le maréchal BOURMONT avait adressé à ce sujet au Ministre de la Guerre, une dépêche, où il lui disait :

« Il existe dans les montagnes, situées à l'Est d'Alger, une peuplade consi-
« dérable, qui donne des soldats aux gouvernements d'Afrique qui veulent les
« soudoyer. Les hommes dont elle se compose se nomment ZOUAOUA. Deux mille
« m'ont offert leurs services ; cinq cents sont déjà réunis à Alger. J'ai cru devoir
« suspendre leur organisation jusqu'à l'arrivée de mon successeur. »

Ces gens provenaient, paraît-il, de tribus de malfaiteurs échappés, de criminels exilés par le Dey. Etablis dans les gorges inaccessibles du Djurjura, ils s'étaient peu à peu acquis une véritable et menaçante indépendance. Poussés par leur instinct belliqueux, ils prenaient volontiers du service auprès des chefs qui consentaient à les employer, et plusieurs siècles avant l'arrivée des Français, leur nom se trouve déjà inscrit dans les Annales de l'Histoire.

« Les Zouaghi », dit une vieille relation du siège de Tunis, par les Espagnols, en 1574, « forment une milice redoutable au service de la Sublime Porte. Rien
« ne peut résister à leur impétuosité. Lorsqu'on les voit au milieu du combat,
« ils ressemblent à une armée de lions furieux ; c'est pourquoi les Ottomans les
« mettent toujours au premier rang, lorsqu'il s'agit de livrer un assaut, car pour
« l'Empereur des Turcs, ils sont une troupe d'élite.

« Rien ne peut être comparé à leur agilité et à leur air martial. Pendant la
« mêlée, ils sont féroces et impitoyables, mais lorsque le feu a cessé, ils rede-
« viennent bons et généreux avec l'ennemi vaincu. En outre, ils supportent avec
« résignation les fatigues de la guerre et les longues marches, et cela, grâce à une
« gaieté intarissable, qui est un de leurs traits caractéristiques. »

Tels seraient donc les ancêtres des zouaves actuels, et il faut avouer que les uns et les autres présentent entre eux plus d'un point commun de ressemblance.

Le nouveau corps fut organisé à deux bataillons. Le commandement du 1er bataillon fut donné à M. MAUMET, capitaine d'état-major; celui du 2e à M. DUVIVIER, capitaine du génie ; tous deux furent nommé chefs de bataillon. Les cadres furent choisis parmis les gradés des régiments de France, qui répondirent avec enthousiasme à l'appel qui leur fut fait; cependant la formation du 2e bataillon souffrit quelque retard.

Peu de temps après sa création, et pour imprimer plus vigoureusement au nouveau corps l'esprit national, il fut décidé qu'on admettrait dans ses rangs des volontaires, qui furent d'abord en grande partie choisis parmi les volontaires de la Charte, envoyés en Algérie. Tous ces gens, déclassés et turbulents, dangereux en France, devinrent, en coiffant le turban vert et en marchant à côté des indigènes, d'excellents soldats.

Les volontaires étrangers étaient admis aussi en principe dans les zouaves, mais leur nombre s'accrut tellement qu'on dut presque immédiatement les réunir en un corps spécial, qui devint la *Légion Étrangère*. Les zouaves restèrent alors uniquement composés de Français et d'indigènes.

**Les *Zouaves* reçoivent le baptême du feu au col de Mouzaïa. Première expédition de Médéah.**

Le 17 novembre 1830, quatre compagnies du 1er bataillon de zouaves, le seul alors organisé, firent partie d'une colonne expéditionnaire réunie à Boufarik. Le 20, la colonne arrivait à Mouzaïa. Le 21, le col était enlevé aux contingents du bey de Tittery qui le défendaient, grâce en grande partie aux zouaves qui se comportèrent crânement. Ils furent désignés par le général CLAUZEL pour tenir garnison à Médéah, où pendant deux mois, bivouaqués aux abords de la place, ils furent employés sans repos aux rudes travaux d'installation et de défense,

« sans cesse devant l'ennemi, veillant et combattant nuit et jour, ne quittant « le fusil que pour la pioche, forcés de tout créer, réduits aux derniers expédients « pour vivre, sans nouvelles, sans consolation d'aucun genre [1] ».

---

(1) *Les Zouaves et les Chasseurs à pied.*

La vie fut rude pour les zouaves à Médéah. Dans des engagements de chaque jour, « où les Arabes venaient se faire tuer jusque sur les « meurtrières du mur d'enceinte, leur courage et leur sang-froid furent « cependant au-dessus de tout éloge [1]. » Le 28 novembre, dans un combat particulièrement acharné, le capitaine de zouaves Hippolyte DE VISDELOU [2] fut tué.

« C'est lui, dit l'auteur des *Zouaves*, qui inaugura la série, glorieuse autant « que longue, de tous ces braves officiers, tombés au champ d'honneur, au « grand soleil de la gloire, et dont on pourrait retrouver les tombes en Amérique « et en Asie, aussi bien qu'en Europe et en Afrique. »

**Deuxième expédition de Médéah. Les Zouaves sauvent l'arrière-garde de la colonne expéditionnaire.**

Médéah, qui avait été abandonnée dès les premiers jours de 1831, fut occupée de nouveau par une colonne partie d'Alger le 25 juin, sous les ordres du général BERTHÉZÈNE. Cette colonne eut à peine le temps de livrer un combat acharné sous les murs de la ville : le manque de vivres et de munitions l'obligea à rétrograder. La retraite fut pénible, car la fatigue était extrême, et l'ennemi, admirablement posté sur les hauteurs, fusillait à coup sûr l'armée qui reculait. A un moment donné, l'arrière-garde (un bataillon du 20e de ligne) perd son chef. Le désordre se met subitement dans les rangs des soldats, qui se replient précipitamment sur le gros de la colonne.

« Alors, » dit le commandant PÉLISSIER, « une terreur panique s'empara de « l'armée; les rangs se rompirent, les régiments, les bataillons, les compagnies « se confondirent, et chacun, ne songeant qu'à son propre salut, se mit à fuir « vers la ferme de Mouzaïa. Des blessés furent abandonnés et l'ont vit des « Kabyles attaquer nos soldats corps à corps et en précipiter plusieurs dans les « ravins qui bordent la route. »

Tout à coup, apparurent le commandant DUVIVIER avec ses zouaves, et le commandant LAMORICIÈRE avec les compagnies du 67e. Leur attitude énergique rétablit le combat et permit à la colonne expéditionnaire de se reformer et

(1) Camille Rousset. *Les Commencements d'une conquête.*
(2) Une redoute d'angle de Médéah porta longtemps son nom.

de reprendre en ordre sa retraite; puis, lentement, étonnant les Arabes par leur sang-froid, les zouaves se retirèrent à leur tour. Grâce à leur vigoureuse intervention, ils avaient ce jour-là sauvé l'arrière-garde de la colonne d'un désastre certain; ils avaient en même temps réussi à reprendre un canon et un drapeau tombés aux mains de l'ennemi.

**Réorganisation du corps des Zouaves à un bataillon et séjour au camp de Dely-Ibrahim.**

Cependant, le recrutement des indigènes diminuait de jour en jour; d'autre part, le licenciement des volontaires de la Charte et l'exclusion des étrangers avaient tellement réduit les effectifs, que le 2e bataillon n'avait pas encore pu recevoir le sien au complet. Il fut alors décidé (6 décembre 1832) que les deux bataillons seraient fondus en un seul à dix compagnies de cent hommes, la première et la dernière étant exclusivement composées de Français, les huit autres d'indigènes avec douze soldats français seulement dans chacune. On avait reconnu l'inconvénient, pour le maintien d'une bonne discipline, du mélange dans la même compagnie de l'élément français et indigène.

Le commandant Kolb, qui avait succédé à la tête du 1er bataillon au commandant Maumet, rentré en France, prit le commandement de cet unique bataillon, le commandant Duvivier l'ayant refusé pour raison de santé.

Une ordonnance royale, du 7 mars 1833, sanctionna cette réorganisation du corps des zouaves. Le bataillon fut installé au camp de Dely-Ibrahim, à onze kilomètres au sud-ouest d'Alger. L'ex-premier bataillon avait déjà commencé l'installation de ce camp; elle fut continuée par le nouveau pendant les moments de loisir que lui laissaient les Arabes qu'il allait souvent pourchasser à travers la plaine de la Mitidja. Le séjour des zouaves au camp de Dely-Ibrahim ne fut pas du temps perdu pour eux.

« Ils y créèrent seuls tous les établissements : maçons, terrassiers, forgerons, « ils suffisaient à tout. Le temps qui n'était pas consacré au travail se passait à « perfectionner l'instruction militaire. Des courses continuelles dans le Sahel, « dans la Mitidja, dans les premières gorges de l'Atlas, de fréquents combats « rompaient la monotonie de la vie du camp. Chaque jour était marqué par un « progrès, chaque jour les zouaves devenaient plus industrieux, plus disciplinés, « plus aguerris ; ils apprirent à marcher vite et longtemps, à porter sans

« fatigue, le poids de plusieurs jours de vivres, à manœuvrer avec précision,
« à combattre avec intelligence (1). »

Le commandant Lamoricière.

S'il est un chef qui ait jamais imprimé vigoureusement sa personnalité dans l'esprit et dans le cœur des hommes qu'il eut à commander, c'est bien celui qui, au départ du commandant KOLB, prit le commandement du bataillon des zouaves. Le capitaine LAMORICIÈRE avait déjà appartenu aux zouaves, un mois seulement après leur création ; puis il les avait quittés pour créer les *Bureaux arabes*. Sa réputation était en très peu de temps devenue universelle dans l'armée d'Afrique.

« Il était, dit PÉLISSIER dans les *Annales Algériennes*, homme de résolution, « plein de ressource dans l'esprit, éclairé, travailleur et animé de la généreuse « ambition de faire quelque chose de grand et d'utile. »

Mieux que personne il savait tout le parti qu'on pouvait tirer de cette troupe d'élite qu'étaient les zouaves. Aussi le général VOIROL déclara-t-il, à la fin de 1833, au Ministre de la guerre, que le jeune capitaine avait montré autant d'intrépidité que de talent, qu'il fallait le nommer chef de bataillon et que sa place était toute marquée à la tête des zouaves.

Nommé commandant des zouaves le 2 novembre 1833, il prit le commandement effectif du corps le 31 décembre.

A ce moment, le bataillon relégué depuis longtemps déjà au camp de Dely-Ibrahim, malgré les qualités que de rudes travaux avaient développées en lui, avait besoin d'un nouvel élan. Il fallait aux zouaves un chef jeune, un peu ambitieux pour eux, qui forcerait en leur faveur l'opinion publique, ferait taire les dénigrements jaloux auxquels ils étaient en butte de la part des autres corps de l'armée, et, sachant bien employer toutes les qualités de ces hommes, montrerait qu'ils ne méritaient pas d'être traités comme des parias, ainsi qu'ils commençaient à l'être dans les villes, au grand détriment du recrutement du corps, qui devenait de plus en plus difficile.

Le commandant LAMORICIÈRE se montra dès le premier jour l'homme de la circonstance.

(1) *Les Zouaves et les Chasseurs à pied.*

« Sous sa direction, le bataillon se transforma à vue d'œil et participa bientôt « à l'entrain qu'il communiquait à tous ceux qui l'approchait. Rien de contagieux « comme l'exemple d'un tel chef, ne comptant jamais les fatigues ni les priva-« tions pour sa personne et vivant entièrement de la vie de ses soldats (1). »

Son attention se porta sur tout.

« C'est de LAMORICIÈRE que date l'adoption définitive pour les zouaves du « costume alerte et coquet qu'ils portent encore aujourd'hui et avec lequel ils « ont fait le tour du monde. C'est bien certainement ce costume qui leur donne « cet air mousquetaire, déluré, vainqueur, un peu mauvais sujet qu'ils affectent, « quand ils s'en vont, de leur allure décidée, avec le capuchon jeté à la diable « sur leurs épaules, avec la chéchia posée crânement tout en arrière de la tête, où « elle tient par miracle, et avec des guêtres blanches ajustées avec des raffine-« ments de coquetterie (2). »

Au bout de quinze de jours, l'administration, l'instruction, la discipline tout était remanié. La machine était remontée, disait lui-même le commandant.

Aussi, à partir du milieu de janvier 1834, nous retrouverons les zouaves dans toutes les expéditions et à leur place habituelle, « à l'avant-garde quand on part, à l'arrière-garde au retour. »

**Les Zouaves de nouveau reconstitués à deux bataillons.**

La tribu des Hadjoutes, horde de brigands arabes, coupant les routes, assassinant les voyageurs isolés, venait exercer son audacieux pillage jusqu'aux portes du camp de Dely-Ibrahim. LAMORICIÈRE commença par lancer ses zouaves à plusieurs reprises contre ces bandits et finit par les réduire à néant, en les poursuivant jusque dans leurs montagnes, où jusqu'alors ils avaient toujours trouvé un refuge. Ce fut au retour d'une de ces chasses, dans un combat d'arrière-garde, le 4 octobre 1835, que le jeune commandant, dont la bravoure devenait légendaire, sauva lui-même des mains des Arabes le sous-lieutenant BRO, du 1er chasseurs d'Afrique.

Mais une expédition plus sérieuse se préparait. Le maréchal CLAUZEL avait décidé de marcher sur Mascara. Quatre compagnies de zouaves, sous

(1) Keller. *Vie de Lamoricière.*
(2) Gangloff. *Les Zouaves.*

les ordres de LAMORICIÈRE, prirent part à la fête. Après avoir étonné et amusé tout le long de la route par leur intelligence industrieuse et leur entrain endiablé les corps nouvellement débarqués de France et qui les voyaient pour la première fois, ils suscitèrent chez leurs camarades une admiration mêlée de respect, quand, le 3 décembre, dans la plaine de l'Habra, occupée par les réguliers d'Abd-el-Kader, ils se lancèrent, tête baissée, la baïonnette en avant, poussant des cris farouches, et enfonçant toutes les résistances sur leur passage.

« Pendant toute cette expédition de Mascara, les zouaves furent l'exemple « de l'armée par leur gaieté, leur constance dans les fatigues et leur ardeur dans « les combats. »

Aussi le DUC d'ORLÉANS, sous les yeux duquel ils venaient d'opérer, appuya-t-il chaudement à son retour à Paris, la proposition du maréchal CLAUZEL tendant à reformer le corps des zouaves à deux bataillons.

Une ordonnance du 25 décembre 1835 décida la réorganisation de deux bataillons de zouaves, sous le commandement de LAMORICIÈRE, nommé lieutenant-colonel.

Chaque bataillon devait se composer de six compagnies, dont deux de Français et quatre d'indigènes.

Dès le commencement de janvier 1836, quatre compagnies de zouaves sont à Tlemcen avec une colonne expéditionnaire, pour délivrer les Couloglis, assiégés dans le Méchouar par les partisans d'Abd-el-Kader. Après la reprise de Tlemcen 560 volontaires, dont un grand nombre de zouaves, y furent laissés. Le reste de la colonne rentra à Oran, d'où les zouaves furent embarqués pour Alger.

Le 22 février, le corps entier des zouaves se trouve réuni de nouveau au camp de Dely-Ibrahim.

**Troisième expédition de Médéah.**

Les zouaves ne jouirent pas d'un long repos au camp : le 30 mars, incorporés dans la brigade BRÔ, ils se mettaient de nouveau en marche sur Médéah. Le lendemain 31, placés à l'avant-garde, ils enlevèrent avec

vigueur les premières pentes du col de Mouzaïa, théâtre de leurs premiers exploits, laissant treize des leurs sur le terrain (1).

« Le 1er avril, vers le soir, au moment où le soleil allait disparaître derrière « les montagnes, la brigade déboucha par un mamelon qui dominait le col. Le « général Brô, pensant qu'il était urgent d'en finir avant le jour, fit battre et « sonner la charge par tous les tambours et clairons réunis. L'effet fut magique : « les zouaves qui étaient toujours d'avant-garde, poussant leur cri de guerre, « s'élancèrent, firent une décharge générale en arrivant sur l'ennemi, puis « l'abordèrent à la baïonnette, oubliant fatigues et dangers. Les Arabes ne « soutinrent pas le choc ; leur musique cessa tout d'un coup de se faire enten- « dre et ce fut pour eux le signal d'une fuite désordonnée. De sommet en sommet, « de crête en crête, les positions furent définitivement occupées. L'élan avait été « si furieux que les pertes furent relativement minimes. Un sous-lieutenant fut « tué (2) et huit zouaves furent blessés (3). »

Les jours suivants, les Arabes, non encore découragés par leur insuccès, essayèrent de revenir à la charge, mais les zouaves eurent vite fait de venir à bout de leurs dernières attaques. Quand, le 9 avril, le corps expéditionnaire fut dissous, les zouaves avaient à enregistrer presque la moitié des pertes totales de la colonne.

Pendant toute la fin de 1836 et le commencement de 1837, les zouaves continuèrent la série des petites expéditions locales, qui vinrent les distraire des travaux des camps et de la vie de garnison, pour laquelle ils se sentaient d'ailleurs assez peut de goût.

**Une deuxième expédition s'organise contre Constantine.**

Le corps des Zouaves commençait à s'imposer à l'admiration de tous ceux qui suivaient ses progrès. Il avait conquis de force droit de cité dans l'armée. Le 20 mars 1837, une ordonnance royale créa un 3e bataillon. Quelque temps après, les négociations avec le bey de Constantine ayant échoué, le gouverneur, comte de Danrémont, se décida à tenter contre lui une deuxième expédition. Il s'agissait de venger l'échec désastreux de

(1) Sous-lieutenant Gibert, blessé.
(2) Sous-lieutenant Crochet.
(3) Gangloff. *Les Zouaves.*

l'année précédente. La nouvelle expédition fut sérieusement préparée; 13.000 hommes et 4.000 chevaux furent réunis. Un bataillon de marche comprenant 20 officiers 544 zouaves, fut organisé pour y prendre part, sous les ordres du lieutenant-colonel LAMORICIÈRE.

Dès le commencement de septembre, les zouaves sont réunis au reste de la colonne au camp de Medjez-el-Amar. Le 23, une attaque du bey EL HADJ AHMED fut repoussée, grâce surtout à la résistance opiniâtre des zouaves, qui répondirent aux charges des Arabes par de vigoureuses ripostes à la baïonnette. L'ennemi dut se retirer laissant ouverte la route de Constantine.

Le 5 octobre, l'armée, arrivée sur les hauteurs de Souma, découvrit le camp d'AHMED et Constantine, *la Ville du Diable*. D'enthousiastes acclamations retentirent, et l'on jura de venger l'échec du maréchal CLAUZEL.

**Les Zouaves sous les murs de Constantine.**

Les Arabes, embusqués aux approches de la ville, furent presque immédiatement refoulés et l'investissement commença. Quelques sorties, les 7 et 8 octobre, vigoureusement repoussées par les zouaves, furent les seuls essais de défense active. L'ennemi se renferma dans ses murs, jusque-là inviolés, et se prépara à une résistance opiniâtre, si les chrétiens réussissaient à les franchir.

Cependant, du côté des Français, on établissait des batteries de siège sur des points désignés; l'opération ne se fit pas sans difficultés, et les zouaves trouvèrent, là encore, le moyen de se rendre utiles : plusieurs pièces, ayant roulé sur une pente défoncée, furent entraînées dans un ravin d'où l'on désespérait de les pouvoir sortir. Sans attendre d'ordre et sous une pluie torrentielle, un certain nombre de zouaves descendent dans le ravin et avec leurs seuls bras réussissent à retirer les pièces et à les replacer en batterie.

Le 11 octobre, l'artillerie de siège commence à tonner contre Constantine. Anxieuse, l'armée attend le moment de donner l'assaut. Le général DANRÉMONT veut essayer une dernière fois la conciliation et envoie un jeune zouave musulman auprès du bey qui fait cette fière réponse :

« Si les chrétiens manquent de poudre, nous leur en donnerons; s'ils n'ont

« plus de biscuit, nous partagerons le nôtre avec eux, mais tant qu'un de nous « sera vivant, ils ne prendront pas Constantine. »

L'assaut est alors décidé; mais les brèches sont insuffisantes et le canon reprend son œuvre, un moment interrompue. Tout à coup, on apprend que le général en chef, en visitant les travaux du siège, vient d'être enlevé par un boulet de la défense. La fureur est à son comble chez les Français: il faut venger la mort du général : toutes les batteries réunies taillent dans les murs des brèches pour l'assaut.

A midi, les pièces des remparts sont réduites au silence et les brèches sont praticables. L'assaut est décidé pour le lendemain matin.

C'était maintenant au tour des zouaves à agir; ils avaient déjà trouvé bien long ce temps où la parole avait été laissée seule au canon.

Le vendredi matin, 13 octobre, le soleil se leva radieux. Après toute une période de pluie, c'était le premier beau jour; aussi les zouaves disaient-ils entre eux : « Enfoncé Mahomet, Jésus-Christ prend la semaine! » et ils attendaient avec impatience le signal convenu, pour se ruer sur la ville, derrière leur chef héroïque, qui, lui aussi, ce matin-là, était particulièrement joyeux. Il avait été appelé, la veille au soir, auprès du général VALÉE et ils avaient eu ensemble ce petit colloque :

— « Colonel, êtes-vous bien sûr que la première colonne que vous commanderez sera énergique jusqu'à la fin ? »

— « Oui, mon général, j'en réponds. »

— « Si la moitié de la colonne est détruite, pensez-vous que l'autre moitié ne fléchira pas? »

— « Mon général, les trois quarts seraient-ils détruits, fussé-je tué moi-même, tant qui restera un officier debout, la poignée d'hommes qui ne sera pas tombée pénétrera dans la place et saura s'y maintenir. »

— « En êtes-vous sûr, colonel ? »

— « Oui, mon général. »

— « C'est bien, colonel, rappelez-vous et faites connaître à vos hommes que demain, si nous ne sommes pas maîtres de la ville à dix heures, à midi nous sommes en retraite. »

— « Mon général, demain à dix heures, nous serons maîtres de la ville ou morts. La retraite est impossible, la première colonne d'assaut, du moins, n'en sera pas[1]. »

(1) Camille Rousset. *Les Commencements d'une conquête.*

Le lendemain matin, à sept heures précises, le signal convenu pour l'assaut est donné par le DUC DE NEMOURS, commandant les troupes du siège.

A partir de cet instant nous ne pouvons mieux faire que de laisser la parole au capitaine d'état-major LA TOUR DU PIN, témoin oculaire de cet assaut mémorable. Son récit nous montrera quelle part importante y prirent les zouaves.

**Un récit officiel de l'assaut.**

« Dès que le signal fut donné, M. DE LAMORICIÈRE et ses zouaves sortent « rapidement du retranchement, avec une impétuosité contenue et disciplinée, « et se portent au pas de course jusqu'au pied de la brèche. En un instant, « malgré la raideur de la pente et les éboulements des terres qui manquaient et « croulaient à chaque moment sous les mains et les pieds des assaillants, elle « est escaladée, on pourrait dire à la faveur plutôt qu'en dépit des coups de « fusil des assiégés, car dans certaines circonstances, le danger est un aide « et non un obstacle. Bientôt le drapeau tricolore que portait le capitaine « GARDERENS des zouaves, est planté sur la crête de la brèche..... On arrive au « sommet; là, on trouve quelque chose de plus terrible, de plus sinistre que « la présence d'un ennemi, une énigme dévorante, prête à engloutir qui ne la « devinerait pas. Ce sont des constructions incompréhensibles, des enfoncements « qui promettent des passages qui n'aboutissent pas, des rentrants et des saillants « embrouillés comme à plaisir. Mais les balles de l'ennemi connaissent la route, « elles arrivent, sans qu'on sache d'où elles partent, elles frappent sans qu'on « puisse leur répondre.

« Les zouaves du capitaine SANGAÏ, sans tirer un coup de fusil, se précipitent « à la baïonnette sur l'ennemi, malgré la décharge terrible que celui-ci fait « presque à bout portant : plusieurs zouaves sont tués ou blessés, le lieutenant « de la compagnie a le bras fracassé de trois balles. Mais la compagnie victo- « rieuse voit devant elle d'autres ennemis ; elle va être prise en flanc et de dos, « elle revient au point de départ..... C'est en face de la colonne du centre qu'était « le nœud des difficultés et le principal foyer de la résistance et du péril. « Le colonel DE LAMORICIÈRE dirigeait plus spécialement cette attaque. On fut « longtemps à s'agiter dans l'étroit espace que nos boulets avaient déblayé au « haut de la brèche, sans comprendre quelle communication pouvait exister sur

« ce point entre le terre-plein du rempart et l'intérieur de la ville. La direction « des balles semblait indiquer que les toits étaient leur point de départ. Le « colonel DE LAMORICIÈRE fait aussitôt apporter des échelles, et, montant sur « la toiture d'une maison dont nous occupions le pied, il dispose au-dessus des « combats de terre ferme comme une couche supérieure de combats aériens. « Tout à coup les assaillants sentent comme tout leur être s'écrouler. Ils sont « étreints et frappés si rudement dans tous leurs sens à la fois, qu'ils n'ont pas « conscience de ce qu'ils éprouvent ; la vie un instant est comme anéantie en eux.

« Quand ils ressaisissent quelque connaissance, il leur semble qu'ils s'en- « foncent dans un abîme. La nuit s'est faite autour d'eux, l'air leur manque, « leurs membres ne sont pas libres et quelque chose d'épais, de solide et de brû- « lant les enveloppe et les serre... Une explosion venait d'avoir lieu... Lorsque « l'air fut en conflagration, les sacs à poudre que portaient sur leur dos les « soldats du génie, durent s'enflammer et multiplier les explosions. Les car- « touchières des soldats devinrent aussi des centres ignés dont les irradiations, « se croisant et se heurtant dans tous les sens, remplirent de feu et de scènes « horribles tout ce grand cercle de calamités ! Les assiégés profitant du trouble « dans lequel étaient restés les assaillants à la suite de cette catastrophe, s'ap- « prochèrent et hachèrent à coups de yatagan tout ce qui respirait encore et « jusqu'aux cadavres..... La seconde colonne d'assaut fut envoyée pour appuyer « la première.

« Le colonel COMBES, du 47e, prit le commandement que le colonel « DE LAMORICIÈRE, horriblement brûlé et privé momentanément de la vue dans « l'explosion, avait cessé d'exercer.....»

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cette lutte acharnée se poursuivit jusqu'à dix heures. A ce moment, l'ennemi, débordé de toute part, dut capituler.

Un récit officieux de l'assaut.

Citons maintenant à la suite de ce récit officiel quelques passages d'une lettre d'un sous-officier des zouaves, qui, dans son style, raconte les péripéties de cette mémorable journée de Constantine, la plus belle page du vieux corps des zouaves (1).

(1) Ce récit est rapporté par le colonel TRUMELET.



PRISE DE CONSTANTINE

Tableau d'Horace Vernet. — Musée de Versailles

« A sept heures le général en chef donnait le signal de l'assaut. C'est nous « qui étions contents ! Aussitôt le colonel, qui piaffait d'impatience devant le « front de la colonne, se retourna de notre côté et nous dit : « A nous, les enfants, « la première bouchée du gâteau et ce sera la bonne !..... En avant !.....» Moi « qui étais sous-officier de remplacement de la compagnie de tête, je lui ré- « ponds : « Nous y sommes, mon colonel ! Allons-y gaiement ! »

« Et nous voilà partis comme une trombe avec notre point de direction sur « la brèche. Nous sommes au pied ; nous l'escaladons malgré une fusillade de « tonnerre de Dieu et nous nous en emparons. Le capitaine DE GARDERENS « DE BOISSE y plante lui-même notre vieux drapeau, que les camarades saluent « de leurs acclamations. Mais je vois mon capitaine qui chancelle et qui porte la « main à la poitrine ; je m'élance vers lui juste à temps pour le recevoir dans « mes bras : une balle l'avait troué de part en part. Des camarades l'emportent « au camp.

« Nous pensions qu'il n'y avait qu'à entrer dans la place, et sans même avoir « besoin de sonner ou demander le cordon au concierge. Mais va te faire « lanlaire ! notre tête de colonne vient de donner du nez contre des quantités « d'obstacles, que ces gredins de Bédouins ont agglomérés en arrière de la « brèche. Pendant que nous cherchions un passage pas plus large que ça, pour « nous glisser dans la ville, les Constantinois nous canardaient tout à leur « aise, sans que nous puissions leur répondre du moindre pruneau. Enfin, nous « finissons par trouver un joint ; nous pénétrons dans la ville tout en nous crê- « pant solidement le chignon : les cadavres des nôtres s'entassaient derrière « nous que c'était une bénédiction ! C'est le diable qui s'en mêle : les maisons « s'écroulent, un mur qui s'effondre avec fracas vient écraser comme une pomme « cuite le commandant du 2e Léger. Mais nous n'avons pas fini de rire. Après « avoir fait notre trou dans cet embrouillamini de tranchées, de barricades, de « toutes sortes de cochonneries, que je ne sais pas où ils avaient été chercher tout « ça, et que nous disions en nous-mêmes : « Enfin, voilà que ça se débrouille ; « on commence à voir clair devant soi ; » nous sentons tout à coup la terre « devenir houleuse sous nos pieds comme les vagues de la mer ; puis nous « sommes lancés en l'air comme un volcan, sans trop savoir ni par qui, ni par « quoi, et nous retombons pêle-mêle dans une fournaise, qui s'était ouverte « sous nos pas avec une détonation sourde et affreuse. Ça ressemblait à l'enfer « comme deux gouttes d'eau. Pendant que j'étais en l'air et que je ne savais pas « encore si je retomberais pile ou face, je me disais ; « Nous sommes foutus ;.... « ces brigands-là ont miné la ville. »

et ils sont nombreux: « il y en a derrière chaque rocher, derrière tous les plis de terrain, à tous les tournants de route. »

Le 11 mai au soir, à la lueur des feux qui illuminent le col, les Français peuvent évaluer le nombre des ennemis qu'ils vont avoir à combattre le lendemain, car l'assaut est fixé pour ce jour-là.

Le 12 mai, les zouaves en tête, la colonne se met en marche.

« Allons, les enfants, » dit le DUC D'ORLÉANS, la main étendue vers les crêtes, « les Arabes nous attendent et la France nous regarde! »

Les zouaves, qui font partie de la 2e colonne d'assaut de la division. commandée par le DUC D'ORLÉANS, doivent monter à travers les broussailles, occuper successivement toutes les crêtes situées à gauche de la route, enlever les redoutes, et rejoindre au col la 1re colonne d'assaut, commandée par le colonel DUVIVIER, leur ancien chef.

A trois heures l'escalade commence.

Les deux premières redoutes sont enlevées avec un entrain surprenant, malgré des difficultés de terrain considérables. L'enthousiasme des zouaves est à son comble. Cependant, au moment d'aborder la 3e redoute, les zouaves se trouvent subitement à découvert sous un feu meurtrier, en face d'une muraille presque à pic. L'ennemi, qui a renforcé encore cette position, les fusille sans merci de haut en bas. L'élan s'arrête. Les zouaves, cramponnés aux quartiers de roc, semblent perdus. Tout à coup, les clairons du 2e léger retentissent en arrière des Arabes. C'est la première colonne qui, ayant eu à sa disposition une route moins difficile, est arrivée.

« Aux clairons répondent les hourras des zouaves, qui reprennent leur élan, « se mettent à grimper sous le feu, s'aidant les uns les autres, se poussant, se « tirant, se moquant des maladroits, s'enlevant des pieds et des mains et riva- « lisant à qui arriverait le premier. [1] »

Quelques minutes après, les deux colonnes font leur jonction au sommet du col.

Le soir, l'armée couronne de ses feux de bivouac les hauteurs de Mouzaïa.

(1) Gangloff. *Les Zouaves.*

Ce succès coûta cher aux zouaves, mais le corps tout entier fut cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite.

Le 17 mai, Médéah était occupée.

Le 20 mai, la colonne commençait à rétrograder. Dans cette marche rétrograde, le 2e bataillon de zouaves, envoyé sur les flancs du col pour protéger le départ de la colonne, eut la bonne fortune de sauver le 17e léger qui, à l'arrière-garde, se trouva assailli tout à coup par tous les contingents de l'émir, guettant le convoi. L'élan des zouaves, dégringolant les pentes du col, la baïonnette en avant, fut tel, que les Arabes furent presque tous précipités dans le ravin.

A la suite de ce fait d'armes dans lequel, d'après le rapport officiel, le 2e bataillon s'était couvert de gloire, les zouaves regagnèrent en chantant, leur place à l'avant-garde.

Le 25 mai, les deux bataillons de zouaves rentraient à Coléa.

Les expéditions de ravitaillement entre Milianah et Médéah.

Quelques jours à peine après leur rentrée au camp de Coléa, les zouaves reçoivent l'ordre de se mettre en route pour une expédition qui se prépare contre Milianah. Du 30 mai au 2 juillet, ils livrent une série de combats, autour de Milianah qui venait d'être enlevée ; à la suite de ces combats, riches en citations à l'ordre, les Arabes sont refoulés pour quelque temps dans les montagnes.

Le 3 juillet, le colonel LAMORICIÈRE apprend sa nomination au grade de maréchal de camp. Le colonel CAVAIGNAC, ancien commandant du Méchouar à Tlemcen, prend le commandement des zouaves.

Avec l'automne commence la période des ravitaillements des places de l'intérieur ; les zouaves y sont employés, et ses expéditions spéciales valent aux compagnies, qui y prennent part, de nombreuses citations.

Le ravitaillement de Milianah met sur pied les deux bataillons sous les ordres du nouveau colonel.

Du 1er au 10 octobre d'abord, puis du 5 au 11 novembre, une série de combats glorieux sont livrés au passage de chaque rivière, où les Arabes embusqués attendent le convoi.

C'est le 10 novembre, pendant un de ces combats glorieux au passage du Chabet Keta qu'eut lieu l'épisode suivant, rapporté par l'auteur des *Récits Algériens :*

« Le jeune D'HARCOURT, engagé aux Zouaves comme simple soldat, venait « d'être nommé sous-lieutenant, et fut bravement tué à la tête de sa compagnie « en montant à l'assaut d'une position.

« Un vieux sergent décoré, nommé RAZIN, emporte le corps du jeune « sous-lieutenant. Comme il était devancé pour rejoindre sa compagnie par « un jeune fourrier, plus alerte, plus ingambe :

— « Ah! ça, conscrit, lui cria-t-il, est-ce que tu as la prétention de passer « avant moi?

— « C'est juste! répond le fourrier qui vient se placer aussitôt en arrière. « Il n'avait pas fait trois pas, que le sergent RAZIN tombe mort. Le fourrier « s'élance pour relever le vieux brave, quand une balle le couche par terre. Un « caporal indigène accourt.

— « Enlève RAZIN, lui crie le blessé, je saurai bien me sauver tout seul. »

« Comme le caporal chargeait RAZIN sur ses épaules, une balle le tua raide. « Le fourrier se précipite alors sur le vieux sergent, lui enlève sa croix, se jette « dans la broussaille et parvient, quoique grièvement blessé, à rejoindre son « bataillon.

— « Vous le voyez, dit-il à son commandant, si je n'ai pas rapporté le sergent « RAZIN, c'est que je suis moi-même blessé, mais du moins j'ai rapporté sa « croix. »

« Le laconique ordre du jour suivant fut consacré à la mémoire du sous- « lieutenant D'HARCOURT et du sergent RAZIN :

« Dans la journée du 10 novembre, le jeune D'HARCOURT, sous-lieutenant au « corps, et le vieux sergent RAZIN, de la 4e compagnie du 1er bataillon, sont « morts en abordant l'ennemi, et en devançant les plus braves. Le lieutenant- « colonel recommande leurs noms à la mémoire des officiers, sous-officier et « soldats du corps. Il les donne aux jeunes gens pour exemple et pour glorieux « modèle... »

Un corps qui entend lire de semblables ordres peut être fier et cette lecture y crée vite des héros.

Les zouaves occupèrent ensuite Médéah, où, privés de toute ressource, ils supportèrent vaillamment et gaiement toutes les souffrances. Leur esprit industrieux suppléa à tout. On vit là de vieux grognards de zouaves à barbe épaisse, au teint bronzé, balafrés de cicatrices, filer comme des femmes de la vieille étoupe pour se faire des chaussettes, afin de se garantir du froid ; d'autres se faisaient des chaussures avec des peaux qu'ils préparaient eux-mêmes ; un zouave, ouvrier boutonnier, trouva même le moyen de confectionner des boutons de guêtres avec les côtes de bœuf, débris du rata.

Nombreuses sont les anecdotes curieuses et typiques à citer pendant ce séjour des zouaves à Médéah. Nous ne pouvons le faire ici, le cadre de cette Histoire des vieux zouaves étant trop restreint, mais nous renvoyons le lecteur au beau livre du capitaine GANGLOFF.

Le 6 avril 1841, les zouaves furent enfin relevés de Médéah et rentrèrent à Blidah.

Le général BUGEAUD venait d'arriver comme gouverneur général. Avec lui s'ouvrit l'ère des grandes luttes.

**Le premier drapeau des Zouaves.**

Quelque chose manquait au corps des zouaves, quelque chose que ces braves avaient cependant bien gagné pour tant de sang déjà versé, un drapeau.

Le nouveau gouverneur, avant de partir pour l'expédition qu'il projetait sur Milianah, remit aux zouaves l'emblème de la Patrie.

Cette cérémonie eut lieu le 26 avril, au sortir de Blidah. Le gouverneur fit arrêter la colonne expéditionnaire en dehors de la ville, forma les zouaves en carré, et, s'étant placé au milieux d'eux, fit au lieutenant-colonel CAVAIGNAC la remise du drapeau, en prononçant l'allocution suivante :

« Zouaves, je vous offre ce drapeau au nom du Roi. Vous devez être dévoués « au Roi, parce qu'il est la personnification de la Patrie. Ce drapeau sera pour « vous le clocher du village, le talisman de la victoire. Il ne doit pas rester à la « réserve, vous l'emporterez avec vous au milieu des combats et vous mourrez « plutôt que l'abandonner. »

Le carré fut ensuite rompu, et le drapeau remis au sous-lieutenant ROZIER DE LINAGE, premier porte-drapeau des zouaves.

Sept jours après, le 3 mai 1841, les zouaves étaient engagés devant Milianah avec les réguliers d'ABD-EL-KADER. La lutte était terrible, et, depuis plusieurs heures, la fusillade faisait rage. « Cessez le feu ! » cria tout à coup le colonel. Les zouaves étonnés, redressèrent leurs armes et se retournèrent vers leur chef. Les kabyles tiraillaient toujours. — « Ouvrez le ban ! » Les clairons et les tambours se mirent à sonner et à battre. — « Au drapeau ! » La mâle et entraînante sonnerie retentit. Les Arabes, surpris eux-mêmes, arrêtèrent un instant leur fusillade. Le sous-lieutenant ROZIER DE LINAGE sortit alors le drapeau de son étui, et, pour la première fois, la soie aux trois

couleurs flotta au vent de la bataille. Puis, s'avançant fièrement de vingt pas vers la ligne arabe, le porte-drapeau leva en l'air l'emblème de la Patrie et attendit, immobile, en face de l'ennemi. Un hourra prolongé sortit des poitrines de tous les zouaves, auquel répondit, du côté de l'adversaire, une salve furieuse. La grêle de balles vint s'abattre autour du jeune officier qui, par miracle, ne fut pas touché, mais le drapeau fut troué en vingt endroits. Puis, lentement, le porte-drapeau reprit sa place dans la ligne de combat. C'est ainsi que le drapeau des zouaves reçut le baptême du feu.

Après une campagne glorieuse de quatorze jours, les zouaves rentrèrent à Alger. Quelques jours après, les deux bataillons se séparèrent : le premier resta dans la province d'Alger, le second, avec le général BUGEAUD, s'embarqua pour Mostaganem et prit part à l'expédition du Tagdempt ; il fut ensuite relevé par le premier, et la guerre de ravitaillement continua jusqu'en octobre 1841.

Vers cette époque, le général BUGEAUD, pour porter un coup décisif à la puissance d'ABD-EL-KADER, fit renforcer toutes les troupes qu'il avait près de lui. Les zouaves eux-mêmes furent réorganisés, et une ordonnance royale du 8 septembre 1841, qui ne reçut son application officielle que le 20 mars 1842, transforma le Corps des zouaves, en Régiment des zouaves.

---

# CHAPITRE II

## Le Régiment des Zouaves

### (1842-1852)

---

SOMMAIRE. — Organisation du Régiment des Zouaves. — Le premier bataillon à l'Oued Fodda et à la prise de la Smala d'Abd-el-Kader. — Le premier bataillon en Kabylie. — Le deuxième bataillon au Maroc. L'Isly. La Tafna. — Les Zouaves à Zaatcha. — Création de trois régiments de Zouaves. — Les Zouaves en 1852.

**Organisation du Régiment des Zouaves.**

Le Régiment des Zouaves fut organisé à trois bataillons de neuf compagnies; les $9^{me}$ compagnies de chaque bataillon furent des compagnies de dépôt; quant aux $8^{me}$, elles reçurent d'abord quelques indigènes, qui furent encore gardés pendant quelque temps aux zouaves; mais les inconvénients, qui résultaient du mélange des Français et des indigènes, ne tardèrent pas à faire supprimer complètement ces derniers dans le nouveau régiment. Les indigènes, réunis à part, formèrent à partir de ce moment un corps spécial, celui des *Tirailleurs algériens :* les Zouaves furent désormais uniquement composés de Français.

Le 20 mars 1842, le colonel CAVAIGNAC présentait à Alger sur la place Bab-el-Oued les éléments de son nouveau régiment au gouverneur général; beaucoup d'officiers venaient de France, nommés aux Zouaves sur leur

demande, mais le zèle dont ils étaient remplis allait leur permettre de s'initier rapidement aux choses d'Algérie et de continuer au jeune Régiment la gloire de l'ancien Corps.

Les trois bataillons se séparèrent immédiatement : le 1er se mit en route pour Blidah, le 2e partit pour Tlemcen, le 3e fut embarqué pour Bône ; chacun d'eux allait guerroyer de son côté pour l'honneur du Corps.

**Le premier bataillon à l'Oued-Fodda et à la prise de la Smala d'Abd-el-Kader.**

Le 1er bataillon fut incorporé dans une colonne sous les ordres du général BUGEAUD et partit pour débloquer Cherchell où il arriva le 7 avril : campagne pénible à travers des rochers escarpés, sous la pluie et dans la boue. Le général CHANGARNIER, qui prit le commandement de la colonne après le départ du gouverneur, ramena les zouaves à Blidah.

Mais une expédition plus sérieuse, combinée avec les troupes d'Oran, s'organisait dans la vallée du Chéliff. Le 1er bataillon s'y distingue dans plusieurs combats d'arrière-garde et dans d'importantes razzias.

Le 8 septembre, les zouaves campent à Milianah, en route encore avec CHANGARNIER pour une nouvelle expédition dans la haute vallée de Chéliff. Le 11, la colonne repart ; les zouaves, cavaliers improvisés, montent sur des mulets pour aller plus vite. Le 19, remontant la vallée de l'Oued Fodda, les zouaves à l'avant-garde se heurtent à de nombreux contingents arabes sur les premières pentes de l'Ouarensenis. La fusillade éclate, très vive des deux côtés d'un défilé, où déjà se trouve engagée la colonne. Il est trop tard pour reculer ; d'ailleurs, reculer n'est point le fait des zouaves. De neuf heures du matin à cinq heures du soir, ils soutiennent un combat acharné, terrible.

« Cent pieds de large pour se battre, » écrit M. DE CASTELLANE, « une terre de « sable, sillonnée par le lit d'un torrent ; à droite et à gauche, des escarpements « à pic, grisâtres et schisteux, garnis de pins maritimes, les pitons des montagnes « se dressant comme des pyramides d'où plongeaient les balles ; tel est le « théâtre du combat. Que l'on se figure cette ravine, ces rochers, ces montagnes, « couverts d'une multitude, s'excitant de ses cris, s'enivrant de la poudre, ne « connaissant plus le danger et se ruant sur une poignée d'hommes qui opposaient « un sang-froid énergique et l'action toujours régulière à cette fureur « désordonnée. »

Ce combat coûta cher aux zouaves ; il y eut 15 tués et 60 blessés [1]. Les Arabes aussi firent de grandes pertes, et, lorsque le lendemain, au lever du soleil, la lutte recommença, elle fut moins terrible : l'ennemi vaincu cédait le passage [2]. De nombreuses citations à l'ordre furent la récompense de ces deux héroïques journées. Le 24 octobre, les zouaves rentraient à Blidah.

Au mois d'avril de l'année suivante (1843), le bataillon se trouvait à Médéah, faisant partie d'une colonne sous les ordres du DUC D'AUMALE, lorsque ce dernier reçut l'ordre de se diriger sur Boghar à la recherche de la smala d'ABD-EL-KADER, qu'on savait être dans les parages du haut Chéliff. Pour arriver à l'émir, une colonne légère de cavalerie et d'infanterie fut formée. et, le 16 au matin, le DUC D'AUMALE, ayant reçu des renseignements sur l'emplacement de la smala, se lançait au trot de ses chevaux dans la direction de Taguine, pour la surprendre ; à onze heures du matin, la smala était prise, 300 Arabes étaient tués, 3,000 étaient prisonniers, un immense butin était entre nos mains. Cependant les zouaves, devancés le matin par la cavalerie, allongeaient l'allure, eux aussi, et arrivaient à quatre heures à Taguine, fatigués, mais en bon ordre, et prêts au combat.

« Après une marche de trente lieues franchies en trente-six heures, » dit l'auteur des *Zouaves et Chasseurs à pied*, « sans eau, par le vent du désert, marche « si dure que le sang colorait leurs guêtres blanches, on vit les zouaves défiler « devant le bivouac des chasseurs d'Afrique en sifflant les fanfares de la cavalerie « comme pour railler les chevaux fatigués et se venger de ce que leurs rivaux « de gloire avaient chargé et battu l'ennemi sans eux. »

Cette marche admirable ne vaut-elle pas presque autant qu'un glorieux combat ?

Le premier bataillon en Kabylie.

Après quelques mois de répit, pendant lesquels, pour les zouaves, sur les routes ébauchées, la pioche remplace le fusil, une nouvelle expédition

(1) Parmi les tués se trouvèrent les lieutenants LAPLANCHE et SÉBASTIANI ; parmi les blessés, les capitaines PAER, FRÈCHE, CORRÉARD et GUYO, les lieutenants ROYER, MAUTAUDON et d'AIGREMONT.

(2) Ce second combat coûta cependant la vie du vieux capitaine MAGAGNOSC et, parmi les blessés, fut le commandant GARDARENS DE BOISSE.

s'organise contre Dellys, dont les tribus sont insoumises. Le 25 avril 1844, le 1er bataillon se réunit à la colonne organisée à Maison Carrée. Le 28, on se met en route : les premiers jours de mai sont employés à des reconnaissances. Le gros de la colonne s'installe à Bordj-Menaïel et les zouaves, détachés en colonne volante, sont envoyés sur Dellys qui est occupée le 8 mai sans effusion de sang.

Au retour, le 12, comme la petite colonne arrive en face de Souk el Etnine, l'ennemi croyant à une retraite, l'attaque au passage de l'Oued Nessa. Les zouaves sauvent la situation en coupant hardiment l'ennemi en deux tronçons, couchant sur le terrain 400 Kabyles et rapportant au gouverneur un grand nombre d'armes et un drapeau.

Toute la colonne reprend ensuite sa marche, et le 16, on s'aperçoit que l'on se trouve en face d'un gros rassemblement de Kabyles : les reconnaissances apportent le soir de si graves nouvelles que le combat, décidé pour le lendemain à trois heures, s'annonce comme devant être terrible. Deux compagnies de zouaves sous les ordres du capitaine CORRÉARD et du lieutenant-colonel DE CHASSELOUP-LAUBAT sont envoyées en avant-garde ; elles marchent avec un tel silence, qu'elles tombent à l'improviste sur les Kabyles, endormis dans le village de Ouarz-el-Dine : tous sont massacrés. Mais l'alarme est donnée : de tous côtés surgissent des masses ennemies et les deux compagnies, engagées trop avant, essuient des décharges meurtrières. En quelques instants, 22 hommes sont tués, 45 blessés. Le capitaine CORRÉARD, blessé, refuse de quitter le commandement de sa compagnie. Un zouave, nommé GUICHARD, l'emporte sur ses épaules, et, comme deux Kabyles arrivent sur lui, il dépose à terre son capitaine, tue d'un coup de feu l'un de ses adversaires, et plante sa baïonnette dans la poitrine du second, puis il reprend son capitaine qu'il réussit à porter jusqu'à l'ambulance. Le combat devient de plus en plus furieux ; l'ennemi, voyant la faiblesse numérique de la troupe engagée, l'assaille de toutes parts. Le corps du sous-lieutenant DODILLE, tué, est pris et repris trois fois. Mais tout à coup, derrière les zouaves, des hourrahs retentissent : ce sont deux compagnies de renfort qui accourent. L'ennemi, refoulé de rochers en rochers, se défend bravement, mais lorsque à cinq heures du soir, l'engagement est enfin terminé, les zouaves sont maîtres de la position. Cependant bien des leurs

manquent à l'appel : 22 sont tués, 59 blessés (1). Dans le chiffre total des pertes pour toute la colonne, plus de la moitié appartient aux zouaves.

Le rapport du gouverneur mentionne d'une façon toute spéciale la belle conduite des officiers et des hommes pendant cette héroïque journée, qui termine l'expédition de Kabylie. Une à une, après leur échec, les tribus hostiles font leur soumission. Le 31 mai, le 1er bataillon de zouaves rentre à Blidah.

**Le deuxième bataillon au Maroc. — L'Isly. — La Tafna.**

Pendant que le 1er bataillon de zouaves se couvrait de gloire dans la province d'Alger, le 2e, de son côté, ne demeurait pas inactif dans la province d'Oran. Après deux ans de marches remarquables et d'expéditions vigoureuses mais peu retentissantes contre des tribus révoltées, il lui fut donné au mois d'août 1844 de prendre part enfin à une vraie bataille, celle d'Isly. ABD-EL-KADER, refoulé sur le Maroc, avait trouvé près du Sultan un refuge et même, grâce à son énergique exhortation, l'avait décidé à tourner ses armes contre nous.

Pour parer à tout évènement, le général LAMORICIÈRE disposa ses troupes sur la frontière marocaine autour de Marnia : le 2e bataillon de zouaves en faisait partie ; puis, il attendit. Le 30, la colonne en route fut attaquée. Les zouaves eurent une telle contenance sous les charges réitérées des cavaliers marocains que ceux-ci durent se retirer à Oudjda. Après ce premier combat, la colonne rentra à Marnia où le maréchal BUGEAUD vint en prendre le commandement. Le gouverneur se réjouissait d'atteindre enfin cette armée tant réputée ; il voulut cependant tenter une dernière fois la voie des négociations ; celle-ci ayant échoué, il donna l'ordre de se mettre en route, et, le 3 juillet, la colonne campait sur l'Oued Isly.

Un combat d'avant-postes, à la suite duquel la colonne entra à Oudjda fut le prélude de la grande bataille qui allait se livrer. Les troupes rétrogradèrent cependant une deuxième fois jusqu'à Marnia, pour y attendre le résultat d'une dernière action diplomatique engagée.

(1) Parmi les tués se trouvait le sous-lieutenant DODILLE. Le capitaine CORRÉARD, le lieutenant RAMPON et le sous-lieutenant ROYER étaient au nombre des blessés.

Le 10 août, parvint au gouverneur la nouvelle du bombardement de Tanger. Ce fut pour lui le signal de la reprise de la marche en avant. Dans la nuit du 13 au 14, l'armée se trouve sur les bords de l'Isly en présence des camps marocains. L'ordre de bataille adopté par le maréchal affectait la forme d'un immense losange, dans lequel le bataillon de zouaves formait l'angle droit. L'armée aborde les masses ennemies dans un ordre parfait, soutenant bravement les charges de la cavalerie marocaine. Arrivée près des tentes, la cavalerie française se lance en avant. Dans cette charge, le 2e chasseurs d'Afrique, qui fut presque toujours en Algérie le compagnon de gloire du 2e zouaves, s'étant laissé entraîner trop loin, se trouva un instant compromis. Les zouaves posèrent alors leurs sacs à terre et, au pas gymnastique, coururent au secours de leurs amis, les chasseurs, qu'ils parvinrent à dégager, avec l'aide d'un bataillon du 9e de ligne et d'un bataillon du 15e léger. Les Arabes se dispersèrent de toutes parts. 17 hommes tués ou blessés furent pour le bataillon de zouaves le prix de la journée [1]. De nombreux drapeaux, toute l'artillerie marocaine et un immense butin tombèrent entre nos mains. Un mois après, le traité de paix était signé à Tanger avec le Maroc.

Le calme ne se rétablit cependant pas encore, et peu de temps après l'affaire de Sidi-Brahim, les Arabes enorgueillis par leur succès, nous attaquent avec tant d'insolence qu'une nouvelle campagne est nécessaire contre Abd-el-Kader. Le général CAVAIGNAC prit avec lui le 2e bataillon de zouaves, et la rencontre avec l'émir eut lieu le 23 septembre 1845 dans la vallée de la Tafna. Une héroïque charge à la baïonnette mit en fuite les contingents ennemis. Mais le commandant PEYRAGUEY resta sur le champ de bataille, frappé à mort. Comme on voulait le relever : « Continuez, dit-il, ne vous occupez pas de moi ! » C'était un vieux grenadier de Napoléon. Il avait été à l'île d'Elbe et à Waterloo. Il dort maintenant dans le cimetière de Tlemcen.

Les Zouaves à Zaatcha.

Au colonel CAVAIGNAC, avait succédé en 1845 le colonel DE LADMIRAULT. Pendant tout le courant de l'année 1846, le 1er bataillon traque un nouvel

(1) Parmi les blessés se trouvait le capitaine THIERRY.

agitateur, Bou Maza, et les tribus qui lui sont favorables. C'est la guerre de razzias, fatigante mais peu meurtrière.

L'année 1847 est tout à fait paisible pour ce bataillon. Le 2e bataillon dans la province d'Oran eut toute la besogne. Avec son nouveau chef, le commandant Tarbouriech, il fit partie pendant l'année 1846 d'un grand nombre de colonnes dirigées sur le Maroc et prit part ainsi à une série de petit combats, qui entretenaient la vigueur et l'entrain chez les zouaves. L'année suivante, ce même bataillon fit partie de l'expédition des Ksours, et poussa ainsi jusqu'à Moghar-Thatani à 400 kilomètres d'Oran. Au mois de décembre, il eut l'honneur d'assister à la reddition d'Abd-el-Kader, tout près de la Kouba de Sidi-Brahim. L'émir s'avouait enfin vaincu.

Du côté de l'Ouest, la guerre était pour quelque temps terminée.

Le 3e bataillon guerroyait de son côté dans la province de Constantine, où il soutenait bravement l'honneur du régiment. Le 12 juin 1849, le colonel Canrobert remplaça le colonel de Ladmirault nommé général.

Après deux courtes expéditions en Kabylie, éclata la grande révolte de l'oasis de Zaatcha.

Nous touchons ici à une des plus belles pages de l'histoire du vieux Régiment de Zouaves.

L'expédition de Zaatcha mit sur pied 11,000 hommes. Le 1er et le 2e bataillon du régiment y prirent part. Le moment était pourtant peu propice à une expédition : le choléra régnait en Algérie et décimait les troupes. Cependant le gouverneur prescrivit la formation de deux colonnes. Le général Herbillon partit d'abord avec les troupes de Constantine. Le colonel de Barral, ancien zouave, devait lui prêter main-forte avec une deuxième colonne qui comptait dans ses rangs les deux bataillons de zouaves, le 1er avec le commandant de Lorencez, et le 2e avec le commandant de Lavarande.

Le 1er bataillon fit sa jonction avec la colonne Herbillon devant Zaatcha ; le 12 octobre, le 2e, terriblement éprouvé par l'affreuse épidémie qui le ravageait plus particulièrement, marquant ses bivouacs et ses haltes par des tombes, ne put arriver devant l'oasis que le 8 novembre. Un premier assaut avait déjà été donné contre les murs de Zaatcha le 20 octobre et avait échoué. C'est que l'obstacle était réellement infranchissable. Le village était ceint d'une forêt de palmiers et de jardins entourés de murs en pisé ; des portes basses assuraient les communications et l'on entrait dans des dédales de rues étroites

et tortueuses. — Au ras du sol, s'ouvraient des sortes de caves où l'Arabe, blotti, avait, sans être vu, la faculté de tirer de bas en haut sur l'assaillant. Après l'échec du 20 octobre, les travaux de siège furent repris avec ardeur.

Le 24 novembre, une sortie énergique de l'ennemi fut repoussée en partie par les zouaves. Un nouvel assaut fut fixé pour le surlendemain.

Trois colonnes devaient attaquer la ville: le colonel CANROBERT, avec les deux bataillons de zouaves, formait celle de droite. Le colonel DE BARRAL, qui dirigeait l'attaque du centre, avait demandé la veille cent zouaves pour marcher avec lui.

Arrive le moment tant attendu de monter à l'assaut.

Le colonel CANROBERT, escorté de quinze zouaves, se retourne vers ses troupes et leur crie:

« Mes amis, souvenez-vous que quoi qu'il arrive, il faut que nous montions « sur ces murailles, et que, si la retraite sonne, elle ne sonne pas pour les « zouaves. »

Tout à coup la marche des zouaves retentit. Les trois brèches, rendues praticables, sont franchies avec enthousiasme.

« Une fois les zouaves dans la ville, le combat devint furieux. Il fallut « emporter successivement les rues et les maisons, d'où partait une fusillade « meurtrière. Le premier bataillon par la brèche de droite, était arrivé sur les « terrasses par lesquelles il se mit à cheminer. En moins d'une heure, les rues « et les terrasses étaient occupées, mais là ne se borna pas la tâche des assail- « lants. Il fallut, maison par maison, faire en quelque sorte le siège des « rez-de-chaussées où s'étaient retranchés les ennemis poussés à bout. « Beaucoup de ces maisons ne purent être enlevées; il fallut les faire sauter « avec leurs défenseurs (1). »

Reste debout encore la maison de BOU-ZIAN, le chef de l'insurrection; elle est solidement construite; à l'intérieur se tient BOU-ZIAN, entouré de toute sa famille et des fanatiques les plus exaltés. Un feu meurtrier part de toutes les ouvertures. Les zouaves, sous les ordres du commandant DE LAVARANDE, s'élancent pour pénétrer dans ce repaire. Trente d'entre eux tombent; les servants d'un obusier sont étendus sur leur pièce. Deux explosions de sacs

(1) Gangloff. *Les Zouaves.*



PRISE DE ZAATCHA

Tableau de Beaucé. — Musée de Versailles

à poudre placés contre les murs restent sans résultat. Enfin, une troisième fait écrouler un pan de mur et ouvre une brève.

« Trépignant d'impatience » dit le général HERBILLON, dans sa relation du « siège, les zouaves n'attendent pas que l'éboulement soit complet ; ils se précipitent avec élan au milieu du nuage de poussière, causé par l'explosion ; reçus « par un feu à bout portant, dix de ses braves paient de leur vie cette attaque « vigoureuse. Ceux qui les suivent, plus ardents que jamais, passent par-dessus « les corps de leurs camarades et se heurtent dans l'obscurité contre une masse « compacte, résolue à vendre chèrement sa vie. BOU-ZIAN cherche à fuir, mais « un zouave, nommé CAUSSE, court sur lui, le saisit par le burnous et l'entraîne « malgré sa résistance. Il est passé par les armes. »

Tout fut massacré dans Zaatcha et, quand la lutte fut close, au milieu des ruines sanglantes et fumantes, il ne restait plus, vivant, qu'un aveugle et quelques femmes. Parmis les cadavres, 25 zouaves dormaient pour toujours; 79 autres étaient blessés (1). La plus grande partie des pertes de la colonne, dit le général HERBILLON, fut supportée par les zouaves qui, à la seule attaque de la maison de BOU-ZIAN, eurent quarante hommes hors de combat. Un ordre du jour félicita chaudement le régiment de l'audace et de la bravoure qu'il avait montrées.

Ainsi se termina cette terrible journée. Les zouaves de Zaatcha n'avaient plus rien à envier aux zouaves de Constantine.

Le colonel D'AURELLES DE PALADINES, prit au mois de janvier 1850, le commandement du régiment, le colonel CANROBERT ayant reçu les deux étoiles. Création de trois régiments de Zouaves.

Les zouaves étaient à peine rentrés de Zaatcha, qu'ils repartaient pour expéditionner en Kabylie, faisant partie d'une colonne sous les ordres du général DE BARRAL. Le 21 mars, en tête de colonne, ils poursuivent, la baïonnette en avant, les Beni-Immel: 200 cadavres jonchent le sol; le général DE BARRAL, frappé en pleine poitrine, est vengé, mais comme toujours les zouaves ont la grosse part dans l'action.

(1) Les lieutenants LAURENT et DE REYNIAC étaient parmi les morts. Le commandant de LORENCEZ, le capitaine LE POITEVIN DE LA CROIX, les lieutenants DE CHARD et LEGAY, les sous-lieutenants GARRIDEL et MARQUET DE NORVINS furent blessés.

L'année suivante, le 10 avril, sur la pente méridionale du Djurjura, les zouaves escaladent sous le feu ennemi les retranchements en pierres sèches de *Sellam* et en délogent les Kabyles, surexcités par un fanatique, un faux shérif, BOU-BAGHLA.

Le 23, nouvelle attaque contre BOU-BAGHLA : ses partisans sont précipités dans les ravins par le 2e bataillon de zouaves et y sont massacrés.

Pendant que les deux premiers bataillons guerroyent ainsi du côté du Sétif, le 3e rejoint au mois d'avril, à Mila, la colonne SAINT-ARNAUD, et accomplit mille prouesses dans le pays montagneux s'étendant entre Djijelli, Collo et Philippeville et qui se trouve en grande agitation.

L'année 1851 se termine par une série de petits combat où les zouaves ont toujours la belle part.

Les tribus révoltées font leur soumission, puis les zouaves rentrent à Blidah.

Le 1er janvier 1852, le 1er bataillon est à Médéah, le 2e à Blidah avec le dépôt, le 3e à Alger. Le lieutenant-colonel BOURBAKI est nommé colonel au régiment, le colonel D'AURELLES ayant été nommé général. Ce fut le dernier colonel du Régiment des Zouaves, car sur ces entrefaites, le général RANDON, nommé gouverneur de l'Algérie à sa sortie du Ministère de la Guerre, proposa de réorganiser l'armée d'Afrique et en particulier de créer un régiment de zouaves par province.

« Les zouaves, » dit le général dans ses Mémoires, « par leur habitude de la « guerre d'Afrique, par les nombreux combats où ils se sont distingués, se sont « faits dans l'armée une réputation à part. Il faut que chaque province ait son « régiment de zouaves. »

La proposition du général RANDON fut acceptée, et un décret présidentiel en date du 13 février 1852, créait trois régiments de zouaves.

Ce décret est la dernière page de l'Histoire des vieux zouaves et aussi la première de celle des jeunes régiments.

Ici se termine ce résumé des faits et gestes des premiers zouaves ; le cadre en est trop restreint pour qu'il nous ait été permis d'entrer dans le détail de tous les faits d'armes accomplis par des héros qui rivalisèrent toujours de gloire avec les plus glorieux. Mais en terminant ce premier livre de notre travail, où sont exposés les vieux papiers de famille en quelque sorte de notre beau

régiment, nous prions encore le lecteur de se reporter aux deux volumes que le capitaine GANGLOFF a consacrés à la mémoire des premiers zouaves. Nous avons d'ailleurs largement puisé nous-même à cette précieuse source.

Chaque combat, chaque prouesse de ces vieux « chacals » est comme l'une des pierres de ce monument, à jamais immortel, qui est la noble tradition des zouaves, et maintenant, que nous savons ce que signifiait en 1852, ce nom de zouaves, nous apprécierons mieux les belles actions de ceux qui, en se groupant autour de l'aigle dorée du jeune 2e Régiment, vont bien vite placer sa gloire à la même hauteur que celle du vieux Corps et du vieux Régiment.

Au moment où nous allons voir à l'œuvre les zouaves du 2e Régiment, nous croyons intéressant de donner d'eux le portrait que l'auteur des *Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves* a tracé. Cet ouvrage auquel nous emprunterons plus d'un fait et plus d'une citation au cours de cette Histoire, a été écrit d'après les notes et sous l'inspiration si immédiate du colonel CLER, le deuxième colonel du régiment, que ce dernier en est généralement considéré comme l'auteur, bien qu'en réalité les *Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves* aient été écrits par un camarade d'école du colonel, le chef d'escadron DU CASSE : *Les Zouaves en 1852.*

« Les zouaves sont les premiers soldats du monde » a dit le maréchal DE SAINT-ARNAULD, le soir de la victoire de l'Alma.

« Pourquoi des régiments qui semblent formés d'éléments identiques à ceux « avec lesquels se recrutent les autres corps de notre armée, paraissent-il avoir « sur les autres troupes une espèce de supériorité ? Pourquoi sont-ils considérés « par nous comme des corps d'élite, par l'ennemi comme des corps plus redou- « tables ? Peut-être trouvera-t-on une réponse à cette double question, si l'on « veut examiner avec nous l'organisation, le recrutement et l'esprit de corps des « régiments de zouaves.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Uniforme, façon de vivre, liberté plus grande que dans les garnisons de « France et même d'Algérie, certitude de se trouver partout où il y aurait un « coup de fusil à tirer, gloire à acquérir, tout cela était bien fait pour attirer « dans les rangs des zouaves les descendants de ces Gaulois, nos premiers « pères, qui disaient avec orgueil : « Si le ciel venait à tomber, nous le soutien- « drons du fer de nos lances. »

« La plupart des hommes sont admis aux zouaves sur leur demande. « Beaucoup sont enfants de Paris ou nés dans les grandes ville. Entrés au « service dans le principe à titre d'engagés volontaires ou de remplaçants, ayant « terminé un premier congé, ils sont faits à la vie militaire, rompus aux privations « qu'ils supportent gaiement, aux fatigues qu'ils méprisent, aux dangers des « combats dont ils se font un jeu. Ils sont fiers de leur uniforme qui ne ressemble à « celui d'aucune troupe, fiers de ce nom de zouave à origine mystérieuse, fiers des « actions d'éclat dont chaque jour ils enrichissent l'historique du corps, heureux « de la liberté, dont on les laisse jouir en station et en expédition. On dit que le « zouave aime le vin; c'est vrai; mais il cherche bien plus dans la bouteille « le plaisir que l'abrutissement causé par l'ivresse. Ces régiments comptent « dans leurs rangs: des officiers démissionnaires, et qui, fatigués d'une vie « oisive, viennent reprendre le mousquet et la chéchia, des sous-officiers ayant « fait un premier congé et qui, braves, téméraires même viennent redemander « aux combats leurs galons, une position ou une mort glorieuse: d'aucuns « officiers de la garde mobile, des matelots libérés aux larges épaules, habitués « à se jouer du canon et des tempêtes, des jeunes gens de famille, désireux de « remplacer par le ruban rouge de la Légion d'honneur, ruban payé de leur sang « sur le champ de bataille, la fortune qu'ils ont gaspillée sur le pavé de Paris.

« Les officiers sont généralement choisis dans les régiments de ligne parmi « les hommes les plus vigoureux au moral et au physique. Pleins d'énergie, « poussant l'amour du drapeau jusqu'à sa dernière limite, toujours prêts à « affronter la mort et à courir au milieu du danger, ils recherchent la gloire « plus encore que l'avancement. Comme tous leurs camarades de l'armée, ils « n'ignorent pas que, dans leur noble métier, ils ne doivent pas songer à la for- « tune. Entraîner leurs soldats, leur donner l'exemple de toutes les vertus « militaires, tels sont leurs uniques soucis. Nos ancêtres disaient: noblesse « oblige. Ils s'appliquent volontiers cette belle devise. Leur noblesse à eux, « ce ne sont pas de vieux parchemins de famille, mais l'uniforme dont ils sont « revêtus, ce titre d'officier de zouaves dont ils tirent vanité.

« L'esprit de corps, cette religion du militaire, est porté au plus haut point « parmi les zouaves. Bien des simples soldats de ces régiments ne consentiraient « pas à changer leur turban contre les galons de sous-officier dans d'autres « corps. On a vu beaucoup de sous-officiers et même d'officiers préférer attendre « leur avancement en restant aux zouaves, plutôt que de l'obtenir en rentrant « dans d'autres régiments. Il existe entre les soldats et les officiers de ces corps « une confraternité militaire qui, loin de nuire à la discipline, en resserre plus « étroitement les liens. L'officier voit dans le soldat un compagnon de danger « et de gloire plutôt qu'un inférieur. Pénétré de cette idée que la reconnaissance « de l'estomac n'est pas un vain mot, il s'occupe sans relâche à éviter à ses « hommes des privations inutiles. Dans les pays où l'on est exposé à manquer

« du nécessaire, il n'hésite pas à venir en aide par tous les moyens en son « pouvoir à ses zouaves. Il prête ses bêtes de somme, avance de l'argent pour « que la marmite ne soit pas vide. En retour, le soldat professe pour son « officier une grande reconnaissance ; il a pour lui du dévouement et même une « sorte de respect filial. Bien que la discipline soit sévère, il ne réclame pas « contre les punitions infligées. Au combat, il n'abandonne jamais son chef, « veille sur lui, se fait tuer pour le protéger, pour le sauver, ne le laisse pas « tomber aux mains de l'ennemi s'il est blessé. Au bivouac, il entretient son « feu, a soin de son cheval, de son mulet. S'il lui arrive de se procurer des « fruits, du gibier, il les lui porte.

« Le colonel, dans un régiment de zouaves, est l'homme vénéré des soldats, « qui voient en lui le père de famille. Pas un qui ne soient fier des succès qu'il « obtient, qui ne soit heureux d'avoir pu contribuer à sa gloire et à son « avancement. Lorsqu'un ordre émane directement de lui, on est sûr qu'il est « religieusement exécuté: « Puisque le père l'a dit, se répètent-ils entre eux, « il faut obéir. Le père sait ce qu'il fait, il veut que nous soyons le mieux « possible. »

# LIVRE II

## Laghouat

---

N° 1

HISTOIRE

MEDITERRANÉE

ORAN

Nemours
Redoute du Kiss
Assi Arbous
Aïn Djeraoua
Oued Kiss
Oued Kouarda
Oued Taouli
M'zirdas
Oued Tafna
BENI SNASSEN
Sidi Brahim
Lalla Marnia
TLEMCEN
Sidi Zaher
Sebdou
Titen Ya
Plaine des Angades
Oudjda
Isly
Sidi Yaya

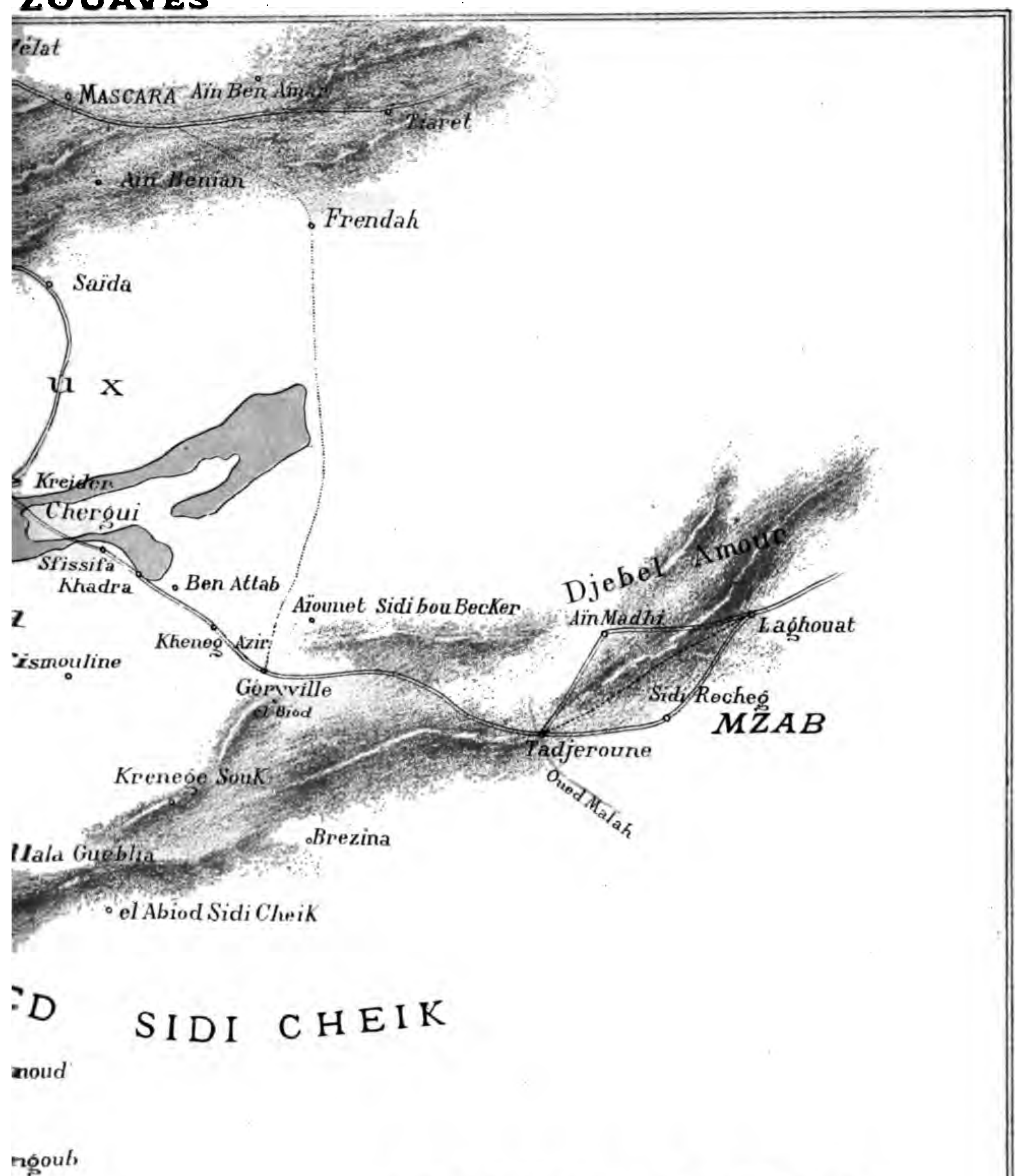
Hauts Pla

El Aricha
HAMYANES
MAROC
Chott el Garbi
Oued bou Lerdjem
Aïn Ben Khelil
El Maïr
Galloul
Chott Tigri
Aïn Se
Aïn Sfissifa
Souf el Kesser
FIGUIG
Mengoub
Aïn Chaïr
Bou Kaïs
Kenatsa
Oued Guir
Oued Zousfana
El Toumiet
El Bahariat

40 30 20 10 0 40

Imp. et Lith. P. PERRIER, Oran

ZOUAVES




# LE SUD ORANAIS
ET
## LA FRONTIÈRE DU MAROC

*Expédition de Laghouat (1852)*
*Camp d'observation sur la frontière du Maroc (1857)*
*Expédition du Maroc (1859)*
*Grande Insurrection des Ouled-Sidi Cheik (1864-1869)*
*Expédition de l'Oued Guir (1870)*

160 200k

Dessiné par le Lieut.t Joseph Spitz

# CHAPITRE PREMIER

## L'Expédition de Laghouat [1]

SOMMAIRE. — Formation du 2ᵉ Régiment de Zouaves. — Remise du drapeau au Régiment. — Premiers travaux des Zouaves. — Situation politique des tribus Sahariennes dans le Sud-Algérien. — Organisation de l'expédition. — Marche de la colonne, d'Oran sur El-Biod. — Le plébiscite pour le rétablissement de l'Empire. — Arrivée de nouvelles du général Yusuf. La colonne reprend sa marche. — Le général Pélissier avec une colonne légère gagne Laghouat. — Une reconnaissance du général Pélissier. — Enlèvement du marabout de Sidi-Aïssa. — Ouverture des brèches dans les murs de la ville. — L'assaut des Zouaves. — Le colonel Cler plante l'aigle du 2ᵉ Zouaves sur le dôme de la Casba. – Jonction du colonel Cler et du général Yusuf. Occupation de la ville. — Mort du commandant Morand. — Proclamation de l'Empire français devant Laghouat. — Retour du 2ᵉ Zouaves à Oran. — Citations et récompenses à la suite de l'expédition de Laghouat.

**Formation du 2ᵉ Régiment de *Zouaves*.**

A la suite du décret du 13 février 1852, chacun des trois bataillons du vieux régiment des zouaves se sépara pour vivre désormais d'une vie propre et former un régiment nouveau.

Le 2ᵉ bataillon, sous les ordres du commandant Morand, dit adieu le 6 mars, au vieux drapeau des zouaves, emblème deux fois sacré maintenant, car, outre son glorieux passé, il avait l'honneur d'être de ce jour donné en modèle à ceux qu'il avait enfantés. Puis, fort de 1,302 hommes, le bataillon

---

(1) Voir pour suivre ce chapitre la carte du « Sud Oranais », page 41.

se mit en route sur Oran, où il arriva le 28. En même temps, des détachements fournis par les 5e, 9e, 11e, 13e, 16e, 17e, 18e, 21e, 27e, 35e, 39e, 41e, 43e, 45e, 46e, 54e, 57e, 59e, 61e, 65e, 66e, 67e, 68e, 70e, 71e, 75e régiments de ligne et 4e, 5e, 6e, 7e, 11e, 18e, 20e légers, venus de France ou de la division d'Oran, se réunirent à Oran pour former le nouveau régiment.

Le 1er avril, ce dernier était organisé et porté à l'effectif de 3,569 hommes. Le colonel VINOY fut le premier colonel du 2e Zouaves.

Le 10 mai, une députation, composée du lieutenant-colonel CLER, du capitaine BOYER, du lieutenant POUSSON, de deux sous-officiers, de deux caporaux et de deux zouaves, reçut à Paris, des mains de MONSEIGNEUR LE PRINCE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, le nouveau drapeau.

Sa soie aux couleurs de la patrie ne portait aucune mention de victoire ; on aurait pu sans doute y reproduire celles des vieux zouaves, mais on savait bien que les jeunes, fidèles aux traditions de leurs aînés, ne tarderaient pas à les gagner, ces noms qui sont écrits avec du sang sur le champ de bataille, et que la gloire retrace en or sur la soie aux trois couleurs.

Remise du drapeau au Régiment.

Le 13 juin, sur le terrain de l'hippodrome d'Oran, il y a grande fête. Des députations de tous les régiments de la province sont rassemblées là. Le général PÉLISSIER, gouverneur de la province d'Oran, leur remet solennellement, au son des musiques et des clairons, les nouveaux drapeaux. Les aigles dorées brillent au soleil. Dans une éloquente allocution, le général rappelle à tous que jadis les Légions romaines portaient des aigles semblables, lorsque, de leur sang, elles fécondaient cette même terre d'Afrique et l'illustraient par leurs exploits, et que toutes les troupes de la colonie doivent aujourd'hui chercher à les égaler dans leurs combats et dans leurs travaux, en persévérant dans la voie où elles marchent si glorieusement depuis la conquête.

Ces paroles sont entendues de chacun, et, dès le lendemain, les zouaves vont montrer comment ils ont su les comprendre.

Premiers travaux des Zouaves.

Cependant, pour l'instant, la situation apparaît assez calme : aucune expédition, du moins dans la province d'Oran, ne s'annonce.

Le régiment, qui, même pendant ses heures d'accalmie, ne sut jamais rester inactif, ouvre la série de ses faits et gestes par des travaux de routes.

Certes, la pioche est un outil moins noble que le fusil, mais si l'on se représente ce qu'était l'Algérie en 1852, et combien le pays offrait peu de ressources en dehors des villes, on trouvera sans peine quelques éloges à l'adresse des zouaves qui, rêvant de combats et d'assauts, attendent la réalisation de leurs rêves en travaillant à sillonner de routes cette terre, où chaque coin déjà, rappelle à un grand nombre d'entre eux des batailles gagnées ou des fatigues endurées. Après la conquête du sol sur les Arabes, c'est une seconde conquête à faire sur le climat, et celle-là, effectuée sous les ardeurs du grand soleil, n'est pas moins pénible que l'autre. Au cours de cette épopée du 2e régiment de Zouaves, nous verrons plus d'une fois nos héros, la pioche ou la bêche en main, ici, ouvrant des routes ou creusant des canaux, là, défrichant des terres incultes, plus loin, plantant des arbres.

L'histoire de la colonisation de l'Algérie, à laquelle est intimement liée celle des zouaves, peut servir de réponse éloquente à ceux qui pensent naïvement que les gens de guerre ne savent faire que des ruines partout où ils passent.

A peine donc le régiment est-il organisé, qu'un de ses bataillons, le 1er, quitte Oran pour s'en aller à Tlemcen où il est employé à divers travaux de routes. Pendant le mois d'octobre 1852, les 2e et 3e bataillons, auxquels la vie de garnison commençait à peser à Oran, travaillent de leur côté sur la route d'Oran à Tlemcen.

**Situation politique des tribus sahariennes dans le Sud Algérien.**

Cependant, le calme apparent, qui semblait régner depuis quelque temps, ne dura pas, et un vent d'insurrection, parti d'Ouargla d'un côté et du Maroc de l'autre, ne tarda pas à se propager rapidement à travers les tribus du Sud des deux provinces d'Alger et d'Oran.

Nous avons vu d'ailleurs dans le résumé de l'histoire des vieux zouaves que l'insurrection existait dans le Sud à l'état presque permanent, qu'elle couvait toujours en quelque point, prête à éclater, dès qu'une occasion lui semblait propice.

Dans le courant de l'année 1852, le chérif d'Ouargla, MOHAMED BEN ABD-ALLAH, avait réussi, grâce à ses intrigues et ses prédications, à exciter contre nous les tribus du Sud de la province d'Alger.

Le Mzab, pays situé entre les deux provinces d'Alger et d'Oran, devenait de jour en jour sous l'influence du chérif un véritable foyer de révolte : pour arrêter la désertion des nomades soumis à nos lois, le commandant de la subdivision de Médéah se voyait obligé de passer le printemps au milieu d'eux.

D'autre part, à la même époque, les Béni-Snassen soulevaient contre nous les tribus limitrophes du Maroc. Feignant de se soumettre à l'approche d'une petite colonne partie de Mascara, les tribus du Sud se calmèrent un peu ; mais en même temps, elles faisaient converger sur Laghouat et le Mzab d'immenses approvisionnements de grains achetés dans le Tell.

Parti de Médéah, le général YUSUF, avec une colonne de spahis, paraît un instant devant Laghouat, mais dès qu'il a quitté les parages de l'oasis, les dissidents surgissent de nouveau et poussent même jusqu'au Djebel-Ahmour. A leur appel, un grand nombre de tribus de la province d'Oran s'empressent de répondre, et, se rapprochant des révoltés, s'installent autour du Chott-el-Chergui. La situation était grave : une expédition s'imposait.

Organisation de l'expédition.

Le général PÉLISSIER pousse activement l'organisation de cette expédition. Les troupes de la division doivent se réunir, partie à Saïda, partie à Frendah, puis, la concentration générale doit avoir lieu à El Biod, au milieu des terres parcourues par les tribus révoltées. Le général BOUSCAREN devait rassembler les troupes de la subdivision à Saïda.

Le 4 novembre, le colonel, commandant provisoirement la subdivision d'Oran, reçut l'ordre de composer la colonne partant d'Oran qui devait opérer par Frendah.

Deux bataillons du 2^e Zouaves (le 2^e et le 3^e), à 5 compagnies de 125 hommes chacune, devaient faire partie de cette colonne d'Oran. Le régiment organisa ses deux bataillons de marche au moyen de contingents tirés des garnisons d'Oran, de Mers-el-Kébir, d'Arzew, de Bou-Tlélis et du Tlélat ; le dépôt servit à compléter les compagnies à l'effectif demandé.

Le 5, au soir, — il fallait peu de temps aux zouaves pour boucler leurs sacs, — le régiment était prêt à partir pour sa première expédition (1).

S'il y avait dans ses rangs des vieux grognards chevronnés, qui avaient déjà bien des fois ressenti l'émotion du départ, il y avait aussi des jeunes zouaves, nouvellement venus des régiments de ligne de France, et qui goûtaient délicieusement pour la première fois cette impression enivrante du départ en guerre. Sur la figure des uns comme des autres se lisait la même ambition très noble de concourir à la gloire du régiment.

Marche de la colonne d'Oran sur El-Biod.

Le lendemain, 6 novembre à sept heures du matin, le régiment quittait Oran, musique en tête et drapeau déployé. A deux heures et demie, il arrivait au Tlélat, premier gîte d'étape. Le campement eut lieu en carré, comme l'ordre en était donné pour toute la campagne, l'infanterie occupant les quatre faces.

Une pluie très forte et continue rendit pénibles les premières étapes,

(1) Composition des bataillons du régiment qui prirent part à l'expédition de Laghouat :

MM. Cler, lieutenant-colonel.
Guillon, sous-lieutenant, porte-drapeau.
Canteloube, médecin, aide-major.

*2e Bataillon*

MM. Morand, commandant ; Abatucci, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | De Gournay. | » | Figarol. |
| 2e | Fermier. | Morand L. | Plazolles. |
| 3e | Banon. | Achard. | Arnaud. |
| 4e | Pouyanne. | Morand P. | De Lambert. |
| 5e | Dequirot. | De Norvins. | Rossignol. |

*3e Bataillon*

MM. Malafosse, commandant ; de Lignerolles, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | De Fresnes. | » | Marin. |
| 2e | Zégowitz. | Kléber | Valette. |
| 3e | Boyer. | Altier. | Lemontagnier. |
| 4e | Lauer. | » | Costes. |
| 5e | Du Lude. | Lesur. | Barbier. |

mais l'entrain était tel que les inconvénients de la pluie au bivouac furent gaiement supportés.

Le 13, la colonne, engagée sur une route muletière, plutôt piste que route, arrivait à Frendah. C'est l'entrée des hauts plateaux. Après six longues étapes dans la région des Chotts, la colonne arrive le 20, à quatres heures et demie du soir, à El Biod. Elle ne trouva en ce point qu'un ksar en ruines; le camp fut établi au sud de ces ruines.

Le lendemain, un ordre général donnait au lieutenant-colonel CLER, du 2e Zouaves, le commandement de l'infanterie de la colonne, puis, comme il y avait quelques jours à passer à El Biod en attendant la reprise de la marche en avant, les zouaves, pour s'occuper relevèrent le ksar ruiné près duquel était installé leur camp.

Aujourd'hui ce ksar, ainsi reconstruit par nos aînés du régiment, grandi et transformé, est devenu Géryville.

A El Biod arrive la colonne de Saïda, commandée par le général BOUSCAREN.

Le plébiscite pour le rétablissement de l'Empire.

Il nous a semblé curieux et intéressant de replacer ici à son ordre chronologique, intermède politique entre deux marches de guerre, une scène très rare dans la vie des camps, mais imposante par sa solennelle simplicité et le coin de désert qui lui servit de théâtre; nous voulons parler du vote pour le rétablissement de l'Empire, qui se fit dans la colonne en marche le 21 novembre au camp d'El Biod.

Le réveil eut lieu ce jour-là à cinq heures et demie. La veille, un hémicycle en terre avait été construit à 30 mètres en arrière de la tente du général en chef et sur l'annexe du camp. Au milieu et sur une simple éminence en terre était posée une caisse de tambour décerclée et ouverte d'un côté. C'était l'urne qui devait servir au vote. En avant, est plantée l'aigle du 2e Zouaves, dont le vent du désert fait frissonner la soie; à droite et à gauche les fanions du général PÉLISSIER et du général BOUSCAREN; en arrière ceux du bureau arabe et du 1er bataillon léger; aux extrémités de l'hémicycle, deux pièces de canon de montagne. A l'horizon se dessinent les montagnes roses derrière lesquelles, lentement, monte le soleil dans le ciel tout bleu. C'est là que les troupes sont appelées à voter sur le rétablissement de l'Empire.

A sept heures trois quarts un ban retentit : tous les clairons et tambours de la colonne sonnent et battent. Les troupes sont rassemblées, un grand silence règne dans le camp ; chacun est grave et comprend qu'un peu du sort de la patrie va se décider là aujourd'hui, et, cette fois, sans qu'un seul sabre soit tiré du fourreau, sans qu'éclate un seul coup de feu.

Le général Pélissier, président de la commission du vote, lit à haute voix la dépêche télégraphique du Ministre de l'Intérieur et rappelle dans une allocution courte et chaleureuse les devoirs de chacun. Puis, le vote commence par l'état-major ; les différents corps se succèdent ensuite d'après l'ordre de bataille ; chaque votant vient déposer son vote dans la caisse de tambour disposée pour le recevoir et signe sur un état, en regard de son nom.

A une heure le vote est terminé, le bureau le dépouille. En voici le résultat : Sur 3,119 votants, il y a 2,823 oui, 268 non, 27 bulletins nuls et 1 bulletin blanc.

La cérémonie se termine par l'allocation extraordinaire d'une ration d'eau-de-vie accordée aux troupes.

Ce soir-là, au camp des zouaves, assise en rond autour du feu des cuisines, chaque escouade dut sans doute écouter quelques belles histoires des guerres du premier Empire.

Ce fut une occasion pour les conteurs, et l'on parla de la France jusque bien avant la nuit.

Tandis que la colonne de la division d'Oran reste ainsi en expectative à El-Biod, le général Pélissier apprend tout à coup que le général Yusuf, avec des troupes de la division d'Alger, marche sur les dissidents ; puis le 29 novembre un courrier lui annonce qu'un engagement a eu lieu devant Laghouat pour la possession de l'eau. Le chérif Si Mohamed ben Abd-Allah commandait les Sahariens, et le général Yusuf fait savoir qu'il attend la colonne d'Oran pour donner l'assaut contre Laghouat. Ces nouvelles, rapidement colportées dans le camp, suscitent partout, notamment chez les zouaves, un enthousiasme indescriptible.

Arrivée de nouvelles du général Yusuf. La colonne reprend sa marche.

Le général en chef donne l'ordre à sa colonne de se mettre en route dès le lendemain vers Laghouat. Donc le 30, les zouaves repartent dans la direction du sud-est. La colonne arrive au Djebel-Ahmour qu'elle traverse, puis aux gorges

du Djebel-Malah. Tandis qu'on franchit le défilé, admirant les montagnes qui s'élèvent à pic, affectant mille formes étranges, trois coups de feu retentissent tout à coup, partis des hauteurs dans la direction du général BOUSCAREN, qui est resté en arrière. Après une minutieuse reconnaissance, quatre Arabes seulement sont aperçus. Le général donne néanmoins l'ordre à deux compagnies du 2e Zouaves de rester en arrière pour protéger la convoi le cas échéant.

Le soir du 1er décembre, la colonne, arrive à TADJEROUNA ; elle n'est plus qu'à deux étapes de Laghouat.

**Le général Pélissier avec une colonne légère regagne Laghouat.**

Malgré la rapidité de la marche de la colonne, le général en chef craint cependant d'arriver trop tard pour combiner son action contre Laghouat avec celle du général YUSUF. Aussi, le 2 décembre au matin, tandis qu'il laisse le gros de la colonne, sous les ordres du général BOUSCAREN, suivre la route de Laghouat par Sidi-Rechegh, lui-même avec une colonne légère, comprenant l'artillerie, la cavalerie et un bataillon d'élite, où sont deux compagnies du régiment avec l'aigle et le lieutenant-colonel CLER, se dirige sur Laghouat par la route la plus courte, mais aussi la plus difficile.

Cette colonne légère, partie le 2, à cinq heures du matin, débouche vers trois heures de l'après-midi, après une marche forcée, dans une plaine immense où l'on aperçoit déjà dans le lointain l'oasis de Laghouat, dont les palmiers forment à l'horizon une ligne sombre, se découpant sur le ciel clair. Puis, au fur et à mesure qu'on approche, la ville, assise le long d'un mamelon rocheux coupé par un ruisseau, dessine son amphithéâtre de maisons basses autour desquelles court une muraille crenelée. Au sud-ouest, la casba de Ben-Salem dresse son minaret au-dessus de quatre maisons à deux étages, réunies par les terrasses qui forment un véritable réduit pour la défense. Tout autour de la ville, principalement au nord et au sud, s'étendent des jardins : ils comprennent environ 20,000 palmiers.

Au devant du général en chef, arrive le général YUSUF, dont les troupes, campées au nord de la ville, attendent celles d'Oran.

**Une reconnaissance du général Pélissier.**

Le général PÉLISSIER apprend du général YUSUF, que des sommations ont été faites aux habitants de Laghouat et au Chérif, mais que les envoyés ont

eu la tête tranchée, et qu'il n'a été répondu que par des menaces. Il faut à tout prix s'emparer de la ville, dont les habitants embusqués derrière leurs maisons et dans les jardins, semblent prêts à une résistance énergique. Le 3 décembre, à sept heures du matin, le général PÉLISSIER monte à cheval, et, accompagné de sa cavalerie et de ses goums, va reconnaître les abords de la position; arrivé à hauteur du marabout de Sidi-Aïssa, il est arrêté par les défenseurs de la ville qui font une sortie, et est obligé de battre en retraite (1). Il rentre au camp avec sa cavalerie au moment où le général BOUSCAREN, avec le gros de la colonne, arrivait précipitamment de Sidi-Rechegh.

A quatre heures du soir, la colonne BOUSCAREN va camper à l'ouest du marabout de Sidi-Aïssa, pour se préparer à investir la place.

La reconnaissance du général en chef lui a permis de s'assurer que la prise préalable de ce marabout est indispensable, si l'on veut s'emparer de la ville. C'est au 2e Zouaves que va revenir l'honneur de cette prise (2).

**Enlèvement du marabout de Sidi-Aïssa.**

Après la tombée de la nuit, trois compagnies du 2e Zouaves vont occuper une crête rocheuse au sud-est de la ville en face du fameux marabout, qui semble pour l'instant la clef de la position.

Le plan du général en chef est celui-ci: faire enlever dans la nuit par les zouaves du colonel CLER le marabout, y faire monter les pièces, compléter l'investissement de la ville, et, dès le matin, ouvrir le feu de l'artillerie qui sera suivi de l'assaut aussitôt que les brèches seront reconnues praticables.

L'opération de l'enlèvemeut du marabout est délicate, car il faut s'emparer d'une position solide et fortement occupée, sans donner à l'ennemi le temps de s'apercevoir de l'arrivée de la colonne d'attaque. A dix heures du soir,

---

(1) Cette retraite fut protégée par une compagnie du 2e Zouaves commandée par le capitaine DE FRESNES.

(2) « Au moment où le lieutenant-colonel CLER quittait le général PÉLISSIER pour « gagner son poste de combat, le général vint lui serrer la main en lui souhaitant « bonne et surtout prompte réussite : Souvenez-vous, CLER, lui dit le général, que je « veux vous donner à déjeuner demain avant midi sur la plus haute terrasse de la « Casba de Ben Salem. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

après quelques coups de canon, tirés à des avant-postes sur la ville basse et pour faire diversion, une colonne composée de trois compagnies, dont deux du 2e Zouaves [1], part avec le commandant MORAND, et deux sections de travailleurs pour enlever le marabout à la baïonnette.

« Zouaves, » dit le lieutenant-colonel CLER aux partants, « je vous confie une « mission périlleuse; sans crainte, je vous remets l'honneur du régiment; « puisque vous avez hérité de vingt et un ans de gloire de l'ex-régiment, vous ne « faillirez pas au moment du danger à tout ce que la Patrie est en droit d'exiger « de vous. Soyez fiers de fournir à l'histoire de votre régiment sa première page « glorieuse. »

Puis, la petite colonne part dans le plus grand silence.

La nuit est profonde; cependant les Zouaves montent lentement, presque en rampant. Arrivés en haut du plateau, ils n'ont plus qu'à pousser en avant leurs baïonnettes. La surprise est complète; les Arabes n'ont pas le temps de se remettre, et l'opération s'exécute si rapidement, qu'un seul zouave est tué et trois blessés.

Maître de la position, le commandant MORAND fait accuper le marabout et prépare les emplacements destinés aux pièces d'artillerie. Les zouaves travaillent avec tant d'énergie qu'à une heure du matin tout est terminé.

Ouverture des brèches dans les murs de la ville.

Protégées par l'obscurité de la nuit, arrivent les pièces d'artillerie, escortées de deux compagnies du régiment sous le commandement du capitaine DE FRESNES. La batterie est solidement installée et prête à faire feu. Aussitôt que le jour paraît, les pièces entrent en action ainsi qu'un obusier de montagne qui se trouvait dans la colonne; les tirailleurs de la tranchée balayaient les abords de la villes et les jardins. Un peu en arrière trois colonnes d'assaut se préparent à l'instant solennel.

Quatre compagnies du régiment avec le commandant MALAFOSSE, composent la colonne de gauche. Quatre autres compagnies, avec le commandant MORAND et l'aigle, forment la réserve, destinée à appuyer la colonne de droite, constituée par des compagnies du 1er Zouaves.

(1) 3e et 4e du 2e bataillon (capitaines BANON et LAUER).

Un ordre parvient tout à coup au lieutenant-colonel CLER, en train d'organiser ses colonnes : il doit prendre le commandement des troupes, le général BOUSCAREN venant d'être grièvement blessé. Le lieutenant-colonel, suivi d'un trompette, va immédiatement prendre sa place de commandement. En passant à l'endroit battu par des feux de face et de flanc, où vient d'être blessé le général BOUSCAREN, le trompette qui suit le colonel tombe frappé d'une balle.

Cependant depuis trois heures, le feu ne cesse pas un instant. Les brèches augmentent; elles vont bientôt être praticables. Un bûcher-signal est tout prêt[1] : dès qu'il s'allumera, les trois colonnes d'assaut s'ébranleront, tandis qu'au nord s'élanceront les troupes du général YUSUF.

**L'assaut des Zouaves.**

Il est onze heures ; une colonne de fumée monte tout à coup dans les airs : c'est le bûcher qui s'enflamme. La marche des zouaves retentit et les trois colonnes se mettent en mouvement pour l'assaut, un flot humain s'avance vers la ville, refoulant les Arabes qui, des jardins, tiraillaient toujours.

La colonne de droite arrive sans difficultés aux glacis, suivie de la réserve ; la colonne de gauche, celle du 2e Zouaves, doit parcourir un sol rocailleux, difficile et battu par les feux croisés de la ville basse et de l'oasis ; elle oblique un peu vers la droite pour s'appuyer sur la batterie de brèche ; à chaque instant tombent des hommes frappés par les balles arabes ; au moment où elles atteignent enfin le pied du glacis, les compagnies qui composent cette colonne ont déjà perdu 18 hommes, mais il semble que leur élan n'ai fait que s'augmenter par ces pertes.

Le véritable assaut commence alors sur toute la ligne. Sous les notes affolées des clairons qui sonnent la charge, les huit compagnies escaladent au pas de course les glacis ; il n'y a plus d'obstacles pour ces braves qui, comme une véritable trombe humaine, se précipitent par les deux brèches dans la ville, le fusil en l'air, poussant mille cris de triomphe, parmis lesquels on distingue celui qui pendant longtemps va désormais devenir le cri de la victoire :

VIVE L'EMPEREUR !

(1) Le caporal VINCENDON fut envoyé pour construire ce bûcher : il succédait à deux zouaves qui venaient d'être tués en essayant d'accomplir la même mission.

« L'élan fut tel, » dit le rapport officiel, « qu'aucun officier ou soldat n'a « le droit de revendiquer seul l'honneur d'être entré le premier dans la « ville. »

Les Arabes affolés s'enfuient devant les zouaves et, tandis que les plus agiles dégringolent les pentes à droite et à gauche pour chercher un refuge dans la basse ville, les autres sont cloués sur les murs par les assaillants. La haute ville est à nous.

Le colonel Cler plante l'aigle du 2e Zouaves sur le dôme de la Casba.

Marchand sur les talons des fuyards, les zouaves, sans perdre un instant de répit, continuent leur course en avant : la colonne de réserve, avec le commandant MORAND, tourne à gauche, la colonne de gauche se dirige sur la Casba de Ben-Salem, qui dresse au soleil son minaret et ses terrasses d'où pleuvent les balles. En même temps le colonel CLER, qui était arrivé sur les brèches à la tête de ses zouaves, communiquant à chacun le feu de son âme héroïque, entraîne les compagnies qui sont autour de lui vers la Casba.

La porte de la Casba est solidement barricadée, mais, sous l'effort des zouaves du capitaine FERNIER, elle cède et le flot des assaillants se précipite dans la cour intérieure. Désormais toute résistance est vaine. Du haut des terrasses d'où l'on aperçoit toute la ville, on doit voir la colonne YUSUF qui est entrée par le nord du côté de l'Oued.

Le colonel CLER y monte et, saisissant l'aigle du 2e Zouaves, qui l'a suivi dans sa marche en avant, il la plante lui-même tout en haut du minaret. A travers la fumée de la bataille, le drapeau flotte joyeusement dans l'air, annonçant pour la première fois à tous la victoire des siens, tandis que les derniers défenseurs de la Casba tombent sous nos balles. La ville peut être considérée comme prise.

Jonction du colonel Cler avec le général Yusuf. Occupation de la ville.

Alors seulement, les zouaves songent à respirer un peu : le lieutenant-colonel CLER fait sonner le ralliement et, son régiment réuni, il se porte à la rencontre du général YUSUF. Les derniers défenseurs des jardins sont repoussés; les rues sont traversées par des bandes de zouaves que rien n'arrête plus désormais. A mi-chemin, venant en sens contraire, ils rencontrent les troupes du général YUSUF, qui, elles aussi, ont tout enlevé

sur leur passage. La fusillade, terrible de part et d'autre au moment de l'assaut, très forte encore pendant l'envahissement de la ville, s'était peu à peu ralentie. Il ne restait plus en ce moment qu'une grande maison, dite du Kalifa, d'où partaient encore quelques coups de feu.

« C'était là dit M. CAMILLE ROUSSET, « qu'étaient retenues prisonnières, sous « la garde d'une troupe de Mzabites, fanatiques serviteurs du chérif, les familles « des anciens partisans de Ben-Salem, qui nous étaient favorables. Pour les « zouaves, ignorants des péripéties de leur histoire, gardiens et captifs, c'était « tout un, et ils auraient fait bon marché des uns comme des autres, sans « l'intervention propice du lieutenant-colonel CLER, qui eut la satisfaction de « rendre à la vie et à la liberté ces intéressantes victimes. ».

A trois heures, la ville était complètement occupée (1). On ne trouva pas le chérif MOHAMED BEN ABD-ALLAH, qui, vers la fin de la lutte, voyant que tout était fini pour lui, avait réussi à s'échapper de Laghouat.

**Mort du commandant Morand.**

Le soir, lorsqu'est calmée l'excitation que donne le combat, les zouaves, restés dans la ville dont le colonel CLER vient d'être nommé commandant supérieur songent à ceux de leurs camarades qui manquent dans le rang. Ils sont nombreux : le baptême du feu coûte cher au 2e régiment de Zouaves (2). Parmi ceux qui étaient restés couchés sur le champ de bataille, se trouvait

---

(1) « Ainsi qu'il l'avait dit la veille, le général PÉLISSIER était entré avant midi dans « la place. Il rappela au lieutenant-colonel CLER, qui le rejoignit après la délivrance « des otages et l'enlèvement de la maison du Kalifa, la promesse de déjeuner sur la « terrasse la plus élevée de la grande Casba. Là, au milieu des sanglants débris du « combat, entouré des drapeaux pris à l'ennemi, assis sur de riches tapis arabes, « dominant l'oasis et l'immense horizon du désert, un repas tout militaire fut servi au « général en chef et au général Yusuf qui venait d'arriver dans la *Casba*. L'argenterie « fut représentée par les couteaux des sapeurs du 2e Zouaves. Le café fut préparé dans « leurs marmites de campement. Ce déjeuner improvisé, assaisonné par l'appétit que « donnent trois heures de combat et par la joie d'une éclatante victoire, fut trouvé « délicieux par tous les convives. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

(2) Pertes à la suite de l'assaut de Laghouat : sont tués, le commandant MORAND et 7 hommes ; sont blessés, le lieutenant MORAND, le sous-lieutenant LEMONTAGNIER, 4 sous-officiers et 40 hommes.

le commandant MORAND [1], un vieux brave, celui-là, puisqu'il avait participé, comme soldat, à la prise d'Alger en 1830. Son rôle avait été des plus importants pendant cette glorieuse journée : il s'était donné tout entier à ce rêve d'ouvrir par une page superbe l'histoire du jeune régiment.

Nous l'avons vu enlever avec ses hommes le marabout de Sidi-Aïssa, puis travailler toute la nuit à construire la batterie de brèche. A l'expérience sûre du vieux soldat, qui a beaucoup combattu, il joignait l'audace d'une âme jeune et héroïque ; après la prise du marabout, il avait proposé d'enlever immédiatement la haute ville avec 300 zouaves ; on reconnut le lendemain que son projet eût réussi.

Le matin, avant l'assaut, il avait dit à ses hommes : « Marchez droit sur « l'ennemi sans répondre à son feu, et sans vous arrêter pour secourir les « blessés ; surtout souvenez-vous que si je tombe, je vous défends de me « relever. »

Et ils avaient marché derrière le chef qui leur donnait si crânement l'exemple du courage. Après l'assaut des brèches, restait l'assaut de la Casba. A la tête de la colonne de réserve, le commandant MORAND, revêtu d'un petit capuchon blanc, s'élance intrépide au devant des balles qui pleuvent autour de lui, et son bataillon le suit toujours sur le chemin de la gloire, qui devait, hélas ! être ce jour-là pour l'héroïque chef le chemin de la mort. Comme il abordait par la gauche la Casba, une balle vient le frapper et il tombe. Fidèles à ses ordres, ses zouaves dont la colère augmente l'élan, pour la première fois le devançent, et, avant d'être emporté du champ de bataille, le brave commandant peut voir enfin flotter sur le minaret de la Casba le drapeau de son cher régiment. Son rêve est réalisé. Tandis qu'on l'emporte à l'ambulance, comme deux compagnies du 50e de ligne, qui passent, lui rendent les honneurs :

« Voltigeurs du 50e, » leur dit-il, « je vous remercie, et je vous souhaite « à tous plus de bonheur que je n'en ai, car je termine le dernier jour de ma « vie de soldat [2]. »

(1) Le commandant MORAND était le fils du général de division comte MORAND, qui s'illustra à la bataille d'Auerstaedt.

(2) « Quel poétique sujet pour un tableau militaire que celui qui représenterait le « brave MORAND, blessé, porté par ses zouaves, se soulevant pour saluer encore les « soldats qui lui rendent les honneurs militaires !.... »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

C'était aussi presque le dernier jour de sa vie, car le 9, il mourait à l'ambulance des suites de sa blessure. Ses obsèques eurent lieu le lendemain en présence de toute la colonne. Plus d'un de ses zouaves sentit ses yeux se mouiller, quand on descendit son corps dans la fosse, creusée sur la brèche même qu'il avait quelques jours avant franchie avec tant d'impétuosité [1].

Ainsi, par le nom du commandant MORAND, s'ouvre la liste si longue et si éloquente des officiers du 2[e] régiment de Zouaves morts au champ d'honneur.

Proclamation de l'Empire français devant Laghouat.

Le 12 décembre, la colonne était encore devant Laghouat, au camp de l'Oued-Mzi, quand arriva la nouvelle de la proclamation de l'Empire à la suite du vote de tout le pays. Une grande prise d'armes eut lieu sur le terrain à l'ouest des jardins, après laquelle le général en chef prononça aux troupes l'allocution suivante :

« Soldats des colonnes du Sud,

« Le peuple français, par un vote solennel auquel vous avez pris part, a placé « sur la tête du prince LOUIS NAPOLÉON la couronne impériale. Plus de huit « millions de suffrages ont attesté la reconnaissance de la nation, sa foi dans son « élu. La proclamation de l'Empire s'est faite à Paris le 2 décembre, au centre « de la France le 5.

« Elle a lieu aujourd'hui même dans les communes éloignées de la grande « capitale. Vous, soldats, vous l'acclamerez au désert. Votre instinct patriotique « pressentait ce grand acte, lorsque vous arboriez vos aigles sur les tours de « Laghouat au cri de :

« VIVE L'EMPEREUR ! »

« Soldats, c'est avec de pareilles acclamations que vos pères ont bien souvent « porté la terreur dans les rangs ennemis. Vous vous efforcerez d'être dignes « de ces hommes héroïques, et comme eux, vous aurez pour cri de fidélité, de « ralliement et de victoire :

« VIVE L'EMPEREUR ! »

Retour du 2[e] Zouaves à Oran.

Laghouat prise, les tribus sahariennes étaient vaincues et le but de l'expédition était atteint. Aussi, le 16 décembre au matin, la colonne se remit

(1) Un des forts de Laghouat porte aujourd'hui le nom de fort MORAND.

en route par Aïn-Madhi vers Oran. Il y eut peu d'incidents pendant ce retour. Les zouaves chantaient pour abréger le chemin.

A la fin du mois, ils étaient à Tiaret, et, le 7 janvier 1853, ils rentraient à Oran. Au delà d'Arcole, la musique suivie d'une foule nombreuse d'habitants vint au-devant du régiment, qui fit son entrée en ville à trois heures au milieu des acclamations, et précédé par les arabes du Maghzem, exécutant une brillante fantasia. A quatre heures, les troupes rentraient dans leurs quartiers. Le soir, il y eut réception offerte par les autorités civiles.

Ainsi se termina cette expédition de Laghouat. Pendant longtemps, dans les chambrées, ceux qui en avaient fait partie émerveillèrent leurs camarades par le récit détaillé de leurs exploits. Les zouaves ont toujours été grands conteurs d'histoires, et les campagnes nombreuses auxquelles ils ont pris une part si glorieuse ont rempli de tout temps leur mémoire d'une ample provision de récits étonnants. C'est avec ces récits que les vieux zouaves faisaient l'éducation de leurs jeunes recrues, et ces *théories dans les chambres*, quoique non réglementaires, étaient si bien comprises, qu'à la première occasion les élèves égalaient les maîtres.

---

**Documents inédits au Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des colonnes expéditionnaires du Sud* sous les ordres du général PÉLISSIER. — *Registre matricule du 2e Zouaves.* — *Correspondance de l'armée d'Afrique* (novembre, décembre 1852).

## Citations et Récompenses à la suite de l'expédition de Laghouat

Se sont particulièrement distingués :

Citations

« Commandant MALAFOSSE, capitaines MANOUVRIER DE FRESNES, BANON, « COUPEL DU LUDE, FERNIER, DE LIGNEROLLES, ZEGOWITZ, ABATUCCI, BOYER ; « le médecin-major CANTELOUBE ; lieutenants ACHARD, MARQUET, DE NORVINS, « KLÉBER ; sous-lieutenants ARNAUD, GUILLON, MARIN ; adjudant CASTAN ; « sergents-majors BOUCHARD, BREUGNOT, BAUD.

« Le capitaine BOYER, au moment de l'assaut, a eu son manteau troué et son « sabre brisé par les balles.

« Le lieutenant MORAND a été blessé à côté de son frère, le commandant.

« Le sous-lieutenant LEMONTAGNIER a reçu en entrant dans la ville, une forte « contusion à la poitrine ; arrêté un instant par la douleur, il reprend bientôt sa « place à la tête de sa section et la dirige avec vigueur.

« Les sergents BERNIER et CATHELAN ont été blessés au moment où ils mon- « traient à leurs zouaves le chemin de la brèche ; GIRARDOT, VERNEUR et DÉJEUNE « préposés à la garde du drapeau, ne l'ont pas abandonné un instant ; le fourrier « Bosc a traversé deux fois un terrain criblé de balles pour transmettre des « ordres de la tête à la queue des attaques.

« Les caporaux EHRARD, MORAU et BEIGNARD ont été blessés en tête de leurs « compagnies ; le caporal VINCENDON et le porte-sac ARNAUD se sont distingués « à la batterie en remplaçant deux blessés et en construisant à leur place un « bûcher sur le point le plus élevé des attaques.

« Le clairon HIRTZ a reçu deux balles en pleine poitrine au moment où il « sonnait la charge en tête de la colonne qui attaquait la Casba.

« Les zouaves GIBOTEAU, ROYET, DEICAS, DIER, LARDAS et RIVIÈRE ont été « blessés sur les brèches ; LAURENT et TREMEL sont entrés des premiers dans la « Casba, le zouave LABALME a rapporté deux drapeaux enlevés dans la maison « du Kalifa. »

2e Récompenses

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officiers : MM. CLER, lieutenant-colonel.
MALAFOSSE, chef de bataillon.
Chevaliers : MM. DE LIGNEROLLES, FERNIER, ABATUCCI, capitaines.
KLÉBER, lieutenant.

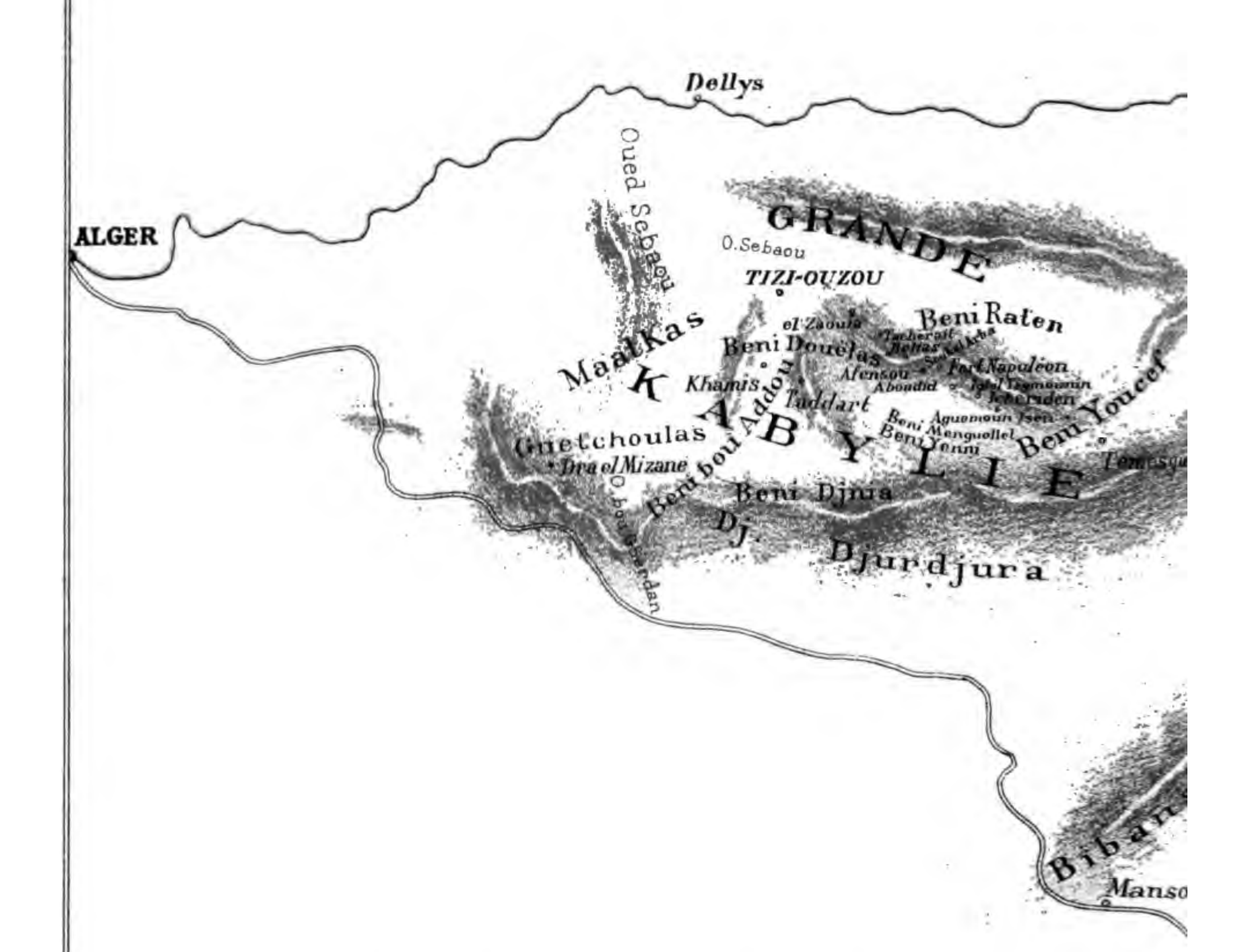
Chevaliers : MM. BOUCHARD, sergent-major.
MOREAU, caporal.
ROGEL, BEICAS, GIBOTEAU, zouaves.

La médaille militaire est conférée à VERNEUR, GIRARDOT, WIEDENBACH, DE CHALOT, CATHELEAU, sergents ; EHRARD, BEIGNARD, caporaux.

Sont promus :

Chef de bataillon : DE FRESNES, capitaine.
Capitaine : MORAND L., lieutenant.

Lieutenant : ARNAUD, sous-lieutenant.
Sous-lieutenant : CASTAN, adjudant.
SÉRIOT, BREUGNOT, sergents-majors.



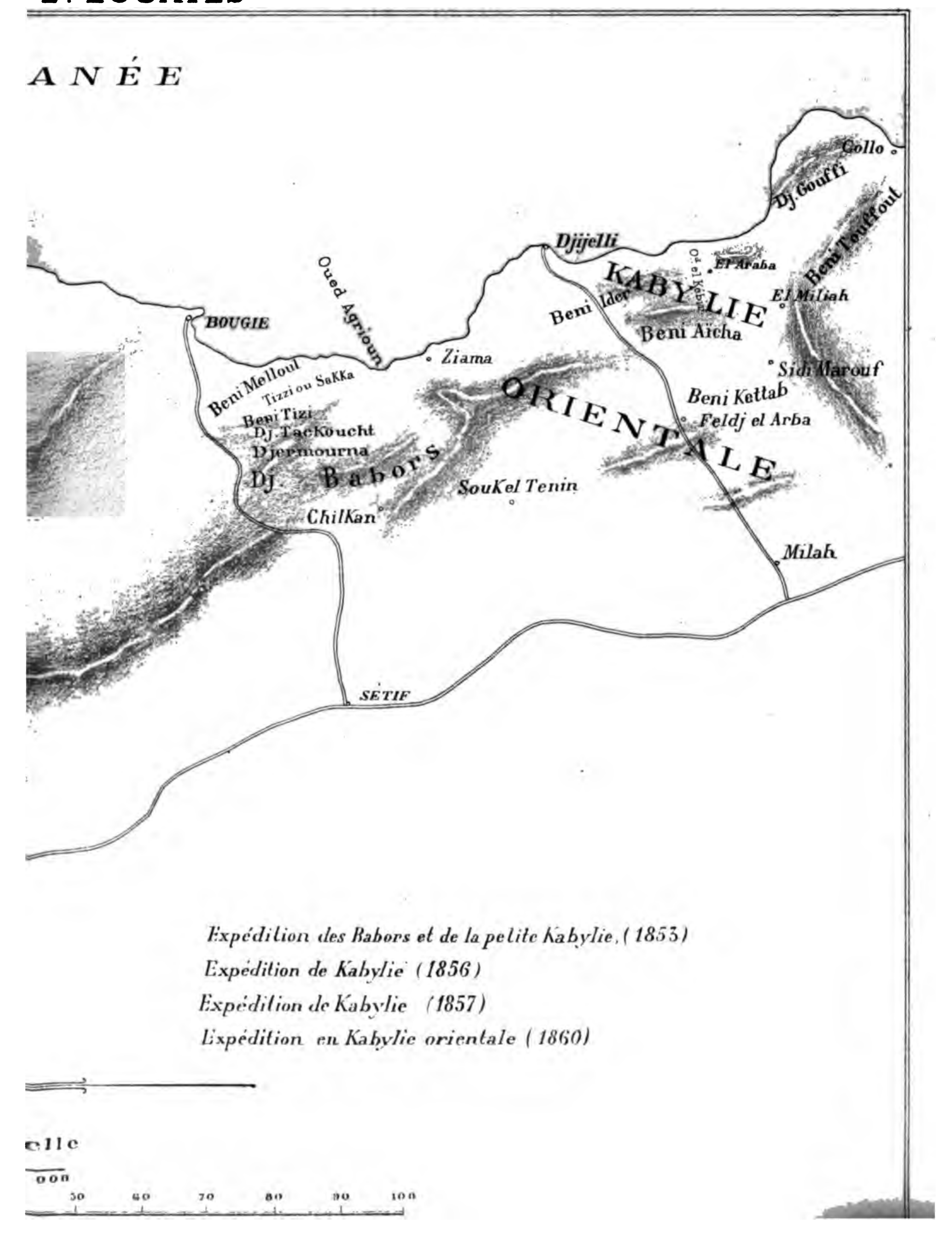

# GRANDE KABYLIE

ET

# KABYLIE ORIENTALE

10 5 0 10 20

Imp. & Lith. P. PERRIER, Oran


ANÉE
Collo
Dj. Gouffi
Beni Toufout
Djijelli
Oued Agrioun
El Araba
KABYLIE
El Miliah
BOUGIE
Beni Ider
Beni Aïcha
Ziama
Sidi Marouf
Beni Melloul
Tizzi ou SaKKa
ORIENTALE
Beni Kettab
Feldj el Arba
Beni Tizi
Dj. TacKoucht
Djermourna
Dj. Babors
SouKel Tenin
ChilKan
Milah
SETIF
Expédition des Babors et de la petite Kabylie, (1853)
Expédition de Kabylie (1856)
Expédition de Kabylie (1857)
Expédition en Kabylie orientale (1860)
elle
000
50 60 70 80 90 100
Dessiné par le Lieut. Joseph S

# CHAPITRE II

## L'Expédition des Babors et de la petite Kabylie[1]

## (1853)

---

SOMMAIRE. — Deux bataillons du régiment s'organisent pour une expédition en Kabylie. — A pied d'Oran à Sétif. — Incendie des villages des Djermouna. — Incendie des villages du Takoucht. — Prise du col de Tizzi-ou-Sakka. — Incendie des villages des Beni-Tizzi. — Soumission des tribus révoltées. Fin de l'expédition. — Une messe en Kabylie. — Les Zouaves, après divers travaux de route, rentrent à Oran. — Récompenses à la suite de l'expédition.

Deux bataillons du régiment s'organisent pour une expédition en Kabylie.

De tout temps, la Kabylie, avec ses hautes montagnes presque inaccessibles et ses gorges à pentes escarpées, avait été un foyer de révolte. Les tribus Kabyles, d'ailleurs fières et vigoureuses, comptaient sur les difficultés qu'offrait leur pays à l'invasion, et, malgré les menaces d'expédition, refusaient de se soumettre.

Au commencement de janvier 1853, le maréchal RANDON, gouverneur général, se décida à organiser dans les montagnes de la Kabylie une expédition sérieuse, et, en vue de cette campagne, donna l'ordre à toutes ses troupes de hâter l'instruction, afin d'être prêtes à se mettre en route dès le début du printemps.

Grande fut la joie de nos zouaves, qui, revenus à peine de Laghouat, ne songeaient déjà qu'à repartir. Le zèle et l'ardeur que mit chacun à se préparer

---

(1) Voir pour suivre ce chapitre la carte de Kabylie, page 59.

à la guerre furent des plus sérieux. Le colonel avait annoncé que l'on ne prendrait, pour former les bataillons de marche, que les bons tireurs et les bons marcheurs; aussi les progrès au tir étaient étonnants et dans les marches d'entraînement qui se succédaient, pas un homme, même parmi les recrues, ne restait en arrière.

L'ordre parvint au milieu du mois de mars de mettre sur pied deux bataillons du régiment à six compagnies de 225 hommes chacune. Le 1er et le 2e bataillon, portés à l'effectif indiqué, se préparèrent à partir. Ils devaient s'embarquer le 10 avril pour Bougie, mais on décida brusquement que, pour perfectionner l'entraînement de ces bataillons à la marche, leur départ serait avancé et qu'on leur ferait prendre la route d'Alger par terre. Les zouaves, dans ce contre-ordre, ne virent qu'une chose, c'est qu'ils partiraient plus tôt qu'ils ne croyaient tout d'abord, et leur joie n'en fut qu'augmentée [1].

---

(1) Composition des bataillons du régiment qui prirent part à l'expédition des Babors et de la petite Kabylie :

MM. VINOY, colonel.
CLER, lieutenant-colonel.
CAFFAREL, lieutenant d'état-major.
GUILLON, sous-lieutenant, porte-drapeau.
GAULLET, médecin aide-major.

*1er Bataillon*

MM. FRABOULET DE KERLÉADEC, chef de bataillon ; PRÉVOT, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | BLANCARD. | BARATCHARD. | LIABEUF. |
| 2e | LEVÈVRE. | DOUX. | DUVERNOY. |
| 3e | REBOLLE. | SAINT-MARTIN. | ROYER. |
| 4e | DORÉ. | PERROT. | DE LAMBERT. |
| 5e | SAGE. | DE LINAGE. | ANDRIEUX. |
| 6e | LESCOP. | CASTAIGNE. | DE VERMONDANS. |

*2e Bataillon*

MM. MALAFOSSE, chef de bataillon ; PIERRE, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | DE GOURNAY. | DU MAZEL. | FIGAROL. |
| 2e | FERNIER. | MORAND. | PLAZOLLE. |
| 3e | BANON. | » | BREUGNOT. |
| 4e | LAVIROTTE. | GUILLERAULT. | GRENIER. |
| 5e | BLANCHET. | JUVARY. | JEANNINGROS. |
| 6e | LACRETELLE. | DILFOPE. | VIAL DE SABLIGNY. |

A pied d'Oran à Sétif

Le 25 mars au matin, les deux bataillons de marche, à l'effectif de 1,533 hommes chacun, quittent Oran. Jusqu'à Alger la route se fit sans incidents. Le régiment séjourna le 3 avril à Orléansville ; le 12, il saluait Blidah ; ce fut un pélerinage cher à ceux qui, venant du vieux régiment, avaient longtemps tenu garnison dans la ville des orangers et des roses. Le 14, le 2e Zouaves entrait dans Alger « la blanche » et était caserné au quartier d'Orléans. Comme il devait rester quelque temps à Alger, il concourut au service de la place. Cela dura jusqu'à la fin du mois. Puis, il reprit sa route pour se rendre à Sétif toujours à pied : c'est le moyen de locomotion le plus en honneur chez les zouaves. Sétif était le point de concentration de toutes les troupes qui devaient prendre part à l'expédition.

La première partie du chemin jusqu'à Alger avait été gaie et ensoleillée ; d'Alger à Sétif la route fut fatigante, car la pluie ne cessa de tomber[1].

Le 8 mai, le régiment arrivait à Sétif. On avait aménagé au sud de la ville un immense camp pour recevoir toutes les troupes ; le 2e Zouaves était le premier corps qui y prenait place.

Le 13 mai, un ordre constitutif organise le corps expéditionnaire. Il se compose de deux divisions à deux brigades chacune. Chaque division comprend des armes différentes, de façon à pouvoir agir isolément. La 1re division est sous le commandement du général MAC-MAHON, la 2e est commandée par le général BOSQUET. Le 2e Zouaves fait partie de la 1re brigade de la 2e division ; c'est le colonel VINOY qui commande la brigade. Chaque zouave porte 42 cartouches.

Cependant, un à un, les différents corps étaient arrivés au camp de Sétif. Parmi eux, il y avait des bataillons des deux autres régiments de zouaves.

(1) « Pendant ces jours d'orage, de neige et de boue, les zouaves se montrèrent « admirables de courage. Plus chargés que les soldats romains, mouillés jusqu'aux os, « ayant à franchir des torrents, à gravir des pentes raides et glissantes, à bivouaquer « dans l'eau et sous bois, la gaité ne les abandonna pas ; l'esprit français leur vint en « aide pour supporter leurs infortunes. Chantant pendant les rares éclaircies, riant « comme des enfants lorsqu'un de leurs camarades laissait au fond d'une ornière un de « ses souliers, sa guêtre ou sa jambière, ou lorsque, glissant et tombant dans un sol « fangeux, il se relevait changé en zouave de terre glaise.... ces braves gens ne firent pas « entendre une plainte. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

Ce fut pour tous, officiers et soldats, une occasion de se rapprocher. Cette première réunion des nouveaux régiments de zouaves, depuis la séparation de l'ancien, permit à chacun de se rendre compte que le vieil esprit de corps était toujours aussi vivace et que le nom de zouave, était et resterait toujours le lien de solidarité qui devait unir étroitement ceux qui avaient l'honneur de descendre des braves de Constantine et de Zaatcha.

Quand toute la colonne fut constituée, le gouverneur en passa la revue, qui, aux portes de la Kabylie, fut imposante. Immédiatement après, l'expédition commença, et les deux divisions se mirent en route dans la direction des Babors qui, à l'horizon, dressaient au nord leurs crêtes menaçantes.

**Incendie des villages des Djermouna.**

Tandis que la 1re division opérait sur la rive droite de l'Oued Agrioun, la 2e allait expéditionner sur la rive gauche.

Le 18 mai, le 2e Zouaves, qui, avec la division Bosquet, s'était engagé sur la route de Bougie, arriva à dix heures et demie du matin au lieu dit Chilkan. Le bivouac fut installé au milieu même des tribus qui regardaient, étonnées et inquiètes, ces troupes nombreuses, marchant en bon ordre. Plusieurs d'entre elles vinrent déjà offrir leur soumission.

Le lendemain 19 mai, la marche fut reprise : on arriva sur l'emplacement de la tribu des Djermouna qui, à l'approche de la colonne, se retira dans les montagnes, montrant des dispositions manifestement hostiles. Aussi, à peine le bivouac installé, le commandant Fraboulet fut envoyé avec une colonne, dont faisaient partie trois compagnies du régiment, pour incendier les villages qui servaient de retraites aux révoltés.

Les zouaves, pour être plus lestes, avaient laissé au camp leurs sacs et « *vraies chèvres de montagnes* », ils escaladaient les rochers. D'en haut les Kabyles faisaient rouler sur eux une grêle de pierres qui ne leur faisaient pas grand mal. La petite colonne avançait toujours, mais quand elle parvint aux villages, les Kabyles avaient disparu. Les habitations furent incendiées et quelques feux de salve furent tirés dans la direction des Kabyles qui, continuant leur retraite, perdirent plusieurs hommes tués et blessés. Puis,

(1) Cette opération coûta cependant la vie au sous-lieutenant Liabœuf, frappé d'une attaque d'apoplexie à la tête de sa section.

les zouaves rentrèrent au camp. Ce coup d'essai, dès le lendemain du départ de Sétif, impressionna vivement les Kabyles, qui ne s'attendaient pas à une énergie si rapide.

**Incendie des villages du Takoucht.**

Toutes les tribus ne s'avouaient cependant pas encore vaincues. Les Rahamin avaient leurs villages construits au fond d'une sorte d'entonnoir, et les contreforts du Takoucht formaient en face un amphithéâtre de rochers qui dominait leurs habitations.

Comme la veille, les zouaves, les deux bataillons cette fois, laissent au camp leurs sacs et, sous les ordres du général Bosquet et du colonel Vinoy, ils s'avancent sur les villages des Rahamin. Arrivés au fond de la vallée, ils aperçoivent au delà des villages, les pitons pierreux du Takoucht, dont l'escalade paraît devoir être difficile. Sur ces pitons, de nombreux groupes Kabyles vont et viennent, déterminés à défendre leurs positions.

Le plan du général est d'attaquer les villages au centre et en même temps d'occuper les contreforts à droite et à gauche. Le colonel Vinoy, avec quatre compagnies de zouaves, escalade le contrefort de droite; le lieutenant-colonel Cler, avec quatre compagnies se dirige vers celui de gauche.

Les Kabyles, se voyant ainsi sur le point d'être enveloppés, abandonnent leurs villages et, avec leurs femmes et leurs enfants, se réfugient dans les rochers du Takoucht. Immédiatement, deux compagnies de zouaves, envoyées dans la vallée profonde, brûlent les villages de Bou-Ihsran. Tandis que monte au ciel la fumée de l'incendie, les Kabyles à mi-chemin sur les rochers, déchargent leurs fusils dans la direction des zouaves; mais la portée supérieure de nos armes les force à s'arrêter dans leur descente vers nous. Alors, spectateurs impuissants de leur désastre, ils regardent brûler leurs maisons.

L'incendie terminé, la retraite s'opère: la réserve centrale d'abord, puis les zouaves du colonel Vinoy et du lieutenant-colonel Cler ensuite, descendent tranquillement les pentes.

Un moment, les Kabyles, tiraillant encore sans résultat, font mine de vouloir nous suivre, mais les zouaves, faisant face en arrière, ajustent la ligne des burnous blancs et font feu, et l'on entend les cris de rage de l'ennemi qui s'arrête.

Après cette exécution qui ne leur cause que des pertes insignifiantes (1) les zouaves rentrent au bivouac. Il est cinq heures et demie.

**Prise du col de Tizzi-ou-Sakka.**

Le lendemain, 21 mai, de bonne heure, la colonne reprend sa marche vers le nord, marche lente et pénible, car il faut traverser les montagnes des Béni-Tizzi, et la route n'est souvent qu'un étroit sentier entre deux murailles de rochers, où les bataillons doivent défiler homme par homme. A deux heures de l'après-midi, la colonne arrive au col de Tizzi-ou-Sakka. Des deux côtés, sur les hauteurs, des contingents Kabyles sont réunis. La marche est suspendue, et, pendant que les zouaves tirent du fond de leurs musettes leurs provisions pour manger, le général BOSQUET fait la reconnaissance du col. Une heure se passe, puis le général revient. Il s'agit d'enlever les hauteurs de l'est, occupées par l'ennemi, pour se rendre maître du col. Le premier bataillon du régiment est rassemblé, sac au dos cette fois, car il doit après former les avant-postes. On lui donne comme direction l'extrémité gauche de la ligne ennemie ; il va falloir escalader des pentes très raides, mais les zouaves sont habitués à cette guerre de montagne, où les jarrets jouent le plus grand rôle. Cependant, avant que le bataillon commence son ascension, le général jette une compagnie du régiment dans les rochers qui sont tout à fait sur la droite du contrefort à enlever. Cette compagnie doit prendre de flanc la position occupée par les Kabyles. Dès qu'elle est suffisamment engagée, la Marche des Zouaves se fait entendre, et, au même instant, le 1er bataillon s'élance. Bondissant de rochers en rochers, s'aidant des pieds et des mains, les *chacals* montent sans souci du feu des Kabyles, d'ailleurs très mal ajusté. C'est là haut seulement qu'ils doivent y répondre. Aussi, malgré les balles qui crépitent, et les quartiers de roc qui s'écroulent sous leurs pieds, ils montent toujours. Bientôt, les voilà arrivés au sommet de la position qu'ils couronnent en la saluant du cri de : VIVE L'EMPEREUR !

L'aigle du 2e Zouaves plane sur le piton le plus élevé. Toute la ligne des hauteurs est à nous (2).

---

(1) Il y eut ce jour-là 5 zouaves blessés.

(2) L'enlèvement de cette position coûta au régiment 2 zouaves blessés.

Comme les jours précédents, les Kabyles, devant cet élan que rien n'arrête, se sont enfuis. Mais si un petit nombre seulement des leurs reste couché sur le champ de bataille, ils n'en ont pas moins perdu cette belle confiance qu'ils avaient jadis. Des escalades comme celle des pentes de Tizzi-ou-Sakka leur montrent que, pour les zouaves, les retraites ne sont pas inaccessibles, et que leurs montagnes ne pourront plus bien longtemps abriter leurs révoltes.

A trois heures et demie, la colonne établit son camp de l'autre côté du col. Les difficultés du terrain parcouru ce jour-là avaient été telles, qu'il avait fallu neuf heures pour faire huit kilomètres.

**Incendie des villages des Béni-Tizzi.**

Si rapides qu'avaient été les coups successifs portés à la puissance réputée invincible des tribus kabyles, celles-ci cependant ne se présentaient point encore pour traiter. Quelques-unes d'entre elles seulement étaient venues offrir leur soumission; la plupart, repoussées de leurs montagnes, avaient la prétention de lutter encore, ne pouvant croire que leur défaite fût définitive.

Aussi, le général, fatigué de cette guerre qui, malgré le peu de résistance qu'elle offrait, menaçait de traîner en longueur, résolut-il de frapper un grand coup.

Le 22 mai, le 2e bataillon part avec le colonel Vinoy, et, après avoir passé par des chemins affreux, arrive au milieu des villages des Béni-Tizzi. Ce fut presque une surprise: les Kabyles se défendant à peine, s'enfuirent laissant leurs richesses, leurs armes et leurs troupeaux aux mains des zouaves. La razzia fut complète et l'incendie vint détruire ce que le pillage avait épargné.

Malheureusement, les difficultés du retour au camp empêchèrent les zouaves d'y ramener tout leur butin: 120 têtes de troupeaux seulement purent être emmenées et encore avec beaucoup de peine.

Pendant que le 2e bataillon attaquait ainsi l'ennemi en face, le 1er, avec le général Rivet, poussait une reconnaissance jusqu'au delà de l'arête du Tararist, sur laquelle s'étaient réfugiés les Kabyles, menaçant ainsi leurs derrières. L'impression produite par cette double attaque fut telle, qu'à la tombée de la nuit, lorsque les bataillons furent rentrés au camp, les Kabyles, complètement démoralisés, ne se concertaient plus entre eux que pour

savoir quels seraient ceux qui, le lendemain, iraient, implorant la clémence du vainqueur, s'offrir en otages, comme gage de la soumission de leurs tribus.

**Soumission des tribus révoltées. Fin de l'expédition.**

En effet, dès le matin du 23, avant même que la colonne eût levé le camp, les envoyés des tribus arrivaient devant les avant-postes et demandaient à entrer en pourparlers :

Les Béni-bou-Aïssa, les Béni-Melloul, puis les Béni-Tizzi se soumettaient et envoyaient leurs otages. Un armistice fut conclu, et désormais les colonnes allaient pouvoir circuler librement à travers le pays. Après six jours de repos passés au camp de Tizzi-ou-Sakka, repos qui fut employé par les zouaves à mettre un peu d'ordre dans leurs effets, que la marche dans les montagnes avaient fortement endommagés, la division BOSQUET se remit en route vers l'est. Elle traversa l'Oued-Agrioun et alla rejoindre la 1re division, celle du général MAC-MAHON.

La jonction eut lieu le 3 juin à El-Tenin.

L'expédition proprement dite est terminée. Elle n'a duré que deux semaines, mais pendant ces quelques jours si bien remplis, le régiment eut à supporter plus de fatigues qu'à braver de véritables dangers.

« Il dut », dit le colonel CLER dans ses *Souvenirs*, « traverser un pays de mon-
« tagnes aux pics élevés et déchiquetés, aux vallées déchirées et irrégulières,
« profondes, boisées dans le fond, rocheuses et escarpées près des crêtes, un pays
« où le fantassin ne pose qu'avec précaution le pied sur l'étroit sentier bordé de
« précipices effrayants. »

Ces marches audacieuses avaient fortement impressionné les Kabyles et, plus encore que les coups de fusil, qui furent rares, elles avaient amené les montagnards révoltés au pied du vainqueur. Aussi, il se mêla à cette soumission des tribus des Babors un réel sentiment d'admiration et de respect, qui la fit cette fois pleine et sincère.

**Une messe en Kabylie.**

Le 5 juin, le corps expéditionnaire était de nouveau réuni, la campagne achevée. Une grande cérémonie se préparait au camp, celle de la soumission officielle des tribus que les deux divisions venaient de réduire à l'obéissance.

On allait aussi conférer l'investiture du burnous rouge à leurs cheiks. Le camp était en fête, et de nombreux envoyés de toutes les tribus étaient présents.

Il y avait, auprès du gouverneur, le père RÉGIS, supérieur de la Trappe de Staoueli, qui venait d'arriver de Bougie et le peintre HORACE VERNET, en tournée d'Afrique.

Le soleil se levait ardent dans un ciel de feu. Toutes les troupes alignées étaient sous les armes.

Après la cérémonie politique, eut lieu la cérémonie religieuse. C'est celle-là qu'HORACE VERNET a représentée dans sa célèbre toile : *Une messe en Kabylie.*

Le colonel CLER, dans ses *Souvenirs*, a retracé ainsi le tableau de cette scène grandiose :

« Sur un point élevé, placé au centre du bivouac du gouverneur, on avait « construit avec des tambours, des canons, des affûts, un autel qui n'avait d'autres « ornements, que quelques fleurs des champs et des faisceaux d'armes. Il était « surmonté d'une croix rustique, faite avec de branches noueuses de chêne- « liège : telle devait être la croix sur laquelle fut attaché le CHRIST. Pour enca- « drement, ce temple improvisé avait les beautés de la nature. Ni Saint-Pierre « de Rome avec ses magnifiques peintures, ni ces immenses cathédrales « gothiques de la vieille France avec leurs sculptures, leurs vitraux peints et « leurs ombres, pleines de mystère, ne pourraient rendre le grandiose de cette « église toute primitive dont la vue effaçait plusieurs siècles de l'histoire et « rappelait CONSTANTIN des Gaules, PHILIPPE-AUGUSTE le matin de Bouvines, « et SAINT LOUIS aux ruines de Carthage.

« Derrière l'autel, apparaissaient les hautes montagnes de la Kabylie orien- « tale, aux arêtes dénudées, veinées de couches de neige, ayant pour auréole des « cercles de nuages. Sur la gauche et derrière l'armée, sous une atmosphère « vaporeuse et enflammée, la mer d'Afrique...

« Le Père RÉGIS officiait; supérieur de la Trappe de Staoueli, il y avait dans « la nature et dans le caractère de ce moine comme un reflet d'URBAIN II, de « PIERRE L'ERMITE et de l'ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

« Les lignes de troupes encadraient le terrain : en avant des soldats étaient « placés les officiers. Derrière les troupes, sur les versants des collines, on aper- « cevait au milieu des bouquets de lentisques, de myrtes et de lauriers roses, les « tentes du camp ; plus loin, sous les hêtres et les oliviers séculaires, des groupes

« de Kabyles silencieux, étonnés, garnissant les ogives de verdure de cette « immense basilique. Officiers et soldats étaient recueillis pendant cette cérémonie « grandiose; mais ce recueillement se changea en véritable émotion au moment « où le prêtre éleva l'hostie sainte au-dessus des drapeaux et des têtes baissées, « au bruit du tambour, dominé par la grande voix du canon. On eût dit l'Église « française, prenant possession de cette terre qui, depuis l'épiscopat de SAINT « AUGUSTIN peut-être, n'avait point été foulée par le pied d'un chrétien. »

**Les zouaves après divers travaux de route, rentrent à Oran.**

Le lendemain de ce grand jour, la colonne reprend sa marche. Le mauvais temps l'arrête pendant quelques jours à Ziama, où elle bivouaque, puis, le pays devenant de plus en plus difficile, six compagnies du régiment doivent, de concert avec les troupes du génie, travailler à préparer la route pour le reste de la colonne.

Les zouaves coutumiers de ce genre de travaux, font sérieusement avancer la besogne. Ils s'acquittent d'ailleurs si bien de leur tâche que quelques jours après, ils sont envoyés au col de Feldj-el-Arba pour commencer les travaux de la route carrossable qui doit relier Djijelli à Milah. Quatorze kilomètres de cette route sont construits en dix jours: c'est ainsi que les zouaves se reposaient des fatigues de la guerre.

Cependant, le 29 juin, l'ordre parvint au régiment de regagner Djijelli et de s'embarquer pour Oran. Laissant là, la pioche, les zouaves rebouclent leurs sacs, et, profitant les premiers de la route qu'ils viennent de construire, ils rentrent à Djijelli, où, le 4 juillet, ils s'embarquent à bord du *Tanger*, du *Titan* et du *Berthollet* qui, le 5, dans la matinée les ramène à Oran.

Un mois après, le colonel VINOY, nommé général, s'embarquait pour la France à Mers-el-Kébir. Tous les officiers et une partie des zouaves l'escortèrent jusqu'au bateau; c'était la preuve de l'estime profonde et de la respectueuse affection que tous ressentaient au fond du cœur pour celui qui, premier chef de notre beau régiment, l'avait lancé dans cette voie d'honneur et de gloire qu'il n'abandonnera jamais.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des opérations du Corps expéditionnaire des Babors et de la Kabylie orientale.— Registres matricules du 2e Zouaves. — Correspondance de l'armée d'Afrique* (mai-juin 1853).

## Récompenses à la suite de l'expédition des Babors et de la petite Kabylie

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. BLANCHET, capitaine.
LAVIROTTE, capitaine.

Chevaliers : MM. DOUX, lieutenant.
LALANNE, sergent.

La Médaille militaire a été conférée à BERTRAND, HERVIER, sergents ; BERGER, caporal ; SQUIBAU, zouave.

Sont promus :

Le colonel VINOY est nommé général.
Le lieutenant-colonel CLER est promu colonel au Corps.

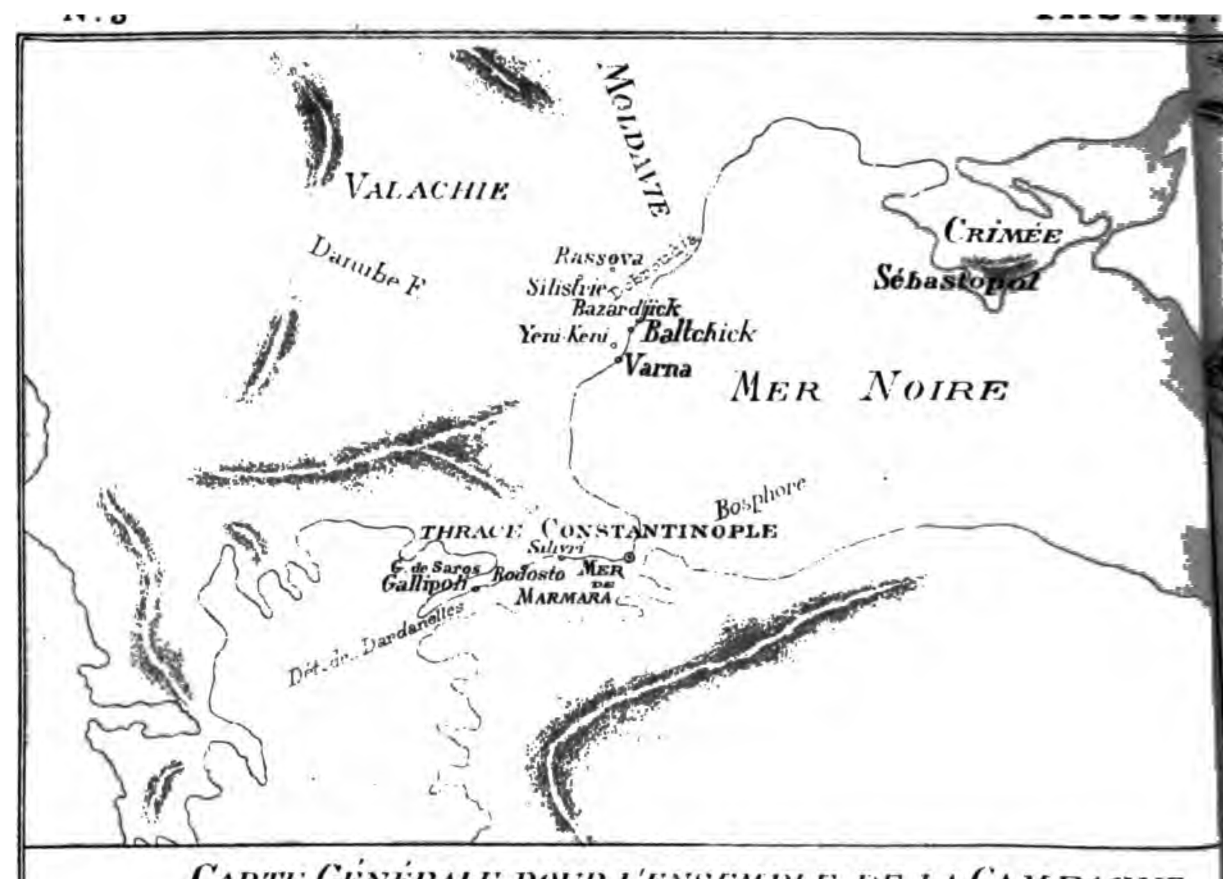
L'Adjudant MEYNARD est nommé sous-lieutenant.



# LIVRE III

## Sébastopol

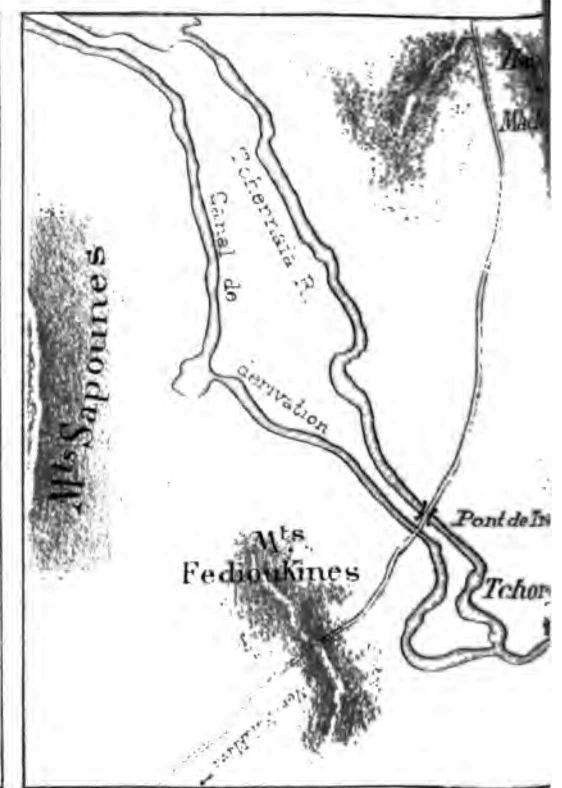
---




Carte générale pour l'ensemble de la campagne



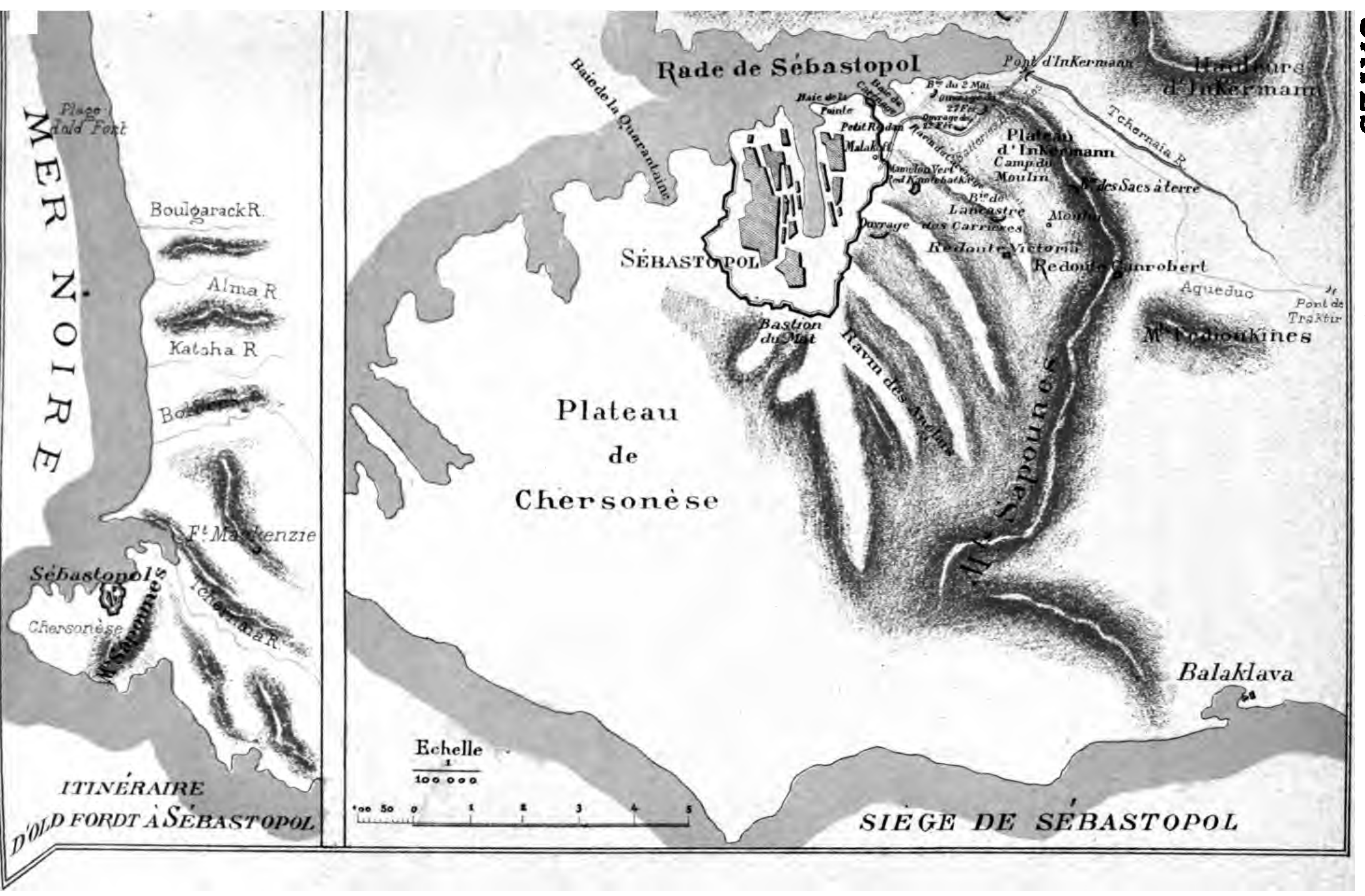

Champ de bataille de l'Alma




Champ de bataille de Trakt

# CAMPAGNE D'ORIENT

Imp. & Lith. P. PERRIER, Oran




Dessiné par le Lieut! Joseph Spitz.

# CHAPITRE PREMIER

## Le Régiment à Gallipoli, Constantinople et Varna [1]

---

SOMMAIRE. — Une ère nouvelle s'ouvre pour les Zouaves. — Un coin de la question d'Orient. — Le régiment organise deux bataillons de marche pour la guerre d'Orient. — Une cantinière de Zouaves. — Les deux bataillons sont passés en revue à Alger par le Gouverneur général. — Le régiment à Gallipoli. — Par étapes de Gallipoli à Constantinople. — Les Zouaves à Constantinople. — A Varna. — Les distractions du camp de Yéni-Kéni. — Une pointe dans la Dobroudja. — Les Zouaves à l'incendie de Varna. — En route pour la Crimée.

**Une ère nouvelle s'ouvre pour les *Zouaves*.**

Créés pour la guerre d'Afrique, les zouaves n'ont jusqu'ici combattu encore qu'en Afrique. Mais la renommée de leurs exploits a depuis longtemps franchi les mers, et l'on sait ce qu'on peut attendre de ces soldats, qui, depuis plus de vingt années, luttant sans trêve, ont bravé tous les dangers et se sont joués de toutes les fatigues.

Et pendant ces vingt ans de guerre d'Afrique, leur tâche a été glorieuse, certes. Des noms comme Constantine, Zaatcha et Laghouat peuvent à juste titre illustrer un corps, mais aux zouaves ces victoires ne suffisent pas. Plus d'un soir de bataille, quand ils se sont endormis, couchés sur la terre, les yeux tournés vers les étoiles d'or, ils ont fait des rêves de gloire plus brillants encore que ceux qu'ils venaient de réaliser.

---

(1) Voir, pour suivre ce chapitre et les chapitres suivants de ce livre, la carte de la campagne d'Orient, page 73.

D'ailleurs, l'Algérie est désormais trop étroite pour eux ; ils l'ont si souvent parcourue en vainqueurs de l'est à l'ouest et du nord au sud, que le désert leur semble un champ de bataille trop petit et les Arabes un ennemi trop mesquin.

L'aigle d'or du 2e Zouaves a fini d'essayer ses ailes sur cette terre d'Afrique qui l'a vu naître : il est temps pour lui de les ouvrir toutes grandes et de prendre son essor vers l'Orient, où, bientôt, la voix du canon va se faire entendre, puissante et redoutable.

Cette campagne de Crimée, à laquelle nous allons assister avec notre beau régiment, marque pour les zouaves le commencement d'une ère nouvelle, au cours de laquelle le drapeau tricolore ne se trouvera pas une seule fois engagé, si lointain soit le champ de bataille, sans qu'ils soient là pour aider à le défendre.

Jusqu'à ces derniers temps, partout où le canon français a résonné, les zouaves ont eu leur part à l'honneur d'offrir leur vie à la patrie.

Nous verrons au cours de cette histoire du 2e Régiment comment ils ont, en toute occasion, compris ce sacrifice, et quelle réputation toujours croissante de bravoure et de dévouement ils ont su mériter.

C'est pourquoi les zouaves d'aujourd'hui, héritiers reconnaissants de la gloire de leurs aînés, ont le droit de penser que, bien qu'ils n'aient pas été appelés à l'honneur de faire partie d'une récente expédition[1], l'ère des combats autour du drapeau ne s'est pas brusquement termée pour eux. Qu'il plaise à la France de leur en offrir l'occasion, et ils sauront prouver qu'ils sont dignes encore du renom qui leur a été légué.

Un coin de la question d'Orient.

Pour bien comprendre la guerre de Crimée, à laquelle le 2e Régiment de Zouaves prit une part si glorieuse, il est indispensable de dire un mot des causes de cette guerre.

De tous temps, les Russes ont convoité Constantinople, cette porte de la Mer Noire devant leur donner une puissance considérable. La Turquie meurtrie par bien des coups, en pleine décadence politique, semblait à ce moment facile à dépouiller et, selon l'expression des Russes eux-mêmes, elle était un

(1) Madagascar.

malade dont il fallait s'assurer la succession. Mais, autour de cette succession à venir, l'Europe montait la garde, car elle craignait, qu'une trop belle part, venant à échoir à l'un des États au détriment des autres, cela ne vînt à rompre ce fameux équilibre, qui, depuis tant de siècles, fait les frais de toute la politique européenne.

L'Angleterre, simulant le désintéressement, au fond, espérant mieux que ce qu'on lui offrait, avait refusé son appui à la Russie qui, désireuse d'entrer à Constantinople, lui proposait un partage. Les Russes, se passant alors de cet appui, avaient commencé à mettre leur projet à exécution en envahissant la Moldavie et la Valachie.

L'Europe, inquiète et jalouse, jeta les hauts cris, et, comme le tsar refusait d'évacuer les provinces envahies, un traité d'alliance fut signé à Londres entre l'Angleterre, la France et la Turquie. La guerre fut déclarée à la Russie, et, tandis que déjà, sur mer, les escadres ennemies engagaient la lutte, de toutes parts des troupes s'acheminaient vers les ports de la Méditerranée pour s'y embarquer.

La France organisait un corps expéditionnaire et les zouaves furent immédiatement appelés à en faire partie.

Le régiment organise deux bataillons de marche pour la guerre d'Orient.

Déjà le 1er et le 3e Régiment de Zouaves étaient en route pour Gallipoli, lorsqu'arriva au 2e Régiment, au commencement d'avril 1854, l'ordre de s'embarquer pour Alger. Il devait attendre là le retour des bâtiments qui étaient en train de transporter les troupes d'Alger et de Constantine. Il est facile de s'imaginer la joie que cette nouvelle causa au régiment. Partir pour l'Orient ! pour une grande expédition qui avait des chances de durer longtemps et d'être sérieuse ! Et il y avait dans cette joie, bien plus encore que l'espérance de récompenses à gagner, la perspective de cette existence pleine d'activité, de dangers et d'émotions qui est la vraie vie du soldat.

Malheureusement, le régiment ne devait pas partir tout entier. Deux bataillons de marche à l'effectif de 1,000 hommes chacun doivent être organisés. Comme tout le monde demandait à s'embarquer, le colonel prévint par la voie de l'ordre, que tout homme qui commettrait une faute grave, ne partirait pas : aussi, jusqu'au jour du départ, la conduite des zouaves fut-elle exemplaire.

Cependant le 1er et le 2e bataillon, désignés pour participer à l'expédition, ont été portés à l'effectif voulu et sont prêts [1]. Chacun a fait ses adieux, car on pressent que le retour n'est pas proche et que beaucoup resteront là-bas.

Enfin, le 12 avril, les deux vapeurs qui emmènent les deux bataillons du régiment s'éloignent lentement du rivage, salués par la Marche des Zouaves et les acclamations de la population, qui a tenu à accompagner jusqu'au bateau ces braves qui s'en vont.

2,205 hommes du régiment et 60 officiers voguent maintenant vers Alger.

---

(1) Composition des deux bataillons partis d'Oran pour la campagne d'Orient :

MM. Cler, colonel.
Caffarel, lieutenant d'état-major.
Réau, lieutenant d'armement.
Michelin, sous-lieutenant, payeur.
Guillon, sous-lieutenant, porte-drapeau.
Gaullet, médecin-major.
Houneau, médecin, aide-major.

*1er Bataillon*

MM. Malafosse, chef de bataillon ; Prévost, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | Morand. | Baratchard. | Dousseau. |
| 2e | Lefèvre. | Bartel. | Duvornoy. |
| 3e | Boyer. | De Kœnigsegg. | Esmieu. |
| 4e | Doré. | Perrot. | Marin. |
| 5e | Sage. | Rosier de Linage. | Andrieux. |
| 6e | Lescop. | Kléber | De Vermoudans. |
| 7e | Pousson. | Doux. | Villain. |
| 8e | Borel. | Oizan. | Lemontagnier. |

*2e Bataillon*

MM. Adam, chef de bataillon ; Pierre, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | Coupel de Lude. | De la Vaissière. | Fayout. |
| 2e | Fernier. | Arnaud. | Plazolles. |
| 3e | Banon. | Fracetto. | Costes. |
| 4e | Pouyanne. | Morand. | Petibeau. |
| 5e | Dequirot. | Figarol. | Rossignol. |
| 6e | Lavirotte. | Guillerault. | Bourbon. |
| 7e | Blanchet. | Dumazel. | Jeanningros. |
| 8e | Lacretelle. | Delafosse. | Vial de Sabligny. |

Une cantinière de zouaves.

Le lendemain, nos zouaves débarquent à Alger. Mais, quel n'est pas l'étonnement du colonel Cler, quand on vient lui dire qu'il y a maintenant cinq ou six zouaves de plus que l'on n'en a compté au départ à Oran ! Le colonel croit d'abord à une mauvaise plaisanterie et fait refaire en sa présence un appel des plus minutieux. On s'apperçoit alors qu'en effet quelques souaves, voulant à tout prix suivre leurs camarades, se sont furtivement embarqués à Oran. Les coupables sont là maintenant devant le colonel, nullement honteux de leur faute, mais navrés jusqu'aux larmes d'être obligés de reprendre la route d'Oran, car l'ordre est formel, et il ne doit pas être emmené un seul homme de plus qu'il n'a été prévu.

Tout à coup, parmi ces zouaves, le colonel en avise un aux allures étranges, dont le visage, quoique trahissant un nombre respectable de printemps, ne possède pas la plus petite moustache, chose rare chez les zouaves. On le regarde de près, et l'on s'aperçoit que ce zouave inconnu n'est autre qu'une vieille cantinière, la mère Marie, la plus ancienne cantinière des zouaves, une de celles de l'ancien régiment qui pendant vingt ans a fait la guerre.

On l'avait laissée au dépôt, à Oran, à cause de son âge, mais, ne pouvant se résoudre à rester quand partait son régiment, elle avait pris le costume d'un zouave pour s'embarquer. Chaudement félicitée par le colonel, elle n'en reçut pas moins l'ordre de rentrer à Oran, et comme malgré cet ordre elle ne paraissait pas encore décidée à s'en retourner, le colonel dut la faire reconduire par un adjudant jusqu'à bord du bateau qui allait partir pour Oran [1].

---

(1) « Cette cantinière, appelée successivement *la belle Marie*, *la Mère des zouaves*, « puis *la vieille Marie*, venait du 2e bataillon de l'ancien régiment de zouaves ; elle était « connue de tous les officiers ; elle tutoyait depuis le général Pélissier jusqu'au dernier « zouave et chacun lui rendait la pareille. Elle se nommait *Marie Monteil* et avait fait « la campagne de Russie avec son père et sa mère, cantiniers en 1812. *Marie Monteil* « était veuve d'un brigadier du train qui était passé dans le régiment de zouaves à la « formation et, depuis, elle y avait vécu, aimée et respectée de tous. En 1860 elle mourut « à l'hôpital militaire d'Oran et fut accompagnée à sa dernière demeure par un grand « nombre de zouaves. Cette femme avait suivi les zouaves dans toutes leurs expéditions, « soignant les blessés, distribuant la goutte et ses petites provisions ; payait alors qui « voulait. Quand le baril était vide, le colonel et les officiers le faisaient remplir. *Marie*

**Les deux bataillons sont passés en revue à Alger par le Gouverneur Général.**

Les zouaves sont déjà depuis quelques jours à Alger, attendant le moment de s'embarquer, quand le Gouverneur général annonce qu'il va les passer en revue.

En prévision de la campagne qui s'ouvre, on leur a distribué à Oran avant le départ, des effets tout neufs, et ils sont réellement imposants à voir ces zouaves, avec leurs visages bronzés et parfois balafrés, qui racontent tant de prouesses passées et leurs yeux, où brille en un éclair l'espoir joyeux de rêves entrevus qui vont enfin se réaliser.

Aussi, quand le 23 avril, le Gouverneur passe devant leurs rangs, il ne peut dissimuler son admiration et adresse au colonel CLER les éloges les plus flatteurs pour la belle tenue de son régiment, éloges qui valent aux zouaves, une ration extraordinaire d'eau-de-vie: c'est la manière ordinaire et fort appréciée des troupiers de leur traduire matériellement des impressions morales.

Enfin le *Montézuma* et le *Cacique* sont arrivés, qui doivent emmener nos zouaves en Orient. Le grand jour approche. Ce séjour à Alger leur a paru long, tant ils ont hâte d'arriver là-bas.

Les 5 et 9 mai, ils s'embarquent. Le Gouverneur général vient les voir à bord pour leur faire ses adieux et les complimenter encore. Le maréchal RANDON donne au colonel CLER l'accolade dernière, puis ils s'en vont où la France et la gloire les appellent.

**Le régiment à Gallipoli.**

Après avoir relâché à Malte, le *Montézuma* arrive le 14 mai à Gallipoli, portant 33 officiers et 1,120 hommes ; le 17, arrive le *Cacique*, portant le reste des deux bataillons de marche du régiment. Gallipoli était le lieu de rendez-vous de l'armée française. Elle se compose en ce moment de trois divisions, sous le commandement en chef du maréchal DE SAINT-ARNAUD. Le 2e Zouaves fait partie de la 1re brigade de la 3e division. Le général DE MONET commande la brigade ; quant à la division elle est sous le commandement du PRINCE NAPOLÉON.

« portait un pantalon d'officier de zouaves avec un petit jupon court et une veste de zouave ;
« une haute chéchia recouvrait ses cheveux gris. On lui éleva un monument semblable
« à celui des officiers dans le cimetière d'Oran. »

(Souvenirs recueillis d'un ancien officier du régiment).

Au moment où débarque le 2e Zouaves, les troupes de la 3e division sont installées provisoirement au camp de la Grande-Rivière. Complète après l'arrivée du régiment, la division va rejoindre les deux autres en avant de Gallipoli, près du village de Boulaïr et du détroit des Dardanelles.

L'agitation est extrême au camp de Boulaïr, où toute l'armée se trouve pour l'instant réunie.

Les jeunes soldats venus de France se mêlent à leurs aînés de l'Armée d'Afrique qui, plus habitués qu'eux à la vie des camps, se font les professeurs de leurs camarades encore inexperts. Au bout de quelques jours, ce mélange a produit sont effet.

« Les recrues ont emprunté aux Zouaves leurs allures dégagées et même « jusqu'au bronze de leurs visages. »

Aussi, quand le maréchal DE SAINT-ARNAUD, arrivé pour prendre le commandement de l'armée, passa la revue des troupes.

« La 3e division offrait, dit un témoin oculaire (1), le plus magnifique déve- « loppement qui se pût voir. L'attitude martiale, pleine d'énergie et d'assurance « de ces troupes, jetées si loin de leur patrie, frappait les regards. »

Et le Maréchal écrit lui-même ces lignes :

« J'en ai pleuré de joie et de fierté, en admirant les soldats que je suis chargé « de conduire à la victoire. »

Mais il n'était pas encore question de victoire pour l'instant : les Russes, en pleine offensive, attaquaient Silistrie, et, à tout hasard, le Maréchal fit barrer l'entrée de la presqu'île de Thrace. D'ailleurs l'organisation de l'armée n'était pas encore complétement achevée, et, pour arrêter le plan d'action définitif, on attendait l'issue des événements en cours.

Les zouaves sont donc occupés, ainsi que les autres corps des troupes, à construire des travaux de fortification, genre d'occupation dans lequel, grâce

(1) Le baron DE BAZANCOURT, historien officiel de la campagne.

à leurs travaux d'Algérie, ils sont tout à fait experts; en une semaine, une ligne à crémaillère avec trois forts est élevée. Mais, pendant les heures de repos, ils causent entre eux et trouvent que cette besogne de sapeurs n'est pas tout à fait celle qu'ils espéraient; aussi, ils accueillent avec le plus vif intérêt les nouvelles qu'ils reçoivent au sujet de ce qui se passe sur le Danube, attendant d'un instant à l'autre l'ordre de quitter Gallipoli.

**Par étapes de Gallipoli à Constantinople.**

Enfin, la nouvelle tant espérée arrive. Les Russes ont échoué devant Silistrie et leur offensive est terminée. L'armée française va transporter sa base d'opérations de Gallipoli à Varna. L'ordre parvient à la troisième division de se mettre en route d'abord sur Constantinople.

Pour marcher plus facilement à travers le pays boisé et accidenté qu'elle doit parcourir, la division se partage en 3 colonnes; le régiment fait partie de la troisième.

Après avoir côtoyé pendant quelque temps le golfe de Saros la route s'engage dans une série de ravins encaissés, où s'élevaient jadis les forêts renommées de la Thrace. Ce pays sauvage et presque inhabité rappelle aux zouaves la terre d'Afrique sur laquelle ils ont si souvent bivouaqué. Aussi, la marche, pénible pour les autres corps, l'est-elle moins pour les zouaves, qui peuvent la poursuivre plusieurs jours sans avoir besoin d'autre chose que de ce qu'ils portent sur leur dos. Tout comme en Algérie, à l'avant-garde, on marche la pioche et la hache à la main, pour rendre la route praticable à l'artillerie.

A Rodosto, les zouaves retrouvent la mer et un pays bien cultivé. Le régiment s'avance, les zouaves coiffés de leurs turbans verts (1) et précédés des cantinières, qui chevauchent derrière la musique et devant le colonel; aussi à Silivi, les Turcs qui regardent passer la colonne, prennent-ils les zouaves pour des pèlerins revenant de la Mecque et les cantinières pour les femmes composant le harem du colonel (2).

(1) « On sait que le turban vert est chez les Musulmans le signe au moyen duquel on « reconnaît le pèlerin qui a fait le voyage de la Mecque. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

(2) « Ce qui ne laissait pas que de flatter les cantiniers, leurs légitimes époux », ajoute en rapportant ce fait l'auteur des *Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves*.

Cependant, à mesure qu'on avance, le pays se transforme : les villages se succèdent, bien construits et les routes mieux entretenues. Le 11 juin, la colonne n'est plus qu'à deux étapes de Constantinople.

Le lendemain, après avoir franchi une belle chaussée, la colonne atteint la crête d'une montagne.

« Devant elle, au milieu des tièdes vapeurs du matin, se dressent mille dômes, « mille aiguilles de minarets, partie aérienne de Constantinople, encore mysté- « rieusement voilée par un rideau blanchâtre, zébré çà et là par les rayons d'un « soleil du juin ; au fond, les chaînons de l'Hémos, les montagnes de l'Asie, « la mer de Marmara et l'Olympe aux neiges éternelles encadrent le paysage. »

Les zouaves sont ravis d'admiration devant ce spectacle où l'Orient leur apparaît comme un resplendissant mirage.

Le soir, ils installent leur bivouac sous un groupe de chênes séculaires, non loin d'un caravansérail appelé l'*Auberge des ruines*.

Les Zouaves à Constantinople.

Le 13 juin, de bonne heure, la brigade DE MONET entrait à Constantinople.

« Les Zouaves, » dit un témoin oculaire, « étaient superbes à voir, avec leurs « figures hâlées, leurs mains noircies, leurs vêtements déchirés, souillés de boue « et de poussière par cette longue et rude marche. »

Ils doivent rester quelques jours à Constantinople avant de s'embarquer pour Varna. Le sultan a désigné, pour y installer le camp de la division, la caserne de *Daoud-Pacha*, près de l'ancienne Stamboul. C'est là que les zouaves dressent en un clin d'œil leurs tentes, qui, de tous côtés, s'élèvent dans la vallée descendant vers la mer.

Pendant une semaine, ils séjournent à Constantinople, où les Turcs ne cessent de leur montrer du respect et même de la vénération, leurs turbans verts les faisant toujours prendre pour des pèlerins (1). Au cours de ce séjour à

(1) « Les zouaves purent même, en déposant leurs souliers à la porte ou en les tenant « à la main, visiter Sainte-Sophie, cette immense et somptueuse basilique, dont le dôme, « vu d'en haut, ressemble, au dire des zouaves, à une moitié d'œuf d'autruche flanquée « d'œufs d'oie, de poule et de pigeon. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

Constantinople, la division tout entière fut passée en revue par le Sultan. Le Prince, monté sur un de ses plus beaux chevaux, parcourut le front des troupes, étonné de leur bon ordre et de leur belle tenue, mais quand il passa devant les zouaves, son étonnement s'accrut en présence de leur crâne allure et de leur costume original qui lui rappelait celui des vieux Osmanlis, et il exprima hautement au PRINCE NAPOLÉON toute l'admiration qu'il avait pour de pareils soldats.

Cependant l'heure de quitter Constantinople a sonné et le *Vauban*, le *Berthollet* et le *Rolland* sont dans le port, prêts à emmener la division pour la conduire à Varna. L'embarquement dure du 20 au 23 juin. Le lendemain de son arrivée à Varna, la division s'installe au camp de Yéni-Kéni, à 10 kilomètres au nord de la ville.

**A Varna.**

Les zouaves doivent rester à Varna avec la 3e division pour appuyer les opérations que les autres divisions ont déjà commencées dans la Dobroudja. Les premiers jours, l'installation au camp suffit à les occuper, mais au bout de quelque temps, cette position d'attente qu'ils gardent depuis le début de l'expédition, peu en rapport avec leur caractère entreprenant, commence à leur peser.

Tout à coup, au camp de Yéni-Kéni, déjà un peu attristé par l'ennui et l'inaction, arrive une nouvelle foudroyante et qui glace d'épouvante tous ceux qui la reçoivent. Le choléra est dans l'armée.

Le choléra, c'est-à-dire la mort subite en quelques instants, sans gloire, loin du champ de bataille et au milieu d'atroces souffrances, la mort traîtresse qui fauche sans qu'on puisse la voir venir, couchant par terre avant le soir ceux qui, le matin, causaient joyeusement entre eux.

Le choléra dans une ville est affreux, mais le choléra dans une armée campée, bivouaquée même, n'ayant que des ressources précaires, est plus affreux encore.

Le 7 juillet, alors que déjà l'atroce fléau ravage les deux divisions engagées, le premier cas est signalé au camp de la 3e division. De toutes parts, on se prépare à lutter contre la maladie : mille mesures hygiéniques sont prescrites ; les médecins prodiguent leurs remèdes préventifs.

Cependant, au milieu de la consternation générale, seuls les zouaves conservent de l'entrain. C'est que l'épidémie ne semble presque pas avoir de

prise sur eux. On put juger là comment un chef prévoyant tient dans sa main la vie de ses hommes, même en dehors du champ de bataille. Alors que l'état sanitaire des autres corps devenait de plus en plus déplorable, celui du Régiment se maintenait bon. C'est que le colonel Cler avait tout prévu, et que, pour que ses hommes ne manquassent jamais de rien, quoi qu'il arrive, il avait exigé des commandants de compagnie, qu'ils aient toujours à leur disposition une réserve de vivres pour huit jours. Cette réserve, servant à améliorer maintenant le bien-être des hommes, contribuait à maintenir bonne leur santé.

Mais ce qui rendit les zouaves forts contre la terrible épidémie, ce fut aussi cette inaltérable gaieté, faisant le fond de leur caractère, et qui pour peu qu'on la provoque, devient intarissable.

Il a été reconnu en effet que le rire et les distractions sont le meilleur remède préservatif contre le choléra, qui s'attaque surtout aux natures tristes et moroses.

Une courte visite à travers le bivouac du régiment au camp de Yéni-Kéni va donc nous donner le secret de la bonne santé persistante des zouaves au milieu de l'épidémie.

Les distractions du camp de Yéni-Kéni.

Nous voici près du front de bandière du bivouac des zouaves : de très loin, on entend déjà des bruits de caisse et de cymbales émergeant au milieu d'acclamations qui n'ont rien d'attristant. On se croirait plutôt à un fête de banlieue qu'au voisinage d'un camp, et surtout d'un camp où règne le choléra. Ça et là, des rassemblements d'où partent des fusées de rires et des cris de joie. Au milieu de ces rassemblements, sur des tréteaux improvisés, des hommes grotesquement déguisés, bariolés de mille couleurs, font les pitres à la grande joie de leurs camarades qui applaudissent de tout cœur.

Pour combattre l'épidémie, le colonel a voulu que les zouaves s'amusent, et, en gamins de Paris qu'ils sont pour la plupart, ils n'ont pas attendu qu'on le leur dise deux fois.

En avant du camp, tout comme aux Champs-Élysées, quelque beau jour de printemps, sont intallés des jeux de bagues, de balles et de quilles, qui ont beaucoup de succès ; mais, ce qui attire surtout, ce sont les théâtres, car deux théâtres sont montés, l'un dramatique où l'on joue des vaudevilles et des drames, l'autre lyrique où l'on chante des chansons et des chœurs.

Ce sont les lettrés du régiment qui composent les pièces, et, si le sel n'en est pas toujours des plus fins et le style des plus académiques, le succès n'en est pas moins énorme. Nous aurons d'ailleurs l'occasion plus tard d'assister à l'une de ces représentations au théâtre célèbre du camp d'Inkermann, dont la fameuse troupe fait ses débuts en ce moment au camp de Yéni-Kéni. Les clairons ont organisé un Guignol où l'on joue des actualités dues à la fantaisiste verve de Me Bridou.

Et tout le monde s'amuse, y compris les officiers et le colonel, qui applaudissent, à la grande satisfaction des acteurs et des spectateurs (1).

Le résultat de cette innovation est excellent, car, tandis que les esprits sont ainsi distraits, ils n'ont pas le temps de songer à la terrible maladie qui décime les autres divisions.

Et le soir, tandis qu'on lieu les bruyantes représentations à grand orchestre, à la clarté de mille lanternes en papier peint, tandis que les hommes s'amusent comme des enfants, loin du camp, en silence, et à la pâle clarté de la lune, des corvées creusent des fosses pour enterrer les morts de la journée.

Une pointe dans la Dobroudja.

Les deux premières divisions opéraient depuis quelque temps déjà dans la Dobroudja, se décimant sans résultats au milieu de marécages affreux,

(1) « Un vivandier du régiment, nommé T....., était sans contredit la meilleure prati-« que de sa cantine, car, depuis la diane jusqu'à l'extinction des feux, il avait l'habitude « d'y faire de copieuses libations. Après la ronde de l'adjudant, il se retrouvait seul avec « sa femme, qu'il traitait suivant le degré de son ivresse, avec tendresse, colère ou même « brutalité; des scènes *touchantes* terminaient souvent, au grand scandale des voisins, ces « discussions matrimoniales. La direction du théâtre Guignol s'empara bientôt, au profit « de son répertoire, des scènes conjugales de la cantine, et T....., sous le gracieux costume « de Polichinelle et le pseudonyme fort significatif de Trémoileux, fit les frais du gai « théâtre. Fort chatouilleux sur le point d'honneur, T..... demanda à être appelé au « rapport afin de mener sur le terrain le clairon persifleur. Le colonel, en lui accordant « cette permission, l'engagea à assister auparavant à la représentation du théâtre « Guignol. Le cantinier suivit le conseil de son colonel; il conduisit même sa femme au « théâtre et ils se désopilèrent si bien la rate l'un et l'autre que les rieurs passèrent de « leur côté, et que T....., bon garçon dans le fond, scella sa paix avec Polichinelle, son « sosie, par de copieuses et abondantes libations. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

lorsque, le 23 juillet, l'ordre arriva à la 3e division de se porter sur Bazardjick pour appuyer le mouvement des deux autres. Les avant-gardes devaient pousser jusqu'à Silistrie et Rassova.

Cette marche de la division, traînant avec soi son épidémie, dans un pays marécageux, fut désastreuse. La route se jonchait chaque jour de malades, qui, pour la plupart, mouraient le lendemain.

Le 27 juillet, la colonne arrive à Bazardjick où, par centaines, les malheureux se traînent jusqu'à l'ambulance. Le découragement commence à s'emparer de ces hommes, et ils se demandent si les Russes viendront jamais s'engager dans ces lieux où la maladie fauche les hommes mieux que la bataille.

L'empoisonnement par l'eau malsaine cause de nombreux cas de morts ; la moitié du camp est pris de coliques et de vomissements, « tels que, dit un « témoin oculaire, il semblait que les intestins étaient tordus comme le linge « d'une blanchisseuse. » Le coléra redouble : on est obligé d'éloigner les régiments les uns des autres pour éviter l'agglomération malsaine. Cette fois, le 2e Zouaves est éprouvé presque autant que les autres corps, et, ce qui désespérait surtout les hommes, c'était la pensée de mourir sans avoir vu l'ennemi.

Enfin, le 1er août, un ordre rappelle la division à Varna. Le retour est plus terrible encore que l'aller. Le 2 août, à midi, la chaleur atteint 57°.

Un survivant de cette expédition s'exprime ainsi :

« Il me semblait avoir le corps à vif et les membres enveloppés avec des bandes « de laine imbibées de vinaigre, que ces bandes se serraient à chaque pas et qu'un « instrument aspirait l'air de ma poitrine. Ma tête pesait un poids énorme, je « perdais l'équilibre, le sac brisait mes reins et mon fusil semblait une barre de « fer rouge. On rencontre une mare puante et infecte où les buffles sauvages « viennent déposer leurs ordures sous le soleil torride. Tous se précipitent : « De l'eau ! de l'eau ! Après l'absorption d'un pareil liquide, la désorganisation fut « complète ; ils pivotaient, tournaient sur eux-mêmes et tombaient raide morts. « La colonne continue sa route semée de morts et de mourants. En un endroit, des « morts étaient couchés autour d'une fontaine où un sergent du 2e Zouaves était « encore à quatre pattes, une main levée et n'ayant put terminer l'inscription « suivante :

*« 2e Zouaves, Fontaine de la mort. Avis à ceux qui ne le sont pas.* [1] »

(1) Aimé Chartier. *Journal de la campagne de Crimée.*

Quand la colonne revint à Varna reprendre ses nouveaux emplacements, elle apprit avec tristesse que cette expédition de la Dobroudja avait coûté à l'armée, sur 21,000 hommes, 8,800 morts.

Les zouaves à l'incendie de Varna.

La 3e division était à peine réinstallée au camp de Yéni-Kéni, qu'un incendie d'une violence extraordinaire éclata à Varna et faillit détruire toute la ville. Les zouaves du régiment, ainsi que les autres troupes de la division eurent à travailler pendant plusieurs jours pour arrêter le feu. La nuit où il commença, aux lueurs sinistres de l'incendie, on les voyait, courant partout où il y avait quelqu'un à sauver, abattant des murs, sautant de maisons en maisons, étendant des toiles mouillées sur les toits, et tout cela, au milieu d'une fournaise ardente, faisant jaillir sur eux des milliers d'étincelles et de flammèches, et entourés par trois poudrières qui,. d'instants en instants, pouvaient, en faisant explosion, ensevelir sous les ruines de la ville entière les braves qui luttaient héroïquement contre le feu.

« Le 7e de la ville n'existe plus, écrivait le maréchal DE SAINT-ARNAUD, le lendemain du sinistre. Le feu brûle encore, mais nous en sommes maîtres. « Pendant cinq heures, nous avons lutté contre une perte presque certaine; le feu « tourbillonnait autour de trois poudrières française, anglaise et turque. Dix fois, « j'ai désespéré et j'ai été sur le point de faire sonner la retraite, signal du sauve « qui peut; la ville tout entière pouvait sauter. A trois heures du matin, le « danger n'était plus imminent; deux heures plus tard, il avait cessé. Il nous « reste une grande fatigue, le spectacle d'un grand désastre, des pertes « importantes pour les deux armées et des précautions infinies à prendre. »

En route pour la Crimée.

Depuis trois mois que le régiment était arrivé à Gallipoli, il avait ainsi que nous venons de le voir, eu à endurer bien des souffrances, sans cependant avoir eu d'autre ennemi à combattre que le choléra.

Tout à coup, comme une traînée de poudre, coururent de bouche en bouche ces deux mots: Crimée, Sébastopol.

Les projets du maréchal ne furent bientôt plus un secret pour personne, et les zouaves furent particulièrement heureux, quand ils apprirent qu'ils allaient enfin quitter cette terre inhospitalière pour se rendre en Crimée, au-devant de cette armée russe dont on parlait tant.

Le 25 août 1854, on leur lut l'ordre du jour suivant de l'état-major général :

« Soldats,

« Vous venez de donner de beaux exemples de persévérance, de calme et « d'énergie au milieu de circonstances douloureuses qu'il faut oublier. L'heure « est venue de combattre et de vaincre.

« L'ennemi ne vous a pas attendu sur le Danube. Ses colonnes démoralisées, « détruites par la maladie, s'éloignent péniblement, et c'est la Providence peut-« être qui a voulu vous épargner l'épreuve de ces contrées malsaines. C'est elle « aussi qui nous appelle en Crimée, pays salubre comme le nôtre, et à Sébastopol, « siège de la puissance russe dans ces mers, où nous allons chercher ensemble « le gage de la paix et de notre retour dans nos foyers.

« L'entreprise est grande et digne de vous. Vous la réaliserez à l'aide du plus « formidable appareil militaire et maritime qui se vit jamais. Les flottes alliées, « avec leurs 3,000 canons et leurs 25,000 braves matelots, vos émules et vos « compagnons d'armes, porteront sur la terre de Crimée une armée anglaise « dont vos pères ont appris à respecter la haute valeur, une division choisie de « ces soldats Ottomans, qui viennent de faire leurs preuves sous nos yeux, une « armée française que j'ai le droit et l'orgueil d'appeler l'élite de notre armée « tout entière.

« Je vois là plus que des gages de succès, j'y vois le succès lui-même. « Généraux, chefs de corps, officiers de toutes armes, vous partagerez et vous « ferez passer dans l'âme de vos soldats la confiance dont la mienne est remplie. « Bientôt nous saluerons ensemble les trois drapeaux réunis, flottant sur les « remparts de Sébastopol, de notre cri national :

« VIVE L'EMPEREUR ! »

Le régiment allait donc enfin partir : malheureusement 800 zouaves doivent rester au camp, pour y attendre le retour de la flotte ; la séparation est pénible, chacun voulant être du 1er départ. Le colonel doit même se fâcher. Le capitaine LAVIROTTE, atteint de dysenterie chronique et désigné pour rester, en raison de son état de santé, supplie le colonel de le laisser suivre sa compagnie qui s'embarque. Devant le refus du colonel, il lui avoue alors que, se sentant atteint mortellement, il ne demande à partir qu'afin de pouvoir mourir en soldat sur le premier champ de bataille. On le laisse s'embarquer, et, deux jours après le départ de la flotte, il meurt à bord de l'*Alger*.

Le 30 août, le régiment quitte avec joie le camp de Yéni-Kéni pour gagner la baie de Baltchick, où attendent les bateaux de transport.

Le 1er septembre, il s'embarque et les zouaves, massés sur le pont et juchés jusque dans les cordages, ne peuvent s'empêcher de pousser des hourrahs enthousiastes, quand ils voient enfin disparaître à l'horizon cette terre maudite, où ils ont si longuement souffert, sans cependant cesser de donner constamment à tous les autres corps l'exemple de leur énergique endurance et de leur intarissable gaieté.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal de l'armée d'Orient.* — *Registres matricules du 2e Zouaves.* — *Correspondance de l'armée d'Orient* (mai, juin, juillet, août 1854).

# CHAPITRE II

## L'Alma

### (20 Septembre 1854)

---

SOMMAIRE. — Le régiment débarque en Crimée. — Rencontre de l'armée russe. — Dispositions en vue de la bataille. — Rapide description du champ de bataille. — Un discours du Colonel Cler. — Deux cafés en attendant la bataille. — Le régiment exécute un premier bond jusqu'à l'Alma. — Escalade des hauteurs sur la rive gauche de l'Alma. — « A moi, Zouaves, à la Tour ! » — Deux anecdotes. — « Merci, Zouaves ! » — Après la bataille. — De l'Alma à Sébastopol. — Citations à la suite de la bataille de l'Alma.

**Le régiment débarque en Crimée.**

Malgré les précautions minutieuses prises pour qu'on n'embarque pas des hommes atteints du choléra, le *Bayard*, qui transporte le 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied et 800 zouaves, a à peine mis à la voile, que l'effroyable épidémie, qui se cramponne véritablement aux hommes, recommence à sévir à bord. Presque tous les infirmiers sont atteints et une grande partie de l'équipage. Il n'y a bientôt plus personne pour soigner les malades, tâche toute de sacrifice. Alors, spontanément, les zouaves se présentent pour remplacer les infirmiers atteints. Parmi les volontaires qui s'offrent, le sergent GOUNNEAU choisit vingt zouaves *dégourdis* et voilà le personnel de l'infirmerie remonté. En voyant ces hommes suivre attentivement les médecins, puis administrer avec

intelligence et entrain les remèdes prescrits, on eût dit qu'ils avaient toujours rempli ces délicates fonctions. C'est que les zouaves excellent dans tous les métiers : ne semble-t-il pas que ce soit pour ces hommes, tour à tour soldats, architectes, maçons, pompiers, infirmiers et bateleurs, qu'ait été inventé le mot *débrouillard* dont le sens est si précis en langage militaire ?

L'équipage du *Bayard*, si bien soigné par nos zouaves, leur témoigne une amitié, qui se traduit au départ par la cession gracieuse d'une bonne quantité de provisions fraîches, lesquelles furent très appréciées à terre après le débarquement.

La flotte emmenant la 3e division voguait déjà depuis huit jours, lorsque, le 14 septembre au matin, on aperçut à l'horizon une bande de sable rougeâtre, en arrière de laquelle s'élevait un chaîne de hauteurs : la terre de Crimée est en vue. Immédiatement, tous les yeux se tournent vers elle avec une curiosité avide ; chacun veut voir ce pays où va bientôt retentir le choc des armées.

« Le choléra, les fatigues de la traversée, les tristes misères de la vie, tout fut « oublié ; les pensées n'avaient plus qu'un but, les cœurs ne battaient plus que « d'un seul espoir, et une acclamation enthousiaste sortit à la fois de toutes les « poitrines unissant dans un même cri la France et l'Empereur (1). »

Le terrain sur lequel doivent s'établir les armées alliées forme près d'Eupatoria un plateau presque horizontal de 7 à 8 mètres d'élévation, surplombant la mer, et s'étendant sur 4,000 mètres de longueur. Au nord et au sud, deux lagunes isolent le plateau et laissent entre elles et la mer une plage de sable favorable au débarquement. Il fait un temps superbe. Les gros vaisseaux jettent l'ancre à une certaine distance de la plage sur laquelle l'état-major général, débarqué, a fait placer des fanions, points de repère pour les divers corps. A neuf heures, le débarquement commence : de petites barques prennent les troupes sur les vaisseaux et les conduisent sur la plage d'Old-Fordt. Dès que le régiment est réuni aux fanions qui lui indiquent son emplacement, il s'établit au bivouac. Il est deux heures de l'après midi, la vie du camp commence immédiatement. Des groupes de zouaves vont de-ci,

(1) Baron de BAZANCOURT — *L'Expédition de Crimée.*

de-là, sur cette terre nouvelle pour eux, cherchant à découvrir ce qu'elle renferme, et aussi ce qui peut bien satisfaire leur instinct quelque peu maraudeur. Le premier jour, ils n'osent trop s'éloigner du camp, mais le lendemain, un groupe de zouaves en maraude revient au bivouac traînant triomphalement une calèche, dans laquelle, à côté d'un veau, déguisé en dame tartare, se prélasse un des leurs. La calèche fut donnée au PRINCE NAPOLÉON et le veau aux malades de l'ambulance. Mais le maréchal DE SAINT-ARNAUD, mécontent, fait paraître un ordre fulminant contre la maraude, et promet à ceux qui s'y livreront une répression exemplaire.

Laissons un instant nos zouaves au bivouac, pour décrire en quelques lignes, que nous empruntons au baron DE BAZANCOURT, cette terre de Crimée qui, pendant près de deux ans, va servir de glorieux théâtre au régiment.

« L'aspect de la Crimée, dit l'historien officiel, varie à l'infini. Ce sont des « vallées tantôt sombres et sinueuses entre deux hautes murailles de rochers, « tantôt au contraire spacieuses, inondées de soleil et traversées par de larges « courants d'eau. Sur le flanc des montagnes, s'échelonnent à l'infini des villages « tartares. Comme l'Italie, c'est le pays des contrastes ; la vie présente se mêle « à chaque instant aux ruines de la vie passée ; l'aristocratie russe est venue, « pour ainsi dire, greffer ses maisons de plaisance, ses villas les plus coquettes « au milieu des vieilles tours à moitié brisées et parmi les sévères et mâles débris « de constructions d'une époque lointaine. »

Rencontre de l'armée russe.

Du 14 au 19 septembre, l'armée des alliées séjourne non loin du point de débarquement et s'organise pour la marche qu'elle va entreprendre sur Sébastopol.

Le 19, à sept heures du matin, elle se met en marche. Elle forme une immense ligne perpendiculaire au rivage. La gauche de cette ligne tournée vers Sébastopol, est formée par l'armée anglaise qui, très lente, a mis pour débarquer, en nous empruntant notre matériel, le double du temps employé par les Français.

Les divisions NAPOLÉON et CANROBERT occupent le centre de la ligne, la 3e division se reliant aux Anglais.

La division BOSQUET et la division turque longent le rivage et forment la droite de la ligne.

Toute l'armée s'avance ainsi parallèlement au rivage ; la 3e division est

formée par brigades, en colonnes à demi-distance. Le terrain en avant est assez découvert, et, dès le matin, l'avant-garde chasse des rôdeurs russes. Vers midi, l'armée rencontre un petit ravin, lit à sec de la Boulgarack, qu'elle traverse, puis, elle escalade les hauteurs de la rive gauche et arrive sur un vaste plateau, qui descend en pente douce vers l'Alma.

Dès qu'elle est sur ce plateau, elle peut voir en avant d'elle, installée sur la rive gauche de l'Alma, l'armée russe. Le maréchal DE SAINT-ARNAUD arrête alors l'armée et la forme au bivouac.

Il est trois heures ; quelques petits groupes de cavalerie ennemie circulent en avant de notre ligne, démonstrations insignifiantes d'ailleurs.

Le maréchal, la lorgnette à la main, examine les positions russes. Le général MENTCHIKOFF, avec 38,000 hommes, est en face de lui, sa gauche protégée par des pentes réputées inaccessibles, son centre à la tour du Télégraphe, sa droite appuyée à des redoutes, dont l'artillerie bat les gués de l'Alma, qui court devant tout le front.

Les Russes attendent l'armée française. Ils semblent absolument sûrs du succès, si sûrs même, qu'ils ont invité les dames de Sébastopol à assister à leur victoire, et un grand nombre d'élégantes amazones et de calèches circulent sur le front de leur position, attendant le spectacle qu'on leur a promis.

A la nuit tombante, tandis que nos grand'gardes se couvrent par de légers épaulements, le maréchal, muni de tous les renseignements qu'il a pu se procurer, rentre dans sa tente et règle les dispositions du combat, qui va forcément avoir lieu le lendemain.

**Dispositions en vue de la bataille.**

Le plan du maréchal est des plus simples : les deux ailes de sa ligne doivent se mettre en marche de bon matin, pour déborder les flancs de l'armée russe ; puis, le gros de l'armée, au centre, abordera de front la position ennemie, que ces deux attaques de flanc auront certainement ébranlée.

Pour ce qui est des dispositions de détail, le maréchal s'en remet à la valeur des troupes qu'il commande, et son ordre se termine ainsi :

« Chacun doit attaquer droit devant soi, et suivre, pour manœuvrer, ses « propres inspirations ; il faut arriver sur les hauteurs russes ; je n'ai pas d'autres « instructions à donner à des hommes en lesquels j'ai toute confiance. »

Revenons maintenant à notre 2e Zouaves, que nous avons forcément dû laisser un peu de côté pour nous occuper de l'ensemble de l'armée. Dès que le maréchal eut arrêté son plan d'ensemble, le prince NAPOLÉON fit appeler le colonel CLER dans sa tente, et lui donna ses instructions :

« Je connais la bravoure de votre régiment, lui dit-il, je le placerai au poste « le plus périlleux, qui sera aussi celui où il y aura le plus de gloire à acquérir. »

Tout se trouvait prêt pour le lendemain, et chacun était bien convaincu qu'il allait faire chaud pendant cette journée.

Les zouaves, qui, depuis si longtemps, attendaient ce moment, se promettaient de rattraper le temps perdu, et ceux qui, ce soir-là, s'endormirent, enroulés dans leurs couvertures, purent pendant une belle nuit faire des rêves de gloire, certains que le lendemain leur apporterait l'occasion de réaliser enfin ces rêves.

**Rapide description du champ de bataille.**

Pendant que tout dort au camp, à l'exception des sentinelles qui vont et viennent, l'arme au bras, sur le front de bandière, profitons-en pour jeter un coup d'œil rapide à la clarté de la lune, sur ce terrain, si calme ce soir, et qui, demain, jetant à tous les échos la voix formidable du canon, sera le théâtre de la première grande victoire de l'armée française pendant cette campagne.

L'Alma, presque sans eau, coule devant nous de l'est à l'ouest, décrivant une foule de sinuosités entre les berges escarpées, principalement sur la rive gauche. Çà et là, sur les rives, des vignes, des jardins, quelques maisons isolées et deux villages.

L'un d'eux, Bourliouk, est en face de la gauche de la 3e division. Immédiatement au delà de la rivière, s'élèvent à 80 ou 100 mètres de hauteur les pentes de la rive gauche, très raides, paraissant peu accessibles, excepté en face de Bourliouk, où elles semblent s'adoucir un peu. Trois passages permettent de franchir la rivière ; l'un traverse Bourliouk, c'est la route de Sébastopol ; les deux autres sont des gués difficiles.

Le plateau supérieur, dont les pentes s'inclinent vers le sud, se dérobe à nos yeux : on voit seulement quelques tentes et le sommet d'un télégraphe en construction, puis, d'espace en espace, la silhouette d'une vedette russe, immobile et veillant dans la nuit.

Un discours du colonel Cler.

Dès le petit jour, la vie reprend dans les deux camps en présence. Des groupes se forment, s'alignent et se fondent les uns dans les autres. Les régiments sont prêts à entrer en action.

Le colonel CLER réunit en cercle autour de lui tous ses officiers et sous-officiers et leur donne ses dernières instructions :

« Vous êtes placés entre le 1er Zouaves, votre digne émule de gloire, et les « Anglais, les anciens ennemis de la France, aujourd'hui ses alliés. Chacun de « vous doit tenir à honneur de ne point se laisser dépasser ; souvenez-vous tous, « qu'enfants de cette race héroïque, qui a illustré par ses conquêtes, les premiers « années du siècle, vous êtes appelés, dans une guerre européenne, à illustrer « le second Empire par de nouvelles victoires. »

Puis, leur montrant l'armée russe :

« Avant d'arriver à l'ennemi, vous avez à franchir une rivière, des fourrés « et une pente rapide ; une fois la bataille engagée, elle doit-être conduite à « l'africaine.

« Après un premier succès, abordez l'ennemi avec la vigueur qui vous a si « souvent réussi pour déloger les Kabyles. »

Le colonel a fini de parler ; il est sûr d'avoir été compris. Le cercle se rompt et les vibrantes paroles qu'on vient d'entendre sont portées aux hommes, qui attendent, l'arme au pied, le moment d'entrer en lutte.

Deux cafés en attendant la bataille.

Il fait grand jour maintenant, le soleil se lève : cependant pas un coup de canon n'a encore retenti.

Les zouaves, auxquels on avait dit qu'ils se mettraient en route à sept heures, attendent toujours.

Un malencontreux retard vient de se produire : les Anglais qui devaient, à l'aile gauche, commencer leur mouvement enveloppant à cinq heures et demie, n'ont été prêts qu'à sept heures.

A l'aile droite, la division BOSQUET s'est déjà ébranlée et s'avance vers le flanc gauche des Russes. Les zouaves, qui voient ainsi à droite et à gauche nos troupes se mettre en marche, ne comprennent pas pourquoi on les laisse là immobiles.

Le café qu'ils ont pris le matin est déjà loin. Le colonel, voyant leur

désapointement, pour leur faire prendre patience, ordonne de leur faire boire un second café. Ce second café avalé, les zouaves attendent toujours, regardant, un peu étonnés, le mouvement de nos ailes qui, des deux côtés, s'avancent vers l'ennemi.

Tout à coup, passe au galop devant le régiment le maréchal DE SAINT-ARNAUD :

« Allons, les zouaves, leur crie-t-il, en attendant votre tour, je vous engage « à prendre un café. » — « Mais le colonel nous en a déjà fait prende deux ! » — « Eh bien, je veux vous payer le pousse-café, mais ce sera là-haut, dans le camp « ennemi. » — « Vive le Maréchal ! » crient les zouaves. — « Vivent ceux qui ne « sont pas fichus ce soir », répond le maréchal.

Au même instant, un coup de canon se fait entendre sur l'extrême droite. La division BOSQUET est aux prises avec l'ennemi : c'est le signal. Alors, sur toute la ligne de bataille, on sonne la marche. Il est onze heures. Le centre commence son mouvement.

**Le régiment exécute un premier bond jusqu'à l'Alma.**

La 3^e^ division doit s'élancer sur le centre russe qui occupe le village de Bourliouk et les pentes en arrière. Elle s'avance sur deux lignes : la 1^re^ brigade, formant la première ligne, est déployée.

En avant des deux bataillons du régiment, marchent en tirailleurs les compagnies SAGE et DU LUDE, qui éclairent le terrain. Arrivés aux abords de la rivière, nos tirailleurs sont aux prises avec les tirailleurs russes qu'ils refoulent.

Pour arrêter l'élan des zouaves, les cosaques mettent le feu aux moissons et au village. De tous côtés, les flammes s'élèvent. Mais nos zouaves, leurs officiers en avant, s'élancent dans les fourrés, semblables à des bêtes fauves. L'artillerie ennemie ouvre son feu sur eux.

« Mais, à chaque éclair parti des pièces ennemies, un cri de chacal retentit ; « tous les zouaves se jettent à plat ventre, le boulet vole au-dessus d'eux, puis « ils repartent. »

Ainsi s'avancent les deux bataillons.

Le premier est maintenant embusqué dans le lit de l'Alma, reconnue guéable, le 2e est massé derrière des murs de clôture, le mettant à l'abri du feu des trois batteries russes qui nous prennent d'enfilade.

Arrivés là, les zouaves un peu essoufflés par leur course, prennent un instant de répit, le temps de déposer à terre leurs sacs, alourdis par quatre jours de vivres de réserve.

Les boulets pleuvent sur la sortie du gué et sur le pied des pentes qu'il va falloir tout à l'heure escalader coûte que coûte. Le colonel CLER, près du 1er bataillon, examine la position et cherche un chemin.

Escalade des pentes sur la rive gauche de l'Alma.

Tout à coup, éclate, au milieu du bruit de la mitraille, une puissante sonnerie de clairon : la Marche des Zouaves, suivie de la charge, et, comme un torrent impétueux qui rompt tout sur son passage, le 1er bataillon du régiment, le colonel en tête, sort de son abri ; sous une grêle de fer et de plomb, il escalade la berge presque à pic de l'Alma. Deux fois, il a fallu traverser les lacets de la rivière, tandis que d'en haut les bataillons ennemis font feu à bout portant. Mais rien n'arrête les zouaves qui serrent les rangs au fur et à mesure que des vides se produisent et montent toujours.

Le maréchal, sur un mamelon, suit du regard l'assaut des zouaves, et trépignant d'impatience et pleurant à la fois, s'écrie : « Oh ! les braves soldats ! « les dignes fils d'Austerlitz et de Friedland ! »

Pendant que le 1er bataillon escalade ainsi les pentes, le 2e tourne la position par la gauche. Les Russes, qui défendent les abords du plateau, quoiqu'en nombre bien supérieur (ils sont quatre bataillons au moins), débordés, impuissants, voient monter vers eux cette mer furieuse d'hommes que rien n'arrête. Quelques pas les séparent encore des zouaves. Sauve qui peut !

Les voilà qui lâchent pied, abandonnant blessés, armes et sacs. L'aigle du 2e Zouaves couronne les hauteurs.

Le colonel CLER, arrivé l'un des premiers sur la crête, se retourne alors en arrière : à ce moment son brave régiment, après l'effort colossal qu'il vient de fournir, est bien décimé. Le colonel fait sonner le ralliement.

Devant lui, à travers la fumée épaisse, à quelques mètres, il distingue les carrés russes et les batteries qui concentrent leurs feux sur les zouaves. Le 2e Zouaves se trouve presque isolé en face du centre de la position ennemie.

Les boulets, les obus et balles font de larges brèches dans les rangs des deux bataillons qui, couchés à plat ventre, se cramponnent quand même sur la position qu'ils viennent de conquérir. En une minute, plus de quarante hommes tombent aux pieds du colonel. Encore quelques instants d'attente et le régiment sera anéanti complètement.

A moi, zouaves! à la Tour.

Le colonel CLER comprend tout le danger de la situation; son escalade a été si rapide que les soutiens n'arriveront pas à temps pour sauver le Régiment. Il ne peut plus échapper maintenant à une entière destruction que par une de ces folies héroïques, sacrifices qui arrachent la victoire. Il faut vaincre au mourir.

En avant est la grande face du carré russe; vers la gauche est la tour du Télégraphe, qui se dresse à l'angle de ce carré (1). Le colonel hésite une seconde entre ces deux objectifs, puis, sans attendre que son régiment soit complètement rallié, il se dresse droit sur ses étriers, le sabre en l'air et, à demi tourné vers son régiment, il crie d'une voix tonnante : A moi, zouaves! à la tour! à la tour! » Et il se précipite au galop de son cheval vers l'objectif indiqué.

Ce fut alors une course effrénée, furieuse, folle. Tous se précipitent à la fois sur les traces du colonel, répétant ce cri : « A la tour! à la tour! »

En un clin d'œil les zouaves arrivent au contact.

« La lutte fut courte, mais ce fut une de ces luttes sanglantes, terribles, où « chaque homme combat corps à corps avec son ennemi, où les regards « se dévorent, où les mains s'étreignent, où les armes étincellent, heurtées les « unes contre les autres. Morts et mourants s'entassent, et les pieds des « combattants les foulent et les étouffent (2). »

Cependant, arrivent au pas de course les régiments qui ont fait l'escalade en même temps que le 2e Zouaves, d'abord le 1er Zouaves, puis le 39e de Ligne. D'instant en instant, le nombre de nos combattants augmente et tous se ruent sur la tour.

(1) C'était une tourelle de quelques mètres entourée d'échafaudages.

(2) Baron DE BAZANCOURT.

Le colonel CLER, arrivé là encore un des premiers, saisit l'aigle de son régiment et la fait planter, victorieuse, sur l'échafaudage au cri de : Vive l'Empereur !

Un sergent-major du 1er Zouaves, FLEURY, maintient un moment le drapeau, mais une balle l'atteint, et il retombe mort sur les baïonnettes des hommes massés près des murs (1).

Un instant après, les deux aigles du 2e Zouaves et du 1er Zouaves déploient leurs ailes dorées sur le sommet du Télégraphe.

Les Russes n'ont pu tenir devant cette furieuse attaque, et, laissant sur leurs traces une longue traînée de tués, de blessés, d'armes et de sacs, ils se jettent, affolés, dans toutes les directions. Le général qui les commande, écumant de rage, s'écrie : « Mais ces zouaves sont donc ivres ou fous ! »

Plusieurs pièces d'artillerie, hissées sur le plateau par les zouaves du lieutenant DOUX, se mettent en batterie.

Cette lutte a durée quelques minutes à peine, mais ces minutes ont suffi pour décider de la victoire et couvrir d'une gloire immortelle notre beau régiment, qui, une fois de plus, est un des héros de la journée.

Bientôt les brigades de seconde ligne arrivent et passent devant celles de première, qui se reforment.

La bataille est gagnée.

Deux anecdotes.

Maintenant que les zouaves, sur le champ de bataille, prennent un repos bien gagné, revenons un peu en arrière et racontons, ce sera un repos aussi pour le lecteur, deux anecdotes typiques que nous empruntons aux *Récits de Crimée* du capitaine E. PERRET.

La première se rapporte à la course, que nous avons décrite, des zouaves en tirailleurs vers la rivière de l'Alma :

« En chargeant les Russes, les zouaves du 2e se trouvèrent au milieu d'une « vigne qu'ils vendangèrent, sans perdre un coup de feu à tirer sur l'ennemi. Le

(1) Le drapeau porté par le lieutenant GUILLON, malade de la dysenterie, fut passé au sergent-major FLEURY du 1er Zouaves, par l'adjudant VALENTIN, le sergent BORZOT et le caporal-sapeur MAZIER qui, ayant escaladé l'échafaudage, le reçurent de mains en mains.

« premier qui atteignit cette vigne, dit M. Louis Noir, alors soldat au 2e Zouaves, « était un parisien, ancien mobile, décoré, pratique finie : on l'appelait Bibi, et « personne n'a jamais pu nous donner son vrai nom. Ayant pris une grappe, il « l'éleva en l'air et appela ses camarades, auxquels il criait : *Chasselas de* « *Fontainebleau !* Et chacun de courir dépouiller les ceps et de faire charivari et « d'imiter les cris des rues de Paris et des halles.

« Laissez-les faire, disait le colonel Cler ; aux jours de la bataille, quand « mon régiment est sur pied, je me laisse conduire par lui, et il me mène « toujours là où faut aller. »

La deuxième anecdote a pour théâtre la tour du Télégraphe, au moment de l'arrivée du régiment.

« Un zouave nommé Vannier, enfant des faubourgs de Paris, s'était jeté dans « le Télégraphe derrière le sergent-major Fleury ; comme il s'élançait sous la « voûte, un Russe demeurait là, espérant encore avoir le temps de fuir, bondit « sur lui ; les deux hommes roulèrent à terre et leurs armes s'échappèrent de « leurs mains. Le zouave se releva furieux, oubliant tout, bataille, victoire, « régiment ; il ne fut plus qu'un gamin de la capitale, bousculé et se rebiffant. « Il tomba sur son adversaire à coups de poing, ne pensant pas à ramasser son « fusil : le Russe se défendit de son mieux ; il ne demandait qu'une chose : « passer. Ce désir, aussi pressant que légitime, lui donnait une énergie qui se « traduisait en bourrades vigoureuses, et cette scène de pugilat se prolongea « pendant quelques minutes.

« Ce singulier spectacle attira l'attention du colonel Cler et de plusieurs de « ses officiers. Enfin, le Russe, roué de coups, demanda grâce, et le zouave, « l'empoignant au collet, l'emmena prisonnier.

« — Pourquoi ne t'es-tu pas servi de ton fusil ? » demande le colonel à Vannier.

« — Tiens, ma foi, je n'y ai pas pensé ! »

Derrière la tour qu'il vient d'enlever si brillamment, le colonel Cler reforme son régiment en bataille et distribue maintenant des récompenses aux braves qui se sont le plus fait remarquer. Tous les zouaves blessés, qui ont continué à combattre, sont élevés à la première classe. « Merci ! zouaves ! »

Tout à coup, arrive le maréchal de Saint-Arnaud, qui a vu les deux assauts

des zouaves et qui vient les féliciter [1]. « Vive le Maréchal ! » crient les zouaves. Sa figure est joyeuse. Il arrive devant les rangs, et, passant devant l'aigle, il se découvre. « Vive le Maréchal ! » crient de nouveau les zouaves. Alors il ne peut plus retenir son émotion, et, laissant couler deux larmes sur ses joues, il dit d'une voix troublée ces deux mots : « Merci, zouaves ! »

Et toute l'armée, qui a admiré l'héroïque élan des zouaves, applaudit, et, de tous côtés, retentissent ces deux cris : « Vive le Maréchal ! vivent les zouaves ! [2] »

Pendant ce temps, à l'extrême gauche, les Anglais avec beaucoup de lenteur, passaient l'Alma et s'emparaient des redoutes russes, mais ce passage, sous le feu des derniers régiments russes en position, semblait si pénible, qu'on dut envoyer la brigade des Gardes pour soutenir nos alliés, ce qui fit dire à un zouave ce mot typique :

« Ils prennent une redoute comme on prend un madère dans un grand dîner, « avec décorum. Pendant qu'ils font des façons, le domestique leur prend le « verre sous le nez. »

A l'extrême droite, le général BOSQUET, ayant rejeté la gauche ennemie de position en position, était maître du plateau.

Toute l'armée russe se retire maintenant dans la direction de Sébastopol, précédée des dames de la ville qui rentrent, tremblantes de peur, au grand galop de leurs calèches, nullement trompées sur la beauté du spectacle auquel elles s'attendaient, mais déçues fortement quant à son issue.

**Après la bataille.**

Il était quatre heures quand, la bataille gagnée, les zouaves redescendirent le plateau pour aller reprendre leurs sacs qu'ils avaient laissés avant l'assaut.

(1) « En passant devant leurs rangs, il s'arrête devant l'aigle, et dit au colonel : « Cette fois, Cler, c'est le nom de l'Alma qui sera brodé sur votre drapeau. »
(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

(2) « Lorsque les régiments de 2e ligne, après l'assaut, étaient venus relever les « zouaves, les officiers supérieurs de ces régiments avaient levé leurs sabres en passant « devant eux et avaient dit à leurs hommes : « Saluez les Zouaves ! »

Il fallut enjamber bien des morts et des blessés tout le long de la route, et, quand ils revinrent, nombreux étaient ceux qui portaient deux sacs (1).

Pour monter les tentes, on dut faire transporter par des corvées les morts, qui embarrassaient le terrain. Aux ambulances, il y avait encombrement; on opérait vite cependant, mais, malgré cela, comme les blessés attendaient en grand nombre : — « Ah ça, major, il faut faire queue ici, comme à la porte Saint-Martin! » dit au docteur un zouave, attendant tranquillement, la pipe à la bouche, que vint son tour : or, il s'agissait tout simplement de lui couper la jambe. Celui qui rapporte ce mot ajoute :

« On rit et on pleure à la fois en entendant ces simples et héroïques paroles « d'un enfant de Paris. »

Quand la nuit fut venue, et, avec elle, un peu de calme dans le camp français, le maréchal DE SAINT-ARNAUD rentra dans sa tente pour rédiger son rapport à l'Empereur. Malgré la maladie qui le faisait cruellement souffrir, et qui, hélas! devait l'emporter si tôt après, le maréchal ne voulait pas retarder d'une minute l'envoi de son rapport, dont les lignes suivantes sont le plus bel épilogue que l'on puisse donner au récit de la part glorieuse que pris le 2e Zouaves dans cette mémorable journée :

« Je n'ai jamais vu », dit le maréchal, « de plus beau panorama que cette « bataille. Arrivé sur les hauteurs, pour mieux juger des mouvements de l'ennemi, « j'ai pu voir les positions enlevées par mes zouaves. C'était sublime! Les zouaves « se sont fait admirer des deux armées : ce sont les premiers soldats du monde! »

Ces lignes, qui doivent être chères aux zouaves, sont les dernières qu'ait écrites le maréchal.

Le 26 septembre, presque mourant, il abandonnait le commandement de l'armée au général CANROBERT et regagnait le port d'embarquement. Chemin faisant, il rencontra quelques zouaves et leur fit ses derniers adieux en

(1) Le sous-lieutenant ESMIEU a été tué, les capitaines SAGE et DU LUDE, les sous-lieutenants DE VERMONDANS et FAYOUT sont blessés, 69 hommes sont tués et blessés à la suite de la bataille de l'Alma. Les capitaines FERNIER, OISAN, le lieutenant DELAFOSSE, meurent quelques jours après du choléra et de la dysenterie.

pleurant. Il mourut, à peine installé sur le *Berthollet*, qui devait le reconduire en France et qui n'y ramena que son corps, recouvert du drapeau tricolore.

De l'Alma à Sébastopol.

Après deux jours passés au bivouac sur le champ de bataille, l'armée se remit en route le 23 septembre vers Sébastopol.

Le soir, le régiment bivouaque avec l'armée sur les bords de la Katcha, passée à gué ; le lendemain, on arrive sur la Bolbeck, mais les batteries russes, empêchant d'utiliser le pont, on dut passer la rivière à gué, et le bivouac ne fut installé qu'à la nuit.

Le lendemain, 25, à son réveil, le colonel CLER trouva, paraît-il, devant sa tente, pour faire sa toilette, une superbe glace, chapardée par les zouaves au cours d'une visite qu'ils avaient faite pendant la nuit dans un château voisin.

Ce jour-là, la division doit arriver sur la Tchernaïa, mais les Anglais, qui doivent déblayer la route, n'en finissent pas, et ce n'est qu'à midi et demi que peut avoir lieu le départ. De plus, la marche est à tout instant arrêtée par la queue du convoi des Anglais, qui n'avance pas. Aussi, le soir, à la tombée de la nuit, le bivouac doit être pris à la ferme Mackensie, où l'on ne rencontre pas une goutte d'eau : un zouave en maraude trouva là deux étendards d'une batterie russes qu'il vint remettre au colonel, ce qui lui valut les galons de caporal.

Le 26, la division arrive enfin à la Tchernaïa où le bivouac est établi en arrière d'un canal qui alimente Sébastopol.

Enfin, le 29, la 3e et la 4e division, sous les ordres du général FOREY, marchent sur la Chersonnèse. Après qu'elles ont fait quatre kilomètres, arrive l'ordre de bivouaquer. Le régiment s'installe avec la division à proximité d'un ravin boisé, face à Sébastopol, en arrière d'une maison appelée plus tard *la maison des zouaves*. Deux compagnies occupent cette maison, dont la cave est remplie de vin. Mais, défense absolue d'y toucher : c'est sans doute un piège que tendent les Russes, afin de profiter de l'ivresse des hommes pour les enlever pendant la nuit. La défense quoique bien dure à observer pour les zouaves, le fut rigoureusement. Aussi, le lendemain, le colonel fit donner à chaque homme deux quarts de ce vin pour trinquer à la santé des Russes.

Le régiment est installé là, avec la division, sur l'emplacement qui doit être le sien pendant le commencement de ce siège de Sébastopol, aussi long que célèbre, auquel nous allons maintenant assister.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre:**

*Journal des marches et opérations de la 3^e^ division. — Journal de l'armée d'Orient. — Rapports sur la bataille de l'Alma. — Registres matricules du 2^e^ Zouaves. — Correspondance de l'armée d'Orient* (septembre 1854).

## Citations à la suite de la bataille de l'Alma

« Le capitaine COUPEL DU LUDE entre résolument dans les fourrés qui bordent « l'Alma ; blessé au bras gauche, compromis par un mouvement de l'ennemi, « il sauve sa compagnie et reste à sa tête jusqu'à la fin de la journée.

« Le capitaine FERNIER, affaibli par une dysenterie chronique, s'est traîné « jusqu'au champ de bataille où il se distingue à l'attaque des hauteurs.

« Le commandant ADAM et le capitaine LESCOP conduisent brillamment leurs « troupes sous le feu ennemi.

« Le sous-lieutenant ESMIEU (1), le capitaine SAGE, les sous-lieutenants « DE VERMONDANS et FAYOUT, quoique blessés, continuent à combattre.

« Le sous-lieutenant GUILLON, porte-drapeau, suit les traces du colonel CLER « et arrive en même temps que lui au Télégraphe.

« Le médecin-major GAULLET secourt les blessés et donne les premiers soins au général CANROBERT, blessé au millieu des zouaves.

« Le sergent-clairon GESLAND reçoit un boulet qui lui emporte l'avant-bras « gauche, jette son clairon sur sa figure et sa poitrine, lui blesse l'autre bras, « et vient lui briser son mousqueton ; il se fit amputer et revint se placer à la « tête de ses clairons.

« A l'appel du soir, le colonel s'étonne de le voir arriver pour rendre l'appel : « Je puis continuer mon service et j'ai voulu, mon colonel, me réjouir avec mes « camarades du succès de la journée. » Il fut décoré.

« Le musicien LALIGUE, qui a demandé, quoique libérable, à faire partie de « l'expédition de Crimée, prend la carabine du premier Russe tué et combat au « premier rang toute la journée.

« Les sous-officiers, caporaux et soldats dont les noms suivent, se signalent, en « se portant les premiers sur les positions ou en restant à leur rang après avoir « été blessés : MANTOUX, LACAYE, sergents-majors ; — VINCENDON, sergent-« fourrier ; — LOUSTAN, VUAVEZ, SILLON, AIGROT, WEINDABACH, TOUVET, « CATTEROZ, sergents ; — COSTES, VOIRE, AUBERT, CLAVET, CHATILLON, « caporaux ; — LORTANIER, LABORDE, LAMARCHE, MAROYER, GAUTHIER, LEPEL-« THIER, BERTHIER, DECAVEY, MOUTISSA, RICARDEAU, FEY, GELTIER, VERY, « LAURENT, RIVIÈRE, BRISSON, zouaves.

« La cantinière TRÉMOREAU montre le courage d'un brave soldat, en se « portant toujours sur la ligne des tirailleurs, et en arrivant avec les premiers « zouaves à la tour du Télégraphe. »

---

(1) Le sous-lieutenant ESMIEU succomba des suites de ses blessures le lendemain de l'Alma au moment de son embarquement pour Constantinople. C'était un brave et digne officier qui faisait des économies sur sa solde pour envoyer de l'argent à sa famille besogneuse.

# CHAPITRE III

## Inkermann

**(5 Novembre 1854)**

---

SOMMAIRE. — Une pointe dans Sébastopol. — Commencement du siège. — Les Zouaves artilleurs. — Francs-tireurs et éclaireurs volontaires. — La journée d'Inkermann. — Les Zouaves et la mort. — Le régiment arrive au camp du Moulin.

Une pointe dans Sébastopol.

Avant de commencer l'histoire du siège de Sébastopol qui, pendant plus d'une année, va immobiliser tout le corps expédionnaire au pied des murs de la ville, il est indispensable de faire un retour en arrière et, passant dans le camp ennemi, d'y voir un peu la situation des esprits avant le débarquement des alliés en Crimée.

« Le navigateur qui, venant du nord », dit M. Camille Rousset, « longe le « rivage occidental de la Crimée, est rejeté au large par un brusque retour de la « côte, saillie extrême que projette au S.-O. la région montagneuse de la presqu'île. « Un phare en signale la pointe la plus avancée, le cap aigu de Chersonèse. Il « occupe le sommet d'un triangle baigné de deux côtés par les flots et fermé à l'est « par les rochers abrupts auxquels les Russes ont donné la nom de Sapoune. Le « terrain compris entre ces rochers et la mer s'appelle le plateau de Chersonèse, « sol désormais historique et sacré, car il a servi de camp retranché aux armées « de France et d'Angleterre; trois des plus grandes nations du monde y sont venues,

« comme en champ clos, vider leur querelle, et les héroïques soldats qui se sont
« disputés la possession de Sébastopol, y dorment par milliers leur dernier
« sommeil. »

Au moment où les alliés s'embourbaient dans les marais de la Dobroudja, les Russses étaient loin de songer à une attaque de Sébastopol. Bien tranquilles dans leur camp retranché, tout au plus pouvaient-ils craindre une tentative par l'ouest, du côté de la mer, tentative qui devait être bien vite repoussée.

« Ainsi s'endormait derrière ces remparts, à peine ébauchés, la sécurité con-
« fiante de Sébastopol, lorsque le débarquement des alliés la surprit comme un
« coup de foudre. Toute cette journée du 14 septembre fut pleine d'agitation et
« de trouble. On entendait le sourd grondement du canon qui tonnait à l'em-
« bouchure de la Katcha : on croyait voir à l'horizon les 1,000 voiles de la grande
« Armada, et, déjà, sur les hauteurs du nord, les 100.000 hommes qu'on attri-
« buait à l'ennemi. Tout était en mouvement sur la rade, dans le port, au
« milieu des bivouacs que les troupes levaient à la hâte. L'émotion fut vive et
« courte : dès le lendemain une activité calme, réfléchie, réglée, avait remplacé
« l'agitation désordonnée des premières heures (1). »

Les Russes se mirent alors à travailler nuit et jour à fortifier leur ville. Le général Totleben dirige les travaux. La résistance se prépare acharnée, terrible. Korniloff harangue les marins et les soldats :

« Enfants, dit-il, nous devons nous battre contre l'ennemi jusqu'à la dernière
« extrémité ; chacun de vous doit mourir sur place. Tuez celui qui osera parler
« de marcher en arrière : si je vous ordonne la retraite, tuez-moi ! »

Cependant les alliés, vainqueurs à l'Alma, ont refoulé devant eux les derniers défenseurs russes en rase campagne, et leurs tentes se dressent maintenant presque en face de la ville, tandis que de toutes parts, jusque sous les murs, s'avancent des reconnaissances qui sondent le terrain, en quête d'emplacements propices aux batteries de siège.

(1) Camille Rousset.

Commencement du siège.

Le 1er octobre, l'armée se divise en deux corps, l'un d'observation, sous le commandement du général BOSQUET, l'autre de siège sous le commandement du général FOREY et qui comprend les 3e et 4e divisions. Le régiment va donc prendre part aux opérations de ce long siège. Dès le lendemain, il s'installe à la droite du corps de siège, appuyé au grand ravin de Sébastopol, faisant face au nord et à la ville, et reliant nos attaques à la gauche des attaques anglaises.

Les premiers jours se passent en reconnaissances, auxquelles les compagnies du régiment participent souvent, puis, comme on avait reconnu l'impossibilité de s'emparer de la ville par un coup de main, on se mit à effectuer le transport du matériel, car il s'agissait de faire des travaux de cheminement et d'ouvrir des tranchées.

Le 9 octobre au soir, a lieu l'ouverture de la tranchée. Tout le régiment y prend part : la pioche à la main, les zouaves commencent cette guerre nouvelle, *la guerre de taupes*, comme ils l'appellent (1), et, jusqu'au 7 novembre, ils travaillent dans la direction du Bastion du Mât, qui dresse en avant d'eux son arête menaçante. La tranchée est à peine ouverte que commence de part et d'autre une lutte d'artillerie, qui va durer jusqu'à la fin du siège, parfois vive et terrible le jour d'attaque ou de sortie, le plus souvent lente et peu meurtrière, couvrant seulement par instant le bruit des pioches fouillant la terre.

Les zouaves artilleurs.

Plusieurs fois, dans le courant du mois d'octobre, les Russes essayent de percer le cercle qui se resserre peu à peu autour d'eux. Trois sorties des assiégés ont lieu, pendant lesquelles le feu continu de leurs batteries parvient parfois à éteindre celui des nôtres. Mais chaque fois, les tentatives sont

(1) « Cette guerre ressemblait peu à celle que les zouaves avaient faite en Afrique. Au « lieu d'attaquer un ennemi visible sur un vaste champ de bataille, il fallait cheminer « pied à pied dans un terrain difficile et rocheux, se blottir dans un trou pendant vingt- « quatre heures pour garder les travailleurs et les travaux commencés. Cette nouvelle « lutte, dans laquelle un ennemi invisible les écrasait de ses feux, puis profitait d'une « nuit sombre pour attaquer les travailleurs et les gardes de tranchées, souvent engour- « dis par le froid, n'abattit jamais le moral des zouaves. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

repoussées, et les Russes rentrent avec de fortes pertes sous la protection de leurs murs.

Bientôt, le 26 octobre, la troisième parallèle s'ouvre à 130 mètres de la place; notre artillerie fait alors des pertes si sérieuses, que, pour remplacer les servants, hors de combat, on est obligé d'avoir recours aux zouaves.

Voilà donc maintenant les zouaves artilleurs. Le lieutenant FIGAROL du régiment commande une batterie d'obusiers où il ne reste plus que l'artificier; il a comme pointeur le caporal LOUZEAU DE BELLEMARE, et son tir est si efficace, que bientôt, de tous côtés, les Russes dirigent leur feu sur ces pièces trop habilement servies à leur gré. En même temps, les zouaves sont employés à reconstruire les batteries que démolissent les boulets russes.

Pendant une nuit de ce mois d'octobre, une compagnie du régiment était en train de travailler à rétablir une batterie dont l'épaulement avait été détruit. Les boulets russes tombaient à tout instant autour des travailleurs. Or, un clairon, qui était occupé à assujettir un gabion pour faire une embrasure, voit tout à coup sa chéchia s'envoler de dessus sa tête. C'était une bombe qui venait ainsi de le décoiffer. Sans s'émouvoir, le clairon dit simplement à un camarade aux pieds duquel la chéchia venait de tomber : « Fais-moi donc passer ma calotte. » Puis, la chéchia replacée sur sa tête, le clairon se remit au travail.

**Francs-tireurs et éclaireurs volontaires.**

Tandis que se poursuivait cette guerre de tranchée, où l'on avançait lentement, la pioche à la main, une autre guerre plus meurtrière et plus offensive commençait; c'était celle des francs-tireurs et des éclaireurs volontaires, et dont le but était de détruire les travaux de l'adversaire et d'en arrêter la continuation.

Pour protéger nos travailleurs et faire le plus de mal possible aux Russes, le général en chef reconnut dès le début du siège la nécessité de créer une troupe spéciale composée d'hommes très aguerris, très alertes et très bons tireurs, de ces hommes qui, à eux seuls, par le résultat qu'ils obtiennent, valent des fractions entières de troupes.

On s'adressa immédiatement aux zouaves et aux chasseurs et le 15 octobre, fut créée la première compagnie de francs-tireurs, troupe d'élite, qui devait en peu de temps acquérir une réputation inoubliable.

Le 17 octobre, une deuxième compagnie est créée.

Chaque compagnie se compose d'un capitaine, d'un lieutenant, et de 2 sous-lieutenants, 4 sous-officiers, de 8 caporaux et 150 hommes. Tous les jours ces compagnies fournissent 75 hommes, qui, dès quatre heures du matin, gagnent de petits abris en avant des tranchées et y restent tout le jour, tiraillant sur l'ennemi, dès que celui-ci se montre à leur portée.

Le régiment eut naturellement sa quote-part à fournir en officiers et en hommes pour la formation de ces compagnies de francs-tireurs, et ceux qui eurent l'honneur d'être choisis surent justifier ce choix par l'audace et l'habileté dont ils firent preuve. Le soir, en rentrant au camp, nos francs-tireurs se contaient les beaux coups de la journée, et ce fut dès le début une émulation continuelle. Les zouaves et les chasseurs faisaient merveille et causaient chaque jour à l'ennemi des pertes sérieuses.

Nombreux seraient les exemples que l'on pourrait citer des prouesses accomplies par les francs-tireurs.

Nous nous en tiendrons à quelques-uns qui se rapportent à nos braves zouaves du régiment et que nous empruntons aux *Récits de Crimée.*

« Des francs-tireurs imaginèrent un jour de fabriquer un mannequin, costumé « en zouave, un fusil à la main. Après lui avoir donné l'attitude d'un factionnaire, « ils l'attachèrent tout droit au bout d'une planche qu'ils hissèrent sur le revers de « la parallèle. Deux hommes tiraient la planche à droite et à gauche, de sorte que « le prétendu factionnaire semblait se promener en faisant faction.

« La pseudo-sentinelle reçut une grêle de balles et finit par tomber.

« On la remit sur pied et les Russes de reprendre leur feu, qui continua jusqu'au « moment où un de leurs officiers, armé d'une lorgnette, leur apprit qu'on se « moquait d'eux.

« Un des nôtre alors monta sur le parapet et se plaça à côté du faux faction- « naire, en prenant son attitude droite et raide; personne ne tira sur lui. On « croyait de nouveau avoir affaire à un autre mannequin. Le tirailleur reste « un moment immobile, puis, épaulant sa carabine, il fait feu et tue un des « Russes qui le regardaient! »

« Un autre jour, un général anglais, étant venu visiter un poste, demande « d'un air railleur à un de nos volontaires:

« — Combien avez-vous tué de Russes aujourd'hui?

« — Neuf, répond le soldat interpellé, après avoir regardé sa crosse.

« — Où voyez-vous cela? demanda l'Anglais.

« — Chaque fois que j'en abats un, je fais un cran à ma crosse », dit le tireur. « Comptez, il y en a neuf. »

Parmi ces francs-tireurs, se signala tout particulièrement une petite troupe de huit d'entre eux du 2e Zouaves. Elle fit tant de mal aux Russes qu'elle mérita le surnom d'*escouade infernale.*

Or, pendant un armistice, un général russe dit un jour à l'aumônier de la division Bosquet :

« — Nos soldats, enclins par nature à croire au merveilleux, s'imaginent « que votre escouade infernale est ensorcelée.

« — Cela ne m'étonnerait pas trop, dit le prêtre très sérieusement, que ces gaillards-là eussent fait un pacte avec le démon.

« — Quoi, vraiment?

« — C'est le bruit public ; tout le monde répète qu'ils ont le diable au corps. »

C'était un grand honneur que celui d'avoir servi aux francs-tireurs volontaires, et, sur les livrets individuels des hommes qui en avaient fait partie, la mention suivante fut inscrite : *Aux francs-tireurs de Sébastopol du.... au....* Inutile de dire qu'un grand nombre de livrets d'hommes du 2e Zouaves reçurent cette honorifique mention.

La journée d'Inkermann.

Le 5 novembre au matin, après une nuit très obscure, le soleil se leva tard : un brouillard très épais couvrait la terre et empêchait de voir à plus de quelques mètres devant soi. Le 2e bataillon du régiment était de garde aux tranchées. Il devait être relevé par le 1er. Tout à coup, on entend à l'extrême droite le bruit du canon que la nuit a endormi et qui reprend assez vif, accompagné d'une intense fusillade.

Les zouaves tendent l'oreille et se disent entre eux : Ce sont les Anglais qui sont de la fête cette fois.

Et ils attendent toujours dans le brouillard, redoublant de vigilance, car ils savent que les attaques un peu vives de l'ennemi d'un côté ne vont point sans une diversion d'un autre côté.

C'étaient en effet les Anglais qui avaient à repousser une attaque des Russes du côté de la Tchernaïa. Attaque sérieuse cette fois : tout le corps de Liprandi et toute la cavalerie ennemie s'avançant en bon ordre vers les

hauteurs d'Inkermann. Lord RAGLAN a fait prévenir le général en chef, et, depuis deux heures, les Anglais, inférieurs en nombre, résistent avec opiniâtreté. La canonnade est devenue très vive : c'est un combat acharné qui doit se livrer là-bas.

Le colonel CLER, avec le 1er bataillon, tout prêt à marcher, attend. Tout à coup, arrive à la 3e division l'ordre de se rapprocher pour former la réserve : déjà la 2e division est sur la ligne de combat.

Le 1er bataillon se dirige au pas de course vers Inkermann. La brigade de MONET prend position sur le terrain, mais, au moment où les zouaves se préparent à s'élancer sur l'ennemi comme de coutume, le général en chef arrive au grand galop et dit au colonel CLER :

« — N'oubliez pas que vous formez ma seule réserve, et modérez l'ardeur de vos zouaves. »

Le bataillon doit donc à regret s'arrêter sur les pentes de la Tchernaïa, où il attend en ligne déployée, l'arme au bras, tandis que de tous côtés se croisent les feux des batteries. Cette fois, les zouaves n'eurent pas la joie de combattre, car les Russes, qui comptaient surprendre les Anglais isolés, après un effort acharné, voyant des renforts accourir, repassèrent en désordre le pont d'Inkermann. L'armée anglaise était sauvée.

La lutte avait été chaude pour les corps engagés. En passant près de la *batterie des sacs à terre*, à l'aspect des ruisseaux de sang qui coulaient à flots, de l'entassement pêle-mêle des cadavres anglais et russes, le général BOSQUET ne put retenir cette exclamation : « Quel abattoir ! » Ce nom resta désormais à la *batterie des sacs à terre*.

Tandis que ces faits se passaient à la droite de notre ligne d'investissement, vers le centre, le 2e bataillon de zouaves, de garde aux tranchées, voyait tout à coup, surgissant au millieu du brouillard, cinq ou six mille Russes, s'avancer vers lui. La garde prend immédiatement les armes et les Russes, qui déjà occupaient les mamelons voisins de nos batteries, sont chassés de nouveau dans la ville. Dans la poursuite qui eut lieu, le général LOURMEL tomba mortellement frappé.

Ainsi, dans cette journée du 5 novembre, deux fois simultanément, les Russes avaient été refoulés. Lorsque la lutte fut terminée, lord RAGLAN et le duc DE CAMBRIDGE, qui avaient vu de près la perte de leurs troupes, vinrent

féliciter les soldats français de leur généreuse assistance, tandis qu'au camp anglais, autour des barils de rhum défoncés, zouaves et Anglais trinquaient joyeusement pour fêter leur victoire et l'amitié naissante qui les unissait.

Les zouaves et la mort.

Après le combat, qui avait été particulièrement terrible et sanglant, eut lieu l'ensevelissement des morts. Cette cérémonie, que l'on imagine volontiers triste et lugubre, ne l'était pourtant pas autant qu'on pourrait le croire, surtout au camp des zouaves, leur caractère caustique et gouailleur ne s'accommodant guère des larmes.

C'est d'ailleurs à un volontaire du 2e Zouaves que nous allons laisser la parole pour nous raconter, en véritable soldat philosophe, les gaieté de la mort.

Le récit qui va suivre est ici d'autant mieux à sa place qu'il s'agit du soir du 5 novembre.

« Il est difficile », raconte Louis Noir, « de s'imaginer combien sont peu « lugubres les enterrements qui suivent les combats.

« — Comment pouvez-vous trouver matière à rire dans une aussi douloureuse « corvée ? » nous demandait un correspondant anglais, fort scandalisé. « C'est « manquer de respect à la mort ; vous foulez aux pieds les convenances. »

« — Vous nous la donnez belle, » riposta un zouave ; « pourquoi, diable, « respecter la mort, qui ne nous respecte pas ? Quant aux convenances, nous « trouvons qu'il est ridicule à des troupiers de pleurnicher sur les tombes des « braves camarades que l'on ira rejoindre d'un moment à l'autre. En quoi une « tristesse de commande honorerait-elle nos camarades ?

« — Vous ne les regrettez-donc pas ?

« — On ne regrette pas ceux qui sont tombés pour la patrie ! »

« Et comme l'Anglais ne semblait pas convaincu, le zouave lui dit, en lui « frappant amicalement sur l'épaule :

« Il faut en prendre votre parti. Nous sommes trop bons enfants de notre bon « vivant pour demander des larmes à nos amis quand le pied a glissé ; je souhaite « de prêter à rire à mon escouade le jour où une balle aura brisé le calumet de « mon existence.

« — Mais...

« — Oui, je sais ; que voulez-vous ? ce n'est pas notre faute, si nous avons la « mort gaie. »

« Et le zouave rejoignit ses camarades. Ce zouave qui parlait ainsi avait reçu « dans la journée deux coups de baïonnette en voulant sauver un de ses amis. »

C'est encore après Inkermann que se passe l'anecdote suivante : un zouave parcourant le champ de bataille trouve couché à terre et gravement blessé un sous-officier russe qui râlait. Le zouave en bon enfant qu'il est lui tend son bidon. Le Russe se désaltère longuement, puis, quand il a fini, il tire son sabre et en frappe le zouave :

« — Ah ! canaille, c'est comme ça que tu me paies ma goutte ? tiens voilà la rincette, » et d'un coup de fusil, le zouave fait sauter la cervelle au Russe.

**Le régiment arrive au camp du Moulin**

Le 2e bataillon du régiment resta encore un jour après Inkermann aux tranchées de gauche ; puis, le 7 novembre, par ordre du général en chef, il fut relevé pour aller rejoindre le colonel et le 1er bataillon établi sur les hauteurs d'Inkermann avec toute la brigade de Monet à la droite des Anglais (1).

Le nouveau camp, installé près d'un moulin, forme l'extrême droite de la ligne d'investissement. C'est là, au camp du Moulin, que le régiment va passer l'hiver. Pour l'instant, avant de s'installer aussi confortablement que le permet un séjour de longue durée, il travaille à fortifier son emplacement. En quelques jours, de nombreuses redoutes s'élèvent sur les positions que les Russes ont essayé d'occuper le 5 ; ce sont les redoutes *de Canrobert, d'Inkermann, du Phare, des Anglais*, les batteries *de l'Abattoir* et *des Sept-Pièces*.

Une sorte de muraille, presque infranchissable désormais, sépare les adversaires. En avant de cette muraille sont les Russes, travaillant eux aussi avec énergie à se fortifier sur les points qu'ils occupent. Quelques centaines

(1) « Le 6 novembre, un grand conseil de guerre avait lieu au quartier général anglais. « Il y avait été décidé, entre autres choses, que le 2e Zouaves et le régiment d'infanterie « de marine de la division Napoléon seraient mis sous les ordres du colonel Cler ainsi « qu'une batterie, et qu'on détacherait ce petit corps de troupes de l'armée française « pour le faire camper au centre de l'ordre de bataille de nos braves alliés, près du « moulin d'Inkermann. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

de mètres séparent les sentinelles qui veillent sur les deux lignes. En arrière, sont les zouaves et les autres troupes. Le terrain a été vaillamment disputé de part et d'autre, et, celui acquis par chaque adversaire, solidement fortifié maintenant, est bien définitivement le sien. On prévoit qu'il le gardera longtemps.

C'est la vie au camp qui commence, mais la vie au camp tout près de l'ennemi. Les joyeux rires dans les tranchées, — les zouaves riront toujours, — seront de temps en temps interrompus par la fusillade des escarmouches. Puis, au-dessus du camp planera l'hiver qui s'avance à grands pas, l'hiver de Crimée, avec son cortège continuel de glace et de neige et son froid terrible, nouvel ennemi avec lequel il va falloir compter désormais.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 3e division. — Registres matricules du 2e Zouaves. — Correspondance de l'armée d'Orient* (octobre-novembre 1854).

# CHAPITRE IV

## Les Zouaves au camp du Moulin

---

SOMMAIRE. — Huit mois au camp. — Deux généraux invincibles du Czar. — Comment les Zouaves, manquant de tout, ne se privent de rien. — Zouaves et Anglais. — Cabinets de lecture au camp. — Le théâtre des zouaves. — Russes et Français.

Le 2ᵉ Zouaves, arrivé le 7 novembre 1854 au camp du Moulin, doit y rester jusqu'au 5 juillet suivant. Huit mois au camp.

Ce long séjour sera plein de péripéties de toutes sortes : souffrances causées par le froid d'un hiver excessif, combats héroïques, travaux et gardes de tranchées pénibles. Mais ce sera principalement pendant ces huit mois passés au camp du Moulin, que les zouaves acquerront cette réputation universelle d'ingénieuse industrie et de bravoure sans limites qui fait d'eux surtout les héros de la guerre de Crimée.

Dès que les travaux de défense, redoutes et batteries sont achevés, le régiment installe son camp en prévision de l'hiver. Nous verrons au cours de ce chapitre qu'elle fut cette installation, et comment, pendant ces longs mois, nos zouaves surent le plus confortablement possible organiser leur vie journalière.

Le 16 novembre, un premier renfort, venu d'Oran, amena au régiment 4 officiers (1) et 997 sous-officiers, caporaux et zouaves ; ce renfort permit de

---

(1) MM. de Lignerolles, Lesur, Savary et Vidalenc.

combler les vides nombreux qui s'étaient produits à la suite des divers engagements déjà racontés et surtout des maladies, qui avaient durement éprouvé les deux bataillons depuis leur départ d'Algérie.

Le 10 février, un ordre de l'Empereur réorganisa l'armée d'Orient: deux corps d'armée sont créés. Le 2e Zouaves fait alors partie de la 1re brigade (général DE MONET), de la 3e division (général MAYRAN), du 2e corps (général BOSQUET).

A partir de ce moment, l'armée française réorganisée, effectue deux grandes attaques contre Sébastopol. L'une est celle qui est conduite par le 1er corps, contre la partie principale de la ville, depuis la Quarantaine jusqu'au ravin des Anglais. L'autre, confiée au 2e corps, a pour effectif la tour Malakoff, et s'étend de la droite des Anglais au bassin du Carénage.

C'est cette deuxième attaque que nous aurons à suivre derrière le glorieux drapeau du 2e Zouaves.

Un premier assaut est donné contre Malakoff dans la nuit du 23 au 24 février 1855. Le régiment s'y couvre de gloire, et le colonel CLER y gagne à la pointe de son sabre les étoiles de général.

Un deuxième assaut contre le Mamelon Vert a lieu le 7 juin: là encore le régiment accomplit des prodiges de valeur. Enfin, à la suite d'une troisième attaque, le 18 juin, le régiment, déjà affaibli par de nombreuses pertes, est si cruellement décimé, qu'il ne peut plus continuer à prendre part aux travaux du siège, et qu'il quitte, le 5 juillet, le camp du Moulin pour se rendre à l'armée d'observation sur les monts Fédioukine.

Le récit détaillé de ces trois combats, glorieux entre les plus glorieux, fera l'objet des chapitres suivants.

Ces grandes lignes maintenant posées, et il était indispensable de les poser, pour mieux saisir dans son ensemble l'action du 2e Zouaves, nous allons décrire la vie intime de nos héros pendant leur long séjour au camp du Moulin.

**Les deux généraux invincibles du Czar**

Les premiers jours de novembre tout alla bien, mais tout à coup, dans la nuit du 14 novembre, un ouragan formidable vint s'abbattre sur le camp du Moulin: une pluie mêlée de neige et de grêle fouette les tentes, tandis qu'un vent violent et glacé en soulève la toile, arrache les piquets et balaie

en quelques minutes tout ce qui se trouve à la surface du sol : les pauvres zouaves, à demi-vêtus, pataugent pieds nus dans la boue à la recherche de leurs effets qui s'envolent. Plus une tente ne reste debout, et, ce qui est plus terrible encore au bivouac, pas de soupe ce jour-là, le vent ne permettant pas de faire le moindre feu.

Cette vilaine journée est l'annonce de l'hiver; les zouaves peuvent préjuger déjà des souffrances qu'ils vont avoir à endurer.

Le Czar avait dit :

« — J'ai deux généraux invincibles avec lesquels je battrai les Français et les Anglais : ce sont *Décembre* et *Janvier*. »

Ces deux messieurs commençaient la lutte.

A partir de ce jour, le froid devient excessif, le thermomètre descend souvent à 25° au-dessous de zéro. Les zouaves habitués aux chaleurs d'Afrique, après avoir passé vingt-quatre heures dans les boues glacées et profondes de la tranchée, ne trouvent parfois pas au retour le plus maigre feu pour réchauffer leurs membres, et les cas de congélation deviennent graves et fréquents, jusqu'au jour où leur esprit inventif leur fait imaginer de construire des cheminées sous leurs tentes, ainsi que nous le verrons plus tard.

Les travailleurs ne sont pas les plus à plaindre : le mouvement les réchauffe un peu, mais les gardiens de tranchées presque immobiles au pied de talus glacés, meurent littéralement de froid, malgré les guêtres bulgares et les sabots dont on les dote.

Certains jours surtout furent particulièrement terribles à passer.

« L'armée », dit le général CANROBERT, « conservera longtemps le souvenir « de la journée du 16 janvier. Pendant 24 heures, la nuit n'a cessé de régner sur « nos bivouacs. D'épais nuages, inondant l'atmosphère d'une poussière de « neige chassée par un vent glacé du nord-est, s'abaissaient jusqu'au sol. Dans « les terrains plus favorisés, la neige avait atteint une hauteur de 18 pouces ; « toute voie avait disparu, toute direction faisait défaut aux mouvements des « troupes, à ceux des convois, commandés la veille pour assurer la subsistance « des divers corps. On ne saurait imaginer de situation plus violente, et nulle « part le découragement ni le désordre ne se sont produits. »

combler les vides nombreux qui s'étaient produits à la suite des divers engagements déjà racontés et surtout des maladies, qui avaient durement éprouvé les deux bataillons depuis leur départ d'Algérie.

Le 10 février, un ordre de l'Empereur réorganisa l'armée d'Orient: deux corps d'armée sont créés. Le 2e Zouaves fait alors partie de la 1re brigade (général DE MONET), de la 3e division (général MAYRAN), du 2e corps (général BOSQUET).

A partir de ce moment, l'armée française réorganisée, effectue deux grandes attaques contre Sébastopol. L'une est celle qui est conduite par le 1er corps, contre la partie principale de la ville, depuis la Quarantaine jusqu'au ravin des Anglais. L'autre, confiée au 2e corps, a pour effectif la tour Malakoff, et s'étend de la droite des Anglais au bassin du Carénage.

C'est cette deuxième attaque que nous aurons à suivre derrière le glorieux drapeau du 2e Zouaves.

Un premier assaut est donné contre Malakoff dans la nuit du 23 au 24 février 1855. Le régiment s'y couvre de gloire, et le colonel CLER y gagne à la pointe de son sabre les étoiles de général.

Un deuxième assaut contre le Mamelon Vert a lieu le 7 juin: là encore le régiment accomplit des prodiges de valeur. Enfin, à la suite d'une troisième attaque, le 18 juin, le régiment, déjà affaibli par de nombreuses pertes, est si cruellement décimé, qu'il ne peut plus continuer à prendre part aux travaux du siège, et qu'il quitte, le 5 juillet, le camp du Moulin pour se rendre à l'armée d'observation sur les monts Fédioukine.

Le récit détaillé de ces trois combats, glorieux entre les plus glorieux, fera l'objet des chapitres suivants.

Ces grandes lignes maintenant posées, et il était indispensable de les poser, pour mieux saisir dans son ensemble l'action du 2e Zouaves, nous allons décrire la vie intime de nos héros pendant leur long séjour au camp du Moulin.

**Les deux généraux invincibles du Czar**

Les premiers jours de novembre tout alla bien, mais tout à coup, dans la nuit du 14 novembre, un ouragan formidable vint s'abbattre sur le camp du Moulin: une pluie mêlée de neige et de grêle fouette les tentes, tandis qu'un vent violent et glacé en soulève la toile, arrache les piquets et balaie

Et quelques jours plus tard, le général en chef après une visite aux tranchées, dit encore :

« Hier, j'ai passé l'après-midi dans les tranchées ; j'ai trouvé les 4000 hommes « qui les habitent, résignés, calmes, vigilants, ayant le mot pour rire, représentant « en un mot cet excellent type du soldat français rendu parfait par les épreuves « insolites de cette guerre. »

Terminons par une anecdote que nous empruntons toujours à notre vieux zouave du 2e, LOUIS NOIR.

« Un factionnaire est engagé par son camarade à lui céder sa place à « l'embuscade, l'heure de la faction étant terminée pour le premier occupant ; « celui-ci dit à l'autre :

« — Je tiens à rester !

« — Drôle d'idée !

« — Chacun prend son plaisir où il le trouve ; profite d'une bonne occasion, « je suis en veine de faction.

« — A ton aise ! »

« Deux heures après, on rapportait ce malheureux presque entièrement « paralysé :

« — Pourquoi avoir voulu doubler la faction ? lui demanda son capitaine.

« — Je me sentais déjà flambé, répondit-il ; mourir pour mourir, autant « épargner deux heures de fatigue à un ami. »

« A ces mots il y eut un long frémissement dans la tranchée, et cent mains « vinrent serrer celle du pauvre moribond qui rendit le dernier souffle avant « d'atteindre l'ambulance. »

**Comment les zouaves, manquant de tout, ne se privent de rien.**

Cependant, il faudrait ne pas connaître les zouaves pour penser qu'ils puissent se laisser abattre par toutes les souffrances qu'ils ont endurées, et leur esprit inventif qui, déjà en Algérie, leur a fait surmonter tous les obstacles, doit encore cette fois les sauver.

Un Anglais l'a dit :

« Le zouave n'a pas son pareil pour trouver des ressources, et il s'arrange de « façon à pouvoir toujours vivre là où l'industrie en personne serait réduite à « mourir de faim. »

Loin donc de se laisser aller au désespoir, et d'attendre d'un hasard aussi providentiel que problématique un adoucissement à leurs maux, ils se mettent en campagne. Ils vont d'abord ramasser sur le champ de bataille d'Inkermann tous les vêtements et les débris d'étoffe abandonnés par les Russes et en font de chaudes doublures pour leurs tentes; puis, ils ont l'idée de creuser la terre sous ces tentes au toit consolidé, et les voilà bientôt installés au fond de petites maisons très confortables, spacieuses et presque chaudes, dues à l'ingénieuse invention du caporal sapeur du régiment, LACOUR (1) dont la réputation d'architecte lui vaut les félicitations du colonel.

Les moindres interstices par où pourrait passer le vent sont soigneusement bouchés. Mais ce n'est pas tout. Comme le froid ne fait qu'augmenter, les zouaves imaginent un beau matin de se confectionner des cheminées dans leurs habitations. Les uns construisent leurs fourneaux avec de la terre glaise durcie au feu, d'autres avec des fragments de bombes, cimentés de façon à former une voûte, et, sous la main habile des zouaves, des débris de boîtes de conserves et de boîtes à mitraille se transforment, enfilés les uns au bout des autres, en tuyaux de poêle.

Grâce à ces moyens ingénieux, quand ils rentrent à moitié gelés des tranchées ou des grand'gardes, les zouaves trouvent maintenant un bon feu, qui les accueille en ronflant joyeusement, ils peuvent faire sécher leurs habits mouillés, et, l'estomac garni d'une bonne soupe bien chaude, ils s'endorment, sans éprouver les terribles frissons de la fièvre qui ravage le

---

(1) « Le caporal LACOUR, dit l'*Enrhumé*, parce que de fortes et nombreuses libations « avaient fortement altéré le timbre de sa voix, était un de ces rudes zouaves que rien « n'étonne.

« Plus tard, passé aux zouaves de la Garde, à l'assaut de Malakoff, il tomba grièvement blessé dans les fossés et fut si vite enseveli sous les corps de ses compagnons « d'armes qu'il ne put se relever. Le soir, comme on ne le vit pas rentrer au corps, on le « porta au nombre des tués, mais le lendemain quand les corvées, se présentant pour « ensevelir les morts l'eurent dégagé, le vieux zouave réclama énergiquement contre le titre « de *décédé* qu'on voulait lui donner. Il entra à l'hôpital de Sébastopol, revint en France « avec une jambe de bois, ayant refusé de « se laisser graisser ses bottes par l'aumônier » « (c'est ainsi que l'*Enrhumé* désignait l'extrême-onction), qui l'eût envoyé dans l'autre « monde, croyait-il, s'il l'eût laissé faire. Il fut plus tard décoré et mourut retraité comme « caporal sapeur. ».

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

camp des alliés. Aussi, il faut voir le succès qu'ils ont, et la foule d'Anglais qui se presse autour de la cheminée du zouave, quand il reçoit ses amis, lesquels lui rendent d'ailleurs sa politesse en apportant leurs fioles de tafia, que l'on déguste en commun, gaiement installés au coin du feu, alors qu'il gèle dur au dehors.

Après les cheminées ils eurent des lits de camp et des planchers; c'est même une anecdote assez typique que celle, rapportée par Louis Noir, de ces deux derniers perfectionnements.

« Un navire chargé de planches entra dans Balaklava; ces planches étaient « numérotées et préparées de façon à ce qu'on pût les assembler facilement pour « élever des baraques, sous lesquelles les troupes britanniques eussent trouvé « un abri contre les intempéries de la mauvaise saison.

« Le capitaine du navire, qui portait cette précieuse cargaison, alla trouver « différents chefs, qui se le renvoyèrent les uns aux autres, en disant tous qu'ils « ne pouvaient s'occuper de ces planches parce que cela ne les regardait pas.

« Le capitaine, après quinze jours de démarches infructueuses, loua une « corvée de Tartares et fit débarquer à ses frais sa cargaison, qui fut entassée « sur les quais.

« Personne dans l'armée alliée ne s'occupa de ces planches; elles restèrent « à la merci du premier venu. Nos soldats, passant dans la Balaklava, les voyaient « pourrir à la pluie, se fendre à la gelée, ne servant à rien, quand elles auraient « pu abriter toute une armée.

« Un jour, un zouave se dit que l'on pourrait prendre quelques-unes de ces « belles planches de chêne, puisque pas un factionnaire ne les gardait, pas un « écriteau n'indiquait qu'on eût à respecter une propriété abandonnée.

« Le zouave emporta à son camp une bonne charge de planches et il se fit un « parquet et un lit de camp dans sa tente.

« Son exemple fut suivi. Tous les zouaves, puis les chasseurs, puis la ligne, « tout le monde enfin se dirigea vers Balaklava. »

*Zouaves et Anglais*

Nous avons déjà vu à plusieurs reprises qu'une intimité assez grande liait alors les zouaves du 2e régiment et les Anglais, voisins de camp et voisinant fréquemment quoique de caractères bien opposés. Cette amitié avait commencé le soir d'Inkermann, quand les zouaves étaient venus au secours de l'armée anglaise, et elle avait bien vite grandi, se fortifiant principa-

lement autour de nos cantines, où les Anglais, mieux payés que les zouaves, venaient trinquer avec leurs amis. C'est là que les longues conversations s'entamaient, avec force gestes explicatifs, en un français bizarre, que les zouaves, habitués à causer avec les Arabes, avaient su débarrasser de toute difficulté grammaticale, langage plein d'affreux barbarismes, capables, dit le colonel CLER, de faire danser la ronde du sabbat aux quarante fauteuils de l'Académie et de renverser les immortels(1).

Après les conversations, ce furent les visites, et bientôt on ne se quitta plus. De camp en camp, c'étaient mille gracieusetés réciproques. Les généraux anglais eux-mêmes envoyèrent plusieurs fois aux zouaves une partie des costumes de laine qu'ils recevaient pour leurs troupes, et les officiers du régiment portèrent des effets coquettement travaillés par les délicates mains des princesses anglaises et adressés aux officiers des gardes.

Les Anglais savaient fort bien apprécier les zouaves; voici du reste, tracé par l'un deux, une silhouette du zouave très frappante de ressemblance :

« Le zouave est petit, ses traits son caractérisés, mais un peu irréguliers dans « leur ensemble; il a une physionomie pleine de sang froid et d'intrépidité qui « fait pressentir de suite qu'il est capable de tout acte d'audace. Il est fanfaron, « mais bon et point envieux.

« Il croit tout ce qu'on lui raconte, quelqu'invraisemblable que soit le récit, « mais il veut en retour qu'on ajoute fois à ses histoires les plus inadmissibles. « Son esprit est fin et inventif; il n'a pas son pareil pour trouver des ressources « et il s'arrange de façon à pouvoir toujours vivre là où l'industrie en personne « mourrait de faim.

---

(1) « Le zouave, très loquace de sa nature, oubliant que son nouvel ami d'outre-Manche « ne pouvait le comprendre, se mettait à lui raconter les épisodes les plus émouvants de « ses razzias d'Afrique. John Bull, impassible, écoutait consciencieusement, buvait conti- « nuellement, et poussait imperturbablement toutes les cinq minutes un formidable « goddam. D'histoire en histoire, de goddam en goddam, d'admiration en admiration, « les petits verres se changeaient en grands verres, les verres en bouteilles, et l'Anglais « tombait ivre aux pieds du zouave, qui interrompait son histoire pour boire à son tour « à la santé de l'Angleterre et pour rapporter dans sa tente son aimable amphytrion, « heureux encore quand le brave chacal n'avait pas suivi le coldstream ou l'highlander « sur le terrain glissant de Bacchus, car alors ils se rapportaient l'un l'autre en roulant à « chaque pas. Ainsi se terminaient d'habitude les grandes fraternisations de la cantine. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

« Le zouave est brave jusqu'à la témérité, désintéressé jusqu'à la chevalerie
« et toujours prêt à obliger autrui avec une grâce inexprimable; mais il faut le
« gâter, car il croit à lui-même. Un seul mot le calmera, une seule marque de
« bienveillance le touche plus au cœur que vingt années d'injustices. Plus on
« l'étudie, plus on l'aime, plus on admire en lui ce type de l'insouciance, de la
« contradiction, de l'esprit, ce diable à quatre enfin, qui fait tout à la fois le
« charme et le désespoir des officiers.

« C'est un gamin des rues, vêtu d'habits d'homme, toujours prêts à compro-
« mettre sa dignité dans une partie de pile ou face ou de saute-mouton.

« Le peu de soin qu'il a de sa personne physique ajoute quelque chose à
« l'effet même de son costume. Ses immenses moustaches se rouillent faute de
« soin : une s'en va la pointe en l'air, l'autre descend au dessous de ses lèvres.
« Bon soldat, toujours dispos pour le combat, désespérant pour la théorie, faisant
« tout pour l'officier qui sait le commander, tout, excepté mener une conduite
« exemplaire.

« Le zouave se sert de tout objet de la façon la plus fantaisiste et sans se
« préoccuper du rapport que peut avoir le dit objet avec l'usage qu'il en fait et
« sa destination première. Il boira de l'eau-de-vie dans une poire à poudre et
« conservera les munitions dans une casserole. Son aptitude est remarquable
« comme tailleur, savetier, blanchisseur, cuisinier, mais il applique ses talents
« au profit de n'importe qui, excepté au sien propre. Pour plaire à une canti-
« nière ou à la femme d'un officier, il passera des nuits, soignera les enfants, se
« fera menuisier, serrurier, au besoin femme de chambre.

« Il risquera sa vie, sans hésiter, pour lui cueillir un bouquet sous le feu de
« l'ennemi, ou lui rapporter du café d'une boutique de Sébastopol.

« Quand aux droits sur la propriété, il n'a sur cette question que des idées
« très incomplètes. Il volera sans sourciller les objets de consommation, mais en
« revanche, il fera vingt kilomètres à pied, par la neige et le vent, s'il découvre
« que sa razzia provient d'un propriétaire qui mérite ses sympathies. Il aime le
« maraudage plutôt par amour du danger et par bravade que pour les avantages
« matériels qu'il en peut espérer.

« Il récompensera le moindre témoignage d'affection par les prodigalités les
« plus folles; en retour d'une pipe de tabac ou d'une goutte d'eau-de-vie, il don-
« nera un coffret de bijoux. Mais jamais il ne maraude avec plus d'entrain que
« lorsqu'il s'agit d'un Anglais malade: « Car ces John Bull, ça ne sait rien,
« ça ne sait pas s'arranger comme nous autres, ce ne sont que des enfants, mais
« ça nous aime! Cré nom d'un chien, comme ça nous aime! »

Terminons par une très curieuse lettre du colonel CLER :

« J'ai fait élever », dit le colonel, « avec nos alliés, des redoutes, des batteries « et creuser des tranchées sur le haut du champ de bataille d'Inkermann. Les « Anglais, qui passaient pour les inventeurs du confort, sont en admiration devant « notre manière de vivre. Ils voudraient bien pouvoir nous imiter, et ils avouent « avec franchise que nous sommes leurs maîtres.

« Mes zouaves rendent bien des petits services à nos alliés qui admirent le « moral et la gaieté de ces soldats, réellement choisis pour faire la guerre.

« Vivant dans une grande intimité avec les officiers de la brigade des Gardes « et ceux des états-majors des divisions, j'ai pu bien apprécier tout ce que le « caractère anglais a de noblesse et de dignité.

« Si nous avons une plus grande habitude de vivre en campagne, en un mot, « si nous sommes plus troupiers, ils ont de plus que nous l'éducation, l'abnéga- « tion et le courage froid, qui fait accepter comme devoir les privations et la mort.

« Le contact des deux armées dans les bivouacs et sur le champ de bataille « amènera, je l'espère, une intimité sincère et durable entre les deux peuples. « Dans ma petite sphère, je fais ce que je peux pour opérer cette fusion et je crois « faire en cela œuvre de patriotisme. »

En lisant ces lignes, qui datent seulement de quarante ans, peut-on s'empêcher de songer au vieil adage :

« Que peut de temps suffit à changer toute chose ? »

Cabinets de lecture au camp

Mais revenons à nos zouaves, que nous avons laissés au coin de leur feu, attendant leur tour de faction ou revenant gelés de la tranchée glacée. Les jours sont longs à passer, et les travaux de siège, retardés par l'hiver, avancent très lentement, d'autant plus que les Russes mettent à la défense autant d'énergie que nous à l'attaque. Les occasions de se servir du fusil et la baïonnette sont rares et les loisirs au camp sont immenses.

Mais les zouaves ne sont pas en peine pour occuper ces loisirs, et mille distractions leur font trouver courtes les heures au bivouac. Parmi ces distractions, l'une d'elles est particulièremeut originale.

Rassemblant tous les livres qu'ils peuvent se procurer, les zouaves en forment des bibliothèques. De véritables cabinets de lecture se fondent au camp avec catalogues et registres pour la location des volumes, car inutile

de dire qu'on ne peut pas lire gratis. Comme un exemplaire ne suffit pas, les scribes du régiment copient l'original à la main. Certaines compagnies ont fondé ainsi des cabinets de lecture comptant jusqu'à 500 volumes imprimés ou manuscrits et les fondateurs de ces bibliothèques encaissèrent, paraît-il, d'assez jolis bénéfices.

Nous regrettons de n'avoir pu retrouver un catalogue d'une de ces collections; il serait curieux de voir quels étaient, auprès des zouaves, les auteurs en vogue, mais il nous a semblé que cela complète le croquis du *père le Zouave* que de le montrer sous ce jour peu connu, venant, entre deux alertes, se reposer au fond de sa tente, un bouquin à la main.

Le théâtre des zouaves.

Mais, de toutes les distractions que s'offrirent les zouaves au camp du Moulin, la plus célèbre, celle qui eut un retentissement dans l'armée tout entière, fut le fameux *Théâtre des Zouaves*, connu encore sous le nom *Théâtre impérial d'Inkermann*, créé, monté et régi par les Zouaves du 2[e] Régiment :

« Près de l'ambulance et de l'église, » dit M. Paul DE MOLÈNES, « s'élevait une construction d'une nature originale et imprévue, un théâtre célèbre dans le camp tout entier sous le nom de *Théâtre des Zouaves*. Imaginez-vous, dans des proportions colossales, ce jouet qui fait le bonheur des enfants, cette sorte de maison carrée, qui est ornée d'un fronton appuyé sur des pilastres et qui a pour devanture une toile où un pinceau primitif a essayé de rendre les plis majestueux d'une draperie orientale. Tel était ce théâtre guerrier. Il s'élevait sur un petit mamelon et était entouré d'un hémicycle formé par des buttes de terre; les spectateurs prenaient place sur ces buttes. Le jour où je le vis pour la première fois, en me rendant à notre nouveau bivouac, ce lieu destiné au plaisir était en deuil. Des souvenirs lugubres planaient sur la scène abandonnée, et les gradins de terre, où depuis quelques jours nul ne s'était assis, faisaient songer à des tombes. La matinée du 18 juin avait détruit en quelques heures presque toute la troupe des soldats artistes. Les boulets russes avaient enlevé le père noble, le comique et jusqu'à la jeune première elle-même, car, ainsi que sur le théâtre antique, les rôles de femme sur le théâtre des Zouaves étaient joués par des jeunes garçons. L'ingénue déchirait la cartouche, maniait le fusil et au besoin se faisait tuer ; la dernière affaire l'avait prouvé. On dispensait les acteurs des corvées, mais on ne les dispensait point des combats ; eux-mêmes ne l'auraient pas voulu. Ils apprenaient leurs rôles dans les tranchées. La relâche forcée qui eut lieu après le 18 juin est le plus glorieux incident de leur histoire. »

Ce théâtre des Zouaves, édition revue et considérablement augmentée du théâtre que nous avons déjà vu fonctionner au camp de Yéni-Kéni, près de Varna, donne deux grandes représentations par semaine.

Un officier du régiment, le lieutenant PETIBEAU, a la haute direction de la troupe : des programmes lithographiés et comiquement illustrés circulent dans tous les camps. Les officiers de tous les corps français et anglais, les généraux eux-mêmes viennent assister au spectacle [1], qui, dit le Journal des opérations de la Division, « témoigne de beaucoup d'art et de soins industrieux. » La musique du régiment fournit l'orchestre ; les décors, les costumes et beaucoup des pièces elles-mêmes sont dûs au talent et à la verve des zouaves, verve endiablée que rien n'arrête. Le prix des places, car on paie pour entrer, est faible, vu les ressources exiguës du public. Mais l'affluence est telle, que la moyenne des recettes ne s'élève pas moins de 400 francs par soirée, que l'on verse, partie aux prisonniers de Sébastopol, partie aux ambulances, pour améliorer le bien-être des blessés.

Voici, à titre de curiosité, la copie de deux programmes des représentations :

**Théâtre Impérial d'Inkermann**

---

DIMANCHE 20 MAI 1855

MM. les amateurs du 2[e] Zouaves donnent le spectacle suivant :

1° *Le Bal du Sauvage* (folie-vaudeville en 3 actes).
2° *Intermède comique.*
3° *Tragédie burlesque.*
4° *Intermède comique*, chanté par un sergent anglais.

(Vu la longueur du spectacle, le rideau sera levé à 7 heures 1/2 précises).

---

(1) La présence des généraux aux représentations est mentionnée même sur les pièces officielles.

DIMANCHE 3 JUIN 1855

1° *Une chansonnette comique.*
2° *Qui se ressemble se gêne* (vaudeville en deux actes).
3° *Intermède comique.*
4° *Pascal et Chambard* (vaudeville en deux actes).
5° *Bicêtre et Charenton*, représenté par les deux auteurs.
6° *Chansonnette comique.*

---

Parfois, au lendemain d'une affaire, la direction est forcée de changer le programme annoncé, témoin la mention suivante inscrite en tête de l'un d'eux :

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE DU 9 JUIN

**Au bénéfice des blessés des 7 et 8 juin**

(Deux amateurs ayant été tués et plusieurs blessés, on a été obligé de changer le spectacle).

Et, tandis que les spectateurs entassés s'égayent follement au Théâtre des Zouaves, le canon des batteries russes, tonnant continuellement dans le lointain, sert d'accompagnement aux couplets, dont artistes et spectateurs reprennent en chœur le refrain.

« Ce fait », dit M. DE MOLÈNES, « qui, en même temps, nous égaye et nous « attendrit, montre quelle bizarre et redoutable force révèle l'armée française. « Comment lutter avec des gens qui traitent de cette manière le péril, qui se « battent entre deux couplets, qui descendent du tréteau pour entrer dans « la mort ? »

Russes et Français

Aujourd'hui, qu'un brusque retour de la politique, coutumière cependant de ces voltes-faces, a consacré officiellement l'alliance du peuple russe et de la nation française, on pourrait s'étonner de ce qu'il y a quarante ans à peine les deux amis d'aujourd'hui étaient d'acharnés adversaires.

La cause politique de la guerre d'Orient doit nous importer peu dans cette Histoire du 2ᵉ Régiment de Zouaves, mais nous pouvons constater, tout

en restant strictement dans le cadre de notre travail, et nous le faisons avec une joie très vive, que les Russes et les Français, qui s'entr'égorgent pendant deux années avec acharnement, sont au fond déjà les meilleurs amis du monde.

La guerre de Crimée ne fut pas une guerre de peuple ; mais, cette courte digression politique est déjà trop longue pour nous, et, pour la terminer, retournons bien vite au camp de nos zouaves, pour assister, en pleine période de guerre, à une très sincère démonstration de l'amitié franco-russe, alliance très vieille, si l'on appelle de ce nom les affinités de cœurs et de caractères.

Nous sommes au 25 février 1855, au lendemain d'un combat glorieux et sanglant, pour le régiment surtout, et que nous raconterons dans le prochain chapitre.

Un armistice vient d'être conclu pour permettre de part et d'autre de relever les blessés et d'enterrer les morts. Immédiatement, les adversaires de la veille accourent au-devant les uns des autres, les mains tendues. Zouaves et Russes fraternisent, et, tandis que les officiers s'entretiennent plus que courtoisement ensemble, les soldats des deux camps sympathisent à leur manière, en comparant, au milieu d'éclats de rires joyeux, les qualités respective du cognac et de la vodka, et la comparaison se fait bien longuement, car les petits verres se succèdent si nombreux que, lorsque vient le moment de se quitter, dit M. C. ROUSSET, on voit quelquefois partir le tirailleur russe coiffé d'une chéchia de zouaves, tandis que le zouave rentre à son camp, le chef orné d'une casquette russe.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 3e division. — Correspondance de l'armée d'Orient* (novembre 1854 à juin 1855). — *Registres matricules du 2e Zouaves.*

# CHAPITRE V

## Affaire des Batteries blanches

**(Nuit du 23 au 24 Février 1855)**

---

SOMMAIRE. — Apparition des Batteries blanches. — Le 2ᵉ Zouaves est désigné pour aller détruire les ouvrages. — En attendant l'assaut. — Les colonnes se mettent en marche. — Les avant-postes russes bousculés. — Combat dans l'ouvrage. — Le 2ᵉ Zouaves cerné. — Trouée sanglante du colonel Cler et rentrée au camp. — Le lendemain du combat. — Ordre du jour du général Canrobert. — Adieux du colonel Cler au régiment. — De février à juin 1855. — Citations et récompenses.

Apparition des Batteries blanches.

Depuis que la troisième division était établie sur le plateau d'Inkermann, ses avant-postes installés dans la direction du Carénage et de la mer avaient eu plus d'une fois à prendre les armes à la suite des coups de feu rapprochés, alertes sans importance d'ailleurs.

Cependant, dans la nuit du 20 février, les gardes de tranchées croient entendre du côté des Russes des bruits insolites : on dirait des troupes en marche et des travailleurs remuant la terre. Ces bruits semblent assez rapprochés, mais la nuit est très noire et l'on ne distingue rien. Néanmoins, dès la pointe du jour, le régiment prend les armes et aperçoit, à 500 mètres en avant de nos lignes, des embuscades russes, et, plus en arrière, mais toujours de notre côté du ravin du Carénage, une gabionnade en construction.

C'est le commencement des Batteries blanches. Profitant de la nuit, les Russes ont, avec beaucoup d'audace, jeté sur le ravin un pont de bateaux et entamé la construction d'une batterie qui, solidement occupée, peut nous faire beaucoup de mal.

Les généraux CANROBERT, BOSQUET et lord RAGLAN viennent aux tranchées et, après une reconnaissance sérieuse, la destruction de cet ouvrage est décidée.

Le 2e Zouaves est désigné pour aller détruire les ouvrages.

Pour opérer ce coup de main hardi, il était indispensable d'abord de profiter de l'obscurité de la nuit; de plus, il fallait choisir une troupe peu nombreuse, mais solide, audacieuse et intelligente. Le régiment eut l'honneur d'être désigné.

Dans la soirée du 23 février, le colonel reçut l'ordre de se tenir prêt avec ses deux bataillons, qui comptaient en ce moment chacun environ 500 hommes disponibles. La troupe d'attaque, sous le commandement du général DE MONET, devait se compléter par un bataillon de 500 hommes d'infanterie de marine.

Les ordres généraux étaient : « de se diriger sur la batterie russe en « construction, d'enclouer les pièces qui pourraient s'y trouver, de détruire « les gabionnades et autres accessoires, d'en imposer enfin à l'ennemi par « une vigoureuse attaque à la baïonnette. » L'opération était particulièrement délicate, car il s'agissait d'une vigoureuse démonstration et non d'une occupation définitive de position (1). Il ne fallait pas pousser au delà des crêtes du ravin, afin de ne pas s'engager au milieu de forces supérieures et dans des terrains très difficiles.

Les zouaves, qui, depuis bien longtemps, n'avaient pas eu l'aubaine d'une affaire un peu chaude, ne se sentaient pas de joie à la pensée qu'ils allaient enfin pouvoir combattre. Aussi, lorsque les deux bataillons furent rassemblés le soir, on s'aperçut que tous les comptables, les ordonnances et même beaucoup de malades s'étaient glissés dans les rangs.

(1) « Il s'agissait pour les zouaves de faire acte d'apparition, de porter leur carte de « visite dans l'ouvrage ennemi. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

A onze heures du soir, les deux bataillons sont sur le front de bandière du camp, prêts à partir. On sent dans les rangs courir un long frisson de joie et d'impatience; toutes les figures sont radieuses. Le colonel donne ses dernières instructions:

« Observez le silence le plus absolu, laissez au camp les fourreaux de sabres « et les bidons; votre cri de guerre ne doit se faire entendre que dans le « retranchement même ou dans la retraite, si vous vous égarez. Pas de coups de « fusil: la baïonnette, la crosse, voilà vos armes (1). »

**En attendant l'assaut.**

Vers minuit, la petite colonne de zouaves quitte dans le plus grand silence son camp, pour gagner la place d'armes anglo-française qui a été donnée comme point de départ. C'est là que l'infanterie de marine vient la rejoindre. La nuit est claire encore; mais la lune, qui brille au ciel, ne va pas tarder à disparaître; c'est le moment que l'on attend pour commencer l'attaque.

Deux coupures ont été pratiquées dans la journée par le génie à la hauteur de la deuxième parallèle; les zouaves vont se placer dans ces coupures: à droite, le 1er bataillon, avec le commandant LACRETELLE; le colonel CLER marche avec ce bataillon; à gauche, le 2e bataillon, sous la direction du commandant DARBOIS.

Au centre, un peu en arrière, se tient le bataillon d'infanterie de marine avec le général DE MONET. Les trois petites colonnes sont ainsi déjà séparées et prêtes à se diriger isolément, mais en même temps, vers le point désigné.

Il fait un froid vif qui cingle le visage, la terre est couverte de neige: zouaves et officiers sont silencieux, attendant le signal du départ; le général MAYRAN et le général DE MONET s'entretiennent à voix basse, le regard à tout

(1) Le colonel ajouta: « Des lettres de France annoncent ma nomination au grade « de général. Cette nomination paraîtra en même temps que le décret d'organisation « d'une division nouvelle... Je vois dans ce retard une nouvelle preuve de mon bonheur « et de ma bonne étoile. Vous y avez toujours eu confiance; aujourd'hui encore, la « Providence me permet de rester à votre tête et d'inscrire un combat glorieux de plus « sur votre drapeau... »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

instant tourné vers le nord-ouest. Mais, du côté des Russes, on n'entend pas le moindre bruit et, dans la demi-obscurité de la nuit, on n'aperçoit pas le plus petit mouvement. La surprise va sans doute être complète.

Les colonnes se mettent en marche.

Il est une heure un quart. La lune vient de disparaître et la nuit est devenue subitement toute noire. Un léger coup de sifflet se fait entendre: c'est le général DE MONET qui donne le signal de la marche en avant. Un à un, les zouaves sortent de leur abri et se forment en colonne; à droite comme à gauche, les deux bataillons se divisent: une compagnie déployée part d'abord en avant-garde; à cinquante pas derrière marche une deuxième compagnie de soutien; puis, à cinquante pas encore en arrière viennent, massées, les quatre dernières compagnies du bataillon.

Le 1er bataillon, colonne de droite, doit suivre la crête des pentes qui descendent vers la mer et attaquer la gauche de l'ouvrage. Le 2e bataillon, formant la colonne de gauche, doit gagner le ravin du Carénage, le suivre et attaquer l'ouvrage par sa droite. L'infanterie de marine, au centre, doit l'attaquer en face.

Déjà les colonnes ont disparu dans l'obscurité sans que rien n'indique que leur approche ait été éventée.

Tandis que la colonne de droite s'avance sur sa route facile à suivre, le 2e bataillon doit parcourir un terrain raviné et rocheux où la marche est pénible et la direction difficile à garder, en pleine nuit surtout. Aussi, en avant de ce bataillon, sont partis pour le guider un lieutenant d'artillerie et quatre zouaves du régiment.

« Arrivés à cent pas de l'ouvrage blanc », dit l'auteur des *Récits de Crimée*, « ces cinq braves voient la colonne qui s'ébranlait en prenant une fausse « direction ; infailliblement, elle allait être écrasée par les batteries de Malakoff. « Sans hésitation, nos éclaireurs résolurent de la sauver. Nouveaux D'ASSAS, « ils se levèrent et crièrent : « Gare à vous, l'ouvrage blanc est ici ! »

« Le lieutenant et trois zouaves furent tués raides par une décharge des « Russes qui criblèrent de balles l'endroit d'où les cris avaient été entendus. « Le quatrième éclaireur, un caporal, fut blessé et réussit à gagner la tranchée. »

Ces coups de feu sont les premiers qui éclatent dans la nuit; leur instantanéité indique que les Russes, que nous pensions surprendre, s'attendent à une attaque et sont prêts à la recevoir.

« En effet, en avant des batteries en construction, une longue ligne de postes « a été placée derrière un mur qui borde la route de Sébastopol ; de nombreuses « embuscades couvrent cette ligne en avant et en arrière et des petits carrés « d'infanterie sont disposés de manière à flanquer toute cette ligne de défense. « 1,000 à 1,200 Russes occupent tous ces postes extérieurs qui ont été renforcés(1). »

Plus en arrière, 4,000 Russes sont prêts à soutenir les défenseurs des *Ouvrages blancs*. Mais la nuit couvre de son voile impénétrable ces formidables défenses, et les deux colonnes de zouaves arrivent jusque sur les embuscades russes sans avoir reçu un seul coup de feu, ne soupçonnant pas encore l'ennemi si supérieur en nombre qui les guette et contre lequel elles vont se heurter dans une minute.

**Les avant-postes russes bousculés.**

Au moment même où la colonne de droite s'engage dans la ligne des embuscades, une fusée s'élève tout à coup dans les airs ; les zouaves, étonnés, ont à peine le temps de s'arrêter, que de face et de flanc, à droite et à gauche, éclate brusquement une vive fusillade, décharge à bout portant, qui couche sur le sol quarante hommes en une seconde.

En même temps, une vive lueur éclaire tout le terrain en avant des embuscades, lueur produite par des feux de bengale allumés par l'ennemi. Les clairons sonnent de tous côtés ; tous les postes sont sur pied et un feu des plus nourris crépite sur toute la ligne. La surprise est un peu vive pour les zouaves, mais elle ne dure qu'une minute à peine : « Pas un coup de « fusil, crie le colonel CLER, et en avant sur les batteries, à la baïonnette ! »

La colonne de droite, laissant filer en avant ses deux premières compagnies, change immédiatement de direction et oblique vers la gauche, pour marcher droit sur l'ouvrage, que l'on distingue maintenant, éclairé par la lueur sinistre des feux et garni de défenseurs. La charge sonne. Les zouaves, sans riposter au tir de l'adversaire, bondissent la baïonnette haute, se frayant un chemin sanglant dans la mêlée, toutes les embuscades sont en un instant culbutées. L'élan des assaillants est si furieux, que pas un seul des postes russes n'a le temps de résister, et, qu'après avoir laissé sur le terrain

(1) Rapport du général MAYRAN.

une foule de morts et de blessés, les débris de la ligne des avant-postes se replient en désordre sur l'ouvrage.

Dans la poursuite, un officier tient un instant sous son sabre le général KHROUSTCHOF, mais il tombe frappé par un soldat russe.

Au moment où la tête des quatre compagnies de droite arrive ainsi sur la batterie, elle rencontre l'avant-garde de la colonne de gauche dont la marche a été retardée par les difficultés du terrain. Les deux troupes sont sur le point de s'aborder, se croyant ennemies; heureusement, elles se reconnaissent.

La colonne du centre est, elle aussi, arrivée sur l'ouvrage. Le général DE MONET, qui la dirige, vient de recevoir quatre blessures. Il fait appeler le colonel CLER pour lui remettre le commandement, puis, ne voulant pas encore quitter le combat, il dit aux soldats qui sont près de lui : « Votre « salut est dans l'ouvrage, suivez-moi ! » et le voilà qui se précipite en avant, sous le feu des Russes, suivi de ses aides de camp et de quelques hommes électrisés par tant de courage.

Pendant que le gros de la colonne de droite se dirige sur l'ouvrage, brisant toute résistance sur son passage, les deux compagnies de tête de chaque colonne y entrent par les flancs, où une fusillade intense les reçoit; les premiers qui s'y présentent sont tous tués ou blessés. Le combat a lieu corps à corps; lutte acharnée, pendant laquelle nos travailleurs, armés de pioches, s'efforcent de démolir les revêtements. **Combat dans l'ouvrage.**

« A ce moment, « dit le rapport officiel du général MAYRAN, » si les troupes « employées à l'attaque n'avaient pas été décimées par la prise des embuscades « et des postes extérieurs, les réserves russes pouvaient être culbutées et tout le « terrain en arrière balayé jusqu'à l'origine des pentes.

« Mais le 2e Zouaves avait déjà perdu une grande partie de ses officiers et ses « plus braves soldats. »

Mais qu'importe ! l'instant est décisif, et le colonel CLER, qui vient de recevoir le commandement au pied de l'ouvrage, prend immédiatement ses dispositions :

« A droite, le commandant LACRETELLE chargera avec ses zouaves ; à gauche, « ce sera le commandant DARBOIS ; lui, se précipitera avec quelques compagnies « sur le fossé du retranchement. »

Le colonel franchit le fossé, escalade le parapet et, suivi des zouaves, tombe dans la batterie au moment même où les réserves russes, accourues précipitamment, pénètrent dans la gorge de l'ouvrage. La fusillade reprend, de plus en plus meurtrière ; les zouaves se cramponnent sur le parapet que les Russes, dix fois plus nombreux, criblent de balles.

« Perdus par groupes au milieu de la masse ennemie qui les enserre, ils « luttent énergiquement, non pas en désespérés, mais avec espoir au contraire, « attendant l'arrivée d'un renfort. »

A ce moment, l'aspect du combat est saisissant :

« Des feux de signaux de diverses couleurs, » dit le baron DE BAZANCOURT, « éclairent le champ de combat, étendant jusqu'à l'horizon lointain leurs lueurs « étranges et fantastiques. Les clairons russes retentissent de toutes parts, et le « tocsin de la ville mêle ses tintements lugubres aux feux croisés de mousqueterie « et d'artillerie et aux décharges des bâtiments embossés dans le port.

« C'est un spectacle à la fois terrible et superbe.

« Sébastopol et tous les terrains qui environnent le lieu du combat sont cou- « verts d'un blanc linceul de neige ; les lueurs blafardes de feux courbes, lancés « par les batteries et par les vaisseaux ennemis, éclairent les masses compactes « des grenadiers russes et des cosaques volontaires du Don, luttant corps à corps « avec les zouaves, tandis que les travailleurs du génie s'efforcent de bouleverser « les parapets de la redoute ennemie. »

Cependant, sept officiers et un grand nombre de sous-officiers et de zouaves tombent en un instant autour du colonel, dont l'uniforme se déchire sous les baïonnettes russes. La lutte est trop inégale. C'est alors, que le colonel CLER s'établit en avant du parapet, sur la berme laissée en haut du fossé qui n'a qu'un mètre de profondeur. Ne voulant pas encore abandonner le terrain conquis par eux, les zouaves, un peu à l'abri derrière la gabionnade, se serrent les uns contre les autres et attendent les réserves.

Les feux se sont presque complètement éteints ; une demi-obscurité enveloppe de nouveau le champ de bataille. Mais la lutte n'est pas terminée,

car les zouaves sont toujours là, prêts à reprendre l'assaut, tandis que les Russes, ignorant encore qu'ils n'ont plus à faire qu'à une poignée d'hommes, restent sur la défensive ; ils n'osent pas maintenant venir poursuivre dans leur abri ces braves dont la folle audace et la terrible colère viennent de les frapper d'étonnement.

Le 2e Zouaves cerné.

Tout-à-coup, à la clarté des feux rouges qui, du côté de l'ennemi, se rallument, la faiblesse numérique de nos troupes apparaît. Massés en nombre sur le sommet de l'ouvrage, les Russes aperçoivent ces quelques hommes au fond du fossé. Ils sortent alors de la batterie par la droite et par la gauche, et le colonel et ses zouaves se trouvent enveloppés. Heureusement, un masque de gabions les protège du côté de la campagne, mais ils sont le point de mire de la mitraille et de la fusillade qui partent des vaisseaux et des ouvrages de la place. Une grêle d'obus et de balles vient s'abattre tout autour d'eux, faisant plus de mal aux Russes qu'à eux-mêmes. Le cercle des ennemis se resserre cependant ; ceux qui sont grimpés sur le parapet font pleuvoir sur les zouaves des pierres, des gabions et des débris de toute sorte.

D'instant en instant, le nombre des combattants du fossé diminue autour du colonel, tandis que s'accroît celui des assaillants. Vingt longues minutes dure cette lutte héroïque ; encore quelques-unes, et ce qui reste des deux bataillons du régiment sera presque complétement anéanti.

Aux abords de l'ouvrage, ceux des zouaves et de l'infanterie de marine qui ne sont point descendus dans le fossé avec le colonel luttent désespérément contre un ennemi bien supérieur en nombre et lui font subir des pertes considérables.

Trouée sanglante du colonel Cler et retour au camp.

Cependant là-bas, du côté du camp français, le clairon sonne désespérément, mais ses notes se perdent au milieu du vacarme du combat. Et cette sonnerie n'est point la charge, ni la marche. C'est peut-être la retraite, mais les zouaves, peu habitués à l'entendre, cette sonnerie-là, espèrent s'être trompés et restent sur le champ de bataille.

Le général Mayran, qui, pour mettre un terme à cette lutte héroïque, mais inégale, a fait sonner la retraite, car c'est bien la retraite, ne voyant pas les zouaves revenir, croit le régiment perdu. Une seconde fois, et de plus près,

le clairon lance encore les notes attristantes de la retraite. Cette fois le colonel a bien entendu. D'ailleurs des officiers russes crient en français aux zouaves!— « Bas les armes! » — « Jamais, répond le colonel CLER, vous n'aurez le plaisir « de trimballer chez vous un colonel de Zouaves! »

Puis, se ruant hors du fossé où ils sont cernés, le colonel et ses zouaves se précipitent sur l'ennemi, têtes baissées, la baïonnette en avant. La force de cet élan, qu'augmentent encore la colère et la rage qui dévorent ces braves est telle, que la ligne russe est obligée de se rompre, comme se rompt l'obus sous l'effet de la poudre, et, par une trouée sanglante, la poignée de héros parvient à s'échapper.

Hélas! ils sont nombreux ceux qui tombent encore en ce suprême effort; cependant la retraite se fait en bon ordre, quoique sous une grêle de projectiles : le capitaine BANON avec quelques hommes la protège. A droite et à gauche, sur les flancs, les commandants LACRETELLE et DARBOIS se retirent, eux aussi, avec ceux des zouaves qui ont combattu près d'eux.

A la hauteur des embuscades, les Russes cessent la poursuite; d'ailleurs, deux bataillons viennent de se déployer hors des tranchées pour soutenir les zouaves.

Arrivés près des parallèles, comme il rentrait avec les derniers combattants le colonel CLER se heurte tout à coup à un groupe nombreux de zouaves qui retournent vers le champ de bataille.

— « Ah! mon colonel, lui dirent-ils, on nous avait dit que vous étiez pris « et nous partions vous cherchez jusque dans Sébastopol, s'il l'eût fallu. »

Au camp, les zouaves pleuraient déjà, car beaucoup le croyaient mort.

**Le lendemain du combat.**

Il était trois heures du matin, lorsque les survivants de cet héroïque et sublime effort revinrent au camp. A la fièvre ardente, à l'élan enthousiaste du combat, succède maintenant l'abattement, la tristesse morne des appels, où l'on entend répondre à la suite de tant de noms ce mot: *Mort!* Ah! c'est qu'ils sont nombreux les braves que la mort a fauchés en ces quelques heures de folle mêlée; des escouades entières ont disparu. Officiers et soldats, pressés autour de leur colonel, sont glorieusement tombés, la figure tournée vers l'ennemi. Jamais le régiment n'a encore perdu tant de braves en de si

courts instants : 18 officiers et 270 hommes manquent à l'appel (1). Le colonel CLER, accablé de désespoir, s'est enfermé dans sa tente et ne veut voir personne, car lui, le chef héroïque, le brave des braves, il pleure maintenant comme un enfant. Oh ! gloire du drapeau, achetée par tant de sang, que tu dois nous être chère !

Mais voici que le jour se lève, lentement, comme s'il voulait retarder d'éclairer le théâtre du massacre de la nuit. La neige tombe à gros flocons : déjà les morts sont recouverts d'un blanc linceul.

« Tout à coup, raconte l'auteur des *Récits de Crimée*, au milieu du silence « morne du camp, s'élève, à l'heure du réveil, une mélodie mélancolique. Les « survivants prêtent l'oreille et reconnaissent l'air du fameux refrain :

« Ils sont là-bas qui dorment sous la neige,
« Et le tambour ne les réveille plus....

« On vit alors des pleurs sillonner les figures bronzées de plusieurs zouaves « qui pourtant, suivant l'expression vulgaire, en avaient vu bien d'autres. »

Ce combat de nuit aux *Batteries blanches*, où le régiment avait, presque tout seul, glorieusement, mais chèrement, soutenu l'honneur de toute l'armée, n'avait peut-être pas donné tout le résultat espéré, l'ouvrage n'ayant pu être démoli qu'en partie, mais il avait à coup sûr prouvé à l'ennemi que nous ne craignions pas d'aller chercher le succès loin de nos ouvrages, dans des conditions difficiles pour nous et avantageuses pour lui.

Les prisonniers interrogés, avouèrent que les Russes avaient là deux régiments complets, soit 8,000 hommes contre 1,500.

La conduite du régiment ce jour-là lui valut une admiration enthousiaste qui se traduisit par de nombreux éloges.

Dès le lendemain du combat, lord ROKEBY et les officiers anglais vinrent trouver le colonel CLER sous sa tente pour lui apporter les félicitations de toute l'armée anglaise. Le gouverneur de Sébastopol lui-même, le général

(1) Les capitaines DEQUIROT, SAGE, DOUX et BOREL, le lieutenant BARTEL, le sous-lieutenant SEVESTRE sont tués. Les capitaines BLANCHET, LACRETELLE, DU MAZEL, les lieutenants LESUR, GUILLERAULT, BARATCHARD, les sous-lieutenants VILAIN, RAMBAUD et LACAZE sont blessés. 270 hommes sont tués, blessés ou faits prisonniers.

OSTEN SACKEN, dans une lettre qu'il écrivit au général en chef, pour lui proposer une suspension d'armes en vue d'enterrer les morts (1), disait :

« Je m'empresse de vous dire que vos braves morts sur le champ de bataille « restés entre nos mains sont inhumés avec tous les honneurs dûs à leur « intrépidité exemplaire. »

Enfin, le vice-amiral BRUAT, commandant en chef nos forces navales, dans une lettre particulière adressée au général CANROBERT, s'exprime ainsi :

« Recevez toutes mes félicitations pour le vigoureux coup de main que vos « braves troupes ont exécuté cette nuit. Avec de pareils soldats, animés de la « confiance que vous leur avez inspirée, je ne regarde aucune entreprise comme « impossible. »

Ainsi, dans toute l'armée, courut de bouche en bouche la gloire du 2e Régiment de Zouaves.

Un ordre du jour du général Canrobert.

Cette gloire fut d'ailleurs officiellement consacrée par l'ordre du jour suivant du général en chef, dont la lecture fut faite à l'armée, le 27 février 1855 :

« Soldats,

« Dans le combat livré aux Russes pendant la nuit du 23 au 24 de ce mois « par des troupes du 2e corps, le but que nous nous proposions a été atteint, et « nos armes ont reçu un nouvel éclat qu'elles doivent pour la plus grande part « aux officiers, sous-officiers et soldats du 2e Zouaves, si vaillamment conduits « par leur digne chef, le colonel CLER, et les commandants de bataillon « LACRETELLE et DARBOIS.

« Le général en chef remercie au nom de l'Empereur et de la France les « braves qui viennent de soutenir l'honneur de notre drapeau avec une si haute « valeur, que nos ennemis eux-mêmes lui rendent hommage.

(1) Avant même que cette suspension d'armes eût été signée, un grand nombre de zouaves, malgré la défense faite, avait franchi les parapets pour aller en avant des tranchées chercher les morts et les blessés.

« Nous avons fait des pertes sensibles: un très grand nombre des nôtres, « presque tous appartenant au 2e Régiment de Zouaves, dont je ne saurais trop « louer le courageux élan, ont glorieusement succombé. Donnons-leur des « regrets, mais ils sont tombés pour la Patrie, pour l'Empereur, et leur mort « a été vengée par celle d'un nombre bien plus considérable de nos ennemis.

« Je fais connaître à l'Empereur et au Ministre de la guerre les noms de tous « ceux qui m'ont été signalés. Ils n'ont pas mis de bornes à leur dévouement, « je voudrais n'en pas mettre aux récompenses que j'ai à leur conférer, mais des « limites sont imposées à mes pouvoirs, et il ne m'est permis de rémunérer ici, « au nom de l'Empereur, que ceux qui ont été désignés comme braves entre les « plus braves. »

On verra à la fin de ce chapitre les noms de ces « braves entre les plus braves. »

**Adieux du colonel Cler au régiment.**

Dans le rapport du général MAYRAN au général en chef sur l'affaire du 23 au 24 février, se trouvaient ces lignes :

« Je dois vous signaler dès à présent le brave colonel CLER. C'est un général « de brigade à faire, suivant moi, non seulement en raison de ce qui s'est passé « cette nuit, mais encore eu égard à ses glorieux antécédents. »

Quelques jours après, le colonel CLER apprit sa nomination au grade de général.

Cette nouvelle causa au régiment, où le colonel s'était attiré, par sa bienveillance et sa bravoure, l'admiration et l'affection respectueuse de tous ses subordonnés, une grande joie, mêlée de profonds et sincères regrets. Ces regrets, le nouveau général les partageait de toute son âme, car il aimait son beau régiment et savait, en ayant eu déjà de nombreuses preuves, qu'il était adoré de ses zouaves. Aussi, ce fut du fond de son cœur que partit l'ordre du jour suivant, dans lequel il leur faisait ses adieux :

« Nommé général de brigade par décret impérial du 5 mars courant, j'éprouve « une profonde émotion en voyant arriver le jour où je dois me séparer de mon « bon régiment et des compagnons dont j'ai partagé pendant trois ans les « travaux, les périls et la gloire. En vous quittant, officiers, sous-officiers et « zouaves du 2e Régiment, je vous remercie du concours que vous m'avez

« constamment donné, je vous demande de me conserver un souvenir de bonne « affection, le soir, dans vos causeries du bivouac, et plus tard, à votre retour « dans la Patrie, dans les récits de guerre que vous ferez au foyer de la famille. « Il ne m'est pas donné de pouvoir lire dans le livre du destin, mais, d'avance, « je prévois qu'il me sera difficile d'inscrire sur mes états de service de noms « plus glorieux que ceux de Laghouat, des Babors, de l'Alma, d'Inkermann, de « l'attaque de la nuit du 23 au 24 février et de Sébastopol, combats où j'ai été « fier et bien heureux de marcher à votre tête.

« En terminant ces adieux par la voie de l'ordre, je ne vous encourage pas à « continuer à être braves; depuis longtemps, j'ai appris à connaître les zouaves, « je sais qu'ils méprisent la mort et qu'ils sont patients dans la souffrance. Je « vous demanderai de conserver votre excellent esprit de corps et d'accorder « votre confiance et votre dévouement à mon successeur. »

Ce successeur fut le colonel Saurin, un vieil Africain, lui aussi, qui avait longtemps servi à la Légion étrangère et au Bataillon d'Afrique.

De février à juin 1855.

Après la chaude affaire qui vient de se passer, le régiment est fortement désorganisé par toutes les pertes qu'il a faites. Pour le remettre sur pied, 166 hommes des autres régiments de l'armée de Crimée passent au 2e Zouaves.

Puis, la vie reprend comme avant, mais les sorties des Russes sont plus nombreuses et plus vigoureuses et les alertes sont fréquentes.

Le printemps, qui apparaît bientôt, donne un nouvel élan aux travailleurs des tranchées, et la construction des travaux devant Malakoff avance rapidement.

Chaque jour, le 2e Zouaves est représenté dans les tranchées par 115 travailleurs qui manient la pioche jour et nuit.

Dès le commencement d'avril, le régiment doit fournir encore, en plus des travailleurs, gardes et corvées, des canonniers auxiliaires à l'artillerie et à la marine.

Après cette fièvre ardente de travail, les batteries de siège sont achevées, et, le 9 avril, à quatre heures et demie du matin, le feu est ouvert sur toute la ligne. Les coups de canons se succèdent sans intervalle pendant plusieurs heures, tandis que tombe une pluie torrentielle. Au loin, tonnent les pièces russes qui répondent aux nôtres. De temps en temps, une détonation plus

forte se fait entendre; c'est une mine qui fait explosion. Ce feu, qui reprend chaque jour, ne nous fait, en général, qu'assez peu de mal[1].

Cependant, le 12 mai, dans la soirée, à la chute du jour, une bombe russe, venue de la *batterie du Phare,* tombe sur la poudrière de notre batterie du fond du port occupée par trois escouades de zouaves et y fait explosion; un sergent et deux zouaves ont disparu, six ont été portés à l'ambulance; la batterie a éprouvé un grand dégât. Un de ces zouaves, qu'on n'a pu retrouver, à dû être projeté à une très grande distance.

Le 20 mai, le régiment apprend que le commandement en chef de l'armée passe aux mains du général PÉLISSIER, le général CANROBERT, dont les vues personnelles ne sont plus en conformité avec les plans élaborés à Paris, ayant demandé, avec une remarquable abnégation, à reprendre le commandement de son ancienne division.

Cependant la belle saison est complètement revenue et, avec elle, un regain de joie au camp des zouaves. Les petites réunions du fond des tentes autour des cheminées sont remplacées maintenant par des stations prolongées en plein air autour des tables des cantines et des étalages des mercantis qui fourmillent aux abords du camp et en forment pour ainsi dire des faubourgs. *Flibustopol*, *Coquinville*, très achalandées, rappellent les guinguettes de la banlieue parisienne, si chère aux zouaves; c'est là qu'ils invitent à boire tous leurs amis : Anglais, Turcs et Piémontais, auxquels ils racontent pour la centième fois, mais toujours avec le même succès, leurs vieilles et merveilleuses histoires d'Afrique.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre:**

*Journal des marches et opérations de la 3e division du 2e corps de l'armée d'Orient.* — *Journal des marches du 2e corps.* — Rapport adressé par M. le général MAYRAN à M. le général commandant le 2e corps à la suite du rapport du colonel CLER. — *Journal de tranchée* (attaque contre la tour Malakoff). — Rapport du général CANROBERT au ministre de la guerre. — *Correspondance de l'armée d'Orient* (février 1855). — *Registre matricule du 2e Zouaves.*

---

(1) Citons pourtant un acte de dévouement : le 20 avril, une bombe russe vient de tomber dans la batterie de la marine Bianchi et, commençant à fuser, met le feu aux sacs à terre qui recouvrent la soute aux poudres. Une explosion terrible va se produire. Le zouave DAGÉS se précipite sur la bombe, malgré le danger imminent et, aidé d'un matelot, il réussit à la rejeter hors de la batterie.

## Citations et récompenses à la suite de l'affaire des Batteries blanches (23-24 février 1855)

1° Citations.

A la suite de l'affaire que nous venons de raconter, le colonel cite dans son rapport comme s'étant particulièrement distingués :

« Le capitaine SAGE, qui a eu la cuisse brisée et est tombé, près du colonel, au « moment où l'on cherchait à percer la ligne des Russes; le capitaine DEQUIROT (1), « emporté par un boulet au moment où il arrivait sur le parapet; le capitaine BOREL, « qui a voulu, malgré une dangereuse maladie, guider sa compagnie au combat « où il trouva la mort; le capitaine DOUX qui, frappé sur le parapet, disait à ses « zouaves : « Non, laissez-moi mourir ici, retournez au combat où votre présence « est nécessaire. » Le lieutenant BARTEL qui, couché dans le fossé, criait aux zoua- « ves voulant l'emporter : « Marchez toujours, c'est le moyen de me prouver votre « dévouement »; le sous-lieutenant SEVESTRE, jeune Saint-Cyrien, arrivé depuis « quelques jours à peine, qui a été frappé de plusieurs coups de baïonnette au « moment où il cherchait à rallier ses zouaves qui venaient de s'ouvrir un passage « dans le cercle russe; le sergent RICHARD, tué sur le parapet, après avoir assommé « plusieurs russes à coups de crosse; le sergent BREYSSE, vieux soldat blanchi sous « le harnais, atteint mortellement dans le fossé, criant aux zouaves qui voulaient

---

(1) Les Russes prirent le corps du capitaine DEQUIROT pour celui du colonel. Voici, à ce sujet, une jolie anecdote rapportée par le colonel CLER lui-même dans les ***Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves*** : « Lors de l'armistice qui suivit le combat du 24 mars 1855, « le colonel CLER, alors général, prit des renseignements auprès d'un jeune lieutenant « russe sur le sort des officiers et soldats du 2e Zouaves qui avaient disparu pendant « l'affaire du 24 février. L'officier, ayant dit au général que le corps du colonel avait été « relevé dans la redoute et enterré avec les plus grands honneurs, le général qui avait « quelque ressemblance avec le capitaine DEQUIROT, se fit donner par le jeune Russe un « portrait du prétendu colonel de Zouaves. Le lieutenant affirma, entre autres choses, « que cet officier était chauve. — « Le colonel du 2e Zouaves n'est pas encore chauve, « répliqua le général en enlevant son képi, regardez, Monsieur... » — « Mais vous êtes « général, répondit l'officier. » — « Je suis général aujourd'hui ; dans la nuit du 23 au 24 « février j'étais colonel du 2e Zouaves. » — « Recevez alors mon compliment, j'apprends « avec bonheur votre avancement. » — « Où donc ai-je eu l'honneur de vous rencontrer « que vous vous intéressez si vivement à tout ce qui peut m'arriver d'heureux ? » — « C'est « la troisième fois que je me trouve devant vous, mon général, et j'en suis fier; les deux « premières fois c'était à l'Alma et à la redoute Selinginsk. »

« l'emporter : « Mon affaire est faite, merci, mes amis, laissez-moi et tâchez de « faire la vôtre. »

« Le sergent LIOTARD qui, l'épaule traversée par un coup de baïonnette, et « maintenu contre un gabion par le Russe qui l'a frappé, a la présence d'esprit « de raccourcir son arme en la saisissant par le canon et l'enfonce dans le ventre « du Russe. »

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur : 2e Récompenses.

Officiers: MM. LACRETELLE, chef de bataillon.
BLANCHET, capitaine.
Chevaliers: MM. DU MAZEL, LACRETELLE, capitaines.
BARATCHARD, lieutenant.

Chevaliers: MM. RAMBAUD, sous-lieutenant.
VIGNAU, sergent-major.
FLOMBON, AIGROT, THYRIOT, sergents.

La médaille militaire est conférée à PRADELLE, sapeur; ESMIEU (1), sergent; DEMONT, sergent-major; DORIDAT, FAILLOT, sergents; MOREAU, zouave; AMBRÉE, caporal clairon; TAILLAND, caporal; CHAZAL, DERLICQUE, PROU, zouaves; BRAND, clairon; LABRUT, sergent-major; MOUFFART, zouave; PAGET, sergent; DUBOIS, zouave; BOUDET, sergent; AVRAND, caporal; MARTINEL, zouave.

Sont promus :

Chef de bataillon: BANON, capitaine.
Capitaines : GUILLERAULT, FRACETTO, lieutenants.
Lieutenants: DOUSSEAU, FAGON, VILLAIN, sous-lieutenants.

Sous-lieutenants: SILLAN, sergent; VINCENDON, sergent-major; PRADIER, adjudant; PÉPIN, LABRUNE, sergents-majors ; DE CETTO, sergent; BOSC, sergent-major.

(1) Le sergent ESMIEU était le frère du sous-lieutenant ESMIEU blessé mortellement à l'Alma. Il était sergent au 1er Zouaves et détaché au bureau arabe d'Alger, lorsqu'il apprit la mort de son frère. Il demanda immédiatement au gouverneur général RANDON l'autorisation de quitter le bureau arabe et de passer au 2e Zouaves en Crimée. Le maréchal refusa d'abord, puis céda devant son insistance. ESMIEU passa au régiment comme simple zouave ; le colonel le nomma sergent dès son arrivée. Dans la nuit du 23 au 24 février il se fit remarquer par sa bravoure et fut d'ailleurs blessé.

# CHAPITRE VI

## Prise des Ouvrages blancs

**(7 Juin 1855)**

---

SOMMAIRE. — Ouvrages blancs et Mamelon Vert. — Avant l'assaut. — Prise de l'ouvrage du 27 février. — Prise de la batterie du 2 mai. — Retour aux Ouvrages blancs. — La veillée des armes. — Trois jours sur le champ de bataille. — Rapports et ordres à la suite du combat. — Citations et récompenses.

**Ouvrages blancs et Mamelon Vert.**

L'énergique démonstration de la nuit du 23 au 24 février n'a fait que ralentir un peu les Russes dans leurs travaux de défense. Ils reprennent bientôt la construction de nouvelles redoutes, à la fois sur le plateau qui va du Carénage à la mer et sur le plateau du Mamelon Vert, de l'autre côté du Carénage.

Deux ouvrages ont été construits sur le premier plateau. Ce sont les Ouvrages blancs du 22 et du 27 février appelés par les Russes, redoutes de *Wolhynie* et de *Séléginsk,* du nom des régiments qui les ont construites.

Une redoute appelée *Kamtchatka* domine le Mamelon Vert. Enfin un ouvrage dit *des Carrières,* établi en avant du camp anglais, complète le système avancé de défense de Sébastopol du côté de l'est et du sud-est, en face des camps occupés par le 2ᵉ Corps d'armée.

Ces ouvrages, qui ont bientôt pris un développement considérable, arrêtent la marche de nos cheminements et sont si rapprochés de nos tranchées extrêmes que le tir à petite portée, partant de ces positions, nous cause chaque jour des pertes sérieuses.

Le 2 juin, le lieutenant ROSSIGNOL, du régiment, est blessé en allant poser une embuscade et meurt le 3 juin.

Le feu des Russes augmente, les alertes sont de plus en plus nombreuses. La ligne des ouvrages ennemis forme une solide barrière qui nous empêche maintenant d'avancer. Les avant-postes des deux camps sont presque au contact; une action décisive est imminente.

Le général PÉLISSIER, informé de la situation du 2e Corps, décide que l'assaut sera donné contre toute la ligne de défense que ce corps a en avant de lui, et, le 6 juin, les ordres sont lancés en vue d'une attaque pour le lendemain.

Il s'agit de s'emparer, à droite, sur le contrefort du Carénage, des Ouvrages du 22 et du 27 février; au centre, d'enlever le Mamelon Vert, en avant de la tour Malakoff; à gauche, de se rendre maître de l'ouvrage *des Carrières*.

Dans cette attaque d'ensemble, la part réservée à la 3e division est l'assaut des Ouvrages blancs des 22 et 27 février

La nouvelle de cet assaut est accueillie partout avec le plus grand enthousiasme; les zouaves surtout sont contents de pouvoir aller de l'avant, prendre du large et s'emparer de ces ouvrages trop rapprochés, qui depuis si longtemps les obligent à piétiner sur place.

**Avant l'assaut.**

Le 7 juin au matin, le régiment est prêt, quoique l'attaque ne soit décidée que pour sept heures du soir. Il écoute en frémissant d'impatience la lecture de l'ordre du jour suivant du général BOSQUET :

« Officiers et soldats du 2e Corps,

« Le général en chef a jugé que le moment était venu de frapper l'ennemi au « cœur, et le 2e Corps aura l'honneur de porter les premiers coups, en enlevant « en plein jour le Mamelon Vert et les Ouvrages blancs. Nous les enlèverons à « la française, au cri de : Vive l'Empereur ! mais que chacun se souvienne qu'à « l'endroit où nous mettons le pied, nous y restons. En conséquence, ces

« ouvrages, que nous aurons conquis ce soir, nous les garderons contre tous « les retours que fera l'ennemi de nuit ou de jour. Que chacun mette tout son « cœur, toute son intelligence, toute son énergie à bien comprendre et à « exécuter les ordres de son chef direct. Souvenez-vous tous de l'Alma, d'Inker- « mann et des deux beaux combats de nuit où l'ennemi a constamment cédé devant « vos baïonnettes et jurons tous ensemble de marcher en avant toujours et ne « pas reculer d'un pas ! »

Après cette allocution chaleureuse, de tous côtés se croisent les dernières instructions, les derniers ordres de détail.

La brigade DE LAVARANDE, l'ancienne DE MONET, celle dont fait partie le 2e Zouaves, doit attaquer l'ouvrage du 27 février, le plus rapproché. Elle se compose de 2 bataillons du 2e Zouaves, de 2 compagnies du 19e bataillon de chasseurs à pied et de 10 compagnies du 4e d'infanterie de marine.

Dès quatre heures, les hommes sont conduits dans le plus grand silence aux tranchées, en prenant par le ravin du Carénage. Le colonel SAURIN marche à la tête du régiment. Arrivés à la parallèle la plus avancée, les zouaves s'arrêtent. Ils sont maintenant à 500 mètres à peine de l'ouvrage qu'ils doivent enlever tout à l'heure, à 200 mètres des embuscades russes qui défendent l'ouvrage. Ils sont sûrs du succès, et, le regard tourné vers la batterie de Lancastre, ils attendent la fusée qui, s'élevant dans les airs au-dessus de la batterie, doit donner à toute les troupes d'assaut du corps d'armée le signal de l'attaque.

**Prise de l'ouvrage du 27 février.**

Tout à coup, à sept heures exactement, au-dessus de la batterie de Lancastre, s'élève la fusée-signal, qui traverse l'espace avec un sifflement aigu. Sur toute la ligne alors, les troupes bondissent hors de leurs retranchements.

« Comment dire l'élan, l'enthousiasme de ces vaillantes troupes qui se préci- « pitent ! De toutes parts les cris de vive l'Empereur ! parcourent les rangs : c'est « le mot d'ordre du combat. Ce flot humain monte et envahit la colline, comme « une marée vivante que pousse une force irrésistible (1). »

(1) Baron DE BAZANCOURT.

La compagnie Lescop, sortie la première de la parallèle, se répand en tirailleurs et se jette sur les embuscades russes; elle est accueillie par un feu de mousqueterie à bout portant, mais passe. Derrière elle, le 1$^{er}$ bataillon, avec le commandant Lacretelle, s'avance au pas de course, sans prendre le temps de se former en colonne; les hommes, sous la pluie des balles, bondissent; ils ne s'occupent même pas des avant-postes qui essayent d'entraver leur élan; ils n'ont qu'un objectif: l'ouvrage. En quelques minutes, les 500 mètres qui les séparent sont franchis, et les zouaves arrivent sur le saillant de la redoute à prendre. Un fossé large et profond, dont les talus sont taillés à pic dans le roc, des parapets d'un relief énorme, tels sont les obstacles qu'il faut franchir sous le feu redoublé des Russes. Deux caronnades enfilent le fossé, vomissant leur mitraille. Les Russes, d'en haut, déchargent leurs armes sur les assaillants. La terre mobile roule sous les pieds des zouaves; ceux qui sont tués dans les premiers rangs, et ils sont nombreux, entraînent dans leur chute ceux qui les suivent. Mais ces braves soldats montent quand même. N'ayant plus le temps de recharger leurs armes, les Russes à grands coups de crosse et d'écouvillon, essayent d'écraser les zouaves qui montent. Au pied du parapet, les clairons sonnent une charge qui entraînerait des morts. Rien ne peut arrêter l'élan des zouaves qui, leur colonel en tête, couronnent bientôt la crête du parapet et se précipitent en masse dans l'ouvrage. Pendant ce temps, le commandant Darbois, sortit le dernier de la parallèle avec le 2$^{e}$ bataillon, est arrivé, lui aussi, au pied de l'ouvrage. Ne pouvant trouver place à l'escalade où chacun se pousse, se presse et se bouscule, il fait porter une partie de ses zouaves sur la batterie qui relie la redoute enlevée en ce moment par le 1$^{er}$ bataillon à celle, plus à droite, dont s'empare l'infanterie de marine.

Dans l'ouvrage, à la suite de l'assaut, un combat acharné, s'engage, corps à corps; la crosse et la baïonnette font de larges et sanglantes ouvertures dans les masses ennemies qui se défendent encore.

Cependant, la lutte n'est plus possible pour les Russes environnés de tous côtés, et les derniers défenseurs se réfugient en partie dans des casemates où ils se rendent à discrétion; les autres s'enfuient dans la direction du Carénage et de Sébastopol.

**Prise de la batterie du 2 mai.**

Tandis que le régiment s'emparait ainsi de l'ouvrage du 27 février, sur

toute la ligne, les troupes du 2e Corps étaient victorieuses: à gauche la colonne DE FAILLY s'emparait de l'ouvrage du 22; le drapeau tricolore flottait sur le Mamelon Vert, et l'ouvrage des Carrières était emporté par les Anglais. A sept heures et demie la victoire était complète. Les derniers coups de feu son couverts par les sonneries triomphantes de nos clairons, se répandant de crête en crête, tandis qu'à l'horizon lointain, derrière Sébastopol, « le « soleil se couchait dans les flots de la mer, éclairant cette scène de combat « de ses derniers rayons. »

Le régiment venait de s'emparer de l'ouvrage qui lui avait été donné comme objectif.

« Là se bornait la tâche qui nous avait été confiée », dit le colonel SAURIN, dans son rapport sur le combat, « et nos pertes, quoique sensibles, n'étaient « pas très considérables, quand la charge fut sonnée je ne sais où. »

En entendant cette sonnerie tant chérie d'eux, les zouaves, encore sous l'empire de l'excitation que donne le combat, sortent de l'ouvrage, et le capitaine LESCOP à leur tête, se précipitent dans la direction des fuyards, vers Sébastopol. Course folle et échevelée. Ils dépassent l'ouvrage du 22 février, que vient de prendre la colonne DE FAILLY. Ils arrivent à une batterie, située à 200 mètres à peine de la baie du Carénage, la batterie du 2 mai, la traversent en enclouant les pièces, et continuent toujours leur course à la poursuite de l'ennemi. Ils franchissent maintenant sur les talons des Russes le pont qui assure la retraite par la baie du Carénage, et les voilà aux portes même de Sébastopol. Héroïque folie! Emportés par leur audace téméraire, ils ont dépassé les ordres qui leur ont été donnés.

L'heure n'est point encore venue de donner l'assaut définitif à Sébastopol. La batterie du 2 mai même, à plus de 500 mètres de l'ouvrage du 22 février, le plus éloigné de nos lignes, sous le canon des forts de l'enceinte et de ceux du nord de la rade, ne peut pas encore être occupée en ce moment.

Cependant, si toutes les pertes, subies par les zouaves à partir de cette sortie de l'ouvrage du 27 février, ne furent point directement utiles au succès que l'on s'était proposé d'atteindre pour cette journée et que l'on avait obtenu déjà, elles durent néanmoins faire une impression terrible sur les Russes, et leur montrer de quel élan étaient capables ces hommes auxquels la victoire que l'on attendait d'eux ne suffisait plus maintenant.

En voyant cette poignée d'hommes isolée qui s'était avancée si loin du gros de l'armée, les Russes font sortir de Sébastopol plusieurs bataillons de réserve et une batterie d'artillerie. En même temps, deux bateaux à vapeur viennent s'embosser près de la côte et ouvrent le feu. Les zouaves sont criblés de mitraille. Ils doivent reculer. Le capitaine LESCOP est tué. Les zouaves rentrent dans la batterie du 2 mai sur laquelle s'abat une nuée de projectiles. Les pertes alors deviennent énormes. Le général MAYRAN envoie l'ordre d'évacuer la batterie. Derrière les zouaves, fatigués par cette longue lutte et regagnant péniblement leur point de départ, les Russes tentent un retour offensif, mais une charge à la baïonnette les arrête et laisse entre nos mains 60 prisonniers dont 3 officiers. Ce dernier effort permet aux zouaves de rentrer dans les ouvrages pris dès le début du combat et qui restent définitivement en notre possession. **Retour aux Ouvrages blancs.**

La nuit est venue maintenant jeter son voile noir sur le champ de bataille. Les zouaves sont couchés et se reposent dans les broussailles, autour des redoutes qu'ils viennent de conquérir; en avant d'eux, les sentinelles debout, l'arme au pied et l'oreille au guet, veillent, car les Russes rôdent encore aux environs, et des coups de feu éclatent de temps en temps dans le calme de la nuit. **La veillée des armes.**

A l'intérieur des ouvrages, les réserves travaillent avec le génie à mettre les parapets en état de défense, car une tentative des Russes est peut-être à craindre. En effet, au milieu de la nuit, la sonnerie de *garde à vous* se fait entendre; alerte! C'est l'ennemi qui tente un retour offensif. En un clin d'œil, les zouaves sont debout, mais une seule décharge suffit à mettre l'ennemi en fuite, et les zouaves se recouchent tandis que les obus continuent à pleuvoir autour des ouvrages.

Pendant toute la nuit, des hommes munis de lanternes et portant des litières parcourent le champ de bataille, enlevant les blessés et les morts. Ils sont là nombreux, étendus pêle-mêle autour des redoutes, car la journée a coûté cher au régiment.

« Si la victoire a sur la tête une auréole d'or, elle a au cœur une profonde « blessure. »

Sept officiers tués, 16 blessés[1], 305 hommes hors de combat[2] tel est le bilan de deuil de cette terrible journée, et c'est un lugubre spectacle que celui de ces pâles visages, vaguement éclairés par la lune : quesques-uns semblent dormir, d'autres ont encore après la mort l'expression farouche qu'ils avaient en escaladant le parapet sur lequel les a couchés la balle ennemie.

Ceux qui survivent s'efforcent de se consoler de toutes ces pertes en songeant à la gloire immortelle que ce sang versé vient de graver sur les plis sacrés du drapeau. Et la triste rêverie des zouaves est bercée par le grondement sourd du canon russe qui, pendant toute la nuit, ne cesse de tonner dans la direction de Sébastopol.

**Trois jours sur le champ de bataille.**

Malgré l'effort héroïque que venait de fournir le régiment et la nuit en armes qu'il venait de passer sur le champ de bataille, il ne devait point encore rentrer au camp. Le combat d'ailleurs ne semblait pas complètement terminé : pendant toute la journée du 8 juin, les Russes continuèrent à cribler de projectiles les redoutes perdues par eux, tirant à la fois de la ville et de la mer où quatre petits vapeurs, ancrés près de la côte, nous firent beaucoup de mal.

Pendant ce temps, les zouaves s'abritaient de leur mieux au moyen de gabionnades, car la position qu'ils occupaient était particulièrement périlleuse : le général DE LAVARANDE est tué au moment même où il donne un ordre ; plusieurs hommes du régiment sont blessés. Le tir des Russes ne cesse pas un instant. La nuit se passe comme la précédente à veiller aux avant-postes. Le 9, cette lutte acharnée a cependant quelques heures de trêve ; une suspension d'armes est conclue pour pouvoir de part et d'autre enterrer les morts :

---

(1) Son tués les capitaines LIGNEROLLE, LESCOP, PRÉVOST, DE LA VAISSIÈRE, DORÉ, PERROT et le lieutenant MICHELIN. Parmi les blessés figurent le capitaine JAVARY DE RÉCOURT, FRACETTO, les lieutenants PETIBEAU, ARNAUD, les sous-lieutenants THOURRET, PERCEVAL, VINCENDON et RITTER.

(2) Parmi les sous-officiers tués se trouvait le sergent ESMIEU, le frère du sous-lieutenant tué à l'Alma.

Les deux cantinières TRIMOREAU et DELANOUE furent blessées : cette dernière arriva avec les premiers zouaves sur les parapets de la redoute Séléginsk et le commandant LACRETELLE l'embrassa en disant : « Bravo, Madame ? »

« Chaque nation vient prendre sur des civières les restes glacés de ses com-
« battants et les transporte dans l'intérieur de ses lignes. »

Enfin, le 10 juin, après trois jours et trois nuits passés sur le champ de bataille, où ils ont été si cruellement éprouvés, les zouaves sont relevés aux Ouvrages blancs par l'infanterie de marine, et peuvent enfin rentrer au camp pour y prendre un repos bien gagné.

Malgré ces trois rudes journées, pendant lesquelles ils ont été exposés, presque sans abri, jour et nuit à une vive canonnade, ils n'ont pas encore perdu leur intarissable gaieté, et, c'est en chantant qu'ils regagnent leurs tentes du camp du Moulin; mais hélas! les effectifs sont bien réduits et elles sont nombreuses les tentes qui ne retrouvent plus leurs hôtes disparus.

Il reste à peine trente hommes valides par compagnie.

Rapports et ordres à la suite du combat du 7 juin 1855.

A la suite du récit d'un combat comme celui auquel nous venons d'assister, il est impossible d'ajouter aucun commentaire. Le général en chef, dans son rapport au Ministre de la Guerre, s'exprime ainsi :

« Que vous dirais-je, Monsieur le Maréchal, des troupes du 2^e^ corps? Les
« faits parlent plus haut que tout ce que je peux écrire : elles ont été admirables.
« L'enlèvement de vive force des redoutes russes en avant de Sébastopol, gage
« assuré du succès de nos opérations prochaines, restera l'un des faits les plus
« considérables de cette campagne. »

De tous côtés, les éloges affluent à l'adresse de ces braves qui ne cessent d'en mériter. Leur général de division écrit :

« Mes hommes se sont montrés comme toujours les plus braves soldats du
« monde; pénétrant dans l'ouvrage par toutes les issues, sans tenir compte d'un
« fossé difficile à franchir; luttant corps à corps, à la baïonnette, à coups de
« pierre, ils ont chassé l'ennemi ou l'on tué sur place; l'énergie et l'enthousiasme
« de mes troupes était sans limite. »

Enfin voici l'ordre du jour du général en chef au 2^e^ Corps le lendemain de ce glorieux combat :

« Soldats,

« Le combat du 7 juin est une brillante victoire par l'éclat qu'il jette sur nos « armes et par la grandeur des résultats obtenus. Vous avez bien mérité de « l'Empereur. A force de courage et d'élan, vous avez arraché à l'ennemi les trois « redoutes, armées d'une puissante artillerie, qui formaient, à l'extérieur, la « principale défense de la place; 62 bouches à feu sont restées entre nos mains, « 400 prisonniers dont 14 officiers sont en notre pouvoir.

« Un ordre du jour ultérieur fera connaître à l'armée et au pays les corps qui « ont glorieusement figuré dans cette lutte et les noms de ceux d'entre vous « auxquels est dû le prix de la valeur.

« Je me borne à vous dire aujourd'hui que votre tâche s'est noblement « accomplie. Nous venons de faire, avec le concours de nos braves alliés, un pas « décisif vers le but que poursuivent et qu'atteindront, soyez-en sûrs, vos persé- « vérants efforts.

« Soldats, ma confiance en vous est sans bornes et votre général en chef a « l'orgueil de penser que la vôtre lui est acquise. »

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 3e division du 2e corps de l'armée d'Orient.* — Rapport du général PÉLISSIER, commandant en chef, au Ministre de la Guerre. — Rapport du général MAYRAN, commandant la 3e division. — Rapport du colonel SAURIN. — *Correspondance de l'armée d'Orient* (juin 1855). *Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Citations et récompenses à la suite de l'affaire

Se sont particulièrement distingués : 1° Citations.

« Le capitaine LESCOP, qui s'est fait tuer sous les murs même de Sébastopol; « le capitaine PERROT qui, atteint mortellement, en arrivant en haut de l'escarpe, « n'a eu que le temps de s'écrier : « En avant! le 2e Zouaves! »; les capitaines « DORÉ, LIGNEROLLES et DE LA VAISSIÈRE, tués en tête de leur compagnie.

« Les sous-lieutenants BEYSSIER et DE CETTO, les sergents SUZINI et VUAMET, « le caporal VOIRIN, qui se sont distingués entre les plus braves. »

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur : 2° Récompenses.

| | |
|---|---|
| Chevaliers : MM. LAUER, POUYANNE, JAVARY, capitaines. | Chevaliers : MM. VASSEUR, sergent-major. COUTERY, sergent. |

La médaille militaire est conférée à MARTEL, CLAVEL, BLONDEL, sergents; MIRAUCHAUX, LAYAYE, caporaux; SENTENAC, LAPLANCHE, LERNÉ, BRIÈRE, SURSOL, ARMAND, zouaves; BOURREAU (1), clairon.

(1) Ce dernier, en roulant une bombe tombée à l'entrée d'une poudrière, a sauvé ainsi un grand nombre de scs camarades.

# CHAPITRE VII

## Attaque générale de la place

**(18 Juin 1855)**

---

SOMMAIRE. — L'attaque générale de la place est décidée. – Les ordres pour l'attaque. — En position en attendant l'attaque. — Les Zouaves sous la mitraille s'avancent jusqu'à 300 mètres de la batterie de la Pointe. — Cinq heures sous le feu. — Retraite en bon ordre. — Conclusion de ce combat. — Le régiment complètement décimé quitte le corps de siège. — Récompenses à la suite de l'affaire.

L'attaque générale de la place est décidée.

La prise des Ouvrages blancs et du Mamelon Vert est de part et d'autre le signal d'une reprise acharnée des travaux d'attaque et de défense. De notre côté, ces travaux ont fait le 7 juin un sérieux bond en avant, et le succès excite au plus haut point l'ardeur des travailleurs qui, des tranchées au fond desquelles ils s'avancent, creusant la terre, peuvent, en se redressant, apercevoir maintenant presque tout près d'eux, l'enceinte de la ville et les dernières batteries qui défendent encore le cœur de la place.

Du côté de l'ennemi, dans la fièvre d'activité qui préside aux travaux de défense, on sent déjà poindre le désespoir. Un à un, les ouvrages avancés sont tombés entre nos mains, et les Russes en sont réduits maintenant à creuser leurs fossés et à élever leurs parapets autour de la batterie de la Pointe et de la tour Malakoff, c'est-à-dire contre les murs mêmes de la

ville assiégée. Ces travaux s'exécutent avec une sorte de rage fébrile, force factice, symptôme d'une prochaine agonie.

La canonnade d'ailleurs ne cesse plus un instant: de part et d'autre, on tâche d'entraver le plus possible l'effort de l'adversaire.

Le 15 juin, vers minuit, nos avant-postes aperçoivent en avant d'eux de nombreux rassemblements russes.

Une violente mousqueterie commence. La division prend les armes, mais les Russes ne tardent pas à se retirer, le feu cesse et nos troupes rentrent au camp.

Le lendemain, notre artillerie parvient à éteindre le feu des Russes. Cet avantage est pour le général en chef l'indice lui annonçant qu'il est l'heure peut-être de tenter l'effort suprême qui terminera la lutte, en faisant tomber la ville entre nos mains.

L'assaut général de la place est décidé pour le lendemain.

D'après les ordres du général en chef, l'attaque générale sera exécutée par trois colonnes distinctes. Deux divisions du 2e Corps (MAYRAN et BRUNET) et une division du 1er corps (D'AUTEMARRE) forment ces colonnes. Les ordres pour l'attaque.

La division MAYRAN sera chargée de la droite de l'attaque et devra emporter les retranchements qui s'étendent de la batterie de la Pointe au Petit Redan du Carénage.

La 1re brigade de cette division, commandée par le colonel SAURIN, doit longer la berge gauche du ravin du Carénage, se prolonger vers la droite et attaquer la batterie de la Pointe, en la tournant des deux côtés. La 2e brigade (général DE FAILLY) dirigera ses efforts contre le Petit Redan.

Le 2e Zouaves, qui fait partie de la 1re brigade et qui forme l'extrême droite de l'attaque, après avoir longé le Carénage en se défilant des feux de la place, enverra l'un de ses bataillons vers la droite de la batterie de la Pointe, l'autre vers la gauche; ces deux bataillons devront se réunir dans cette batterie tournée, en y pénétrant par la gorge. La mission des zouaves est particulièrement difficile, et le général en chef, qui le reconnaît dans son rapport, compte sur l'élan des troupes d'élite auxquelles il la confie.

Les hommes emporteront du camp deux jours de vivres et 80 cartouches. L'attaque aura lieu le lendemain matin au petit jour.

« Dans un grand conseil chez le général en chef, on décide que l'assaut aura « lieu à trois heures du matin. Le signal doit être un bouquet de fusées d'artifice « tiré de la batterie Lancastre, que le général PÉLISSIER avait choisie pour son « quartier général. »

Les troupes iront, dès la veille au soir, prendre possession en silence du terrain d'où elles devront s'élancer sur les ouvrages russes. Dans la journée, le général MAYRAN, en personne, va, avec les adjudants-majors de chaque corps, reconnaître les emplacements que les troupes devront occuper.

Dans les divers camps et principalement dans celui des zouaves, règne une certaine impatience, comme à la veille des grands évènements.

L'enthousiasme du combat dévore les esprits.

**En position en attendant l'attaque.**

Le 17 juin, à huit heures du soir, les deux bataillons du régiment prennent les armes. Comme ils doivent former la tête de la 1re colonne d'assaut, et qu'il y aura des fossés profonds à franchir et des parapets élevés à escalader, un grand nombre d'hommes vont prendre à la tranchée des échelles, des pioches et des haches.

L'appel fait, les zouaves se dirigent en silence vers le ravin du Carénage, et s'installent le plus près possible de l'emplacement qu'ils doivent occuper tout à l'heure et duquel ils partiront à l'assaut.

Les hommes sont assis ou couchés à plat ventre près du sommet de la berge et gardent le silence le plus absolu, pour cacher à l'ennemi les dispositions prises.

« Malheureusement, c'était une de ces belles nuits d'été, pendant lesquelles « l'obscurité semble porter en soi les reflets lumineux des dernières clartés du « jour. »

Aussi, les Russes sont sur leurs gardes. Du côté de la batterie de la Pointe, en effet, on voit des feux qui vont, viennent et s'agitent; c'est l'ennemi qui, s'apercevant de nos mouvements, se prépare à recevoir l'assaut.

Vers deux heures et demie du matin, les zouaves sortent sans bruit du ravin et viennent occuper l'emplacement reconnu à l'avance. Le général MAYRAN, qui installe lui-même ses troupes aux points choisis par lui, quitte

chacune d'elles, en disant aux officiers réunis auprès de lui ces seuls mots: « Pour l'honneur de l'armée et l'honneur de la France, il faut aujourd'hui « vaincre ou mourir. »

Le silence est profond et toutes les précautions ont été prises pour s'efforcer de cacher le plus possible aux Russes nos mouvements; mais on entend tout à coup une sonnerie lointaine dans le camp ennemi; c'est le *garde à vous*. La surprise est éventée; les bruits que l'on perçoit de là-bas ne laissent plus aucun doute: des troupes nombreuses se rassemblent. L'assaut va être vigoureusement reçu. Mais qu'importe! Les zouaves ont la confiance la plus absolue dans la victoire qui ne les a encore jamais trahis. Cependant, ils ont 1,200 mètres à franchir avant d'atteindre les ouvrages. Sous le feu terrible auquel ils s'attendent, combien d'hommes peuvent tomber dans ce parcours de 1,200 mètres? En restera-t-il assez pour prendre l'ouvrage? Ce sont là des questions auxquelles ils ne songent guère en ce moment: ils iront et ils verront après. D'ailleurs le doute n'entre pas dans leur âme.

Maintenant, toutes les troupes de la 3^e division sont prêtes à s'élancer. Le général MAYRAN revient près de sa première brigade.

La nuit semble s'éclaircir vers l'est; le jour va bientôt paraître; tous les yeux sont tournés vers la batterie de Lancastre, impatients de voir monter dans l'air les fusées qui doivent donner le signal de l'assaut.

**Les zouaves sous la mitraille s'avancent jusqu'à 300 mètres de la batterie de la Pointe.**

Il était à peu près trois heures du matin, quand une bombe à trace fusante partit dans la direction de la redoute Brancion: « Voilà le signal! » s'écrie le général MAYRAN, et, comme plusieurs officiers auprès de lui manifestent quelque doute: « Je vous dis que c'est le signal; d'ailleurs, quand « on va à l'ennemi, il vaut mieux être en avance qu'en retard! » Et il donne l'ordre aux colonnes d'assaut de sa division de commencer leur mouvement.

Le colonel SAURIN s'élance, sa brigade derrière lui. Ce premier élan est magnique. Les zouaves bondissent à travers un terrain couvert d'herbe montant jusqu'à la ceinture, hérissé de mille difficultés imprévues, tandis que, de tous côtés, pleuvent sur eux boulets, obus et mitraille. La crête de la batterie de la Pointe, celle du Petit Redan, de la Maison en Croix, toutes les batteries situées à la partie nord du port, tous les bâtiments russes embossés à bonne portée, viennent de s'illuminer soudain du feu des charges qu'ils vomissent sur ce coin de terrain que parcourent les zouaves.

En une minute le sol est jonché de morts et de blessés. Le fracas formidable de toutes ces décharges couvre la voix des assaillants qui, aux cris répétés de: Vive l'Empereur! continuent leur course sous la mitraille. Comme la division MAYRAN s'est élancée seule, son chef s'étant trompé sur le signal de l'assaut, le feu de toutes les batteries se concentrent sur elle. La terre est comme labourée sous la pluie de fer qui s'abat sur elle. Le général MAYRAN, blessé, tombe de son cheval. Le colonel SAURIN a la cuisse traversée, le commandant DARBOIS a la joue emportée par une balle, le capitaine FRACETTO est tué, le capitaine POUYANNE et d'autres, nombreux, sont blessés, mais les rangs se serrent et les zouaves poursuivent leur course vers les ouvrages, toujours aux cris de: Vive l'Empereur! »

Cependant, au fur et à mesure qu'ils s'approchent de la batterie de la Pointe, le feu redouble. Plus de deux cents zouaves sont tombés déjà. Tout à coup, la terre s'entr'ouvre sous les pieds des assaillants et des quartiers de roc s'élèvent dans l'espace, comme au vent, des fétus de paille, écrasant en retombant ceux que les obus et les balles ont épagnés. Ce sont des fougasses qui font explosion.

« Sous ce feu », dit le général en chef dans son rapport, « les colonnes « d'assaut, sans reculer d'un pas, tourbillonnent sur elles-mêmes et s'arrêtent « court. »

Les zouaves sont en ce moment à 300 mètres de la batterie de la Pointe. Ils se couchent à plat ventre au point où ils se trouvent. Il est trois heures et demie: le général MAYRAN, deux fois blessé déjà, demande la réserve, puis, un biscaïen le fait tomber dans les bras de ses officiers; il doit abandonner le commandement de sa division.

Cinq heures sous le feu.

Alors, de la batterie de Lancastre, s'élève une gerbe de fusées: c'est le signal cette fois; les divisions BRUNET et D'AUTEMARRE s'ébranlent.

A la division MAYRAN, le général DE FAILLY vient de prendre le commandement et rallie les troupes. Quatre bataillons de voltigeurs de la Garde, pris à la réserve générale, sont envoyés à leur secours. Mais, épuisées, elles ne peuvent que se maintenir sur le terrain où elles se trouvent en ce moment.

Quand le général DE FAILLY a rallié sa division, une partie des zouaves

du régiment a rejoint derrière une gabionnade la 2ᵉ brigade qui, elle aussi, a échoué dans l'attaque du Petit Redan. Dans cette marche sous le feu toujours intense de l'ennemi, le commandant LACRETELLE, le lieutenant BEYSSIER, le sous-lieutenant GABALDA ont été blessés. Une autre partie du régiment s'est retirée dans les ouvrages de Lavarande.

Tout à coup, les zouaves s'aperçoivent que le lieutenant DE VERMONDANS, blessé, est resté devant la batterie; un groupe d'entre eux part à sa recherche. Au moment où ils le rejoignent, un obus éclate, tue plusieurs zouaves et blesse une deuxième fois l'officier qui meurt en serrant la main de ceux qui sont venus pour le sauver.

Un peu abrités, les zouaves restent maintenant en face de l'ennemi et soutiennent si fermement son effort qu'il n'ose sortir des ouvrages.

« C'est peut-être », dit le général DE FAILLY dans son rapport, « grâce à cette « prudence de l'ennemi que nous avons à regretter de ne pas nous être emparés « de ses ouvrages; il n'est pas un soldat dans la division qui ne désirât une sortie « des Russes, quel que forte qu'elle pût être, pour se ruer sur eux à la baïonnette « et se jeter en les poursuivant jusque dans leurs retranchements. »

Le régiment reste ainsi cinq heures sous le feu de l'ennemi.

Tandis qu'à la droite du champ de bataille, les zouaves restent cloués au sol devant les redoutes ennemies, ne pouvant avancer et refusant de rompre, à gauche, les deux autres attaques des divisions BRUNET et D'AUTEMARRE viennent d'échouer également malgré l'héroïsme des assaillants. Là aussi, les pertes sont énormes. Retraite en bon ordre.

A huit heures et demie, voyant que l'attaque n'a pas réussi, le général en chef envoie aux trois divisions l'ordre de rentrer dans les tranchées. Mais cette retraite n'est pas sans péril: on peut redouter la poursuite des Russes que notre échec doit enhardir.

Le général DE FAILLY, à qui le général MELLINET vient de transmettre l'ordre de battre en retraite, rallie la 3ᵉ division, et, tandis que se retirent les voltigeurs de la Garde, les survivants du 2ᵉ Zouaves, établis derrière leur gabionnade, qu'enfilent les feux de l'ennemi, protègent leur retraite, puis, quand le dernier voltigeur est rentré dans nos lignes, fièrement, avec

beaucoup d'ordre et de sang-froid, les zouaves rejoignent à leur tour le camp sous le feu des Russes qui redouble, mais sans que ceux-ci tentent de les poursuivre.

A midi, les zouaves sont rentrés sous leurs tentes; ils font tristement le compte de leurs pertes, nombreuses et cruelles (1). S'ils n'ont pas cette fois pour se consoler l'enivrante pensée de la victoire, ils ont au moins la satisfaction d'avoir glorieusement combattu et d'avoir cinq heures durant, défié si audacieusement l'ennemi, que celui-ci n'a pas osé quitter ses retranchements et venger l'échec subi quelques jours auparavant.

Conclusion de ce combat.

Cet insuccès, le premier essuyé par nos armes jusque-là victorieuses, n'était dû qu'à la mauvaise fortune, qu'à cette fatalité inconcevable, qui, ayant induit en erreur le général MAYRAN, lui avait fait lancer prématurément sa division (2).

La valeur des troupes était hors de cause. Tous les rapports témoignent hautement au contraire de la bravoure qui fut déployée.

« Les troupes de la 3e division », dit le général DE FAILLY, « se sont montrées « ce qu'elles ont toujours été, braves, audacieuses, pleines d'élan et animées du « plus vif désir d'atteindre le but indiqué à leurs efforts. »

Et le général THIRY écrit au général DE BRESSOLLES dans une lettre personnelle :

« Nous n'avons pas fait de bonne besogne hier; notre assaut a complètement « échoué. Il avait si bien réussi onze jours auparavant sur le Mamelon Vert et les « Ouvrages blancs ! Mais la guerre est comme la fortune : ses faveurs sont incons- « tantes. Elle nous a fait cruellement expier les siennes. Les soldats, cependant ont

(1) Tués : MM. FRACETTO, POUYANNE, capitaines; DE VERMONDANS, lieutenant; GABALDA et BEYSSIER, sous-lieutenants. Blessés : SAURIN, colonel; DARBOIS, LACRETELLE, chefs de bataillon; HOUNEAU, capitaine; MARIN, ROSSIGNOL, VIDALENC, JEANNINGROS, VINCENT, FAYOUT, lieutenants; LETONDOT, ESCOUROU, BOSC, RITTER, COIFFÉ, sous-lieutenants.

En outre, 67 hommes sont tués et 246 blessés.

(2) Le 22 juin, le malheureux général, que nous avons vu trois fois blessé sur le champ de bataille, meurt à l'ambulance, payant de sa vie sa fatale erreur.

« été parfaits, les officiers et les généraux aussi. Mais, je crois que les voies « n'avaient pas été assez préparées et que les colonnes d'assaut n'étaient pas « assez fortes. On s'y prendra mieux une autre fois. »

Aussi, le moral des troupes et loin d'être atteint. Rentrés dans leur camp, les hommes regardent avec orgueil ces redoutes, dont les abords, jonchés de cadavres, ne leur rappellent que le courage héroïque dont ils viennent de faire preuve. Dans son rapport au Ministre de la Guerre, le général en chef s'exprime ainsi :

« Nos pertes n'ont ébranlé ni l'ardeur, ni la confiance de ces vaillantes divi- « sions. Elles ne demandent qu'à faire payer cher à l'ennemi cette journée. L'espoir « et la volonté de vaincre sont dans tous les cœurs; tous comprennent que, sans « le manque de précision dans l'exécution des ordres donnés et de concert dans « l'entrée en action, le succès nous appartenait; et tous comptent qu'à la « prochaine lutte la fortune ne fera pas défaut à la valeur. »

**Le régiment, complètement décimé, quitte le corps de siège.**

Cette prochaine lutte sous les murs de Sébastopol, le 2e Régiment de Zouaves ne devait point la voir. Déjà cruellement décimé par les pertes éprouvées aux affaires précédentes, après le combat du 18 juin, il se trouve réduit à l'état de squelette. Un capitaine le commande maintenant, le colonel et les deux chefs de bataillon étant blessés; un lieutenant commande le 2e bataillon. Il reste 8 officiers et 300 zouaves valides pour faire le service. Le général DE FAILLY expose le 26 juin au général commandant le 2e Corps la triste situation de la 3e division et en particulier du 2e Zouaves.

Le 5 juillet, la division reçoit l'ordre de quitter le corps de siège pour aller sur la Tchernaïa remplacer la division Canrobert au corps d'observation commandé par le général HERBILLON.

« La division a pour mission de garder la Tchernaïa et de défendre le passage « sur toute la partie comprise entre le pont de Traktir et le gué où la cavalerie « va boire. »

En exécution de cet ordre, les survivants du 2e Zouaves quittent avec une profonde tristesse le camp du Moulin où nous les avons vus jadis si joyeux.

Ils disent adieu à Sébastopol dans laquelle il ne leur sera pas donné d'entrer en vainqueurs, comme ils l'avaient rêvé peut-être; et pourtant, c'est grâce à leur sang, largement versé pendant ce long siège, que le drapeau tricolore flotte maintenant jusque sous les murs de la ville; ils disent adieu à leurs camarades des autres divisions qui, ayant moins souffert qu'eux, auront le bonheur de pouvoir achever l'œuvre commencée. Puis, ils s'en vont vers la Tchernaïa, lentement, tristement, se retournant plus d'une fois pendant la marche pour donner un dernier et mélancolique regard à ce plateau d'Inkermann où viennent de s'écouler huit longs mois de leur laborieuse et glorieuse existence.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 3e division du 2e corps.* — Rapport du général PÉLISSIER au Ministre de la Guerre. — Rapport du général DE FAILLY, commandant la 3e division. — *Correspondance de l'armée d'Orient* (juin 1855). — *Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Récompenses accordées à la suite du combat du 18 juin 1855

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officier : M. SAURIN, colonel.
Chevaliers : MM. FAYOUT, lieutenant.
CARLIN, DELEUSE, LIOTARD, sergents.

Chevaliers : MM. GUIGNOT, caporal.
CASTAINGS, CHOUAUARD, NICOLOD, zouaves.

# CHAPITRE VIII

## Traktir

(16 Août 1855)

---

SOMMAIRE. — Le 2$^{e}$ Zouaves au camp de Traktir. — Le régiment prend les armes. — Les Russes, maîtres du pont de Traktir, sont refoulés par les Zouaves. — Une deuxième attaque du pont par les Russes échoue. — Une troisième et dernière attaque est repoussée par le général Cler qui, avec la réserve, entraîne son ancien régiment. — Après la bataille. — Récompenses accordées à la suite du combat.

Le 2$^{e}$ Zouaves au camp de Traktir.

Au moment où le régiment, à l'effectif de 400 hommes à peine, arrive sur les monts Fédioukines, au camp de Traktir, où il rejoint le corps d'observation, il reçoit un renfort de 500 hommes venus d'Afrique et conduits par deux officiers. Les deux bataillons se reconstituent alors : le commandant DARBOIS, blessé le 18 juin, reprend le commandement de son bataillon et, en même temps, du régiment, car le colonel SAURIN, gravement blessé, est, pour longtemps encore, à l'hôpital. Quant au 1$^{er}$ bataillon, il a pour chef le commandant ALPY, nouvellement nommé au régiment, en remplacement du commandant LACRETELLE, promu lieutenant-colonel au 19$^{e}$ de ligne.

La 3$^{e}$ division, commandée par le général FAUCHEUX, qui succède au général MAYRAN, s'installe à son nouveau camp au voisinage du pont de Traktir, sur la rive gauche de la Tchernaïa.

Le service d'avant-postes est réglé, et le 2e Zouaves fournit une compagnie à la pointe de l'Eperon qui domine le pont de Traktir.

Les quelques jours qui suivent l'arrivée au camp sont employés par les zouaves à se reposer et à remettre en ordre leurs armes et leurs effets; mais ce repos n'est que relatif, car il est en grande partie employé à la confection de gabions pour le corps de siège; de plus, 100 hommes du régiment sont tous les jours exercés au service des pièces, de manière à pouvoir, le cas échéant, suppléer les canonniers.

Dès le commencement du mois d'août, se répand le bruit d'une attaque sur nos lignes de la Tchernaïa: on parle d'une armée russe de renfort qui approche, avec l'intention de se jeter sur le corps d'observation. Le général HERBILLON, qui le commande, envoie en mission un tartare chargé de fournir des renseignements.

Cependant le 15 août arrive, et l'on célèbre au camp la fête de l'Empereur. Une grande revue des troupes a lieu dans la plaine, et les zouaves passent la journée le plus gaiement possible autour des cantines où se font des distributions extraordinaires de vin et d'eau-de-vie. Le soir, grande nouvelle: les renseignements sur l'ennemi sont arrivés et l'armée attendue, forte de près de 60,000 hommes, est là, toute prête, sur les hauteurs de Mackensie, de l'autre côté de la Tchernaïa.

L'attaque aura sans doute lieu le lendemain. Toutes les troupes reçoivent l'ordre de se tenir sur leurs gardes.

Pendant que les zouaves, moins tristes maintenant d'avoir quitté le siège, depuis qu'ils savent qu'ils vont rencontrer l'ennemi, se préparent au combat, jetons un coup d'œil sur le théâtre où va se dérouler la bataille de Traktir.

La Tchernaïa, presque partout guéable, et un canal de dérivation qui coule parallèlement à la rivière, tout près d'elle, séparent en deux parties le champ de bataille.

Sur la rive gauche, sont les hauteurs des monts Fédioukines, où sont installées nos troupes, depuis le village de Tchorgoune, que garde l'armée piémontaise, jusqu'en aval du pont de Traktir. Ces hauteurs très mamelonnées, descendent en pente raide sur le canal et la rivière.

Sur la rive droite s'étend au contraire une plaine, qui a environ deux kilomètres de largeur à la hauteur du pont; au delà de cette plaine, s'élèvent

les hauteurs de Mackensie où l'ennemi est signalé. Cette plaine est traversée par la grande route de Mackensie à Balaklava, qui coupe la rivière au pont de Traktir.

Sur la rive droite sont les avant-postes piémontais; quant au pont, il est gardé par une tête de pont, défendue d'une façon permanente par une compagnie du régiment.

Le 15 août au soir, l'alarme est donnée, et, de tous côtés, on fait bonne garde.

**Le régiment prend les armes.**

La nuit est calme et silencieuse: on n'entend au bivouac que les échos de l'artillerie de siège, qui se répercutent dans le lointain de hauteurs en hauteurs. De l'autre côté de la Tchernaïa, où toute l'attention est fixée en ce moment, on ne perçoit aucun bruit qui puisse signaler un mouvement de l'ennemi; c'est à croire qu'il n'y a pas âme vivante sur ces hauteurs, et cependant, dans le plus profond silence, une armée russe de 60,000 hommes, commandée par le prince GORTSCHAKOFF, en descend, masquée par le voile d'une nuit noire, obscurcie encore par un épais brouillard; cette armée vient s'établir en bataille parallèlement à la Tchernaïa.

Vers une heure du matin, une reconnaissance de cavalerie, envoyée par le général HERBILLON, se heurte à l'ennemi et revient à bride abattue vers le pont rendre compte au général que l'ennemi est bien là.

A quatre heures, dès le point du jour, quelques coups de fusil se font entendre, suivis de plusieurs coups de canon: ce sont les Russes, qu'on ne distingue pas encore à cause du brouillard, qui s'attaquent aux avant-postes piémontais, établis sur la rive droite de la Tchernaïa. Le régiment prend immédiatement les armes en attendant les ordres.

Il reçoit d'abord celui de continuer à faire le café.

« Mais presque aussitôt », dit le capitaine PIERRE dans son rapport, » arriva « l'ordre de détacher le demi-bataillon de gauche du 2e bataillon à la tête du pont; « quant au reste du régiment, il doit se former en colonne pour se porter à peu « de distance de cet ouvrage, pour le soutenir au besoin. Le régiment se met en « marche sous le commandement de M. DARBOIS, chef de bataillon, mais, arrivé « en arrière du mamelon de droite, où sont établies ses grand'gardes, il doit « prendre le pas gymnastique pour arriver plus tôt à destination, en suivant les « pentes qui forment le flanc gauche du mamelon. »

A ce moment, le brouillard se lève et l'on commence à apercevoir l'armée russe qui s'avance vers le pont, protégée par ses batteries. L'emplacement du régiment est le suivant :

« Le 1er bataillon, formant la droite de la ligne, est installé en arrière du « canal, sur le sommet d'un petit plateau qui le domine.

« Le 2e bataillon, sur le même plateau, à gauche du 1er bataillon, domine « la tête de pont de Traktir à une distance de 250 à 300 mètres. Quatre compa- « gnies de ce bataillon ont l'ordre de contribuer à la défense de cette tête de pont, « dès qu'elle se trouvera menacée. Elles doivent dans ce cas se joindre à la « compagnie chargée de la défense permanente. Une compagnie doit se jeter « dans la tête de pont au premier signal de l'attaque (1). »

« La seule batterie disponible de la division occupe un bon emplacement sur « la gauche du 2e bataillon de Zouaves, d'où elle a un excellent commandement « sur le débouché du pont (2). »

Les autres troupes occupent des positions à la gauche des zouaves. La fusillade et la canonnade commencent à devenir intenses du côté du pont.

**Les Russes, maîtres du pont de Traktir, sont refoulés par les Zouaves.**

Il est cinq heures ; après un feu très vif d'infanterie et d'artillerie sur la tête de pont, que défend désespérément le demi-bataillon de zouaves qui s'y trouve, une grosse colonne ennemie, en masse profonde, apparaît tout à coup devant l'ouvrage, semblant sortir du nuage épais de fumée qui la masquait. Elle a suivi la route de Mackensie à Balaklava. Une artillerie nombreuse marche avec elle. Les avant-postes piémontais ont été refoulés sur la Tchernaïa.

« Semblable à ces avalanches que poussent les orages du sein des montagnes, « la colonne ennemie se rue sur le pont de Traktir. A l'aide de passages impro- « visés avec des échelles, des ponts volants, elle traverse la rivière sous la « protection du feu de son artillerie. Défendre ce passage est impossible, il faut « faire retraite sur un emplacement plus propice (3). »

(1) Rapport du général DE FAILLY.
(2) *Journal des marches et opérations de la division.*
(3) M. DE BAZANCOURT.

Le commandant ALPY vient de tomber, mortellement frappé. Les zouaves qui défendent le pont, écrasés sous le nombre, tournés à droite et à gauche, se retirent en arrière du canal. Derrière eux, s'élance la colonne ennemie qui se compose de deux divisions. Elle escalade les pentes du mamelon où se trouve en position, comme nous l'avons vu plus haut, le reste du régiment avec le commandant DARBOIS. Au moment où cette colonne qui gravit le hauteurs, se trouve en vue,

« le régiment ouvre à volonté un feu très vif sur son flanc gauche et la force « bientôt à s'arrêter. Mais, on prévient tout à coup le commandant DARBOIS « qu'une seconde colonne russe gravit le mamelon auquel nous sommes adossés, « en se préparant à nous tourner par la droite. Il ordonne de suite de gagner la « crête du mamelon, afin de s'y trouver avant les Russes : ce mouvement se fait « obliquement en arrière. La pente est très raide. Arrivé au sommet, le « régiment se trouve en face de la ligne russe qui se forme sur la droite en « bataille et qui s'avance en même temps en exécutant un feu de deux rangs « assez nourri. Les zouaves cèdent lentement du terrain, mais bientôt, se voyant « en arrière appuyés par des réserves qui s'avancent en bon ordre et remarquant « l'hésitation qui se manifeste dans la marche des Russes, ils s'élancent en avant « d'un mouvement spontané, le commandant DARBOIS et le drapeau en tête. Les « Russes se retirent avec précipitation et son jetés dans le canal qu'ils traversent « ainsi que la rivière, en faisant des pertes considérables. Le régiment ne les « suit pas. Un feu de tirailleurs, très meurtrier, poursuit les Russes pendant « le passage de la rivière.

« Ils laissent sur le terrain plus de 400 cadavres.

« Ce mouvement ayant été exécuté de la même manière contre une colonne « russe qui a attaqué le mamelon de gauche, la tête de pont est reprise et les zouaves « se rassemblent sur la pente du ravin en arrière de la maison de l'éclusier (1). »

Arrivés là, les zouaves reçoivent l'ordre de s'asseoir à terre et d'attendre.

Tandis que le régiment, à la droite de notre ligne, refoulait ainsi l'ennemi, à la gauche, les autres divisions prenaient également l'offensive sur toute la ligne de défense ; les Russes sont repoussés et doivent repasser en désordre le canal et la rivière.

(1) Capitaine PIERRE. *Rapport sur le combat.*

« Pendant ce mouvement de retour contre les Russes, le commandant « Darbois, suivi de plusieurs officiers et d'un assez grand nombre d'hommes, « s'est jeté dans le canal, l'a traversé et, de la berge opposée, il appelait à lui les zouaves lorsqu'il fut grièvement blessé à la cuisse par un biscaïen (1). »

C'est à ce moment que le capitaine Pierre dut prendre le commandement du régiment.

Une deuxième attaque du pont par les Russes échoue.

Il semble dès lors que la bataille soit gagnée; mais, dans la plaine où une fumée épaisse tourbillonne, les Russes se reforment. Comme il a été impossible de les poursuivre au-delà du pont, et que nous n'avons pas assez d'artillerie à notre disposition, les colonnes ennemies se réorganisent, et, soutenues par des divisions fraîches, préparen. une nouvelle attaque. Une seconde fois, elles se ruent sur le pont, franchissant les monceaux de cadavres qui l'encombrent et viennent lutter corps à corps avec les héroïques troupes de la division Faucheux qui, excitées par leur premier succès, ne veulent pas céder le passage. Cependant, une fois de plus, les Russes sont maîtres du pont, mais, au moment où ils essayent d'en déboucher, une charge à la baïonnette du 2[e] Zouaves les rejette de nouveau de l'autre côté, tandis que, partis du haut des pentes, des feux de salve nourris écrasent la queue des colonnes russes.

De part et d'autre la lutte devient acharnée, terrible. Dans la plaine, il est impossible de distinguer aucun mouvement, mais il est permis de penser que l'ennemi repoussé deux fois, juge enfin la partie perdue pour lui.

Une troisième et dernière attaque est repoussée par le général Cler qui, avec la réserve, entraîne son ancien régiment.

Il est six heures. Pour la troisième fois, les Russes reviennent à la charge. Ils essayent cette fois de déborder notre droite, au point où se rejoignent nos lignes et les lignes piémontaises. Pendant l'action, une trouée s'est formée en cet endroit. C'est par cette trouée qu'ils essayent de passer. La division Faucheux, qui subit en ce moment tout l'effort de la lutte, n'a pas un seul homme en réserve. Les zouaves, établis sur les pentes de la rive

(1) Cramponné à la hampe du drapeau, le commandant Darbois, blessé, criait: « Perdons tout, excepté le drapeau ! »

gauche et dans le redan qui flanque la face droite de la tête de pont font un feu intense sur les tirailleurs ennemis, établis dans les broussailles de l'autre côté de la rivière. Mais tous les efforts sont impuissants. Trois bataillons russes viennent de passer et commencent de nouveau l'escalade des pentes.

Les zouaves, épuisés par ces trois attaques successives, ayant fait de nombreuses pertes, sont sur le point de céder.

Tout à coup, arrive derrière eux, avec les réserves générales, leur ancien colonel, celui qui tant de fois sut les entraîner, le général CLER.

— « Où allez-vous? leur crie-t-il. C'est en avant qu'il faut marcher! »

Électrisés par cette voix si chère qu'ils ont reconnue, les zouaves retrouvent leur enthousiaste élan de l'Alma et des Batteries Blanches, et, mêlés aux troupes de réserve qu'amène le général CLER, ils se lancent derrière lui, têtes baissées, sur les Russes, qui, sous cette formidable poussée, dégringolent les pentes et repassent le pont, semant cette fois encore leur route de morts et de blessés.

La retraite des Russes est générale.

Le régiment se rassemble près du pont, où il reste deux heures, prêt à repousser une nouvelle tentative de l'ennemi, si elle se produit. Mais les Russes sont bien refoulés cette fois, et les débris de leurs divisions écrasées s'enfuient dans le plus grand désordre vers les hauteurs de Mackensie.

A onze heures, les zouaves sont relevés de leurs postes et regagnent leur camp.

A trois heures, toute l'armée russe a disparu, laissant entre nos mains 400 prisonniers, 2,500 tués, 5,000 blessés et une grande quantité d'armes et de sacs. Plusieurs fanions ont été pris pendant le combat, dont un par le régiment (1).

Le drapeau du 2e Zouaves a reçu plusieurs blessures: la soie a été traversée par les balles, la cravate a été presque arrachée; autour de lui s'est livrée une lutte acharnée, quand le sous-lieutenant Bosc, qui le portait, fut tombé ainsi que les sous-officiers qui composaient sa garde. Le sous-

(1) Au cours du combat, le caporal-fourrier MIRAUCHAUX LÉOPOLD a fait prisonnier de sa main un colonel russe.

lieutenant BLONDEAU, les caporaux BLONDEL et MOREL l'ont vaillamment soutenu jusqu'à la fin du combat.

Dans la grande plaine, où 60,000 hommes venaient de se briser contre la tenace bravoure de 10,000, à peine, quand le calme fut revenu, et que les zouaves s'en retournèrent vers la rivière pour y rechercher leurs glorieux morts, ils virent un spectacle lugubre. Après la bataille.

« Les abords de la Tchernaïa, tant de notre côté que sur la rive opposée, « étaient littéralement couverts de cadavres, amoncelés par groupes sanglants. « Ces traînées humaines se prolongeaient sur le flanc des collines et dans la « gorge des ravins, où l'ennemi réunissant ses efforts les plus désespérés, avait « essayé de forcer nos lignes. »

« Il fallut une suspension d'armes de deux jours consécutifs pour enterrer les « morts (1). »

Parmi ces morts, entassés autour du pont, muets témoins de la résistance acharnée de leur régiment, des zouaves du 2e gisaient en grand nombre. Il ressort des chiffres officiels que le 2e Zouaves eut ce jour-là presque le double des pertes des autres régiments (2). C'est qu'ils avaient trois fois donné contre les colonnes russes ; trois fois ils avaient gagné la bataille.

Ce nom de Traktir, qui devait clore sur le drapeau du 2e Zouaves la longue et sanglante liste des victoires remportées en Crimée, la couronnait d'une façon si glorieuse, que le régiment n'avait plus à regretter d'avoir quitté le siège. Sébastopol ne pouvait pas lui réserver le plus brillant triomphe.

Le lendemain de ce triomphe, voici l'ordre général qui fut lu aux troupes victorieuses :

« Soldats,

« Dans la journée du 16 août, vous avez vaillamment combattu, et vous avez

(1) Baron DE BAZANCOURT.

(2) Tués ou blessés mortellement : Chefs de bataillon DARBOIS, ALPY; capitaine, ARNAUD ; sous-lieutenants, BOSC et BERGER. Blessés : Capitaines, FIGAROL, RÉAU ; lieutenants, PETIBEAU, LETONDOT ; sous-lieutenants, DEMAZIS, JEANNINGROS, MORLAN.

Le régiment a en outre 46 hommes tués et 228 blessés.

« puni l'armée russe de son aventureuse tentative contre nos positions de la « Tchernaïa.

« Pour avoir été remportée le lendemain de la SAINT-NAPOLÉON, votre « victoire n'en célèbre pas moins dignement la fête de notre Empereur. Rien ne « pouvait être plus agréable à son grand cœur que le nouveau laurier dont vous « avez décoré vos aigles. Cinq divisions d'infanterie russe, soutenues par une « artillerie nombreuse et des masses considérables de cavalerie et présentant un « effectif d'environ 60,000 hommes, ont fait effort contre vos lignes. L'ennemi « comptait vous en chasser et vous refouler sur le plateau de Chersonèse. Vous « avez confondu ses présomptueuses espérances; il a échoué sur tout son front « d'attaque, et les Sardes, à votre droite, se sont montrés vos dignes émules. « Le pont de Traktir a été le théâtre d'une lutte héroïque, qui couvre de gloire « les braves régiments qui l'ont soutenue.

« ..... La cavalerie anglaise était prête avec les escadrons sardes à seconder « les braves chasseurs d'Afrique, si la poursuite de l'ennemi eût pu ajouter « utilement au succès. Mais je n'ai pas perdu de vue notre grande entreprise, et « j'ai voulu ménager votre sang après avoir obtenu un résultat qui consacre une « fois de plus votre supériorité sur cette infanterie russe si vantée, vous présage « de nouvelles victoires et augmente vos droits à la reconnaissance du pays.

« Au grand quartier général devant Sébastopol, le 17 août 1855.

« *Le Général en chef*,

« Signé: PÉLISSIER. »

Après ce combat, la vie au camp de Traktir reprend comme auparavant; les zouaves sont employés à des travaux de fortification pour parer à une nouvelle attaque des Russes, et, comme le régiment est de nouveau désorganisé par suite des nombreuses pertes qu'il vient de subir, le général commandant la division demande 500 hommes pour le reconstituer.

De tous les régiments qui prirent part à la guerre de Crimée, le 2e Zouaves fut un de ceux qui reçurent ainsi le plus d'hommes au cours de la campagne.

Si les noms, inscrits sur le drapeau du régiment, prouvent qu'on sait y vaincre, ces renforts sans cesse renouvelés, font foi qu'on y sait aussi mourir.

---

## Récompenses accordées à la suite de la bataille de Traktir

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officier: M. DARBOIS, chef de bataillon.
Chevalier: RÉAU, capitaine.

Chevaliers: MM. BOSC, sous-lieutenant.
GIRARDOT, sergent.

La médaille militaire est conférée à MIRAUCHAUX L., caporal-fourrier, et à plusieurs autres hommes du régiment.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre:**

*Journal des marches et opérations de la division* FAUCHEUX. — Rapport du général PÉLISSIER au Ministre de la Guerre. — Rapport du général HERBILLON sur la bataille de Traktir. — Rapport du général DE FAILLY sur l'attaque et la défense du pont de Traktir. — Rapport du capitaine PIERRE, commandant le 2ᵉ Zouaves après la bataille. — *Registre matricule du 2ᵉ Zouaves.* — *Correspondance de l'armée d'Orient* (août 1855).

milieu des décombres encore fumantes de Sébastopol, trouvant à chaque pas les traces de l'héroïque et longue défense des Russes.

Le lieutenant-colonel DE GOLBERG, nommé au 2e Zouaves, vient prendre le commandement du régiment, le colonel SAURIN n'étant point encore remis de sa blessure du 18 juin.

Puis, au commencement de novembre, les zouaves s'installent au camp en prévision de la mauvaise saison qui approche, de l'hiver, avec tout son cortège de cruelles souffrances qu'ils connaissent déjà et qu'ils sont prêts à affronter une seconde fois.

L'hiver de 1855-1856.

Dès la fin de novembre, le froid, la neige et la glace font leur apparition au camp des zouaves, mais ceux-ci n'en continuent pas moins leurs travaux. Ce deuxième hiver, plus terrible encore que le premier, est plus triste aussi : plus de canonnade, plus de mousqueterie pour distraire les zouaves de la monotone vie au camp; plus d'embuscades ou de reconnaissances, au cours desquelles, si l'on gelait, on avait du moins la satisfaction de faire le coup de feu et de rapporter sous la tente mille motifs de conversations longues et intéressantes. Rien que les travaux pénibles et trop pacifiques de routes et de démolitions.

Puis, les zouaves voient partir une à une les troupes de ligne qui rentrent en France, leur laissant chacune un certain nombre d'hommes, pour reconstituer le régiment; alors la nostalgie du pays entre pour une part dans leur tristesse.

A la fin de novembre, le lieutenant-colonel DE GOLBERG passe au 69e de ligne et le colonel SAURIN, guéri de sa blessure, revient à la tête de ses zouaves.

Bientôt, le froid devient excessif et le thermomètre descend jusqu'à 26°; on distribue aux hommes des paletots en peaux de mouton et de grandes tentes.

Pour faire du feu, les zouaves vont à Sébastopol, où ils tirent du bois des démolitions, puis, quand les démolitions n'en fournissent plus, ils prennent celui du blindage des tranchées russes.

Tout à coup, comme si l'hiver ne suffisait pas à créer des souffrances, s'abattent sur le régiment deux nouveaux fléaux: le typhus et le scorbut,

qui font de terribles ravages, et les hommes entrent en grand nombre à l'hôpital.

On distribue, pour atténuer les effets de la maladie, 300 grammes de tabac par homme, et les ordinaires touchent, contre remboursement, des oignons et des pommes de terre aux prix de 0 fr. 35 et 0 fr. 45 le kilog.

Tandis que les autres troupes vont établir leur camp du côté de la forêt de Baïdar, le 2me Zouaves termine l'hiver au camp d'Inkermann, où il est employé à la garde des avant-postes sur les bords glacés de la Tchernaïa.

Retour du régiment en Algérie.

Enfin, le 14 mars, les zouaves apprennent qu'un armistice est signé. C'est le prélude de la paix, conclue quelques jours plus tard et annoncée aux troupes par un ordre du 2 avril.

La campagne est terminée et le régiment reçoit à son tour l'ordre de s'embarquer pour l'Algérie.

Le 21 avril 1856, les zouaves du 2e régiment adressent un dernier adieu à cette terre où chaque rocher, chaque ravin leur rappellent de dures souffrances, mais aussi une gloire immortelle; ils disent adieu aussi à tous leurs chers compagnons d'armes morts, à ceux qui furent leurs camarades et qui dorment maintenant sous ces tertres dont les croix de bois, toutes neuves pourtant, mais pressées les unes contre les autres, disent d'une manière éloquente, par leur nombre, quel fut le courage et la bravoure de leur glorieux régiment.

Puis, ils s'embarquent à Kamiesch sur la *Zénobie*, le *Laplace* et le *Vauban*.

Après avoir relâché quelques heures à Alger, ils arrivent le 17 mai à Oran, où une ovation aussi enthousiaste que méritée leur est faite par la garnison et la population civile.

Conclusion de la campagne de Crimée.

Au cours de cette longue et admirable campagne qu'il vient de terminer, notre beau régiment s'est couvert d'une gloire si rayonnante que lui-même ne pourra plus désormais en conquérir de plus belle [1].

(1) Bien des actions héroïques, accomplies par des hommes du 2e Zouaves pendant cette campagne de Crimée, ont été perdues pour l'histoire : par ordre du colonel, on ne pouvait faire de citations que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles; il était même défendu de parler des blessures légères.

Des journées comme l'Alma, les Batteries blanches et Traktir ne peuvent plus être dépassées par aucune autre.

Cependant, si glorieuses que soient ces journées en elles-mêmes, il est encore une considération de milieu dont il faut tenir compte, c'est le cadre dans lequel elles sont enchâssées et qui vient, lui aussi, leur ajouter une auréole nouvelle. Laissons parler le baron DE BAZANCOURT, que nous avons déjà plus d'une fois entendu et dont nous avons apprécié la haute compétence, que lui donnent sa plume si pittoresque et aussi sa présence au milieu même des troupes de Crimée :

« Dans une campagne, on livre une bataille; si l'on est vainqueur, on continue « sa marche, et ceux que le sort des combats a respectés n'ont pas le triste spectacle « de tout ce sang versé, de tous ces restes à ensevelir; si l'on est vaincu, on se « retire, et le champ de bataille demeure à l'ennemi. Le mouvement, l'activité, la « marche, l'imprévu arrachent la pensée aux tristes et funèbres souvenirs. Ici, le « soldat est forcément rivé aux mêmes lieux, il revoit la place où la veille sont « tombés ses compagnons d'armes, il vit au milieu des morts qui se succèdent, « des tombes qui se croisent, des brancards, qui portent chaque jour de nouveaux « et funèbres fardeaux, il voit les ambulances encombrées, il entend les plaintes « des souffrances, et toujours il revient à la même place, quand l'heure a sonné, « prendre sa faction, donner sa vie, affronter la mort, sans qu'un seul jour son « cœur ait faibli et que l'élan, l'ardeur du combat se soient refroidis dans ses « veines.

« C'est un beau spectacle donné au monde étonné, qui montre que les fortes « races des temps antiques ne sont pas éteintes au cœur de la France, car cette « vie de siège, qui dure dix mois, cette vie souterraine de surprises, d'embus- « cades, où l'on rampe, où l'on guette est une rude épreuve pour les natures « même les plus fortes et les plus résolues. »

Cette citation sera pour nous la conclusion de cette campagne. Nous n'y ajouterons rien.

Seulement, avant de tourner cette page magnifique de l'histoire de nos aînés du régiment, donnons, nous, les zouaves d'aujourd'hui, un dernier adieu, plein d'admiration respectueuse et reconnaissante à ces héros qui, pour la gloire de la France et celle de notre drapeau du 2e Zouaves, ont versé tout leur sang sur cette terre de Russie, aujourd'hui terre amie.

Ils sont au nombre de 800, dont plus de 30 officiers, ceux du 2e Zouaves

que nous avons vu coup sur coup tomber sur le champ de bataille. Sous les murs de Sébastopol, ils dorment pour toujours, à jamais immortels :

« Car, lorsque de tels morts sont couchés dans la tombe.
« En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
« Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons,
« Chaque jour, pour eux seuls, se levant plus fidèle,
« La gloire, aube toujours nouvelle,
« Fait luire leur mémoire et redore leurs noms ! (1) »

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 3e division. — Registres matricules du 2e Zouaves. — Correspondances de l'armée d'Orient* (septembre 1855 à avril 1856).

(1) Victor HUGO. *Les chants du Crépuscule.*

# LIVRE IV

## Magenta



BATAILLE DE MAGENTA

Tableau d'Yvon. — Musée de Versailles

# CHAPITRE PREMIER

## Petite expédition en Kabylie

## (1856)

ET

## Camp d'observation sur la frontière du Maroc (1)

## (1857)

SOMMAIRE. — Deux bataillons du régiment s'organisent pour une expédition en Kabylie. — Arrivée chez les Guetchoulas. — Attaque des Beni-bou-Addou. — Attaque des Beni-Douëlas. — Arrivée à Tizi-Ouzou et rentrée du régiment à Oran. — Camp d'observation sur la frontière du Maroc.

**Deux bataillons du régiment s'organisent pour une expédition en Kabylie.**

Tandis que le 1er et le 2e bataillon faisaient la glorieuse campagne de Crimée, le 3e, resté en Algérie, avait été continuellement employé, soit à des travaux de route, soit à former des colonnes mobiles dans la division d'Oran et la subdivision d'Orléansville, afin de maintenir le calme dans les tribus arabes.

L'effectif du régiment augmentait d'ailleurs rapidement; la perspective de prendre part à la campagne de Crimée avait amené au corps, pendant l'année 1854 seulement, 1,334 jeunes engagés volontaires.

(1) Voir, pour ce chapitre, les cartes de Kabylie, page 59, et du Sud Oranais, page 41.

A peine les combattants de Crimée furent-ils rentrés à Oran, qu'ils se retrouvèrent en présence de la vie d'Afrique, qui leur était si chère, parce qu'elle était émaillée de continuelles excursions parmi les tribus arabes insoumises. La Kabylie, foyer perpétuel de révolte, leur offrit presque immédiatement l'occasion de repartir en campagne.

Au mois d'août 1856, un certain marabout SIDI-EL-HADJ-AMAR, à force de prédications, avait réussi à soulever les Kabyles Guetchoulas, jadis soumis par les troupes d'Alger. Les révoltés s'étaient jetés sur le bordj de Dra-el-Mizan, enfermant dans ses murs deux compagnies d'infanterie et un escadron de chasseurs qui firent une vigoureuse résistance. Le maréchal RANDON, gouverneur général, décida l'organisation d'une expédition.

Deux divisions sont formées, sous le commandement des généraux RENAULT et YUSUF. Deux bataillons du 2e Zouaves doivent faire partie de la 1re brigade (général DE LIGNY), de la 1re division (général RENAULT).

Au commencement de septembre, le 2e et le 3e bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel BLAISE, qui avait succédé, le 6 février, au lieutenant-colonel DE GOLBERG, quittent Oran (1), pour se rendre à Dra-el-Mizan, point de concentration des troupes du corps expéditionnaire. Après un séjour d'une semaine à Alger, les zouaves en partent le 16 septembre et arrivent le 20 à Dra-el-Mizan. Ils trouvent là le 2e Étranger et le 75e de ligne avec lesquels ils doivent former brigade.

**Arrivée chez les Guetchoulas.**

Déjà la division YUSUF a commencé les hostilités. Le 23, la division RENAULT se met en marche. Au milieu d'un terrain presque impraticable, couvert de ravins, de rochers et de bois, sont les trois villages des Guetchoulas, Aït-Ali, Tinez et Ighzer. C'est là que les révoltés ont réuni leurs familles et leurs troupeaux. Ce lieu perdu, que les Kabyles jugent inaccessible, ressemble plus à un repaire de brigands qu'à une réunion de villages.

---

(1) Parmi les officiers prenant part à l'expédition figurent : MM. BLAISE, lieutenant-colonel; LAURENS, chef de bataillon; SAINT-MARTIN, AMAR, DOUSSEAU, DE KŒNIGSEGG, CHAPUIS, GRENIER, capitaines; LETONDOT, ROSSIGNOL, lieutenants; VIGNON, sous-lieutenant. Les deux bataillons s'embarquent à Mers-el-Kébir sur le *Cacique* qui les conduit à Alger.

L'annonce de l'arrivée d'une colonne est accueillie par des cris sauvages et l'on se prépare à résister avec énergie.

Le 24 septembre, les deux divisions, après une marche des plus difficiles, arrivent jusqu'aux villages (1) à la grande stupéfaction des Kabyles qui, chassés des deux premiers, se retranchent dans celui d'Ighzer et y réunissent tous leurs moyens de défense.

Ce village ne peut ce jour-là être enlevé et il faut battre en retraite; mais nos troupes ont néanmoins donné une rude leçon aux Kabyles (2), qui viennent, quelques jours après, solliciter l'*aman* auprès du maréchal RANDON, dirigeant en personne l'expédition. Tous les immenses préparatifs de résistance de l'ennemi n'ont abouti, après quelques coups de feu, qu'à une soumission sans conditions. La plupart des révoltes Kabyles se déroulent ainsi : dès qu'une tribu a eu sa *journée de poudre,* elle peut traiter : l'honneur est sauf. Il y a cependant, nous en avons vu et nous en verrons encore, des exceptions à cette règle.

**Attaque des Beni-bou-Addou.**

La soumission des Guetchoulas ne mettait pas fin à l'expédition : les tribus voisines aussi s'étaient révoltées, et une tournée à travers le Djurdjura était nécessaire. Le 28 septembre, les deux divisions traversent le bois d'oliviers de Tinerit ; un bataillon du 2e Zouaves couvre la colonne et le convoi. Le lendemain, comme l'ennemi s'est posté aux environs de l'Oued-bou-Gherdan, pour en défendre le passage, une colonne composée de quatre bataillons dont un du 2e Zouaves, le 3e, est envoyée pour chasser les Kabyles de leur position. L'opération, vigoureusement menée, réussit, et la colonne rentre au camp à dix heures et demie.

Mais les divisions sont arrivées en face des Béni-bou-Addou, qui se préparent à une plus sérieuse résistance. Une colonne, commandée par le

(1) « A peine les hommes commencent-ils à remonter vers les habitations en « gravissant la berge, que l'ennemi roule sur eux, du haut de la montagne, d'énormes « quartiers de roc. Rien n'arrête l'élan du 2e bataillon qui opère ce jour-là ; les soldats « s'accrochent aux plantes, aux pierres, aux arbres, grimpent comme le chat, sautent « comme le chacal et pénètrent bientôt au milieu des villages qu'ils enlèvent et livrent « aux flammes. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

(2) Cette opération coûte deux blessés au régiment.

général RENAULT, et dont fait partie le 2e bataillon du 2e Zouaves, part le 30 septembre, à sept heures du matin. Les zouaves marchent en tête. Des retranchements en terre et en pierres sèches sont enlevés rapidement. Mais les zouaves se trouvent alors en présence d'une deuxième ligne de défense, que couronnent plusieurs villages solidement fortifiés. Une attaque en règle est nécessaire. La brigade de LIGNY se déploie dans les replis du terrain en échelons et par bataillons en masse. Au 2e Zouaves est réservée l'attaque de face.

« Le signal donné, les zouaves se précipitent et trouvent une vive résistance, « mais rien ne résiste à leur élan. Quelques Kabyles sont tués à la baïonnette, « les autres fuient dans les ravins escarpés. Les villages sont brûlés. A onze « heures la retraite sonne ; elle est encore protégée par le 2e bataillon du régiment « qui, trois fois, doit revenir à la charge pour arrêter l'ennemi (1). A midi et demi, « la colonne, victorieuse, rentre au camp (2). »

Trois jours de repos bien gagnés succèdent à cette vigoureuse journée. Pendant que les zouaves sont au bivouac, ils voient sur les hauteurs se reformer les contingents Kabyles qu'ils ont vaincus le 30.

Une deuxième attaque est décidée pour le 4 octobre, et le Maréchal fait de nouveau au régiment l'honneur de le choisir pour cette affaire.

Il fait encore nuit, le 4, au matin, quand la division RENAULT, renforcée de deux bataillons du 1er Zouaves, sort en silence du camp et se met en marche pour arriver au point du jour sur les crêtes occupées par les Beni-bou-Addou, seule fraction des Guetchoulas encore insoumise. Les deux crêtes, dont l'attaque a déjà eu lieu quatre jours auparavant, sont enlevées sans coup férir. Mais plus loin, sur les berges escarpées des Béni-Djinia, la colonne aperçoit l'ennemi en armes.

(1) Sont blessés à ce combat : MM. SAINT-MARTIN et DE KŒNIGSEGG, capitaines, ainsi qu'une vingtaine d'hommes du régiment. Le capitaine DE KŒNIGSEGG mourut trois semaines plus tard.

(2) Parmi les prouesses individuelles accomplies par les zouaves au cours de cette journée, il faut citer celle du caporal LOUZEAU DE BELLEMARE qui se jeta seul au milieu des Kabyles pour reprendre le cadavre d'un zouave qu'ils entraînaient, après lui avoir passé une corde au cou.

Le village de Aït-Djemaa, vrai nid d'aigle, est juché sur un piton, dont l'abord semble impossible et qui, de plus, est fortifié par des quartiers de rochers et des pièces de bois.

Les deux brigades de la division se séparent, un bataillon du régiment dans chacune, et, tandis que la 1re brigade attaque Aït-Djemaa en face, la 2e tourne la position par le marabout de Bou-Amith. Les Kabyles, devant l'attaque de face, ne cèdent le terrain que pied à pied. A neuf heures, le piton est occupé, et l'ennemi se retire dans les gorges du Djurdjura, mais il se heurte tout à coup à la 2e brigade, qui, à coups de baïonnette, le disperse dans tous les ravins environnants. Après cette brillante affaire, la division rentre au camp à une heure (1).

Ces deux combats du 30 septembre et du 4 octobre auxquels, ainsi qu'on vient de le voir, le régiment a pris une part sérieuse, ont amené la soumission des Béni-bou-Addou.

Attaque des Béni-Douëlas.

Le 6 octobre, les deux divisions se séparent pour courir le pays, chacune de son côté.

Le 7, une colonne commandée par le général DE LIGNY et dont fait partie le régiment attaque les Béni-Douëlas au village de Taddert. Après la destruction des villages, la colonne se retire, tandis que les zouaves protègent la retraite.

Ce jour-là, l'ennemi éprouva des pertes considérables, et, quand vint la nuit, le spectacle sinistre de tout l'horizon enflammé dut vivement l'impressionner.

« Dans la soirée, en effet, dit le Journal des Opérations, on aperçoit les feux
« du bivouac de la division YUSUF au Rhamis, chez les Maatkas, les feux du
« camp du maréchal, les villages et les oliviers des Béni-Douëlas en flammes,
« et enfin, plus à droite, le village Adeni termine cette ligne de feu. Ce spectacle,
« que tous les Kabyles ont pu voir comme nous, était fait pour frapper leur
« imagination et leur donner matière à réflexion pour l'avenir. »

(1) Le capitaine DU MAZEL et 18 hommes ont été blessés, 7 hommes ont été tués. Parmi ces derniers, se trouvait un jeune zouave, nommé GARDIERS, qui, frappé mortellement, se retourna vers son lieutenant, le lieutenant LETONDOT, et lui dit en mourant : « Mon lieutenant, j'ai fait mon devoir ! »

Cependant, quand le jour parut, les Kabyles étaient de nouveau dans leurs villages qu'ils avaient réoccupés pendant la nuit, au milieu des ruines fumantes. Alors, dix bataillons, dont deux du régiment, s'avancent une deuxième fois vers les villages et s'emparent, sous une vive fusillade, des positions déjà occupées la veille. Quant, à une heure, on sonna la retraite, les pertes de l'ennemi étaient énormes (1).

Ce combat du 8 octobre est le dernier de l'expédition.

Les défaites successives de toutes les tribus révoltées, et surtout les châtiments rigoureux, qui les ont suivies, ont fait perdre peu à peu aux Kabyles leur belle assurance des premiers jours. Les coups de feu cessent dans la montagne, puis, tristement, les envoyés des tribus viennent à notre camp offrir leur soumission.

Arrivée à Tizi-Ouzou et rentrée du régiment à Oran.

Ces soumissions n'étaient cependant pas profondément sincères, mais la mauvaise saison approchait, et le corps expéditionnaire n'avait pas l'effectif et les moyens suffisants pour pousser plus avant la campagne. Il fallut s'en tenir là, mais chacun sentait bien, et le Gouverneur général lui-même, que le jour n'était pas loin où l'on aurait à revenir dans cette Kabylie, tant de fois parcourue déjà, pour y terminer par une campagne vigoureuse l'œuvre que l'on venait seulement d'ébaucher.

Le 9 octobre, le régiment avec sa division redescend vers Tizi-Ouzou. Il faut encore se frayer un passage à travers les Kabyles, qui montrent bien ce que vaut leur soumission, en harcelant l'arrière-garde de la colonne, obligée de s'allonger dans des sentiers étroits. Mais, vigoureusement maintenus par les zouaves et la brigade DE LIGNY, ils ne réussissent pas à arrêter la marche de la division qui, à cinq heures du soir, fait son entrée à Tizi-Ouzou (2). Le camp est installé à 3 kilomètres au nord de la ville près de l'Oued-Sébaou.

(1) De notre côté le lieutenant LETONDOT et dix hommes étaient blessés, dont le zouave PECQUET qui, atteint d'une balle à la jambe gauche, dut subir l'amputation.

(2) Le sous-lieutenant VIGNON et neuf zouaves sont blessés dans cette affaire ; le médecin-major NOUNNEAU est également blessé : du reste ce dernier se trouvait constamment aux premiers rangs des combattants et, pendant toute l'expédition, il fit le coup de feu comme un zouave.

La campagne se termine par une revue de toutes les troupes qui y ont pris part, passée le 10 octobre par le maréchal RANDON; on lit aux hommes l'ordre du jour suivant:

« Soldats,

« En quelques semaines, vous avez rencontré vingt fois l'ennemi et dans ces « vingt combats, la victoire a toujours récompensé votre valeur. Les tribus du « Djurdjura s'étaient mises en révolte sans motifs et étaient venues attaquer « audacieusement notre poste de Dra-el-Mizan. Vous les avez rudement châtiées, « et, désormais, ces montagnards sauront le sort qui les attend, si vous avez « encore à agir contre eux.

« Officiers et soldats, vous avez vaillamment accompli la tâche que l'Empereur « vous avait donnée, et il me reste à accomplir le devoir de faire obtenir des « récompenses à ceux d'entre vous qui les avez particulièrement méritées. Je m'y « emploierai avec vigueur, et je ne doute pas de l'accueil favorable que fera à « mes propositions Son Excellence le Ministre de la Guerre.

« Soldats, vous ne direz pas un long adieu aux montagnes que vous venez de « parcourir; nous y reparaîtrons au printemps et nous conquerrons cette Kabylie « où nul n'a pénétré avant nous. »

Le 11 octobre, le 2e Zouaves se met en route pour Alger où il arrive le 17. Après un court séjour dans cette ville, il s'embarque sur le *Cacique* et rentre à Oran le 29 octobre.

Dans cette campagne qui n'avait duré que quelques jours, le régiment avait cependant eu un capitaine et 18 hommes tués et une trentaine de blessés dont 4 officiers.

Cette fois encore, de tous les corps qui avaient pris part à l'expédition, il comptait les plus fortes pertes.

**Camp d'observation sur la frontière du Maroc.**

Nous verrons dans le chapitre suivant le récit de cette grande campagne de Kabylie, annoncée par le maréchal RANDON pour le printemps 1857. Pendant que le 1er et le 3e bataillon s'y couvrent de gloire, le 2e, avec le commandant ROUX, resté à Oran, reçoit l'ordre au commencement du mois de mai 1857 de se transporter sur la frontière ouest de nos possessions, afin d'y surveiller les agissements des tribus marocaines et d'aider, le cas échéant, nos propres tribus à repousser toute agression.

Le 2e bataillon avec lequel marche le lieutenant-colonel BLAISE, est réuni le 8 mai à Aïn-Kial. Après avoir été passé en revue par le général DE BEAUFORT à Tlemcen, il gagne Nemours, puis s'installe au col de Hassi-Arbous, à 4 kilomètres du Kiss.

La grand'garde, bivouaquée au sud du camp, sur un piton, à 600 mètres au-dessus de la mer, surveille le pays à quarante kilomètres à la ronde.

Le bataillon reste ainsi pendant un mois au camp sans incident; le 16 juin, deux Kalifats viennent prévenir le lieutenant-colonel BLAISE que les Beni-Snassen vont l'attaquer: ils espèrent éloigner les zouaves de leur camp. Mais, comme ceux-ci, sans bouger de leur position, redoublent seulement de vigilance, l'attaque annoncée n'a pas lieu et, de ce côté, tout reste calme.

« L'arrivée des troupes sur la frontière, dit le Rapport de la Direction des « affaires arabes, a produit l'effet qu'on devait en attendre. La présence du « bataillon de zouaves placé à Hassi-Arbous pour protéger le M'Sirda a suffi pour « rassurer nos populations, leur permettre de se livrer avec sécurité aux travaux « de la récolte et mettre un terme aux menaces et agressions des Marocains.

« Il y a bien encore chez les Béni-Snassen quelques assemblées où l'on agite « la question d'engager les hostilités, mais le parti de la paix l'a emporté et les « plus turbulents craignent pour leurs moissons. »

Le 5 août, le bataillon reçoit enfin l'ordre de quitter Hassi-Arbous. Après une halte de quelques jours à Nemours, il rentre à Oran le 29 août, sans avoir tiré un seul coup de fusil. Il trouve là les deux autres bataillons, de retour de la Kabylie depuis un mois déjà, et les zouaves de ces deux bataillons privilégiés racontent avec mille détails à ceux du 2e bataillon, d'autant plus attristés de leur inaction sur la frontière du Maroc, les magnifiques faits d'armes qu'ils viennent d'accomplir et auxquels nous allons maintenant assister.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre:**

*Journal des marches de l'expédition en Kabylie de* 1856. — *Résumé des faits et nouvelles politiques d'Algérie du mois de mai* 1857. — *Correspondance de l'armée d'Afrique. — Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Récompenses accordées à la suite de l'expédition en Kabylie (1856)

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officier : M. LAURENS, chef de bataillon.
Chevaliers : MM. SAINT-MARTIN, CHAPUIS, GRENIER, capitaines.

Chevaliers : MM. THOMAS, sergent-major.
POMPEY, sergent.

Dix médailles militaires sont en outre conférées à des hommes du régiment.

# CHAPITRE II

## La Grande Kabylie [1]

### (1857)

SOMMAIRE. — La Kabylie et les Kabyles. — Organisation de l'expédition. — Au camp d'El-Zaouïa. — Attaque des villages des Beni-Raten. — Une halte au camp des zouaves après la soumission des Beni-Raten. — Construction du fort Napoléon. — La division de Mac-Mahon devant Ichériden. — Après le combat. — Les dernières tribus hostiles sont châtiées. — Soumission des Kabyles. — Les zouaves à Oran. — Citations et récompenses à la suite de l'expédition.

**La Kabylie et les Kabyles.**

Depuis un quart de siècle, la conquête de l'Algérie était commencée. Au fond du désert, nos aigles victorieuses avaient déjà soumis les peuplades les plus difficiles à vaincre, tandis qu'aux portes d'Alger existait toujours le même foyer de révolte. La Kabylie, théâtre de tant de répressions sanglantes, n'avait point encore mis bas les armes; les Kabyles, un instant châtiés, ne voyaient pas plus tôt se retirer les colonnes expéditionnaires, qu'ils arboraient de nouveau l'étendard de l'insurrection.

Montagnards fiers et hardis, ils avaient toujours refusé toute domination et, retranchés dans leurs montagnes, au milieu des ravins et des rochers, ils

(1) Voir, pour suivre ce chapitre, la carte de Kabylie, page 59.

persistaient à se croire invincibles. Chaque tribu y formait pour ainsi dire une confédération isolée et indépendante, et celles qui se soumettaient étaient immédiatement razziées par d'autres plus puissantes; nos armées étaient à peine hors de vue, que les soumissions, obtenues grâce à la présence de nos baïonnettes, n'étaient déjà plus qu'un vain mot.

« Quand les Kabyles descendaient de leurs montagnes pour dévaster les « villages des tribus soumises, du haut des terrasses d'Alger on voyait lu lueur « des incendies (1).

Le maréchal RANDON, gouverneur général, préparait depuis longtemps une expédition sérieuse, pour en finir avec ces irréconciliables ennemis. Il fallait tuer la Kabylie.

« Tant que ce foyer de résistance africaine ne sera pas éteint, dit M. E. CARREY, « tant que la Kabylie ne sera pas poursuivie jusque dans son dernier asile, tant « que la Kabylie du Djurjura ne sera pas domptée, il n'y a ni repos ni sécurité « pour l'Algérie. L'or ou les conseils d'une puissance ennemie de la France, « l'illumination soudaine d'un marabout fanatique, le moindre choc européen « peuvent soulever tout à coup la Grande Kabylie, puis, à sa suite, comme une « traînée de poudre, tous les peuples musulmans, que la France tient sous sa « pression victorieuse, peuvent s'enflammer dans une guerre universelle de race « et de religion. »

La tribu la plus belliqueuse et la plus puissante est celle des Béni-Raten, sur la rive gauche du Sébaou; c'est contre cette tribu que le Maréchal résolut de diriger ses premiers efforts. Organisation de l'expédition.

Le corps expéditionnaire proprement dit (2), fort de 35.000 hommes commandé par le Maréchal lui-même, devait comprendre trois divisions, sous le commandement des généraux RENAULT, MAC-MAHON et YUSUF. Les troupes devaient se concentrer dans la vallée du Sébaou à Tizi-Ouzou.

Le 2e Zouaves reçut à la fin du mois de mars l'ordre de former deux bataillons, qui feront partie de la 1re brigade (général BOURBAKI), de la 2e division (général MAC-MAHON).

(1) E. CARREY, *Récits de Kabylie*.

(2) Une quatrième division (général MAISSIAT) était chargée de surveiller les Babors.

Tout fut préparé de longue main, afin que les troupes nombreuses rassemblées dans ce pays sauvage ne manquassent de rien, car il fallait pouvoir aller jusqu'au bout de l'expédition qui, dans la pensée du Maréchal, devait être la dernière.

L'annonce de cette nouvelle campagne et surtout de son caractère particulièrement sérieux, fut pour le régiment la cause d'une joie très vive « Partout la gaieté règne, et le jour du départ est un jour de fête. »

C'est le 1er et le 3e bataillon qui marchent cette fois (1).

Le 9 avril, ils se mettent en route par voie de terre à l'effectif de 1,559 hommes pour se rendre d'abord à Alger. Cette longue marche que les zouaves ont déjà faite jadis leur servirait d'entraînement, s'ils en avaient besoin.

---

(1) Composition des deux bataillons appelés à prendre part à l'expédition :

MM. SAURIN, colonel.
DE MAINDREVILLE, capitaine d'état-major.
LABRUT, sous-lieutenant payeur.
VIGNAU, sous-lieutenant, porte-drapeau.
DUPLESSY, médecin major.
GRAZIETTI, médecin aide-major.

*1er Bataillon*

MM. DE SAINTHILLIER, chef de bataillon ; ROSSIGNOL, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | AMAT. | VERRIER. | DE CHALOT. |
| 2e | CHAPUIS. | MORLAN. | GEYLIOT. |
| 3e | DUVIVIER. | » | PIAU. |
| 4e | GALLOUI. | VINCENT. | DEFAY. |
| 5e | LESUR. | VINCENDON. | REGNIER. |
| 6e | FAYOUT. | LACAZE. | PIANELLI. |

*2e Bataillon*

MM. FONDREVAYE, chef de bataillon ; FIGAROL, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | MASSON. | DESBERGEROUS. | CRAMPARET. |
| 2e | » | RITTER. | MOREAU. |
| 3e | ZÉGOVNITZ. | VILLAIN. | ROUILLARD. |
| 4e | COSTES. | LE GÔ. | BRISSAND. |
| 5e | » | PRADIER. | HENRY. |
| 6e | DECLERCK. | COIFFÉ. | BOURNEL. |

Nous avons la bonne fortune de posséder un récit de cette expédition, dû à la plume pittoresque de M. Émile CARREY, qui la suivit tout entière en marchant à côté de nos zouaves; nous aurons plus d'une fois recours à ses *Récits de Kabylie* qui nous permettront, pour ainsi dire, de vivre avec le régiment pendant les trois mois de campagne qui commencent en ce moment.

La route est longue d'Oran à Alger, mais les zouaves la font gaiement, cette route qui doit les conduire au combat, à la victoire, à la gloire.

« Dans les bataillons, chacun chemine par le soleil et la poussière un peu à « son gré; officiers et soldats causant, fumant, riant, ou silencieux de route et de « chaleur: mais tous, l'allure contente, s'en vont pas à pas vers l'étape indiquée. « Là, sur le bord d'un chemin, dans le fond d'un vallon, autour d'un torrent, en « rase plaine ou parmi les broussailles, les bataillons campent. Des chevaux « hennissent, attachés à des piquets, paissant l'herbe en attendant leur prébende « d'orge. Des tentes se dressent; des quartiers de bœufs ou de moutons saignent, « accrochés à des branches; un soldat traîne du bois mort ou vert, cassé à l'arbre « voisin; un autre apporte de l'eau, un troisième le pain ou le biscuit; des feux « flambent de tous côtés et des senteurs de dîner, des rires, des chants, des pro- « pos joyeux couvrent la plaine (1). »

D'étapes en étapes, les zouaves arrivent ainsi le 5 mai à Alger. Le 12, ils se remettent en marche vers Tizi-Ouzou qu'ils traversent pour venir camper le 19 à El-Zaouïa, sur les bords du Sébaou.

**Au camp d'El-Zaouïa.**

C'est là qu'ils rejoignent le corps expéditionnaire. La 2e division y établit son camp entre ceux du général YUSUF à l'ouest et du général RENAULT à l'est. En face, se dressent à l'horizon les montagnes des Béni-Raten.

Au pied de ces montagnes, à 700 mètres du camp, veillent les grand'gardes, et les zouaves contemplent pour la deuxième fois le spectacle de ces massifs dans l'intérieur desquels ils vont bientôt s'enfoncer.

« Sur ces crêtes sans plateau du Djurjura, étroites comme des tranchants de « lames, se trouvent tous les villages; les maisons inégales des premiers qu'on

(1) E. CARREY. *Récits de Kabylie.*

« découvre se profilent dans le ciel ainsi que les sommets dentelés de rochers, à « les prendre pour tels. Ce sont ces villages qu'il va falloir enlever; c'est par ces « sentiers qu'il va falloir passer; ce sont ces montagnes dont les hauteurs varient « de 800 à 900 mètres, dont toutes les pentes sont si raides qu'une pierre lancée « d'en haut doit rouler jusqu'en bas, dont chaque rocher détaché doit écraser des « files d'assaillants, ce sont ces montagnes qu'il faudra gravir sous le feu d'un « ennemi qui vise à feu couvert, à son aise, de chez lui, comme on vise une pou- « pée de tir[1]. »

Le maréchal RANDON arrive au camp le 18, va lui-même reconnaître les positions qui doivent être occupées par les troupes et les chemins par lesquels il convient d'attaquer la montagne. Puis ayant considéré l'objectif à atteindre, il fait le tour des bivouacs, où il trouve les hommes plein d'ardeur et de confiance. Le succès de l'entreprise lui apparaît dès lors comme certain.

Cependant, au moment où il se prépare à lancer ces troupes, une pluie torrentielle commence à tomber.

L'attaque doit être remise à quelques jours. Les hommes emploient ce repos forcé à améliorer la route qui conduit du camp à Tizi-Ouzou, car c'est par cette route que doit se faire le transport des blessés.

Un brouillard épais enveloppe les montagnes et la vallée, et les Kabyles en profitent pour rôder inaperçus, autour du camp.

Le 21 mai, un zouave du régiment qui, contrairement aux ordres donnés, s'est aventuré trop loin isolément est surpris par l'ennemi.

« Un coup de feu l'abat. Les Kabyles arrivent sur lui; il lutte, mais seul, « tombé, perdant ses forces avec son sang, il est pris vivant, entraîné, et déjà le « flissa sanglant lui laboure le cou. Quelques secondes encore et sa tête coupée « ira orner une porte kabyle.

« Cependant, quelques camarades, chapardeurs isolés comme lui, ont entendu « le coup de feu, ils accourent; les féroces montagnards lâchent leur proie, et le « camarade est ramené au camp à demi-mort. Son sang coule à flots par dix bles- « sures; sa tête est au quart tranchée. Mais les chirurgiens d'armée sont experts à « soigner les blessures des zouaves; depuis bientôt vingt ans, en Afrique et ailleurs,

(1) E. CARREY. *Récits de Kabylie.*

« ils en ont tant vu ! Le moribond guérira : le cou d'un zouave est comme de « l'acier : tant qu'il lui reste une fibre, il ne casse pas [1]. »

Cependant, le 22, le brouillard s'étant un peu levé, le Maréchal fixe l'attaque pour le lendemain ; tandis que les 1re et 3e divisions doivent envahir les montagnes par la droite et par la gauche, la deuxième, celle dont font partie les zouaves, doit suivre un éperon au centre et enlever les villages de Tacheraïr, de Bélias, d'Afensou et d'Imaïseren, qui défendent l'accès du plateau de Souk-el-Arba, à 750 mètres au-dessus du niveau du camp, plateau qui est l'objectif des trois divisions.

La proclamation suivante du Maréchal est lue aux hommes :

« Soldats,

« Je vous disais naguère : « Au printemps prochain nous reviendrons pour« suivre notre œuvre.» La volonté de l'Empereur et les instructions du Ministre « m'ont permis de tenir ma promesse. Demain, nous attaquerons la plus puis« sante tribu de la Kabylie, elle se défendra vigoureusement. J'y compte : votre « gloire en sera plus grande. Des chefs habiles vous dirigent, le succès n'est pas « douteux. Obstacles, dangers, fatigues, tout s'effacera devant votre ardeur. « Marchez et bientôt notre cri de victoire : VIVE L'EMPEREUR ! retentira sur le « sommet des montagnes. »

Mais, le 23, la pluie tombe de nouveau à torrent et le brouillard envahit encore une fois la montagne. Contre-ordre est donné ; l'attaque est remise au lendemain. Toutes les troupes doivent se tenir prêtes à marcher à quatre heures du matin.

Attaque des villages des Béni-Raten.

Il fait encore nuit, lorsque les divisions prennent les armes ; le réveil a eu lieu sans bruit ni sonnerie, avant quatre heures. Maintenant chaque division se porte au pied des montagnes, vis-à-vis des points qu'elle doit attaquer.

(1) E. CARREY. *Récits de Kabylie.* — Ce malheureux zouave, nommé JACQUET, mourut cependant une vingtaine de jours après.

Le régiment, sans sacs, est en tête de la 2e division. C'est lui qui doit commencer l'assaut en lançant sur le contrefort du centre deux compagnies en tirailleurs, suivies du 1er bataillon. Ce contrefort est raide, embarrassé d'arbres, de broussailles et de rochers. En regardant en l'air, on aperçoit sur la crête, se découpant dans le ciel qui commence à s'éclaircir, les villages qu'il faut enlever. Les sentiers qui conduisent à ces villages sont barricadés de distance en distance par des retranchements en pierres sèches, embuscades derrière lesquelles veillent des groupes de Kabyles, leurs armes chargées près d'eux.

A cinq heures, l'ascension commence, tandis, que d'en bas, l'artillerie ouvre son feu sur les villages.

Les deux bataillons du régiment s'élancent en suivant les dépressions du terrain. En un instant, toutes les embuscades du pied de la montagne sont enlevées. Une grêle de balles est venue s'abattre sur les zouaves au moment où ils sont arrivés aux premières embuscades, mais après s'être un instant couchés sur le sol, ils ont repris leur marche.

Les voici maintenant arrivés au premier village, celui de Tacheraïr, à 300 mètres de hauteur, qu'ils abordent par la droite et dont ils rejettent les défenseurs au fond des ravins environnants.

Sans prendre un instant de repos, ils continuent leur ascension sous le feu plongeant des Kabyles, pour atteindre le village de Bélias, situé à 500 mètres au-dessus du camp. Ils entrent dans le village de vive force et le livrent aux flammes.

Arrivés sur le plateau de Bélias, les zouaves un peu essoufflés par leur longue course, se reposent quelques minutes. C'est là que le 54e de ligne les rejoint. Mais cette position est dominée à petite distance par les villages d'Afensou et d'Imaïseren, d'où les Kabyles tiraillent avec rage sur les assaillants. Il faut à tout prix encore s'emparer de ces deux points.

Le 2e bataillon du régiment et le 54e de ligne, tête de la colonne de la division

« se lancent dans une course folle à travers les balles, têtes baissées, sur « Afensou, situé à une demi-lieue de Bélias et à 250 mètres plus haut sur un piton « garni de rochers. Ils y arrivent en trente minutes, malgré l'ennemi, les ravins, « les escarpements, et, à six heures du matin, s'y répandent victorieux, ayant en « deux heures, sous le feu toujours, parcouru deux grandes lieues, gravi

« 750 mètres en hauteur, pris trois villages et, devant eux, sur toute la route,
« balayé les Kabyles entassés et hurlants comme un vent d'orage balaie des
« poussières (1). »

A six heures trois quarts, le 1er bataillon du 2e Zouaves entrait à Imaïseren. Les Kabyles, réfugiés sur le plateau de Souk-el-Arba, devant cette escalade furieuse qu'ils n'ont put empêcher, sont pris subitement d'une sorte de rage folle et, à découvert, redescendant sous les balles à Imaïseren, ils se ruent sur notre 1er bataillon qui vient de s'y établir. Mais les zouaves tiennent bon : d'ailleurs le 3e bataillon et le 54e de ligne viennent les renforcer. Deux attaques des Kabyles sont repoussées à la baïonnette. Les morts s'entassent au pied des murs d'Imaïseren. Finalement, les Kabyles, forcés de se retirer, regagnent les hauteurs, non sans éprouver des pertes énormes. Puis, les zouaves s'établissent au bivouac sur les positions conquises.

Alors, après le grand combat, commence une petite guerre, qui dure tout le restant de la journée. Embusqués derrière les rochers et les arbres, les Kabyles tirent sur les zouaves qui, aux abords d'Imaïseren, se montrent à découvert.

« Sur les déclivités de la montagne, dans chaque ravin, dans les broussailles,
« derrière les haies, les rochers, sous leurs figuiers, leurs frênes, leurs oliviers,
« partout, les Kabyles se glissent ; puis, aux remparts ennemis, aux murs de ce
« village, leur demeure et leur abri, naguère encore, toute tête, tout corps chré-
« tien qui passe, entend ou reçoit une balle. Mais malheur au burnous blanc
« qui paraît sous les feuilles, malheur au tireur qui, trahi par sa fumée, n'a pas
« pour abri un tronc d'arbre ou le bloc d'un rocher. Son corps devient une cible
« vivante à laquelle vingt balles arrivent à la fois (2). »

Avant la nuit, le camp est installé et fortement retranché en avant d'Imaïseren, car de nombreux groupes d'ennemis se montrent et l'on peut craindre un retour offensif.

Pendant toute la nuit, les coups de feu se succèdent échangés entre les Kabyles et nos grand'gardes.

(1) E. Carrey. *Récits de Kabylie.*
(2) E. Carrey. *Récits de Kabylie.*

Au point du jour, le 25, la fusillade semble un instant augmenter, puis elle diminue peu à peu. Les Kabyles ont voulu attaquer nos avant-postes, mais, devant les travaux de défense, activés par les zouaves pendant la nuit, ils ont reculé, reconnaissant que leur attaque, n'a plus désormais de chance de succès.

Aussi, vers trois heures de l'après-midi, démoralisés par les nombreuses pertes subies, et, nous voyant maîtres de toutes les positions, les Béni-Raten envoient à la tente du gouverneur leurs offres de soumission.

Le lendemain, les chefs Kabyles livrent les otages demandés et la paix est conclue avec eux.

Ce succès est dû en grande partie aux zouaves du 2e Régiment, qui reçoivent du gouverneur et de leur général de division de chaudes félicitations pour la belle conduite qu'ils ont tenue pendant le combat du 24 (1).

**Une halte au camp des zouaves après la soumission des Béni-Raten.**

Le lendemain de la soumission des Béni-Raten, les zouaves, avec leur division, lèvent leurs bivouacs pour aller occuper la position d'Aboudid, point culminant des montagnes des Béni-Raten, à sept kilomètres au sud d'Imaïseren. Ils restent là au camp pendant près d'un mois, se livrant à des travaux de routes, car le Maréchal a entrepris la construction d'un fort sur le sommet même des montagnes des Béni-Raten, et une route doit relier ce fort à Tizi-Ouzou.

Si de temps à autre quelques coups de fusil n'étaient pas échangés entre les grand'gardes et les Kabyles des tribus voisines de celle de Béni-Raten, on oublierait qu'on est en campagne.

Au camp, en dehors des heures de travail, pendant lesquelles la pioche est maniée avec une ardeur fébrile, règne la plus grande gaieté parmi les zouaves.

Cette vie leur rappelle un peu celle qu'ils menaient lors du siège de Sébastopol pendant les beaux jours de printemps. Leur camp ressemble par plus d'un point au camp du Moulin de joyeuse mémoire. Le soir, il y a parfois théâtre, car Guignol est ressuscité.

(1) Les pertes du régiment pendant ce combat furent de 8 hommes tués et 40 blessés.

« Sous l'anonyme de marionnettes en bois, affublées de têtes et de costumes « burlesques, un soldat improvise des dialogues de circonstance entre zouaves « et Kabyles ou des scènes de ménages à rendre jaloux les acteurs du Palais- « Royal(1). »

Les officiers partagent la bonne humeur de leurs hommes. Pour se distraire, ils s'invitent de popote à popote, et, les jours où il y a des invités, des *vautours,* comme ils les nomment, le chef de popote soigne le menu d'une façon toute spéciale, autant que lui permettent les faibles ressources dont il dispose. Qu'on en juge par le menu suivant, que nous empruntons toujours aux *Récits de Kabylie :*

**Carte du jour, portée à six services, vu les « Vautours »**

Hors d'œuvre :

Sel — Poivre — Cornichons (extra)

Potage réputé gras

*Premier service* (4 entrées), savoir :

Vin et eau à discrétion

Truites saumonnées (lisez: sardines de Dellys)

Bœuf très naturel

Mouton arabe avec légumes kabyles (ou ragoût français de circonstance)

*Deuxième service*

Repos

*Troisième service*

Raisins, non de Corinthe ; — Gruyère ou tête de Maure

*Quatrième service*

Conversation animée dans laquelle on dit du mal de son prochain et naturellement de ses chefs

*Cinquième service*

Paradoxes par X***. — Récits militaires par Y***

*Sixième service*

Café très à l'eau et rhum à indiscrétion

(1) E. Carrey. *Récits de Kabylie.*

*Nota.* — On sera servi par Garagousse lui-même en costume de Crimée (chemise jadis blanche et pantalon idem), en vaisselle plate (dite de campagne).

Pendant la durée du repas, M*** fera silencieusement entendre une symphonie de lui, dite du claquement des mâchoires.

Au milieu de cette intarissable gaieté que les zouaves jettent à travers tout le camp, une grande œuvre s'accomplit, celle qui doit mettre un terme définitif à ces incessantes révoltes de Kabylie, la construction d'un bordj au cœur même du pays insurgé.

**Construction du fort Napoléon.**

Tandis que tous les hommes travaillent à la nouvelle route qui doit relier le plâteau de Souk-el-Arba aux rives de l'Oued-Sébaou, le Maréchal trace lui-même le plan du bordj qu'il veut faire construire sur le plateau. Il aura une muraille de 2,000 mètres de développement et de 45 centimètres d'épaisseur. Sur le sommet flottera le drapeau tricolore, afin que les Kabyles l'aient constamment devant leurs yeux.

Le 14 juin, on célèbre au camp le 27e anniversaire du débarquement de l'armée française en Algérie.

Après une messe solennelle, pendant laquelle tonnent toutes les batteries, une grande revue est passée. Puis, à trois heures, a lieu la pose de la première pierre du fort Napoléon [1]. De rochers en rochers, l'écho du canon porte la nouvelle de cette cérémonie aux populations des montagnes, et cet écho, qui va s'affaiblissant de ravins en ravins, est pour elles le glas funèbre de leur longue indépendance.

Des groupes de Kabyles, silencieux et tristes, circulent aux abords du camp et suivent avec inquiétude les progrès des fossés qui se creusent et des murs qui s'élèvent.

L'un d'eux s'approche des travailleurs et demande :

« — Sidi Maréchal va donc habiter Souk-el-Arba ?

« — Non, c'est un bordj qu'il fait construire.

« — Un bordj ! oui, on m'avait bien dit la vérité ! Regarde-moi ; quand un « homme va mourir, il se recueille et ferme les yeux. Moi je ferme les yeux, car « la Kabylie va mourir. »

(1) Aujourd'hui : Fort national.

Une ligne télégraphique est construite en même temps de fort Napoléon à Tizi-Ouzou, reliant le cœur de la montagne à Alger. Le 22 juin cette ligne est ouverte par cette dépêche :

« Hier soir, à cinq heures, aux grands applaudissements de toute l'armée, une « section d'artillerie de campagne, suivie de deux prolonges pavoisées aux couleurs « nationales, est arrivée au camp, parcourant la nouvelle route de 25 kilomètres. « Œuvre immense accomplie en dix-sept jours par nos soldats au milieu des « difficultés de tout genre. »

Le surlendemain, la même ligne annonçait la brillante victoire d'Ichériden.

Cette fois, la Kabylie des Kabyles, avec ses retraites jadis inaccessibles, est bien morte. Comme une large blessure, la nouvelle grande route lui traversait le cœur, la route aux abords de laquelle, près du bordj menaçant, se dressait un poteau portant cette triomphante mention :

*Grande route de Paris au Djurjura à travers la Kabylie !*

La division Mac-Mahon reçoit l'ordre de s'emparer d'Ichériden.

Cependant, malgré le succès que nous venons d'obtenir et la soumission des Béni-Raten, la campagne n'est pas encore terminée.

A quelques kilomètres de notre camp d'Aboudid, les Béni-Menguellet et les Béni-Yenni se retranchent avec arrogance dans leurs montagnes, et, la nuit, leurs éclaireurs viennent même inquiéter nos avant-postes. La défaite de leurs voisins ne leur sert pas d'exemple : il leur faut à eux aussi leur *journée de poudre.*

Le Maréchal prépare donc une expédition contre les Béni-Yenni, et, le 23 juin, dans la journée, les divisions réparent les chemins qui, de Souk-el-Arba conduisent à leurs montagnes. L'attaque doit avoir lieu le lendemain et doit être exécutée par les 1re et 3e divisions.

Le 24, réveil à trois heures du matin ; les deux divisions désignées se forment déjà en colonnes pour se porter en avant, lorsque, tout à coup, on aperçoit dans la direction opposée, réunis autour du village d'Ichériden, à sept kilomètres au sud de Souk-el-Arba, des contingents kabyles, au nombre de 3 à 4,000 hommes qui, appuyés à de solides retranchements, se montrent de plus en plus menaçants.

Le Maréchal craint que, pendant l'attaque des Béni-Yenni, ces Kabyles

d'Ichériden ne viennent à nous couper nos communications et à se jeter sur nos derrières. Il prescrit alors au général MAC-MAHON de marcher avec sa division contre ces Kabyles et de les déloger d'Ichériden. D'ailleurs, un succès décisif de ce côté ne peut que démoraliser l'ennemi et favoriser nos projets ultérieurs.

La 2e division quitte donc immédiatement son camp, le 2e Zouaves et le 54e de ligne en tête.

« Le chemin qui conduit du col d'Aboudid à Ichériden présente un dévelop-
« pement de 4 kilomètres. Préalablement préparé par les troupes sur un parcours
« de 1,500 mètres, il va passer au village soumis d'Ighil-Tigmounin, pour
« remonter de là par une pente escarpée le contrefort sur lequel se trouve
« Ichériden. A hauteur du village d'Ighil-Tigmounin et sur la droite du chemin
« se trouve un plateau présentant une ligne parallèle à la position que l'ennemi
« avait prise en avant d'Ichériden (1). »

C'est sur ce plateau que les zouaves s'arrêtent : les deux bataillons s'y installent en colonne serrée. C'est là aussi que l'artillerie vient prendre position. Il est cinq heures et demie. En avant du régiment, se trouve un ravin à pentes raides qu'il va falloir descendre, puis, de l'autre côté du ravin, la montagne d'Ichériden.

« Cette montagne, occupée toute entière par les Kabyles, s'élève isolée, à pic.
« Sur son sommet aigu, les maisons entassées de son village sortent comme des
« pigeonniers à toits rougeâtres d'un bouquet d'arbres et de verdure. A quelques
« cent mètres plus bas, à mi-côte, on voit un retranchement, formant sur la
« montagne une ceinture sinueuse (2). »

Le centre de ce retranchement est en face du village, puis, les ailes, descendent à droite et à gauche, le long des crêtes en zig-zag de deux contreforts rocheux, de manière que l'ensemble de tout le système forme un entonnoir dans lequel doivent s'engager nos colonnes, un *grand compas* dont les branches, ouvertes en face de l'ennemi, sont semées de nombreuses

(1) Rapport du général MAC-MAHON.
(2) E. CARREY. *Récits de Kabylie.*

embuscades étagées les unes au-dessus des autres et solidement fortifiées avec des quartiers de rocs et de grosses pièces de bois. A droite et à gauche de cette ligne de retranchements, sont des précipices, empêchant tout mouvement tournant. Derrière les embuscades,

« sur les premières déclivités de la montagne, autour du village, sous les « arbres, partout on distingue des Kabyles en burnous blancs: leurs fusils « arabes aux longs canons polis brillent aux rayons du soleil levant. Tous sont « debout sur leurs barricades, prêts, à découvert; aucun d'eux ne se dérange à « l'arrivée de ce formidable appareil d'hommes, de canons et de chevaux qui « vient s'étaler en face d'eux préparant la mort; mais aucun ne tire encore: le « Kabyle est pauvre; la poudre est chère sur les montagnes; tous gardent leurs « cartouches pour des coups plus sûrs. Sentinelles vigilantes, veillant sur les « créneaux de la terre natale, on dirait qu'ils attendent l'agression (1). »

Assaut d'Ichériden.

A six heures, l'artillerie, en batterie sur le plateau en face d'Ichériden, ouvre son feu. Les zouaves, couchés à terre, attendent le signal de l'attaque. Dès que les obus commencent à pleuvoir sur leurs retranchements, les Kabyles disparaissent derrière les rochers.

« En un instant toutes les barricades semblent abandonnées, les silhouettes, « blanches de leurs défenseurs ont disparu (2). »

Alors, le général Mac-Mahon donne l'ordre d'attaquer. Les zouaves et un bataillon du 54e de ligne, qui attendent avec impatience ce moment, se redressent, et, comme une avalanche, dégringolent le long de la pente du plateau; le 1er bataillon du régiment est en tête avec celui du 54e.

« Quelques coups de feu partent de leurs rangs pressés, mais les barricades « Kabyles restent muettes comme des murs abandonnés; pas un burnous ne pa- « raît, pas un bruit, pas une fumée de feu ne sort des créneaux impassibles (2). »

Les voilà maintenant arrivés au fond du ravin, au pied de la rampe par où passe le chemin qui monte vers Ichériden. Ils ne sont plus qu'à quelques

(1) E. Carrey. *Récits de Kabylie.*
(2) E. Carrey. *Récits de Kabylie.*

mètres des premières barricades kabyles et complètement à découvert, dans l'angle des retranchements ennemis.

« Aussitôt un long hurlement rauque, sinistre comme une clameur de mort, « s'élève des barricades; une ceinture de fumée les enveloppe; elles tirent de « partout. Vainement, des rangs des nôtres, des coups de feu répondent : tous « ceux qui apparaissent en avant sous le feu des barricades tombent. Vainement, « on voit des zouaves se détacher, isolés du gros du bataillon, se glisser comme « des serpents entre les buissons, s'avancer courbés à fleur de terre, puis, se « dressant, courir à découvert sur le retranchement de droite : tous ceux qui « s'avancent ainsi tombent! Vainement, on distingue quelques officiers, « s'élançant en avant de leurs compagnies, le sabre en l'air; ils tombent. Par « deux fois, on voit l'un d'eux tomber, se relever, retomber, se traîner encore, « puis rester! Le feu de l'ennemi roule toujours, sans trêve. En avant des buis- « sons, sur la terre jaunâtre, on compte les cadavres [1]. »

La position est critique pour le régiment; les zouaves sont cramponné au sol, sans pouvoir avancer ni reculer.

Tout, à coup, apparaît sur la gauche le 2e régiment étranger, qui menace la droite des retranchements ennemis. La vue de ce renfort donne aux zouaves un nouveau courage. Le porte-drapeau VIGNAU, qui marche en tête d'une compagnie, le lieutenant VINCENDON, et le sous-lieutenant CRAMPERET se ruent sur les barricades, tandis que, derrière ces officiers, le flot montant des zouaves s'engouffre dans les ouvertures qui se produisent à travers les rangs ennemis. Les Kabyles qui ne sont pas assommés dans leurs créneaux s'enfuient, affolés, vers Ichériden, tandis que, sur leurs talons, les zouaves, furieux d'avoir été un instant arrêtés par eux, bondissent, la baïonnette en avant.

Alors, la course effrenée ne s'arrête plus. Devant le torrent des assaillants, toute la résistance se brise, inutile. Les défenseurs du village, en partie culbutés déjà par ceux des barricades qui remontent, sont écrasés par les zouaves qui traversent en courant Ichériden [2]. Toute la ligne ennemie est

(1) E. CARREY. *Récits de Kabylie.*

(2) « Le drapeau du 2e Zouaves est planté par le sergent BARTHÉLÉMY sur le sommet « d'une des maisons les plus élevées. »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves.

repoussée et forme une cohue sans ordre, qui s'enfuit dans la direction du village d'Aguemoun-Isen en poussant de grands cris.

Il est sept heures. Le village d'Ichériden est à nous. En avant des murs, du côté de l'ennemi en fuite, le 2e Zouaves se rallie.

**Après le combat.**

Si les zouaves avaient pu comparer le camp d'Aboudid au camp du Moulin, ils pouvaient plus justement encore rapprocher la glorieuse victoire qu'ils venaient de remporter de celles, gagnées jadis sous les murs de Sébastopol. Jamais encore en Algérie, ils n'avaient rencontré une résistance si acharnée, jamais non plus ils n'avaient laissé sur le terrain un si grand nombre des leurs, 5 officiers tués, 9 blessés, 24 sous-officiers et 213 hommes tués et blessés (1), le drapeau troué deux fois par les balles, tel était le bilan des pertes pendant cette *journée de poudre,* terrible journée de sang. Et la lutte n'avait duré qu'une heure à peine. Du côté de l'ennemi, 200 tués et 400 blessés étaient amoncelés autour des barricades et aux abords du village. Sa démoralisation était complète, témoin ce chant, si plein d'amertune, consacré par un poète kabyle au combat d'Ichériden et rapporté par M. Gaffarel (*Conquête de l'Algérie).*

« Le Français, lorsqu'il se met en marche, roule comme les flots d'une rivière ;
« il fait avancer de nombreux bataillons, des zouaves plus encore que des autres.
« Il s'est abattu sur nous, comme la neige lorsqu'elle couvre la terre.

« Notre tribu était pleine d'émigrés : de tous côtés, chacun se réfugiait chez
« nous ; allons, disait-on, allons dans la confédération puissante ; là nous habi-
« terons en lieu sûr.

« L'ennemi n'en est pas moins tombé sur nos têtes, guidé par le maréchal,
« le père de la sagesse, dont la tête mûrit les projets.

« Le mercredi, à l'aurore, a été pour les hommes un jour terrible. Les étoiles
« brillaient encore quand la lutte commença.

« Comprenez, ô vous qui savez comprendre, l'Alger de Zouaouas est tombée,
« ce qui nous arrive ne s'est pas vu depuis le commencement du monde. »

(1) Tués : MM. Rossignol, Chapuis, Duvivier, capitaines ; De Chalot, Rouillard, sous-lieutenants. Blessés : MM. Amat, capitaine ; Verrier, Morlan, Le Gô, lieutenants ; Vignau, Piau, Régnier, Pianelli, sous-lieutenants.

Veut-on savoir maintenant l'état d'esprit de nos zouaves à l'issue de cette sanglante affaire ? Écoutons M. CARREY.

« Quand le maréchal, qui marchait avec la division MAC-MAHON, fit sonner « la retraite, les zouaves arrivèrent par tous les côtés à la fois, au pas, comme « des chasseurs qui ont fait une chasse. L'un porte à la baïonnette de son fusil « des galettes kabyles mal cuites ; un autre ploie sous le fardeau d'un sac si « rempli, que le blé qu'il contient s'échappe par toutes les coupures ; un troisième « tient un étau de forgeron. Celui-ci porte à l'épaule, comme une amphore, un « grand vase de terre rouge, à peintures noires, à forme étrusque. Celui-là tient « à deux mains une jarre pleine d'huile ; la plupart son chargés de menues « poteries rougeâtres à forme antique. Mais en vérité, comme ils disent, la razzia « ne vaut pas la course ! »

Après la victoire, les zouaves s'installent au bivouac sur la position conquise, puis, ils relèvent les blessés et les morts qui sont évacués sur le fort Napoléon.

Jusqu'à l'établissement des grand'gardes, de nombreux coups de fusil sont encore échangés. Mais ils diminuent peu à peu, car les Kabyles n'ont plus de poudre. Aussi, les zouaves se promènent-ils presque à découvert.

« Quand la nuit vient, le général MAC-MAHON entend ce dialogue entre un « zouave en faction et des tirailleurs ennemis :

« — Eh ! l'arbi, macache barout (1) ?

« A cette demande, deux coups de fusil partent d'un ravin boisé en face de la « grand'garde. Le zouave continue tranquillement sa promenade pendant une « minute, puis, s'arrêtant: — Eh ! l'arbi, tire-donc, macache barout ? — Nouveaux « coups de feu, nouvelle promenade ; pendant tout le temps que le général écoute « ce dialogue d'un nouveau genre, les interrogations se suivent sans discontinuer. »

*Les dernières tribus hostiles sont châtiées.*

Du 25 au 30 juin, les zouaves restent au camp d'Ichériden. Tous les jours les grand'gardes ont à riposter au feu des Kabyles, retranchés maintenant dans le village d'Aguemoun-Isen où ils se sont réfugiés après leur défaite. Mais les pertes sont peu nombreuses, et de jour en jour, le feu de l'ennemi diminue. Le 30 juin, le général MAC-MAHON, jugeant l'instant venu de

(1) Plus de poudre ?

brusquer l'attaque de ce dernier refuge des Kabyles, donne à sa 2e brigade l'ordre de tenter l'assaut. La 1re brigade doit servir de soutien en cas de besoin. Mais l'opération réussit sans difficulté et le régiment n'a qu'à venir le 1er juillet rejoindre les autres divisions, installées déjà au bivouac à Aguemoun-Isen.

Le peu de résistance rencontré à la prise de ce dernier village montre bien que c'en est fini cette fois de la puissance des Kabyles. En effet, le 2 juillet, les zouaves envahissent avec leur division, et sans perdre un seul homme, le territoire des Béni-Menguellet. Le 6, les Béni-Youcef déposent les armes à la seule vue de nos baïonnettes. Le 9, les dernières embuscades kabyles au col de Temesguida sont prises d'assaut par les bataillons du 2e Zouaves ; là, le régiment reste en position pour protéger la marche de la colonne, puis, il rejoint le camp après une longue et fatigante étape à travers les montagnes, ce qui fait dire aux zouaves toujours gouailleurs :

« Si le bon Dieu avait eu le sac au dos quand il a fait les montagnes, il ne « les aurait pas faites si hautes. »

Le lendemain, tout le corps expéditionnaire enveloppe les tribus insoumises du haut Sébaou (1).

Quelques incendies de villages sont les derniers fait de guerre de l'expédition, maintenant terminée.

**Soumission des Kabyles.**

« Présentez-vous avec la splendeur d'un prince ; traînez à votre suite une « armée nombreuse, et demandez-nous, ne fût-ce que la valeur d'un grain de « moutarde, vous n'obtiendrez de nous que de la poudre. Voilà notre dernier mot ! »

Ceux qui faisaient jadis à ABD-EL-KADER cette fière réponse, aujourd'hui rudement châtiés, viennent maintenant humblement implorer la clémence du vainqueur. Les Béni-Menguellet, les Béni-Youcef, toutes les tribus renommées pour leur humeur belliqueuse et leur esprit d'indépendance demandent l'*aman*.

Si terrible qu'ait été le châtiment, c'est cependant moins encore les

(1) Ce jour-là, le lieutenant VILLAIN est blessé en plaçant une embuscade.

défaites subies que la construction du fort Napoléon, en plein centre de la Kabylie, qui assure la soumission définitive des tribus kabyles.

« Au lendemain de cette soumission, un soldat, passant au milieu d'un groupe
« d'hommes du rocher, frappe doucement l'épaule d'un vieillard illitien, en lui
« disant d'une voix amicale :
« — Amigo, à présent, vieux chinois ! »
« Le Kabyle répond à voix sourde et grondante, en montrant le fusil arabe
« de l'un de ses voisins :
« — Amigo, macache barout (1). »

Les canons du fort Napoléon et la garnison permanente du bordj resserreront les liens de cette *amitié*.

Les zouaves rentrent à Oran.

Le 11 juillet, le maréchal RANDON adresse aux troupes du corps expéditionnaire l'ordre du jour suivant :

« Soldats,

« Votre mission est accomplie. La Kabylie du Djurdjura est soumise. Il n'est
« plus une seule tribu qui n'ait subi notre loi. En même temps que vous triomphiez
« dans les combats de toutes les résistances, vous assuriez par vos travaux une
« base inébranlable pour la conservation de votre conquête.
« Accourus à ma voix des trois provinces, vous êtes venus prendre part à cette
« belle campagne, et vous recueillez aujourd'hui le fruit de vos efforts, tentés
« depuis plusieurs années pour vaincre ces intrépides montagnards. Vous avez
« complété l'œuvre laborieusement commencée par vos camarades dans les précé-
« dentes expéditions.
« Des cimes du Djurdjura jusque dans les profondeurs du Sud, le drapeau de la
« France se déploie victorieusement et le nom de notre Empereur est salué avec
« respect. C'est à vous qu'il était donné de terminer cette noble et grand tâche.
« Soldats, l'Empereur est content de vous ; soyez fiers d'avoir mérité un tel
« suffrage.
« L'Algérie, reconnaissante, applaudit à vos travaux ; trouvez dans ce témoi-
« gnage la récompense de ce que vous faites depuis vingt-sept ans pour la pros-
« périté de cette colonie, le plus beau fleuron de la couronne de France. »

(1) E. CARREY. *Récits de Kabylie.*

Le lendemain de la lecture de cet ordre, le régiment se remet en marche vers Oran. Les zouaves traversent de nouveau la Kabylie immobile, saluent en passant le fort Napoléon, où flotte pour toujours le drapeau de la France, et, par la nouvelle route qu'ils ont eux-mêmes construite, redescendent à Tizi-Ouzou, où ils arrivent le 19. Leur œuvre est achevée. Le 22 juillet, ils s'embarquent à Dellys à bord du *Cacique*, qui les ramène le 24 à Oran. De cette expédition, qui couronne toutes les guerres de Kabylie, l'aigle du 2e Zouaves rapporte sur ses ailes d'or, déjà chargées de gloire, un laurier nouveau, le nom immortel d'Ichériden [1].

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches du corps expéditionnaire de Kabylie.* — Rapport du maréchal RANDON au Ministre de la Guerre. — Rapport du général MAC-MAHON sur le combat d'Ichériden. — *Correspondance de l'armée d'Afrique* (mai-juin 1857). — *Registres matricules du 2e Zouaves.*

---

(1) Un monument commémoratif de ce glorieux fait d'armes vient d'être élevé (septembre 1895) sur le théâtre même du combat. Dans l'ossuaire, placé sous ce monument, ont été déposés les restes glorieux des héros qui pour toujours se sont endormis là le 24 juin 1857.

## Citations et récompenses à la suite de l'expédition de Kabylie (1857)

1° Citations.

Ont été cités à l'ordre à la suite de cette campagne :

« VINCENDON, lieutenant, s'est précipité le premier le 24 juin, avec quelques « soldats seulement, dans les retranchements ennemis.

« CRAMPARET, sous-lieutenant, est entré un des premiers dans les embuscades « kabyles le 24 juin.

« CHAPUIS, capitaine, a montré le 24 juin la plus grande vigueur pour entraîner « ses hommes à l'assaut sous le feu le plus meurtrier. Blessé très gravement.

« MORET, sergent; RÉGNIER, PRADIER, caporaux ; SIÉGEL, LEGOFF, zouaves, « se sont précipités avec le plus grand élan dans les embuscades kabyles à la « suite de M. VINCENDON, lieutenant.

Se sont particulièrement distingués :

« Le zouave HONORÉ qui a tué trois kabyles à coups de baïonnette et dégagé « un capitaine de la légion.

« Le sergent-major vaguemestre PUIAUD, blessé devant les rangs de sa compa- « gnie avec laquelle il avait demandé à marcher.

« Le sergent BARTHÉLEMY, qui a saisi le drapeau après la blessure du porte- « drapeau et a continué à le porter malgré une blessure reçue ; les caporaux de « garde au drapeau PICOT, CHAPUT, DEBOUDRUE, ESLINGER et le zouave PÉRARD, « tous blessés.

« Le caporal COUTEAU et le fourrier MIRAUCHAUX L., blessés.

2° Récompenses.

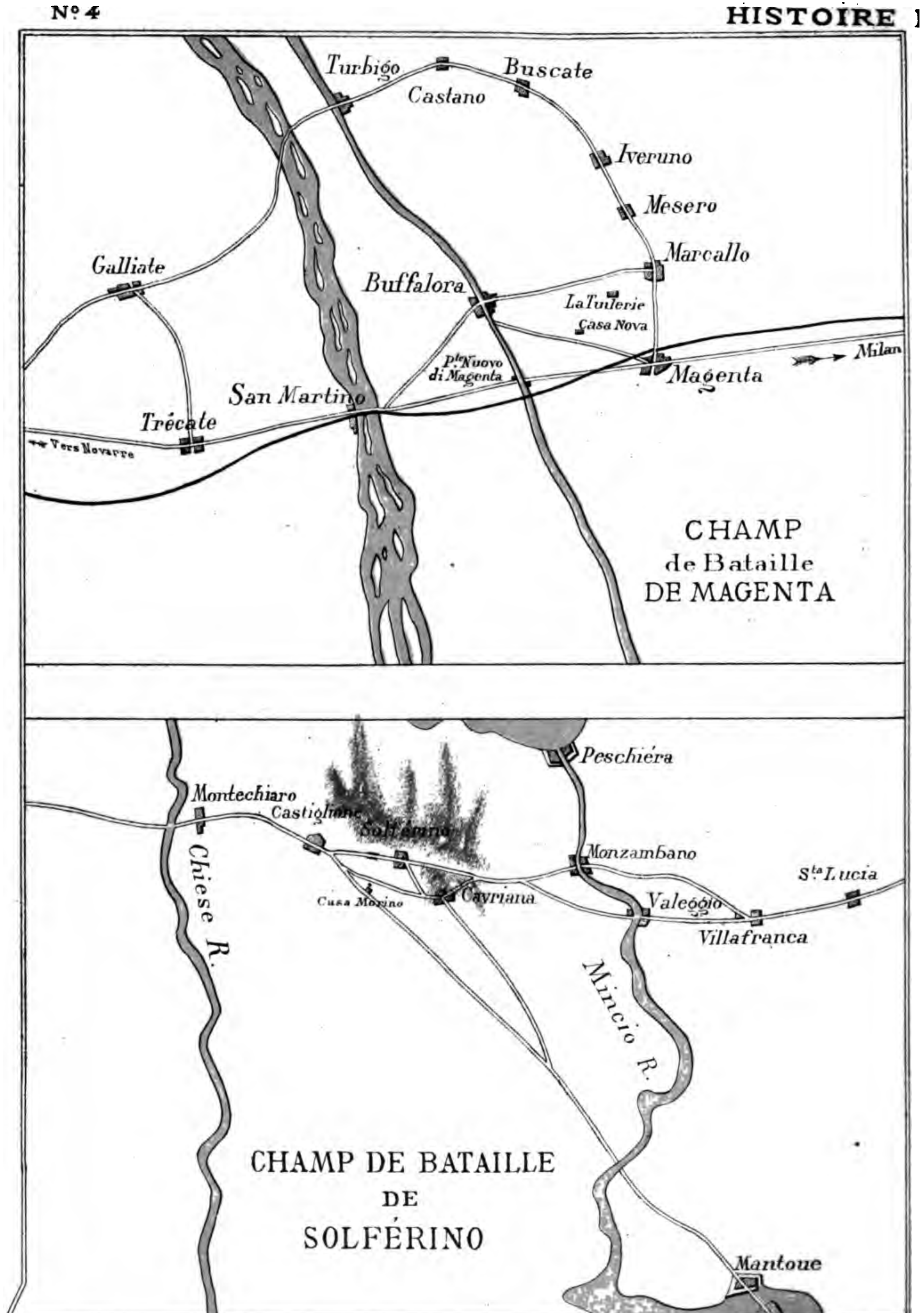
Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officier : M. FONDREVAYE, chef de bataillon.
Chevaliers : MM. DE SAINTHILLIERS, chef de bataillon.
GALLONI, capitaine.
Chevaliers : MM. DECLERCK, capitaine.
VINCENT, MORLAN, LE GÔ, lieutenants,
BERTHOU, BARTHÉLÉMY, DURANTE, sergents.

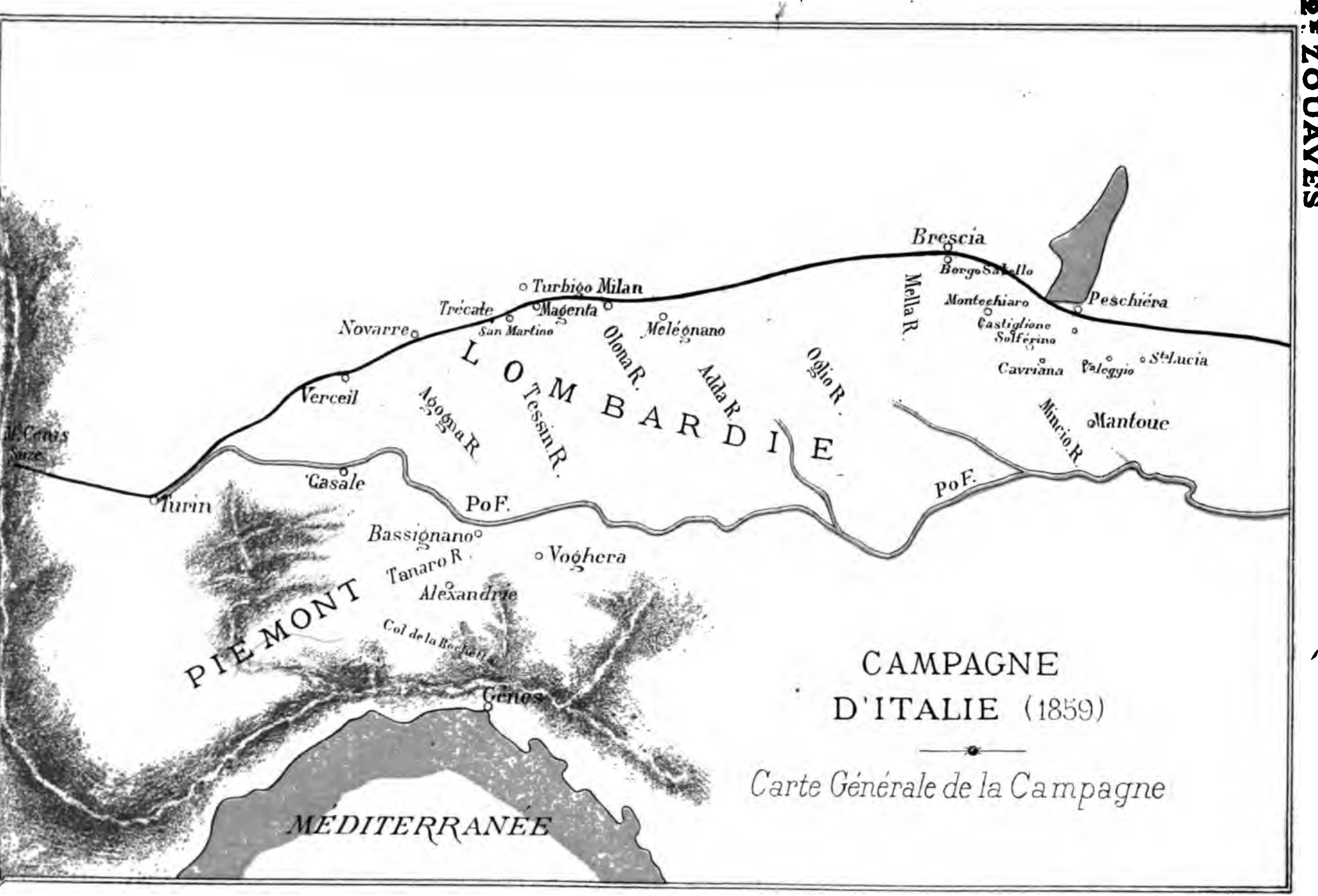
Treize médailles sont accordées à des hommes du régiment.

Sont promus :

Capitaines : LE GÔ, VINCENDON, lieutenants.
Lieutenants : VIGNAU, GEYLOT, sous-lieutenants.




Imp. & Lith. P. PERRIER, Oran




Dessiné par le Lieut. Joseph Spitz

# CHAPITRE III

## Les Débuts de la campagne d'Italie (1)

SOMMAIRE. — Après vingt mois de paix, le régiment apprend la nouvelle de la déclaration de guerre à l'Autriche. — Organisation des trois bataillons pour la campagne. — Les zouaves débarquent à Gênes. — De Gênes à Novarre. — Les zouaves à San-Martino (3 juin 1859).

**Après vingt mois de paix le régiment apprend la nouvelle de la déclaration de guerre à l'Autriche.**

Depuis que le régiment était créé, sans cesse en expédition, il avait presque toujours vécu dans les camps. Très rares et très courts avaient été les intervalles entre deux campagnes où les zouaves étaient restés inactifs. Au retour de l'expédition de la grande Kabylie, commença pour eux une période de repos. La pacification semblait pour l'instant achevée en Algérie et, sur le continent européen, aucune guerre n'était imminente. Ce calme dure près de deux ans. Il est employé par les zouaves à des travaux de toutes sortes : la pioche, depuis longtemps délaissée, est reprise, et, sur les routes de Tlemcen, de Bel-Abbès et de Marnia, au voisinage des garnisons occupées, de nombreux chantiers sont installés, où les zouaves, travaillant et chantant à la fois, émerveillent les colons algériens par leur activité et leur bonne

(1) Voir, pour suivre ce chapitre et les deux suivants, la carte de la campagne d'Italie, page 213.

humeur (1). C'est ainsi qu'ils fortifient cette popularité dont ils jouissent dans toutes les garnisons.

Plus modeste sans doute que la vie des camps, qu'ils préfèrent entre toutes, cette vie de pionniers de la première heure est riche, elle aussi, pour les zouaves, en fatigues et en dangers. Sous le soleil ardent et la fièvre perverse, nombreux sont ceux qui meurent la pioche à la main, et notre *Livre d'or*, à côté des noms glorieux des héros de la bataille, doit inscrire ceux, non moins glorieux, de ces victimes du devoir dont les tombes, semées un peu dans tous les cimetières de la province, prouvent qu'au 2e Zouaves, « le dévouement civique a toujours été à la hauteur des vertus militaires. »

C'est pendant cette période que, le 13 avril 1859, le colonel SAURIN est promu général de brigade ; il a pour successeur le colonel TIXIER.

---

(1) « Rien ne peut altérer la gaieté du zouave. Qu'il gravisse péniblement sous un « ciel de feu, chargé de ses armes, de ses vivres de campagne, de tout son bibelot, une « aride montagne ; que, dans une tranchée boueuse, par un hiver rigoureux, sous un « ciel saturé de neige ; il cherche à réchauffer ses membres engourdis, tout en veillant « au salut de ses compagnons d'armes ; ou bien, qu'au bivouac, après une longue marche, « il établisse sa petite tente et se prépare à allumer le feu de sa *turlutine*, sans cesse on « l'entend répéter, en fumant sa bouffarde, le *Chant du Chacal*.

« Voici quelques couplets de ce chant :

« Après avoir dit dans le 1er couplet que le type du soldat d'Afrique, c'est le zouave, « le *chacal*, il s'écrie :

*2e couplet*

D'abord, montrons-le dans la plaine ;
Pour la marche, à lui le pompon ;
S'il faut courir à perdre haleine,
Il ne vous dira jamais non.
Il n'a pas appris au gymnase,
L'art de fatiguer un cheval.
Qui ne craint pas qu'on le ramasse ?
C'est le chacal !

*3e couplet*

Courant ou fumant la bouffarde,
Il faut le voir en razzia.
A tout prix, il faut qu'il chaparde ;
Oui, malgré vous, il pillera.
En vrai corsaire, au crépuscule,
De l'Arabe au pied matinal,
Tentes, villages, qui tout brûle ?
C'est le chacal !

*4e couplet*

Au pied de l'Atlas, à l'armée,
France, tu dois un monument
A la figure bazanée.
Place au zouave à l'œil ardent ?
Qu'il exprime bien nos misères,
Et grave sur le piédestal :
« Qui vaut ce que valaient nos pères ?
C'est le chacal ! »

(Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves).

Le lieutenant-colonel BLAISE, nommé colonel, vient, lui aussi, d'être remplacé par le lieutenant-colonel GAMBIER.

Cependant, la paix qui régnait en Europe ne tarda pas à être compromise par les agissements du Piémont. Depuis qu'ils avaient servi d'alliés aux grandes puissances réunies contre la Russie sous les murs de Sébastopol, les Piémontais se refusaient à supporter la domination de l'Autriche. L'entrevue de Plombières leur avait d'ailleurs assuré l'alliance de la France et, fort de cette protection puissante, VICTOR-EMMANUEL répondit à un ultimatum de l'Autriche par un refus, suivi immédiatement d'un appel aux armes.

La guerre est déclarée et NAPOLÉON organise sur-le-champ une armée pour venir au secours de son allié. Cette armée doit comprendre quatre corps d'armée, et tous les régiments d'Afrique, « élément de succès trop important pour qu'on ne songea pas à en tirer parti », sont appelés à l'honneur d'y figurer.

La nouvelle de cette guerre qui allait commencer reçut au régiment un accueil enthousiaste. Les zouaves sont tout à la joie de pouvoir enfin reprendre leurs fusils et, ce qui met le comble à cette joie, c'est la perspective de combattre pour ces Piémontais qui, alors, étaient des amis et dont le souvenir rappelle aux zouaves les glorieuses victoires remportées en Crimée.

**Organisation de trois bataillons pour la campagne.**

Dès le milieu d'avril 1859, le régiment reçoit l'ordre d'organiser pour la guerre prochaine trois bataillons à six compagnies. Cette organisation ne fut pas longue à élaborer, car le 23, les bataillons sont réunis à Oran, prêts à marcher sous le commandement du colonel TIXIER. L'effectif est de 69 officiers et 2,497 hommes (1). Les 7e, 8e et 9e compagnies de chaque

(1) Composition des trois bataillons appelés à prendre part à la campagne d'Italie :

*État-major*

MM. TIXIER, colonel.
GAMBIER, lieutenant-colonel.
DUPLESSY, médecin-major.
GRAZIETTI, médecin aide-major.
GODFROY, lieutenant d'état-major.
ALBERT, porte-drapeau.
JOUGLA, officier-payeur.
BOUCHARD, lieutenant d'armement.
LILLICKOOK, lieutenant suédois.

bataillon restent en Algérie, où elles forment un 4e bataillon, avec le major MORANDY.

L'embarquement a lieu le 24 et le 26 avril à Oran, au milieu des acclamations de toute la population massée sur le rivage, et aux accents entraînants de la Marche du régiment, qui, tandis que les vapeurs s'ébranlent, salue une dernière fois la terre d'Algérie.

Les Zouaves débarquent à Gênes.

Les trois bataillons débarquent à Gênes les 28 et 30 avril. Le 1er mai, il font séjour dans cette ville. C'est là qu'ils apprennent qu'ils font partie de la 2e brigade (général CASTAGNY), de la 2e division (général ESPINASSE), du

*1er Bataillon*

MM. DE SAINTHILLIER, chef de bataillon ; DECLERK, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | VINCENDON. | DES MAZIS. | DE LA BOUILLERIE. |
| 2e | VILLAIN. | LETONDOT. | PRÉVAULT. |
| 3e | RÉAU. | PÉPIN. | LEVIS. |
| 4e | DE SIMONNEAU. | LACAZE. | PARDIN. |
| 5e | LESUR. | VIGNAU. | REGNIER. |
| 6e | FAYOUT. | PIANELLI. | AGUT. |

*2e Bataillon*

MM. FONDREVAYE, chef de bataillon; SAINT-MARTIN, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | GALLONI. | HENRY. | MILLION. |
| 2e | DE PERTHUIS. | CORNU. | FONVIEILLE. |
| 3e | MORLAN. | CRAMPARET. | LOUIS. |
| 4e | MARIN. | THIENOT. | DE BOYAT. |
| 5e | GAUTRELET. | LABRUNE. | POTIN. |
| 6e | LEMONTAGNIER. | VERRIER. | JOLLIVET. |

*3e Bataillon*

MM. MORAND, chef de bataillon; FIGAROL, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | LE GÔ. | COIFFÉ | FOURCADE. |
| 2e | MOUTIER. | RITTER. | KERMABON. |
| 3e | VUIBERT. | BLONDEAU. | ALLARD. |
| 4e | COSTES. | DEFAY. | BRISSAUD. |
| 5e | MORAND. | PRADIER. | PIERRON. |
| 6e | JAUFFRET. | PERCEVAL. | CLOUET DES PERRUCHES. |

2e corps (général MAC-MAHON). Le camarade de brigade du 2e Zouaves est le 72e de ligne venu d'Afrique, lui aussi.

Au moment de prendre le commandement du 2e Corps, le général MAC-MAHON adresse à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Soldats du 2e Corps,

« Il y a quelques jours à peine, en vous voyant quitter l'Algérie, je vous rap-« pelais ce que vous aviez été en Afrique et sous les murs de Sébastopol.

« L'Empereur vous appelle aujourd'hui en Italie, pour soutenir le Piémont « dont le territoire est envahi ; cet allié, dont les soldats ont combattu à côté de « vous en Crimée, a justement compté sur l'appui généreux et désintéressé de la « France ; vous serez bientôt en face de l'armée autrichienne sur cette terre où « chaque pas que vous allez faire vous rappellera une victoire.

« Par votre courage, votre énergie à supporter les fatigues et votre discipline, « vous prouverez que vous êtes dignes de vos devanciers et de la confiance de « l'Empereur. »

Les zouaves ne vont pas tarder à justifier ces paroles. En attendant, le régiment laisse à Gênes un petit dépôt, sous les ordres du lieutenant BOUCHARD, destiné à recevoir les renforts qui pourront venir d'Afrique et à les expédier vers l'intérieur.

**De Gênes à Novarre.**

Puis, le 2, au matin, les zouaves quittent Gênes avec leur division par la route du col de la Bochetta. Les premiers jours de marche sont pénibles, car l'organisation des divers services de l'armée n'est pas encore achevée, et, plus d'une fois, les distributions font défaut aux troupes. Mais les zouaves ne sont pas embarrassés pour si peu. N'ont-ils pas été plus d'une fois dans le même cas en Algérie ? C'est là qu'ils ont appris la manière de se procurer des vivres quand même, et leur vieille expérience d'Afrique leur est maintenant précieuse. Les chefs sont obligés de fermer les yeux sur l'incorrection de certains procédés de ravitaillement, et les consciences les plus scrupuleuses sont vite calmées par ce raisonnement : puisque ce sont les Piémontais que l'on sert, c'est bien le moins qu'ils contribuent à ce que leurs alliés ne meurent pas de faim.

Pendant tout le mois de mai, le régiment exécute avec sa division une série de marches longues et que les zouaves, impatients d'en venir au combat, trouvent ennuyeuses. Le 3 mai, il passe le col de la Bochetta; le 15, il est à Castel-Ceriolo. Là, la constitution des unités est changée, et les zouaves ont comme camarades de brigade les légionnaires.

Après le combat de Montebello, le 2e corps se porte sur Voghera où il reste trois jours. Les zouaves trouvent le temps bien long, mais les reconnaissances, qui se multiplient jusqu'à la fin du mois, n'amènent aucune rencontre avec l'ennemi.

Alors le régiment participe au grand mouvement tournant qu'exécute l'armée française et qui doit l'amener sur les affluents de gauche du Pô et en face de la droite autrichienne. Il quitte le 28 Voghera, passe successivement le Tanaro, le Pô, la Sesia. Enfin, le 1er juin, il bivouaque aux portes de Novarre, à quelques kilomètres seulement de l'armée ennemie.

**Les Zouaves à San-Martino.**

Le 2 juin, sous une pluie torrentielle, le régiment arrive avec le 2e corps à Trecate, à 5 kilomètres du Tessin. Une tête de pont défend à San-Martino le passage de la rivière au point où la route de Novarre à Milan la franchit. Il est à présumer que l'ennemi occupe cet ouvrage.

Le général Espinasse prend avec lui, le 3, au matin, la 2e brigade de sa division pour aller reconnaître San-Martino. Le 2e Zouaves marche en tête. Au moment où le 2e bataillon, qui forme l'avant-garde à un kilomètre en avant de la colonne, arrive en vue de San-Martino, l'ennemi abandonne précipitamment la tête de pont. Les zouaves qui voient enfin les Autrichiens pour la première fois, depuis plus d'un mois qu'ils sont en campagne, veulent à tout prix les atteindre et hâtent l'allure. Mais quand ils arrivent dans l'ouvrage, ils n'y trouvent plus que quelques retardataires, sept pièces de canon et des projectiles.

En passant la rivière, les Autrichiens ont en partie démoli le pont. Mais les zouaves aident le génie à le réparer. Tandis qu'ils travaillent avec ardeur, quelques cavaliers ennemis descendent de Buffalora : un feu de section suffit à les disperser.

Au moment où le régiment, maître de San-Martino, a déjà traversé le Tessin et se trouve installé sur sa rive gauche, l'ordre lui arrive de céder la place aux grenadiers de la Garde et de regagner Trécate, puis Turbigo,

où le restant du 2e Corps est déjà établi. Les zouaves exécutent ce mouvement. Chemin faisant, ils rencontrent l'Empereur qui les regarde défiler.

Le soir, à dix heures, après avoir marché toute la journée, ils arrivent sur les hauteurs de Turbigo où ils rejoignent leur corps d'armée. Ils dressent immédiatement leurs tentes à la gauche de celles de la 1re brigade de leur division et s'endorment avec la certitude que, le lendemain, ils pourront enfin prendre part à une grande bataille, car, des hauteurs où ils sont campés, ils peuvent apercevoir les feux nombreux de l'armée autrichienne qu'ils ont fait s'enfuir de San-Martino et qui est installée maintenant autour de Magenta.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre:**

*Journal des marches et opérations de la 2e division du 2e Corps de l'armée d'Italie.* — *Registres matricules du 2e Zouaves.* — *Correspondance de l'armée d'Italie* (avril-mai 1859).

# CHAPITRE IV

## Magenta

**(4 Juin 1859)**

---

SOMMAIRE. — *Les zouaves quittent Turbigo. — Marche de Turbigo à Marcallo. — Mouvement du 1ᵉʳ corps autrichien. — Le général Espinasse est prévenu de l'arrivée d'une colonne ennemie. — Charge du 2ᵉ Zouaves contre le 9ᵉ régiment d'infanterie autrichien dont le drapeau est pris. — Deux bataillons du régiment se rallient à la Tuilerie. — Combat des zouaves dans les rues de Magenta. — Après la bataille. — De Magenta à Brescia. — Le drapeau du 2ᵉ Zouaves est décoré.*

*Les Zouaves quittent Turbigo.*

La journée du 4 juin est à jamais mémorable pour le 2ᵉ Zouaves.

Afin de mieux comprendre quelle part immense prit le régiment, avec la division ESPINASSE, au succès de la bataille de Magenta, il importe de donner une idée aussi sommaire que possible du plan général de l'action.

Tandis que les grenadiers de la Garde, installés depuis la veille au soir à San-Martino, devaient, soutenus par le 3ᵉ et le 4ᵉ Corps, attaquer l'armée autrichienne en suivant la route de Novarre à Magenta, et par conséquent menacer l'ennemi du côté de l'ouest, le 2ᵉ Corps, bivouaqué à Turbigo, devait, après un long mouvement tournant, dont la division ESPINASSE formait l'aile marchante, tomber sur l'ennemi par le nord et entrer de ce côté dans Magenta. Si les deux actions avaient pu se produire simultanément, la victoire eût été

facilement assurée, mais, l'attaque de l'ouest, n'ayant à sa disposition qu'une seule route, le 3e et le 4e Corps ne purent arriver en ligne que fractions par fractions et dans un désordre que le rapport officiel appelle « le décousu « apparent des opérations ». Aussi, de ce côté, pendant toute la journée, les Autrichiens se maintiennent dans leurs positions importantes, en avant de Magenta, vers l'ouest.

La bataille était donc tout au plus indécise, si le 2e Corps, et en particulier la division ESPINASSE, n'avait pas, vers sept heures du soir, par une attaque vigoureuse du côté du nord, enlevé de vive force Magenta et refoulé de l'autre côté du village le 1er et le 2e Corps autrichien, ce qui entraîna la retraite générale de toute l'armée ennemie et transforma ainsi cette journée douteuse pour le sort de nos armes en une brillante victoire.

C'est à cette action décisive et glorieuse que le 2e Zouaves va maintenant nous faire assister.

Le jour paraît. Il est à peine quatre heures, immédiatement, le camp des zouaves se réveille : les tentes sont abattues et repliées, le café avalé, les sacs bouclés. Les hommes joyeux, vont, viennent et s'interpellent, se montrant vers le sud-est la position occupée par l'ennemi.

« Le mouvement et le bruit remplacent le silence, puis, en un clin d'œil, « chefs et soldats sont à leurs postes. Tout est prêt pour le départ (1). »

Marche de Turbigo à Marcallo.

Dans la nuit sont arrivés les ordres pour le 2e Corps qui sont immédiatement communiqués.

La 1re division doit se diriger sur Buffalora, la 2e sur Magenta. Cette dernière division doit suivre la route de Castano, Buscate, Iveruno, Mesero et Marcallo. Son trajet est long ; aussi, elle a ordre de hâter son mouvement, afin d'être prête à entrer en ligne en même temps que la 1re division. Les zouaves, auxquels on indique sommairement leur marche, trépignent d'impatience en attendant le départ. Malheureusement, des corvées de toute

(1) Baron DE BAZANCOURT. Cet historien officiel avait été envoyé par l'Empereur à l'armée d'Italie, comme il avait été envoyé cinq ans auparavant à l'armée de Crimée, pour écrire la campagne. Nous lui emprunterons plus d'une citation.

nature ne permettent pas à la division de se mettre en route avant dix heures.

Depuis le matin, en entend du côté de Buffalora une violente canonnade, ce qui augmente encore l'impatience des zouaves. Le terrain est complètement couvert de cultures, d'arbres et de vignes qui empêchent absolument de distinguer en avant de soi à plus de cent mètres.

Enfin, arrive l'ordre de se mettre en route. La 1re brigade est déjà partie en avant-garde ; la 2e doit lui servir de soutient. L'ordre de marche prescrit de s'avancer en colonne par peletons à demi-distance et à droite de la route : le 1er bataillon du régiment est en tête.

Il est onze heures lorsque les zouaves arrivent à Castano ; la marche est pénible et lente dans les terres labourées ; aussi, à Iveruno, un ordre arrive prescrivant de prendre la route. A une heure et demie, les zouaves sont à Mesero. L'ennemi n'est pas encore signalé. La canonnade devient de plus en plus vive vers Buffalora. Au-dessus des arbres on aperçoit d'épais nuages de fumée qui s'élèvent.

Au moment où la division va entrer dans Marcallo, elle est accueillie par un feu de mousqueterie assez vif. Le général Espinasse arrête alors sa colonne, fait masser ses bataillons et envoie vers le village des reconnaissances.

A ce moment, arrive au grand galop de son cheval le général Mac-Mahon. Il s'arrête à portée de voie du général Espinasse, et lui crie : « Occu-
« pez Marcallo solidement ; c'est le point d'appui de toute la gauche de
« l'armée, faites enlever tous les obstacles et reliez-vous au plus vite avec la
« 1re division.

— « Soyez tranquille, répond le général Espinasse, j'occuperai Marcallo, je
« marche sur Magenta en m'étendant sur ma droite. »

Puis le général de Mac-Mahon regagne la 1re division.

Mais Marcallo est faiblement occupé et l'ennemi vient de battre en retraite sur Magenta. La 2e division continue sa marche, et tandis que la 1re brigade traverse le village, le 2e Zouaves avec la 2e brigade, oblique vers la droite pour se relier avec la 1re division.

Il est cinq heures du soir. Une fusillade nourrie accueille la 1re brigade, en marche maintenant vers Magenta. Le 2e Zouaves, tête de colonne de sa brigade, est arrêté ou sud-ouest de Marcallo, à 2 kilomètres de Magenta, en bataillons en masse à demi-distance de déploiement.



BATAILLE DE MAGENTA. — COMBAT DE MARCALLO

Musée de Versailles

Tout à coup, parvient au colonel TIXIER l'ordre d'envoyer le 1er bataillon du régiment à la droite de la ligne de la division pour servir de soutien à une batterie d'artillerie de cinq pièces qui ouvre son feu. Les deux autres bataillons, l'arme au pied, attendent près d'une tuilerie. De longues rangées d'arbres touffus empêchent absolument les zouaves de voir ce qui se passe en avant d'eux. Seul, le bruit de la fusillade et du canon leur fait supposer que la lutte doit être chaude. Le général ESPINASSE est près du régiment et attend impatiemment le résultat des reconnaissances qu'il vient d'envoyer en avant du côté de sa 1re brigade, engagée sur la route de Magenta, et vers sa droite, du côté de la 1re division avec laquelle il a hâte de se relier.

Mouvement du 1er Corps Autrichien.

Laissons un moment les zouaves installés près de la tuilerie, où ils attendent l'instant d'entrer en ligne, pour voir un peu ce qui se passe du côté de l'adversaire.

Le 1er Corps d'armée autrichien, ayant passé la nuit à Mâgenta, se tenait prêt à repousser une attaque française qui, infailliblement, devait se produire venant du nord. De nombreuses reconnaissances, envoyées par le général autrichien CLAM-GALLAS, lui apprennent que notre 2e Corps s'avance en effet en deux colonnes séparées vers Buffalora et Magenta. Ce général forme aussitôt le projet d'isoler nos deux colonnes en se jetant dans leur intervalle vide avec toutes ses forces. A l'abri des nombreux couverts qui arrêtent la vue, les Autrichiens commencent ce mouvement et une de leurs colonnes, le 9e régiment d'infanterie, est en train de se diriger par une marche de flanc à l'ouest de la tuilerie où nous avons laissé nos zouaves en position d'attente.

Le général Espinasse est prévenu de l'arrivée d'une colonne ennemie.

Au moment où les Autrichiens, toujours masqués par les arbres, ne sont plus qu'à 300 mètres des zouaves, le capitaine VINCENDON, du 1er bataillon, qui a pu voir du point où il se trouvait le mouvement de l'ennemi, arrive au galop à la tuilerie pour prévenir le général de division, qui s'y tient en ce moment avec le général CASTAGNY et le colonel TIXIER, qu'une colonne ennemie se prolonge sur son flanc droit. En même temps, le capitaine d'artillerie qui commande les batteries voisines vient demander du secours pour ses pièces en danger.

groupent autour du colonel et du général ESPINASSE, ramenant avec eux le drapeau du 9ᵉ autrichien et plus de 400 prisonniers.

Combat des zouaves dans les rues de Magenta.

Cependant, si les colonnes autrichiennes qui avaient tenté de rompre le 2ᵉ corps étaient en fuite du côté de Magenta, l'ennemi venait de repousser la 1ʳᵉ brigade de la 2ᵉ division.

Aussi, les zouaves sont à peine reformés à la tuilerie, qu'un aide de camp du général MAC-MAHON y arrive, apportant au général ESPINASSE l'ordre de marcher immédiatement avec toutes ses troupes disponibles sur Magenta. Il est en ce moment six heures et demie. Il faut à tout prix s'emparer du village.

Les zouaves, à la tête desquels se met encore le général ESPINASSE, quittent la tuilerie, et, obliquant à gauche, gagnent la route de Marcallo à Magenta. Puis, ils se redressent et se dirigent droit sur le village dont le clocher émerge au-dessus des arbres.

Arrivé à 100 mètres de la ligne du chemin de fer, le général ESPINASSE arrête un moment le régiment, afin de se rendre compte des dispositions de défense adoptées par l'ennemi. Il revient presque immédiatement donner ses dernières instructions au colonel TIXIER.

Les bataillons sont prêts pour l'assaut.

Alors, leur indiquant de son sabre la direction, le général lance son cheval au galop, en criant de toute sa force, au milieu de la canonnade qui gronde de tous côtés : « A Magenta ! »

Les clairons sonnent la charge, les tambours battent. Comme un torrent qui rompt ses digues, le flot des zouaves se précipite à la suite du général.

Les barrières de la voie ferrée sont rompues, et, sous le feu des Autrichiens qui couvrent de mitraille tout le terrain en avant d'eux, les deux bataillons se ruent sur les premières maisons du village. Le commandant FONDREVAYE tombe grièvement blessé et un grand nombre de zouaves autour de lui, mais ceux qui restent enjambent morts et blessés et, derrière le drapeau qui flotte, continuent leur course.

La moitié du régiment s'engouffre dans la rue de la gare derrière le colonel TIXIER, l'autre moitié dans une rue à gauche avec le commandant MORAND.

Les Autrichiens se défendent comme des désespérés. De toutes les

fenêtres des maisons, partent des décharges qui, à bout portant, font d'affreux ravages dans les rangs des zouaves.

« D'une grande maison à plusieurs étages part une fusillade terrible. Un « colonel autrichien l'occupe avec 300 Tyroliens.

« — Il faut s'emparer à tout prix de cette maison, dit le général Espinasse. « Allons, mes zouaves, enfoncez cette porte. »

« Les zouaves s'élancent en suivant le général qui s'offrait volontairement à « la mort. Ils ébranlent à coups redoublés la porte qui résiste.

« Le général, furieux de voir tomber ses plus braves soldats devant cet « obstacle, frappe du pommeau de son épée la persienne d'une fenêtre et s'écrie : « Entrez là ! » A ce moment, un coup de fusil parti de la fenêtre même, lui casse « le bras et pénètre dans les reins. Il tombe pour ne plus se relever. En voyant « étendu à leurs pieds le chef dont la bravoure les avait électrisés, les zouaves « poussent un rugissement terrible et, comme des lions furieux, bondissent au- « tour de cette fenêtre qu'ils brisent en éclats.

« La maison est envahie et ceux qui l'occupaient tués où faits prisonniers (1). »

Il y avait là, un colonel, un major, 3 capitaines, 4 officiers et 300 hommes d'un régiment de chasseurs tyroliens.

Le général Castagny, qui vient de remplacer à la tête de la 2e division le malheureux général Espinasse, entraîne sous une pluie de feu les zouaves jusque sur la place du village.

C'est là que le régiment rejoint les autres troupes de la division qui ont tourné le village et l'ont envahi par l'ouest.

Vers huit heures et demie, l'action cesse des deux côtés. Le village reste en notre pouvoir en même temps qu'un grand nombre de prisonniers. Les Autrichiens battent en retraite dans la direction de Milan, et le régiment peut inscrire sous les plis de son glorieux drapeau le nom de Magenta.

Ce nom n'est pour l'instant encore que celui d'une brillante victoire, à laquelle le corps, a pris la plus grande part, mais, dans quelques jours, nous le verrons, il sera le nom magnifique qui doit faire palpiter d'orgueil et de fierté le cœur de tous ceux qui ont l'honneur d'appartenir au 2e Zouaves.

(1) Baron de Bazancourt.

Après la bataille.

Les zouaves, après la bataille gagnée, se rassemblent dans Magenta pour y passer la nuit qui commence à tomber, voilant comme d'un crêpe funèbre le champ de bataille. Ayant été fortement dispersés pendant l'action, ils arrivent de tous les côtés. Alors seulement, ils songent à compter leurs pertes. Elles sont nombreuses et cruelles comme aux journées les plus sanglantes de Crimée : 14 officiers et 285 hommes manquent à l'appel, tués ou blessés (1). L'aigle du drapeau, porté par le sous-lieutenant ALBERT, a été trouée en pleine poitrine par un biscaïen.

Les zouaves sont occupés maintenant à ramasser leurs blessés et parcourent en sens inverse ce chemin qu'ils ont fait tout à l'heure sous les balles autrichiennes. Toutes les étapes de l'assaut, la voie ferrée, les premières maisons, les croisées des rues, sont marqués par des monceaux de cadavres.

« L'aspect du champ de bataille aux pâles clartés de la nuit, serre et élève à « la fois la pensée et le cœur. Dieu garde tous ces vaillants morts étendus là-bas « qui semblent dormir, et la France ne doit avoir que de glorieuses larmes sur « de semblables tombeaux (2). »

Parmi les pertes que fit ce jour-là l'armée française, l'une d'elles fut particulièrement sensible au 2e Zouaves. Ce fut celle du général CLER, l'héroïque colonel du régiment en Crimée. Il commandait une brigade de la Garde, et fut tué devant Magenta.

Cependant le 1er bataillon, que nous avons vu, complètement séparé du reste du régiment, combattre avec la 1re division, s'est rallié, la bataille terminée, à la tuilerie, où il passe la nuit, gardant les bagages, les sacs, et les prisonniers.

Ce n'est que le lendemain qu'il vient rejoindre les deux autres bataillons dans le village de Magenta.

(1) Tués : FAYOUT, capitaine; LÉVIS, sous-lieutenant. Blessés : DE SAINTHILLIERS, FONDREVAYE, chefs de bataillon; VINCENDON, MARIN, capitaines; LÉTONDOT, VIGNAU, PIANELLI, THIÉNOT, DEFAY, lieutenants; PRÉVAULT, DE BOYAT, LOUIS, sous-lieutenants.

Le commandant FONDREVAYE mourut le 14 août et le sous-lieutenant LOUIS, le 28 juillet des suites de leurs blessures.

(2) Baron DE BAZANCOURT.

De Magenta à Brescia.

La journée du 5 juin fut employée tout entière à enterrer les morts. Puis, le lendemain, de bon matin, les zouaves se mettent en route dans la direction de Milan en suivant la voie ferrée.

L'entrée à Milan, le 7 juin, fut un triomphe pour les zouaves et le 2e Corps : toute la population s'était portée au-devant des vainqueurs et leur fit une splendide ovation dans les rues pavoisées de drapeaux tricolores. L'enthousiasme devait être le même en 1800 à l'arrivée des troupes du premier Consul.

Mais les zouaves ne jouissent pas longtemps de ce triomphe. Dès le lendemain, ils partent pour Mélégnano, au secours du 1er Corps, qui doit être aux prises avec l'ennemi. Du côté du village, on entend la fusillade : ce sont les troupes d'avant-garde qui sont au contact, et les zouaves pressent le pas. Ils arriveront encore peut-être à temps, car le canon n'a pas encore retenti. Il est six heures. La fusillade cesse. Le maréchal MAC-MAHON (la victoire de Magenta lui avait valu cette dignité avec le titre de duc de Magenta) pense que l'attaque du 1er Corps a été remise au lendemain. Tout à coup, le canon se fait entendre. En même temps, s'abat une pluie torrentielle.

Qu'importe? A travers les prairies détrempées et les canaux qui débordent, les zouaves s'avancent dans la direction de Mélégnano où la canonnade les appelle. Mais, au moment où ils arrivent, l'ennemi est déjà en fuite et le 1er Zouaves vient de se couvrir de gloire.

Les zouaves du 2e viennent alors camper à Balbiano où ils se reposent, Puis, avec le 2e Corps, ils reprennent leur marche en avant, et, le 18 juin, ils arrivent au camp de Borgo-Satello, au sud de Brescia.

Le drapeau du 2e Zouaves décoré.

C'est là qu'eut lieu, le 19 juin, une cérémonie inoubliable pour tous ceux du 2e Zouaves qui y assistèrent. Au cours de la bataille de Magenta, nous avons vu le zouave DAURIÈRE, aidé de l'adjudant SAVIÈRE, s'emparer du drapeau du 9e autrichien. C'est pour ce glorieux fait d'armes que le régiment tout entier va maintenant dans la personne de son aigle recevoir la récompense de l'Empereur.

Le 18 juin, les zouaves sont à peine installés au camp de Borgo-Satello, qu'ils sont réunis pour entendre la lecture de l'ordre du jour suivant :

« L'Empereur, voulant rétablir d'anciennes et glorieuses traditions, a décidé « que le régiment qui prendrait un drapeau à l'ennemi porterait la croix de la « Légion d'honneur au-dessous de son aigle.

« Le 2e Zouaves, qui, le premier, dans cette campagne, a enlevé à Magenta « le drapeau du 9e Autrichien, recevra demain, par ordre de Sa Majesté, la « décoration qu'il a si glorieusement gagnée sur le champ de bataille. Cette « décision de l'Empereur en date du dix de ce mois, sera portée sur le registre « des délibérations et sur celui des marches et opérations. »

Le 19 juin, à midi, toutes les troupes du camp sont en armes. Le maréchal MAC-MAHON, duc de Magenta, suivi de tout son état-major, arrive et fait former les troupes en carré. A trois reprises, les tambours et les clairons battent et sonnent aux champs. Tous les yeux sont tournés vers le maréchal qui vient se placer en face du 2e régiment de Zouaves. Une émotion indescriptible s'empare des assistants; les cœurs de tous les zouaves battent fortement dans leurs poitrines.

Au milieu du plus profond silence, le maréchal annonce à tous la distinction dont le drapeau du 2e Zouaves, va être l'objet. D'une voie forte et sonore il répète l'ordre paru la veille.

Puis, il fait avancer devant lui le drapeau au-dessus duquel plane, resplendissante au soleil, l'aigle dont la poitrine, depuis le 4 juin trouée par un biscaïen, forme une tache sombre au milieu de l'or des ailes déployées.

Le maréchal se découvre, et, tenant son épée au-dessus du drapeau, il dit :

« AIGLE DU 2e ZOUAVES, SOIS FIÈRE DE TES SOLDATS ; AU NOM DE L'EMPEREUR, « ET D'APRÈS LES POUVOIRS QUI ME SONT DÉVOLUS, JE TE DONNE LA CROIX DE LA « LÉGION D'HONNEUR. »

Trois fois, les cris de *Vive l'Empereur!* et de *Vive le Maréchal!* poussés par toutes les troupes, se font entendre, couvrant les dernières paroles qu'il vient de prononcer. Le drapeau s'incline et le DUC DE MAGENTA attache lui-même avec un ruban rouge la croix de la Légion d'honneur au-dessous de l'aigle. Puis, tandis que le drapeau retourne à sa place de bataille, au milieu de ses zouaves, toutes les musiques à la fois lancent dans les airs leurs refrains de victoire. Ce fut ainsi que le drapeau du 2e Zouaves, reçut, le premier de tous ceux de l'armée française, cet honneur suprême.

Désormais, le nom de Magenta, inscrit sur les plis du drapeau, ne rappellera plus seulement à tous une des plus brillantes journées du régiment, mais il évoquera encore le souvenir inoubliable de la décoration de son aigle.

L'honneur et la peine, la gloire et le sacrifice se confondront à jamais dans ce nom deux fois sacré, devenu aujourd'hui notre mot de ralliement.

Gravons-le au fond de nos cœurs ce nom dont, chaque année maintenant, nous fêtons l'anniversaire, et, quand nos yeux viendront se reposer avec respect sur les plis de notre drapeau, que la vue du mot Magenta, lié à jamais à cette croix d'honneur, soit pour nous un enseignement ; mêlons à notre légitime orgueil la pensée, qui, elle aussi, en doit être inséparable, du sacrifice complet que nous devons à notre drapeau et à notre patrie.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 2e division du 2e Corps.* — Rapport du colonel TIXIER sur la bataille de Magenta. — Rapport du général commandant la 1re brigade sur la bataille de Magenta. — *Correspondance de l'armée d'Italie* (juin 1859). — *Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Récompenses accordées à la suite de la bataille de Magenta

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. Morand, Jauffret, Costes, capitaines.
Des Mazis, Lillickoôk, lieutenants.

Chevaliers : MM. Pichot-Duclos, sergent.
Frontzen, Marchou, Daurière, zouaves.

La médaille militaire a été conférée à Savières, Mirauchaux J., adjudants ; Villaret, sergent-major ; Poux, Poucet, Vallée, Mauduit, sergents ; Poupinet, sergent-fourrier ; Baron, Lambert, caporaux ; Démoulin, Constant, Boyer, Riolaud, Mercier, Thiellement, Lefay, Belloir, Teffra, zouaves ; madame Trémoreau, cantinière.

Sont promus :

Capitaine : Verrier, lieutenant ;
Lieutenants : Regnier, Jollivet, sous-lieutenants.

Sous-lieutenants : Nicolas, adjudant ;
Gilet, David de Beaufort, sergents-majors.

# CHAPITRE V

## Solférino

(24 Juin 1859)

---

SOMMAIRE. — Les zouaves de Brescia à Castiglione. — Le 24 au matin, le régiment rencontre l'ennemi et se déploie. — Lutte contre l'artillerie et la cavalerie ennemies. Prise de San-Cassiano. — Un orage termine le combat. — Les dernières étapes jusqu'à la paix. — Entrée triomphale de l'armée d'Italie dans Paris et retour du régiment en Algérie. — Récompenses à la suite de la bataille de Solférino.

Les zouaves de Bres à Castiglione.

Loin de s'endormir sur leurs lauriers, les zouaves, dès le lendemain du jour de la décoration de leur drapeau, quittent Brescia pour marcher vers l'ennemi, qui a battu en retraite dans la direction du Mincio. Ils traversent l'immense plaine qui, en avant de Montechiaro, a longtemps servi de camp retranché aux armées autrichiennes de Lombardie et hâtent leur mouvement, car ils espèrent rencontrer l'ennemi qui, d'après les renseignements parvenus, doit occuper la ville.

Mais au moment d'arriver à Montechiaro, ils apprennent que, cette fois encore l'ennemi s'est dérobé en poussant plus loin sa retraite. Les zouaves installent leur bivouac aux abords de la ville. Le lendemain, 22 juin, ils sont à Castiglione, campés au col de l'Échelle, où passe la route de Solférino. C'est là que, le 23, ils font séjour. Tandis que les 1[er] et 2[e] bataillons restent

au camp, le 3e avec le commandant MORAND, qui est bivouaqué sur les hauteurs, envoie une reconnaissance jusque vers Solférino. Mais le terrain est aussi couvert de bois et de hautes cultures qu'autour de Magenta, et la reconnaissance revient sans avoir rien vu.

Cependant, vers le soir, dans la plaine, on aperçoit de grands nuages de poussière qui s'élèvent : c'est l'indice de l'approche des colonnes ennemies et, bien qu'elles ne soient pas signalées, pendant toute la nuit, les avant-postes redoublent de vigilance.

Le 24 au matin le régiment rencontre l'ennemi et se déploie.

Nullement prévenue de la proximité de l'ennemi, l'armée française, dont le 2e Corps occupe le centre, s'avance, chaque corps formant une seule colonne, dans la direction du Mincio.

Le 24, dès trois heures et demie du matin, les camps sont levés et la marche continue. Les zouaves que nous avons laissés la veille installés en avant de Castiglione, forment la tête de colonne du 2e Corps. Ils ont pour ordre de s'avancer par la route de Mantoue qui passe près de Cavriana.

Tandis qu'ils se disposent à se mettre en marche, jetons un coup d'œil rapide sur le terrain qu'ils ont à parcourir et qui, calme et silencieux en ce moment, encore endormi dans la buée du matin, va subitement se réveiller au bruit d'une canonnade aussi effrayante qu'imprévue, car les deux armées, qui s'avancent en sens inverse, sont loin de se douter qu'elles viennent de dormir si près l'une de l'autre.

Le champ de bataille de Solférino se divise en deux parties bien distinctes. Au nord, une série de hauteurs s'étend dans la direction nord-ouest, sud-est de Castiglione à Solférino et à Cavriana ; au sud la grande plaine, à perte de vue. Au pied des hauteurs, une route qui les longe ; la route de Castiglione à Mantoue par Cavriana, qui traverse plusieurs fermes et petits villages dont les plus importants sont Casa-Morino, à 4 kilomètres de Castiglione et San-Cassiano, à 2 kilomètres de Cavriana. C'est cette route que les zouaves doivent suivre.

Dès quatre heures, le régiment ayant levé son camp, se met en marche. Les hommes sont silencieux, et au loin on n'entend pas le moindre bruit.

A peine ont-ils fait 4 kilomètres, qu'en avant d'eux éclate brusquement une vive fusillade. Ce sont les tirailleurs d'avant-garde qui se sont heurtés à l'ennemi occupant la ferme Casa-Morino. Immédiatement, le régiment se

déploie, à droite de la route, dans les vignes et au milieu des haies et des arbres qui masquent complètement la vue. En même temps, l'artillerie de la division ouvre son feu sur la ferme et les tirailleurs ripostent aux salves de l'ennemi.

Devant nos dispositions, l'ennemi abandonne Casa-Morino et le régiment s'y installe. Il est six heures.

A ce moment, les zouaves entendent à leur droite le canon : c'est le 4e Corps (NIEL) qui, dans la plaine, vient, lui aussi, de rencontrer l'ennemi. Presque en même temps, le canon tonne à gauche : c'est le 1er Corps (BARAGUEY-D'HILLIERS) qui, en s'élevant sur les hauteurs, est arrivé au contact.

Le combat s'engage immédiatement sur toute la ligne, et le 2e Zouaves en occupe le centre.

Lutte contre l'artillerie et la cavalerie ennemies.

En escaladant les monticules qui avoisinent Casa-Morino, les zouaves aperçoivent en avant d'eux dans la plaine toutes les troupes ennemies, artillerie, cavalerie et infanterie qui s'avancent.

Les dispositions de combat qui ont été prises imposent au régiment le devoir de rester au point qu'il occupe, en envoyant seulement en avant de lui des tirailleurs qui doivent empêcher l'établissement des batteries ennemies. Quant aux trois bataillons, ils doivent se former en échelons, la gauche en avant, de façon à pouvoir prendre instantanément la formation en carrés pour repousser toute charge de cavalerie. De plus ils doivent encore s'étendre vers la droite, afin de permettre au 2e Corps de se relier au 4e, qui opère dans la plaine.

Malheureusement, un assez grand espace vide sépare le 2e et le 4e Corps, et tout l'effort de l'ennemi pendant la première partie de la journée, tend à faire une trouée dans cet espace et à y lancer sa cavalerie. Trois fois, les tirailleurs du régiment font reculer les batteries ennemies ; trois fois, les bataillons en carré reçoivent la charge des cavaliers sans se laisser le moins du monde entamer. Chaque fois, après s'être brisée contre ces bataillons de fer, la cavalerie doit faire demi-tour en perdant un grand nombre d'hommes et de chevaux. Pendant ce temps, toute l'artillerie du 2e Corps, réunie en une seule batterie, force l'artillerie et la cavalerie autrichiennes à se replier sur Cavriana.

Prise de San-Cassiano.

A ce moment, c'est vers le milieu du jour, la 2e division, reçoit l'ordre de faire un changement de direction vers la gauche, afin de concourir avec la 1re division, placée à sa gauche, à l'enlèvement de San-Cassiano et de Cavriana. Ces deux positions sont solidement occupées et l'attaque en sera dure, mais les zouaves ont un tel entrain que rien ne les arrête.

Le mouvement commence. Chaque bataillon a deux compagnies déployées en tirailleurs en avant de lui avec une réserve ; les quatre compagnies qui restent suivent le mouvement, et, toujours dans la main de leurs chefs, délogent à plusieurs reprises, au pas de charge, l'ennemi retranché dans les fermes et les maisons isolées.

Vers quatre heures, après plusieurs assauts vigoureux et sanglants, auxquels a pris part toute la 2e division, les zouaves entrent finalement dans San-Cassiano, laissant autour du village un grand nombre de morts et de blessés. Là, le régiment s'établit et assiste à l'assaut héroïque des tirailleurs algériens sur Monte-Fontana.

Un orage termine le combat.

Sur toute la ligne, les positions des Autrichiens étaient enlevées ou sur le point de l'être, lorsque vers six heures, éclate un orage d'une violence si extrême que les hommes ont de la peine à se tenir debout. En un instant, le champ de bataille est inondé et le combat se trouve suspendu.

Pendant cette interruption de la lutte, les Autrichiens voyant leurs positions importantes entre nos mains, battent en retraite. La bataille est enfin gagnée.

Ruisselants d'eau, en marche depuis quatre heures du matin et ayant évolué pendant toute la journée sous le feu de l'ennemi, les zouaves installent leur bivouac au point où ils se trouvent.

Les pertes du régiment dans cette journée, sans égaler celles de Magenta, sont cependant nombreuses, 4 officiers et 62 hommes manquent à l'appel[1]. Presque tous sont tombés devant San-Cassiano. La nuit se passe à ramasser les blessés. Le lendemain on enterre les morts.

(1) Le capitaine LE GÔ, les lieutenants LACAZE et DES MAZIS, le sous-lieutenant DE LA BOUILLERIE sont blessés.

Les dernières étapes jusqu'à la paix.

Cette bataille de Solférino est la dernière de la campagne. Les Autrichiens, démoralisés par leurs échecs successifs, passent le Mincio.

Jusqu'à la fin du mois de juin, les zouaves campent à Castellaro. Le 28, ils sont réveillés à deux heures et demie du matin par le bruit du canon. Ils prennent les armes, croyant à un dernier retour de l'ennemi, mais ils apprennent bientôt que cette canonnade annonce l'investissement de Peschiera par les Piémontais.

Le 1er Juillet, le régiment traverse le Mincio à Mozambano avec l'armée, campe le 2 à Villafranca, le 3 à Santa-Lucia. C'est là qu'il apprend, le 7 juillet, qu'un armistice vient d'être conclu.

Le 12, le régiment apprend, par l'ordre du jour suivant de l'Empereur à l'armée d'Italie, que la paix est signée entre la France et l'Autriche!

« ORDRE GÉNÉRAL,

« Les bases de la paix sont arrêtées avec l'Empereur d'Autriche ; le but prin- « cipal de la guerre est atteint; l'Italie va devenir pour la première fois une « nation.

« Vous allez bientôt retourner en France; la patrie reconnaissante accueillera « avec transport les soldats qui ont porté si haut la gloire de nos armes à Monte- « bello, à Palestro, à Magenta, à Marignan et à Solférino, qui, en deux mois, « ont affranchi le Piémont et la Lombardie et ne se sont arrêtés que parce que « la lutte allait prendre des proportions qui n'étaient plus en rapport avec les « intérêts que la France avait dans cette guerre formidable.

« Soyez donc fiers de vos succès, fiers des résultats obtenus, fiers surtout « d'être les enfants bien aimés de la France, qui sera toujours une grande nation « tant qu'elle aura un cœur pour comprendre les nobles causes, et des hommes « comme vous pour les défendre.

« Quartier général de Valeggio.

« NAPOLÉON. »

Entrée triomphale de l'armée d'Italie dans Paris et retour du régiment en Algérie.

Après la conclusion de la paix, le régiment repasse le Mincio et retourne à son ancien camp de Borgo-Satello. Les zouaves restent là quelques jours dont ils profitent pour mettre un peu d'ordre dans leur tenue, fortement endommagée par cette campagne.

De Brescia, ils reviennent à Milan, qui leur réserve un accueil aussi enthousiaste qu'à leur premier passage. Ce furent fêtes sur fêtes en l'honneur de ces

vaillants soldats, qui venaient d'acquérir une gloire immortelle; la reconnaissance des populations fit qu'ils ne manquèrent de rien.

Le 1er août, à Milan, les 1er et 2e bataillons prennent le chemin de fer qui les conduit à Suze. Ils franchissent le mont Cenis, et le 6, sont de nouveau transportés par voie ferrée de Saint-Jean-de-Maurienne à Paris.

L'armée d'Italie doit faire son entrée triomphale dans la capitale.

Les zouaves, installés au camp de Saint-Maur en attendant le grand jour, sont l'objet d'ovations continuelles de la part des Parisiens qui sont émerveillés de leur allure.

Pendant ce séjour aux portes de Paris, malgré les nombreuses tentations qu'ils eurent, les zouaves, par une conduite exemplaire, justifièrent la confiance qu'on avait en eux.

Enfin, le 14 août, le régiment a l'honneur de défiler avec l'armée devant l'Empereur et toute la population de Paris, sur les boulevards et la place Vendôme.

Sur tout leur parcours, ils sont acclamés comme les héros de la campagne; quant à leur aigle décorée et mutilée, les bravos frénétiques qui saluent son passage ne cessent pas un seul instant. Jamais le régiment n'avait encore assisté à un pareil triomphe. C'est ainsi que durent rentrer jadis dans Rome, avec leurs aigles victorieuses, les légions romaines de Jules CÉSAR.

Pendant ce temps, le 3e bataillon, resté à Milan jusqu'au 3 août avec le lieutenant-colonel GAMBIER, a gagné Gênes par étapes et s'est embarqué sur le *Rhin* pour rentrer en Algérie. Après avoir touché à Alger, il entre le 18 août en rade de Mers-el-Kébir. Mais il ne fait que traverser Oran et se dirige immédiatement sur Tlemcen où il est appelé en grande hâte.

Les 1er et 2e bataillons, venant de Paris, rentrent à Oran le 23. Là aussi, ils trouvent un accueil enthousiaste.

Derrière l'aigle au-dessus de laquelle étincelle la croix d'honneur, les zouaves regagnent leurs casernes sous des arcs de triomphe et des acclamations sans fin les saluent au passage. Le soir, la municipalité offre aux officiers une brillante réception et le vin coule à flots pour les hommes.

Ainsi, se termina pour le régiment cette brillante campagne d'Italie qui lui valut le plus beau fleuron de sa couronne de gloire, le nom impérissable de Magenta.

---

## Récompenses accordées à la suite de la bataille de Solférino

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Commandeur : M. TIXIER, colonel.
Officiers : MM. GAMBIER, lieutenant-colonel.
MORAND, chef de bataillon.
VINCENDON, capitaine.
Chevaliers : MM. VILLAIN, capitaine.
LACAZE, lieutenant.
Chevaliers : MM. PIANELLI, THIÉNOT, CRAMPARET, BLONDEAU, lieutenants.
COFFIN, sergent.
BAZOUGÉ, sergent-fourrier.
ROCHE, caporal.

La médaille militaire a été conférée à RAPATEL, DUBUIS, PLAZOLLES, sergents ; GIRARD, sergent-fourrier; DUPONT, LASALLE, RADIGEOIS, BAROLLIER, caporaux; SIVARAC, LIQUEUX, HEYLAUX, CREUZER, JACQUET, VINCENT, BRIS, PORTIER, VERRIER, DARRACQ, zouaves.

Sont promus :

Capitaine : LÉTONDOT, lieutenant,
Lieutenants : JARDIN, BRISSAUD, sous-lieutenants.
Sous-lieutenants : MALVY, LASCROUX, DURIEUX, sergents.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 2e division du 2e Corps. — Rapports sur la bataille de Solférino. — Correspondance de l'armée d'Italie* (juin 1859). — *Registres matricules du 2e Zouaves.*

# CHAPITRE VI

## Maroc

(1859)

ET

## Kabylie orientale [1]

(1860)

---

SOMMAIRE. — Le régiment en route vers le Maroc. — Combat de l'Oued-Taouli (11 septembre). — Les quatre bataillons du régiment réunis dans l'armée de l'Ouest. — Le choléra dans la colonne expéditionnaire. — Prise du col de Taforalt (27 octobre). — Fin de l'expédition. — Suppression du 4e bataillon et retour du régiment à Oran. — Deux bataillons expédiés en Kabylie orientale. — Opérations sur la rive gauche de l'Oued-el-Kébir. — Opérations sur la rive droite de l'Oued-el-Kébir et retour du régiment à Oran. — Un an de repos pour les zouaves. — Citations et récompenses accordées à la suite de ces deux expéditions.

*Le régiment en route vers le Maroc.*

La campagne d'Italie n'était pas encore terminée que déjà les difficultés recommençaient à surgir en Algérie, du côté du Maroc cette fois. Les tribus marocaines voisines de notre frontière, longtemps tranquilles, nous devinrent, sous l'influence du chérif MOHAMED BEN ABDALLAH, de la zaouïa d'Ouazzan, subitement hostiles. Puis, comme une traînée de poudre, de tribus en tribus,

---

(1) Voir, pour suivre ce chapitre, les cartes du Sud Oranais, page 41, et de Kabylie page 59.

le mouvement d'insoumission se propagea : des incursions sur notre territoire eurent pour effet de jeter dans le parti de la révolte les fractions qui nous étaient soumises: au mois d'août 1859, les Mehaya faisaient ouvertement défection. Une répression énergique s'imposait. C'est pourquoi, le 3e bataillon du régiment, de retour d'Italie, sans prendre le plus léger repos, accourt à marches forcées vers Tlemcen. Déjà quatre compagnies du 4e bataillon, qui avait été constitué en Algérie au moment du départ du régiment pour l'Italie, avaient été amenées par mer à Nemours. C'est là que, le 4 septembre, les deux bataillons opèrent leur jonction et forment l'infanterie d'une colonne aux ordres du colonel Beauprêtre.

Cette colonne doit immédiatement entrer en campagne sans attendre les autres troupes, qui, elles aussi, se mettent en route vers le Maroc.

Parmi ces troupes, sont les 1er et 2e bataillons du régiment, rentrés de Paris. Ils quittent Oran le 2 et le 3 septembre pour se rendre au camp de Raz-el-Mouïlah où ils se retranchent solidement en attendant l'arrivée du général Walsin Esterhazy, gouverneur de la province d'Oran, qui doit prendre le commandement des troupes de la division.

Combat de l'Oued-Taouli (11 septembre).

En attendant que la colonne expéditionnaire soit complètement organisée, la colonne Beauprêtre formée des 1er et 4e bataillons et d'un escadron de chasseurs d'Afrique, se met en marche le 5 septembre, et arrive sur l'Oued-Taouli, chez les Msirda.

Le 10 septembre, les zouaves sont au bivouac lorsqu'ils voient poindre sur les hauteurs, aux environs de la pyramide de Sidi-Brahim, 4,000 cavaliers et 3,000 fantassins des Béni-Snassen. Les tirailleurs d'avant-postes réussissent à les maintenir à distance; mais le 11 septembre, au point du jour, l'ennemi se lance sur le camp. Il est arrêté par les baïonnettes des zouaves qui, vers sept heures, se portent en avant à leur tour dans la direction du marabout de Sidi-Brahim. Les cavaliers arabes, menacés dans leur retraite par le 3e bataillon, s'enfuient, poursuivis par les chasseurs d'Afrique. Quant aux fantassins, repoussés par le 4e bataillon, ils se débandent et se dispersent dans toutes les directions.

A 9 heures, tout est fini: les Arabes ont disparu, et les zouaves sont de nouveau de retour au camp.

Dès lors, le calme renaît. Le 20 septembre, le général THOMAS prend le commandement de la colonne qui s'avance dans le pays des Msirda et, après avoir campé sur l'Oued-Couarda, vient le 1er octobre occuper la rive droite du Kiss.

Les 4 bataillons du régiment réunis dans l'armée de l'Ouest.

Cependant, au camp du Raz-el-Mouïlah, les troupes attendues sont arrivées; le 1er et le 2e bataillon du régiment y restent jusqu'à la fin de septembre et, le 1er octobre, se mettent en marche vers le Kiss.

Le 5 octobre, les quatre bataillons du 2e Zouaves sont réunis au camp du Kiss, sous les ordres du colonel TIXIER.

Les deux colonnes ne font plus qu'une seule division, sous le commandement du général WALSIN ESTERHAZY.

L'expédition s'organise. Le corps expéditionnaire qui prend le nom d'Armée de l'Ouest, doit comprendre deux divisions d'infanterie (généraux WALSIN ESTERHAZY et YUSUF) et une de cavalerie (général DESVAUX).

Le régiment fait partie de la 1re brigade (général DELIGNY) de la 1re division.

Le général DE MARTIMPREY, commandant supérieur des forces de terre et de mer d'Algérie, doit venir prendre la direction générale des opérations.

En attendant l'arrivée du général en chef, les zouaves s'occupent à la construction d'une redoute sur le Kiss,

« point de départ du corps expéditionnaire, et point de rattache à notre fron-
« tière pour tous les besoins. »

En même temps, Nemours est organisé pour servir de point de débarquement de toutes les denrées arrivant par voie de mer, et une compagnie du régiment est appelée dans cette place.

L'activité la plus intense règne au camp du Kiss et tout est réglé en vue d'une expédition qui doit être sérieuse et définitive.

Vers le milieu d'octobre, les zouaves sont réunies pour entendre la lecture de l'ordre général d'entrée en campagne. Voici cet ordre:

« Soldats du Corps expéditionnaire,

« Au moment d'aller me placer à votre tête, je tiens à vous dire dans quelles

« circonstances je le fais, le but que nous avons à atteindre et ce que j'attends « de vous.

« Votre frontière a été violée par les Marocains; nos patrouilles, nos colons, « ont d'abord été surpris par leurs attaques, nos camps eux-mêmes placés à plus « de cinq lieues en dedans de la frontière, ont été assaillis par des rassemble- « ments de plusieurs milliers de fantassins et de cavaliers.

« Le trouble s'est répandu dans l'ouest de la subdivision de Tlemcen, et des « fractions de tribus ont incliné vers l'insurrection.

« Enfin, il faut le dire, sous l'influence des menées secrètes, l'agitation « s'est communiquée jusque dans les divisions d'Alger où, fait inouï depuis des « années, plusieurs marchés viennent d'être pillés.

« Ainsi de proche en proche, notre domination et le principe d'autorité au « moyen duquel le pouvoir assure la sécurité aux personnes et aux intérêts de « toute nature menacent de déchoir.

« Il s'agit pour nous de relever, de rétablir la situation et nous allons y pro- « céder en marchant contre ces agresseurs qui, méprisant toute autorité ré- « gulière, ne reconnaissent que l'ascendant de la force.

« Soldats, la tâche que vous aurez à accomplir sera digne de votre valeur. « Montrez-vous dociles à la voix des chefs expérimentés qui vous conduisent, « et, dans les moments difficiles, ayez présent à la pensée que l'Empereur, qui « aime si vivement son armée, a les yeux sur vous.

« *Le Général de division commandant supérieur des forces*
« *de terre et de mer,*

« Signé : DE MARTIMPREY. »

Devant ces sérieux préparatifs et ces immenses rassemblements de troupes, les Béni-Snassen perdent bientôt leur belle assurance et commencent à regretter leurs incartades. Ils font même des propositions de paix avant le commencement des opérations; mais le général se refuse à les accepter voulant par un châtiment exemplaire en finir pour toujours avec ces continuelles révoltes.

Le 10 octobre, il dit aux officiers :

« Les Béni-Snassen et les gens d'Oudchda qui, injustement, sont venus sur « notre territoire faire une outrageante agression, m'ont écrit; mais j'ai déchiré « leurs lettres. Ce n'est qu'au centre de leur pays que nous pouvons recevoir

« réparation de l'agression dont nous avons été l'objet. Si aujourd'hui je recevais « de l'argent et des chevaux comme ils m'en ont offert, ils ne manqueraient pas « de dire ensuite : les chrétiens sont venus jusqu'aux pieds des montagnes, « mais elles les ont effrayés. Bientôt tout serait à recommencer. C'est donc au « milieu de leurs montagnes que nous devons pénétrer et une fois là, c'est nous « qui leur imposerons nos conditions. »

*Le choléra dans la division Esterhazy.*

Tout à coup, au camp du Kiss, tandis que l'armée de l'Ouest y attend le moment de rentrer en campagne, le choléra se déclare, et, avec une rapidité inouïe, le fléau se propage immédiatement parmi les troupes rassemblées, dont beaucoup, comme le 2e Zouaves, viennent d'arriver d'Italie et n'ont pas eu le temps de se reposer. En quelques jours, les ambulances se remplissent et le chiffre des décès atteint chaque jour des proportions effrayantes. Les nuits surtout sont fatales. Les hommes les plus valides tombent soudain, noircissent et meurent au milieu d'atroces souffrances. On enterre les morts avec leurs effets. Tous les jours, des rations d'eau-de-vie sont distribuées aux troupes.

Les vieux zouaves de Crimée, qui se rappellent l'épidémie de la Dobroudja et qui savent par conséquent à quoi s'en tenir sur ce terrible fléau, s'efforcent cependant de conserver leur calme et d'égayer les jeunes pour lutter contre cet ennemi nouveau qu'ils ont à combattre et sur lequel ils n'ont pas compté.

Aussi, comme en Crimée, grâce aux sages mesures prises par les chefs, et surtout au moral des hommes qui se maintient quand même, le régiment fut, de tous ceux qui se trouvèrent là, celui qui eut la proportion la plus faible dans le chiffre des décès. Il n'y eut que 324 décès sur un effectif de 3,000 hommes.

Enfin, le 21 octobre, l'ordre de partir étant arrivé, le division ESTERHAZY passe le Kiss et se met en marche vers l'ouest.

« Chaque matin les campements sont lugubrement marqués par les nom- « breuses tombes de ceux qui sont morts pendant la nuit et qu'il a fallu enterrer « avant le départ. »

Le 22, les zouaves sont à Aïn-Djeraoua. Une compagnie doit aider les infirmiers.

**Prise du col de Taforalt.**

Cependant, malgré l'épidémie qui suit sont cours, la colonne s'avance, précédée des goums, vers les montagnes des Béni-Snassen. Le 23 octobre, elle est campée à l'Oued-Tazaghin.

Le général Deligny prend avec lui vers onze heures deux bataillons du régiment et va pousser une pointe sur le col de Taforalt. C'est par ce col que la colonne doit pénétrer dans les montagnes.

La reconnaissance revient au camp sans avoir rencontré l'ennemi; mais elle apprend que, pendant son absence, les contingents ennemis qui se sont avancés à l'abri des replis de terrain et fourrés de l'Oued-Tazaghin, ont attaqué nos avant-postes (1).

Trois jours encore, la colonne séjourne en face du col de Taforalt, puis, le 26, au soir, les zouaves apprennent avec enthousiasme que l'attaque du col est fixée pour le lendemain. La perspective des coups de fusil leur fait oublier la cruelle maladie.

Tandis que les zouaves se préparent à l'attaque, jettons un rapide coup d'œil sur ce col qui va devenir le théâtre d'une nouvelle victoire pour le régiment.

Une grande arête se rattache au côté oriental du col qui domine à 900 mètres le terrain d'où les zouaves vont partir. Sur cette arête, à travers les broussailles et les rochers, serpente un sentier muletier qui conduit au col. Le col, lui-même, est découpé profondément entre deux masses rocheuses inaccessibles et forme une brèche de quelques mètres de largeur seulement. Au-dessus, sont des villages et un plateau d'où l'on gagne Aïn-Taforalt.

Le 27 octobre, de bon matin, le régiment est prêt. C'est à lui que revient l'honneur d'entrer dans le col et d'ouvrir le chemin au reste de la colonne.

Les sacs ont été chargés sur les mulets, car l'ascension va être pénible.

Vers deux heures et quart, le général Esterhazy donne le signal de l'attaque. Le régiment, plein d'ardeur, après avoir laissé un bataillon en position vient se former en face de la grande rampe qui monte vers le col. Tout le long de cette pente sont étagées de fortes embuscades, derrière lesquelles les Kabyles veillent, le fusil en main.

(1) Le lieutenant Béraud de Courville est blessé.

Les zouaves doivent, une à une, enlever toutes ces embuscades.

L'escalade commence: deux compagnies, suivies d'un bataillon, s'élancent sur les embuscades que les Kabyles abandonnent seulement lorsqu'ils ne peuvent plus y tenir. Après chaque position enlevée, les zouaves s'arrêtent pour se rallier et repartir aussitôt. Le bataillon MORAND contourne les pentes de droite pour protéger les flancs des échelons qui font l'ascension.

Il est quatre heures et demie, lorsque les zouaves, après s'être élevés de 800 mètres environ, vont enfin aborder l'entrer du col. Ils ont devant eux la brèche que forme le col, profonde coupure de 300 mètres environ. Sur le sommet, les Kabyles sont postés.

Tout à coup, au moment où les zouaves pénètrent dans la coupure, le long des pentes, roulent sur eux d'énormes quartiers de roc que les Kabyles ont amoncelés et qu'ils précipitent maintenant sur les assaillants.

Le général DELIGNY comprend que le seul moyen de sauver la situation est de brusquer l'attaque; entraînant derrière lui quatre compagnies de zouaves arrivées les premières à l'entrée du col, il s'élance dans la coupure, tandis que l'artillerie aide son mouvement. Sous une avalanche de pierres, les zouaves franchissent au pas de course ce dangereux passage, et, tandis que l'ennemi, stupéfait et menacé dans ses positions, les abandonne précipitamment, les zouaves s'installent à 600 mètres en avant du col.

Le passage est assuré. Le 4e bataillon prend position à Aïn-Taforalt, où il passe la nuit, Il est sept heures du soir; l'obscurité est profonde. En avant du col, si vaillamment enlevé par les zouaves, brillent maintenant les feux du bivouac (1).

Fin de l'expédition; suppression du 4e bataillon; retour à Oran.

Le lendemain de ce combat, dont une grande part du succès revient au régiment, la colonne séjourne à Aïn-Taforalt. Le général en chef fait paraître l'ordre du jour suivant :

« Soldats,

« Vous venez d'atteindre avec succès le premier but offert à vos efforts. Les « ravages d'une affreuse maladie, qui heureusement vient de disparaître, n'ont « pas plus ébranlé votre force morale qu'ils n'ont arrêté le progrès de vos « opérations. »

(1) Quinze hommes ont été blessés à cette affaire.

« Hier, après une journée glorieuse, vous avez dressé vos camps au cœur « d'une montagne où, jusqu'ici, jamais armée n'avait pénétré ; en persévérant, « vous obtiendrez bientôt, soyez-en sûrs, les légitimes réparations auxquelles « vous ont donné droit des agressions injustes. »

Le jour même où paraissait l'ordre qu'on vient de lire, les Béni-Snassen envoyaient leur soumission au général en chef; le lendemain, les otages sont amenés au camp. Les opérations de guerre de la campagne sont désormais terminées. Les zouaves occupent leurs loisirs à améliorer le chemin qui doit les conduire dans la plaine des Angad et à construire une pyramide rappelant leur passage dans ces montagnes. Le 3 novembre, le 2e bataillon fait partie d'une colonne légère qui se dirige dans la plaine des Angad à la poursuite des Mehaya qu'elle rejette sur la colonne Durrieu. Le 7 novembre, l'armée de l'ouest reprend sa marche et arrive le 9 sur le champ de bataille d'Isly. La journée est employée à l'érection de deux pyramides: l'une, en commémoration de la victoire de 1844, sur l'emplacement même où se trouvait la tente du maréchal Bugeaud; l'autre, à côté, pour témoigner du passage de la colonne en 1859.

Les deux pyramides de 4 mètres de base et de 4 mètres de hauteur sont achevées et revêtues de chaux avant la nuit. La campagne est terminée.

Le lendemain, à Sidi-Zaher, l'armée de l'ouest est dissoute. Le 16 novembre, le 4e bataillon, supprimé, vient se fondre dans les trois autres.

Les 1er et 3e se mettent immédiatement en marche vers Oran où ils arrivent le 26 novembre.

Quand au 2e, il reste en observation, avec le général Deligny, entre la Tafna et Lalla-Marnia et ne rallie le corps que le 11 janvier 1860.

Si, dans cette campagne de trois mois, le régiment n'a pas eu à livrer de sanglants combats, il n'en a pas moins eu à supporter de dures fatigues au moment même où régnait un terrible fléau.

Cette fois encore, il a été à la hauteur de sa vieille réputation.

**Deux bataillons expédiés en Kabylie orientale.**

Vers le milieu de l'année 1859, des troubles s'étaient manifestés dans la Kabylie orientale. A la suite d'une expédition faite par les troupes de Constantine, le calme avait semblé renaître, mais, ce que nous avons vu se

produire dans la Grande Kabylie se produisit : les troupes n'eurent pas plus tôt quitté le pays soulevé, que les Kabyles attaquèrent le bordj en construction à El-Miliah. Une expédition sérieuse fut décidée pour le printemps 1860.

D'ailleurs, l'agitation gagnait chaque jour du terrain entre Djijelli et Collo; il était urgent d'en finir.

Cette fois, comme toujours, on fit appel au 2e Zouaves et, vers la fin d'avril, le régiment eut la joie d'apprendre que deux de ses bataillons allaient se rendre en Kabylie orientale.

Ce furent les 1er et 3e bataillons, sous les ordres du colonel Tixier, qui s'embarquèrent à Oran.

Débarqués à Alger le 2 mai 1860, les deux bataillons traversent les Bibans, bivouaquent à Mansourah, puis à Sétif et arrivent à Milah le 24 mai. Milah était le point de concentration des troupes du Corps expéditionnaire, qui devait former une division à trois brigades. Le 2e Zouaves fait partie de la 1re brigade (général Laserre). Le général Desvaux, commandant la division de Constantine, dirige les opérations.

**Opérations sur la rive gauche de l'Oued-el-Kébir.**

Le 26 mai, la concentration des troupes est achevée; la colonne se met en marche vers les montagnes du Nord. Le 30 mai, elle bivouaque à Feldj-el-Arba. En présence des baïonnettes, les tribus insoumises se calment immédiatement. Le général Desvaux profite du repos forcé des troupes au camp pour faire améliorer la route de Milah à Djijelli. Les zouaves du régiment travaillent donc une seconde fois à cette route qu'ils ont commencée sept ans auparavant pendant l'expédition des Babors.

Cependant, en secret, le parti de la résistance travaille les Kabyles et finit par l'emporter. A la suite d'une réunion à Sidi-Marouf, la guerre sainte est proclamée, et, le 13 juillet, des coups de feu sont tirés la nuit sur nos grand'-gardes. Parmi les tribus qui se révoltent, celles des Béni-Kettab, des Béni-Aïcha et des Béni-Ider semblent les plus excitées contre nous.

La colonne reprend sa marche vers El-Aroussa. Pendant tout un mois, les villages des tribus insoumises sont brûlés et leurs troupeaux razziés, sans que les zouaves trouvent d'autre résistance que quelques coups de fusil tirés sur l'arrière-garde.

Ces marches à travers la montagne, sous le grand soleil, sont longues et pénibles : les zouaves n'en conservent pas moins leur gaieté habituelle.

Le 23 juillet, la rive gauche de l'Oued-el-Kébir est pacifiée et les zouaves apprennent par l'ordre du jour suivant que la première partie de l'expédition est terminée :

« Soldats,

« Au début de l'expédition, les Kabyles paraissaient désirer la paix ; vous « vous êtes livrés au travail des routes avec l'ardeur que l'armée d'Afrique « apporte à toutes choses.

« Mais bientôt, cédant à des conseils funestes, quelques tribus refusèrent de « livrer leurs otages et de payer leurs amendes. Pendant deux nuits, des coups « de fusil furent tirés sur les grand'gardes de Feledj-el-Arba; un détachement « envoyé au fourrage fut inquiété. Alors a commencé l'action de guerre, et, « malgré la résistance des insurgés, vous êtes venus vous installer au sommet « du pays des Béni-Kettab.

« Vous avez parcouru successivement le territoire des Ouled-Ali, Béni-Aïcha, « Taïmen, Béni-Abibi, Béni-Ider, respectant les tribus innocentes, punissant les « coupables.

« Découragés enfin par leurs pertes, par leur impuissance, cernés dans « l'Oued-Irdjana, tous les insurgés ont demandé l'aman et ont rempli les con- « ditions que je leur ai imposées.

« C'est à votre bravoure, c'est à votre constance que sera due la répression « de cette insurrection qui pouvait être si grave; vous vous êtes montrés « braves soldats, patients à la fatigue, et, comme toujours dévoués au pays.

« Il ne nous restait plus qu'à régler l'affaire de l'Oued-el-Kébir et à punir les « Béni-Touffoul, qui ont attaqué un de nos convois. Cette tâche sera facile, et, « malgré la chaleur et les difficultés du terrain, vous resterez comme au début « prêts à tous les sacrifices.

« Vous avez fait preuve des qualités nécessaires dans la guerre de montagne : « énergie, entrain, prudence. L'ennemi n'a pas pu vous enlever le plus petit « trophée et a laissé entre vos mains hommes, femmes, enfants et bestiaux.

« Votre supériorité a été évidente dans tous les combats.

« Vous compléterez votre œuvre bientôt, je l'espère, et les témoignages de « satisfaction de l'Empereur viendront vous récompenser dans vos garnisons, « où vous jouirez, avant peu, d'un repos bien mérité. »

*Opérations sur la rive droite de l'Oued-el-Kébir et retour du régiment à Oran.*

Les opérations sur la rive droite de l'Oued durent quinze jours à peine. Les répressions des tribus voisines ont d'ailleurs porté leurs fruits. La colonne traverse, presque sans coup férir, le Djebel-Gouffi, et revient par Collo; puis, redescendant dans la vallée de l'Oued-el-Kébir, les zouaves vont camper à El-Araba, sur la rive gauche.

Le 16 août, la soumission de toutes les tribus est chose accomplie : la colonne est dissoute.

Les zouaves gagnent la mer qu'ils suivent jusqu'à Djijelli. Là, ils s'embarquent pour Alger où ils arrivent le 23.

Le régiment reste à Alger jusqu'à la fin de septembre, bivouaque sur le terrain de cible et participe au service de la place. Ayant été à la peine, il doit être à l'honneur, et, le 19 septembre, avec les troupes revenant de Kabylie, il défile sur les boulevards d'Alger devant l'Empereur, venu pour visiter la colonie.

Puis, il s'embarque le 29, à bord du *Tanger* et de la *Foudre* et rentre à Oran après cinq mois d'absence.

*Un an de repos pour le régiment.*

En l'espace de moins de deux ans, le régiment vient de participer à trois expéditions, sans prendre un instant de repos. Coup sur coup, il a eu à affronter de dures fatigues, à traverser des champs de bataille sanglants, à supporter la plus terrible des épidémies. Un peu de repit lui est nécessaire en ce moment. Le retour de la Kabylie orientale est le commencement d'une période de calme que les zouaves emploient comme ils en ont l'habitude aux travaux de colonisation.

Tandis qu'un bataillon travaille à la route de Rachgoun à Tlemcen, un autre s'installe sur les hauteurs arides, à l'ouest d'Oran; bientôt sous l'effort persévérant des zouaves, ces hauteurs se couvrent de verdoyants sapins et forment la forêt des Planteurs.

C'est au milieu de ces travaux, sans incidents, que s'écoulent pour le régiment la fin de l'année 1860 et la première partie de l'année 1861.

Au mois d'août 1861, le colonel TIXIER, nommé général, est remplacé au corps par le lieutenant-colonel GAMBIER, promu colonel. Le commandant MARTIN, passe lieutenant-colonel au 2^e^ Zouaves.

En voyant de loin, dans leurs chantiers, les zouaves courbés vers la terre, qu'ils arrosent maintenant de leurs sueurs, après l'avoir tant de fois arrosée de leur sang, on dirait de paisibles travailleurs, de laborieux colons ; mais, quand ils se reposent un moment de leurs fatigues, et, qu'appuyés sur la pioche comme sur un fusil, ils redressent la tête, alors, leur visage bronzé, labouré de cicatrices, s'illumine de ce rayon que la victoire, constamment fidèle, a mis dans leurs yeux, et les héros d'hier s'abandonnent avec un ravissement plein d'extase aux mille souvenirs de leurs gloires passées ou aux rêves délicieusement caressés des triomphes nouveaux que l'avenir leur réserve.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de l'expédition sur la frontière du Maroc.* — *Journal des Marches et opérations de la colonne expéditionnaire en Kabylie orientale.* — *Registres matricules du 2e Zouaves.* — *Correspondance de l'armée d'Afrique* (septembre 1859, août 1860).

## Citations et récompenses à la suite des deux précédentes expéditions

Sont cités à l'ordre du jour de la colonne expéditionnaire à la suite de la campagne du Maroc, 1859 :

« MM. Gambier, lieutenant-colonel, pour sa vigueur dans la journée du « 27 octobre;

« De Sainthilliers, chef de bataillon, a enlevé les positions avec beaucoup « d'entrain;

« Moutié, capitaine, commandant le 3e bataillon, s'est distingué parti- « culièrement dans la journée du 11 septembre;

« Lesur, capitaine, a très bien dirigé sa compagnie pendant la journée du « 27 octobre;

« Vincendon, capitaine, officier très brave, a enlevé deux positions et no- « tamment celle du col avec beaucoup d'ardeur;

« Frachette, zouave, très brave soldat, blessé. »

*A la suite de la campagne du Maroc en 1859 :*

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officier : M. Masson, capitaine.

Chevalier : M. Zégowitz, capitaine.

La médaille militaire a été conférée à Trichosson, Cixade, Larousse, sergents; Louzeau de Bellemare, Collet, caporaux; Frachette, Legoff, Lajous, Lebat, Plamérion, Violet, zouaves.

Est promu :

Lieutenant-colonel : M. de Sainthilliers, chef de bataillon.

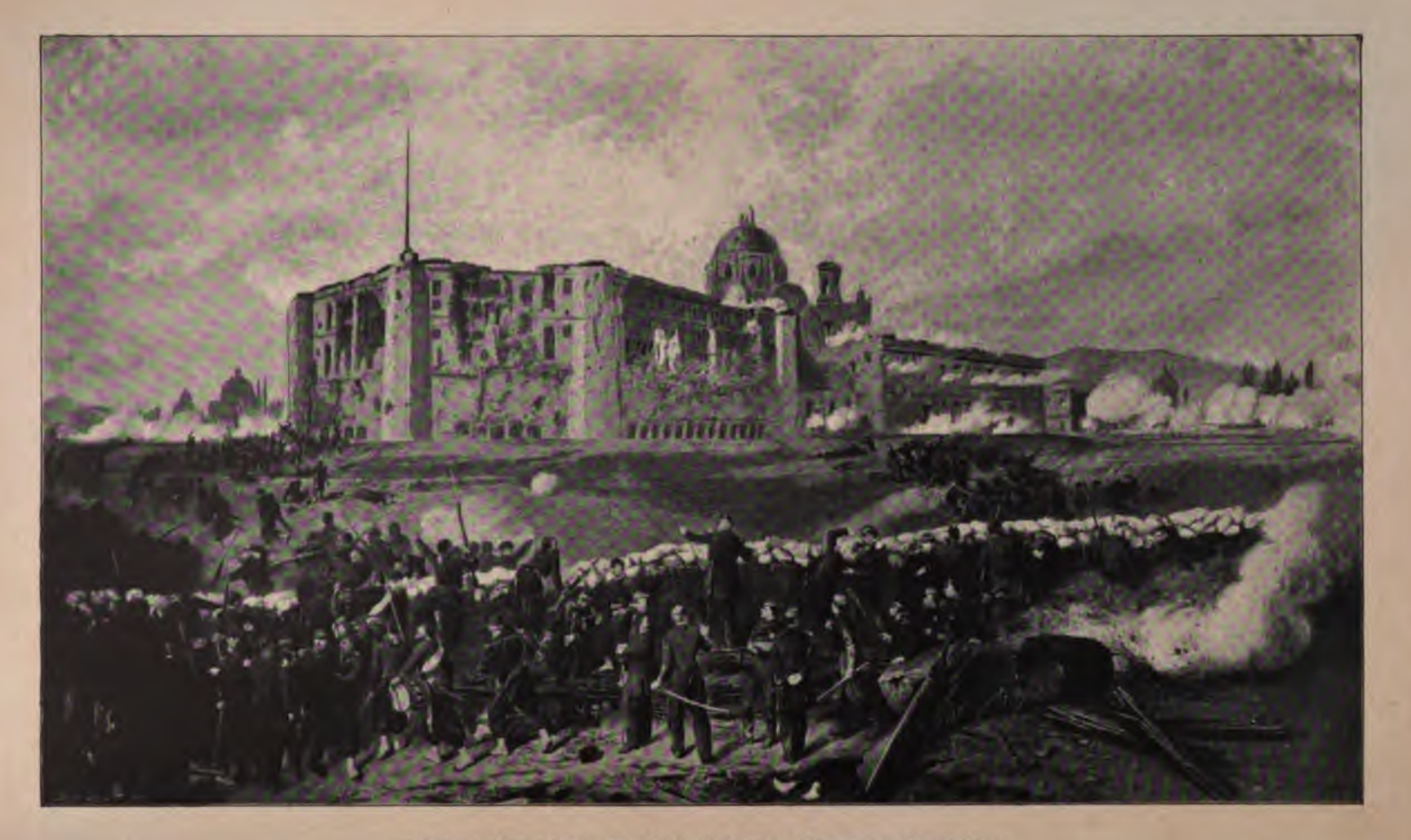
*A la suite de la campagne de Kabylie orientale en 1860 :*

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. Cousin, chef de bataillon.
de Perthuis capitaine.

Chevaliers : MM. Vuilart, capitaine.
Arès, sergent.

La médaille militaire a été conférée à Lallemand, caporal; Legrand, Bitouzet, Chambredon, Hermaut, Desvignes, Perier, zouaves.



PRISE DU FORT SAINT-XAVIER DEVANT PUEBLA

Tableau de Beaucé. — Musée de Versailles

# LIVRE V

## Puebla

---

# CAMPAGNE DU MEXIQUE

DE LA VERA CRUZ A MEXICO

Échelle $\frac{1}{2,000,000}$

20 15 10 5 0 20 40 60 80 100 120 K.

GOLFE DU MEXIQUE
La Vera Cruz
Sacrificios
Tejéria
la Loma
la Soledad
Atoyac R.
Chiquihuite
Terres Chaudes
Rio Blanco
Huatusco
Terres Tempérées
Cordova
Orizaba
Pic d'Orizaba
S^t Antonio
S^t Andrès
Maltrata
Acultzingo
Tecamalucan
Puente Colorado
les Cumbres
Tehuacan
Palmar
Acacingo
Quecholac
Tepeaca
Amozoc
Plateau d'Anahuac
PUEBLA
Terres Froides
M^t Iztaccihuatl
M^t Popocatepetl
MEXICO

Environs de Puebla
F^t Loreto
F^t Guadelupe
Amozoc
Puebla
C^o S^t Juan
Atoyac R.

*Dessiné par le Lieut^t Joseph Spitz*

# CHAPITRE PREMIER

## Les Débuts de la campagne du Mexique [1]

SOMMAIRE. — La campagne du Mexique. — Embarquement d'un bataillon du 2e Zouaves. — D'Oran à la Vera-Cruz. — Les premières marches dans les Terres Chaudes. — Séjour à Tehuacan. — Marche rétrograde sur Cordova et arrivée d'un deuxième bataillon du régiment.

**La campagne du Mexique.**

Après plus d'un an de répit dans leurs garnisons, les zouaves apprirent vers la fin de l'année 1861 que, les rapports étant devenus très tendus entre la France et le gouvernement du Mexique, la guerre était sur le point d'éclater. Avec un enthousiasme indescriptible, ils voyaient s'entr'ouvrir la perspective d'une nouvelle campagne en un pays absolument inconnu pour eux.

Leur attente frémissante ne fut pas de longue durée : vers le commencement de novembre 1861, un ordre arrivait au régiment, prescrivant la formation d'un bataillon pour la campagne qui s'ouvrait au Mexique.

Ainsi que nous l'avons fait pour la campagne de Crimée, nous croyons utile de dire ici deux mots sur la cause de cette guerre qui commence. Indépendamment de l'intérêt général que cette apparente digression peut satisfaire, nous comprendrons mieux, en nous remémorant les faits qui ont amené cette guerre, les situations diverses dans lesquelles nos héros vont se

---

(1) Voir, pour suivre ce chapitre et les cinq suivants, la carte de la campagne du Mexique, page 257.

trouver et nous apprécierons par suite, plus entièrement et en meilleure connaissance de cause, la part de dévouement et de gloire qui leur revient dans cette longue campagne.

Depuis longtemps, le Mexique, travaillé par la guerre civile et le brigandage, était le théâtre de luttes gouvernementales qui avaient pour effet de mécontenter l'Europe. Les radicaux et les conservateurs s'y livraient des luttes terribles, au cours desquelles les représentants des grandes puissances européennes étaient quelque peu molestés.

Tout récemment le parti radical ayant remporté le dessus, son chef JUAREZ, un indien d'origine, avait marqué son avènement au pouvoir en expulsant l'ambassadeur espagnol, en emprisonnant les vice-consuls français et en commettant vis-à-vis des commerçants français, espagnols et anglais mille vexations.

L'Angleterre, l'Espagne et la France résolurent de châtier le gouvernement mexicain et signèrent, le 31 octobre 1861, une convention, en vue de combiner leurs efforts dans une action commune.

Déjà, l'Espagne s'était portée de la Havane, sa colonie, sur la Vera-Cruz. Une escadre anglaise surveillait la côte.

L'amiral français JURIEN DE LA GRAVIÈRE reçut de l'Empereur, dès le début de novembre 1861, l'ordre de réunir le plus rapidement possible un corps expéditionnaire de 2,000 hommes et de faire voile pour le Mexique. Ainsi commença l'expédition.

Embarquement d'un bataillon du 2e zouaves.

Parmi les premières troupes auxquelles on songea à avoir recours pour cette guerre nouvelle, fut le 2e Zouaves.

Dès le 8 novembre, le colonel GAMBIER reçoit l'ordre de former un bataillon à six compagnies, à l'effectif de 500 hommes; ce bataillon doit s'embarquer incessamment.

Grand branle-bas dans le régiment. C'est le 2e bataillon que son tour appelle à marcher (1). Les préparatifs de départ furent les mêmes que ceux auxquels nous avons déjà assisté pour le départ en Crimée.

(1) Composition du bataillon appelé à partir pour le Mexique :
MM. COUSIN, chef de bataillon.
GAUTRELET, capitaine adjudant-major.

La joie des officiers et des zouaves partants fut la même aussi. Nos « Mexicains » mettent à profit les derniers jours qui leur restent avant leur embarquement pour dévorer tout ce qu'ils peuvent trouver à lire sur le pays dans lequel ils vont expéditionner, pays alors assez peu connu et que leur imagination leur fait entrevoir, à travers les merveilleux récits des explorateurs, tout auréolé d'or et de splendeurs.

Enfin, l'escadre de l'amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE vient mouiller dans la rade de Mers-el-Kékir. Nous sommes au 17 novembre. Le bataillon du commandant COUSIN s'embarque à bord du *Masséna*, tandis que les gros bagages sont embarqués sur le transport l'*Aube*. Une animation extraordinaire règne à terre et à bord. Les adieux des camarades sont accompagnés de l'espoir de se retrouver bientôt là-bas, car les autres bataillons pensent bien que leur tour viendra aussi de partir ; déjà ils escomptent les renforts.

A bord, l'amiral reçoit les zouaves qui viennent se ranger sous ses ordres de la façon la plus flatteuse :

« Soldats du 2e Régiment de Zouaves, leur dit-il, soyez les bienvenus à bord « de nos vaisseaux. Le prestige qui s'attache à votre nom nous est cher, c'est une « des gloires de la France. L'Empereur, en vous associant à ses marins dans « l'expédition du Mexique, a voulu vous donner une nouvelle preuve de son « estime. Vous connaissez déjà vos futurs compagnons d'armes ; ce sont les « canonniers qui ont partagé avec vous les épreuves d'un long siège ; les marins « qui, au prix de tant de fatigues et de veilles périlleuses, vous ont adouci les « rigueurs d'un terrible hiver. Depuis la campagne de Crimée et la campagne « d'Italie il n'y a plus qu'une armée en France ; l'expédition du Mexique associera « plus étroitement encore ces deux éléments, incomplets l'un sans l'autre, de la « puissance nationale.

---

MM. CLAUDEL, médecin-major.
VIZY, médecin aide-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | TOURET. | KERMABON. | TRAMOND. |
| 2e | VUIBERT. | COLASSE. | ALLARD. |
| 3e | LESUR. | VIGNAU. | CAZE. |
| 4e | LE GÔ. | PERCEVAL. | FOURCADE. |
| 5e | MOUTIER. | RITTER. | DE BREUIL. |
| 6e | VILLAIN. | BRISSAUD. | PRÉVAULT. |

« Soldats du 2e Zouaves, je n'ai qu'un mot à vous dire ; dans cette nouvelle « campagne, soyez dignes de vous ! Que vos frères d'armes, vos alliés et vos « ennemis, reconnaissent encore à votre discipline comme à votre courage, les « premiers soldats du monde. »

Puis, tandis que la Marche des Zouaves retentit comme dernier adieu, l'ancre est levée, l'hélice donne ses premiers tours et, lentement, majestueusement, salué par les hourrahs de toute la population réunie sur la rive, le *Masséna* s'ébranle, emportant avec le bataillon du 2e Zouaves tout l'honneur de son drapeau.

D'Oran à Vera-Cruz.

Le *Masséna* perd bientôt de vue la terre pour ne la revoir qu'à Gibraltar où il passe le 9 novembre.

Quelques jours après, les zouaves voient surgir le pic en pain de sucre de Ténériffe, qui se dresse à l'horizon bien longtemps avant que l'on aperçoive la côte. Après une courte escale, la route est reprise. Au cours de cette longue traversée, les zouaves font bon ménage avec les marins, auxquels ils rendent mille services, justifiant ainsi pleinement les paroles d'amicale fraternité que leur a adressées l'amiral au moment du départ.

Enfin, après de longs jours, pendant lesquels, de tous côtés, le ciel et l'eau se croisent sans cesse à l'horizon, les zouaves revoient de nouveau la terre. C'est la Martinique, sol français encore, qui s'offre à leurs yeux. Le *Masséna* fait escale à Fort-de-France, et, pendant quelques jours, les zouaves, le bataillon des marins de débarquement et les compagnies d'infanterie de marine vivent à terre, installés au bivouac.

Cette halte, avant l'entrée en campagne, a pour but :

« De permettre aux marins et à l'infanterie de marine, d'acquérir au contact des « troupes d'Afrique, un peu des connaissances pratiques de la vie de campagne (1). »

Une dernière relâche a lieu à la Havane.

Enfin, le 7 janvier au matin, après deux mois complets de traversée, les zouaves, massés à l'avant du bâtiment, contemplent dans la brume du côté de l'Ouest

« une sorte de géant à tête blanche, montant lentement devant eux dans les

(1) Niox. *La Campagne du Mexique.*

« profondeurs de l'horizon. C'est le fameux pic d'Orizaba, dressant à 5,000 mètres « du niveau de la mer sa cîme couronnée de neiges éternelles (1). »

Ce pic, c'est le Mexique, et, en avant, cette large « tache noire, frappée sur un fond jaune » triste et désert, s'étendant à droite et à gauche à l'horizon, c'est la Vera-Cruz.

Devant la côte, est un petit îlot auprès duquel le *Masséna* vient jeter l'ancre.

En attendant le débarquement, les zouaves contemplent cette terre nouvelle. Sombre pressentiment : elle leur apparaît hérissée de croix, car l'îlot de Sacrificios est un vaste cimetière mexicain.

Et, tandis que, rêveurs, les hommes regardent ces croix, pressées les unes contre les autres, en songeant peut-être à ceux d'entre eux qui s'endormiront pour toujours dans ce pays, sous un tertre pareil à ceux qu'ils ont devant leurs yeux, une voix s'élève, la voix gouailleuse d'un gamin de Paris, qui s'écrie en riant : « Tiens ! le Jardin d'acclimatation ! »

Les deux journées du 7 et du 8 se passent à bord en vue de la Vera-Cruz. Enfin, le 9, la corvette à vapeur le *Chaptal* vient chercher les zouaves et les amener à terre. Tandis qu'ils débarquent, la musique militaire espagnole leur souhaite la bienvenue et les conduit à la caserne qui leur est affectée. Massée dans les rues, toute la population, très cosmopolite et d'assez triste mine, les regarde défiler avec un très vif sentiment de curiosité, mêlé d'un peu de crainte.

Le soir, la plus grande gaieté règne dans la ville où Zouaves et Espagnols fraternisent autour des buvettes.

**Les premières marches dans les Terres Chaudes.**

Avant de quitter la Vera-Cruz avec les zouaves, il est indispensable de dire un mot sur ce pays dans lequel le régiment va rester plus de trois années, affrontant tous les dangers du climat et de la guerre, et affirmant une fois de plus, d'une façon glorieuse, sa réputation de bravoure.

Le Mexique, depuis la côte, depuis la Vera-Cruz, où nous sommes, jusqu'à Mexico, qui en est la capitale, va en s'élevant, formant trois étages successifs. Le premier s'étend du rivage jusqu'au pied des montagnes ; c'est le pays des

(1) Général DU BARAIL. *Souvenirs*.

Terres Chaudes, à la végétation tropicale, couvert de forêts vierges, mais marécageux, pestilentiel et ravagé par une fièvre redoutable, le *vomito-negro*, aussi dangereuse pour le Mexicain des hauts-plateaux que pour l'Européen. Le deuxième étage s'étend le long des pentes des premières montagnes, d'où émerge le pic d'Orizaba ; c'est le pays des Terres Tempérées ; le climat en est sain et le sol riche en maïs et en caféiers.

Enfin, le troisième étage est formé par la série des plateaux qui se succèdent en arrière des montagnes, plateaux au-dessus desquels se dressent les plus hautes cimes volcaniques du globe ; ce troisième étage est le pays des Terres Froides où croissent l'orge et le blé.

Les zouaves ne restent pas longtemps à la Vera-Cruz. Dès le 11 janvier, à six heures du matin, ils se mettent en route avec un bataillon de marins fusiliers, avec un bataillon de chasseurs espagnols et une compagnie d'infanterie anglaise. La colonne, sous les ordres de l'amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, se dirige sur Téjéria, village à une étape seulement de la Vera-Cruz, et tête de la route qui conduit à Orizaba.

La chaleur est suffocante : les hommes pesamment chargés s'avancent avec difficulté : de demi-heure en demi-heure on fait un arrêt ; à la grande halte, les zouaves font le café, tandis qu'à l'avant-garde, une compagnie du régiment fait s'enfuir quelques cavaliers mexicains qui rôdent autour de la colonne.

Une ligne de chemin de fer va de la Vera-Cruz à Téjéria ; c'est le tronçon d'une ligne projetée jusqu'à Orizaba. Les zouaves installent leurs bivouacs à la gare du chemin de fer.

Le séjour à Téjéria se prolonge, et, déjà, les premières atteintes de la fièvre atroce des Terres Chaudes se font sentir dans le bataillon. Chaque jour, le nombre des indisponibles augmente.

Pendant ce temps, les troupes continuent à débarquer à la Vera-Cruz. Cependant, les opérations ne peuvent pas encore commencer, car on attend le résultat des négociations entamées par les trois puissances alliées auprès du président JUAREZ.

A la fin du mois de janvier, la colonne quitte Téjéria pour venir camper à la Loma, à une étape ; avec les zouaves se déplace la fièvre qui ne les lâche plus. Tout le mois de février se passe en reconnaissance au cours desquelles le lieutenant COLASSE se fait particulièrement remarquer.

Le 26 février, la colonne, rentrée à Téjéria, se met en route vers la Soledad. A trois heures de son camp, elle est arrêtée par les Mexicains qui s'opposent à sa marche.

Mais la convention de la Soledad vient d'être signée, en vertu de laquelle les troupes alliées peuvent monter dans les Terres Froides pour y attendre, à l'abri de la fièvre, l'issue des négociations entamées à Orizaba. Les Mexicains reçoivent communication de la convention et la colonne reprend sa marche.

Par une chaleur atroce, sans eau, affaiblis par la fièvre, les zouaves marchent sur la route d'Orizaba. Ils vont à Téhuacan, dans les Terres Froides. Séjour à Téhuacan.

Tout le long du chemin, la végétation est merveilleuse :

« Liserons, campanules qui grimpent, courent, se multiplient et sont visités « par les papillons les plus beaux, les plus riches d'or, de pourpre et d'azur (1).

Puis, au milieu du fouillis de ces fleurs et de ces plantes, crient et chantent des milliers d'oiseaux aux couleurs plus éclatantes encore que celles des fleurs sous lesquelles ils s'abritent. On dirait une volière sans limites.

« Mais en temps ordinaire, qui contemple tout cela dans ces déserts unique- « ment fréquentés à certains intervalles par les *arrieros* du commerce, par « quelques voyageurs qui se hâtent de traverser ces parages dangereux ? Qu'on « n'oublie pas que nous sommes dans la zone des Terres Chaudes (2). »

Les communications avec la Vera-Cruz sont difficiles et les approvisionnements mal assurés. Aussi le long de la route, les zouaves poursuivent les bœufs sauvages, et, quand ils arrivent à en tuer un, il y a grande joie à l'arrivée au bivouac.

(1) L'abbé LANUSSE. *Les Héros de Camaron.*
(2) L'abbé LANUSSE. *Les Héros de Camaron.*

Depuis Chiquihuite, ils sont dans les Terres Tempérées et la marche est moins pénible.

D'étape en étape, la colonne arrive à Cordova où elle bivouaque le 5 mars, à Orizaba où elle fait séjour le 8. Presque toujours, les zouaves forment la tête de la colonne. Ils traversent la chaîne des montagnes au col de Cumbrès où nous aurons bientôt l'occasion de revenir en racontant la première victoire remportée sur cette terre mexicaine.

Enfin, le 13 mars, la colonne arrive à Téhuacan vers neuf heures et demie. Le bivouac est provisoirement installé sur la grande route de Puebla.

Mais, dès le lendemain, les zouaves vont camper au couvent du Calvaire, à un kilomètre de la ville : ils trouvent là un confortable auquel ils sont peu habitués en campagne ; quant aux officiers, ils logent dans la ville même, qui ne présente, certes, pas beaucoup de distraction, mais qui, grâce à son climat très sain, offre un séjour très apprécié, surtout après les rudes secousses de la fièvre des Terres Chaudes.

Tandis que les zouaves, avec le corps expéditionnaire, attendent à Téhuacan, les négociations tournent mal à Orizaba. Le gouvernement français, écoutant les doléances de quelques mexicains émigrés, veut élever au Mexique un trône impérial et refuse par conséquent de reconnaître le gouvernement de JUAREZ. De leur côté, les deux autres puissances alliées, l'Angleterre et l'Espagne, acceptent pour elles les indemnités qui leur sont offertes et reconnaissent le gouvernement au pouvoir, après quoi, elles se retirent. La France reste donc désormais seule à supporter tout le poids de cette guerre entreprise.

**Marche rétrograde sur Cordova et arrivée d'un deuxième bataillon du régiment.**

Les négociations pacifiques étant rompues, en vertu de la convention passée, les troupes que nous avons laissées au repos à Téhuacan, doivent retourner au delà de Chiquihuite et rentrer dans les Terres Chaudes, dans le pays de la fièvre et de la mort.

Le 26 mars, au moment où l'amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE se dispose à faire rétrograder la colonne, le général DE LORENCEZ, nommé au commandement du corps expéditionnaire, arrive à Téhuacan. Avec lui, sont arrivés, venant de la métropole, de nombreux renforts, encore à la Vera-Cruz.

Après avoir passé le 29 mars la revue des troupes réunies à Téhuacan,

le général met la colonne en marche. D'ailleurs, la population, méfiante d'abord, devient de plus en plus hostile.

Le 5 avril, les zouaves arrivent à Orizaba; le 9, ils sont à Cordova. Là le général DE LORENCEZ arrête ses troupes. Elles sont rejointes en ce point par une partie des troupes de renfort, récemment débarquées à la Vera-Cruz et parmi lesquelles se trouve un bataillon (1) du 2e Zouaves de 1,143 homme avec le colonel GAMBIER.

Ce bataillIlon, formé en prenant deux compagnies de chacun des trois bataillons, s'est embarqué à Oran dans les premiers jours de février, à bord du *Fontenoy*. Mais, un accident de machine a obligé la bâtiment à relâcher à Cadix. Là, les zouaves ont été transbordés sur le *Tanger*, le *Labrador* et le *Cacique*. Ces trois bâtiments, après une très longue et très pénible traversée, arrivent à la Vera-Cruz le 8 avril et les jours suivants.

Au fur et à mesure de leur débarquement, les zouaves sont immédiatement mis en route sur Cordova : un premier détachement, composé de 474 zouaves, sous le commandement du commandant MORAND, rejoint le 15 avril le gros du corps expéditionnaire.

Cependant, la situation peu nette dans laquelle se trouvent les troupes françaises à la suite des différentes conventions finit par être définitivement tranchée par l'annonce de la déclaration de guerre faite à la France par JUAREZ, à la suite de la rupture des conférences d'Orizaba. Désormais, le général DE LORENCEZ va jouir de toute sa liberté. Ce jour-là, c'est le 17 avril,

(1) Composition du 2e bataillon envoyé au Mexique :

MM. GAMBIER, colonel.
MORAND, chef de bataillon.
FIGAROL, capitaine adjudant-major.
JOUGLA, sous-lieutenant payeur.
GILLET, porte-drapeau.
BINTOT, médecin-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | AUBRY. | TULPIN. | GRASSET. |
| 2e | VINCENDON. | PRADIER. | MILLION. |
| 3e | COSTES. | LUZEUX. | DROMZÉE. |
| 4e | RÉAU. | LABRUNE. | BRISSAUD. |
| 5e | DE PERTHIS. | HENRY. | CHÉREAU. |
| 6e | DE SIMONNEAU. | PIERRON. | MALVY. |

A midi, les zouaves quittent Orizaba; la première colonne en était partie à six heures du matin.

La marche dans les montagnes se poursuit sans incident; seuls, quelques cavaliers mexicains sont aperçus. Tout contribue à confirmer les hommes dans cette idée, qu'ils ne trouveront point de résistance bien sérieuse.

Le 28, les zouaves partent à onze heures de Tekamalucan, se dirigeant sur Aculcingo, village situé au pied du col des Cumbrès. Vers une heure et demie, l'avant-garde du régiment arrive en vue du bivouac de la première colonne, déjà installée à Aculcingo. Quelques coups de fusil, partis de la montagne, se font entendre du côté du bivouac, et au moment où les zouaves arrivent au camp, la mousqueterie augmente, mais le général DE LORENCEZ ignore encore s'il a affaire à quelques partisans, ou si l'ennemi, en nombre se dispose à défendre le passage.

Tandis que les zouaves excités par la fusillade, précipitent l'allure, devançons-les pour dire quelles formidables difficultés de terrain ils vont rencontrer tout à l'heure.

En face d'eux, se trouve

« un mur vertical d'une hauteur prodigieuse qui s'étend à perte de vue à « droite et à gauche, sans qu'on puisse savoir par où il sera possible de le fran- « chir autrement qu'avec des ailes. On n'aperçoit aucune fissure, aucune route, « rien! Ce n'est qu'en se mettant pour ainsi dire le nez dessus qu'on finit par « découvrir une rainure, une fente. La route s'engage dans cette fissure et « grimpe en tire-bouchonnant dans les deux défilés successifs qu'on appelle les « Grandes et les Petites Cumbrès et qui sont séparés par une étroite vallée, au « fond de laquelle bouillonne un torrent qu'on traverse sur un pont solide : « Puento Colorado [1].

Cependant, pour l'instant, les zouaves n'aperçoivent que le mur gigantesque, presque vertical, qui se dresse devant eux, mais ils entendent aussi les coups de fusil qui augmentent et sans se demander ce qu'il peut advenir, et comment ils pourront franchir l'obstacle, ils courent au feu qui les appelle.

(1) Général DU BARAIL. *Souvenirs*.

Sans savoir encore si la démonstration des Mexicains postés dans la montagne est le prélude d'un engagement à fond, la compagnie d'avant-garde du bataillon COUSIN se dirige en toute hâte vers son poste sur la route d'Aculcingo à Puente-Colorado. Au moment où elle gravit les premières pentes de la montagne, une fusillade très vive l'accueille ; en même temps, une batterie ennemie, subitement démasquée ouvre son feu. Enlèvement du col.

A droite et à gauche, les hauteurs du col se garnissent de Mexicains ; 3,500 hommes sous les ordres du général ZARAGOSSA sont là, avec de l'artillerie de campagne. Le camp d'Aculcingo prend immédiatement les armes pour se porter au secours des zouaves. C'est un vrai combat qui commence. Il est à peine deux heures ; les boulets ennemis balayent la route.

Tandis que les compagnies d'avant-garde du 1er et du 2e bataillon (VINCENDON et LESUR), soutenues par les chasseurs à pied, escaladent les rochers par un petit sentier difficile, en arrière, le régiment, en entier dépose ses sacs à Aculcingo et se précipite au pas de course à la rescousse des unités déjà engagées.

Le colonel GAMBIER lance vers la droite deux compagnies du 1er bataillon (AUBRY et COSTES), en avant, sur le centre de la position, à El-Présidio les deux compagnies LE GÔ et MOUTIÉ, vers la gauche les deux compagnies RÉAU et DE SIMONNEAU.

En arrière, le commandant MORAND, avec la compagnie PERTHUIS, suit de près le mouvement des trois colonnes d'assaut.

Neuf compagnies du régiment sont engagées maintenant. L'arrivée de ces renforts donne une nouvelle vigueur à l'attaque.

Débordés bientôt de tous les côtés et ne pouvant arrêter l'élan des zouaves, les Mexicains, malgré leur supériorité de nombre et de position, lâchent pied. Le capitaine DE SIMONNEAU arrive le premier au col et repousse à la baïonnette les défenseurs qui résistent encore. L'arrivée par la gauche de la compagnie LESUR achève la déroute de l'ennemi qui s'enfuit avec précipitation vers Puente-Colorado.

Les deux compagnies victorieuses couronnent maintenant les hauteurs de gauche, tandis que, sur celles de droite, apparaissent les zouaves des capitaines LE GÔ et VINCENDON.

Il est cinq heures. Le passage des Cumbrès est libre et l'ennemi, en désordre, va s'établir au pied des Petites-Cumbrès.

Le général envoie l'ordre aux zouaves d'arrêter leur mouvement et de s'établir en avant de Puento-Colorado.

Tandis que les autres troupes de la colonne installent leur bivouac sur le col lui-même, les zouaves, qui ont laissé leurs sacs à Aculcingo, redescendent les pentes et regagnent l'ancien camp où ils font la soupe et passent la nuit.

Cette belle victoire, la première remportée par les zouaves dans la campagne, permet de bien augurer de l'avenir. Elle laisse comme trophées aux mains des vainqueurs, six pièces de canons et 99 prisonniers (1).

Quelques mois plus tard, en passant devant le champ de bataille, au pied de ce col des Cumbrès, « succession des positions formidables où une « poigné d'hommes arrêterait une armée », le général DU BARAIL, alors colonel du 3e Chasseurs d'Afrique, ne pouvait comprendre comment les zouaves s'y étaient pris pour en déloger les troupes mexicaines. Ils avaient ce jour-là, en trois heures, sous le feu de l'ennemi, escaladé une hauteur de 600 mètres, sur un parcours de 38 lacets, présentant un développement de 7 kilomètres 1/2.

Maintenant, la route était ouverte jusqu'à Puebla.

**La colonne arrive devant Puebla.**

Dès le lendemain de son succès, le général DE LORENCEZ reprend sa marche dans le même ordre qu'au départ d'Orizaba.

Tour à tour au milieu des sables brûlants ou à travers les riches champs de maïs, les zouaves cheminent gaiement, émerveillés par les paysages qui se déroulent devant leurs yeux. De temps en temps un gros orage éclate, semble devoir tout inonder, puis, le ciel s'éclaircit et l'eau disparaît du sol, remplacée bientôt par une poussière aveuglante.

Le 1er mai, en entrant à Palmar, les zouaves apprennent que le général ZARAGOSSA a quitté la ville la veille avec 12,000 hommes.

Le 4, l'armée arrive à Amozoc ; le 5, au matin, elle découvre Puebla.

Puebla, la seconde ville du Mexique,

« grande et belle ville, très régulière, sorte de damier gigantesque et fortifié,

(1) De notre côté, les pertes pour le régiment étaient : lieutenant COLLASSE blessé, 2 hommes tués, 9 blessés.

« renfermant en quantité des couvents, des églises, de très beaux édifices,
« occupe exactement le centre d'une plaine en forme de cuvette évasée dont les
« horizons sont bornés par les plus hautes montagnes du Mexique et par ces
« deux géants : le Popocatepelt et l'Istaccihualt, qui semblent soutenir de leurs
« fronts éternellement blancs la voûte azurée du ciel (1). »

Tandis que les zouaves, arrêtés, se reposent et font le café, le général procède à la reconnaissance du terrain.

En avant de la ville, se trouve le fort de Guadalupe, qui couronne un mouvement de terrain très prononcé et qui masque en partie un autre fort, celui de Loreto, distant de 1,200 mètres du Guadalupe et dominant également Puebla.

Sur la gauche, on distingue un coin de la ville et la plaine. Entre l'emplacement occupé par les troupes et le fort de Guadalupe, se trouve un ravin profond. Immédiatement, le général se rend compte que le fort de Guadalupe est la clef de la position, qu'une fois le fort pris, la ville doit forcément tomber au pouvoir de l'assaillant.

Certes, cette position de Guadalupe est formidable, et bien faible, numériquement, est la colonne qui doit l'attaquer, mais ne doit-on pas trouver dans la ville un nombreux et puissant parti qui nous est favorable et qui nous recevra à bras ouverts?

Tandis qu'à l'extérieur l'assaut sera donné, vigoureux et héroïque comme savent le donner de vaillantes troupes, à l'intérieur, l'ennemi divisé ne saura résister, et, les quelques factieux réduits, la ville ouvrira ses portes aux Français libérateurs, en saluant avec joie leur venue et leur triomphe..........

Telles sont les pensées du général qui, sa reconnaissance faite, revient vers ses troupes, pour les leur communiquer maintenant avant de les envoyer à l'assaut.

**La préparation de l'assaut par l'artillerie.**

Par ordre du général, deux batteries d'artillerie franchissent le ravin qui les sépare du fort de Guadalupe et prennent position en face de ses murs. Auprès des pièces, se tiennent les deux bataillons du 2e Zouaves, chargés

(1) Général du Barail. *Souvenirs.*

de les protéger et de s'élancer ensuite sur le fort, quand des brèches y auront été pratiquées. Une troisième batterie doit se diriger à l'extrême droite de la ligne pour s'opposer à tout mouvement tournant contre les deux premières.

Le 2e bataillon, avec le colonel GAMBIER et le commandant COUSIN, est en face du centre de la position ennemie; le 1er, avec le commandant MORAND, est vis-à-vis de la droite. Les batteries sont placées à 2,200 mètres du fort.

Il est onze heures du matin. Soudain, un coup de canon part du Guadalupe, appelant les Mexicains de Puebla à leurs postes de combat. Immédiatement, tous les forts, toutes les maisons, toutes les églises, tous les couvents se garnissent de nombreux défenseurs. Toute la longueur de la position est gardée par une ligne de feux étagés, depuis la gauche, appuyée au fort de Loreto jusqu'à la droite, qui finit dans la plaine, en passant par le centre au fort de Guadalupe, bondé de défenseurs.

12,000 mexicains, occupant une position formidable, attendent 4,000 français.

Cependant, nos batteries ouvrent le feu et, pendant une heure et quart, la canonnade se poursuit, mais notre tir de bas en haut ne peut guère être efficace : les boulets, sans toucher les murs, passent par dessus et vont se perdre dans la ville. Les zouaves, abrités aussi bien que possible non loin des pièces, attendent, frémissants d'impatience, le moment solennel de l'assaut.

**Marche des deux bataillons vers le fort de Guadalupe.**

L'œil constamment fixé à la lorgnette, le général DE LORENCEZ regarde les forts de la ville et constate avec dépit le peu de succès de notre artillerie. Comme le tir dure depuis une heure et demie et que cette situation désavantageuse de nos batteries ne peut que s'accentuer, le général se résout à tenter un coup d'audace et donne enfin l'ordre à ses colonnes d'assaut de se mettre en mouvement.

Le 1er bataillon du régiment, à notre droite, commence à s'élever sur les pentes, marchant dans la direction du fort Loreto des feux duquel il s'abrite le mieux possible en profitant des formes du terrain; avant d'atteindre ce fort, il doit opérer un changement de direction à gauche et se lancer avec impétuosité sur le Guadalupe.

Pendant ce temps, le 2e bataillon, avec le colonel GAMBIER, à sa tête,

s'avance droit sur le fort de Guadalupe. Le bataillon est déjà arrivé à mi-côte, lorsque le général donne l'ordre à quatre compagnies du 1er chasseurs à pied de soutenir sa gauche, car, l'effort à fournir de ce côté va être énorme tout à l'heure.

Des deux côtés, les boulets ennemis viennent s'abattre sur le terrain que parcourent les bataillons d'assaut. En arrière, l'infanterie de marine, formant la réserve, suit le mouvement.

Assaut du 2e bataillon contre le Guadalupe.

Enfin, le 2e bataillon renforcé par les chasseurs à pied, est arrivé au pied du fort, sans que les balles et les boulets aient pu arrêter son élan. Les zouaves franchissent le fossé profond et s'élancent maintenant sur le parapet, rivalisant d'héroïsme avec les chasseurs. Là, les feux convergents du fort, des maisons, des églises, prennent pour cible la colonne d'assaut.

Massés en bas du parapet dont les parois, taillés à pic dans le roc, sont trop glissantes pour permettre l'escalade, les zouaves, écumant de rage, se sentent impuissants; quelques-uns se cramponnent aux rares aspérités du rocher, parviennent à s'élever jusqu'à l'embrasure des pièces et s'efforcent de pénétrer dans le fort, mais, leurs mains, crispées sur la pierre, sont hachées par les défenseurs et les malheureux retombent tout ensanglantés au fond du fossé où ils sont achevés par la fusillade qui de toutes les ouvertures, se concentre sur eux.

Officiers et soldats tombent pour ne plus se relever. Les cadavres amoncelés forment bientôt un talus d'où ceux qui restent se rapprochent de l'ennemi.

Mille actions héroïques s'accomplissent alors dans cet étroit espace où vient se briser la téméraire et folle audace des braves, qui veulent quand même arracher au sort une victoire impossible.

Le sous-lieutenant Caze se fait hisser jusqu'à une embrasure, et, tandis que la pièce sur laquelle il s'appuie crache sa volée de mitraille, il décharge à bout portant son revolver sur les servants.

Le porte-drapeau Forcade est frappé à mort au moment où il franchit le fossé. Le drapeau s'échappe de ses mains.

« Un sergent se précipite et le relève, l'agite et s'écrie : « Venez donc me le « prendre! » Une balle le frappe en pleine poitrine.

« Il est à terre et son corps protège encore l'emblème sacré de la patrie.

« Un vieux zouave accourt..... trois chevrons, inutile d'en parler, mais telle-
« ment vieux qu'il avait le privilège d'appeler les jeunes officiers, « mes enfants. »
« Qu'il était beau avec les flots de sa barbe blanche descendant sur sa poitrine,
« avec sa bonne figure dont les vives couleurs annonçaient la robuste santé, avec
« ses yeux d'ordinaire bien doux, mais qui, dans une action, jetaient des éclairs
« aussi lumineux que les éclairs de sa brillante baïonnette. Pour la troisième fois,
« il relève le glorieux étendard, le brandit dans les airs, entend les balles qui
« sifflent dans ses plis et reste à son poste, malgré celles qui sont venues
« l'égratigner, disait-il (1). »

Ce vieux zouave s'appelait CAVALIÉ.

Nombreux encore seraient les récits, inouïs de bravoure, que l'on pourrait faire de cet assaut, où chaque zouave, au milieu du crépitement des balles, du tonnerre de la canonnade et de l'appel affolé du clairon, sentit passer dans son âme ce jour-là, le souffle héroïque du martyre.

Tous se souvenaient de Sébastopol et tous, autour du drapeau, voulaient vaincre ou mourir.

Le 1er bataillon à la droite de la ligne.

Tandis que le 2e bataillon, sous les murs du fort Guadalupe, mourait héroïquement, le 1er, de son côté, venait lui aussi, se briser contre la masse ennemie si supérieure en nombre.

Il avait trouvé dans sa marche, sur la droite de la position, une foule de défenses imprévues, presque infranchissables, touffes épaisses d'aloès, ravins, rochers, qu'il avait pourtant franchies quand même.

Puis, tandis que des forts et des murs, une fusillade nourrie convergeait sur lui, brusquement, deux lignes mexicaines, solidement embusquées, couronnaient les crêtes qui joignent le Guadalupe au Loreto. Cinq bataillons ennemis, 3,000 hommes, venaient maintenant ajouter leurs efforts, au feu terrible qui déjà décimait le malheureux bataillon de zouaves s'avançant toujours.

Alors, trois compagnies de zouaves, les premières en ligne, déposent leurs sacs, pour courir plus aisément à l'ennemi et, têtes baissées, elles se précipitent au-devant des balles.

(1) L'abbé LANUSSE. *L'Heure suprême à Sedan.*

Mais voilà que leur élan les amène maintenant sur le terrain battu de flanc par les batteries du fort Loreto. De longues files d'hommes tombent en même temps sous les boulets ennemis. Le capitaine DE SIMONNEAU est emporté. En quelques minutes, les pertes deviennent énormes. Les zouaves, sans reculer d'un pas, s'arrêtent, tandis que l'infanterie de marine en réserve accourt vers eux. Puis l'assaut reprend une deuxième fois avec une nouvelle vigueur, celle que donne le désespoir.

Les tirailleurs mexicains sont repoussés à coups de baïonnettes, et les zouaves arrivent à deux cents mètres du fort de Guadalupe. Mais les survivants du 1er bataillon sont trop peu nombreux maintenant pour continuer l'assaut, et les forces ennemies augmentent à chaque instant devant eux.

Comme à la gauche de notre ligne, mille actes d'héroïsme s'accomplissent qui viennent s'anéantir contre la brutale force du nombre.

Enfin, le commandant MORAND, voyant que tout est perdu, fait sonner le ralliement et, avec les hommes qui restent encore debout, vient se replier à l'abri, derrière un mouvement de terrain, attendant là, fièrement, sans reculer, l'issue de cette lutte suprême.

Encore une lueur d'espoir apparaît tout à coup. Sur la droite des zouaves, au millieu d'un nuage de poussière, des cavaliers s'approchent au grand galop. Leurs insignes sont ceux du général ALMONTE, notre allié mexicain. « Du secours ! » s'écrient les zouaves. L'assaut va reprendre, et peut-être la victoire va-t-elle enfin être arrachée au destin impitoyable. Mais les cavaliers s'avancent, et au lieu de soutenir les assaillants, ils les chargent à outrance. Trahison! c'est l'ennemi qui vient fondre sur tous ceux qui, croyant au secours, venaient vers lui avec confiance. Cette charge fut terrible; les blessés eux-mêmes ne furent pas épargnés. Trahison!

Dans la succession rapide des malheurs qui s'abattent sur les zouaves au cours de cette funeste journée, la trahison en doit être le couronnement.

De la hauteur où il s'était placé pour suivre le mouvement de ses troupes d'assaut, le général DE LORENCEZ vit, à droite comme à gauche, ses colonnes brisées, arrêtées, presque anéanties. Deux compagnies de zouaves La retraite sonne; elle est protégée par les Zouaves.

restaient en réserve. Le général eut un instant la pensée de les lancer, mais il vit aussi en même temps

« tous les obstacles à franchir, toutes les barricades, toutes les maisons crene-
« lées garnies de fusils et un terrain plat de 3.000 mètres d'étendue à parcourir
« sous le feu de l'ennemi pour arriver sur les positions. C'est un désastre complet
« absolument certain; le général ne voulut pas le subir[1]. »

Au moment où il hésitait encore, un orage épouvantable, comme il s'en produit dans ces régions tropicales, vint s'abattre sur le champ de bataille, les sillonnant de grêlons énormes.

Toute tentative de contre-attaque est impossible.

Il est quatre heures. Le général fait sonner la retraite.

La terrible journée est terminée, et, tandis que les troupes engagées se retirent, ce sont encore les zouaves qui, s'étant maintenus en face du Guadalupe, protègent la retraite. Lentement, en bon ordre, emportant tous les blessés, et sans que l'ennemi ose les inquiéter, les troupes viennent s'établir au bivouac au pied même des hauteurs qui avoisinent la ville.

Puis, quand tout est sauvé, quand pas un seul blessé, pas un seul canon, pas un seul trophée ne reste plus sur le champ de bataille, les zouaves à leur tour rejoignent le camp. A neuf heures du soir tout est fini.

Et, tandis qu'au bruit formidable du combat succède maintenant le calme de la nuit qui tombe, le bivouac des français s'endort, fièrement campé en face de Puebla, sans être, pendant toute la nuit, un seul instant troublé par une tentative d'attaque de la part de l'ennemi.

Trois jours en face de Puebla.

Après la lutte gigantesque que nous venons de décrire, et à laquelle le 2e Zouaves a pris une part si glorieuse, vient le moment pénible de compter ceux qui manquent maintenant à l'appel, ceux qui se sont pour toujours couchés au fond des fossés infranchissables, au pied des parapets impossibles à escalader, ou tout le long des pentes qui aboutissent au fort de Guadalupe.

(1) *Journal des marches et opérations.*

7 officiers tués, 8 blessés, 89 hommes tués, 194 blessés, soit en tout 298 tués et blessés, telle est la part de deuil du 2e Zouaves (1).

Ce chiffre, le plus élevé auquel soit arrivé le régiment depuis sa création, dit assez quel fut le courage des braves qui tentèrent l'assaut de Puebla le 5 mai 1862, assaut qui, au dire de tous, fut une folie (2).

La colonne resta trois jours en face de Puebla, osant encore défier le vainqueur, l'attendant en rase campagne pour prendre une revanche éclatante de l'insuccès subi sous les murs de la ville.

Mais l'ennemi ne tenta pas une sortie qu'il pressentait funeste, malgré son nombre dix fois supérieur à sa récente victoire. Une colonne de cavalerie vint un instant le 6 mai, à portée du camp, mais elle fut si vigoureusement reçue qu'elle s'enfuit précipitamment vers la ville en laissant plusieurs morts sur le terrain.

Et ce fut là toute l'audace qu'eut l'ennemi; il avait peur du désespoir héroïque de ceux qui n'avaient pu vaincre, mais qui, certes n'étaient pas vaincus.

Le 8 mai, le général DE LORENCEZ résolut de se retirer, les Mexicains lui refusant décidément la bataille.

Le soir donc du 8 mai, lorsque **Retour à Orizaba.**

« tous les blessés ont été opérés, que toutes les promotions ont été faites, que « tous les ordres ont été donnés, et que toutes les aises ont été prises, sans que « l'ennemi ait osé contre nous la moindre entreprise (3), »

le mouvement rétrograde commence.

La marche s'effectue avec un ordre parfait, les zouaves sont cette fois encore au poste d'honneur, à l'arrière-garde.

La petite armée traverse Amozoc le 11 mai, puis, sous une pluie battante,

(1) Tués : Capitaines DE SIMONNEAU, MOUTIÉ, VUIBERT; lieutenants RITTER, HENRY, PRADIEU; sous-lieutenant FORCADE. Blessés : Capitaines VINCENDON, VILLAIN, AUBRY; lieutenants VIGNAU, PERCEVAL; sous-lieutenants DE BREUIL, JOUGLA, CHÉREAU.

(2) Général DE BARAIL. *Souvenirs.*

(3) *Journal des marches et opérations.*

arrive le 14 à Palmar; à trois kilomètres de la ville, elle rencontre une longue colonne de cavalerie ennemie sur son flanc droit.

Le général « dédaigne de s'arrêter et la colonne ennemie n'ose pas attaquer. »

Le 16 mai, les zouaves repassent sans trouver de résistance le col des Cumbrès qui leur rappelle leur récent succès.

Deux jours après, en arrivant à Orizaba, ils apprennent que le général MARQUEZ, leur allié mexicain, vient d'infliger à Aculcingo une sérieuse défaite aux troupes de ZARAGOSSA.

A Orizaba, la colonne du général DE LORENCEZ s'arrête pour se reposer et se réorganiser.

Ainsi se termine cette première et sanglante tentative sur Puebla.

Dans l'ensemble de la campagne du Mexique, cette attaque de *la ville des anges*, par la colonne DE LORENCEZ, apparaît comme une reconnaissance. La France, au prix de combien de sang, hélas! sait maintenant ce qu'il faudra d'hommes et de canons pour venir à bout de cette ville qui, au dire de certains politiciens d'alors, devait nous ouvrir si facilement ses portes, et quand, plus tard, *l'arrogante* Puebla tombera entre nos mains, les héros du 5 mai 1862 pourront voir avec raison dans le succès final le prix du glorieux sacrifice auquel nous venons d'assister.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la colonne* DE LORENCEZ. — *Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Récompenses obtenues à la suite de la première attaque de Puebla

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Commandeur : M. Gambier, colonel.
Officiers : MM. Cousin, chef de bataillon.
Villain, Réau, Le Gô, capitaines.
Chevaliers : MM. Tourret, capitaine.
Pierron, lieutenant.

Chevaliers : MM. Caze, Mazet, sous-lieutenants.
Pichon, Dousseau, sergents.
Lucas, Cavalié, zouaves.

La médaille militaire a été conférée à Cayron, sergent-major; Nouhalier, Stéphani, Gilier, Mila, Parmentier, Bouillet, Guéry, Abadie, Trateau, Lemaître, Becond, sergents ; Bonaventure, caporal ; Siegel, sapeur; Huvet, clairon ; Waibel, Cathelineau, Mille, Imbert, Fringuenille, zouaves ; Armaine, clairon ; Ponsard, Morlan, zouaves.

Sont promus :

Chefs de bataillon : Lesur, Vincendon, capitaines.

Capitaines : Perceval, Collasse, Labrune, lieutenants.

Lieutenant : Brissaud, sous-lieutenant.

Lieutenants : Prévault, Dromzée, Tramond, Millon, sous-lieutenants,

Sous-lieutenants : Mirauchaux, Vallée adjudants; Hurtel, Villaret, Ledoux, sergents-majors; Laurent, sergent.

# CHAPITRE III

## Les Zouaves au camp d'Ingénio

---

SOMMAIRE. — Les convois et les guérillas. — Les misères du camp d'Ingénio. — Les distractions au camp d'Ingénio. — Réorganisation de l'armée. — Arrivée de renforts au régiment. — Des nouvelles de Puebla.

**Les convois et les guérillas.**

A partir de ce moment, c'est-à-dire du retour de la colonne de LORENCEZ à Orizaba après l'échec de Puebla, la campagne du Mexique entre dans une phase nouvelle.

Trop faible pour tenter une action vigoureuse, la colonne va se maintenir dans les parages d'Orizaba en attendant des renforts qui seront longs à venir. Au milieu de l'ennemi, qu'encourage un récent succès, dans ces pays, où tout presque leur est inconnu et hostile, depuis le climat jusqu'au sol parsemé d'ornières et de marais, nos zouaves vont lutter quand même pour rester sur les positions conquises et pour y vivre. Nous allons les voir s'égrenant par bataillons, par compagnies même, le long de cette route si dangereuse d'Orizaba à la Vera-Cruz, afin de garder toujours la ligne de communication qui doit assurer leur existence.

Ils accompagnent les convois, les défendent jusqu'à la mort contre un ennemi qui, prévenu de leur approche, s'embusque derrière les rochers, les touffes d'arbres et attend le moment propice pour tomber sur la faible escorte et piller les précieuses richesses qu'elle est chargée de défendre, les vivres qu'attendent avec anxiété là-bas les camarades mourant de faim.

« Qu'on se représente, échelonnés sur trois ou quatre kilomètres, dans ces « routes impossibles, où, à chaque pas, on trouvait des difficultés de terrain, des « fondrières, des ornières profondes ; qu'on se représente deux ou trois cents « lourds chariots traînés par dix ou douze mules, des fourgons, des prolonges, « cinq ou six cents mulets de bât qui suivent chargés de toutes sortes de provi- « sions. Comment en effet pouvoir établir une défense efficace au travers de « forêts, de montagnes, de ravins ou de larges barrancas, au voisinage de « profonds abîmes, quelquefois au milieu de tourbillons de poussière qui vous « empêchent de voir à dix pas devant vous et autour de vous ? (1) »

Depuis la fin du mois de mai jusqu'au 1er décembre 1862, le régiment s'épuise ainsi, autour des convois, dans cette lutte contre les guerilleros mexicains.

Les zouaves sont à peine arrivés de Puebla à Orizaba, que l'ennemi, maintenu en respect pendant la route, reprend ses attaques.

Les Mexicains sont signalés, sur le Chiquihuite, barrant la route de la Vera-Cruz, c'est-à-dire la route des vivres et des renforts. Le 1er bataillon du régiment part le 23 mai, et, après un engagement sur les bords de l'Atoyac, le 24, où la baïonnette joue un rôle important, la voie est rendue libre et Chiquihuite enlevé de vive force. Mais ce n'est pas tout. Malgré la fuite de l'ennemi, la communication est coupée car les ponts sont détruits. Jusqu'au 17 juin, les zouaves travaillent avec une activité fébrile, à construire des rampes pour remplacer les ponts, et, pendant ce temps, la fièvre et le manque de vivres les déciment cruellement. Quelques jours après, un convoi, venu de la Vera-Cruz, est attaqué par les Mexicains. Quelques soldats du train, deux cantiniers et leurs femmes sont tués autour des voitures de vivres qu'ils cherchent à défendre.

En même temps, au commencement de juin, une attaque sérieuse est dirigée contre Orizaba où le 2e bataillon du régiment est resté avec la colonne, 10,000 mexicains avec le général ORTÉGA sont campés sur les hauteurs à l'ouest de la ville, s'apprêtant à tomber sur la petite colonne, affaiblie encore par le départ de plusieurs bataillons échelonnés sur la route de la Vera-Cruz. Heureusement, dans la nuit, une compagnie du 99e de

(1) L'abbé LANUSSE. *Les Héros de Camaron.*

ligne, commandée par le lieutenant DÉTRIE, parvient à gravir le Cerro-Borrego, et là, s'élançant à la baïonnette, avec une audace inouïe, sur 2,000 mexicains, les force à se retirer. L'ennemi, qui croyait avoir eu affaire à toute la colonne, démoralisé par cet échec, se contente le lendemain de diriger sur la ville une violente canonnade et puis se retire. La présence d'esprit et d'audace du lieutenant DÉTRIE avec lequel nous ferons dans la suite plus ample connaissance (1), sauvèrent la colonne d'une perte presque certaine.

Les mois de juillet, d'août et de septembre sont remplis pour les zouaves de reconnaissances et d'escortes de convois.

Le 25 août, le commandant MORAND est envoyé avec trois compagnies du régiment pour protéger l'arrivée d'un convoi signalé.

« En arrivant le 29 août à la Soledad, dont le pont est brûlé, le brave MORAND « trouve les eaux du Rio Jemmape très élévées. Le gué est absolument imprati- « cable ; nulle promesse ne peut séduire les gens du pays et décider aucun Indien « à tenter le passage du torrent pour aller réclamer à la Vera-Cruz le secours de « la marine. Un sergent du régiment, dont nous regrettons de ne pas connaître le « nom, périt victime de son dévouement en cherchant à gagner à la nage la rive « opposée (2). »

Pendant le mois de septembre, le colonel GAMBIER, dirigeant une reconnaissance avec ses zouaves, traverse les magnifiques forêts d'arbres verts de San-Antonio ; à son approche, les avant-postes ennemis, surpris, se retirent précipitamment.

Les misères du camp d'Ingénio.

Cependant, ceux des zouaves qui n'étaient pas employés à guerroyer sur les routes étaient cantonnés à Ingénio, au voisinage d'Orizaba. Là, la vie n'eût pas été gaie sans la bonne humeur des hommes qui ne tarit pas un instant. Les vivres manquaient à tout moment, et, par contre, les fièvres et la dysenterie faisaient d'effrayants progrès.

(1) Nommé presque coup sur coup capitaine et chef de bataillon pour ce brillant fait d'armes, M. DÉTRIE appartiendra plus tard au 2e Zouaves comme lieutenant-colonel, puis comme colonel.

(2) *Souvenirs d'un officier du 2e Zouaves.*

Tandis que les malades restent au camp, ceux qui sont valides errent dans le pays environnant en quête de quelque bœuf sauvage ; mais ce mode de ravitaillement difficile et des plus problématiques, finit bientôt par ne plus pouvoir être employé, la présence des troupes ayant chassé au loin les troupeaux.

Au camp, il n'y a plus ni vin, ni légumes ; le kilog de riz vaut plus de 9 francs ; le pain, fabriqué avec un mélange de riz et de farine, n'est distribué qu'avec la plus grande parcimonie, car il faut vivre d'un convoi à l'autre et beaucoup de ces convois sont arrêtés en route et pillés par l'ennemi. Mais aussi, quelle joie, lorsqu'on apprend au camp qu'un de ces bienheureux convois est proche ! Alors, les hommes vont au-devant de lui, et c'est pour les soldats du train qui le conduisent et pour l'escorte une véritable entrée triomphale.

Parfois, le convoi apporte, outre des vivres et des munitions, des nouvelles de France, et ces nouvelles du pays font pendant longtemps le sujet des causeries et des rêves de ces hommes, qui, depuis de longs mois, se trouvent isolés sur cette terre lointaine, cette terre qui, jadis, leur était apparue comme une source nouvelle de glorieux triomphes et qui ne leur a guère procuré jusqu'à présent que d'amères souffrances et de lourds sacrifices.

**Les distractions au camp d'Ingénio.**

Cependant, il s'en faut que les zouaves s'abandonnent à la mélancolie. Nous connaissons trop nos héros pour penser que le *spleen* puisse jamais devenir leur hôte.

N'ayant pour l'instant aucun coup de fusil à donner, ils s'amusent ; ils trompent la faim qui gronde au ventre par le rire qui dilate la rate, et, comme jadis, à Varna, à Inkermann et en Kabylie, ils se livrent à leur distraction favorite, le théâtre.

La fameuse troupe du camp du Moulin est ressucitée, et, le soir, devant les mille drôleries caustiques qu'ils composent et interprètent eux-mêmes sur un théâtre semblable à celui de Crimée, ils convient tous ceux, officiers et soldats, que le service ne réclame pas.

Le répertoire est lui aussi tout à fait renouvelé de l'ancien répertoire du *Théâtres des Zouaves*, sous les murs de Sébastopol. Les Russes mis en scène sont bien remplacés par des Mexicains, mais le fond de la pièce reste

toujours le même; d'ailleurs, il faut ajouter que les représentations sont accueillies avec le même succès que jadis, et que le même entrain y préside.

Parmi les souvenirs qu'a laissés ce théâtre des zouaves restauré au Mexique, le plus amusant est incontestablement celui-ci :

Un caporal du régiment, à la peau douce et imberbe à rendre jalouse une jeune fille, jouait sur la scène les rôles d'ingénue et, avec tant de grâce et de naturel, qu'un barnum de passage, assistant un jour à une représentation, lui offrit un engagement des plus sérieux et des plus brillants, paraît-il, pour San-Francisco. Le même caporal, plus tard, de nouveau sur les planches à Mexico, fit tourner toutes les têtes et reçut d'un résident anglais, qui le prit naïvement pour une jeune cantinière, l'offre de sa main et de son cœur. Ce caporal s'appelait DURAND ; nous le reverrons bientôt sur un autre théâtre, au feu, devant l'ennemi, où nous aurons encore l'occasion de l'applaudir, car il se conduira en héros.

**Réorganisation de l'armée.**

Enfin, un jour, avec les nouvelles de France arrivant au camp d'Ingénio, parvint aux zouaves celle qu'ils attendaient depuis longtemps : la colonne du Mexique allait être renforcée sérieusement, et allait devenir une véritable armée ; ils pourraient donc enfin bientôt repartir en campagne et prendre leur revanche de Puebla.

Un décret de l'Empereur en date du 1er juillet 1862 réorganisait le corps expéditionnaire : son effectif porté à 28,000 hommes allait comprendre deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. Le général de division FOREY était nommé commandant en chef.

Dans cette nouvelle organisation, le 2e Zouaves doit faire partie de la 1re brigade (général DOUAY), de la 2e division (général DE LORENCEZ).

Dès la fin du mois de septembre, on apprend l'arrivée à la Vera-Cruz du général commandant en chef et de nombreux renforts. Le 24 octobre, le général FOREY fait son entrée solennelle dans Orizaba ; douze salves d'artillerie, accompagnées d'acclamations enthousiastes saluent son entrée dans la ville ; ce fut comme un défi à l'ennemi, trop longtemps confiant jusqu'à l'arrogance dans son nombre supérieur, et ce fut aussi le signal annonçant nos prochaines victoires.

Le 29 octobre, le général en chef passe à Ingénio la revue du 2e Zouaves ; la fière attitude sous les armes de ces hommes qui avaient déjà été si

éprouvés par la fièvre et par le feu est de nature à lui donner pleine confiance dans les succès des opérations qu'il va entreprendre avec eux.

En même temps que notre armée se réorganisait, du côté de l'ennemi, le général ORTÉGA était nommé, par suite de la mort du général ZARAGOSSA, au commandement en chef des troupes mexicaines.

**Arrivée de renforts au régiment.**

Parmi les renforts qui venaient d'arriver au Mexique avec le général FOREY, se trouvait un détachement de quatre compagnies du 2e Zouaves, à l'effectif de 600 hommes, commandé par le lieutenant-colonel MARTIN. Ces zouaves s'étaient embarqués à Oran le 4 septembre 1862; ils arrivèrent au camp d'Ingénio le 18 novembre (1). Seize compagnies du régiment sont maintenant réunies autour de l'aigle et du colonel.

L'arrivée des renforts à la colonne expéditionnaire fut le signal de la reprise des hostilités. Ce fut d'abord les guerilleros qui recommencèrent, auxquels les zouaves répondirent avec énergie: partout, les Mexicains débusqués disparaissent devant les baïonnettes.

Le 20 novembre, pour en finir avec les attaques incessantes qui se produisent autour du camp, le général en chef fait occuper par quatre compagnies du 2e Zouaves, sous les ordres du capitaine COSTE, l'hacienda de Encinal.

En même temps, une reconnaissance formée de trois autres compagnies, rencontrait l'ennemi à Barranca-Seca et échangeait quelques coups de fusil avec lui. Quelques jours, après, trois compagnies furent installées à Técamalucan.

(1) Composition des quatres compagnies de renforts arrivées le 18 novembre au régiment :

*1er Bataillon*

| Compagnies. | Capitaines. | Lieutenants. | Sous-Lieutenants. |
|---|---|---|---|
| 2e | DE LINAGE. | DEFAY. | CLOUET DES PERRUCHES. |
| 3e | HENRY. | ESCOURROU. | DE LA VALLIÈRE. |
| 4e | VERRIER. | LABRUT. | FONVIELLE. |
| 6e | VINCENT. | PIANELLI. | LASCROUX. |

Avec ces compagnies rejoignent aussi MM. COIFFÉ, capitaine; DE LA BOUILLERIE, lieutenant.

Des nouvelles de Puebla.

Les différentes reconnaissances envoyées vers l'ouest étaient revenues, signalant la présence de l'ennemi sur les Cumbrès. D'autre part, des transfuges apprenaient au général FOREY que le général ORTÉGA s'était retiré vers Puebla dont on fortifiait solidement les abords. La ville elle-même, qui par l'expérience d'un premier assaut a été instruite des dangers qu'elle peut craindre, commence à se couvrir de formidables travaux de défense. La population riche a gagné Mexico.

Quant au peuple et aux radicaux, nuit et jour ils travaillent. Chaque rue aboutissant à une place d'armes est fermée par trois barricades et défendue par deux canons ; tous les murs sont percés de créneaux ; dans chaque créneau, il y a un fusil ou un canon prêt à faire feu.

Tout se prépare en vue de résister à un siège qui semble maintenant prévu.

Telles sont les nouvelles qui arrivent au camp français d'Orizaba.

Peut-être, eût-il été prudent de marcher immédiatement sur Puebla, avant que les travaux de défense n'aient pris le développement formidable qu'ils vont prendre.

Mais, d'autre part, le général FOREY ne veut tenter cette opération qu'après avoir réuni dans sa main toutes les chances de succès.

Or, il importe d'assurer solidement les communications entre Orizaba et Puebla, afin de ne pas se trouver à un moment donné privé de ressources en munitions ou en vivres. De plus, il y a sur la route qui relie les deux villes toute une population qui nous est favorable, et il faut à tout prix par notre présence la rassurer. Enfin, des troupes nouvelles arrivent constamment à Orizaba où la place manque pour les recevoir.

Toutes ces raisons font que le général en chef se décide, à la fin de novembre, à mettre en route vers Puebla une partie de ses forces, qui aura pour mission de préparer la route, d'assurer les communications et de maintenir les bonnes dispositions des gens qui nous attendent.

C'est à la brigade DOUAY, à laquelle se joint l'état-major de la 2e division, qu'incombe ce rôle d'avant-garde.

Elle reçoit l'ordre de se porter en avant le 1er décembre 1862, en deux colonnes distinctes, l'une sur Saint-Andrès par Maltrata, l'autre par les Cumbrès sur Palmar. Le régiment fait partie de la colonne qui va passer le col des Cumbrès.

Les zouaves vont donc enfin reprendre le chemin de Puebla; ils vont avoir leur revanche de la journée terrible dont ils n'ont point encore oublié le souvenir.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des opérations de la colonne expéditionnaire du Mexique. — Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Récompenses accordées pendant le séjour du Régiment au camp d'Ingénio

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. GUILBAUD, caporal.

Chevalier : M. BOIREAU, zouave.

La médaille militaire a été conférée à COUCANEAU, GIRADON, NAEFFT, LEGRAND, BRUCHON, GUILLON, VINCENT, VARGE, zouaves.

Sont promus :

Capitaines : MM. LUZEUX, VIGNAU, lieutenants.
Lieutenant : ALLARD, sous-lieutenant.

Lieutenant : GRASSET, sous-lieutenant.
Sous-lieutenants : CAYRON, LAMBIN, sous-officiers.

# CHAPITRE IV

## Siège de Puebla

## (1863)

---

SOMMAIRE. — Le régiment du camp d'Ingénio à Puebla. — La défense de la ville. — Commencement du siège. — Prise du fort Saint-Xavier (29 avril 1863). — La guerre des cadres. — Les éclaireurs volontaires du lieutenant Dromzée. — Capitulation de Puebla. — Entrée du régiment à Mexico.

Le régiment du camp d'Ingénio à Puebla.

Le 1er décembre, à six heures du matin, le colonel GAMBIER quitte le camp d'Ingénio avec les fractions du régiment qui s'y trouvent. Le froid est très vif: « l'air qui a caressé les neiges éternelles du pic d'Orizaba est glacé. »

Les zouaves, heureux de quitter enfin le camp où leur activité ne pouvait trouver son emploi, chantent en escaladant les hauteurs qu'ils connaissent déjà. Ils montent vers le col des Cumbrès et chaque étape doit leur rappeler celles qu'ils ont accomplies huit mois auparavant. Chemin faisant, les compagnies détachées dans les haciendas voisines et à Encinal rejoignent le gros de la colonne dirigée par le général DOUAY lui-même. A une heure de l'après-midi, le bivouac est installé à Rio-Blanco.

Le lendemain, la colonne se met en route dès le point du jour et arrive à neuf heures à Aculcingo, au pied des fameuses Cumbrès qu'il s'agit de traverser.

En vue d'une résistance qui est à prévoir, quatre compagnies du 1er bataillon (commandant MORAND) sont envoyées vers la droite pour effectuer un mouvement tournant, tandis que la colonne principale, en tête de laquelle marche encore une compagnie du 2e Zouaves, se dirige droit vers le col.

Les seules difficultés rencontrées consistent en quelques coupures sur la route que le génie a vite fait de rétablir. L'ennemi ne paraît pas. Le passage cette fois n'est pas défendu et, avant la nuit, la colonne bivouaque aux abords de Puente-Colorado. Quelques jours après, les zouaves entrent à Palmar sans éprouver de résistance.

D'après les plans du général en chef, cette marche en avant de la brigade DOUAY avait seulement pour but de préparer la route au reste de l'armée et d'installer le long de cette route des centres de résistance qui pourraient plus tard l'empêcher d'être coupée de la base d'opérations, c'est-à-dire d'Orizaba et de la Vera-Cruz. Palmar était un de ces centres : aussi, jusqu'à la fin de décembre, les zouaves restent-ils dans cette ville pour la mettre en état de défense. De nombreuses reconnaissances et des escortes de convois achèvent d'occuper le régiment pendant son séjour à Palmar.

Le 1er janvier, une garnison ayant été laissée dans la ville, la brigade reprend sa route vers Puebla, toujours en deux colonnes, la première, dont fait partie le 2e Zouaves, sous le commandement du général DOUAY. Elle a ordre de ne pas hâter son mouvement, car le gros matériel de siège est encore à la Vera-Cruz et l'armée ne peut par conséquent pas encore quitter Orizaba. Aussi, la brigade s'arrête-t-elle à Quécholac, où le général commandant la division installe son quartier général.

Tout le mois de janvier et la première moitié de février, les zouaves séjournent à Quécholac, faisant des reconnaissances et escortant des convois. De temps en temps, arrivent au camp des nouvelles de l'ennemi qui continue à organiser solidement les défenses de Puebla. Les zouaves apprennent aussi la nomination du commandant MORAND au grade de lieutenant-colonel et son affectation au 34e de ligne.

Le 16 février, la brigade DOUAY reprend sa marche et se porte à Acacingo. Nouveau séjour dans la ville dont les zouaves occupent la face tournée vers Puebla.

Le surlendemain, le général commandant la division emmène avec lui

un bataillon et demi du régiment et se dirige en reconnaissance vers Tépéaca. Quelques coups de fusil sans importance sont échangés contre des guerilleros mexicains, puis, la reconnaissance rentre au camp d'Acacingo.

Enfin, les zouaves apprennent au commencement du mois de mars que l'armée, toujours à Orizaba, ayant reçu son matériel de siège va se mettre en route.

Le 3 mars, le général en chef arrive lui-même à Acacingo, où il passe en revue la brigade d'avant-garde. C'est le signal de la reprise de la marche.

Le 5, tandis qu'ils sont bivouaqués à San-Bartholo, les souaves voient tout à coup en avant d'eux s'élever d'épaisses colonnes de fumée. Ce sont les Mexicains qui brûlent des meules de paille et des cases d'Indiens.

Mais les reconnaissances ne rencontrent que quelques cavaliers isolés.

Cependant le général Douay s'attend à une attaque, car il a appris que 5,000 mexicains sont sortis de Puebla. Tous les ordres sont donnés, mais l'attaque attendue ne se produit pas.

Poursuivant leur marche, les zouaves arrivent le 9 mars à Amozoc; ils ne sont plus qu'à quinze kilomètres de Puebla. Quelques cavaliers sont mis en fuite, et les troupes s'installent à Amozoc sans résistance : les zouaves occupent l'ouest de la ville, le côté de l'ennemi. Ce séjour à Amozoc est le dernier avant l'arrivée devant Puebla. D'ailleurs, l'armée s'est mise en route et va bientôt rejoindre l'avant-garde pour commencer les opérations sérieuses.

C'est à Amozoc que les zouaves apprennent la nouvelle organisation des divisions. Le général Douay est nommé divisionnaire et prend le commandement de la 2e division; le colonel Lhérillier du 99e, promu général de brigade, prend le commandemant de la 1re brigade.

Le 15 mars au soir, le général Douay reçoit l'ordre de se mettre en route le lendemain, avec sa division, vers Puebla.

La défense de la ville.

Pendant toute la marche en avant que nous venons de décrire, des renseignements sur l'ennemi et la défense de Puebla étaient parvenus presque chaque jour au camp français; de tous ces renseignements, il résultait que la ville devait être fortifiée d'une façon formidable et prête maintenant à soutenir un siège des plus sérieux.

Aussi, pendant que les zouaves sont encore à Amozoc, profitons du

dernier jour de répit avant le siège qui va commencer pour jeter sur Puebla et l'ennemi un coup d'œil qui nous éclairera sur la défense terrible que l'armée française va rencontrer.

« L'ennemi avait mis à profit le temps que nous lui avions laissé. Les fortifi-
« cations de la place avaient étaient réparées et complétées. Les forts extérieurs,
« reliés entre eux par des ouvrages de campagne, ne pouvaient plus être enlevés
« que par un siège régulier, et, grâce aux églises et aux couvents qui formaient de
« puissants réduits, le centre de la ville avait été converti en citadelle redoutable[1] ».

Dans l'intérieur de cette citadelle, toutes les rues, toutes les places avaient été barricadées, tous les murs percés de créneaux. Il n'y avait plus un espace où l'on pût mettre le pied qui ne fût battu par le feu de vingt fusils. De plus, tout était prêt pour établir des contre-mines, le cas échéant, et les 22,000 hommes qui se trouvaient dans l'intérieur de la ville, fanatiques exaltés, attendaient avec la plus grande confiance dans leur succès l'arrivée de l'armée française.

Le président JUAREZ, pendant son séjour dans Puebla, au commencement du mois de mars, n'avait cessé d'exhorter les habitants à la défense à outrance; il leur avait donné de l'argent à pleines mains et les avait quittés en leur rappelant leur succès du 5 mai dernier qui devait, disait-il, être sûr garant d'une victoire nouvelle.

**Commencement du siège.**

Le mouvement d'investissement de Puebla commence le 16 au matin. Les zouaves, avec le général DOUAY, partent en reconnaissance vers le Guadalupe et le Loreto; ils rencontrent seulement quelques cavaliers ennemis qui ne font que surveiller leur mouvement.

« Le 17, de grand matin, toute l'armée s'ébranlait pour prononcer son mouve-
« ment définitif sur Puebla.
« Le temps, gris et troublé les jours précédents par de fréquentes averses et
« de violents orages, s'était remis au beau, et toutes les musiques, les tambours
« et les clairons saluèrent le lever du soleil. C'était magnifique ! [2] »

---

(1) Général DU BARAIL. *Souvenirs.*
(2) Général DU BARAIL. *Souvenirs.*

Dès le lendemain, un bataillon du régiment gravit le Cerro San-Juan que couronne un couvent non défendu; à une heure, l'aigle du 2e Zouaves étend ses ailes au sommet du couvent, et, de là, domine la ville. C'est là que les zouaves passent la nuit. C'est là aussi qu'ils s'établissent d'une façon définitive en vue du siège. Ils ont près d'eux le quartier général du commandant en chef.

Les quelques jours qui suivent l'installation au Cerro San-Juan sont employés par une partie des zouaves à la confection des gabions, car les tranchées vont bientôt être ouvertes. Pendant ce temps, les autres, avec le lieutenant-colonel Martin, partis en reconnaissance dans la plaine, rencontrent la cavalerie ennemie et la refoulent si énergiquement, qu'un colonel et onze mexicains restent sur le terrain.

Le 23, à six heures du soir, a lieu l'ouverture de la tranchée à 600 mètres du fort Saint-Xavier. Ce fort, objectif immédiat du régiment, forme une massive construction à trois étages au centre de laquelle se trouve une église et un pénitencier.

A partir du 23, le régiment travaille jour et nuit avec une ardeur fébrile aux travaux de cheminement qui ne sont interrompus par les zouaves que lorsque leur tour les appelle à la garde des tranchées.

En avant des travailleurs, se dresse l'énorme massif du fort dont les puissantes murailles semblent défier toute escalade. Au fond, dans le lointain, se dresse la foule des dômes et des clochers des cent cinquante églises et couvents de Puebla. C'est maintenant un siège en règle, un siège méthodique qui commence, comme celui de Sébastopol jadis. L'armée française ne doute pas de son succès prochain,

« mais ses chefs, avertis par l'expérience de la précédente attaque, procèdent « avec une prudence extrême, ne voulant rien laisser au hasard. »

Le 26 mars, les assaillants ouvrent le feu qui ne cesse pas un instant jusqu'au 28. De la place toutes les batteries ripostent et les obus et les boulets se croisent en tous sens.

En attendant le moment de se lancer à l'assaut, les zouaves aident les servants d'artillerie. Le 27 au soir, un obus ennemi vient tomber tout près d'un groupe de zouaves. Il est sur le point d'éclater. Alors, un zouave,

nommé CHOLET, le saisit et le lance par-dessus la tranchée, sauvant ainsi par sa présence d'esprit et son courage tous les camarades qui se trouvent près de lui (1).

Cependant, les travaux d'approche vers le fort Saint-Xavier avancent avec rapidité. Le soir du 28, ils sont arrivés à 70 mètres du saillant du fort.

Pendant toute la nuit et toute la journée, du lendemain, les batteries réunies de la division concentrent leurs efforts sur ce point pour y faire une brèche praticable.

Tandis que les boulets pleuvent sur le fort et trouent les murs, les zouaves se hissent jusqu'aux sacs à terre des parapets de leurs tranchées et suivent le progrès de ce *travail de dentelle* d'un nouveau genre, qui doit ouvrir dans les murs une brèche suffisante pour les laisser passer.

**Prise du Fort Saint-Xavier.**

Toute la journée du 29 mars la canonnade contre le Saint-Xavier ne cesse pas une minute. L'assaut du fort a été fixé pour cinq heures du soir et le général en chef a décidé

« que l'honneur de cette périlleuse attaque sera réservé aux deux bataillons
« qui, le 5 mai précédent, ont échoué dans leur entreprise contre le fort de Gua-
« dalupe : 1er bataillon de chasseurs à pied et le 2e bataillon du 2e Zouaves. »

Le général BAZAINE doit diriger l'opération. Dès quatre heures, des gradins de franchissement sont établis dans la quatrième parallèle et des échelles sont préparées.

Derrière la parallèle, les deux bataillons désignés sont rassemblés; quatre autres sont prêts à soutenir l'assaut.

Dans les deux bataillons qui forment la colonne d'attaque, trois groupes sont formés, composés de deux compagnies de chasseurs à pied et de deux compagnies de zouaves. Le premier groupe comprend trois compagnies de zouaves.

Pendant une heure, de quatre à cinq, le feu de notre artillerie redouble;

(1) Ce zouave fut sur-le-champ médaillé.

tous les boulets sont dirigés sur le deuxième étage du fort. Enfin la brèche est jugée praticable. L'artillerie cesse tout à coup de tonner; un silence profond succède à la furieuse canonnade. Quelque chose de grand se prépare.

Les zouaves, impatients, leur fusil en main, ont les yeux fixés sur le commandant Gautrelet qui doit leur donner le signal.

Enfin, à cinq heures, le signal est donné. Le premier groupe d'attaque fait irruption hors de la parallèle et se précipite vers le fort. Les défenses accessoires accumulées par l'ennemi sont rompues et franchies.

En vain, la fusillade crépite et la canonnade fait rage. Quelques minutes suffisent aux zouaves pour arriver jusqu'aux fossés. Au moment où ils escaladent le talus, les camarades du deuxième groupe, qui a suivi le premier, sautent à leur tour dans le fossé.

De haut en bas, les Mexicains déchargent leurs fusils, mais les zouaves ne leur laissent pas le temps de tirer deux fois. Ils passent à travers les brèches et pénètrent dans le fort.

Tout d'abord, ils ne rencontrent pas la résistance à laquelle ils s'attendaient; mais, au moment où elle débouche dans la deuxième cour intérieure, la tête de colonne est reçue par une fusillade intense qui part des corridors et des fenêtres du rez-de-chaussée.

Sans répondre au feu de l'ennemi, les zouaves et les chasseurs à pied, entraînés par leurs officiers, traversent la cour balayée de feux et se précipitent dans l'intérieur du bâtiment. L'élan est tel qu'ils arrivent sur les Mexicains avant que ceux-ci aient le temps de fuir. Plus de 100 d'entre eux sont faits prisonniers. Les autres, voyant apparaître presque subitement dans les étages supérieurs les zouaves que rien n'a pu arrêter, se débandent et s'enfuient vers la ville, tandis que les assaillants les poursuivent, la baïonnette dans le dos.

Pendant que les deux premiers groupes envahissent ainsi le fort, le troisième, commandé par le capitaine Costes, s'est dirigé sur la gauche du fort dans lequel il pénètre à son tour; puis, du premier étage, il ouvre sur l'ennemi un feu des plus vifs. Un gros de Mexicains qui s'est avancé de ce côté pour tourner la position des zouaves, surpris par ce feu inattendu, bat en retraite précipitamment.

Tout cet assaut a duré une demi-heure à peine.

Le fort est entre nos mains. Zouaves et Chasseurs se répandent maintenant dans les étages et prennent position derrière les créneaux d'où l'ennemi tirait tout à l'heure sur eux. La fumée épaisse qui, un moment, a tout obscurci se dissipe et le calme se rétablit peu à peu.

Tout à coup, une terrible détonation, qui ébranle tout le bâtiment, fait croire à la reprise du combat.

Les zouaves pensent un instant que c'est une mine secrète à laquelle les Mexicains mettent le feu afin de les enfouir sous les murs, n'ayant pu les arrêter autrement. Mais on s'aperçoit bientôt que c'est un dépôt de bombes et d'obus enterrés, dans le fort, qui vient d'éclater. L'explosion a mit le feu à une chambre dans laquelle sont enfermés des détenus mexicains, car le fort sert de pénitencier.

Les malheureux détenus, brûlés vifs, poussent des cris déchirants.

Alors, les zouaves, avec la générosité qui leur est propre, se dévouent pour sauver ceux qui sont leurs ennemis. Des échelles sont placées et les secours s'organisent. Mais le feu augmente avec une rapidité prodigieuse, et quelques prisonniers seulement peuvent être sauvés; tous les autres sont la proie des flammes.

Cependant, d'autres dépôts de poudre et d'obus existent encore dans le fort occupé par les zouaves.

Le moindre accident peut amener un épouvantable désastre.

C'est un colonel du génie mexicain, fait prisonnier dans le fort, qui dirige les recherches faites pour découvrir ces dépôts dont les munitions sont immédiatement noyées.

Tandis que

« le drapeau tricolore, hissé sur le sommet du fort aux acclamations de toute « l'armée, annonce la victoire »

à laquelle le 2e bataillon du régiment vient de prendre la plus grande part, la nuit commence à tomber. Le succès ne peut pas dès lors être poursuivi plus avant. En cela l'heure du combat n'avait pas été très bien choisie [1].

Général du Barail. *Souvenirs.*

Quoi qu'il en soit, les zouaves ont enfin pris leur revanche de l'échec du Guadalupe, mais cette revanche coûte cher au régiment qui, pour un seul bataillon engagé pendant une demi-heure, a 6 officiers(1) et 90 zouaves hors de combat.

Parmi ceux qui se sont faits particulièrement remarquer, il faut citer :

« Le commandant GAUTRELET, qui a donné l'exemple de l'intrépidité pendant « le combat et dirigé son bataillon avec une grande intelligence militaire.

« Le capitaine ESCOURROU, qui, déjà blessé, est allé se faire tuer au milieu « des groupes ennemis; le capitaine COSTES, qui a dirigé avec une froide intré- « pidité l'attaque et la défense; le sous-lieutenant CAZE; le sergent FONTAINE qui, « blessé, a continué à combattre jusqu'à ce qu'une autre blessure l'ait fait tom- « ber; le sergent GAUFFINET. Le sergent DOUSSEAU, chevalier de la Légion « d'honneur, libéré depuis l'avant-veille et devant partir le même jour pour « s'embarquer à la Vera-Cruz, obtient la faveur de marcher avec sa compagnie; « après l'affaire, il rentre au camp, ayant sa veste et son gilet couverts du sang « d'un officier mexicain qu'il avait traversé d'un coup de baïonnette; le caporal « DURAND (le fameux artiste d'Orizaba), arrivé des premiers dans une batterie, « qu'il a fait retourner par ses zouaves, et où il s'est employé comme servant; « le zouave LOUET, qui a montré autant de générosité que de courage en prenant « vivant un colonel mexicain qui venait de lui porter un coup de sabre à la tête; « le caporal TESSIÈRE et le zouave CHIRION, qui ont pris chacun un fanion ap- « partenant au 20e de ligne ennemi. Ces deux trophées sont aujourd'hui aux « Invalides. »

Maintenant, les derniers coups de feu se sont éteints dans l'intérieur du fort ; les zouaves, victorieux, recueillent leurs blessés et leurs morts. L'obscurité est complètement venue. Les Mexicains, retirés dans la ville, bombardent le bâtiment où se sont retranchés les zouaves. De minute en minute, un obus, comme une fusée, sillonne en sifflant la nuit profonde et vient éclater près d'eux ; mais les zouaves tiennent bon et le fort Saint-Xavier est bien définitivement conquis.

(1) Voici la liste des officiers tués et blessés dans cet assaut. Tués : MM. ESCOURROU, capitaine; KERMABON, lieutenant. Blessés : MM. LE GÔ, LABRUNE, capitaines; CAZE, LAURENT, sous-lieutenants.

La guerre des cadres.

Le fort Saint-Xavier était en notre pouvoir, mais Puebla n'était pas prise encore.

« Toutes les villes du Mexique sont constituées par une grande place carrée « centrale entourée de maisons, séparées par de grandes rues, larges, qui se « coupent en angle droit. Cette disposition fait donc de chaque îlot de maisons « une sorte de quartier particulier, isolé par la largeur des rues et flanqué à « droite et à gauche, en avant et en arrière, par des quartiers exactement « semblables.

« Les gens du pays appellent ces îlots des cadres.

« A Puebla, presque tous ces cadres contiennent soit une église, soit un « couvent, très solidement bâtis et qui forment une sorte de réduit.

« Or, le gouverneur de la place avait fortifié tous ces cadres. Toutes les mai- « sons avaient été barricadées, toutes issues minées. Dans ces cadres attendaient « les soldats mexicains. Dès le lendemain de la prise du Saint-Xavier, le siège « prit une physiononmie particulière. Puebla, violée se transformait en « Saragosse[1]. »

C'est donc une guerre nouvelle qui commence en ce moment, une lutte effrayante où la distance qui nous sépare de l'ennemi n'a souvent que l'épaisseur d'un mur, percé de créneaux, miné, prêt à s'écrouler sur qui s'en approchera. Il faut emporter d'assaut ce mur comme une forteresse pour trouver derrière une cour battue par les créneaux de nouveaux murs qui seront à enlever comme le premier, et ainsi de suite.

Pendant tout le mois d'avril, les zouaves sont employés à cette guerre de cadres. Le point d'appui, la base d'opérations du régiment et de toute la 2e division est le fort Saint-Xavier. Les zouaves sont installés dans les cadres autour du fort.

De là, partent les attaques, qui, de maisons en maisons, puis de cadres en cadres, s'avancent vers l'intérieur de la ville.

Comme pour une guerre sur un grand espace, des reconnaissances sont envoyées pour lesquelles les zouaves, toujours au premier rang, forment un fort contingent.

Le 22 avril, une de ces reconnaissances pénètre dans le cadre 27 [2], que,

---

(1) Général du Barail. *Souvenirs.*

(2) Tous les cadres avaient été numérotés de 1 à 158 pour faciliter la rédaction des ordres.

la veille, l'ennemi a évacué en l'incendiant. Quelques maisons sont restées intactes : une section du régiment s'y installe. C'est le point de départ de la fameuse attaque du couvent de Santa-Inès, qui eut lieu le 25 avril, et à la suite de laquelle le 1er Régiment de Zouaves, malgré un élan héroïque, dut reculer avec des pertes énormes.

Ce jour-là, le 1er bataillon, en réserve, attendait à tout instant le signal pour s'élancer au secours des camarades du 1er Zouaves. Mais le succès ayant été reconnu impossible à atteindre, l'ordre parvint a la réserve de ne pas bouger.

Les zouaves du régiment ne furent alors employés qu'à transporter les blessés et à fortifier les abords de nos positions avancées, ce qui se fit sous un feu de plus en plus intense [1].

Puis, la guerre se continua toujours avec le même acharnement.

Les lieutenants DE COURVILLE, PIERRON, les zouaves PRÉVOST, AUBONNET et ETCHVERRY se font citer à l'ordre du jour pour leur belle conduite.

Le 1er mai, le 1er bataillon remplace dans les tranchées le 2e qui va s'établir à Santa-Maria.

Le lieutenant TULPIN, nouvellement arrivé à la tranchée, entend tout à coup des Mexicains pousser des cris qu'il ne comprend pas et lui faire des signaux. Il croit qu'ils demandent à parlementer et sort tout seul de la tranchée. Au moment où il arrive près de l'ennemi, il apprend qu'il est prisonnier. Cette trahison, heureusement, n'eut pas de suite, car le général ORTÉGA, mis au courant de l'incident, ordonna avec une loyauté qui lui fait grand honneur, que le lieutenant TULPIN serait immédiatement renvoyé dans nos lignes.

Le même jour, des pourparlers sont échangés entre les Mexicains et nous au sujet de l'enlèvement des morts et de l'échange des prisonniers; ces pourparlers aboutissent à une suspension des hostilités qui dure de midi à deux heures et demie.

Les éclaireurs volontaires du lieutenant Dromzée.

Tandis que dans Puebla, à l'intérieur des cadres, a lieu cette lutte sanglante et acharnée, aux abords de la ville, les rencontres sont nombreuses.

(1) Le sous-lieutenant JULES MIRAUCHAUX fut blessé pendant cette opération et mourut quelque temps après des suites de sa blessure.

Parmi ces rencontres, une des plus glorieuses pour le régiment est, sans contredit, celle qui eut pour héros les quatorze éclaireurs volontaires du lieutenant DROMZÉE.

Comme jadis sous les murs de Sébastopol, des groupes d'éclaireurs volontaires ont été formés, auxquels, naturellement, les zouaves fournissent leur cote-part en hommes choisis parmi les plus vigoureux et les plus braves.

Ces éclaireurs s'en vont la nuit, en sentinelles avancées ou en petits postes, pour garder la gauche de nos lignes un peu exposée. Le lieutenant DROMZÉE du régiment commande la section des éclaireurs du 2e Zouaves.

Or,

« un matin le lieutenant DROMZÉE se dispose à rentrer à la Garita-del-« Pulque au camp, lorsqu'il est assailli par des cavaliers en arrière desquels « s'avancent deux escadrons; ses quatorze éclaireurs se rallient autour de lui et « exécutent des feux de peloton; les cavaliers les chargent et les entourent : « Ne « tirez qu'à bout portant, » s'écrie M. DROMZÉE. Le chef de la cavalerie ennemie « se précipite en avant en criant aux zouaves : « Bas les armes! » Il est tué d'un « coup de baïonnette, vingt de ses cavaliers périssent de la même façon, dix « autres tombent sous le feu; le reste, qu'on peut évaluer à deux cents cavaliers « au moins, tourne bride et s'enfuit devant les quatorze volontaires, que deux « coups à mitraille tirés par l'ennemi, empêchent de ramasser les armes de « leurs adversaires; le caporal THRANER est tué, le sergent BERNARD, les zouaves « GUILLAUMIN et COMTE sont blessés; les dix autres sont cités comme s'étant, « distingués, ce sont : le sergent SCHAUDELET, le caporal LOTH, les zouaves « DEVAU, BIVET, MOSTÉ, REBINSKI, ALBRANET et DESCHAMPS, qui a renversé d'un « coup de baïonnette un cavalier qui chargeait M. DROMZÉE (1). »

Ces quatorze zouaves et ce lieutenant méritent leur place à part dans le Livre d'Or du régiment.

**Capitulation de Puebla.**

Pendant toute la première moitié du mois de mai, la guerre des cadres continue, toujours avec le même acharnement de part et d'autre.

(1) GUEYDON DE DIVES. *Historique du 2e Zouaves.*

Le 5, près de San-Pablo, les zouaves repoussent vigoureusement une tentative de sortie.

Enfin, le 17 mai, à sept heures du matin, un parlementaire mexicain se présente davant nos lignes. Le feu cesse. C'est l'aide de camp du général ORTÉGA, qui apporte au général FOREY la lettre suivante :

« Excellence,

« Le manque de munitions et de vivres ne me permet pas de continuer la « défense de la place ; j'ai dissous l'armée qui servait sous mes ordres et brisé son « armement y compris toute l'artillerie.

« La place est donc aux ordres de votre Excellence, qui peut la faire occuper, « si elle le juge convenable, et prendre les précautions nécessaires afin d'éviter « les malheurs qui seraient la conséquence d'une occupation de vive force, sans « raison actuellement.

« Les généraux, officiers supérieurs et subalternes, se trouvent au palais du « gouvernement et se rendent prisonniers de guerre. Je ne puis me défendre plus « longtemps, sinon votre Excellence ne doit pas mettre en doute que je l'eusse fait.

« ORTÉGA. »

En même temps, 14,000 hommes formant la garnison de la ville, s'avançaient vers nos avant-postes.

Le régiment prend les armes, et assiste au lamentable défilé des héroïques défenseurs de Puebla.

« Ces malheureux, qui n'ont rien mangé depuis quarante-huit heures se « précipitent avec rage sur les denrées qui leur sont données. »

Le surlendemain de la capitulation de Puebla, le général en chef qui avait encore son quartier général au Cerro San-Juan, fait son entrée solennelle dans la ville.

Les zouaves avec toutes les troupes victorieuses, sont rangés sur son passage.

Sur le sommet des tours de la cathédrale flottent les pavillons mexicains et français réunis, afin de bien faire comprendre à la population le caractère de notre intervention, et tandis que les murs de l'église vibrent

sous les accents sonores du *Te Deum,* 21 coups de canon accompagnent le chant de triomphe.

Cependant, les Mexicains restent sombres et tristes et nos démonstrations de joie excitent à peine leur curiosité. Immédiatement après la cérémonie, le régiment va prendre ses cantonnements dans les villages autour de la ville : Santa-Maria, San-Felipe, Rancho-Colorado.

Quelques jours après, le commandant GAUTRELET, avec son bataillon, va occuper les forts de Guadalupe et de Loreto, et les zouaves, sur les tombes nombreuses qui avoisinent ces forts, saluent leurs camarades qui dorment pour toujours depuis la terrible journée du 5 mai de l'an passé.

La prise de *l'arrogante* (1) Puebla a coûté cher au 2e Régiment de Zouaves, car, aux 96 officiers et zouaves tués lors de la première attaque, il faut encore en ajouter maintenant plus de 25, tombés au cours de ce siège qui, après deux mois, vient de se terminer.

Aussi, c'est avec orgueil que le régiment peut, sur les plis sacrés du drapeau, voir inscrit à la suite de noms déjà si glorieux celui de Puebla, qui dit une fois de plus, au Nouveau-Monde maintenant, la folle bravoure et l'infatigable tenacité des zouaves du 2e Régiment.

**Entrée des zouaves à Mexico.**

Le 3 juin, les zouaves se mettent en route vers Mexico avec la 1re division (général BAZAINE).

La route est gaie et le paysage imposant de Puebla à Mexico. Voici d'ailleurs les impressions du général DU BARAIL, alors colonel, qui fit la route avec la 1re division :

« Devant nous s'étendait à droite et à gauche, comme un mur gigantesque, la « chaîne volcanique des montagnes, et nous voyions l'échancrure par laquelle « passe la route de Puebla et que nous allions suivre, col de 3,000 mètres d'alti- « tude qui sépare les deux plus hauts volcans, les deux grands fantômes neigeux « qui étaient apparus au bout de notre horizon, lorsque, deux mois et demi « auparavant, nous débouchions dans la plaine de Puebla. Le col forme entre « eux une sorte de plateau qu'on appelle le Rio-Frio... Les nuits y sont glaciales...

(1) La résistance acharnée de Puebla lui valut ce qualificatif que lui donna le général FOREY.

« Au sortir du Rio-Frio, le panorama est admirable. A nos pieds s'étendait « une plaine encore plus grande que celle de Puebla, en forme de cirque, fermée « par un amphithéâtre de montagnes, au bout desquelles se devinait, sans la « distinguer encore, la capitale de ce beau pays.... On voyait une multitude de « fermes et de villages enfouis sous la verdure, et le soleil, dont le globe éblouis- « sant planait sur toutes ces richesses, faisait scintiller dans le lointain, en y « réfléchissant ses rayons, les cinq grands lacs qui environnent Mexico. »

Le 7 juin, le régiment, avec sa division fit son entrée à Mexico. Malgré le général BAZAINE, qui

« avait formellement interdit toute manifestation, voulant laisser tous les « honneurs au général en chef, la population bordait les maisons et remplissait « les rues. »

Quelques jours après, le 10, eut lieu l'entrée solennelle du général en chef. Ce fut l'occasion de fêtes de toutes sortes, revues, illuminations, bals, qui furent dans la campagne un intermède très apprécié des zouaves.

La plus grande partie du régiment resta à Mexico jusqu'au mois d'octobre; un certain nombre de compagnies furent détachées à tour de rôle dans les postes des environs ou à l'escorte des convois; ces mouvements se firent d'ailleurs sans incidents remarquables [1].

La campagne semblait terminée, bien que le président JUAREZ eût, avant l'arrivée des Français, transportés son gouvernement à San-Luis de Potosi.

Le changement du commandant en chef de l'armée du Mexique va lancer l'expédition dans une phase nouvelle et permettre au régiment de trouver, avant son retour en Algérie, l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 1^re^ brigade de la 2^e^ division de l'armée du Mexique. — Registres matricules du 2^e^ Zouaves.*

---

(1) Le 9 septembre, dans une rencontre avec les bandes de MARTINEZ, à Ajusco, près du Cerro-Grande, le commandant COUSIN, à la tête d'une compagnie et demie du régiment, eut deux hommes tués et un blessé.

# CHAPITRE V

## Le Cerro de Majoma

**(21 Septembre 1864)**

---

SOMMAIRE. — Le régiment prend part aux colonnes de l'intérieur. — En colonne contre les troupes d'Uraga de Mexico à Aguas-Calientès. — Les Zouaves dans les états de Zacatécas et de Durango. — Départ d'une forte colonne de Zouaves avec le colonel Martin. — L'approche des forces mexicaines nombreuses oblige le colonel Martin à se rapprocher de Durango. — Les Zouaves à l'hacienda de la Estanzuela.— Toute l'armée d'Occident réunie au Cerro de Majoma. — L'assaut du Cerro de Majoma : le colonel est tué. — Le Cerro de Majoma est enlevé. — Retour offensif de l'ennemi. — Victoire complète des Zouaves. — Retour triomphal à Durango.

**Le régiment prend part aux colonnes de l'intérieur.**

Après la prise de Puebla et l'entrée des troupes françaises à Mexico, la tâche du maréchal Forey est achevée au Mexique. Par ordre de l'Empereur, le maréchal doit rentrer en France et laisser le commandement en chef de l'armée au général Bazaine.

Ce changement fut le point de départ de nouvelles expéditions dans l'intérieur. Si, à Puebla et à Mexico, après la défaite du gouvernement juariste, le calme était revenu, il n'en était pas de même dans l'intérieur du pays où de nombreuses bandes de partisans, faisant cause commune avec l'armée régulière mexicaine, allaient terroriser par leurs pillages et leurs crimes les populations soumises à notre influence et tenir ainsi en échec pendant plus de deux ans les troupes françaises.

Dans le milieu d'octobre, le général commandant en chef, en prévision d'une expédition prochaine, organise à six compagnies les deux bataillons du régiment; les autres compagnies (1re et 3e du 1er bataillon, 1re et 2e du 2e bataillon) qui ne devaient pas prendre part à l'expédition, doivent rester autour de Mexico pour garder la ville ou escorter les convois.

Le régiment, réorganisé et prêt à repartir en campagne, est sous le commandement du lieutenant-colonel MARTIN [1]. Il fait partie de la brigade LHÉRILLIER et de la division DOUAY. Un certain nombre d'officiers sont détachés isolément à la tête des partisans de contreguérillas ou sont chargés de missions spéciales [2].

Les zouaves, à partir de ce moment, vont vivre d'une vie nouvelle; sans cesse en mouvement, à la poursuite des bandes ennemies, ils vont pendant

(1) Composition des bataillons appelés à opérer dans l'intérieur :

MM. MARTIN, lieutenant-colonel.
JOUGLA, lieutenant-trésorier.
MALVY, sous-lieutenant, porte-drapeau.
BINTÔT, médecin-major.
VIZY, médecin aide-major.

*1er Bataillon*

MM. COUSIN, chef de bataillon; FIGAROL, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 2e | TULPIN. | MILLION. | ABADIE. |
| 4e | VERRIER. | LABRUT. | CARRIGNON. |
| 5e | VIGNAU. | » | HURTEL. |
| 6e | » | PIANELLI. | » |
| 7e | DE PERTHUIS. | DROMZÉE. | CHEREAU. |
| 8e | DE GOURVILLE. | PIERRON. | » |

*2e Bataillon*

MM. GAUTRELET, chef de bataillon; COIFFÉ, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 3e | LUZEUX. | » | CAZE. |
| 4e | » | BRISSAUD J. | LAURENT. |
| 5e | » | DEFAY. | PATIN. |
| 6e | VILLAIN. | BRISSAUD A. | LEDOUX. |
| 7e | COSTES. | » | LASCROUX. |
| 8e | » | TRAMOND. | DE LA VALLIÈRE. |

(2) Parmi ces officiers, sont les capitaines HURTEL, LE GÔ, et le sous-lieutenant VALLÉE.

plus d'un an et demi parcourir le Mexique presque dans tous les sens, accomplissant, soit en colonnes nombreuses, soit en compagnies isolées, des marches forcées, livrant une foule de petits combats, pour aboutir finalement à la pacification du pays.

Nous n'avons pas l'intention de suivre en détail tous les mouvements des unités du régiment dans cette phase nouvelle de la campagne. Ces déplacements incessants, cette chasse à un ennemi qui échappe souvent, seraient des plus difficiles à suivre d'une façon complète et sans grand intérêt d'ailleurs. Fidèles à notre méthode, nous passerons donc rapidement sur les mouvements qui n'offrent pas d'incidents remarquables, réservant notre attention pour les journées, nombreuses encore, où le régiment trouvera l'occasion de gagner à la pointe de ses baïonnettes un peu de cette gloire impérissable, conquise depuis sa création sur tous les champs de bataille du monde.

Le fait qui, pour le régiment, domine cette période de la campagne du Mexique dans laquelle nous entrons, est sans contredit le glorieux combat du Cerro de Majoma, où, presque seuls, avec une audace inouïe, 400 zouaves s'élancent sur 4,000 Mexicains et remportent une éclatante victoire.

Ce fait d'armes remarquable, où, d'après les termes mêmes du rapport du général en chef, « les zouaves, un contre dix, se sont surpassés eux-mêmes », est non seulement un des succès les plus brillants du régiment dans la part glorieuse qu'il prit à la campagne, mais il apparaît encore, dans l'ensemble de toute cette guerre du Mexique, comme un des plus éclatants triomphes réservés à l'armée française. C'est ce combat de Majoma, livré le 21 septembre 1864, qui va donc faire presque exclusivement le sujet de ce chapitre.

En colonnes contre les troupes d'Uraga de Mexico à Aguas-Calientès.

Le 22 octobre 1863, les deux bataillons de marche du 2e Zouaves, avec la colonne sous les ordres du général LHÉRILLIER, quittent Mexico à sept heures du matin et se dirigent vers le nord où des guérilleros ennemis sont signalés. Après une série de marches et de reconnaissances, les zouaves arrivent le 1er décembre à Queretaro, sans avoir rencontré sérieusement l'ennemi qui s'est sans cesse enfui devant eux dans la direction du nord.

Poursuivant sa marche, le régiment entre le 9 décembre à Guanajuato.

Les difficultés pour faire vivre la colonne dans ce pays sans ressources deviennent de plus en plus grandes.

Un bataillon de zouaves, sous le commandement du colonel MARGUERITTE, se dirige vers la Piédad où le général mexicain URAGA a été signalé. Au moment où les zouaves entrent à la Piédad, ils apprennent qu'URAGA a battu en retraite vers Zamora, après avoir été défait par le général allié MARQUEZ.

Sans prendre un instant de repos, les zouaves repartent pour Zamora et, le 22 décembre, après une marche forcée, la division DOUAY rencontre et bouscule 300 cavaliers ennemis; les zouaves, dans une poursuite acharnée, font perdre à l'ennemi 10 tués, 50 prisonniers, dont un général et un colonel et la plus grande partie de ses voitures. Mais la poursuite continue toujours vers Los-Reyes; les zouaves, en colonne légère, à Périban, s'emparent du matériel de guerre que l'ennemi a abandonné pour fuir plus rapidement. Ce matériel qui ne peut être emporté est détruit, puis, sur les derrières d'URAGA, la chasse continue vers Urnapan.

Le 1er janvier 1864 (1), les zouaves trouvent, en partie détruits, au milieu d'une clairière, les canons et les affûts de l'artillerie d'URAGA : 9 canons rayés sont absolument intacts. La panique doit être à son comble dans les troupes mexicaines qui, démoralisées et désarmées, se débandent complètement. La poursuite semble désormais inutile : la colonne remonte vers le nord, repasse le 6 janvier à Zamora et se dirige vers le Rio-Grande.

Le 12 janvier, il faut aller vite avec les zouaves, le régiment entre à la Piédad qui a été un instant menacée par 700 Mexicains; mais, à la nouvelle du retour des zouaves, l'ennemi a battu précipitamment en retraite.

Le 27 janvier, les zouaves sont à Lagos, où trois compagnies sont laissées comme garnison. Le reste des zouaves (2e bataillon), avec une colonne, sous les ordres du général LHÉRILLIER, se met en route vers Zacatécas par Aguas-Calientès. Chemin faisant, les zouaves mettent en fuite le 29 janvier à Téocaltiche des bandes ennemies.

---

(1) Afin de donner plus de précision à notre récit, nous allons, pour cette période, donner chaque mois l'emplacement exact des diverses unités du régiment dans le pays.
Le 1er janvier 1864, le 2e Zouaves occupe les points suivants :
10 compagnies à Urnapan; 2 à Guanajuato; 4 à Mexico.

Le 1er février (1), la colonne séjourne à Aguas-Calientès.

Le 7, elle entre à Zacatécas. Après être restés quelques jours dans cette ville, les zouaves reviennent à Aguas-Calientès. Le froid est vif et la neige tombe en abondance. Toute la fin du mois de février se passe autour d'Aguas-Calientès où les deux bataillons de zouaves, réunis maintenant (2), sont employés en reconnaissances et en escortes de convois.

Les zouaves dans les États de Zacatécas et de Durango.

Cependant les guérilleros se montraient de plus en plus menaçants dans les États de Zacatécas et de Durango: les populations, affolées, réclamaient avec instance notre appui; une colonne devenait nécessaire.

Dès le début du mois de mars, le 2e bataillon avec le commandant GAUTRELET, quitte Aguas-Calientès; il arrive le 4 à Zacatécas; deux jours après, trois compagnies du 1er bataillon y arrivent à leur tour.

Le 8, les zouaves sont à Fresnillo; devant eux, s'enfuient, comme toujours, sans attendre la rencontre, les bandes de partisans. C'est la chasse qui recommence, et les jambes des hommes font plus de besogne que leurs fusils.

Le 26 mars, le commandant GAUTRELET, après une fatigante marche de nuit, parvient enfin à surprendre à l'hacienda de Mesquito un parti ennemi: 10 prisonniers, 6 tués, un canon, des armes, des munitions, des effets restent entre les mains des zouaves qui rentrent ensuite à Fresnillo (3). Tout le mois d'avril se passe sur place, en reconnaissances, sans grands résultats (4).

(1) Le 1er février, le 2e Zouaves occupe les points suivants:
1er *bataillon:* 2e, 4e, 8e à Léon; 5e, 6e, 7e à Lagos; 1re et 3e à Mexico.
2e *bataillon:* 6 compagnies à Aguas-Calientès; 2 à Mexico.

(2) Le 1er mars, le 2e Zouaves occupe les points suivants:
1er *bataillon:* 6 compagnies à Aguas-Calientès; 2 à Mexico.
2e *bataillon:* 6 compagnies à Aguas Calientès; 2 à Mexico.

(3) Le 1er avril, le 2e Zouaves occupe les points suivants:
1er *bataillon:* 4 compagnies à Zacatécas; 2 à Malpaso; 2 à Mexico.
2e *bataillon:* 6 compagnies à Fresnillo; 2 à Mexico.

(4) Le 1er mai, le 2e Zouaves occupe les points suivants:
1er *bataillon.* 6 compagnies à Zacatécas; 2 à Malpaso.
2e *bataillon:* 8 compagnies à Fresnillo.

Les compagnies détachées d'abord à Mexico sont venues renforcer la portion du régiment qui fait colonne dans l'intérieur.

Cependant, au commencement du mois de mai, l'ennemi, si l'on peut appeler ainsi la bande de brigands qui, sous le commandement d'OROSCO, se livre au vol et à l'assassinat, était signalé à Pinos. Le général LHÉRILLIER résolut d'en finir de ce côté et quatre compagies du 1er bataillon partent avec le lieutenant-colonel MARTIN. Le 8 mai, les zouaves entrent à Pinos, mais OROSCO a évacué la ville la veille au soir. Furieux de sa déconvenue, le lieutenant-colonel MARTIN lance ses zouaves en trois colonnes sur un Cerro où OROSCO s'est retiré. Les pentes sont abruptes et, d'en haut, les Mexicains tirent sur les zouaves, mais ceux-ci, après des efforts prodigieux, arrivent au sommet du Cerro encore assez à temps pour tuer 10 bandits et s'emparer de nombreuses armes et munitions.

Après ce succès, le lieutenant-colonel MARTIN se met en route vers Zacatécas, mais il est arrêté à Salinos pour y attendre de nouveaux ordres.

Pendant ce temps, une autre compagnie du 1er bataillon avec le capitaine HURTEL, partie de Zacatécas, prenait part à l'affaire de Valparaiso où, le 22 mai, les bandes de SANDOVAL étaient mises en fuite, laissant 250 prisonniers entre nos mains, des armes et des munitions. Ce succès valut la citation à l'ordre du capitaine HURTEL, des sergents ANTOINE et HUVET et du caporal CAMUS (1).

Quelques jours plus tard, le 10 juin, une poignée de zouaves en reconnaissance rencontre des forces ennemies dix fois supérieures, les zouaves se retranchent dans le corral de San-Cosme, résistent là à toutes les attaques et finissent par forcer l'ennemi à la retraite. Mais, vers le milieu du mois de juin, le général ORTÉGA s'est avancé dans la partie nord des États de Zacatécas.

Le général LHÉRILLIER, à Fresnillo, réunit pour l'en chasser, sept compagnies du 2e Zouaves, sous les ordres du lieutenant-colonel MARTIN. La colonne part avec un mois de vivres. Le 24, le lieutenant-colonel MARTIN entre à Sombrerete, mais ORTÉGA a fui, sans qu'on sache où il est passé. Les zouaves ne trouvent devant eux que quelques guerilleros qui disparaissent à leur approche.

(1) Le 1er juin, le 2e Zouaves occupe les points suivants:
1er *bataillon:* 4 compagnies à Zacatécas; 2 à Malpaso; 2 à Salinos.
2e *bataillon* en entier à Fresnillo.

Laissant seulement trois compagnies du régiment à Sombrerete, le général LHÉRILLIER, qui a suivi le mouvement de la colonne, emmène les quatre autres avec lui à Durango où l'appellent les vœux de la population (1).

Le 4 juillet, les zouaves, partis avec le général LHÉRILLIER, font leur entrée à Durango au milieu des acclamations des habitants.

A ce moment, l'état de Durango est menacé par la division PATONI et plus particulièrement par la bande de CORONA qui s'en est détachée et qui commet mille exactions.

Les colonnes se multiplient alors pour poursuivre et châtier les rebelles.

L'une d'elles, composée des 5e et 7e compagnies du 1er bataillon, sous les ordres du capitaine HURTEL, surprend, le 19 juillet, le camp de CORONA, à la Juana-Guerra, après une course de 4 kilomètres au pas gymnastique. Les zouaves enlèvent là 30 prisonniers, les bagages, 60 chevaux et tuent 45 hommes (2).

Une autre colonne composée de la compagnie de partisans de Zacatécas, sous les ordres du capitaine VERRIER, du régiment, atteint le 8 août à Tabasca les bandes de GARCIA DE LA CADENA, de SANDOVAL et de MACIOS, et leur tue 25 hommes, parmi lesquels GARCIA DE LA CADENA.

**Départ d'une forte colonne de zouaves avec le colonel Martin.**

Tandis qu'autour de Durango, de Sombrerete et de Zacatécas, se continue cette guerre de partisans à laquelle le régiment prend, ainsi que nous venons de le voir, une large part, vers la fin du mois d'août, une colonne plus sérieuse que les autres se forme afin de surveiller d'importants mouvements ennemis signalés dans la nord de l'État du Durango, du côté de Rio-NAZAS.

Le 19 août, le colonel MARTIN (3), qui commande cette colonne, part de

---

(1) Le 1er juillet, le 2e Zouaves occupe les points suivants:

1er *bataillon :* 3 compagnies à Sombrerete ; 2 à Zacatécas ; 2 à Salinos ; 1 à Villaneva.

2e *bataillon :* 4 compagnies en route pour Durango ; 4 à Fresnillo.

(2) Le 1er août, le 2e Zouaves occupe les points suivants :

1er *bataillon :* 3 compagnies à Sombrerete ; 2 à Zacatécas : 2 à Salinos ; 1 à Villaneva.

2e *bataillon :* 5 compagnies à Durango ; 3 à Fresnillo.

(3) Le lieutenant-colonel MARTIN a été nommé le 12 août colonel du 62e régiment d'infanterie, mais il conserve encore le commandement provisoire du 2e Zouaves, le colonel GAMBIER étant malade à l'hôpital maritime de Rochefort.

Durango avec 5 compagnies du 2e bataillon (les 1re, 2e, 3e 4e, 8e), une compagnie du 18e bataillon de chasseurs à pied, 80 chasseurs à cheval et deux obusiers de montagne, en tout 480 Français, auxquels il faut ajouter 80 auxiliaires mexicains.

C'est cette colonne, forte, si on la compare à la plupart de celles qui opèrent en ce moment, mais bien petite, quand nous la verrons en face des forces énormes contre lesquelles elle va bientôt se heurter, c'est cette colonne du colonel MARTIN, presque uniquement composée de zouaves du régiment, qui va s'immortaliser, et avec elle tout le 2e Zouaves, dans le combat inouï d'audace et de bravoure du Cerro de Majoma.

Suivons maintenant le colonel MARTIN et ses zouaves; tout disparait désormais devant la marche des cinq compagnies du 2e bataillon. C'est là qu'est l'âme du régiment.

Le colonel Martin, en quittant Durango, sait vaguement qu'il doit avoir devant lui les troupes de PATONI , mais il ignore leur force et leur position exacte. Le 22 août, il arrive à San-Juan-del-Rio; le 24, après avoir traversé le Rio-Nazas, il entre dans l'hacienda de San-Salvador; il trouve là des munitions abandonnées par PATONI. Le 2 septembre (1), la colonne arrive à la Zarca (2).

Toujours sans nouvelles précises sur l'ennemi, le colonel MARTIN envoie vers le nord et l'est des reconnaissances dont il attend avec impatience le retour, car il se trouve en ce moment isolé avec ses 480 hommes à plus de huit étapes de tout renfort possible.

**L'approche de forces mexicaines nombreuses oblige le colonel Martin à se rapprocher de Durango.**

Les renseignements viennent d'arriver et le colonel apprend que le président JUAREZ, avec les forces réunies d'ORTÉGA, de PATONI et de NEGRETO, soit 5,000 hommes, venant du nord-est, marche sur Durango.

La situation de la petite colonne à la Zarca est trop critique; le colonel MARTIN juge prudent de se rapprocher de Durango.

(1) Le 1er septembre, le 2e Zouaves occupe les points suivants :
1er *bataillon :* 2 compagnies à Zacatécas; 3 à Fresnillo; 2 à Salinos; 1 à Villaneva.
2e *bataillon :* 5 compagnies à San-Salvador; 3 à Sombrerete.

(2) Ce point est la limite extrême vers le nord où parurent les zouaves dans le pays.

41

Alors, lentement, la colonne rétrograde; le 10 septembre, elle est à San-Juan-del-Rio. Chaque jour les bruits annonçant l'approche de l'ennemi se confirment.

Les populations sont inquiètes, mais les zouaves manifestent la plus grande confiance et espèrent même une rencontre.

Le 12 septembre, l'ordre parvient au colonel MARTIN de se rapprocher jusqu'à 14 lieues de Durango et de s'installer à Santa-Lucia, position qui lui permettra de tout surveiller et de tomber sur le flanc de l'ennemi, s'il commet l'imprudence de s'avancer sur la route qui conduit de Chorro à Durango; cette route n'est d'ailleurs qu'une succession de bourbiers, où l'armée ennemie, si elle s'y engage, courra grand risque de ne pouvoir faire suivre son artillerie.

Le 17 septembre, on apprend que 1,000 cavaliers, 2.000 fantassins et 20 pièces de canons sont réunis à El-Maguey. Immédiatement, le colonel MARTIN se met en route sur Porfias pour tomber sur le flanc de l'ennemi. Après une marche de 56 kilomètres en onze heures et demie, les zouaves arrivent à Porfias le 18.

Mais les troupes françaises se trouvent en ce moment fortement disséminées dans l'État de Durango. Les forces ennemies sont au contraire très groupées et leur chiffre augmente à chaque renseignement qui parvient au camp.

Le colonel envoie immédiatement au capitaine HURTEL, qui doit être dans le voisinage avec sa compagnie de partisans, l'ordre de le rejoindre à l'hacienda de la Estanzuela; mais, à ce moment, le capitaine HURTEL est déjà rentré à Sombrerete et la petite colonne qui s'avance vers la Estanzuela par Sancillo, va se trouver seule en face de toute l'armée ennemie.

Le[s z]ouaves à l'hacienda de la Estanzuela.

Le 21 septembre, de bon matin, le colonel MARTIN quitte son bivouac de Sancillo et marche vers la Estanzuela, à 48 kilomètres. Les zouaves sont très gais et chantent le long de la route, tandis que les clairons sonnent, joyeux, la Marche du régiment. Nous empruntons ce détail, qui donne bien une idée exacte de l'état d'esprit des hommes, à l'abbé LANUSSE, aumônier du corps expéditionnaire :

« N'ai-je pas entendu, dit-il [1], après une pause, la fanfare des Zouaves jouer « sa belle Marche? Et je disais au colonel MARTIN, qui commandait la colonne : « Mais mon colonel..... L'ennemi? — L'ennemi?..... Avant tout, il faut enlever « ses hommes! »

Cependant il n'est pas loin, l'ennemi. Déjà, derrière les hauteurs qui se dressent en face de la petite colonne en marche, ses vedettes sont signalées. L'hacienda de la Estanzuela est encore à 8 kilomètres.

Les zouaves, loin de s'arrêter, précipitent la marche, afin, si cela est possible, d'arriver à l'hacienda avant que l'ennemi ne l'occupe.

Tout à coup, les éclaireurs d'avant-garde s'emparent d'une vedette qui est immédiatement conduite devant le colonel. Interrogé, le soldat répond que les masses ennemies sont à 10 kilomètres à peine de la colonne française, que l'hacienda est occupée par la cavalerie mexicaine et qu'une artillerie puissante soutient l'infanterie.

Sans se laisser une minute influencer par ces nouvelles, qui peut-être exagèrent la force de l'ennemi, le colonel prend en un clin d'œil ses premières dispositions. Les chasseurs à cheval prendront les devants au galop et chasseront de l'hacienda la cavalerie ennemie ; pendant ce temps, la colonne accélérera sa marche de plus en plus pour aller occuper la Estanzuela.

Il est neuf heures du matin à peine, la cavalerie prend les devants et disparaît bientôt dans un nuage de poussière; quand aux zouaves, ils pressent le pas le plus qu'ils peuvent, poussant le convoi qui a toutes les peines du monde à suivre; mais, quand ils arrivent à la ferme, les cavaliers ennemis qui s'y trouvaient en ont déjà été chassés par les nôtres, qui les ont abordés avec une vigueur extraordinaire.

Cependant, dans sa retraite, « l'ennemi a conservé une attitude qui trahit « en arrière de lui un fort soutien. » Le colonel MARTIN se rend compte que le soldat ennemi arrêté le matin a dit vrai, et que l'armée mexicaine doit être tout près de lui. La rencontre est imminente. Les zouaves s'y préparent, mais ils ignorent encore les forces si supérieures de l'adversaire avec lequel ils vont avoir à se mesurer.

---

(1) *Les Héros de Camaron.*

Derrière les bâtiments et à l'abri de toute tentative, le convoi est massé sous la garde d'une cinquantaine de malades; le reste de la colonne, composée de 480 Français et de 80 auxiliaires mexicains va se ruer sur l'ennemi que l'on ne voit pas encore.

**Toute l'artillerie d'Occident réunie au Cerro de Majoma.**

Tandis que le colonel MARTIN, avec ses zouaves, est encore à l'hacienda, donnant ses dernières instructions en cas d'attaque du convoi, devançons un instant la colonne pour voir ce qui se passe du côté de l'adversaire.

Au sortir de la Estanzuela, la route de San-Juan de Mesquital s'infléchit vers la droite et s'élève en pente assez douce jusqu'au plateau situé à deux kilomètres environ de l'hacienda.

Ce plateau est couronné au nord par un long mouvement de terrain, le Majoma Chica; à l'est, est un mamelon élevé de 30 mètres environ au-dessus du terrain environnant : ce mamelon est le Cerro de Majoma. C'est autour du Cerro de Majoma, la clef de cette position, que toute l'armée d'Occident, sous le commandement d'ORTÉGA, est réunie.

Il y a là 3 divisions d'infanterie (PATONI, ALCADE et ORTÉGA), la cavalerie de CARBAJAL et 20 pièces de canons, soit en tout 3,500 fantassins et 700 cavaliers.

La division PATONI et la cavalerie occupent la droite, appuyées à la route de San-Juan Perez; au centre, se trouve la division ALCADE au Cerro de Majoma; la gauche est gardée par la division ORTÉGA, à cheval sur la route de San-Juan de Mesquital. Quand à l'artillerie, une partie se trouve installée au voisinage de cette dernière route, une autre sur le Cerro de façon à balayer à la fois le plateau et la route.

Les Mexicains, solidement établis ainsi sur cette formidable position, attendent l'arrivée de la colonne française, qu'ils espèrent écraser facilement.

Cependant, le colonel MARTIN a quitté la Estanzuela et s'avance sur le plateau sans voir encore l'ennemi.

En avant, marche l'escadron de chasseurs, soutenu par une compagnie du régiment. Les quatre autres compagnies, déployées, marchent en arrière sous les ordres du commandant JAPY, encadrant les deux obusiers de montagne, toute notre artillerie!

La compagnie de chasseurs à pied forme la réserve.

Le colonel, avec la cavalerie, arrive un des premiers au sommet du plateau et découvre d'un seul coup la longue ligne ennemie qui l'attend, bien installée. Il avait cru qu'il n'aurait affaire qu'à une petite division de 1,500 hommes; mais maintenant il est trop tard pour reculer; il faut lancer les 480 Français contre les 4,200 Mexicains; l'héroïsme doit suppléer au nombre.

**L'assaut du Cerro de Majoma: le colonel Martin est tué.**

Avant que les Zouaves n'arrivent sur la crête du plateau, le colonel MARTIN les arrête. Une rapide reconnaissance lui permet de se rendre compte que le seul point accessible du Cerro est le versant nord. De ce côté, en effet, il y a de nombreux arbustes qui doivent favoriser l'escalade et dérober en partie la pente de ce versant aux feux de l'artillerie. Le colonel, sa reconnaissance achevée, revient près des zouaves et leur indique en quelques mots ce qu'il attend d'eux, puis, il leur montre le sommet du Cerro, le chemin à suivre et les lance en avant.

Excités par la voie puissante du colonel qui marche à leur tête, les zouaves, en ligne déployée, précipitent l'allure vers le mamelon où l'ennemi les attend. Il semble que la difficulté même de la tâche qu'ils ont à accomplir augmente leur ardeur.

Les vingt canons ennemis se mettent à tonner en même temps; toute l'artillerie concentre son feu sur la ligne des assaillants. Les boulets fauchent les arbres, creusent la terre, mais n'arrêtent pas l'élan des zouaves qui, sans répondre au feu terrible qu'ils essuient, continuent à s'avancer vers le Cerro. La canonnade redouble, mais les zouaves ne sont plus qu'à 600 mètres de la position et ils marchent sans cesse.

Toujours devant, le colonel MARTIN les entraîne, les enlève, les électrise en quelque sorte par son audacieuse bravoure: autour de lui, les boulets s'abattent avec un bruit terrible, mais le colonel, le sabre levé marche toujours et, se retournant de temps en temps, encourage du regard et de la voie les braves qui le suivent.

Tout à coup, les zouaves le voient tomber : un boulet vient de le frapper à mort.

**Le Cerro de Majoma est enlevé.**

Le colonel est tué! De rangs en rangs, cette nouvelle retentit, suivie d'un cri de rage folle. Ivres de fureur, les zouaves, la baïonnette haute, se

mettent à bondir sur les traces du commandant JAPY qui, instantanément, a pris le commandement [1].

« Vengeons le colonel! » crie-t-il. Alors, commence un assaut comme on en vit rarement un pareil sur un champ de bataille. Les boulets, les obus et aussi les balles qui commencent à mêler leur crépitement au tonnerre de la canonnade, sillonnent littéralement le sol, mais rien n'arrête plus les zouaves. C'est là haut qu'il faut arriver, et ils arriveront ou mourront tous en route jusqu'au dernier.

Au pied du Cerro est un mur en pierres sèches, obstacle inattendu derrière lequel se trouvent de nombreux défenseurs: ce mur est franchi, sans même s'occuper des Mexicains qu'ils y trouvent, les zouaves continuent leur course vers les batteries du Cerro.

En ce moment, la situation du combat est inouïe pour la colonne française. La voici, telle qu'elle est décrite dans le *Journal des opérations:*

« En avant des zouaves et plus haut qu'eux sont rangées huit pièces d'artillerie « qui crachent sur eux une mitraille incessante : elles sont soutenues en arrière « par trois autres pièces établies sur le sommet et protégées par de forts ba- « taillons. Enfin les divisions de Durango et de Zacatécas s'ébranlent à leur tour « dans le but évident de se rejoindre derrière nos cinq compagnies et de les « enfermer dans un cercle de fer et de feu d'où elles ne puissent pas sortir. »

Ne semble-t-il pas que tout soit fini maintenant, que la poignée de ces 480 héros doive forcément être entourée, écrasée, anéantie sous la masse des 5,000 hommes qui l'entourent? Mais, n'oublions pas que ces héros sont des zouaves du 2e Régiment, et continuons notre récit.

Menacés maintenant sur leurs derrières, les zouaves doivent faire face encore à ce péril nouveau. Sur l'ordre du commandant JAPY, ils se divisent en deux colonnes. L'une d'elle continue à chasser l'ennemi en avant, franchit tous les obstacles, arrive comme une trombe sur la batterie de huit pièces, cloue sur leurs canons les artilleurs, poursuit toujours sa course, atteint le sommet du Cerro, bouscule à coups de baïonnettes les trois

(1) « La mort du colonel MARTIN allume une inexprimable fureur dans le cœur de « ses zouaves qui l'aimaient comme un père. »

(Rapport du Maréchal BAZAINE au Ministère de la Guerre.)

bataillons qui essayent de défendre la batterie de trois pièces qui se trouve sur la position, s'empare de ces pièces et les tourne contre l'ennemi en fuite !

Ils n'étaient pas 300 ceux qui, en quelques minutes accomplissent ce prodigieux fait d'armes.

Pendant ce temps, la seconde colonne de zouaves, ne comprenant pas 200 hommes, se tourne contre les deux divisions de Zacatécas et de Durango, ouvre sur elles un feu terrible et les oblige à battre en retraite, alors qu'elles avaient déjà atteint les pentes nord et sud du Majoma.

Le Cerro est à nous. L'ennemi bat en retraite.

**Retour offensif de l'ennemi.**

Le coup que les zouaves viennent de donner à l'armée d'ORTÉGA a été si rapide, si foudroyant, que les Mexicains, surpris ont abandonné leurs positions. Cependant, à l'affolement irréfléchi qui les a fait reculer, succède un autre sentiment, et

« les chefs retrouvent bientôt dans la rage qu'allume en eux leur impuissance « et la honte d'avoir été vaincus par une poignée d'hommes l'énergie nécessaire « pour essayer d'arracher à la fortune une victoire qu'elle semble leur avoir « dérobée (1). »

ORTÉGA, hors de lui, crie à ses soldats :

« — Dix minutes de vigueur, dix minutes seulement, et je vous donne la victoire ! »

A cette voix, les Mexicains, furieux, se reforment de tous côtes et, entraînés par leurs chefs, marchent résolument pour reconquérir leurs positions.

Autour des cinq compagnies qui occupent le Cerro, se ruent maintenant dans plusieurs directions, dix colonnes d'assaut. Le commandant JAPY doit faire face à toutes ces attaques simultanées.

La situation redevient des plus critiques pour les zouaves, déjà décimés par le feu terrible qu'ils ont eu à supporter. En cet instant suprême, il faut un effort surhumain, et cette deuxième partie du combat est aussi prodigieuse que la première.

(1) *Journal des marches et opérations de la colonne.*

Ralliés par leurs braves officiers (1), les zouaves se serrent les uns contre les autres, et la baïonnette haute, forment un mur infranchissable de fer et de feu. Tous les efforts de l'ennemi viennent s'arrêter sur la pointe des baïonnettes des zouaves qui, en quelques minutes, entassent par monceaux autour d'eux les cadavres des Mexicains. Mais eux aussi tombent, nombreux, sous le feu des assaillants dont la masse augmente sans cesse, car lorsque les premiers sont tombés, d'autres se dressent encore et,

« quelque magnifique que soit l'attitude des zouaves, il est à craindre « qu'enfin l'héroïsme ne vienne à succomber sous l'effort des masses (2). »

Victoire complète des zouaves.

C'est alors que le commandant Japy fait donner sa dernière réserve : il lance son escadron du 12e chasseurs qui culbute l'infanterie mexicaine. En même temps, la compagnie du 18e bataillon de chasseurs à pied entre en ligne. Cette attaque inattendue, coïncidant avec un mouvement offensif des zouaves, rejette dans toutes les directions les forces ennnemies. Neuf pièces d'artillerie de l'extrême gauche, celles qui se trouvaient au voisinage de la route de Mesquital, tombent entre les mains des chasseurs, qui précipitent le retraite de l'ennemi en lui lançant ses propres boulets.

Pièces, munitions, voitures, fanions, tout est abandonné par les Mexicains qui sont en complète déroute Vingt pièces de canons, 152 prisonniers, 4 fanions, une immense quantité de munitions, de nombreux morts et blesses, dont deux généraux, tels sont les magnifiques trophées de la journée.

Il fait presque nuit maintenant. Les zouaves qui, avant de livrer ce long et héroïque combat ont fait une étape de 48 kilomètres, prennent sur le champ de bataille un repos bien gagné.

Hélas! c'est à présent le moment de songer à ceux qui ne sont plus. Parmi les pertes du régiment, la plus cruelle est celle du colonel Martin qui a payé de son sang ce triomphe éclatant. Mais c'est la mort du chef adoré des zouaves qui a excité en eux cette colère sublime qui rend invincibles les

(1) Le rapport officiel signale particulièrement MM. Collasse, Touret, Luzeux, Caze, Fonvielle et Villaret.

(2) *Journal des marches et opérations de la colonne.*

héros; et, bien que tombé au début du combat, il a, pour ainsi dire, quand même continué à entraîner ses vaillants compagnons, car sa grande ombre n'a cessé de planer devant leurs yeux pendant toute cette journée.

A côté de cette tombe, d'autres encore se sont ouvertes pour le régiment sur le champ de bataille de Majoma: 5 officiers et 40 hommes gisent à terre, tués ou blessés (1).

Mais, au-dessus de ces morts comme au-dessus des vivants qui dorment maintenant sur le champ de bataille après leur victoire, frémissante d'allégresse, veille, au milieu de la nuit profonde, l'âme immortelle du régiment, l'aigle dorée du 2e Zouaves dont la gloire, si haute qu'elle fût déjà, vient de s'élever encore.

Parmi les victoires que nous avons déjà eu l'occasion de raconter au cours de cette *Histoire*, en est-il une, en effet, qui mieux que Majoma, dise tout l'héroïsme et toute la bravoure du régiment ?

C'est pourquoi, en regardant aujourd'hui sur notre drapeau le nom de Puebla écrit en lettres d'or, n'oublions pas que ce nom contient implicitement cet autre nom, au moins aussi glorieux : Majoma.

**Retour triomphal à Durango.**

Le lendemain du combat de Majoma fut employé à ensevelir les morts (2) et à recueillir toutes les armes et munitions abandonnées par l'ennemi; puis, le commandant Japy se remit en route avec les zouaves pour rentrer à Durango.

La colonne y arrive le 30 septembre, précédée de la nouvelle de son triomphe. Aussi, elle est accueillie par les acclamations les plus enthousiastes de la population. Des brassées de fleurs couvrent les vainqueurs (3), et, parmi les habitants, c'est à qui recevra des blessés pour les soigner.

---

(1) Tués : colonel Martin; lieutenant Tramond, la poitrine traversée de onze coups de lance. Blessés : lieutenants Pierron, Brissaud, Gœdorp. Il y eut en outre 9 hommes tués, 31 blessés.

(2) Au commencement du mois d'octobre, le corps du colonel Martin est enlevé de l'hacienda de la Estanzuela et ramené en France, escorté jusqu'à la Vera-Cruz, par une compagnie du régiment relevée de poste en poste.

(3) Sur l'épaule de chaque soldat, les dames de la ville attachent un ruban portant ces mots : *Gratitude de Durango.*

Pour terminer le récit de cette glorieuse expédition, voici l'ordre général par lequel le commandant en chef fit connaître à l'armée le glorieux fait d'armes de Majoma :

« Pour gagner une victoire aussi étonnante où nos soldats étaient un contre « dix, il faut que tous ceux qui ont combattu se soient surpassés eux-mêmes. « Le maréchal les remercie donc tous sans exception pour leur conduite héroïque : « les 1re, 2e, 3e, 4e et 8e compagnies du 2e bataillon du 2e Zouaves, la 2e com- « pagnie du 18e bataillon de chasseurs, ont bien mérité du pays dans cette « glorieuse journée du 21 septembre.

« Mais il y en a encore quelques-uns qui se sont fait remarquer au milieu de « ces braves et le Maréchal est heureux de pouvoir citer leurs noms :

« Le colonel MARTIN, vigoureux officier, frappé mortellement au milieu de « son triomphe ; »

« Le commandant JAPY, qui a pris le commandement après la mort du co- « lonel et a dirigé toute l'affaire avec une vigueur et une habileté dignes d'éloges.

« Tous les officiers, sous-officiers et soldats dont les noms suivent, montés « les premiers sur la crête du Cerro Majoma ont abordé les premiers canons, « ont fait oublier au régiment sa fatigue et les douze lieues qu'il venait de faire, « en l'entraînant avec un élan auquel rien n'a résisté ; en outre, ils ont reçu le « retour offensif des Mexicains, fermes comme des colonnes de granit et prêts « à mourir à leurs postes :

« COIFFÉ, capitaine adjudant-major ;

« COLLASSE, LUZEUX, capitaines ;

« BRISSAUD, lieutenant, la poitrine traversée, est resté trois quarts d'heure « à la tête de sa compagnie ;

« PIERRON, lieutenant, a eu un cheval tué sous lui ; blessé lui-même au « genou, est resté à cheval jusqu'à la fin du combat ;

« BILLARD, JOUGLA, lieutenants ;

« GŒDORP, lieutenant d'état-major, a eu la cuisse traversée ;

« CAZE, VILLARET, sous-lieutenants ; ce dernier, arrivé le premier sur les « pièces, saisit un écouvillon, et, grâce à sa haute taille, s'en sert avec tant de « succès que les Mexicains, se mettent à genoux devant lui, au lieu de se défendre ;

« LEMONNIER, adjudant ;

« PRADIER, sergent-major ;

« NOUHALIER, GUÉRY, AMBROSINI, LOTH, GUILLOT, sergents ;

« SOULE, MALAVIEILLE, COWLET, JOYET, GAUTHIER, ESPILLER (six coups de « lance), LIEBOLD, MIROUEL, MEISÉRÉ, caporaux ;

« Personne, Souplier, Lamère, Bègue, Mauplot, Mirabel, Ledroit (onze « coups de lance), Mély, Raguès (a pris un fanion), Roger, Joachim, zouaves ;

« Livet, Poisson (a pris un fanion), clairons.

« Bintôt, médecin-major. »

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre:**

*Journaux des marches et opérations des colonnes de l'intérieur.— Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Récompenses accordées à la suite du combat de Majoma

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officier : M. BINTÔT, médecin-major.
Chevaliers : MM. JOUGLA, BRISSAUD, lieutenants.

Chevaliers : MM. VILLARET, sous-lieutenant.
NOUHALIER, GUÉRY, sergents.

La médaille militaire a été conférée à LOTH, AMBROSINI, GUILLOT, sergents; LIEBOLD, COWLET, MIROUEL, JAGE, GAUTHIER, ESPILLER, caporaux; LAMÈRE, SOUPLIER, JOACHIM, FAGES, MAUPLOT, ROGER, THOCAGEWITZ, PERSONNE, ROQUES, MIRABEL, MÉLY, HARTMANN, zouaves.

Sont promus :

Chef de bataillon : FIGAROL, capitaine.
Capitaines : LABRUT, WATRINGUE, lieutenants.
Lieutenant : MALVY, sous-lieutenant.

Lieutenants : CAZE, CHÉREAU, sous-lieutenants.
Sous-lieutenants : LEMONNIER, adjudant; PIERRE, DE GENTILE, sergents.

# CHAPITRE VI

## Les dernières étapes du Régiment au Mexique

---

SOMMAIRE. — Le régiment, désigné pour être rapatrié, se concentre à Mexico. — Combat sanglant de Tres-Crucès. — Le 2ᵉ bataillon au siège d'Oajaca. — Les adieux du 2ᵉ Zouaves au Mexique et retour à Oran.

**Le régiment, désigné pour être rapatrié, se concentre à Mexico.**

Un mois après la mort glorieuse du Colonel MARTIN sur le champ de bataille de Majoma, le colonel du 2ᵉ Zouaves, M. GAMBIER, atteint par la terrible fièvre des Terres Chaudes, mourait, lui aussi, à l'hôpital maritime de Rochefort.

Le commandant du 20ᵉ bataillon de chasseurs à pied, M. DE FRANCHESSIN, fut nommé lieutenant-colonel au 2ᵉ Zouaves et le lieutenant-colonel du 99ᵉ de ligne, M. LEFEBVRE, y fut nommé colonel.

La tête du régiment, fortement éprouvée au cours de cette longue campagne, était donc complètement renouvelée et les zouaves prêts à repartir pour de nouvelles expéditions, lorsque la nouvelle leur parvint qu'ils allaient quitter le Mexique.

Depuis trois ans déjà, la France avait envoyé dans ce pays, avec un désintéressement sans pareil, ses meilleures troupes. De nombreux succès avaient été remportés, et l'opinion publique commençait à trouver que l'amour-propre national devait être largement satisfait.

L'archiduc MAXIMILIEN D'AUTRICHE avait accepté la couronne impériale et, débarqué à la Vera-Cruz au mois de mai 1864, il était déjà depuis plusieurs

mois installé à Mexico. Il y avait donc lieu maintenant de mettre un terme aux sacrifices d'hommes et d'argent que notre intervention avait coûtés déjà. Aussi, le maréchal, commandant en chef, pour donner satisfaction au sentiment public décida-t-il de renvoyer une partie des troupes d'occupation.

Le 2e Zouaves, arrivé des premiers, fut désigné avec d'autres régiments pour être rapatrié.

Le régiment reçut en conséquence l'ordre de se concentrer à Mexico.

Le 2e bataillon évacue Durango et Sombrerete et tient quelques jours garnison à Zacatécas, puis, avec le colonel LEFEBVRE, s'achemine vers Mexico, où il rentre le 22 décembre. Chemin faisant, ce bataillon envoie quatre compagnies (les 5e, 6e, 7e et 8e), sous les ordres du commandant JAPY, dans la montagne d'Acambaro à la poursuite des bandes de ROMERO.

Ces compagnies rentrent à Mexico le 3 janvier 1865. Pendant ce temps, le 1er bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel DE FRANCHESSIN, s'est réuni à Zacatécas ; le 11 novembre, il est à Saint-Louis de Potosi, où il reste du 18 novembre au 1er janvier 1865 ; le 19 janvier, il fait sa rentrée à Mexico après avoir, le long de sa route, exécuté un certain nombre d'escortes de convois, qui ne donnèrent lieu à aucun incident remarquable. Cependant quatre compagnies de ce bataillon (les 5e, 6e, 7e et 8e), restent à Tulancingo où elles ont été détachées sous les ordres du capitaine HURTEL.

C'est ce détachement que nous allons suivre maintenant pour voir une fois encore les zouaves aux prises avec l'ennemi en un sanglant combat.

Laissons donc à la date du 19 janvier tout le reste du régiment, sous les ordres du colonel LEFEBVRE, à Mexico, et courons à Tulancingo où de terribles difficultés vont surgir.

Combat sanglant de Tres-Crucès.

Depuis quelques jours, le capitaine HURTEL avec ses quatre compagnies du 1er bataillon était à Tulancingo, lorsque, le 26 janvier, il reçut l'ordre de se porter vers le nord à Huachinango dans la Sierra de Huatesca où des bandes d'insurgés étaient signalées. Dès le lendemain, 27, il se met en route, traînant avec soi un assez fort convoi qui alourdit sa marche, d'autant plus que le chemin qu'il suit est un étroit sentier où la colonne et en particulier le convoi s'allongent démesurément.

La colonne arrive sans encombre au col de Tres-Crucès, gorge sauvage où pénètre l'avant-garde. Les zouaves qui la composent précipitent l'allure

et bientôt une assez forte distance sépare le corps principal de l'arrière-garde qui a toutes les peines du monde à faire suivre le convoi. Au moment où les voitures et les mulets s'engagent dans le défilé, des hauteurs qui le dominent, éclate brusquement une vive fusillade. C'est l'ennemi qui, en nombre bien supérieur et solidement posté, attaque l'arrière-garde, trop faible pour pouvoir résister.

Celle-ci, surprise, ne voit son salut que dans sa jonction avec le reste de la colonne ; aussi, elle se hâte d'effectuer son passage, mais bousculée et écrasée par un adversaire acharné qui la mitraille à coup sûr, elle se trouve rejetée sur le corps principal après avoir perdu un grand nombre d'hommes.

Mais l'ennemi s'est montré en même temps en avant de la colonne, occupant solidement le village d'Huachinango.

Le capitaine HURTEL, pris ainsi entre deux feux, veut coûte que coûte enlever le village. Les zouaves se lancent avec leur bravoure accoutumée contre les premières barricades qui sont enlevées malgré les nombreux défenseurs qui les occupent.

Mais, après ces barricades, de nouveaux obstacles se dressent. Le nombre des assaillants diminue, tandis qu'au contraire celui des Mexicains augmente. Toutes les crêtes voisines se garnissent d'ennemis qui fusillent sans merci la petite colonne de zouaves, impuissante au fond de la vallée. Plusieurs fois, l'assaut est donné au village par les quatres compagnies, assaut héroïque et désespéré, mais, chaque fois, les zouaves doivent céder sous le nombre.

Lentement, la nuit arrive sur le champ de bataille, véritable champ de massacre. Le capitaine HURTEL rallie ses zouaves qui ne veulent pas encore quitter leurs positions. Cependant, il faut se retirer. La retraite commence à travers un terrain si difficile qu'il faut abandonner les mulets et transporter les blessés à dos d'hommes.

« Elle se fait sous une pluie de balles mais avec calme et en bon ordre, « comme il convient à ces vigoureux soldats dont la valeur avait été maintes « fois éprouvée [1]. »

(1) NIOX. *La Guerre du Mexique.*

A onze heures du soir, quand la petite colonne de 233 hommes, après ce terrible engagement, rentre à Acaxuchitlan, il manque 4 officiers et 7 zouaves tués, il y a en outre un officier et 28 zouaves blessés [1]. Cette fois, l'héroïsme et la bravoure n'avaient pas vaincu le nombre, mais quand le commandant FIGAROL, avec quatre compagnies de renfort, accourut de Mexico, l'ennemi effrayé par la perspective d'une lutte nouvelle qu'il pressentait désastreuse pour lui, avait disparu, et les zouaves, jusqu'à la fin du mois de février, purent, sans résistance, parcourir tout le pays.

Le 22 février, le capitaine HURTEL rentrait à Mexico avec ses quatre compagnies; le 28, le commandant FIGAROL y rentrait avec les quatres autres compagnies de son bataillon.

Le 2e bataillon au siège d'Oajaca.

Tandis que le 1er bataillon opérait dans la Sierra, le 2e en entier, avec le commandant JAPY, avait, lui aussi, quitté Mexico à la fin de janvier; il avait passé quelque temps à Tehuacan, où, jadis, au début de la campagne, pendant les conférences d'Orizaba, nous avons vu séjourner les zouaves. Puis, il était parti précipitamment vers le sud, pour Oajaca, sur l'autre versant des montagnes. Il allait là renforcer les troupes de siège, car Oajaca. où le mexicain PORFIRIO DIAZ s'était enfermé, semblait vouloir se défendre comme jadis Puebla.

Après des marches forcées à travers la neige des montagnes, puis sous le soleil torride des Terres Chaudes, les zouaves arrivent en vue d'Oajaca dans les premiers jours de février.

Immédiatement, ils prennent part aux travaux de tranchée qui sont déjà très avancés.

L'assaut est décidé pour le 6 et tout présage une lutte acharnée, car des ouvrages en terre, des retranchements solides et des barricades nombreuses défendent la ville; pendant toute la journée du 5, les Mexicains font pleuvoir sur nos tranchées obus, balles et mitraille. Puis, vers le soir, la canonnade cesse tout à coup et un parlementaire se présente devant les lignes françaises. C'est le chef des défenseurs qui veut traiter; ses conditions

(1) Tués : Capitaines DE PERTHUIS et DE COURVILLE; lieutenant DROMZÉE : médecin-major MERCADIER. Blessé : lieutenant CHÉREAU.

n'ayant pas été acceptées, à onze heures du soir, PORFIRIO DIAZ, avec deux de ses officiers, s'avance lui-même devant nos avant-postes. Conduit à l'état-major général, il annonce que la garnison se rend sans conditions.

Le bataillon du régiment, déjà prêt à renouveler sa glorieuse attaque de Puebla, n'eut plus qu'à escorter à Mexico un immense convoi de prisonniers parmi lesquels se trouvait PORFIRIO DIAZ.

**Les adieux du 2e Zouaves au Mexique et retour à Oran.**

Ce siège d'Oajaca était le dernier fait d'armes que le 2e Zouaves devait accomplir sur cette terre du Mexique, où, durant trois années, nous venons de le voir soutenir glorieusement sa vieille réputation.

Au commencement du mois de mars, les deux bataillons sont en route avec le colonel LEFEBVRE pour la Vera-Cruz.

Les zouaves repassent par ses points qui évoquent en eux tant de souvenirs : Puebla, Les Cumbrès, Ingénio, Orizaba, Cordova. Ils refont ce chemin qu'ils ont fait jadis en sens inverse en le jalonnant de tombes nombreuses, et chaque étape réveille en ce moment dans leurs cœurs l'écho d'une souffrance passée ou d'une gloire impérissable; c'est d'ailleurs pour celà qu'ils aiment cette terre du Mexique où longtemps encore vivra leur souvenir, ce pays merveilleux dont ils emportent, gravé sur leur drapeau, le nom de Puebla ; ce sol, qu'ils quittent maintenant presque à regret, avec une mélancolie un peu amère, semblable à celle que laisse après lui ce mot : Fin, lorsqu'on le lit, arrivé à la dernière page d'un beau livre, tout plein de grandes choses.

Le 18 mars (1), à la Vera-Cruz, le transport *le Rhône* reçoit à son bord les deux bataillons du régiment. Avant l'embarquement, le colonel lit aux zouaves les adieux du maréchal, commandant en chef.

Puis, lentement, le vapeur s'ébranle, et la côte s'éloigne peu à peu, dominée à l'horizon par le pic aigu d'Orizaba, tout blanc de neige, tel qu'il est apparu aux zouaves à leur arrivée au Mexique, le 7 janvier 1862.

Quarante jours après, *le Rhône* arrivait dans la rade de Mers-el-Kébir et les zouaves faisaient leur rentrée à Oran.

(1) Avant d'arriver à la Vera-Cruz, le régiment devait encore perdre deux hommes dans un accident de chemin de fer à la Pulga : 2 zouaves furent tués et 20 furent blessés.

Voici le texte des adieux adressés au 2e Zouaves par le commandant en chef, au moment de leur départ du Mexique. Ce document résume toute l'admirable campagne à laquelle nous venons d'assister :

« Au moment où le 2e Zouaves monte sur le navire qui doit le transporter en « Algérie, le Maréchal, commandant en chef, vient, au nom de ses compagnons « d'armes du Mexique, lui adresser leurs adieux et lui exprimer les regrets qu'ils « éprouvent, de voir partir ce régiment qui a laissé, dans ce pays, des traces si « brillantes de son passage.

« Le 2e Zouaves est le premier régiment arrivé au Mexique. Un bataillon y « débarque à la Vera-Cruz le 7 janvier 1862. Établi dans les Terres Chaudes « pendant les deux premiers mois de son séjour, il paya un large tribut aux « funestes influences de ce climat mortel. A Tehuacan, à Cordova, il appuya par « sa présence nos premières tentatives de négociations. A leur rupture tout le « régiment est envoyé au Mexique. Avec le général DE LORENCEZ, il prend part « à la mémorable attaque de Puebla et s'y fait remarquer par un élan et une « audace qui lui auraient assuré le succès, si le succès avait été possible. « Chargé de former l'arrière-garde pendant la retraite sur Orizaba, il protège « contre toute insulte l'immense convoi de la colonne expéditionnaire.

« Pendant le blocus d'Orizaba, le 2e Zouaves a maintes fois l'occasion de se « signaler; le 24 mai, un bataillon force le passage de l'Atoyac, en déloge « l'ennemi et s'empare de vive force de Chiquihuite. Le 14 juin, il prend part « à la défense d'Orizaba attaquée par toute l'armée mexicaine.

« A la nouvelle organisation de l'armée, le 2e Zouaves est placé dans la « première brigade de la deuxième division. C'est avec cette division qu'il quitte « Orizaba le 1er décembre pour monter dans les plateaux et commencer une « seconde période de la campagne, qui devait cette fois se terminer par la chute « de Puebla. Le jour de l'investissement de la place, le 2e Zouaves va, le premier, « s'établir sur le Cerro San-Juan, et y échange les premiers coups de feu avec « l'ennemi. Pendant les opérations préliminaires, il prend une part très pénible « au service de tranchée, et, le 29 mars, il est désigné pour donner l'assaut au « pénitencier, concurremment avec le 1er chasseurs à pied ; compagnons « d'infortune le 5 mai 1862, devant Guadalupe, ces deux corps devaient le « 29 mars suivant, venger, par un triomphe éclatant, l'insuccès qu'un sort « aveugle leur avait fait subir.

« Après l'attaque au grand jour, à poitrine découverte, vient la guerre des « cadres, guerre ingrate, où l'ardeur de nos soldats allait se briser contre des « obstacles insurmontables; le 2e Zouaves trouve encore là l'occasion de se « distinguer; il se distingue encore au combat du 5 mai, près de San-Pablo et « dans une foule d'engagements.

« Après la prise de Puebla, après notre entrée triomphale à Mexico, le « 2e Zouaves commence cette campagne de l'intérieur qui doit le conduire « jusqu'aux extrémités du vaste empire du Mexique. Le 19 novembre, il entre « à Queretaro, le 22 décembre à Zamora, le 1er janvier à Urnapan, le 12 mars à « Zacatécas. C'est à ce brave régiment, c'est à ces infatigables zouaves qu'est « due la pacification de cet état. Le 8 mai, il s'empare de la position et de la ville de « Pinos ; le 22 mai, une de ses compagnies prend part au combat de Valparaiso ; « le 10 juin, une poignée de ses zouaves, retranchés dans le Corral de San- « Cosme, résiste à des forces décuples et force l'ennemi à la retraite.

« Mais la bonne étoile du 2e Zouaves lui réservait comme dernière faveur un « de ces triomphes dont l'éclat ne le cède en rien aux plus brillants faits d'armes « de nos fastes militaires. Le 21 septembre, au Cerro de Majoma, cinq « compagnies se trouvent en présence de l'armée D'ORTÉGA, composée de plus « de 5,000 hommes et établie sur une forte position protégée par vingt pièces de « canon. Voir l'ennemi, l'attaquer, le débusquer de ses positions et le chasser « loin du champ de bataille, fut l'affaire d'un instant. Les trophées les plus « enviables, canons, drapeaux, restaient entre les mains des zouaves. Le colonel « MARTIN, récemment nommé au 62e de ligne, les commandait encore à cette « brillante affaire ; c'est là qu'il trouva cette mort glorieuse qui devait finir une « glorieuse carrière.

« Le moment est venu pour le 2e Zouaves de se séparer de ses compagnons « d'armes du Mexique. Au mois de novembre 1864, il quitte Zacatécas se « dirigeant sur Mexico. Mais, avant de s'embarquer, il devait se mesurer avec « l'ennemi. Quatre compagnies de ce régiment parcouraient la Huesteca et « avaient près d'Huachinango un engagement sérieux, où le sang de ses officiers « et de ses zouaves devait couler encore d'une manière douloureuse. Un de ses « bataillons accourait à marches forcées à Oajaca et avait l'heureuse chance « d'assister à l'attaque et à la capitulation de cette place.

« Ce furent les dernières marches, ce furent les derniers exploits du « 2e Zouaves. Ce n'est pas pour se reposer que ce régiment quitte le Mexique ; « pour lui, c'est une existence nouvelle de bivouacs et de combats.

« C'est l'Afrique qui va désormais lui servir de théâtre et lui fournir de « nouvelles occasions de faire enregistrer son numéro dans les fastes de « l'Histoire. »

## Récompenses accordées à la suite de ces dernières affaires

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. LUZEUX, capitaine.
ALLARD, lieutenant.

Chevalier : M. HUVET, sergent.

La médaille militaire a été conférée à BELAIR, sergent; DUVEYRIER, sergent-major; BOURNIET, caporal; CHAMBARD, NOMENMAKER, PARMENTIER, POUVIANNE, zouaves.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journaux des marches et opérations des colonnes expéditionnaires.* — ***Registres matricules du 2e Zouaves.***

# CHAPITRE VII

## La Grande Insurrection des Ouled Sidi Cheik [1]

---

SOMMAIRE. — Les débuts de l'insurrection. — Le 3ᵉ bataillon avec les colonnes Martineau puis Deligny. — Les Zouaves avec plusieurs colonnes atteignent les dissidents à Aïn-Bénian. — Trois colonnes successives commandées par le général Deligny aboutissent à la défaite de Si Mohammed dans l'oasis de Bénoud. — La colonne de Colomb au combat de Chellala. — Les 2ᵉ et 3ᵉ bataillons avec la colonne Lacretelle. — Le 1ᵉʳ bataillon avec la colonne de Colomb. — Deux compagnies du 1ᵉʳ bataillon au combat de Ben-Attab. — La fin de la grande insurrection.

Tandis que la plus grande partie du régiment s'illustrait au lointain pays du Mexique ainsi que nous venons de le voir, la portion du 2ᵉ Zouaves demeurée en Algérie n'était pas restée longtemps inactive. L'agitation des tribus du sud qui semblait s'être calmée depuis que le chef des Ouled Sidi Cheik avait déposé les armes, allait bientôt reprendre de plus belle et se transformer en une insurrection générale. **Les débuts de l'insurrection.**

SI HAMZA, bien qu'à Alger, n'avait pas cessé de nous être secrètement hostile et s'employait de toute sa force à maintenir contre nous l'animosité des Ouled Sidi Cheik. A sa mort, son fils SI SLIMAN lui succède. Blessé dans sa fierté par l'autorité française qui fit bâtonner un de ses secrétaires, il jura de se venger.

---

(1) Voir, pour suivre ce chapitre, la carte du Sud Oranais, page 41.

Excitées par lui, les tribus du sud, qui, depuis quelque temps déjà, se remuaient d'une façon insolite dans leurs sables, levèrent l'étendard de la révolte et vinrent attaquer Géryville.

Le lieutenant-colonel BEAUPRÊTRE, commandant de Tiaret, avec 100 hommes à peine, court vers le poste en détresse; mais, le 8 mars 1864, à la fontaine de Aiounat Sidi Bou Becker, il est massacré avec son escorte par SI SLIMAN qui lui-même est tué.

Le frère de SI SLIMAN, SI MOHAMMED BEN HAMZA se mit alors à la tête de l'insurrection qui, en quelque temps, devint générale. Les Ouled Sidi Cheik et, à leur suite, les Laghouat, les Harrar, les Trafis et les autres tribus du sud se soulevèrent. Toute l'Algérie saharienne est bientôt en feu.

C'est la grande insurrection de 1864 qui commence et qui, pendant cinq années, va tenir les zouaves en haleine. Nous allons les voir prendre part à toutes les colonnes qui vont être lancées à la poursuite des dissidents et accomplir, à travers ce pays qu'ils ont déjà parcouru naguère, ces marches étonnantes qui, presque autant que leurs glorieux combats, leur ont valu la réputation dont ils jouissent.

Comme toujours, nous passerons rapidement sur les périodes de cette campagne qui s'écoulent sans incidents importants à noter pour le régiment, par contre, nous nous étendrons davantage sur les journées vraiment glorieuses de cette nouvelle guerre d'Afrique à laquelle le 2e Zouaves est maintenant convié.

Le 3e bataillon avec les colonnes MARTINEAU, puis DELIGNY.

Dès le 10 avril, six compagnies du 3e bataillon (les 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e) et une compagnie du 1er bataillon (la 8e) quittent Tlemcen où elles sont en garnison, et, sous le commandement du chef de bataillon D'ARGUESSE, vont rejoindre à marches forcées à Sfissifa, le 21 avril, la colonne en formation du général MARTINEAU. Le 26 avril, les zouaves avec la colonne marchent vers Ben-Attab.

Tout à coup, vers neuf heures du matin, à 14 kilomètres de Ben-Attab, 1,500 cavaliers et 6,000 fantassins arabes attaquent la colonne et se dirigent sur son convoi. Le général MARTINEAU lance sur l'ennemi deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique qui sabrent les cavaliers arabes mais sont cernés par l'infanterie. Au bruit de la mêlée, les zouaves accourent et dégagent les chasseurs; puis, la colonne, toujours environnée par des nuées d'Arabes,

que tiennent en respect les zouaves, reprend sa marche et, le 27, vient installer son bivouac sous la redoute même de Géryville.

Après quelques jours passés sans incidents au camp devant Géryville, la colonne se remet en route à la rencontre du général DELIGNY, et, le 5 mai, le bataillon du 2e Zouaves passe sous les ordres de ce dernier général. Les marches à travers les Hauts-Plateaux recommencent; le 13 mai, deux compagnies d'arrière-garde sont attaquées par les dissidents au passage du Chabet-el-Ahmar. Mais elles ripostent avec tant d'énergie que les Arabes sont obligés de prendre la fuite après de grandes pertes (1). Géryville est enfin dégagée; la colonne DELIGNY et la colonne MARTINEAU, un moment réunies le 20 mai à Khreneg-es-Souk, se séparent de nouveau pour courir à la poursuite des Arabes qui se sont dispersés. Chacune des deux colonnes contient des unités du 2e Zouaves.

Les arabes, atteints d'abord au voisinage du puits de Tismoulin, doivent abandonner de nombreux troupeaux; une deuxième fois, ils sont défaits près d'El-Biod.

Enfin, le 22 juin, à Géryville, ils font leur soumission.

La campagne semble terminée, et le 23 juin, les zouaves reprennent la route d'Oran où ils arrivent le 8 juillet. L'expédition a coûté au régiment 4 tués et 8 blessés.

**Les zouaves avec plusieurs colonnes atteignent les insurgés à Aïn-Bénian.**

Cependant, la soumission des insurgés n'était qu'apparente et loin d'ailleurs d'être générale. Aussi, au milieu du mois de juillet, à l'instigation du marabout MOHAMMED BEN HAMZA et de SI LALA, son oncle, l'insurrection reprend de plus belle.

Les zouaves, à peine rentrés à Oran, en repartent de nouveau, toujours sous les ordres du commandant D'ARGUESSE : 6 compagnies font partie de cette nouvelle expédition qui s'ouvre.

Sous le commandement du capitaine GALLONI, trois d'entre elles vont camper à Mascara; les trois autres avec le commandant D'ARGUESSE s'installent au camp d'Aïn-ben-Amar.

Tout à coup, on apprend que Frendah est attaqué par MOHAMMED et

(1) Les zouaves ont, à cette affaire, 9 hommes hors de combat.

Si Lalla ; les trois compagnies de Mascara accourent, mettent en fuite les rebelles et se réunissent aux trois autres compagnies venues d'Aïn-ben-Amar.

Afin d'atteindre les insurgés du Nador, trois colonnes se mettent en mouvement, combinant leur marche pour les cerner: ce sont les colonnes Martineau, de Colomb, et Péchot ; les zouaves du régiment fournissent des contingents à ces trois colonnes qui, le 4 septembre, atteignent les Arabes à Aïn-Benian : ceux-ci s'enfuient à peine attaqués, mais ils doivent laisser aux mains des assaillants, razzia superbe : 1,000 chevaux, 600 bœufs, 20,000 moutons et 500 femmes.

A la suite de cette razzia, les fractions du régiment se réunissent et rentrent à Frendah le 28 septembre.

**Trois colonnes successives, commandées par le général Deligny, aboutissent à la défaite de Si Mohammed dans l'oasis de Benoud.**

Dès le 1er octobre, les zouaves entraînés à ces marches continuelles, repartent avec le général Deligny pour Géryville où, de nouveau, les dissidents sont signalés. Chemin faisant, le 5 octobre, une razzia de moutons est faite sur les Harrar et la colonne entre sans difficulté à Géryville.

Mais, au delà de Géryville, dans les montagnes, à Brézina, les habitants ont donné asile à la deira de Mohammed. Une colonne légère, comprenant trois compagnies de zouaves, est envoyée le 24 octobre à Brézina. Elle rentre le 3 novembre à Géryville, n'ayant put atteindre les dissidents.

Une sortie plus sérieuse a lieu sous les ordres du général Deligny, vers la fin de novembre. La colonne qui opère le 19 novembre à Tadjerouna sa jonction avec la colonne d'Alger commandée par le général Yusuf, se dirige ensuite vers l'extrême sud des Hauts-Plateaux, sur la lisière des sables. La marche est particulièrement pénible, car, en ce moment, le froid et la neige règnent en maîtres dans les montagnes ; d'autre part, les vivres sont rares. Cependant, les tribus du Djebel-Amour, inquiétées et craignant la razzia. viennent, au retour de la colonne à Tadjerouna, offrir leur soumission.

A la fin de décembre 1864, les zouaves sont de retour à Géryville.

Jusqu'ici, les colonnes, malgré leur ardeur à la poursuite, n'ont pas encore réussi à surprendre le campement de Mohammed, le chef de l'insurrection, qui a toujours échappé en fuyant à temps. Une vengeance d'un ami du marabout, insulté par lui, va permettre aux Français d'atteindre finalement le but poursuivi par eux. Guidée par Sahraoui, notre allié actuel, et le goum des Harrar, une colonne Deligny, qui comprend deux bataillons d'infanterie,

dont quatre compagnies du régiment et deux escadrons de cavalerie, quitte Géryville le 26 janvier 1865 et s'avance jusqu'à l'oasis de Benoud où doivent se trouver les dissidents et leur chef.

Le 5 février 1865, les goums qui précèdent la colonne atteignent les campements de MOHAMMED.

L'attaque fut terrible et la résistance désespérée. MOHAMMED surpris, faillit être enlevé, son cheval étant tombé sous lui avec trois balles dans le ventre.

Les zouaves appuient vigoureusement la cavalerie, et bientôt, les partisans du marabout, complètement défaits, se dispersent dans toutes les directions à travers les sables du désert. Les tentes, les troupeaux et les chevaux de l'ennemi restent entre les mains des vainqueurs. Après ce succès, les zouaves avec la colonne DELIGNY rentrent à Géryville où ils arrivent le 19 février.

**La colonne DE COLOMB aux combats de Chellala.**

Après l'échec qu'ils viennent de subir, les Ouled-Sidi-Cheik se retirent vers l'ouest pour se reformer.

SI MOHAMMED vient de mourir, mais son jeune frère, âgé de 12 ans, SI HAMED OULD HAMZA, toujours guidé par son oncle, SI LALA, est reconnu chef de l'insurrection.

Vers la fin du mois de mars, on apprend à Géryville que les dissidents, réorganisés, s'avancent vers le Tell. Pour leur couper la retraite, le colonel DE COLOMB est envoyé le 25 mars avec une colonne qui contient les quatre compagnies du régiment rentrées de Benoud.

Au moment où, le 1er avril, cette colonne, se dirigeant sur El-Abiod-Sidi-Cheik, entre dans le défilé de Khreneg-es-Souk, elle est assaillie sur ses derrières par des cavaliers arabes.

Il est cinq heures du soir. Environ mille cavaliers, au milieu desquels flotte l'étendard vert du prophète, s'avancent. Une compagnie de zouaves, déployée en tirailleurs, ouvre le feu, tandis que notre cavalerie part au trot. Avant la nuit, les Arabes doivent prendre la fuite, et lorsque, le lendemain, la colonne rentre à El-Abiod, elle trouve le village évacué : les Arabes se sont enfuis vers Benoud et Chellala.

Afin de compléter son succès par la défaite des contingents signalés à Chellala, la colonne se dirige sur ce point. Le 8 avril, elle rencontre l'ennemi posté sur une crête rocheuse qui domine le ksar. La cavalerie en ligne

attend l'attaque. Tandis que le convoi, à la garde de trois compagnies de zouaves et d'un bataillon du 17e de ligne, doit marcher directement sur le village, le colonel DE COLOMB se dispose à tourner la position par la droite; la 4e compagnie de zouaves fait partie des troupes qui doivent opérer ce mouvement. Mais, dès que l'ennemi s'aperçoit qu'il va être menacé, il se précipite sur la colonne sans attendre l'assaut.

Un changement de direction à gauche amène le colonel DE COLOMB au contact avec les cavaliers arabes qui sont repoussés. En même temps, à notre gauche, notre cavalerie, attaquée, elle aussi, est soutenue par une section de zouaves, puis par deux compagnies; en revanche, une section de zouaves, comprise, est secourue par la cavalerie.

Les Arabes abandonnent leur position qu'ils auraient pu défendre longtemps (1).

Cependant, malgré son succès, la colonne doit reprendre dès le lendemain la route de Géryville, par Aïn-Tazina, car les vivres font défaut. Le colonel DE COLOMB s'attend à une attaque de la part de l'ennemi qui surveille la marche de la colonne. Aussi, il a pris ses dispositions : deux compagnies de zouaves couvrent les flancs du convoi.

Tout à coup, on était à peine à une heure de Chellala, l'ennemi paraît et se rue avec fureur sur la colonne, formée immédiatement en carré.

« Les cavaliers arabes se mettent à tourner vertigineusement autour du carré, « déchargeant leurs armes dans la masse et allant les recharger plus loin. Vingt « fois, debout sur leurs étriers, la bride au gerbous de la selle, ils se précipitent « sur les faces qui continuent à marcher, tirant sans se presser et sans perdre « une balle. Il faut pourtant en finir; exaspérés les chefs décident un dernier « effort. SI LALLA réuni ce qui lui reste de ces valeureux cavaliers qui, depuis « un an, combattent pour la foi; il rappelle les glorieuses journées de poudre, « et, prenant la tête de la charge, avec une cinquantaine de cavaliers d'élite, il « fond sur la face de gauche (2) ».

Les deux sections de la compagnie LÉTONDOT qui flanquent la 3e et la 4e face du carré recoivent l'attaque des cavaliers arabes. La colonne continue

(1) Le régiment, à cette affaire, eut 5 zouaves blessés.
(2) Colonel TRUMELET. *Histoire de l'insurrection des Ouled Sidi Cheik.*

sa marche et, malgré leur énergie, les deux sections de zouaves sont enveloppées. Le capitaine LÉTONDOT, avec une demi-section, se porte à leur secours. Les tirailleurs, rassemblés par groupes, font enfin reculer les Arabes.

La dernière attaque de l'ennemi échoue: les cavaliers s'écoulent le long des flancs du carré en poussant de grands cris, puis, disparaissent à l'horizon.

« Il ne reste bientôt plus que quelques cadavres et quelques chevaux errants « traînant leur selle vide sous le ventre et cherchant, la tête haute et la lèvre « supérieure relevée, la direction perdue. »

Cette rude attaque a duré quatre heures. C'est une des plus fortes journées de l'insurrection [1].

Les zouaves s'y sont particulièrement distingués: on lira plus loin à la fin de ce chapitre les noms de ceux qui ont mérité ce jour-là une citation à l'ordre.

Le 12 avril, la colonne était de retour à Géryville; le 30 avril, après neuf mois d'expédition, les quatre compagnies du 3e bataillon que nous venons de voir à l'œuvre rentrent à Oran, remplacées à Géryville par les 5e, 6e, 7e et 8e du même bataillon qui, après avoir parcouru sans incidents les oasis du sud-ouest, rentrent, elles aussi, à Oran, le 13 juillet.

**Les 2e et 3e bataillons avec la colonne LACRETELLE.**

Le double combat de Chellala marque le commencement d'une accalmie, d'une sorte de trêve dans l'insurrection des Ouled-Sidi-Cheik. Aussi, l'été se passant sans incidents, nous avons vu les compagnies du régiment rentrer à Oran. Là, elles ont assisté au retour triomphal des vainqueurs du Mexique, et bien des cœurs ont battu d'orgueil et de regret aux récits merveilleux de Puebla et de Majoma, d'orgueil, car ceux qui entendent parler leurs camarades, sentent grandir leur fierté d'appartenir au régiment qui accomplit de telles prouesses, de regret, car, à juste titre, ils auraient voulu, eux aussi, avoir pris part à ces grandes choses.

---

(1) Le lieutenant GUÉNARD blessé, 1 zouave tué et 16 blessés, telles furent les pertes du régiment dans cette deuxième journée de combat.

Si tel est l'état d'esprit des zouaves que leur sort a maintenus en Algérie, les « Mexicains », eux, ne songent qu'à l'expédition en cours, qu'à cette nouvelle guerre d'Afrique qu'on leur a annoncée là-bas et à laquelle ils ont la plus grande hâte de prendre part.

Le régiment, à la reprise des opérations, va donc maintenant pouvoir fournir ses trois bataillons aux colonnes qui vont se former.

La trêve que nous laissèrent les dissidents ne fut pas de longue durée. La tribu puissante des Hamyans, jusque-là à peu près soumise, se soulève au mois de septembre, excitée, par les Ouled-Sidi-Cheik. L'alarme est immense dans la région du Tell : 50,000 arabes, dit-on, marchent vers le nord.

Deux colonnes principales sont formées pour résister à l'insurrection : l'une à Daya, commandée par le général LACRETELLE, reçoit l'appui de dix compagnies du régiment, des 2e et 3e bataillons, sous les ordres du colonel LEFEBVRE ; l'autre à Géryville, sous les ordres du colonel DE COLOMB, contient le 1er bataillon du régiment avec le commandant LE MINIHY DE LA VILLE HERVÉ.

En avant de ces colonnes, seront envoyées des colonnes légères et nous y verrons les zouaves, montés à mulet, suivre la cavalerie et les goums.

Racontons d'abord les péripéties de la première colonne, celle du général LACRETELLE.

Au départ de Daya, à la fin d'octobre, une colonne légère devance la colonne principale et se lance à la poursuite des Hamyans. Les zouaves ont un mulet pour trois hommes. Après 24 heures de marche presque sans repos, la petite colonne, qui a parcouru plus de 100 kilomètres, s'empare, le 27 octobre, à Mechra-bou-Laksahm, de 200,000 moutons, razziés à l'ennemi, puis, après cet exploit, rentre le surlendemain au camp à Daya, refaisant plus de 100 kilomètres en 27 heures.

Quelques jours après, la colonne principale se met en marche vers le sud-ouest. Tandis que le colonel LEFEBVRE marche en arrière avec le gros de la colonne, le général LACRETELLE se lance en avant avec une colonne légère dont font partie 200 zouaves montés à mulet.

Le 8 novembre, le général campe à Mengoub, à l'extrémité de Chott-el-Gharbi ; au point du jour, il se lance sur l'Oued-bou-Lerdjem et enlève aux Hamyans 200,000 moutons.

Mais le colonel LEFEBVRE a perdu la trace du général ; la nuit vient, les guides ne savent trop où mènent les pistes suivies. Le colonel est très inquiet.

A deux heures du matin, il reprend sa route vers le sud-ouest, et, après une marche de 70 kilomètres, sac à dos et sans moyens de transport, les zouaves arrivent enfin au camp de Mengoub.

La colonne LACRETELLE regagne alors El-Aricha et, le 13 novembre, se dissout : les zouaves qu'elle contient sont envoyés dans les garnisons de Sebdou, Bel-Abbès, Tlemcen et Oran, après avoir reçu du général de chaudes félicitations pour leur énergique endurance et leur dévouement.

**Le 1er bataillon avec la colonne DE COLOMB.**

De son côté, le 1er bataillon, qui faisait partie de la colonne DE COLOMB, n'était pas non plus resté inactif.

Parti de Géryville avec la colonne à la fin d'octobre, il se lance à la poursuite des Hamyans que SI LALA abandonne lâchement pour fuir plus vite. Pendant que, le 8 novembre, le colonel DE COLOMB part de Naama avec huit compagnies sans sacs et opère une razzia de 150,000 moutons sur les Hamyans, les zouaves du commandant LE MINIHY gagnent Magroum par les montagnes, effectuant une marche de 70 kilomètres en un jour.

Peu après, deux compagnies de zouaves font partie d'une colonne légère, marchant toute une nuit sous un orage violent, ne s'arrêtent que quatre heures, et s'emparent, à Sfissifa, des tentes, des troupeaux et des chameaux de la tribu poursuivie.

Ainsi traqués, les Hamyans ne peuvent plus résister et, le 18 novembre, ils font leur soumission définitive. Ils deviennent bientôt nos alliés et nous envoient leurs goums pour se venger de la lâche conduite des Ouled-Sidi-Cheik.

Jusqu'à la fin du mois, la colonne s'occupe de pacifier le pays. Le 27 novembre, les cinq premières compagnies du 1er bataillon partent une fois encore en colonne légère avec le colonel DE COLOMB contre les Trafis ; 100 kilomètres sont parcourus en trente-deux heures. Le 30 novembre, les zouaves arrivent à El-Azaidj avant que les Trafis n'aient eu le temps de lever leur camp ; 100,000 moutons et les tentes sont razziés. Le lendemain, 1er décembre, les Trafis, affamés et anéantis, implorent l'aman. La colonne se dirige ensuite sur Benoud, puis se remet en marche sur Géryville où elle rentre le 26. L'expédition a duré deux mois.

**Deux compagnies du 1er bataillon au combat de Ben-Attab.**

Cependant, l'insurrection n'était pas encore terminée, car Si Lala, retiré au sud de Figuig, continuait à jeter le désordre dans les tribus soumises.

Ainsi, dès le printemps, au mois de mars 1866, une nouvelle colonne, sous les ordres du colonel de Colomb, se forme-t-elle dans le but d'arrêter le jeune marabout Si Hamza en marche vers le nord.

Le 1er bataillon du régiment quitte encore une fois Géryville. Le colonel de Colomb attend un convoi escorté par deux compagnies de zouaves qui doit venir le ravitailler, mais le convoi n'arrivant pas, la colonne est sur le point de rétrograder, lorsqu'on apprend tout à coup que Si Hamza est à 10 kilomètres au nord de Géryville.

Prenant avec lui les dix compagnies de zouaves qui lui restent ainsi qu'un escadron de hussards, le colonel de Colomb se lance sur la trace des dissidents, mais, après deux jours de marche, il doit revenir à Kheneg-Azir sans avoir rencontré l'ennemi. Cependant le convoi arrive. Les deux compagnies (1re et 2e, capitaines Aubry et Lamothe) du 1er bataillon qui n'ont pas fait les marches forcées précédentes sont toutes prêtes à repartir à la chasse aux Arabes. Avec deux escadrons et un bataillon du 87e, elles composent la colonne légère qui part pour Khadra à la recherche de Si Hamza, toujours introuvable.

La marche à travers le sable est pénible, car la chaleur est lourde. Les zouaves tiennent la tête de la colonne, silencieux. Tout à coup, le 16 mars au matin, au moment où ils arrivent sur le plateau de Ben-Attab, accourt au grand galop un cavalier indigène qui, étendant la main vers le nord-est, crie: « Les voici! les voici ! » puis, continuant toujours sa course, disparaît.

En effet, 1,000 fantassins et 500 cavaliers surgissent brusquement du lit de l'Oued-Mader.

En un clin d'œil, les zouaves, en tirailleurs, encadrent l'artillerie, et le convoi. A quelques centaines de mètres sur leur droite sont les chasseurs d'Afrique. En face, sont les Arabes excités par leurs chefs. Si Hamza, monté sur une jument noire, les commande.

Le feu commence. Les zouaves ajustent la ligne des burnous qui s'agitent, et le canon vient presque en même temps mêler sa grosse voix au bruit de la fusillade. Les arabes ripostent, mais faiblement. Tout à coup, leurs goums se détachent du gros ennemi, se dirigent vers notre droite, puis, tombent à bride abattue sur nos escadrons, placés à 200 mètres sur le flanc droit de la colonne. Ceux-ci, ne s'attendent pas à cette attaque aussi

soudaine que furieuse, se replient en désordre sur l'infanterie. La panique est à son comble. C'est alors que la compagnie du capitaine LAMOTHE, parvenue à se rallier, se forme à droite en ligne de bataille et ouvre un feu intense sur les cavaliers qui défilent devant elle. Chargés par eux, les zouaves leur présentent un infranchissable mur de baïonnettes. Plusieurs zouaves tombent; le sergent GENTY et le zouave SABY sont tués à bout portant, mais la cavalerie ennemie, désorganisée à son tour, doit reculer. Alors, toute notre ligne se porte en avant et, pendant deux heures, chasse devant elle la cohue ennemie.

Dispersée de tous côtés, l'infanterie arabe a disparu; les zouaves alors retournent en arrière sur le plateau de Ben-Attab, où ils ont reçu le premier choc de l'ennemi. Ils se trouvent là en présence d'un spectacle affreux. Les morts, qui étaient restés sur le champ de bataille, ont été odieusement mutilés par la cavalerie arabe qui s'est vengée sur eux de sa défaite. Aucun cadavre n'est reconnaissable : on doit les restituer aux compagnies d'après le nombre des hommes qui manquent[1].

Lentement, la petite colonne se remit alors en route vers le camp de Kheneg-Azir; là, 600 zouaves réunis sur le front de la bandière,

« présentent les armes aux restes de leurs compagnons, en versant des larmes
« de rage de n'avoir pu prendre part à cette terrible fête. »

Le succès de la journée était dû une fois de plus au régiment et en particulier à la compagnie du capitaine LAMOTHE qui avait empêché par sa présence d'esprit et sa vigueur, que cette rencontre ne devînt un désastre pour nos armes. A la fin de ce chapitre, nous verrons les noms de ceux qui, le 16 mars, méritèrent une citation à l'ordre de la colonne.

Les jours qui suivirent ce sanglant combat furent employés par la colonne, réorganisée et ravitaillée, à poursuivre les dissidents. Reparti de Géryville le 20 mars, le bataillon du régiment parcourt tout le pays jusqu'au Maroc où il pénètre même, puis, toujours avec la colonne DE COLOMB, il pousse une pointe sur Figuig.

(1) Le régiment eut là : 3 zouaves tués et 4 blessés.

Ayant appris qu'un rassemblement de dissidents se tenait en ce moment aux environs du Chott-Tigri, le colonel, avec une colonne légère, dont font partie trois compagnies du régiment, se lance dans cette direction, marche toute la journée du 29 et une partie de la nuit. Enfin, le 30 mars, vers midi, il atteint les tribus rebelles qui viennent de décamper et leur enlève 15,000 chameaux et 4,000 moutons.

Quelques jours plus tard, le 14 avril, il opère une nouvelle razzia de 4,000 chameaux et de 25,000 moutons. Le 29 avril, la colonne rentre à Géryville.

**La fin de la grande insurrection.**

Le combat de Ben-Attab est le dernier de l'insurrection. Tant de fois atteintes et razziées, les tribus comprennent enfin que la lutte est désormais impossible. D'autre part, les dissensions intestines achèvent de perdre les Arabes.

Si Sliman, représentant la branche cadette des Ouled-Sidi-Cheik, devient notre allié et Si Hamed ould Hamza, chef de la branche aînée, meurt bientôt après du choléra en 1869.

Parmi les mouvements, peu importants d'ailleurs, auxquels prend part le régiment pendant cette dernière période qui marque la fin de la grande lutte, il faut citer une sortie de quelques jours au mois d'avril 1867, effectuée par le 1er bataillon stationné à Géryville. Si Hamed, qui est venu razzier les Hamyans pour se venger de la défection de Si Sliman, s'enfuit au-devant de la colonne qui rentre à Géryville le 6 mai. Au mois de mai, les derniers zouaves du régiment encore à Géryville rentrent à Oran.

Deux ans après, au mois de février 1869, six compagnies de zouaves du 2e bataillon en garnison à Tlemcen, font partie d'une colonne, sous les ordres du colonel Péchot, qui va appuyer notre allié Si Sliman allant razzier des dissidents au sud de Figuig.

La razzia opérée sans incidents, la colonne rentre à Tlemcen et Si Sliman est nommé agha de Géryville.

Ainsi se termine cette lutte de cinq années, qui, dans l'histoire de la conquête, apparaît comme une des dernières convulsions d'agonie des vaincus se dressant désespérément contre les chrétiens envahisseurs.

Sans doute, le défaut d'entente dans l'action et la désunion des tribus furent les principales causes de l'insuccès de cette insurrection qui pouvait

nous devenir fatale, mais la vigueur et l'énergie des troupes chargées de la réprimer, contribuèrent pour beaucoup à la défaite des dissidents.

Parmi ces troupes, nous l'avons vu, le 2e Zouaves se signala tout particulièrement. Grâce à l'endurance remarquable des zouaves, toujours infatigables et grâce à leur valeur tant de fois éprouvée, ils avaient, en plus d'une occasion, arraché presque de force la victoire, ramenant ainsi la paix dans le pays troublé et consacrant une fois de plus les efforts glorieux et constants qu'ils n'avaient cessé de déployer en Algérie depuis les débuts de la conquête.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Citations et récompenses obtenues au cours de la campagne contre les Ouled-Sidi-Cheik

1° Citations.

A la suite des combats de Chellala-Gueblia (8 et 9 avril 1865), sont cités par le commandant de la colonne comme s'étant particulièrement distingués :

MM. d'Arguesse, commandant.
Lemontagnier, capitaine.
Guénard, lieutenant.
Germain, médecin-major.
Besse, sergent.
Keller, zouave.

A la suite du combat de Ben-Attab (16 mars 1866), sont cités par le commandant de la colonne :

Aubry, capitaine, « a été continuellement engagé et a dirigé les deux « compagnies de zouaves avec vigueur et intelligence. »

Lamothe, capitaine, « par son remarquable sang-froid, son courage et « l'à-propos de sa manœuvre, a empêché que la retraite des escadrons ne gagne « l'infanterie. »

Guénard, lieutenant, « remplissant les fonctions d'adjudant-major, a montré « une énergie et un entrain remarquables. »

Girard, sous-lieutenant, « a su enlever sa troupe et lui communiquer la « vigueur dont il est si remarquablement doué. »

Mailley, sous-lieutenant, « a pu tenir tête, formé en cercle, à un groupe « considérable de cavaliers ennemis qui s'étaient rués sur sa section. »

Hébert, clairon, « détaché près du commandant de l'infanterie, l'a suivi au « pas de course pendant toute l'action. »

Chère, caporal, « a rapporté à sa compagnie un homme mortellement blessé. »

2° Récompenses.

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. Béhic, capitaine.
Bihourd, Defay, Régnier, Guénard, lieutenants.
Ferraud, J. Miraucheaux, sous-lieutenants.

Chevaliers : MM. Pierre, Girard, sous-lieutenants.
Aubert, Poux, Hacquart, Besse, Parmentier, sergents.
Chère, caporal.
Guyonnare, zouave.

La médaille militaire a été conférée à ROUILLAUX, sergent-major; GRANDJEAN, DUBUC, ANTOINE, GHERT, BESSE, BASTIDE, BONNET, MALAVIEILLE, DUMONCEL, HUBLIN, LAPHOND, sergents; DELAYE, caporal; BEYSSEN, COURCON, JAMBON, MOREAU, ENDERLIN, KRITTER, DESPLACES, PRANEUF, BELGIRARD, SEURÈS, KELLER, RENAUD, MAZIN, ROCH, RIBINSKI, MAENDELT, CAPDERAT, zouaves; HÉBRAIL, sapeur.

Au commencement de 1869, sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Commandeur : M. LEFEBVRE, colonel.

Commandeur: M. LE TOULLEC, commandant.

A la même date, la médaille militaire a été conférée à THÉBAULT, sergent; GUICHE et VASSEUR, zouaves.

# CHAPITRE VIII

## Expédition de l'Oued-Guir [1]

### (1870)

SOMMAIRE. — Les Zouaves en garnison après la grande insurrection. — Une nouvelle expédition du Sud s'organise. — Les premières étapes de la colonne Wimpfen. — Arrivée sur le plateau d'El-Bahariat. — Combat d'El-Bahariat. — Arrivée de la colonne devant l'oasis d'Aïn-Chaïr. — Retour de la colonne à Aïn-ben-Khélil et rentrée des Zouaves à Tlemcen. — Le 2[e] Zouaves à la veille de la guerre franco-allemande de 1870. — Récompenses à la suite de l'expédition de l'Oued-Guir.

**Les zouaves en garnison après la grande insurrection.**

Au fur et à mesure que se calmait l'agitation qui venait de troubler si fortement le sud de la province, les zouaves, que la fin de l'expédition rendait disponibles, rentraient dans leurs garnisons, et, dans le calme de leur existence, ils travaillaient à la colonisation en protégeant les récoltes et se recueillaient pour les nouveaux combats que l'avenir leur réservait encore.

Disséminés à travers toute la province, ils ont, pour rompre la monotonie de leur vie, les changements continuels de postes qui, depuis l'année 1868, se font sans incidents à signaler.

Au commencement de cette année, les zouaves reçoivent le nouvel armement, modèle 1866, le fusil Chassepot, qui dans leurs mains va bientôt devenir une arme terrible.

---

(1) Voir, pour suivre ce chapitre, la carte du Sud Oranais, page 41.

A la même époque les aigles en bronze de toute l'armée française sont remplacées par de nouvelles en aluminium. Mais le 2e Zouaves obtient la faveur de conserver au sommet de son drapeau la sienne qui lui est si chère à tant de titres. Objet de légitime orgueil pour ceux qui l'ont suivie dans sa course glorieuse et dont elle dit maintenant la valeur et le courage, elle est pour les autres, les jeunes du régiment, une relique sacrée, un talisman précieux, cette vieille aigle qui plana, victorieuse, sur tous les champs de bataille depuis 1852, qui fut blessée et décorée à Magenta. L'atmosphère de fumée, de poudre et de poussière dans laquelle elle a vécu depuis bientôt vingt ans a presque complètement noirci ses ailes, et l'on ne trouverait plus une parcelle d'or sur sa poitrine de bronze, mais la gloire immense qui l'entoure lui donne un éclat plus resplendissant que tout l'or du monde, car, à l'admiration qu'elle provoque chez ceux qui la contemplent, se mêle à jamais un profond sentiment de respect.

Voilà pourquoi ce fut une fête pour les régiment quand il apprit qu'il conservait son aigle de Magenta.

A la fin du mois de décembre 1868, le lieutenant-colonel DE FRANCHESSIN fut remplacé au corps par le lieutenant colonel DÉTRIE, le héro du Cerro Borrégo, nouvellement promu.

A part la petite colonne que nous avons mentionnée au dernier chapitre, l'année 1869 s'écoule sans incident remarquable. Dans le courant de l'année, les zouaves remplacent le turban vert qu'ils ont porté jusqu'ici par le turban blanc, plus facile à maintenir propre : ce turban vert qui disparaît rappelle aux vieux zouaves les bons jours passés à Constantinople, où jadis, au début de la campagne de Crimée, cette coiffure les avait fait prendre pour des pèlerins.

**Une nouvelle expédition du Sud s'organise.**

Les débris des tribus vaincues et toute les bandes de pillards qui ont contribué à prolonger la grande insurrection se sont réfugiés au Maroc. Leurs défaites successives ont ralenti pendant quelque temps leur ardeur guerrière, mais bientôt, dans les premiers jours de janvier 1870, ils reparaissent en scène et quittent le Maroc pour venir razzier nos tribus soumises jusque sur le Chott-Gharbi; en même temps, ils annoncent un grand soulèvement pour le mois de mars 1870. De tous côtés, ce sont des cris d'alarme et des appels pressants : nos tribus attérées, implorent notre secours.

Le nouveau général qui vient de prendre le commandement de la province d'Oran, le général DE WIMPFEN, se décide alors, pour en finir complètement avec ces révoltes, à organiser une grande expédition dans le sud qui ira jusqu'au Maroc châtier d'une façon exemplaire tous les fauteurs de désordres.

En attendant que cette grande colonne se prépare, le 2e bataillon du régiment et cinq compagnies du 3e quittent Tlemcen le 6 janvier 1870 avec le colonel DE LA JAILLE et se dirigent sur Aïn-ben-Khélil, afin de rassurer par leur présence nos populations et de diminuer l'audace des révoltés. Arrivée à Aïn-ben-Khélil, le 16 janvier, la colonne y s'éjourne quelques jours, puis rentre à Sebdou et est dissoute le 29.

Le 13 mars, le 3e bataillon, accompagné du lieutenant-colonel DÉTRIE, quitte Sebdou avec une colonne mobile sous les ordres du colonel DE LA JAILLE et va organiser un centre de ravitaillement à Aïn-ben-Khélil en vue de la grande expédition qui se forme. Des approvisionnements considérables y sont rassemblés ainsi qu'à Sebdou et à El-Aricha.

En même temps les troupes de la division se sont mises en mouvement pour se concentrer à Aïn-ben-Khélil, point de départ de la colonne principale sous les ordres du général DE WIMPFEN.

Le 3e bataillon du régiment est déjà à Aïn-ben-Khélil depuis le 16 mars. Trois compagnies de volontaires de 104 hommes chacune, prises dans le 2e bataillon, sous les ordres du commandant LE TOULLEC, font partie d'une colonne CHANZY qui rejoint le 24 mars au point de concentration le gros de la colonne DE WIMPFEN.

Telles sont les troupes du régiment qui, sous le commandement du lieutenant-colonel DÉTRIE, vont prendre part à l'expédition de l'Oued-Guir. Pour protéger les derrières de la colonne lorsquelle sera en mouvement et pour garder le Tell, le restant du 2e bataillon, commandé par le capitaine LUZEUX, fait partie d'un petit corps d'observation qui, sous les ordres du colonel LEFEBVRE, du régiment, vient s'établir le 19 mars à Titen-Yaya.

Enfin, le poste d'Aïn-ben-Khélil, où se trouvaient maintenant rassemblées avec le général DE WIMPFEN les troupes de la colonne expéditionnaire, sera gardé au départ de celle-ci par la 5e compagnie du 3e bataillon (capitaine MILLION).

Le 28 mars, dans la journée, le général DE WIMPFEN donne des ordres pour le départ, qui doit avoir lieu le lendemain matin.

Les premières étapes de la colonne DE WIMPFEN.

Le 29 mars, la colonne se met en route dans la direction du sud-ouest, précédée des goums qui explorent le terrain. Une compagnie de zouaves en tirailleurs ouvre la marche, puis viennent cinq autres compagnies en ligne sur la première face de la colonne; chaque flanc est protégé par une compagnie; enfin, deux compagnies couvrent la quatrième face. Au centre de la colonne sont le convoi, l'artillerie et le génie.

La cavalerie est sur les flancs et en avant.

Les zouaves, à travers ce pays difficile et dénudé, ont de la peine à se ravitailler et les moyens de transports sont insuffisants; aussi c'est avec un réel plaisir que, le 2 avril, à Souf-el-Kesser, à la suite d'une razzia de chameaux faite le 29 mars par la colonne DE LA JAILLE, chaque compagnie se voit octroyer huit chameaux pour porter les vivres d'ordinaire.

Le 6 avril, la colonne arrive à Mengoub où elle souffre du manque d'eau. Les animaux doivent boire de l'eau saumâtre dans un redir à 6 kilomètres et les tonnelets ne peuvent pas tous être remplis.

Le 8, les zouaves arrivent devant le village de l'oasis de Bou-Kaïs. Le ksar a été abandonné par les habitants qui se sont enfuis: on y installe les malingres sous la garde d'une compagnie du 2e tirailleurs et la colonne se dirige sur El-Kenafsa dont les habitants se soumettent sans résistance. Enfin, le 11, les zouaves atteignent la rive gauche de l'Oued-Guir, qui, en ce moment, a une vingtaine de mètres de largeur et n'est guéable que sur certains points.

Le camp est installé à l'est de la rivière, à Djorf-el-Torba.

Arrivée sur le plateau d'El-Bahariat.

Le 13 avril, la colonne s'installe sur le plateau d'El-Bahariat; ce plateau, sur la rive gauche de l'Oued-Guir, est admirablement situé. Dominant la rivière par des berges abruptes de plusieurs mètres d'élévation, il est à proximité de l'eau et du bois.

En avant de ce plateau, s'étend la rivière débordée et une plaine de 18 kilomètres de largeur. Cette plaine, couverte çà et là de dunes de sable

peu élevées, est sillonnée de canaux et de rizières qui rendent difficile l'accès du plateau où est installée la colonne, mais qui, par contre, empêchent celle-ci de déboucher dans la plaine. Aussi, dès le lendemain, 14, trois compagnies de zouaves sont envoyées avec une une section du génie pour établir des passages à travers les canaux.

Les zouaves n'ont pas plutôt quitté le camp d'El-Bahariat que la fusillade s'engage avec les Arabes postés de l'autre côté de la rivière. Tandis que la section du génie travaille à établir des passages, on apprend tout à coup qu'une reconnaissance vient de découvrir un gué à 3 kilomètres en amont du camp. La découverte de ce gué rend désormais inutiles les travaux de passage qui cessent immédiatement. Après quelques coups de feu échangés, travailleurs et zouaves rentrent au camp. Le général DE WIMPFEN, décide que l'attaque de la rive droite aura lieu dès le lendemain. On traversera la rivière au gué reconnu, et tandis que les deux extrémités de la ligne seront l'objet de mouvements tournants, les zouaves attaqueront le centre de la position ennemie. Ces ordres sont immédiatement communiqués aux hommes qui, joyeux, regardent, en manifestant la plus grande confiance dans le succès, les campements ennemis installés sur la rive droite de l'Oued et contre lesquels ils vont se lancer le lendemain.

En attendant, au camp d'El-Bahariat, règne le plus grand calme pendant toute la nuit: pas un coup de feu ne vient troubler les grand'gardes.

Combat d'El-Bahariat.

Il est à peine trois heures du matin et déjà les zouaves sont debout au camp. Laissant les bagages à la garde des compagnies qui ont marché la veille, ils s'ent vont avec deux jours de vivres, puis, remontant sans bruit la rivière, ils la traversent au gué où aucun Arabe ne se trouve pour garder le passage.

Ils redescendent maintenant sur la rive droite jusqu'à un endroit appelé El-Tourniet. Il fait jour au moment où ils y arrivent. Le terrain en avant d'eux est parsemé de canaux, de dunes et de massifs de tamarins. Sur leur flanc gauche, dans les dunes et au delà, sont les Arabes.

« La position de l'ennemi est si formidable qu'on s'explique facilement « comment, même après la démonstration de la veille, il n'a pas cherché à venir « défendre le passage de la rivière. »

Tandis que les hommes se reposent et font le café, le général de division part en reconnaissance.

Un simple changement de direction à gauche amène la ligne française, qui a plus de 3 kilomètres de front, en face de la ligne arabe.

L'ennemi ne bouge pas encore : il attend qu'on vienne le déloger de sa position. A dix heures, le général revient vers ses troupes; son plan est arrêté :

Tandis qu'à droite et à gauche, les cavaleries des généraux CHANZY et DE COLOMB opéreront des démonstrations pour menacer et tourner les ailes de l'ennemi, les zouaves avec le colonel DÉTRIE se lanceront sur le centre.

Quatre compagnies de zouaves en tirailleurs occupent cette partie de la ligne. Derrière elles, les sections des deux premières compagnies de volontaires sont en soutien, leurs sections extrêmes débordant les ailes. La dernière compagnie de volontaires est en réserve avec trois compagnies du 2e tirailleurs.

Il est onze heures lorsque, toute la ligne étant prête, l'artillerie commence à déblayer le terrain que doivent parcourir les zouaves. Puis, à droite et à gauche, la cavalerie se lance sur les ailes de l'ennemi. Les zouaves ne bougent pas encore, car ils doivent attendre que les Arabes aient dégarni leur centre pour l'attaquer.

Enfin, le moment est venu ; vivement, les zouaves en tirailleurs se mettent en marche, suivis des compagnies de soutien et de réserve : sous le feu de l'ennemi, ils traversent les canaux, avec de l'eau jusqu'au ventre, les massifs de tamarins et les dunes. La résistance qu'ils rencontrent est assez faible au début et bientôt ils occupent la ligne des campements arabes.

Mais, tout à coup, la fusillade devient très vive sur la droite. Un mouvement général fait dévier de ce côté toute notre ligne dont la gauche se dégarnit presque complètement. A ce moment, la situation de notre gauche devient critique : la cavalerie du général DE COLOMB ayant eu à traverser un terrain très difficile n'a pu réussir dans son mouvement, et l'ennemi, enhardi par cet insuccès, surgit de toutes parts dans cette direction presque abandonnée par nos troupes qui se sont portées vers la droite.

Il est une heure. Dans le vide qui s'est ainsi produit au centre de notre ligne, le lieutenant-colonel DÉTRIE se trouve isolé avec le commandant SOYE, le capitaine adjudant-major COLLASSE, le lieutenant ROUSSEAU et 9 zouaves.

Contre cette poignée d'hommes s'avancent les Doui-Menia et les contingents alliés, ayant à leur tête le fils de SI EL HADJ BEL ARBI. Heureusement la 2e section de la 8e compagnie, ralliée par le lieutenant GENTY, arrive à temps. Cependant, les Arabes commencent à entourer le petit noyau de braves qui se serrent les uns contre les autres et tirent presque à bout portant. Mais les munitions s'épuisent. Ordre est donné aux hommes de ne plus tirer qu'à coup sûr. Les Arabes, voyant le feu se ralentir, croient qu'il n'y a plus de munitions et s'élancent, mais une salve terrible les accueille. Cependant, la situation devient de plus en plus critique : un rempart de morts et de blessés sépare les adversaires; le petit groupe de zouaves est de plus en plus pressé; les officiers, le revolver au poing, n'osent plus tirer leur dernier coup, préférant le garder pour eux-mêmes plutôt que de tomber aux mains des Arabes.

Tout à coup, arrive en arrière et vers la gauche le capitaine LÉTONDOT à la tête d'une section de la 2e compagnie de volontaires. Placé en soutien derrière la 8e compagnie, cet officier, ayant entendu la fusillade sur sa droite, accourait. Il était temps : 28 zouaves étaient tombés, dont 10 tués, autour du lieutenant-colonel DÉTRIE; le commandant SOYE et le lieutenant GENTY étaient blessés.

L'arrivée des zouaves du capitaine LÉTONDOT, en mettant en fuite les Arabes, termina cette lutte terrible.

Vers quatre heures du soir, les Arabes voyant échouer tous leurs efforts, disparaissent dans les taillis.

Les zouaves restent encore une fois vainqueurs, et l'on peut bien dire, après le récit que nous venons de faire, qu'une bonne part dans le succès de la journée était due à la bravoure de ceux qui, autour du lieutenant-colonel DÉTRIE, sauvèrent le centre de la ligne au moment où il semblait perdu.

« Nos troupes, dit le *Journal des marches de la colonne*, ont été admirables « d'entrain et le courage semblait grandir en raison de la multiplicité des « obstacles. »

Le soir même, sur le champ de bataille, les principaux chefs arabes arrivent devant le général DE WIMPFEN apporter leur soumission. Les pertes

qu'ils ont faites sont énormes[1]. C'est la première fois que les zouaves se servent du nouveau fusil et ils ont fait merveille.

« Les balles des chassepots qui n'atteignaient pas de près les combattants « allaient à des distances énormes faire des ravages dans les populations « agglomérées. »

Le lendemain, les zouaves rentraient au camp d'El-Bahariat.

Arrivée de la colonne devant l'oasis d'Aïn-Chaïr.

Le 19 avril, la colonne quitte El-Bahariat et remonte vers le nord ; elle rallie à Bou-Kaïs la petite garnison qu'elle y a laissée et qui s'est trouvée bloquée par des rebelles en fuite dans la direction d'Aïn-Chaïr.

Le général de division, ayant décidé de punir ces rebelles, la colonne se dirige vers Aïn-Chaïr, et, le 24 avril, à neuf heures du matin, elle arrive en vue de l'oasis qui environne le village.

Le ksar d'Aïn-Chaïr, composé de deux groupes de constructions est entouré d'une muraille de trois mètres de hauteur avec des tours élevées. Plus de 4,000 arabes l'occupent en ce moment.

Le général installe son camp à l'est du ksar, à un kilomètre environ, et envoie aux défenseurs des propositions de paix. Mais elle sont repoussées avec arrogance et une reconnaissance effectuée aux abords du ksar par une compagnie de volontaires (capitaine DE CHEVROZ) est accueillie par des coups de fusil[2]. Notre artillerie riposte immédiatement en envoyant sur les murs du village des obus qui, quoique bien ajustés, ne peuvent dans ces constructions en pisé causer de sérieux dégâts.

L'attaque du village est néanmoins fixée au lendemain.

Dans la matinée du 25, arrive une colonne commandée par le colonel DE LA JAILLE : elle vient d'Aïn-ben-Khelil et comprend quatre nouvelles compagnies du 2e Zouaves (1er bataillon) qui vont participer à l'attaque d'Aïn-Chaïr.

(1) Les pertes du régiment ce jour-là furent les suivantes : le commandant SOYE et le lieutenant GENTIL blessés ; 4 sous-officiers blessés ; 11 hommes tués et 18 blessés.

(2) Quatre zouaves sont blessés.

Quatre attaques sont préparées contre le ksar de l'oasis. Le régiment est ainsi réparti : à l'est du village se tient le lieutenant-colonel DÉTRIE avec quatre compagnies, les trois compagnies de volontaires du 2e bataillon et la 4e du 3e bataillon ; à l'ouest, sont les quatre compagnies du 1er bataillon (capitaine BOUCHARD) qui viennent d'arriver avec le colonel DE LA JAILLE ; au sud, les trois premières compagnies du 3e bataillon (capitaine VERRIER) avec le général DE COLOMB. Enfin, le commandant SOYE, avec trois compagnies de zouaves, est à la réserve.

Tout étant disposé pour l'attaque, le général DE WIMPFEN envoie une dernière fois à midi ses propositions de paix. Les zouaves, l'arme au pied, prêts à s'élancer, attendent la réponse de l'ennemi. A quatres heures, les envoyés reviennent auprès du général de division. Les Arabes ont refusé les conditions proposées.

Attaque d'Aïn-Chaïr.

Immédiatemant, l'artillerie ouvre son feu sur le ksar et le bombarde au nord-est et à l'ouest. En même temps, les zouaves, des trois points où ils se trouvent, s'avancent vers les murs, et, en quelques instants, bousculent tous les rebelles qui se sont aventurés dans les jardins en dehors du village (1).

A l'est, les volontaires du capitaine DE CHEVROZ, arrivés au pied des murs malheureusement infranchissables, attendent que le canon ou la mine aient ouvert une brèche. Au sud et à l'ouest la situation est la même : les compagnies, massées sous le feu, attendent en frémissant d'impatience qu'une trouée leur ouvre le passage pour rejoindre l'ennemi.

Malheureusement, autour des murs le sol est pierreux et il est absolument impossible d'établir une mine ou une fougasse.

Pendant ce temps, les hommes, impuissants et hurlant de rage, tombent autour de leurs officiers. La nuit vient, il faut se résigner à remettre la partie au lendemain : le général DE WIMPFEN donne alors le signal de la retraite.

« Les hommes rentrent au camp dans l'ordre le plus parfait et sans être « inquiétés par l'ennemi »

---

(1) « Des tirailleurs arabes, embusqués dans les palmiers, gênaient par leurs feux ; le « sergent MOUNIOT s'élança seul le premier dans l'oasis pour les débusquer ; le sergent « LARZILLIÈRE, le caporal VOIRIN et le zouave LAURENT imitèrent son exemple. »

vivement impressionné par l'attaque qu'il vient de subir; d'ailleurs, tous les défenseurs des jardins sont tombés sous les coups des zouaves que les murs seuls ont pu arrêter.

Mais là, sous les murs, nos pertes ont commencé : 5 officiers (1), 4 sous-officiers et 49 hommes du régiment ont été mis hors de combat.

Dans la nuit qui suit cette sanglante attaque, les contingents ennemis réfugiés dans le village l'abandonnent et s'enfuient vers l'ouest. Aussi, lorsque, le lendemain matin, dès l'aube, les zouaves, prêts à recommencer l'assaut, s'avancent sous les murs du ksar, ils se heurtent aux envoyés des habitants qui vienne offrir leur soumission.

**Retour de la colonne à Aïn-ben-Khelil et rentrée des zouaves à Tlemcen.**

Le 28 avril, la colonne se met en route pour rentrer à Aïn-ben-Khélil. Elle comprend maintenant, depuis l'arrivée de la colonne DE LA JAILLE, quatorze compagnies du régiment. Le retour se fait presque sans incidents, au milieu des tribus domptées : seuls, des maraudeurs suivent quelque temps encore les zouaves et, la nuit, essayent de troubler les grand'-gardes.

« Or, un soir le sergent LAMY de grand'garde, prit avec lui quatre hommes de « bonne volonté qu'il plaça en embuscade sous son commandement, en avant de « la ligne des sentinelles; il avait recommandé de ne pas tirer et de ne se « servir que de la baïonnette. Les Arabes se présentèrent comme les nuits « précédentes et tirèrent si près de l'embuscade, qu'une balle atteignit le sergent « LAMY et lui traversa la cuisse gauche. Il ne bougea pas et se laissa dépasser « par les maraudeurs, et dès qu'ils furent entre lui et les sentinelles, il se lança « sur eux, en blessa un de sa baïonnette et en tua un autre. A partir de ce moment, « les grand'gardes ne furent plus inquiétées (2). »

Le 7 mai, la colonne arrive à Aïn-ben-Khélil. La campagne est terminée; le lendemain, le général DE WIMPFEN part avec son état-major pour Oran. Le 16 mai, les zouaves rentrent à Tlemcen avec le lieutenant-colonel DÉTRIE.

(1) Tué : sous-lieutenant ESSELIN. Blessés : Capitaines BOUCHARD, DE CHEVROZ et PRÉVAULT, sous-lieutenant DOMINÉ.

(2) GUEYDON DE DIVES. *Historique du 2e Zouaves.* — Le sergent LAMY fut pour ce fait décoré de la Légion d'honneur.

Durant cette expédition qui a duré sept semaines, les zouaves ont parcouru plus de 300 lieues; manquant de souliers, ils se sont fabriqué des chaussures avec des peaux d'animaux; ils ont assisté à deux combats sérieux et ont montré un tel entrain qu'ils ont fait l'admiration de ceux mêmes qui les avaient vus maintes fois à l'œuvre.

Le *Journal des marches de la colonne expéditionnaire* se termine par ces lignes élogieuses à l'adresse des zouaves :

« Il faut signaler un fait inouï dans les annales de l'armée d'Afrique : pendant « cette expédition longue et pénible, il n'y a pas eu un seul malade. Ce résultat « est dû en partie au temps qui, à part les orages du Kenatza et de l'Oued- « Ronra et deux ou trois jours de siroco, n'a cessé de favoriser nos opérations, « mais il fait honneur aussi à l'intelligente sollicitude des officiers et à l'énergie « incomparable de nos soldats. »

**Le 2e Zouaves à la veille de la guerre franco-allemande.**

A la suite de l'expédition à laquelle nous venons d'assister, le colonel Lefebvre reçoit les éloges du général. Le lieutenant-colonel Détrie est nommé colonel du 2e Zouaves et le commandant Le Toullec, lieutenant-colonel.

Nous voici maintenant arrivés au mois de juin 1870. Pendant plus de dix-huit ans, nous avons suivi presque jour par jour, étape par étape, la vie de notre beau régiment. Nous l'avons vu au commencement de 1852 recueillir en naissant le legs glorieux des vieux zouaves de l'ancien Corps et de l'ancien Régiment. Un an ne s'était pas écoulé depuis sa création, qu'il inscrivait déjà sur son jeune drapeau le nom de Laghouat.

Moins de deux ans après, il partait pour la Crimée où son incomparable valeur méritait aux zouaves le titre de *premiers soldats du monde*. Pendant un an nous avons vécu de sa vie sous les murs de Sébastopol, et nous sommes plus d'une fois demeurés muets d'admiration devant les braves que le colonel Cler menait à la victoire ou à la mort.

A peine de retour en Algérie, c'est à Ichériden que le 2e Zouaves nous conduit.

Puis, la guerre d'Italie éclate. En deux mois la campagne est achevée, mais ces deux mois suffisent au régiment pour inscrire sur son drapeau le nom inoubliable de Magenta et pour attacher au-dessous de son aigle la

croix de la Légion d'honneur: il est le premier régiment décoré de toute l'armée française.

Nous avons à peine eu le temps de nous reposer que déjà la fortune du 2e Zouaves nous conduisait au Mexique devant Puebla, puis à Majoma.

Jusqu'ici l'Histoire du régiment n'a été qu'une longue épopée où les victoires se sont suivies, pressées, ruées pour ainsi dire les unes à la suite des autres.

Après ces dix-huit années de triomphes, ne semble-t-il pas que l'on puisse dire que là où brillera l'aigle du 2e Zouaves, là sera le chemin de la gloire ?

Regardons-les défiler, ces héros : officiers, sous-officiers et soldats, presque tous sont décorés ou médaillés de plus de croix, de plus de médailles qu'il n'en faut pour garnir leurs nobles poitrines. *Sur leurs fronts par vingt cieux bronzés,* balafrés de cicatrices, rayonnent l'entrain, la bravoure, et l'honneur.

Tous ont au cœur, profondément gravés, deux sentiments puissants, l'amour de la Patrie et l'amour de leur Régiment dont ils sont fiers au delà de toute expression.

Quelle nouvelle gloire peut désormais illustrer ces hommes? Comment le Dieu des batailles peut-il grandir encore ces géants que furent nos aînés et qui resteront à jamais nos modèles?

Hélas! les pages qui vont suivre, sombres et tristes pour notre chère Patrie, mais plus que jamais resplendissantes pour nos zouaves, vont maintenant nous l'apprendre.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la colonne* DE WIMPFEN. — *Registres matricules du 2e Zouaves.*




1870-71.* — VIVE LE 2e ZOUAVES !

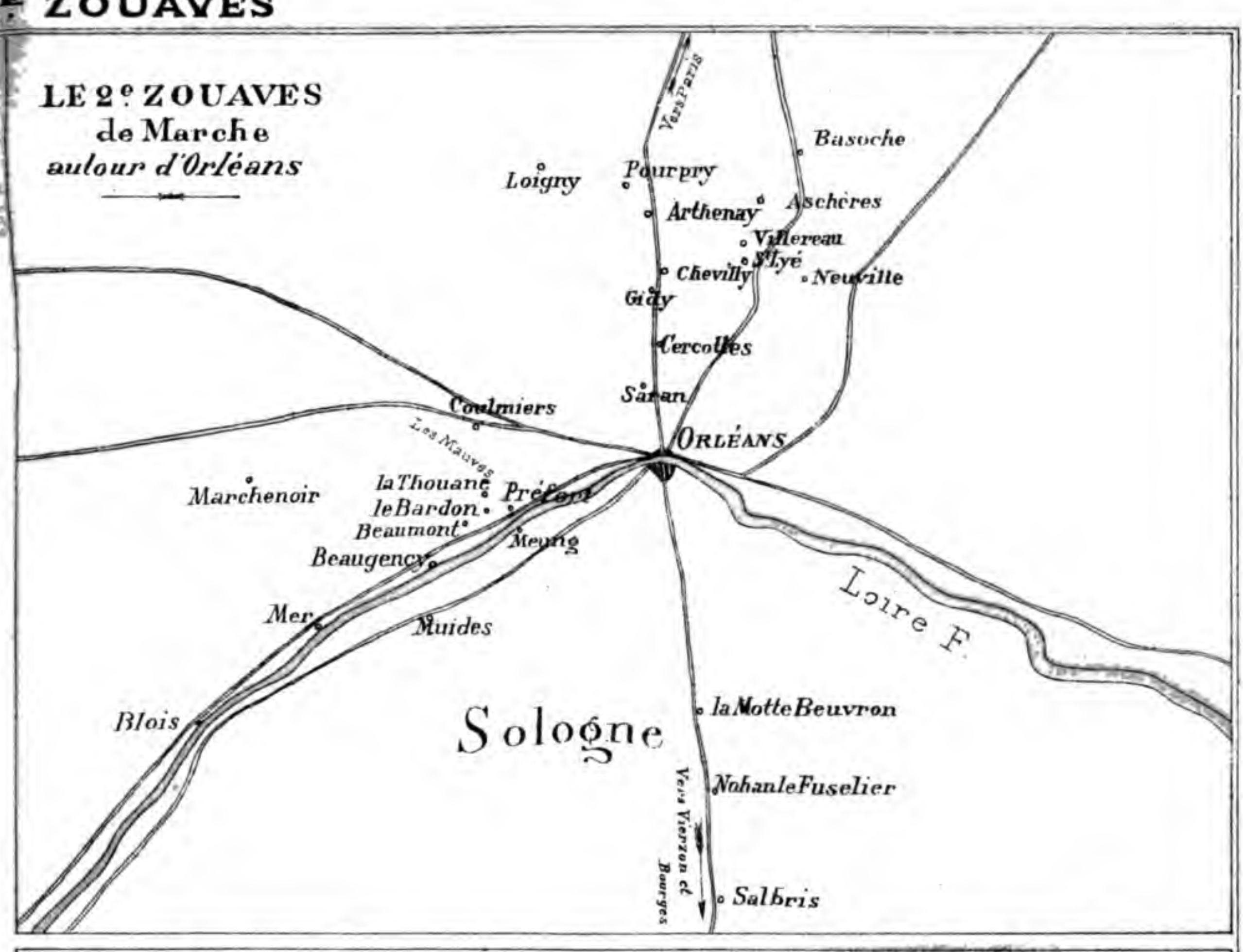
TABLEAU DE J. MONGE

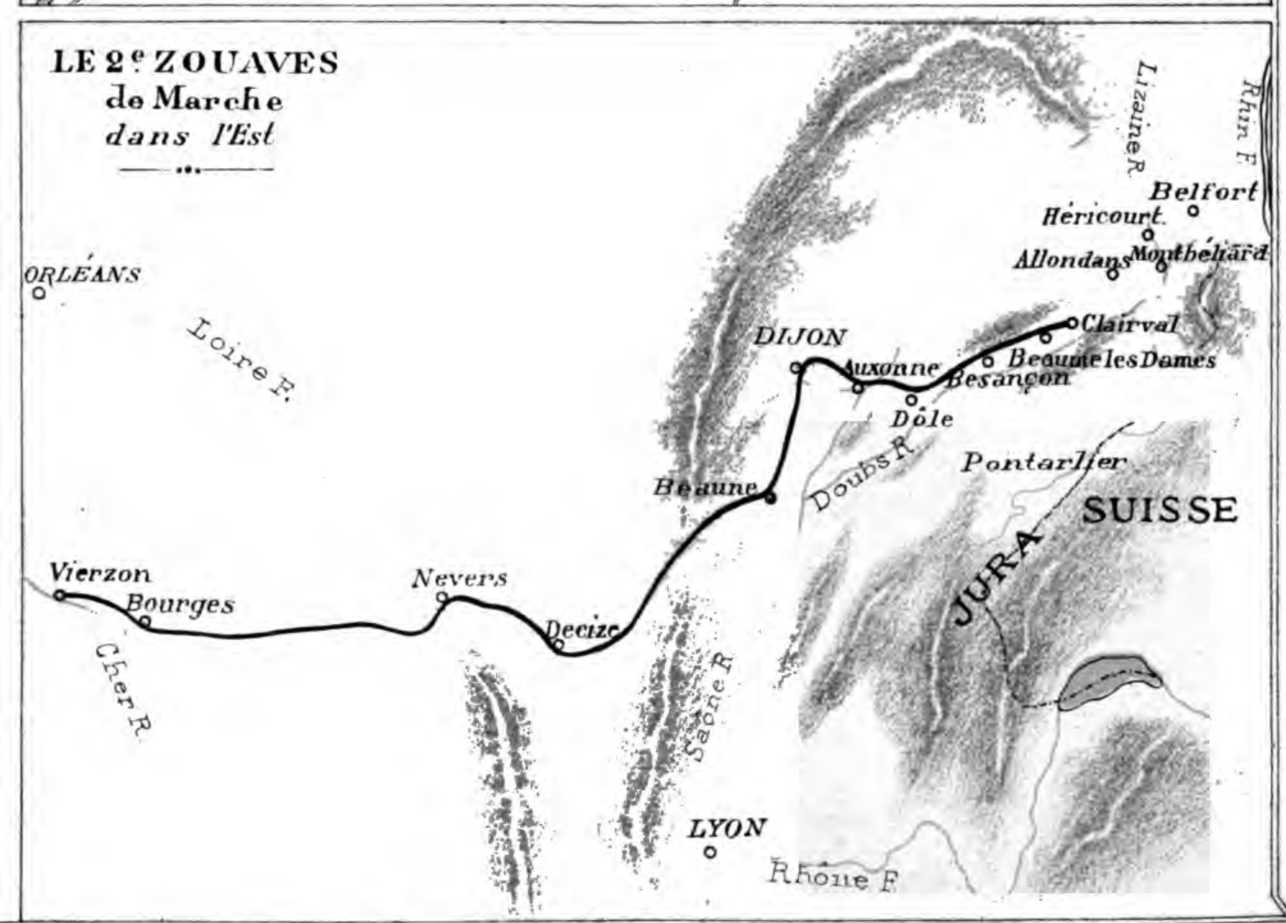
# LIVRE VI

## Guerre contre l'Allemagne

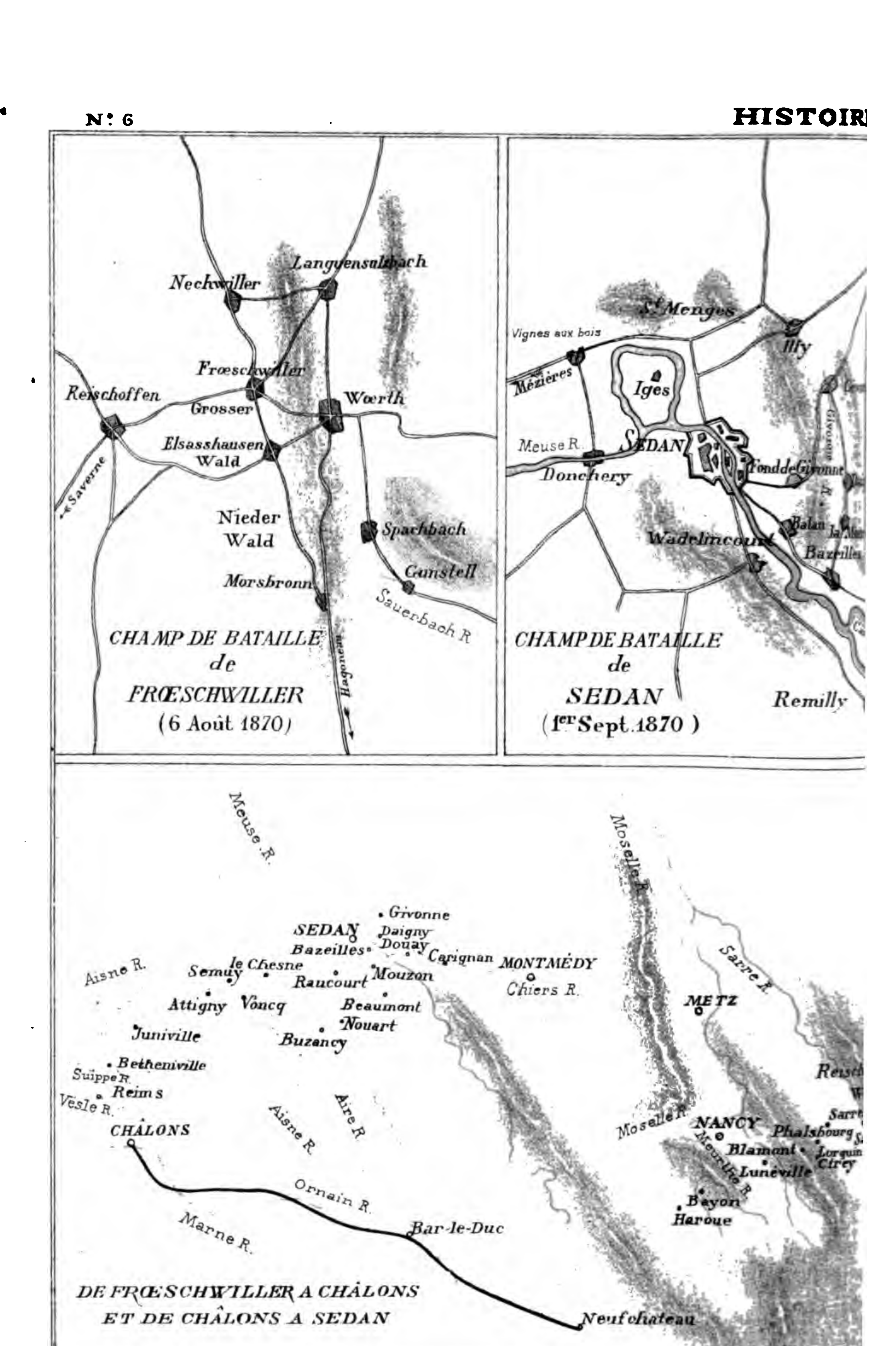
(1870-1871)

---

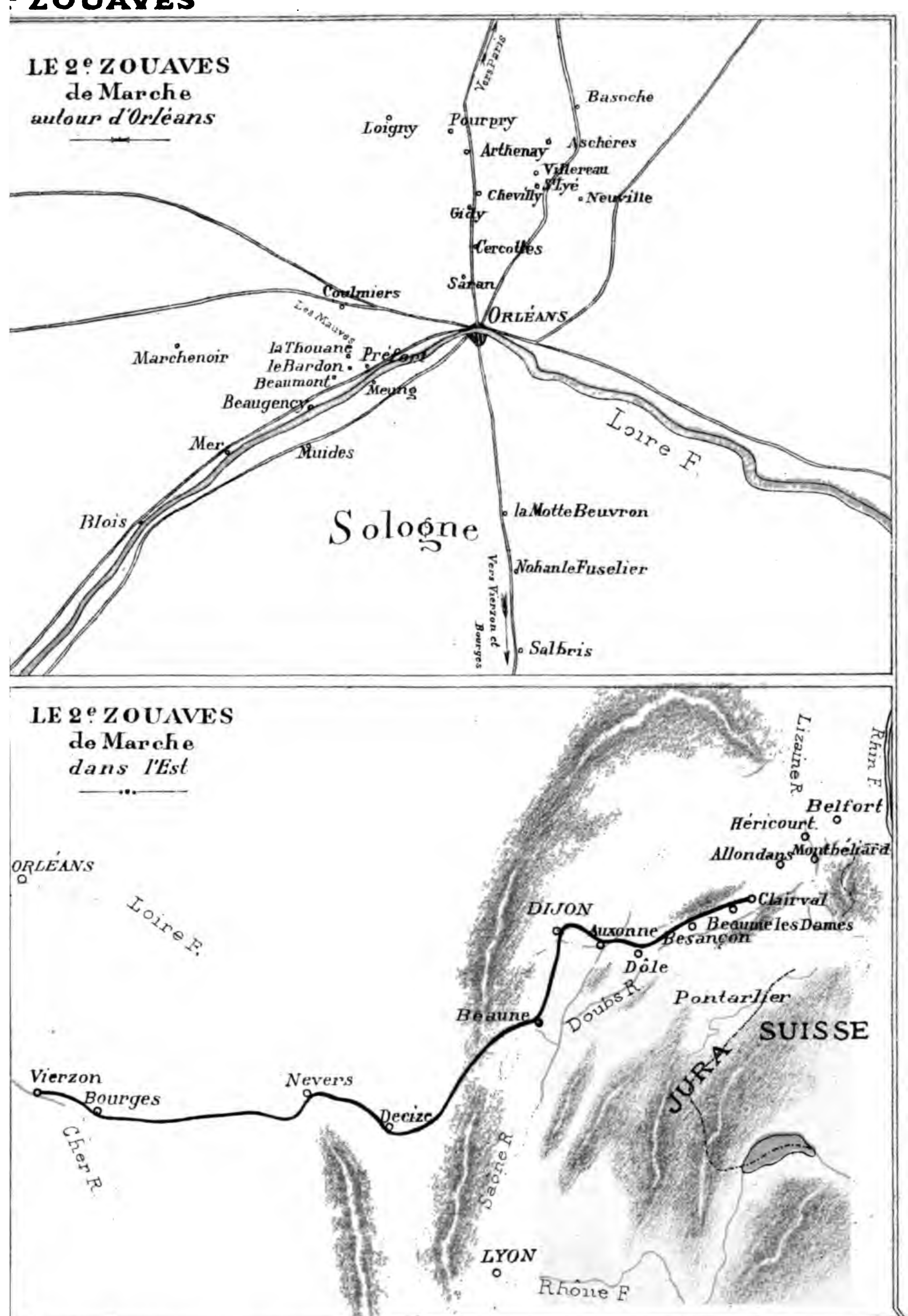



Dessiné par le Li[illegible] Spitz.




Imp. & Lith. P. PERRIER, Oran




Dessiné par le Lieut.ᵗ Joseph Spitz.

# CHAPITRE PREMIER

## Frœschwiller[1]

### (6 Août 1870)

---

SOMMAIRE. — La guerre est déclarée à l'Allemagne. — Le régiment s'embarque pour la France. — De Marseille à Strasbourg. — De Strasbourg à Frœschwiller. — Apparition de l'ennemi. — La matinée du 6 août. — Le 2e Zouaves entre dans Wœrth. — Combat désespéré dans le village. — La retraite. — Le soir de la bataille. — Récompenses accordées à la suite de la bataille.

La guerre est déclarée à l'Allemagne.

Les succès ininterrompus qu'elle avait remportés en Algérie, en Crimée, en Italie et au Mexique avaient donné à l'armée française une confiance aveugle en sa force et en son étoile. Invaincue jusque-là, la France s'estimait invincible et s'était endormie sur ses lauriers : le réveil devait être terrible.

Nous savons tous ce qu'a été cette guerre de 1870-71, lutte fatale où tout sembla se tourner contre nous, où la défaite, en dépit des sacrifices les plus

---

(1) Pour suivre ce chapitre et les suivants de ce livre, voir la carte de la campagne de 1870-1871, page 361.

pénibles et des deuils les plus cruels, aboutit finalement à la mutilation de notre Patrie.

Au souvenir de ces jours lugubres longtemps encore les larmes couleront de nos yeux.

Cependant, il nous restait encore quelque chose au milieu de tous ces revers qui nous accablaient sans relâche.

L'honneur! oui, l'honneur était sauf. Nos vainqueurs eux-mêmes, malgré leur haine, durent proclamer notre vaillance.

A d'autres il appartient de rechercher les causes de nos défaites, de dire les fautes commises. Quant à nous, notre rôle consiste à montrer qu'elle fut l'attitude de nos zouaves au cours de ces sanglantes journées. Nous savons ce qu'ils sont, ces zouaves, nous pouvons présumer déjà comment ils sauront accomplir leur devoir. Avec notre cher régiment, nous allons donc assister au sacrifice poussé jusqu'à la dernière limite, à l'héroïque dévouement qui ne connaît pour termes que la victoire ou la mort. Eux aussi ont pu dire : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

L'étude détaillée de l'action individuelle du régiment dans cette malheureuse campagne est là pour le prouver.

Le 15 juillet 1870, le gouvernement français déclarait la guerre à la Prusse.

Inutile de rappeler les causes si connues de cette guerre. Inutile aussi de dire ce qu'étaient, militairement parlant, la France et la Prusse au moment de sa déclaration. Les événements ne tardèrent pas à nous montrer cruellement l'infériorité, que nous ignorions, hélas! de notre organisation, mais dont notre ennemi, admirablement renseigné, était si bien au courant.

Le régiment s'embarque pour la France.

La nouvelle de la déclaration de la guerre à la Prusse parvint au régiment le 17 juillet; elle y fut accueillie avec cette joie débordante qu'avaient toujours manifestée les zouaves en pareille circonstance. La campagne du Maroc venait à peine de se terminer et déjà ils étaient impatients de repartir en guerre. Cette fois, d'ailleurs, il ne s'agissait plus d'une expédition restreinte, mais d'une campagne sérieuse, en Europe, d'une campagne qui devait mettre sur pied toutes les forces du pays.

Les trois bataillons du régiment étaient appelés à partir (1), ne laissant chacun en Algérie que leurs trois dernières compagnies, sous les ordres du major BRÉMENS.

Au moment où l'ordre de départ parvint au corps, les 1er et 3e bataillons

(1) Composition des bataillons au départ d'Algérie:

MM. DÉTRIE, colonel.
LE TOULLEC, lieutenant-colonel.
DUBOIS, officier payeur.
BELLANGIER, porte-drapeau.
DE TORCY, officier d'état-major.
PERET, médecin-major.

*1er Bataillon*

MM. FIGAROL, chef de bataillon; TULPIN, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | HURTEL. | CHÉREAU. | BAUDIN. |
| 2e | WAGNEZ. | BOUTIN. | DE LA RAITRIE. |
| 3e | WATRINGUE | MERLIN. | HÉNAUT. |
| 4e | DE LA BICHE. | DIGUET. | KUNTZ. |
| 5e | LAMOTHE. | GUÉNARD. | ROSTAND. |
| 6e | JOUNEAU. | BIHOURD. | DE LA LOBBE. |

*2e Bataillon*

MM. SOYE, chef de bataillon; OYSELET DE CHEVROZ, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | BEHIC. | HURTEL. | DES VOISINS. |
| 2e | DES MAZIZ. | DENIS. | LION. |
| 3e | LÉTONDOT | LEMONNIER. | WARION. |
| 4e | CRAMPARET. | ANGÉLI. | MAILLEY. |
| 5e | LUZEUX. | DESSIRIER. | LECLÈRE, |
| 6e | PRUDHOMME. | LASCROUX. | BELVÈZE. |

*3e Bataillon*

MM. COIFFÉ, chef de bataillon; RICHAUD, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | GRASSET. | HERSON. | GRANDINEAU. |
| 2e | ALLARD. | MIRAUCHOT. | CHEYLARD. |
| 3e | TOURET. | ABADIE. | CHAMEROIS. |
| 4e | FONVIELLE. | MERLET. | DE GOUÉ. |
| 5e | MILLION. | ROUSSEAU. | MONCADE. |
| 6e | PRÉVAULT. | DEVOS. | SOUDÉE. |

étaient en garnison à Tlemcen et à Magenta, le 2e à Oran, Ce fut une fois encore la fièvre des préparatifs, période à laquelle nous avons déjà assisté jadis. Le satisfaction des partants était remplacée chez ceux que le sort appelait à rester en Algérie par l'espoir de s'embarquer bientôt avec des renforts.

Dès le 19 juillet, le 2e bataillon, prêt à partir, s'embarque à bord de la *Moselle*. Le lieutenant-colonel Le Toullec part avec ce bataillon. Quelques jours après, les 20, 22 et 24, les deux autres bataillons, accourus à marches forcées à Oran, s'embarquent à leur tour avec le colonel Détrie et l'aigle sur les transports *Sinaï*, *Mæris* et *Indus*. Le point de débarquement est Marseille. La traversée fut joyeuse, mais trop lente au gré des zouaves qui avaient hâte d'arriver, craignant déjà de ne plus être des premiers à ouvrir le feu comme ils l'avaient toujours été jusqu'ici dans toutes les campagnes.

**De Marseille à Strasbourg.**

Du 22 au 27 juillet, les zouaves arrivent à Marseille. Là, ils apprennent la formation de l'*Armée du Rhin* et reçoivent l'ordre de gagner Strasbourg par voie ferrée. A Marseille, débarquent à tout instant les contingents de tous les corps d'Afrique. C'est dans les rues un enthousiasme indescriptible, un entrain sans bornes. Les zouaves du 2e fraternisent avec leurs rivaux de gloire des deux autres régiments. Confiants dans le succès, ils escomptent déjà des gloires futures. Les populations exaltées leur font une ovation chaleureuse au moment où s'ébranlent les trains qui doivent les conduire à Strasbourg et les zouaves répondent par leurs chants de victoire. Les wagons disparaissent sous les fleurs et la verdure dont ils sont ornés, et, sur leur passage, on se presse pour les acclamer, ces légendaires vétérans de l'Armée d'Afrique.

« Elles sont belles à voir, dit un témoin oculaire, ces troupes bronzées, la « force et la vie débordent en elles, et leur enthousiasme semble se traduire en « un insolent défi jeté à la destinée du champ de bataille; se sont les régiments « de l'Alma, Inkermann, de Magenta et du Mexique[1]. »

Le 29 juillet, le 2e Zouaves est tout entier réuni à Strasbourg et campe sur le Polygone. Presque tout le 1er Corps de l'*Armée du Rhin* se trouve

(1) E. Demas. *De Frœschwiller à Paris.*

rassemblé là sous le commandement du maréchal DE MAC-MAHON. Il est en grande partie composé de troupes d'Algérie. L'organisation des grosses unités n'est pas encore achevée. Le régiment fait partie d'abord de la 2e brigade (général LEFEBVRE), de la 3e division (général RAOULT), du 1er Corps (maréchal DE MAC-MAHON).

Quelques jours plus tard, un ordre général du Corps d'armée, modifiant la composition des brigades, place le 2e Zouaves dans la 1re brigade (général LHÉRILLIER) de la même division.

Les camarades de la brigade du régiment sont le 36e de ligne et le 8e chasseurs à pied. La plus grande animation règne dans la ville pendant les derniers jours de juillet. Ce sont des troupes qui arrivent sans cesse et auxquelles une patriotique et confiante population fait un accueil triomphal. Les zouaves surtout font l'admiration des Strasbourgeois par leur crâne allure et leur façon de vivre à l'africaine.

C'est à Strasbourg que le régiment reçoit lecture de la proclamation suivante de l'Empereur à l'Armée :

Soldats !

« Je viens me mettre à votre tête pour défendre l'honneur et le sol de la Patrie.

« Vous allez combattre une des meilleures armées de l'Europe, mais d'autres, « qui valaient autant qu'elle, n'ont pu résister à votre bravoure. Il en sera de « même aujourd'hui. La guerre qui commence sera longue et pénible, car elle « aura pour théâtre des lieux hérissés d'obstacles et de forteresses; mais rien « n'est au-dessus des efforts persévérants des soldats d'Afrique, de Crimée, « d'Italie et du Mexique. Nous prouverons une fois de plus ce que peut une armée « française animée du sentiment du devoir, maintenue par la discipline, enflam- « mée par l'amour de la Patrie.

« Quel que soit le chemin que nous prenions hors de nos frontières, nous y « trouverons les traces glorieuses de nos pères. Nous nous montrerons dignes « d'eux. La France entière vous suit de ses vœux ardents et l'univers a les yeux « sur vous. De nos succès dépend le sort de la liberté et de la civilisation.

« Soldats, que chacun fasse son devoir, et le Dieu des armées sera avec « nous !

« NAPOLÉON. »

L'aveugle confiance que dénote la proclamation qu'on vient de lire était partagée alors par toute l'armée. Cependant, les zouaves, impatients, les

regards sans cesse tournés vers l'est, attendent l'ordre de passer sur la rive droite du Rhin.

De Strasbourg à Frœschwiller.

Tandis que le 1er Corps de l'*Armée du Rhin* se concentrait à Strasbourg, les sept autres corps, la Garde impériale, les réserves de cavalerie, d'artillerie et du génie se rassemblaient également sur la frontière.

En même temps, treize corps d'armée allemands, partagés en trois armées, arrivaient de leur côté sur le Rhin. Nous ne croyons pas inutile ici de rappeler la situation respective des deux armées le 2 août : les lignes qui vont suivre et que nous empruntons à l'*Histoire Militaire contemporaine* du lieutenant-colonel Canonge nous dirons d'avance pourquoi ont échoué tant d'héroïques efforts, tant de sacrifices désespérés au milieu desquels brillent ceux du régiment.

« A la date du 2 août, l'armée allemande partagée en trois masses, présentant « un effectif de 415,800 hommes et 1,288 pièces (non compris la 2e réserve) est « concentrée entre Trèves et Germesheim, sur un front d'environ 150 kilomètres ; « munie du nécessaire, elle est prête à se porter en avant sous le commandement « d'un roi sain de corps et d'esprit.

« A la même date, l'armée française, fractionnée en huit groupes, dont « l'effectif s'élève à 240,000 hommes et 1,080 pièces, est éparpillée de Belfort « à Thionville, par Wissembourg et Sarreguemines, sur un front de plus de « 350 kilomètres ; les corps sont encore incomplètement approvisionnés et si peu « en état d'entrer en campagne, que le maréchal de Mac-Mahon n'a pu indiquer « pour son corps d'armée que la date du 10 août. Les cartes même font défaut, « alors que les officiers allemands sont abondamment pourvus de notre carte « au 1/80,000e ; les officiers français ont, il est vrai, reçu un informe et ridicule « croquis intitulé : « *Carte des routes conduisant au Rhin...* »

Enfin, le 1er Corps reçoit l'ordre de se porter en avant, et le 2 août, le régiment quitte son camp du Polygone à six heures du matin avec la 3e division pour se porter sur Haguenau. Beaucoup de Strasbourgeois, déjà amis des zouaves, les accompagnent pendant quelques kilomètres, sur la route, puis, les adieux se font de part et d'autre, et, tandis que la marche se poursuit, joyeuse et gaie, à l'ombre des arbres qui bordent le chemin, les

souhaits de succès résonnent longtemps au fond du cœur de ceux qui s'en vont maintenant vers le nord, vers l'ennemi, vers la gloire.....

Haguenau est à 20 kilomètres de Strasbourg: les zouaves y arrivent vers trois heures de l'après-midi et campent immédiatement aux abords de la ville. L'ennemi n'est pas encore signalé; cependant, quelques zouaves partent avec le lieutenant MIRAUCHAUX qui commande le campement de la brigade; aidés des brigades forestières de Haguenau, ils explorent les bois qui bordent le Sauerbach et vont reconnaître les emplacements du camp pour le lendemain. Pas un incident ne vient troubler leur mission.

Le 4, le régiment campe avec sa division aux environs de Wœrth; le bivouac des zouaves est installé au nord du village, près de la route qui conduit à Nechwiller.

Dans la matinée, un grondement sourd se fait entendre dans le lointain, du côté du nord-est. Les zouaves reconnaissent le bruit du canon: la campagne s'ouvrait. Les patrouilles envoyées reviennent sans avoir rien remarqué.

C'était la 2e division du 1er Corps qui se trouvait engagée à Wissembourg. Anxieux, les zouaves attendent des nouvelles. Vers la fin de la journée ils apprennent l'issue du combat: la 2e division, isolée, venait de se heurter à trois corps d'armée allemands et, après une lutte héroïque, elle avait été obligée de battre en retraite.

L'arrivée de l'ennemi était imminente.

Immédiatement, la 3e division prend ses emplacements de combat.

Deux fois, le régiment doit changer de position : déjà apparaît le désordre dans le commandement supérieur.

Enfin, le 5, les zouaves sont installés entre Frœschwiller et Elsasshausen, face à Wœrth; à leur droite est le 8e bataillon de chasseurs à pied, à leur gauche le 36e de ligne.

La journée du 5 se passe sans incidents: les divisions du 1er Corps viennent s'installer autour de Frœschwiller. Ni les grand'gardes, ni les reconnaissances ne signalent l'approche de l'ennemi: on est sans nouvelles de l'armée allemande.

**Apparition de l'ennemi.**

Pendant toute la nuit du 5 au 6 août, les zouaves sont en éveil; des reconnaissances, qui comprennent plusieurs compagnies du régiment, sillonnent

l'espace compris entre les grand'gardes installées en face de Wœrth et le village ; elles poussent même jusque sur les crêtes de la rive gauche du Sauerbach, mais, au petit jour, lorsqu'elles rentrent au camp, elles n'ont point encore aperçu l'ennemi.

Rien donc ne présage un engagement pour la journée, et le 1er Corps, en position, attend les événements.

Cependant, au moment même où des troupes de cavalerie rentrent au camp français à Frœschviller, n'apportant aucun renseignement sur l'armée allemande, sur les crêtes qui dominent Wœrth à l'est, apparaissent subitement des reconnaissances ennemies.

Il est six heures du matin. A ce moment la situation du régiment est la suivante. Les trois bataillons déployés occupent l'espace compris entre la route de Frœschviller à Wœrth et le village d'Elsasshausen ; le 1er bataillon à droite de la ligne est installé un peu en avant de ce village. Les grand'gardes surveillent Wœrth.

Tout à coup, quelques coups de feu isolés éclatent dans le silence. Les reconnaissances prussiennes, composées d'infanterie et de cavalerie, viennent de pénétrer dans Wœrth et tiraillent contre nos sentinelles de grand'gardes. Le feu est lent d'abord, mais bientôt un premier coup de canon se fait entendre. Alerte ! En un clin d'œil les zouaves sont prêts. L'un deux accourt en toute hâte vers le colonel ; il vient des grand'gardes et apporte le renseignement suivant :

Une forte fraction ennemie occupe Wœrth : elle est appuyée par quelques pièces d'artillerie établies en batterie sur la crête à l'est du village.

Impatients, les zouaves attendent des ordres. Ils voudraient déjà se lancer sur l'ennemi. Mais il faut se contenir, car la faiblesse de l'attaque n'indique encore qu'une simple reconnaissance de sa part.

Brusquement, vers la gauche, du côté de Gœrsdorf, la canonnade commence à gronder ; en même temps une vive fusillade s'engage entre l'ennemi et la gauche de la 3e division qui le contient facilement. Les zouaves doivent attendre encore. A tout instant on signale l'entrée en ligne de nouvelles forces ennemies. C'est bien une bataille qui commence. Il est sept heures.

La matinée du 6 août.

Afin de donner plus de précision aux détails de la bataille à laquelle nous

allons maintenant assister avec le 2e Zouaves, il nous paraît indispensable de dire en quelques mots la situation des deux adversaires en ce moment et de donner ensuite une idée d'ensemble de cette terrible journée. Ce cadre, une fois tracé, nous suivrons plus exactement les péripéties du régiment.

A la suite de l'échec du 4 août à Wissembourg, l'Empereur avait décidé la réunion en armées des divers Corps éparpillés sur la frontière. Le maréchal DE MAC-MAHON devait grouper sous ses ordres les 1er, 5e et 7e Corps. Mais seule, la 1re division du 7e Corps peut la rejoindre avant le 6, et encore, sans son artillerie. Le matin du 6, le Maréchal n'avait donc sous la main que cinq divisions dont trois très faibles, deux divisions de cavalerie, 168 bouches à feu, soit 36 à 38,000 hommes. Les points occupés étaient les suivants, sur la rive droite du Sauerbach : à l'extrême gauche, entre Nechwiller et Frœschwiller, la 1re division ; à droite, d'Elsasshausen à Morsbronn, la 4e division ; au centre, de Frœschwiller à Elsasshausen, la 3e division ; en réserve, la 1re division du 7e Corps et la cavalerie, entre Frœschwiller et Elsasshausen.

Du côté de l'ennemi, la IIIe armée, celle du PRINCE ROYAL DE PRUSSE, après son succès de Wissembourg, prolongeant son mouvement offensif, se dirige vers le sud en quatre colonnes comprenant les forces suivantes : IIe Corps bavarois, Ve Corps prussien, XIe Corps prussien et le Ier Corps bavarois.

Cette marche de la IIIe armée allemande amène ainsi le Ve Corps prussien en contact à Wœrth avec le 1er Corps français. La fusillade engagée autour de Wœrth fait croire à un combat que ne désire pas le PRINCE ROYAL. Immédiatement le IIe Corps bavarois se porte sur la gauche de notre ligne par Lauguensoulzbach vers Frœschwiller. Jusqu'à midi, les deux corps allemands combattent seuls, la lutte est indécise. De midi à cinq heures du soir, après un temps d'arrêt, la ligne allemande, renforcée successivement par le Ier Corps bavarois, et le XIe Corps prussien, nous écrase sous le nombre, malgré une résistance désespérée et nous oblige à la retraite.

Revenons maintenant au 2e Zouaves que nous avons laissé en position en face de Wœrth, c'est-à-dire au centre même de l'action qui va s'engager et dont les grand'gardes, à 300 mètres du village, sont aux prises avec les tirailleurs ennemis de plus en plus nombreux. En même temps qu'augmente dans Wœrth et sur la ligne du Sauerbach le nombre des assaillants, sur la hauteur, à côté de la batterie prussienne déjà installée, de nouvelles pièces d'artillerie viennent se placer et ouvrent un feu intense sur la 3e division :

60 canons, tirant à 2,500 mètres avec une justesse remarquable, concentrent maintenant leurs boulets sur un étroit espace et atteignent les réserves les plus éloignées. En vain, notre artillerie, inférieure en nombre et en portée, s'efforce-t-elle de riposter.

Les pertes commencent à être sérieuses. Plusieurs compagnies du 2e Zouaves, en tirailleurs dans les vignes et dans les houblonnières, voyant leur impuissance, s'avancent sur Wœrth. Déjà, en sens inverse, les troupes ennemies ont franchi la rivière et escaladent le versant opposé. En tête, marchent les grenadiers du roi. Les zouaves alors s'arrêtent, se blottissent dans des vergers pour n'être pas aperçus et attendent le choc.

A droite et à gauche, sur toute la ligne, le combat est devenu intense, les bordées de mitraille se croisent en tous sens, fauchant les arbres et labourant le sol.

Tout à coup, les Prussiens apparaissent à la lisière des vergers. Une formidable décharge les accueille en même temps qu'un hurlement rauque : ce sont les zouaves qui se dressent. Les premiers rangs de l'ennemi s'abattent, les autres s'arrêtent.

Sans leur donner le temps de se reconnaître, les zouaves bondissent sur les Allemands comme des bêtes fauves. En un clin d'œil, la place est nettoyée jusqu'à la rivière que repassent en désordre ceux que les terribles baïonnettes n'ont pas cloués au sol. Alors seulement, lorsque la route est libre, les zouaves songent à se compter ; ils sont à peine deux cents et complètement isolés du reste des troupes. Là-haut, sur la crête opposée, apparaissent de nouvelles lignes ennemies et de nouveaux canons. Il faut battre en retraite pour rejoindre le régiment. Rampant de buissons en buissons, les quelques zouaves qui viennent de fournir cette première charge retournent à leur place de combat, près de leurs camarades.

Il est onze heures. Une deuxième fois, à travers les arbres, apparaissent les têtes des lignes prussiennes qui ont de nouveau franchi le Sauerbach.

Les 2e et 3e bataillons du 2e Zouaves, auprès desquels se trouve en ce moment le général LHÉRILLIER, « piétinent sur place et demandent à grands cris de se précipiter sur l'ennemi. » Impassible, le général observe les lignes prussiennes qui s'avancent.

Les mains des zouaves se crispent rageusement sur les fusils. L'instant va être décisif.

Tout à coup, le général, levant en l'air son épée, se tourne vers les zouaves. Au même instant,

Le régiment entre dans Wœrth.

« un hurlement de : En avant! s'échappe de la poitrine de ces impétueux soldats « et couvre le bruit des clairons sonnant la charge.

« Les deux bataillons s'élancent en avant en poussant des cris féroces. A la « vue des zouaves se levant et bondissant à la charge, les invincibles vétérans « de la Garde royale reculent en désordre, et, laissant derrière eux le chemin « jalonné de cadavres, courent se réfugier dans les jardins et derrière les clôtures « qu'ils rencontrent autour de Wœrth.

« En bas du coteau, une colonne ennemie, forte d'environ un millier « d'hommes, attend le moment de faire irruption. Cette masse prend immédia- « tement la fuite, et, jetant à terre casques et fusils, rentre dans le village (1). »

« L'élan de nos soldats, dit le rapport officiel du capitaine Béhic, fut tel, « qu'en peu d'instants, les Prussiens furent chassés à la baïonnette de Wœrth « et refoulés au delà de la rivière. »

Mais déjà les zouaves sont tombés par centaines autour de leurs héroïques chefs; plus un seul officier supérieur ne reste debout.

Dans le village de Wœrth où ils sont maintenant, les zouaves du régiment soutiennent une lutte acharnée; des fenêtres, des toitures, des soupiraux, les balles partent en tous sens. Mille combats séparés se livrent autour de chaque maison: la mairie, l'église, le cimetière, véritables forteresses bondées de Prussiens, vomissent la mort sur les zouaves qui, fous de rage, malgré leurs pertes, ne veulent pas se retirer.

Combat désespéré dans le village.

Que d'actes héroïques accomplis là resteront à jamais ignorés! une compagnie arrête un bataillon prussien dans une impasse et l'anéantit complète-

(1) Dick de Lonlay. *Français et Allemands.*

ment; prise elle-même à dos par les renforts ennemis, elle est détruite à son tour.

Vers midi cependant, le combat se ralentit un peu : les deux corps d'armée allemands qui luttent contre le 1er Corps français n'ont pu réussir à le repousser, les autres corps allemands arrivent à peine sur le champ de bataille ; les zouaves espèrent un moment avoir arraché la victoire.

Profitons de ce moment d'accalmie pour jeter un coup d'œil sur le théâtre de cette action où le 2e Zouaves, comme aux plus beaux jours de son histoire, est en train de s'illustrer.

« Le champ de carnage offre alors un spectacle imposant et terrible. Plusieurs « fermes incendiées par les obus brûlent près de Wœrth et le vent d'est pousse « la fumée comme un sombre voile au dessus des combattants.

« Dans le chemin creux et défoncé qui passe au bas des vignes et qui conduit « à Spachbach en suivant le cours du Sauerbach, la lutte a été sanglante; les « Prussiens, descendant du haut, ont dû traverser le cours d'eau sous le feu de « nos bataillons; le talus en terre qui borde la route est criblé de balles « françaises qui y ont tracé leurs sillons.

« A Wœrth, la prairie est littéralement couverte de casques, de fusils, de « chevaux éventrés et de capotes prussiennes.

« Dans le village, les toitures crevassées, le clocher de l'église percé à jour, « les vitres brisées, les murs étoilés par les balles ou la mitraille disent éloquem- « ment quelle a dû être la fureur de la lutte (1). »

Brusquement, la fusillade qui s'était ralentie reprend, et, dominant le village en flammes, des nuées d'Allemands apparaissent sur la crête. Il est midi et demi. Les têtes de colonnes du XIe Corps entrent en ligne: la formidable batterie qui s'est installée de Gunstett à Wœrth s'accroît encore.

Écrasés sous le nombre, les zouaves doivent quitter Wœrth et revenir sur la position qu'ils occupaient le matin.

« Nos soldats sont furieux, dit l'historien de la guerre de 1870, auquel nous « empruntons ces lignes; des pleurs de rage mouillent leurs yeux.

« Être ce que nous sommes, disent les zouaves indignés, et fuir! Retournons,

(1) Dick de Lonlay. *Français et Allemands.*

« retournons, et cassons-leur la gueule! D'un seul et même mouvement, les « zouaves font demi-tour, et, bondissant avec un admirable élan, vont planter « leurs baïonnettes dans le ventre des grenadiers du roi GUILLAUME (1). »

Cette nouvelle charge qui a remené les zouaves dans Wœrth les a réduits encore. Il leur est impossible désormais de résister. Ils ont fait déjà plus que leur devoir. Le PRINCE ROYAL, qui est arrivé en personne dans Wœrth, lance sur eux toute l'infanterie qu'il trouve devant lui et jusqu'à des sections de pontonniers. Sous ces forces décuples, le régiment doit évacuer le village.

« Les vaillants zouaves de RAOULT reculent décimés en frémissant de rage. « Une compagnie entière de ce régiment, plutôt que de reculer, se fait écharper. « Les survivants, cernés dans une prairie, les cartouchières vides, les sabres-« baïonnettes brisés, jettent avec rage leurs armes inutiles, et se croisant les « bras sur la poitrine: « Tuez-nous donc, bouchers! » s'écrient-ils dans un « accès de désespoir sublime aux fantassins de FISBACH qui les fusillent prudem-« ment, à distance.

« Après l'échec des zouaves, les Prussiens débouchent de Wœrth et commen-« cent à gravir la route de Frœschwiller (2). »

Et toujours, là-haut, sur la crête qui domine la rive gauche du Sauerbach, surgissent de nouvelles troupes allemandes et de nouvelles pièces qui viennent s'écrouler dans la fournaise du champ de bataille. Le flot ennemi monte vers Frœschwiller, tandis qu'en avant de lui, son artillerie lui balaie la route. Cramponnés au sol, les zouaves des 2e et 3e bataillons ne reculent que pied à pied, chargeant à tout instant l'ennemi dix fois supérieur et l'obligeant à arrêter sa marche.

Sous la mitraille qui fait rage, le général LHÉRILLIER parvient même à former une ligne suprême de contre-attaque: à droite les chasseurs du 8e bataillon, au centre les zouaves du 2e régiment, à gauche le 36e de ligne, en tout 3,000 hommes à peine. Le général lève alors son képi au-dessus de sa tête et crie une fois encore: « En avant! » Puis il s'élance au galop de son cheval dans la direction de Wœrth. Derrière lui, chasseurs, lignards et zouaves s'ouvrent une dernière fois à coups de baïonnette une route sanglante jusqu'au

(1) DICK DE LONLAY. *Français et Allemands.*
(2) DICK DE LONLAY. *Français et Allemands.*

village. Cette héroïque folie, suscitée par le désespoir, ne sert à rien: 60,000 hommes entourent et écrasent la petite colonne qui, parvenue au village, doit revenir en arrière, criblée d'obus et de balles.

La retraite.

Il est quatre heures. Lentement, les survivants du 2e Zouaves, avec les débris de la division RAOULT, se retirent vers Frœschwiller, tenant un à un tous les mouvements de terrain.

Profitant d'une charge de cuirassiers, le capitaine BÉHIC, le plus ancien des officiers qui restent encore debout, rallie les zouaves. Ils sont 250 qui viennent se grouper autour de lui. La petite troupe entre dans Frœschwiller. Mais bientôt, le village, incendié par les obus prussiens, doit être évacué. La retraite se fait alors, lente et calme, sur Reischoffen.

Tout à coup, l'un des zouaves s'écrie: « Et l'aigle ? Où est l'aigle ? L'aigle du 2e Zouaves a disparu ! » L'émoi est à son comble. On se rappelle l'avoir vue pour la dernière fois à l'entrée de Frœschwiller. C'est là qu'elle doit être; mais l'ennemi est dans le village. Le capitaine BÉHIC s'adresse à ses 250 hommes : « Zouaves, pouvons-nous abandonner notre vieille aigle jusqu'ici victorieuse, notre drapeau décoré à Magenta ? » — « En avant! plutôt la mort! » répondent les zouaves. Alors, la petite troupe, conduite par son capitaine, s'avance toute seule vers Frœschwiller pour y reprendre son drapeau ou mourir.

A quelques centaines de mètres avant d'arriver au village, elle rencontre le maréchal DE MAC-MAHON qui demande au capitaine BÉHIC le motif de son retour — : « Nous allons chercher notre drapeau, resté à Frœschwiller » — Votre drapeau répond le Maréchal, avec tous les autres, a été transporté à Reischoffen par mon ordre, vous l'y retrouverez. Tout est fini maintenant, la bataille est perdue. »

Au même instant, des éclaireurs ennemis apparaissent sur la lisière du bois du côté d'Elsasshausen. Le Maréchal, très ému, félicite les zouaves pour ce dernier acte d'héroïsme qu'ils voulaient accomplir et les faits déployer en tirailleurs pour ralentir la marche de l'ennemi. Puis, les zouaves rétrogradent lentement jusqu'à Reischoffen.

Le soir de la bataille.

Peu à peu, le bruit du canon s'est éteint; le calme succède maintenant à l'horrible fracas de toute cette lugubre journée. La nuit arrive.

Sur la route sombre, bordée d'arbres, qui conduit à Saverne, se succèdent sans relâche des détachements de soldats. Ce sont les débris du 1er Corps d'armée. Voici les zouaves du 2e Régiment conduits par le capitaine BÉHIC. Ils sont à peine 500 qui marchent tristement, sans dire une parole. Chacun d'eux songe à ce qui vient de se passer. Enfants gâtés de la victoire, ils ne peuvent comprendre comment ils ont dû reculer; pourtant, ils ont, comme toujours, fait l'impossible.

Dans cette lutte du 36,000 hommes contre 115,000 qui a duré plus de douze heures, comment dire ce qu'ils ont été? Hélas! les chiffres seuls sont assez éloquents pour le faire.

Ce matin, le régiment comptait 1,924 hommes et 65 officiers; maintenant 1,088 hommes et 47 officiers sont couchés, morts ou blessés sur le champ de bataille [1]. A lui seul, le régiment à plus du cinquième des pertes de tout le Corps d'armée. Sur les 836 hommes qui lui restent encore, 500 environ sont là, en retraite vers Saverne, les autres sont perdus, égarés dans les bois où ils luttent encore peut-être, mourant de faim, n'ayant rien mangé depuis la veille, errant à la recherche de leur régiment.

Dans son rapport sur la bataille du 6 août, le capitaine BÉHIC, resté le plus ancien officier valide du régiment, rend compte qu'il ne peut citer les noms d'un grand nombre d'hommes qui mériteraient d'être cités, car les cadres des compagnies auxquelles appartiennent ces hommes sont restés en entier sur le champ de bataille.

Voilà ce que fut le régiment pendant cette fatale journée de Frœschwiller si resplendissante pour les zouaves, en dépit de la défaite.

Est-il besoin maintenant de rejeter une accusation criminelle et injuste portée au lendemain de nos malheurs contre ces zouaves que nous venons de voir à l'œuvre ?

---

(1) Officiers tués: Commandants : FIGAROL, SOYE ; capitaines : DE CHEVROZ, RICHAUD, LAMOTHE, MILLION, FONVIELLE ; lieutenants : CHÉREAU, GUÉNARD, BOUTIN, MERLIN, LÉON : sous-lieutenants : BAUDIN, LECLERC, CHAMEROY, GRANDINEAU, BELVEZE.

Officiers blessés: Colonel DÉTRIE ; lieutenant-colonel : LE TOULLEC ; commandant : COIFFÉ ; capitaines : TULPIN, HURTEL, LÉTONDOT, LUZEUX, WAGNEZ, WATRINGUE, DE LA BICHE, PRUDHOMME, PRÉVAULT, JOUNEAU ; lieutenants : LASCROUX, HURTEL, DESSIRIER, DIGUET, DEVOS, LEMONNIER, ROUSSEAU, MAILLEY, DE TORCY ; sous-lieutenants : SOUDÉE, KUNTZ, CHEYLARD, DES VOISINS, HÉNAULT, DE LA LOBBE, DUBOIS, DE GOUÉ ; LEPAGE, médecin aide-major.

Montrons leur à ces critiques malveillants qui ont osé mettre cette défaite du 6 août sur le compte de la prétendue indiscipline des troupes d'Afrique, montrons leur sur le champ de bataille de Frœschwiller ces 1,088 zouaves et ces 47 officiers du régiment tombés glorieusement, dont beaucoup exhalent maintenant leur dernier râle, montrons leur, sur la route de Saverne, cette petite troupe qui marche, calme et en ordre, dans la nuit: ce sont les survivants du 2e Zouaves; pas un, malgré le malheur qui vient de s'abattre sur eux, n'a perdu cet espoir indomptable qui seul, les fait vivre encore. Ils le prouveront bientôt à Sedan.

En attendant, vrais fils des vieux gaulois, leur gaieté se rallume déjà dans leurs yeux et jette son mâle défi au sort malheureux qui les accable!

Et ce sont ceux-là qu'on accuse! gloire à eux plutôt! *Gloria Victis!*

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches du 1er Corps. — Rapport du capitaine commandant le régiment sur la bataille de Frœschwiller. — Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Récompenses accordées à la suite de la bataille de Frœschwiller

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officiers : MM. PRÉVAULT, ALLARD, capitaines.
Chevaliers : MM. PRUDHOMME, JOUNEAU, capitaines.

Chevaliers : MM. MERLET, ANGÉLI, lieutenants.
PÉRAUD, BASTIDE, sergents.

La médaille militaire a été conférée à ROUOY, sergent; BOUNET, sapeur; BRINIS, ORAJE, BOUQUIN, BLANCHET, VIGOR, DUCOURTION, RIALLOUD, ROUSSIER, zouaves.

Sont promus :

Chefs de bataillon : MM. BÉHIC, TOURET, capitaines.
Capitaines : MIRAUCHAUX, MALVY, LASCROUX, LEMONNIER, HUGUET, BIHOURD, DE BREUIL, ABADIE, lieutenants.
Lieutenant : WARION, sous-lieutenant.

Lieutenants : MM. DE LA RAITRIE, DE GOUÉ, DE THELLIOL, DES VOISINS, sous-lieutenants.
Sous-lieutenants : DE POUTHON, STÉPHANI, BISSIÈRES, FRŒNKEL, LERCOLIN, MARC, sergents.

# CHAPITRE II

## Retraite sur Châlons et Marche sur Metz

SOMMAIRE. — Le régiment à Saverne. — De Saverne à Châlons. — Les Zouaves à Châlons. — De Châlons à Sedan.

Le régiment à Saverne.

Après avoir marché toute la nuit, les survivants du 2e Zouaves qui se sont groupés autour du capitaine BÉHIC arrivent à Saverne le 7 août au matin. Là, les premières dispositions sont prises pour se garder contre l'ennemi qui peut avoir poursuivi les débris du 1er Corps. Mais les Prussiens ne paraissent pas : la poursuite s'est en effet arrêtée peu après la fin de la bataille. La journée du 7 est alors employée par les zouaves à se réorganiser tant bien que mal. La résistance désespérée qu'ils ont faite la veille a non seulement couché un grand nombre des leurs sur le champ de bataille, mais elle a encore complètement désorganisé les unités. Plus de bataillons, plus de compagnies maintenant. Des groupes d'hommes de toutes les unités se sont réunis au hasard auprès des quelques officiers valides qui restent.

Beaucoup de ceux du régiment qui ne sont pas demeurés tués ou blessés sur le théâtre du combat ne se sont pas dirigés sur Saverne : l'issue de la bataille avait été si peu prévue que ce point de retraite n'avait pas été indiqué auparavant en cas d'échec. Aussi, dans le désarroi de la défaite, beaucoup d'hommes ont pris une autre route : ils ont gagné Haguenau, puis Strasbourg. Dans le nombre, il y a des zouaves du 2e Régiment. A peine

arrivés dans la place de Strasbourg, ils se réunissent à des zouaves du 3e régiment et forment une compagnie de zouaves qui prend part à la défense de la ville. Chargée de la résistance dans la citadelle, cette compagnie improvisée aura pendant le bombardement de Strasbourg le quart de son effectif atteint par les obus.

Quant au gros du régiment, réuni à Saverne, il passe la journée du 7 à se reformer. Depuis vingt-sept heures les zouaves n'ont pas mangé ; leurs sacs, qu'ils avaient déposés, près de Frœschwiller, avant le combat, pour être plus alertes en courant à l'ennemi, y sont restés et ont augmenté le butin du vainqueur.

En attendant que les vivres arrivent, car ceux que l'on trouve à Saverne sont insuffisants et l'on a dû en faire venir de Sarrebourg par chemin de fer, le capitaine Béhic reconstitue le régiment à deux bataillons de six compagnies, mais les compagnies sont réduites à l'état de squelettes et les cadres manquent. Cependant, tous les blessés qui ont pu suivre ont marché avec le régiment.

Bivouaqués en arrière de la ville, à gauche de la route de Phalsbourg, les zouaves réparent de leur mieux leurs effets et leurs chaussures et nettoient leurs armes : en même temps, ils surveillent la plaine. Vers quatre heures et demie de l'après-midi, une reconnaissance de cavalerie envoyée à l'est revient en signalant l'approche de la cavalerie ennemie : une assez forte artillerie l'accompagne.

« D'après la poussière que soulève cette colonne ennemie, dit le *Journal des* « *Marches du Corps d'Armée,* et qui se voit de Saverne, elle paraît se diriger vers « les hauteurs au nord de Saverne, et menacer de couper notre ligne de retraite « sur Phalsbourg. Les pertes éprouvées par le 1er Corps dans la journée du 6, « surtout en cadres, la fatigue des troupes à la suite de la bataille et de la marche « de nuit longue et pénible qui l'a suivie, ont profondément désorganisé les « régiments.

« Dans cet état de choses, il est à craindre qu'une attaque subite contre la « ville ouverte de Saverne ne puisse être repoussée et que la retraite du 1er Corps « ne se change en déroute. En conséquence, le maréchal donne l'ordre de « continuer le soir même la retraite sur Sarrebourg, Phalsbourg n'ayant pas « de vivres à fournir au Corps d'armée. »

Le régiment a l'honneur d'être désigné pour protéger la retraite. Aussi,

pendant que les troupes du 1er Corps s'écoulent sur la route de Sarrebourg, les zouaves restent à Saverne, face à la direction où l'ennemi a été signalé; puis, quand la colonne tout entière a quitté son bivouac et qu'elle est en sûreté sur la route, le 2e Zouaves se retire à son tour, formant l'arrière-garde du corps d'armée. Il est alors huit heures du soir.

De Saverne à Châlons.

Il fait nuit noire. La colonne traverse les grands bois qui s'étendent entre Saverne et Phalsbourg. A chaque instant les zouaves, à l'arrière-garde, doivent s'arrêter, soit parce que la tête ralentit son allure en franchissant un obstacle, soit parce que l'ennemi devient plus menaçant. Aussi, la marche est-elle lente et pénible. Le régiment n'arrive à Phalsbourg que le matin. Mais le moment n'est pas venu encore de se reposer et la marche continue sur Sarrebourg.

L'ennemi a disparu et la retraite s'accélère. Vers midi, les zouaves entrent enfin dans Sarrebourg et s'installent au bivouac sur la rive droite de la Sarre. Là, le régiment prend alors un instant de repos: des vivres sont touchés au moyen de réquisitions, mais, privés de leurs ustensiles de campement, les zouaves sont obligés de recourir à leur vieille expérience de la vie d'Afrique pour faire cuire leur repas. Enfin, dans une marmite, trouvée à point dans quelque ferme abandonnée, la soupe chante joyeusement et, pour la première fois depuis la veille de Frœschwiller, nos *chacals* peuvent manger quelque chose de chaud. Ils sont assis maintenant en rond autour du feu et causent entre eux. Mais ce ne sont plus ces gaies causeries d'antan, celles de Crimée ou du Mexique, où chacun, avec cette verve endiablée que nous avons eu tant de fois occasion d'admirer, racontait ses prouesses. Quelque chose pèse maintenant sur leur âme héroïque. Ils se souviennent de Frœschwiller, et, si leur espérance d'une éclatante revanche n'est pas encore perdue, du moins leur attitude et leurs discours sont plus graves.

De temps en temps aussi, ils s'animent et s'emportent dans un noble accès de colère contre ces Prussiens qu'ils n'ont pu arrêter. Ce qui les trouble surtout, c'est cette retraite. Où vont-ils? Jusqu'où reculeront-ils ainsi? Pourquoi ne pas marcher en avant au contraire et faire payer cher à l'ennemi sa victoire du 6? Voilà leurs pensées en ce moment à ces vieux zouaves.

Hélas ! cette retraite sur Sarrebourg n'est que le prélude d'une autre retraite.

« La désorganisation du 1ᵉʳ Corps d'armée à la suite du combat de Frœsch-
« willer est telle, dit le *Journal des Marches*, qu'il n'est pas possible de compter sur
« lui encore dans une nouvelle rencontre de l'ennemi, avant qu'il n'ait été pourvu
« aux vacances existant dans les cadres et que les hommes n'aient pu être munis
« des effets de campement de première nécessité qu'ils ont perdus. Le maréchal
« décide alors qu'on continuerait la retraite sur Châlons où se trouvent de
« nombreux approvisionnements de toutes sortes et où des renforts pourront être
« amenés facilement par chemin de fer pour recompléter les effectifs. »

Le 9 août, le régiment doit donc, avec la 3ᵉ division, quitter Sarrebourg. Le départ a lieu à quatre heures du matin. Tristement, les zouaves traversent Lorquin, Cirey. A dix heures du matin, ils arrivent à Blamont où ils s'établissent au bivouac. A peine sont-ils installés que la pluie commence à tomber. Une nouvelle misère s'ajoute alors aux autres. Pas de tente, pas d'abri, plus de soupe chaude.

Le lendemain, 10 août, la retraite continue; sous la pluie et dans la boue, le régiment traverse Lunéville et campe sur la route de Bayon. Le 11 août, en arrivant à Bayon, il est décidé que les hommes cantonneront, en raison du mauvais temps. Le matin, avant le départ, tous les malades et les blessés ont pris le chemin de fer pour Nancy d'où ils doivent ultérieurement être dirigés sur le camp de Châlons. Le 12, les zouaves entrent à Haroué.

Cependant, l'ennemi avance de son côté, lui aussi, et le 13, le maréchal DE MAC-MAHON apprend que la cavalerie allemande est signalée à Lunéville et à Nancy. Le 1ᵉʳ Corps ne peu plus arriver à temps s'il continue à suivre la direction de Bar-le-Duc. Alors le maréchal abandonne cette première direction et marche sur Neufchâteau, tête de ligne du chemin de fer qui conduit à Châlons. La 3ᵉ division cantonne à Pleuvezain. Le lendemain, dès la pointe du jour, les zouaves se mettent en route et arrivent à Neufchâteau vers dix heures. C'est là que le 1ᵉʳ Corps doit s'embarquer en chemin de fer pour gagner le camp de Châlons. En attendant leur tour, les zouaves, installés au bivouac sur la rive droite de la Meuse, au nord-ouest de la ville, se reposent un peu des fatigues de la marche longue et pénible qu'ils viennent

de faire. Ils lavent leur linge qu'ils n'ont pu renouveler depuis le 6, n'ayant plus de sacs. Enfin, le 15, le régiment s'embarque en chemin de fer et arrive le 16 à Châlons.

Au cours de cette marche en retraite à laquelle nous venons d'assister,

« malgré la défaite, dit M. Paul Laurencin (1), malgré la misère du moment, « les zouaves qui, jusqu'alors n'avaient connu que le succès, se montrèrent « admirables de résignation, de cohésion, de discipline, d'attachement à leurs « officiers. Malgré la poursuite de l'ennemi, ils emmenèrent avec eux la plus « grande partie de leurs blessés. »

Les zouaves à Châlons.

Avec la 3e division, les zouaves du 2e Régiment s'installent au camp entre Louvercy et Bouy. Immédiatement, la réorganisation du régiment commence. Les approvisionnements du camp, sur lesquels on comptait tant, sont loin d'être aussi complets qu'on l'espérait; cependant ils permettent de parer au plus pressé. Les effets les plus mauvais peuvent être échangés, les armes sont réparées à l'arsenal, et chaque homme reçoit des cartouches, du linge, un havre-sac.

En même temps que les régiments se reforment et se préparent à repartir en campagne, l'*Armée de Châlons* se constitue sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon et sous l'impulsion de l'Empereur, arrivé au camp le 17. Cette armée groupe les 1er, 5e, 7e et 12e Corps d'armée. Elle comprend en outre une réserve de cavalerie.

Le 2e Zouaves fait toujours partie de la 1re brigade (général Carteret-Trécourt), de la 3e division (général Lhérillier), du 1er Corps (général Ducrot).

C'est le 20 août que sont signées par l'Empereur les récompenses accordées à la suite du combat de Frœschwiller. A cette date l'*Armée de Châlons* est constituée: elle comprend environ 140,000 hommes.

Quel allait être maintenant le rôle de cette armée organisée tant bien que mal en quelques jours ?

Deux plans se trouvaient en présence.

(1) *Nos Zouaves.*

Le maréchal DE MAC-MAHON était d'avis de

« ramener l'armée de Châlons sous Paris, pour l'y renforcer et pour livrer « bataille avec l'appui du camp retranché. »

« Le ministère, au contraire, affirmait qu'il fallait se porter au secours du « maréchal BAZAINE, afin de le dégager de l'étreinte des armées prussiennes, et « ensuite de réunir sur un même point une force considérable qui permit de « reprendre dans les opérations de la guerre, une offensive en rapport avec le « caractère du soldat français, découragé par des retraites successives (1). »

Ce fut le plan du ministère qui prévalut.

Le 2e Zouaves, avec l'*Armée de Châlons*, va donc se diriger sur Metz.

Le départ du camp est fixé au 21 août.

**De Châlons à Sedan.**

A cette date, l'*Armée de Châlons* quitte le camp et se dirige d'abord vers Reims où elle bivouaque le 22 ; le lendemain, sur les bords de la Suippe, à Cormontreuil, le régiment reçoit un détachement de 200 hommes venus d'Afrique. Ce renfort porte alors le 2e Zouaves à l'effectif de 800 hommes. C'est le capitaine BÉHIC qui commande provisoirement le régiment en l'absence du colonel et du lieutenant-colonel blessés le 6 août.

L'*Armée de Châlons,* se dirigeant vers le nord-est s'apprête à donner la main à l'armée du maréchal BAZAINE. Pendant cette marche, le régiment occupe avec le 1er Corps la gauche de la ligne française ; il ne se trouve donc nullement inquiété par l'ennemi qui ne menace que la droite de la ligne. Il occupe successivement les points suivants : le 23, Betheniville, le 24, Joinville, le 25, Attigny. A cette date, les Allemands qui, jusque-là ignorent la direction prise par l'*Armée de Châlons,* l'apprennent grâce à une indiscrétion regrettable de notre presse ; dès lors ils changent de direction et se portent vers le nord, pour atteindre l'armée française.

Le 26 août, les zouaves bivouaquent à Semuy, le 24, à Voucq, le 28, au Chesne, le 29, à Raucourt.

Déjà, l'aile droite de l'armée française s'est heurtée à l'armée allemande à Buzancy et à Nouart.

(1) F. CANONGE. *Histoire militaire contemporaine.*

Le 30 août, les zouaves passent la Meuse et bivouaquent à Douzy: ce jour-là ils entendent le canon de Beaumont et apprennent vers le soir la nouvelle de l'échec subi par le 5e Corps français.

A la suite de cette échec, la marche sur Montmédy puis sur Metz est désormais impossible.

Le maréchal DE MAC-MAHON donne l'ordre à ses corps d'armée de se concentrer le lendemain à Sedan.

Le régiment, qui se trouvait déjà en marche sur la route de Carignan, doit rétrograder. Il s'établit le 31 août, au soir, à l'est de Sedan, entre Daigny et Givonne, face à l'est.

L'*Armée de Châlons* se masse maintenant dans Sedan tandis que, lentement, méthodiquement, les Allemands resserrent le cercle formidable dans lequel ils l'ont enfermée.

A travers l'obscurité de la nuit, on distingue déjà de tous côtés la lueur des bivouacs ennemis. Demain, au petit jour, 813 bouches à feu et 245,000 hommes se mettront en mouvement pour entourer Sedan et l'armée française.

Cependant, enroulés dans leurs couvertures, les zouaves s'endorment autour de leurs feux qui s'éteignent.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches du 1er Corps. — Registres matricules du 2e Zouaves.*

# CHAPITRE III

## Sedan

**(1er Septembre 1870)**

---

SOMMAIRE. — La bataille de Sedan. — Ordre au régiment de renforcer le 12e Corps devant Bazeilles. — Les zouaves gagnent sous la mitraille leur poste de combat. — Commencement de retraite. — Reprise de la lutte : les Zouaves autour de Balan. — Le gros du régiment acculé sous les murs de Sedan. — Résistance acharnée de quelques compagnies oubliées dans le mouvement général de retraite.— La tentative suprême du général DE WIMPFEN. — Les derniers coups de feu des vieux zouaves du régiment. — Le lendemain de la bataille. — La fin du vieux drapeau du 2e Zouaves.

**La bataille de Sedan.**

Nous touchons en ce moment à la journée la plus critique de toute la vie du vieux régiment. Nous l'avons vu, ce malheureux 2e Zouaves, au lendemain de Frœschwiller, où il fut si cruellement mutilé, se relever quand même, se reformer sous le canon de l'ennemi. Il est toujours debout malgré ses blessures. Fier de son long et glorieux passé, il ne croit pas avoir encore assez souffert pour s'avouer vaincu. Au milieu de cette *Armée de Châlons*, massée maintenant autour de Sedan, il attend l'heure de la revanche. Pour cette revanche dans laquelle il place son suprême espoir, il offre encore 850 poitrines intactes. Certes, c'est un faible nombre, si l'on considère le flot ennemi qui, au petit jour, va se ruer sur ces braves ; mais n'oublions pas qu'ils sont en grande partie encore ceux de Majoma, qui arrachèrent jadis la victoire à un ennemi dix fois supérieur.

Tandis que le régiment, commandé provisoirement par le lieutenant-colonel JOANIN, veille, bivouaqué avec la 3e division du 1er Corps, à son rang de bataille sur le flanc ouest du ravin de Givonne, avant que le jour ne se lève, avant que le canon ne commence à tonner, jetons un regard sur le champ de bataille, et, afin de mieux comprendre les faits auxquels nous allons assister, esquissons succinctement l'ensemble de cette journée lugubre du 1er Septembre, la dernière du vieux 2e Zouaves.

Au fond d'un vaste entonnoir se trouve Sedan que traverse la Meuse, formant au nord de la ville une boucle, la presqu'île d'Iges. La Meuse limite au sud et à l'ouest le champ de bataille. Au nord est un vaste plateau, point stratégique des plus importants, car c'est de ce côté que l'armée française, si elle s'y porte, peut encore échapper au désastre en battant en retraite vers Mézières, et c'est de là aussi que l'ennemi peut bombarder à son gré la ville et ses abords. Ce point est le plateau d'Illy. A l'est, un ruisseau, la Givonne, arrosant une série de villages qui sont, du nord au sud, Givonne, Daigny, la Moncelle, Bazeilles. Au sud, parallèlement à la Meuse, la route de Sedan à Carignan par Balan et Bazeilles. Voilà le champ de bataille. Plaçons-y maintenant les deux armées :

Les quatre corps français qui vont prendre part à l'action (1) sont ainsi disposés le 31 août au soir: au nord de Sedan, le 7e Corps; à l'est, le le long de la Givonne et sur la rive droite, le 1er Corps; au sud, autour de Bazeilles, le 12e Corps; au nord-est de Sedan, en réserve à l'intérieur du polygone formé par les trois autres corps et la Meuse, le 5e Corps, celui qui a subi l'échec de Beaumont. Le commandant de ce dernier Corps est le général DE WIMPFEN, arrivé d'Algérie depuis trois jours et ayant en poche un ordre secret de commandement en chef de l'armée pour le cas où le maréchal DE MAC-MAHON viendrait à manquer.

L'Empereur est à Sedan et ne s'attend pas à un combat pour le lendemain : aucun plan d'ailleurs n'est arrêté, ni préparé.

Du côté des Allemands, les dispositions prises sont les suivantes : l'armée du PRINCE ROYAL DE SAXE est passée tout entière sur la rive droite de la Meuse. Les corps d'armée (Garde, XIIe et IVe Corps) ont l'ordre de marcher sur les

(1) Le 13e Corps (VINOY) est à Mézières au moment de la bataille et échappe au désastre.

Français, vers la Givonne. La IIIe armée est massée sur la rive gauche : le Ier Corps bavarois, à Remilly, a trois ponts à sa disposition pour passer la Meuse et se jeter sur Bazeilles. Le IIe Corps bavarois est à Raucourt et garde la rive gauche de la Meuse. Les XIe et Ve Corps sont aux environs de Donchéry dont le pont n'a pas été détruit; deux ponts nouveaux sont construits pour le passage de ces deux Corps d'armée qui ont l'ordre de marcher sur Vrigne-aux-bois, pour couper la route de Mézières, puis de se diriger par Saint-Menges et Illy sur l'aile gauche de l'armée française afin de compléter son investissement.

La bataille de Sedan peut se diviser en trois phases distinctes :

Dès quatre heures et demie du matin, le 1er Corps bavarois, qui a passé la Meuse, attaque notre 12e Corps à Bazeilles. Les Bavarois, seuls en ligne encore, sont refoulés. Les efforts de l'armée française se concentrent à l'aile droite où cette apparence de succès attire son attention. Vers six heures et demie le maréchal DE MAC-MAHON est blessé. N'ayant pas connaissance de l'ordre dont est détenteur le général DE WIMPFEN, il abandonne le commandement au général DUCROT qui en est prévenu vers 7 heures et demie. Ici finit la première phase du combat.

Le général DUCROT, ayant le pressentiment de l'enveloppement qui menace l'armée française, espérant encore trouver le salut dans la retraite vers Mézières, et craignant surtout l'occupation du plateau d'Illy par les forces allemandes, donne l'ordre de la retraite par Illy sur Mézières, malgré l'avantage du moment que le 12e Corps semble remporter à Bazeilles. Ce mouvement de retraite constitue la deuxième phase du combat.

Vers neuf heures, alors que la retraite est en cours d'exécution, le général DE WIMPFEN exhibe l'ordre du Gouvernement de Paris dont il est porteur et réclame le commandement. Séduit par le succès du 12e Corps, il ordonne, malgré les instances du général DUCROT, d'arrêter la retraite et de pousser un mouvement vigoureux vers le sud, dans la direction de Carignan. La lutte reprend alors sur les premières positions occupées, mais, successivement, entrent en ligne tous les corps allemands; la dernière lueur de salut vers le nord disparaît à l'arrivée des Ve et XIe Corps à Saint-Menges et Illy. La troisième phase du combat est alors la lutte suprême, l'agonie du désespoir. Les corps français, écrasés de toutes parts, doivent reculer pied à pied jusque sous les murs de Sedan. La formidable artillerie allemande qui

occupe toutes les hauteurs autour de la ville, concentre ses feux sur l'armée française : les tentatives héroïques et désespérées de franchir le cercle de mitraille ne peuvent plus aboutir.

Tout est perdu. A trois heures et demie le drapeau blanc est arboré sur la citadelle par ordre de l'Empereur. L'*Armée de Châlons* a cessé d'exister.

Nous allons maintenant voir ce que fut pour le 2e Zouaves cette journée fatale dont nous venons de résumer l'ensemble en quelques lignes.

Ordre au régiment de renforcer le 12e Corps devant Bazeilles.

Le 2e Zouaves vient de passer la nuit, bivouaqué avec sa division, à l'est de Fond de Givonne. Dès quatre heures du matin, les premiers coups de fusil se font entendre vers le sud. Il fait à peine jour et un brouillard épais qui court le long de la Meuse empêche de distinguer ce qui se passe du côté de Bazeilles. En une minute les zouaves sont sur pied, le café est bu et les sacs sont bouclés. La fusillade devient plus vive et le régiment attend avec impatience l'ordre de se porter en avant : chacun comprend que l'action qui commence va être décisive et que la bataille va être acharnée, car, pour la première fois, toute l'*Armée de Châlons* se trouve réunie en un étroit espace où elle pourra donner tout entière. En face du bivouac de la 3e division sont les lignes de hauteurs qui, de l'autre côté, descendent vers la Givonne; les zouaves s'apprêtent à gagner ces hauteurs. Il est cinq heures et demie. Le brouillard commence à se dissiper, remplacé, dans la direction de Bazeilles, par une fumée épaisse: on dirait qu'une partie du village brûle ; en même temps, le vacarme de la fusillade augmente.

Tout à coup, comme le régiment se mettait déjà en marche vers les emplacements de combat désignés en avant de lui, un ordre arrive au général CARTERET-TRÉCOURT, qui commande la 1re brigade de la 3e division dont fait partie le 2e Zouaves, lui enjoignant de se porter au plus vite avec sa brigade en soutien du 12e Corps engagé à Bazeilles contre le Ier Corps bavarois. Le régiment va donc quitter le 1er Corps pour combattre avec le 12e.

Les Zouaves gagnent sous la mitraille leur poste de combat.

En colonne à distance entière par pelotons, le régiment défile maintenant sur le plateau qui domine Daigny et marche vers le sud entre la route et le ruisseau de la Givonne. Avec lui marche le 36e de ligne et le 8e bataillon de

chasseurs à pied. Les mitrailleuses françaises, placées sur la crête, font un feu ininterrompu auquel l'ennemi riposte avec autant de précision que le lui permet le brouillard qui n'est pas encore complètement dissipé. Plusieurs zouaves et deux officiers tombent (1). Le régiment prend le pas gymnastique et se dirige vers le cimetière de Balan. Au moment où la colonne couronne la crête qui descend sur la route de Bazeilles, une formidable décharge d'artillerie l'accueille; une batterie prussienne, installée sur la rive gauche de la Meuse, près de Wadelincourt, vient d'ouvrir son feu sur cette masse qui descend complètement à découvert. Le feu continue sans interruption: c'est en vain que les zouaves précipitent l'allure pour arriver plus vite au fond de la vallée où ils seront moins exposés: les boulets qui arrivent trouent les rangs et font de nombreux morts et blessés (2). Enfin le régiment est arrivé au bas des pentes et se reforme en ordre de bataille entre Balan et Bazeilles, prêt à s'élancer au secours de l'infanterie de marine qui repousse les Bavarois dans Bazeilles. En ce moment, le 12e Corps a l'avantage: d'ailleurs tout l'effort des Français se porte sur leur droite.

Le maréchal DE MAC-MAHON, blessé près de la Moncelle, doit abandonner le commandement au général DUCROT. La première phase du combat est terminée. Le régiment a eu jusqu'ici à essuyer un feu terrible sans avoir encore trouvé l'occasion de tirer un seul coup de fusil.

**Commencement de retraite.**

L'ordre de battre en retraite vers le plateau d'Illy, envoyé par le général DUCROT, vient d'arriver au 12e Corps qui doit commencer le mouvement. Les zouaves, qui déjà s'étaient avancés vers Bazeilles, voient en avant d'eux, l'infanterie de marine qui rétrograde lentement, cédant le terrain pied à pied. A contre-cœur et ignorant le but final de ce mouvement, ils remontent les pentes qu'ils ont descendues tout à l'heure. Quelques bouquets d'arbres et de petits bois couvrent le terrain de Balan au Fond de Givonne. Profitant de ces abris, les trois bataillons se dirigent vers leurs premières positions, celles qu'ils occupaient le matin de la bataille. Au moment où ils arrivent sur le plateau d'où l'on descend ensuite sur le Fond de Givonne, l'ordre leur parvient de

(1) Lieutenants ABADIE et HERSON blessés.
(2) Capitaine ROUSSEAU blessé.

s'arrêter, de garder coûte que coûte les positions qu'ils occupent et de préparer un nouveau mouvement offensif sur Bazeilles. Cette fois, ils ne comprennent plus ces allées et venues dont ils ne connaissent pas la cause. C'est le moment où le général DE WIMPFEN, ayant réclamé le commandement de l'armée, veut reprendre l'offensive sur Bazeilles qui avait réussi tout à l'heure au 12e Corps.

Il est dix heures et demie : les Corps allemands des deux armées sont arrivés maintenant sur le champ de bataille. La ligne de la Givonne est attaquée par trois corps d'armée. Vers le plateau d'Illy, fermant à l'armée française la route du nord, les Ve et XIe Corps s'avancent en précipitant l'allure.

Cependant, les zouaves, qui viennent de recevoir l'ordre de reprendre l'offensive, redescendent vers Balan et se placent en bataille, face au sud, la droite du régiment contre la route.

Reprise de la lutte : les zouaves autour de Balan.

Immédiatement, trois compagnies du régiment se détachent du gros et vont occuper vers la gauche un château. Les Bavarois commencent à déboucher de Bazeilles : le feu est engagé de part et d'autre. La compagnie LEMONNIER va s'établir en soutien des tirailleurs. Pendant ce temps, l'artillerie allemande, bien postée, et grossissant de minute en minute, mitraille les bataillons en position d'attente en avant de Balan.

Vers midi, de nouvelles compagnies, dirigées par le commandant BÉHIC, vont renforcer les premières, car les lignes ennemies deviennent de plus en plus compactes. Les zouaves chargent à plusieurs reprises les Bavarois à la sortie de Bazeilles. Mais leur élan vient se briser contre les troupes fraîches qui surgissent à tout instant du village en flammes. Qu'importe !

« Le vaillant 2e Zouaves, élevant le sentiment du devoir jusqu'au sacrifice et « déployant dans cette phase suprême d'une lutte inégale toute l'énergie du « désespoir, accepte résolument le combat (1). »

Les 200 hommes tombés sur la route de Balan à Bazeilles, le commandant BÉHIC et le capitaine LEMONNIER blessés, le capitaine CRAMPARET tué

(1) DICK DE LONLAY. *Français et Allemands.*

disent éloquemment quel fut l'effort du régiment dans cette lutte désespérée contre le Ier Corps bavarois.

Parmi les zouaves blessés et transportés à l'intérieur des habitations, plusieurs, dit M. PAUL LAURENCIN (1).

« périrent dans l'incendie que les Prusso-Bavarois allumèrent deux jours « après la capitulation de Sedan. C'était là le châtiment infligé par un ennemi « sans générosité au bourg de Bazeilles dont le nom venait d'être illustré par « une héroïque résistance. Qu'on était loin en ce moment des grands jours de « Crimée et d'Italie, et des chevaleresques adversaires de Malakoff et de Solférino ! »

**Le gros du régiment est acculé sous les murs de Sedan.**

Jusqu'à une heure de l'après-midi, les Zouaves du 2e Régiment ont gardé leurs positions. Maintenant, sous les forces décuples qui les assaillent et menacent de les tourner, ils doivent reculer, mais la retraite elle-même devient un mouvement terrible et difficile.

L'effort de chacun a si bien enchevêtré les unités que le commandement n'est plus guère possible. De tous côtés, ce sont des groupes d'hommes, ralliés au hasard, et qui luttent avec l'acharnement du désespoir. Tandis que le gros des 2e et 3e bataillons, sous les ordres du lieutenant-colonel JOANIN, recule lentement sous Sedan, le 1er bataillon qui n'a pas reçu l'ordre de se retirer, continue la lutte dans un bois, à droite de la ligne. Ce bataillon supporte bientôt tout l'effort de l'assaillant. Au prix de quelles pertes parvient-il à se dégager ? Le terrain seul sur lequel gisent entassés les morts et les blessés pourrait le dire.

Comme le 6 août, à Frœschwiller, la retraite des zouaves est interrompue à tout instant par des retours partiels, qui sont comme les spasmes d'une agonie. Ils ne veulent pas reculer, ces zouaves. Peut-être ont-ils déjà le pressentiment de ce que va être l'issue de cette bataille, et préfèrent-ils la mort à la capitulation.

Lorsque la grosse masse des survivants du 2e Zouaves est enfin réunie, vers deux heures, sous les murs de Sedan, plusieurs compagnies entières manquent à l'appel. Elles sont là-bas encore, sur la route de Bazeilles, sur le plateau ou dans les bois. Oubliées dans la retraite, elles continuent la lutte,

(1) *Nos Zouaves.*

elles achèvent de mourir. Suivons-les ces glorieux zouaves jusqu'à leurs derniers coups de feu, ils nous apprendront comment du désastre sortit, intact, l'honneur du drapeau.

**Résistance acharnée de quelques compagnies oubliées dans le mouvement général de retraite.**

Au moment où les bataillons du régiment, à droite de la ligne française, débordée et écrasée de toutes parts, reçoivent l'ordre de battre en retraite sur Sedan, deux compagnies du 1er bataillon, avec le capitaine GRASSET, les lieutenants BIHOURD et DE LA RAITRIE, se trouvent détachées à l'extrême droite, sur la route, en avant de Balan. Le bataillon a déjà quitté Balan et marche vers Sedan, que les deux compagnies, oubliées dans le désarroi du combat, tiraillent encore sans avoir reçu communication de l'ordre de retraite.

Trois fois, le capitaine DESMAZIS leur envoie cet ordre qui ne parvient finalement qu'au lieutenant DE LA RAITRIE, à gauche de la ligne. Aussi, la droite, forte d'une centaine d'hommes à peine, avec le capitaine GRASSET et le lieutenant BIHOURD, reste toujours sur la route, sans se douter qu'elle va bientôt avoir à elle seule à soutenir le choc de toute une division bavaroise.

Tout à coup, un sous-officier, qui a été envoyé en reconnaissance, revient en courant et annonce que, sur la gauche, l'ennemi est déjà bien en arrière du point où se trouvent en ce moment les zouaves. Ils vont être tournés.

Brusquement, sur la droite, à 50 mètres à peine, les lignes bavaroises surgissent, compactes. Devant elles, les derniers tirailleurs du 8e bataillon de chasseurs à pied battent en retraite. Une fusillade enragée commence : les zouaves tirent presque à bout portant. De larges trouées se font dans les rangs ennemis qui s'arrêtent. Mais bientôt, reconnaissant la faiblesse numérique de ceux qui défendent encore Balan, les Bavarois tournent le bois vers la droite des zouaves et s'apprêtent à les envelopper. A gauche, à droite, le cercle de fer et de feu se resserre et va bientôt se refermer sur eux. Il est grand temps de battre en retraite.

« A bout de forces et débordés, les zouaves reculent, vont se placer dans
« une pépinière de poiriers qui se trouve au-dessus du faubourg de Balan et
« engagent le feu avec l'ennemi qui, pendant quelque temps est forcé de s'arrêter. »

Là, les survivants des deux compagnies GRASSET et BIHOURD trouvent deux autres compagnies du régiment qui combattent encore, oubliées, elles

aussi, dans le mouvement de retraite. Ce sont celles du capitaine ALLARD, des lieutenants HERSON et MIRAUCHAUX. La lutte reprend, désespérée, entre ces débris du régiment qui ne veulent pas céder le terrain et l'ennemi, à chaque instant plus nombreux, dont le tactique consiste à former un cercle infranchissable autour de tout noyau de résistance. D'instant en instant, le nombre des zouaves diminue. Le lieutenant BIHOURD tombe, frappé d'une balle au cœur.

**La tentative suprême du général DE WIMPFEN.**

Il est deux heures et demie. En ce moment, sur tout le champ de bataille, l'armée française, refoulée, écrasée, ne lutte plus que pour l'honneur. Sur toutes les hauteurs qui environnent la ville, les batteries d'artillerie allemandes, en position, vomissent des bordées de mitraille. Dans la ville, le désordre est à son comble. Voitures, canons, troupes et blessés s'entassent pêle-mêle. En vain, la cavalerie, dans un magnifique élan de courage, se sacrifie héroïquement aux abords de Floing et d'Illy pour tenter de rompre le cercle infranchissable qui étreint l'armée. En vain, des débris de régiments, ainsi que nous venons de le voir pour le 2e Zouaves, se font tuer pour défendre jusqu'au bout leur drapeau. Le désastre est complet. C'est alors que le général DE WIMPFEN va trouver l'Empereur dans l'intérieur de Sedan et le supplie de se mettre à la tête de l'armée qui tiendra à honneur de lui ouvrir un passage au travers des lignes ennemies. L'Empereur lui-même a perdu tout espoir.

Qu'importe ! Une suprême et folle tentative va encore être faite par le général en chef pour percer cette masse d'assaillants qui grossit toujours.

Le général DE WIMPFEN rencontre le général LEBRUN au sortir de Sedan sur la route de Balan.

— « Est-ce que nous ne pourrions pas encore, dit-il, avec les quelques troupes « qui sont ici, essayer de nous faire une trouée à travers l'ennemi en marchant « sur Bazeilles ?

— « Nous pouvons assurément, répond le commandant du 12e Corps, tenter « l'entreprise; mais espérer réussir, c'est impossible; elle n'aboutira qu'à faire « sacrifier un plus grand nombre de nos soldats... N'importe ! ajouta-t-il, mar- « chons !

— « Ramenez vivement vos soldats sur la route et suivez-nous ! En avant ! »

« En même temps, le clairon sonne, la charge retentit sur toute la ligne. Une

« rumeur, confuse d'abord et grossissant toujours, traverse la foule des soldats,
« ramenant la confiance et faisant déborder la joie de tous les cœurs (1). »

Combien sont-ils ces braves qui s'élancent en souriant à une mort certaine? 3,000 au plus. Parmi eux sont 200 hommes du 2ᵉ Zouaves conduits par le capitaine ALLARD. En passant près d'eux, leur ancien commandant en chef de la campagne du Maroc, le général DE WIMPFEN, leur crie : « Zouaves de l'Oued-Guir, voici le chemin, si vous ne voulez pas être « prisonniers demain! » et sont sabre levé indique la direction de Bazeilles et de Carignan.

Alors, pêle-mêle, les officiers au milieu des hommes, la petite colonne se jette dans les jardins qui entourent Balan et où les Bavarois sont solidement postés.

Que d'actions d'éclat accomplies là qui demeureront ignorées toujours! la défaite a jeté son implacable voile de deuil et d'oubli sur ce coin de la lutte, sublime pourtant.

« Le général DE WIMPFEN anime, électrise tout le monde par son attitude et
« son langage. A un capitaine de zouaves qui lui dit qu'il n'y a plus de muni-
« tions, il répond: « Enlevez alors les positions qui sont en avant de Balan
« à la baïonnette, comme les zouaves savent le faire. » Et, se jetant dans les
« jardins, dans les maisons, les zouaves s'avancent jusqu'à la lisière du village
« et font mettre bas les armes à une vingtaine de Bavarois. »

Mais hélas? que peuvent faire 3,000 hommes contre 50,000 ? Laissant entre eux et les Allemands un rempart de morts et de blessés, les survivants de cette tentative suprême rétrogradent lentement vers Sedan. Le capitaine ALLARD, toujours en tête du détachement du 2ᵉ Zouaves, arrive auprès des fossés de la ville. La cohue y est indescriptible: au milieu des masses d'hommes, sans sacs, sans armes, entassés là pêle-mêle, les obus allemands font d'affreux ravages.

Les zouaves, au lieu de grossir encore cette foule affolée, remontent vers le faubourg de Balan où le feu est moins vif.

(1) DICK DE LONLAY. *Français et Allemands.*

**Les derniers coups de feu des vieux zouaves du régiment.**

Cependant le bruit de la mitraille paraît diminuer. Il est trois heures. L'artillerie allemande semble arrêter son tir. Pourtant, une fusillade intense continue toujours à se faire entendre du côté de Balan où les engagements partiels reprennent. Que se passe-t-il donc? Le bruit se répand que le drapeau blanc flotte sur la ville.

Les zouaves du régiment que nous avons vus en marche vers le faubourg de Balan avec le capitaine ALLARD viennent de rencontrer un détachement d'infanterie de marine et un autre du 1er Zouaves qui tiraillent encore. D'instinct, ils vont se placer près de leurs camarades et brûlent leurs dernières cartouches sur les masses allemandes qui s'avancent. Il faut reculer encore. Mais le combat se ralentit de plus en plus. La résistance semble achevée. D'ailleurs, le drapeau blanc, arboré en effet sur la citadelle par ordre de l'Empereur, vient d'arrêter cette lutte gigantesque. Tout est fini.

A six heures et demie les Zouaves du capitaine ALLARD se rapprochent de la ville pour bivouaquer.

Lentement, la nuit tombe sur le champ de bataille.

Partie en ville, partie sous les murs, sont campés maintenant les survivants du 2e Zouaves, qui viennent de soutenir une lutte de douze heures sans interruption. Les vêtements en lambeaux, n'ayant plus ni cartouches ni vivres, ils sont là ces fiers soldats de jadis, ayant épuisé en moins d'un mois toute la série des malheurs, et, par-dessus tant de souffrances déjà endurées, ils sont en proie encore à une angoisse cruelle au sujet du sort qui les attend. Ils savent qu'ils sont désormais à la merci des vainqueurs, que tout espoir de salut s'est écroulé devant eux.

Demain, à l'issue de la trêve qui vient d'être conclue pour traiter avec l'ennemi, ils apprendront la suprême misère qui doit couronner leurs maux.

**Le lendemain de la bataille.**

La nuit est longue pour les zouaves : l'anxiété qui les étreint empêche même les plus fatigués de prendre du repos. Dès le petit jour, le capitaine ALLARD ramène au gros du régiment les hommes qui ont combattu la veille autour de lui. Les débris du 2e Zouaves sont réunis maintenant : il en manque encore plus d'un tiers de ceux qui, la veille, ouvrirent avec tant de cœur le combat. 306 hommes du régiment sont tombés sous les balles et les

obus allemands autour de Balan et dans le village : 11 officiers (1) sont avec eux. Comme au lendemain de Frœschwiller, le régiment n'existe plus pour ainsi dire : des compagnies entières se sont fondues « comme fond une cire au « souffle d'un brasier. »

Dans le désarroi qui suivit la défaite, bien des noms se sont perdus qui devraient être pieusement conservés.

« Si le soir d'un jour de triomphe, dit M. Paul LAURENCIN, les noms des « héros et ceux des braves qui sont tombés passent de bouche en bouche, le « lendemain de la défaite a cela de plus amer que ces noms s'oublient, que le « souvenir des traits de bravoure et de dévouement s'éteint dans l'effondrement « général. Les zouaves n'ont pas échappé à cette terrible loi du malheur et la « postérité ignorera toujours jusqu'à quel point ils furent grands l'année terrible. »

Dans l'après-midi de ce jour néfaste où l'armée, enveloppée par 240,000 hommes et 813 bouches à feu, était contrainte de capituler, le général LHÉRILLIER, commandant la 1re brigade de la 3e division, réunit ses officiers. Parmi eux se trouvaient ceux qui sont encore debout du 2e Zouaves. Les larmes aux yeux, il leur lit lui même les clauses de la capitulation: l'armée tout entière est prisonnière de guerre ; les officiers peuvent être libres sur la parole en signant un engagement d'honneur aux termes duquel ils ne doivent plus servir contre l'Allemagne pendant toute la durée de la campagne. Est-il besoin de dire que pas un officier du 2e Zouaves ne consentit à cette liberté déshonorante ? tous ceux qui restaient encore décidèrent d'accompagner leurs hommes en captivité, et de partager maintenant toutes leurs misères, comme ils avaient jusqu'alors partagé toutes leurs gloires.

**La fin du vieux drapeau du 2e Zouaves.**

Nous sommes toujours au 2 septembre, à Sedan, au milieu des zouaves. Officiers et soldats, héroïques survivants de la grande bataille de la veille, viennent d'entendre la voix brutale du vainqueur leur annonçant de quelle

(1) Tués. Capitaine : CRAMPARET ; lieutenant : BIHOURD ; sous-lieutenant : LESCOLIN. Blessés. Commandant : BÉHIC ; lieutenants : ROUSSEAU, LEMONNIER, ABADIE, HERSON ; sous-lieutenants : BELLANGIER, ANGELI, FRŒNKEL.

façon peu généreuse il sait reconnaître la bravoure et l'héroïsme. La lecture des termes de la capitulation que vient de faire au régiment le lieutenant-colonel JOANIN, d'une voix grave, est terminée.

Pas un homme ne bouge : on dirait qu'ils n'ont pas compris, ces vieux zouaves ; pourtant de grosses larmes s'échappent de leurs yeux et coulent lentement sur leurs joues bronzées. Jusqu'alors ils n'avaient pas voulu croire à tant de malheurs ; ils avaient espéré contre toute espérance ; maintenant tout est bien fini. Aussi, ils restent là, sans mouvement, anéantis.

Au bout d'un instant, le lieutenant-colonel fait apporter devant lui le drapeau du régiment.

Elle est là, maintenant cette vieille aigle du 2e Zouaves, celle qui depuis la création du Corps a parcouru, victorieuse, tant de champs de bataille. Tous les yeux se portent sur elle, et, comme à la minute finale de la mort surgit brusquement, chacun revit tout son passé en la contemplant, cette aigle, qui représente en cet instant le vieux régiment qui meurt : sa poitrine béante et la croix d'honneur qui pend à ses pieds rappellent Magenta ; la soie aux trois couleurs, déployée une dernière fois fait revivre par ses inscriptions l'Algérie, la Crimée, l'Italie et le Mexique. Tous les zouaves adressent à leur vieux drapeau un suprême et douloureux regard, dernier adieu. Tous ont compris la pensée du colonel : l'aigle du 2e Zouaves n'aura pas la honte de servir de trophée au vainqueur.

Lorsque, le soir, les Allemands entrèrent dans Sedan pour s'emparer de l'armée prisonnière, le 2e Zouaves n'avait plus de drapeau : la hampe et la soie avaient été brûlées par les sapeurs sous la surveillance du capitaine MIRAUCHAUX, la frange avait été partagée entre les officiers présents. Quant à l'aigle, enveloppée dans la cravate tricolore du drapeau, glorieux linceul, elle avait été enterrée dans un des gymnases de la garnison. Ainsi finit, pur de toute souillure, le vieux drapeau du 2e Zouaves [1].

---

(1) Après la guerre, pendant les travaux de déclassement de la place de Sedan, le portier-consigne MACQUART, ancien sergent du régiment, retrouve l'aigle enterrée le 2 septembre, et la remet au lieutenant-colonel CANELLE DE LA LOBBE, commandant la place. Celui-ci la fait parvenir au colonel du 2e Zouaves par le capitaine ANDRÉ, du régiment, alors en permission à Sedan.

Aujourd'hui cette précieuse relique du vieux régiment orne au Château-Neuf la salle

Avec lui, se termine l'épopée de l'ancien régiment, car, maintenant, le vieux 2e Zouaves a vécu.

Les survivants de Frœschwiller et de Sedan, entassés dans un coin de la presqu'île d'Iges, au *Camp de la Misère*, avec toute l'armée, sans armes, presque sans nourriture, attendent le moment de partir en captivité.

Pendant huit jours ils restent là, ayant au milieu d'eux leurs officiers qui n'ont pas voulu les abandonner.

« Ils demeurèrent, dit M. Paul Laurencin, cantonnés sans abri dans un « pays à demi-marécageux, sous un ciel sombre, glacé, sur un sol qu'une pluie « continue ne cessait de détremper, à peine nourris, et les blessés sans secours.

« Oubliés par les intendances prussiennes impuissantes, même au lendemain « d'une victoire, ils furent obligés de demander quelque nourriture au sol fouillé « de leurs mains, aux arbres dépouillés de leur écorce, aux cadavres des chevaux « abandonnés sur le champs de bataille. Par ces premières misères, ils se pré- « paraient à la plus dure des captivités, chez des peuples dont le caractère « n'avait pas été grandi par une série de victoires inattendues, et qui semblaient « redouter encore ces pauvres zouaves, jadis si grands et si beaux, maintenant « désarmés, misérables, mourant de faim. »

Le 9 septembre, les Allemands, après avoir systématiquement affaiblis leurs prisonniers pour n'avoir plus rien à craindre d'eux, les font partir pour l'Allemagne. Les officiers du 2e Zouaves sont internés à Magdebourg, et les hommes empilés dans les camps autour de la ville.

Nous ne les suivrons pas, ces pauvres zouaves, pendant leur longue et cruelle captivité, au cours de laquelle ils auront à partager les traitements odieux, qui, presque partout, seront réservés aux prisonniers français (1). La suite de cette *Histoire* nous oblige à rester en France pour assister maintenant aux faits et gestes d'un nouveau 2e Zouaves qui va surgir pour remplacer l'ancien dans la défense du sol et de l'honneur de la Patrie.

d'honneur du corps; les noms de toutes les batailles auxquelles elle a pris part, ainsi que les médailles commémoratives de toutes ses campagnes, lui font, dans le cadre où elle est déposée, une auréole de gloire.

(1) Voir aux Appendices une lettre du colonel Herson, alors lieutenant au 2e Zouaves, et relative à son séjour dans les prisons d'Allemagne.




LES RELIQUES DU VIEUX DRAPEAU DU 2e ZOUAVES
exposées dans la salle d'honneur du Régiment

Mais avant de les quitter nos vieux zouaves, adressons-leur un dernier adieu. Nous les avons vus jadis grands dans leurs jours de triomphe, nous venons de les voir plus grands encore aux heures de revers. Après Frœschwiller et Sedan, la gloire du régiment resplendit d'un éclat que ses plus belles victoires ne lui ont point encore donné. Quel effort colossal en effet, que celui qui, en deux rencontres, met dans un même régiment, sur 1,900 hommes et 67 officiers présents au début des hostilités, 1,374 hommes et 58 officiers hors de combat!

Ceux qui ont suivi avec nous, depuis ses débuts, l'épopée du 2e Zouaves, reconnaîtront qu'il en devait être ainsi pour des hommes qui n'avaient cessé de démontrer sur tous les champs de bataille du monde la vérité de ce principe : *la ferme volonté de vaincre est la première garantie du succès.*

Aussi, saluons-les avec respect, ces prisonniers qui s'acheminent maintenant vers l'Allemagne, et dont beaucoup ne doivent plus revenir.

Gardons-les comme modèles, car nous en trouverons difficilement de semblables au cours de cette *Histoire*.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre:**

*Registres matricules du 2e Zouaves.*

# CHAPITRE IV

## Formation du 2e Zouaves de marche

---

SOMMAIRE. — Le Régiment des Zouaves de marche. — Formation à Avignon du 2e Régiment de Zouaves de marche. — Le nouveau régiment à Bourges et à Salbris — Les premières étapes du 2e Zouaves de marche.

Le Régiment des Zouaves de marche.

A la suite de Sedan, les armées impériales sont, l'une prisonnière, l'autre bloquée dans Metz. Mais la France ne s'avoue pas vaincue encore. L'Empire écroulé est remplacé par un gouvernement provisoire qui organise sur-le-champ la défense nationale.

Autour des débris épars de l'armée, rares survivants qui ont pu échapper aux désastres, ou prisonniers qui, ayant réussi à s'enfuir, reprennent les armes pour le service de la Patrie [1], se groupent des armées entières de soldats improvisés. Aux vieux régiments anéantis succèdent de jeunes régiments, créés presque de toutes pièces en quelques jours, et qui affirment héroïquement, sinon victorieusement, combien est vivace le vieux sang français.

A peine l'ancien 2e Zouaves est-il disparu qu'un décret organise un nouveau 2e Zouaves de marche. Avignon est désigné comme point de formation de ce régiment. C'est là que vont accourir les quelques officiers et zouaves laissés encore en Afrique, ainsi que tous les volontaires qui tiennent à hon-

---

(1) Voir aux Appendices le récit de l'évasion de plusieurs officiers du 2e Zouaves

neur de combattre pour la France en se ralliant aux épaves de ce qui fut le 2e Zouaves.

Mais avant de suivre les péripéties de ce 2e Régiment de marche qui va recueillir la lourde succession des héros de Magenta, il nous faut dire un mot d'un Régiment de zouaves de marche spécial, organisé en vue de réunir définitivement ceux des zouaves des trois régiments qui, échappés à Sedan, se sont ralliés en dehors des lignes prussiennes.

Parmi ceux-là se trouvent quelques-uns du 2e Zouaves. Ils ont tous ensemble battu en retraite vers Paris et, le 26 septembre, un décret du gouvernement de la défense nationale les organise en un régiment régulier (1).

Le colonel Fournes, du 1er Régiment de Zouaves, prend le commandement de ce régiment dont plusieurs officiers, entre autres les chefs de bataillons Coiffé et Prévault et le lieutenant Hébert, sont des officiers de l'ancien 2e Zouaves. (2)

---

(1) Le Gouvernement de la Défense nationale, vu la loi du 14 avril 1832, l'ordonnance « du 16 mars 1838 et le décret du 19 juillet 1870;

« Sur le rapport du Ministre de la Guerre,

« Decrète :

« Art. 1er — Un régiment d'infanterie de marche, qui prendra le titre de Régiment « des Zouaves de marche, sera formé à Paris d'un bataillon de chacun des trois Régi- « ments de Zouaves.

« Art. 2. — Ce régiment sera à 3 bataillons de 6 compagnies ; il sera commandé par « le colonel du 1er Régiment de Zouaves.

« Art. 3. — Les bataillons du Régiment des Zouaves de marche porteront les numéros « des régiments d'où ils proviennent. Ces bataillons relèveront pour l'administration « des régiments de zouaves d'où ils auront été détachés.

« Art. 4. — L'avancement aura lieu sur l'ensemble du régiment des Zouaves de « marche.

« Art. 5. — Le régiment aura un sous-lieutenant adjoint au trésorier et une section « hors rang.

« Art. 6. — Le Ministre de la Guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

« Fait à Paris, le 26 septembre 1870.

« *Le Président du Gouvernement*,
« Général Trochu. »

(2) Le chef de bataillon Coiffé, blessé à Frœschwiller et pris par la cavalerie prussienne, avait réussi à traverser les lignes ennemies et à rentrer à Paris.

Parmi les officiers fournis par le 2e Zouaves à ce nouveau régiment, figure encore le sous-lieutenant Paquin, affecté au 2e Zouaves après Sedan où il avait été blessé.

De nombreux engagés volontaires, la plupart jeunes gens de Paris, sans aucune instruction militaire et peu disciplinés, complètent à 2.000 hommes l'effectif du régiment qui prend part à la défense de la capitale assiégée.

Le premier combat livré par ce corps, avant d'ailleurs qu'il ne soit organisé en régiment, est pénible. A Châtillon, le 19 septembre, ces soldats improvisés, dont la plupart n'ont des zouaves que le nom et le costume, s'enfuient en criant à la trahison; seul, un petit noyau, comprenant les vieux zouaves des anciens régiments, résiste et ne cède le terrain devant l'ennemi que pied à pied.

Le 21 octobre, à la Malmaison, le Régiment des Zouaves de marche se réhabilite en donnant l'exemple d'une énergique résistance à laquelle rend hommage dans un ordre du jour le général en chef.

Huit jours après ce combat, le Régiment des Zouaves de marche devenait le 4e régiment de Zouaves (1).

Formation à Avignon du 2e Régiment de Zouaves de marche.

Le désastre de Sedan et la destruction presque complète du 2e Zouaves, parti d'Oran deux mois à peine auparavant, suscite en Algérie, dans toute la province où le régiment est si populaire, un mouvement de patriotisme qui contribue pour beaucoup à la prompte organisation du régiment de marche devant remplacer l'ancien: de tous côtés, de vieux zouaves, déjà retraités, ou de jeunes colons, à peine en âge de porter un fusil, viennent répondre au cri d'alarme de la Patrie.

Les engagés volontaires pour la durée de la guerre affluent à Avignon où ils sont immédiatement dirigés, et le 29 septembre, c'est-à-dire quelques jours à peine après le décret qui crée le nouveau régiment, un 1er bataillon de neuf compagnies de 200 hommes part pour Bourges, point de concentration désigné au 2e Zouaves de marche qui doit faire partie de l'armée de la Loire (2).

A côté des Algériens viennent se ranger un grand nombre de Français,

(1) Un décret du 18 novembre 1870 va créer ensuite un 4e Régiment de Zouaves de marche, à la formation duquel le 2e Zouaves fournira 7 compagnies.

(2) Ce ne sera qu'après le 4 décembre que deux armées de la Loire seront distinguées, et le régiment fera partie de la première.

engagés volontaires, eux aussi. Les hommes ont été habillés à la hâte, avec les vêtements qu'on a pu trouver au fond des magasins. La plupart n'ont que des effets de toile; mais il faut qu'ils partent quand même pour laisser la place à d'autres qui arrivent sans cesse. Ils ne restent à Avignon que le temps d'être incorporés et sommairement équipés, puis, le chemin de fer les emmène à Bourges où l'organisation doit être complétée.

Mais si, à la rigueur, on peut en quelques jours improviser des soldats, il est plus difficile de leur trouver des cadres convenables. On les prit un peu partout. Les quelques officiers de l'ancien régiment restés en Algérie, des officiers des *bureaux arabes*, des sous-officiers promus, tels sont ceux auxquels est confié le sort du jeune régiment. Leur tâche est lourde car il faut qu'ils suppléent par leur valeur personnelle et leur initiative au manque d'instruction de leurs hommes, les uns trop jeunes, les autres trop vieux, tous impressionnés par les revers déjà subis, alors que l'ennemi est constitué par des hommes aguerris, admirablement disciplinés et, par-dessus tout, victorieux.

Nous verrons comment, dans ces circonstances défavorables pour lui, le 2e Zouaves de marche sut remplir sa mission.

Cependant, à Avignon, les départs des zouaves se succèdent; par groupes de deux, trois compagnies, ils sont transportés à Bourges.

Le lieutenant-colonel LOGEROT est désigné pour prendre le commandement du régiment (1) qui fait partie de la 2e brigade (général RÉBILLARD), de la

(1) État nominatif des officiers composant le 2e Zouaves de marche :

| | |
|---|---|
| LOGEROT, lieutenant-colonel commandant le régiment. | CERVONI, capitaine. |
| QUÉNOT, chef de bataillon. | DUBUCHE, id. |
| SIMON, id. | PIERRE, id. |
| DE MONTLEVAUX, id. | SERRE, id. |
| LABRIFFE, capitaine adjudant-major. | AUDOUARD, id. |
| GENTY, id. | ALADU, id. |
| BUCHILLOT, id. | BOUTÉE, id. |
| HUGUET, id. | TRAISSAC, id. |
| BROUSSAIS, médecin-major de 2e classe. | MONTHOLON, id. |
| BLANC, aide-major de 2e classe. | MANQUAT, id. |
| MENUE, id. | LAPORTE, id. |
| | CARRIGNON, id. |

2e division (général Martineau des Chesnez), du 15e corps (général de la Motte Rouge).

Le régiment à Bourges et à Salbris.

Le décret d'organisation forme le 2e Zouaves de marche à trois bataillons. Le 5 octobre, un bataillon et demi est constitué à Bourges. Le reste du régiment est en route pour le rejoindre. À Bourges, les zouaves sont campés et reçoivent une instruction rudimentaire. Les vieux font faire l'exercice aux jeunes. Chacun s'emploie de son mieux de manière à permettre au régiment d'être prêt à entrer le plus rapidement possible en campagne. En même temps, il faut songer à l'armement, aux munitions, à l'habillement, et les ressources manquent presque complètement.

N'oublions pas que c'est une armée entière qui s'organise à Bourges et à Salbris et qu'il faut tout créer, et en toute hâte, car l'ennemi peut surgir d'un moment à l'autre.

Le 12 octobre, le 2e Zouaves se rend au camp de Salbris. Il est loin d'être prêt encore (1).

« Certains régiments, dit le général d'Aurelles de Paladines, notamment « le 2e Zouaves, nouvellement arrivé d'Afrique, étaient dans un état de dénû- « ment incroyable

| | | | |
|---|---|---|---|
| Roze, | capitaine. | Desjobert, | sous-lieutenant. |
| Franquart, | id. | Frankel, | id. |
| Hartmayer, | lieutenant. | Dagnicourt, | id. |
| Dufieux, | id. | Rochefort, | id. |
| Philippe, | id. | Brulon, | id. |
| Roma, | id. | Mouniot, | id. |
| De Fradel, | id. | Peyron, | id. |
| Duperray, | id. | Martin, | id. |
| Dominé, | id. | Pothonier, | id. |
| Denize, | id. | Calatayud, | id. |
| Carrignon, | id. | Fouton, | id. |
| André, | id. | Girald, | id. |
| Halley, | id. | Caffin, | id. |
| Valardier, | sous-lieutenant. | Roux, | id. |
| Esterhazy, | id. | | |

(1) Il manque au régiment son 3e bataillon qui ne rejoindra que le 11 novembre.

« Les soldats, presque nus, n'avaient guère que des vêtements de toile. Cepen-
« dant, quelques jours plus tard, chaque homme recevait un vêtement de laine,
« vareuse et pantalon, mais dans la saison où l'on entrait, et au bivouac, ces
« distributions étaient insuffisantes. Malgré les mauvaises conditions dans les-
« quelles les troupes se trouvaient, aucune plainte ne se faisait entendre ; mais
« il n'aurait pas été possible de laisser l'armée stationner plus longtemps, sans
« perdre le résultat des efforts fait depuis quinze jours pour la discipliner. Le
« moment était venu de marcher vers les Allemands puisqu'ils ne venaient pas
« vers nous (1). »

**Les premières étapes du 2e Zouaves de marche.**

Tandis que le 2e Zouaves de marche s'organisait à Bourg et à Salbris, les Allemands, après nos défaites d'Arthenay et de Saran, étaient entrés à Orléans (12 octobre). Le résultat de cet échec avait été d'obliger à battre en retraite les troupes du 15e Corps qui avaient commencé la lutte sans être suffisamment prêtes.

Le général d'AURELLES DE PALADINES fut désigné pour remplacer dans le commandement du 15e Corps le général DE LA MOTTE ROUGE.

Avant de reporter en avant son corps d'armée, le nouveau général en chef voulut le réorganiser. En quelques jours,

« sous sa main ferme, la discipline se rétablit, la confiance et le respect
« revinrent. »

C'est alors, vers le 24 octobre, que le général D'AURELLES résolut de marcher vers les Allemands.

« On décida, dans un conseil de guerre tenu à Salbris, que l'on mettrait
« à profit la faiblesse numérique des Allemands sur la Loire pour marcher sur
« Orléans, par Blois. »

Le 28 octobre, le 2e Zouaves, devant former la droite de la 2e brigade de la 2e division, part de Salbris par les voies ferrées et arrive dans la nuit à Mer-sur-Loire ; le bivouac est établi au camp d'Aunay sur deux lignes ; les grands feux sont défendus.

(1) *La première Armée de la Loire.*

Les deux jours suivants se passent au camp sans nouvelles de l'ennemi. C'est là que les zouaves reçoivent lecture d'une proclamation du gouvernement annonçant la capitulation de l'armée de Metz. Dans cette proclamation, au moins imprudente, le gouvernement « opposait l'héroïsme des soldats « à la trahison des chefs. » Heureusement, le patriotisme et la discipline du 2e Zouaves de marche ne furent pas atteints par cette nouvelle calamité, ni par cette accusation maladroite à un pareil moment.

D'ailleurs, le général en chef, pour ne pas laisser à l'indiscipline le temps de naître et de se propager, décide d'activer le mouvement offensif, et, le 30 octobre au soir, le régiment reçoit l'ordre de se porter le lendemain à Séris.

Le 1er novembre, les éclaireurs poussent jusqu'à Beaugency sans rencontrer l'ennemi; le 2 enfin, on signale des reconnaissances prussiennes.

Les zouaves traversent la Loire sur un pont suspendu et, le 3, ils s'installent au bivouac derrière le village de Muides, sur la rive gauche du fleuve.

En ce moment, ils ne sont plus qu'à une vingtaine de kilomètres d'Orléans et occupent la droite du 15e Corps. En avant d'eux, les reconnaissances ennemies se font plus nombreuses; ils vont enfin bientôt avoir l'occasion de tirer leurs premiers coups de fusil.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 2e brigade de la 2e division du 15e Corps. — Journal des marches et opérations de la 2e division du 15e Corps. — Registres matricules du 2e Zouaves de Marche.*

# CHAPITRE V

## Le 2e Zouaves de marche dans l'Armée de la Loire

---

SOMMAIRE. — Le régiment pendant la bataille de Coulmiers (9 novembre). — Le 2e Zouaves à Gidy, dans le grand camp retranché d'Orléans. — Les Zouaves à Aschères dans le mouvement offensif vers Pithiviers. — Arthenay et Chevilly (3 décembre). — Cercottes et Orléans (4 décembre). — Le régiment à Salbris, Bourges et Vierzon.

**Le régiment pendant la bataille de Coulmiers.**

En prévision de la marche en avant vers Orléans de toute l'armée française, le 2e Zouaves, avec sa brigade reçoit l'ordre de repasser sur la rive droite de la Loire et de s'installer sur ses anciennes positions de Séris.

Le 7 novembre, vers onze heures du matin, le canon commence à gronder dans la direction de Marchenoir. Les zouaves sont sous les armes, prêts à partir au premier signal, mais, à trois heures et demie, la canonnade ayant cessé, le régiment reprend son bivouac. Le 15e Corps n'a eu à faire qu'à une forte reconnaissance ennemie qui s'est repliée devant lui. Le soir même, le 2e Zouaves reçoit l'ordre de partir pour Beaumont.

C'est là que, le 8 au soir, arrivent les instructions du général D'AURELLES au sujet de la journée du lendemain qui doit être pour la France la victoire de Coulmiers.

D'après les ordres envoyés, le régiment avec sa division doit marcher sur le Bardon, le château de la Thouane et le ruisseau des Mauves : il forme l'extrême droite de la ligne française et doit surveiller le débouché d'Orléans.

Au moment où les zouaves apprennent le rôle qu'ils auront à jouer dans la journée du lendemain, ils peuvent croire qu'ils auront une part décisive dans l'action, car la gauche de la ligne ennemie qu'ils ont en face d'eux, solidement appuyée au ruisseau des Mauves, a été renforcée.

Le 9 novembre, de bon matin, ils sont prêts à marcher. Il fait froid au bivouac, mais il faut attendre l'ordre de se mettre en route qui n'arrive que vers huit heures. Le régiment s'établit immédiatement en bataille, précédé d'une forte ligne de tirailleurs et vient appuyer sa gauche au Bardon. Devant les zouaves, les Allemands se retirent sans opposer de résistance.

A la gauche de la ligne française au contraire la fusillade et la canonnade font rage. Tout l'effort français se concentre de ce côté: c'est pour cela que la gauche allemande cède afin de se porter vers Coulmiers.

Les zouaves s'établissent donc sans difficulté au château de la Thouane où ils attendent, spectateurs de la bataille qui se livre sur leur gauche et à laquelle ils ne peuvent prendre la part qu'ils avaient espérée.

Ils n'ont rencontré au château qu'un groupe de cavaliers qui, après avoir échangé quelques coups de fusil avec les compagnies des capitaines Audouard et Serre, se sont retirés.

Il est deux heures lorsque le régiment est installé dans la nouvelle position qui lui a été assignée la veille : le bataillon de gauche occupe le bois qui avoisine le château ; la droite se relie vers les Mauves avec le 29e mobile. Pendant ce temps, le combat se livre, acharné, aux environs de Coulmiers. Tout à coup deux régiments de cavalerie ennemie sont signalés sur la route de Meung à Orléans. Aussitôt quatre compagnies se portent de ce côté, appuyées par une batterie d'artillerie ; mais l'ennemi se retire avant d'engager le combat. C'est le seul incident de la journée pour la 2e Zouaves qui ne peut ainsi prendre qu'une part très modeste au succès de la bataille du 9 novembre.

La nuit qui suit est passée sur le terrain même du combat, mais, dès le lendemain, le régiment, tête de colonne de sa division, passe la Mauve au pont de Préfort, et vient installer son camp à Gidy, sur la route d'Orléans à Paris.

Le 2e Zouaves à Gidy, dans le grand camp retranché d'Orléans.

A la suite de sa victoire de Coulmiers, l'*Armée de la Loire* se trouve en face de deux plans d'actions différents : ou bien elle marchera sur la capitale pour tâcher de la débloquer en combinant son attaque avec une sortie des

défenseurs, ou bien elle se renfermera dans une solide position défensive autour d'Orléans, prête à recevoir l'assaut d'un ennemi que son échec va certainement faire renforcer.

Le premier plan est celui du gouvernement, le deuxième est celui du général en chef.

« Il fallait se contenter, dit le général D'AURELLES, du résultat obtenu; la « victoire de Coulmiers avait mis la dernière main à l'œuvre entreprise; l'armée, « solide, disciplinée, avait, après la bataille, confiance en elle-même et en ses « chefs..... Marcher sur Paris après Coulmiers était une tentative insensée, « téméraire, c'était exposer l'armée à une destruction certaine. »

A la suite d'une conférence qui eut lieu à Villeneuve-d'Ingré entre les généraux et les délégués du gouvernement, il fut décidé qu'on suivrait le plan du général en chef et qu'on profiterait du temps d'arrêt que l'armée allait avoir à sa disposition pour parfaire son organisation et fortifier solidement le grand camp retranché qu'on projetait autour d'Orléans.

Dans l'ensemble de ce camp, le 2e Zouaves avec sa division occupe, au nord d'Orléans, la position de Gidy.

Immédiatement, de tous côtés, on se met au travail; malgré la gelée qui durcit la terre, les tranchées se creusent et les parapets s'élèvent; les zouaves, habitués en Algérie, à manier la bêche, font merveille. En même temps, l'instruction militaire est perfectionnée, l'habillement et la chaussure sont remis en état.

Dès le début de ce séjour à Gidy, le 11 novembre, le 3e bataillon venant d'Avignon avec le commandant SIMON, rejoint le régiment, augmentant de 1,300 hommes l'effectif.

Maintenant, le 2e Zouaves de marche est au complet; si les 3,000 hommes qui le composent ne sont plus ces vieux zouaves aguerris que nous avons vus jadis, ils n'en sont pas moins animés d'un zèle ardent et sincère qui va bientôt se traduire par une conduite digne d'éloges.

Quinze jours d'activité fébrile ont porté leurs fruits : tous les villages autour d'Orléans sont organisés défensivement, et les pièces de gros calibre de la marine arment le camp retranché qui sera un sérieux obstacle à la marche des Allemands.

Brusquement, malgré les instances du général en chef, le plan des opérations est changé par le gouvernement qui veut à tout prix la marche sur Paris : l'effort de quinze jours va se trouver anéanti.

Le 24 novembre, les zouaves, avec la 2e division du 15e Corps, marchent sur Chevilly : chemin faisant, ils rencontrent un bataillon du 39e qui, surpris dans sa marche, bat en retraite sur Arthenay. Immédiatement, le régiment s'établit en position d'attente à Saint-Lyé et Villereau. L'ennemi disparaît. Cette alerte prouve que les Prussiens ne sont pas loin et surveillent nos mouvements.

Quelques jours après, le 28, les zouaves s'attendent de nouveau à une attaque. Le canon gronde dans la direction de Neuville. Villeneuve, Saint-Lyé et Mardeles sont de nouveau occupés par les trois bataillons du régiment qui, le soir, rentrent bivouaquer à Chevilly sans avoir combattu.

Enfin, dans la nuit du 1er décembre, l'ordre arrive au 2e Zouaves de se porter le lendemain en avant sur Aschères. Il s'agit, cette fois, d'un vigoureux mouvement offensif de toute *l'Armée de la Loire* vers le nord, pour rejoindre *l'Armée de Paris* qui, d'après la nouvelle annoncée officiellement par le gouvernement, a fait une sortie et gagne du terrain vers le sud.

**Les Zouaves à Aschères dans le mouvement offensif vers Pithiviers.**

Le 2 décembre au matin, toute la ligne française se porte en avant en même temps. Le 2e Zouaves, en tête de sa brigade, marche sur Villereau et Aschères. L'avant-garde a reçu l'ordre d'occuper Aschères de force si elle y rencontre l'ennemi.

Les zouaves sont encore à quelques centaines de mètres en avant du village que déjà les premiers coups de fusil se font entendre. Sans riposter, ils continuent à s'avancer. Les Allemands se retirent, et les nombreux tirailleurs qui précèdent le régiment s'installent immédiatement dans Aschères.

Le général Rébillard, commandant la 2e brigade, arrivé dans le village en même temps que la tête des zouaves, aperçoit tout à coup sur la crête d'Oison, vers Crotte, un escadron de cavalerie ennemie qu'une batterie appuie sur sa droite.

Sans prendre le temps de rallier sa brigade, le général lance immédiatement en avant le 2e Zouaves qui vient d'entrer dans Aschères. Les zouaves s'élancent vers Oison.

Sur la gauche, dans le lointain, le canon tonne furieusement : c'est le

16e Corps qui se heurte à Loigny contre des forces allemandes bien supérieures et, plus près, c'est la 3e division du 15e Corps qui vient de rencontrer la 22e division d'infanterie prussienne. Mais toute cette canonnade ne fait qu'exciter encore les zouaves du 2e de Marche qui s'avancent en tirailleurs jusqu'à Bazoches.

Le général Rébillard voyant sa brigade lancée, demande l'autorisation de continuer sa marche en avant. Il vient de l'obtenir, lorsque brusquement, l'ordre lui parvient de regagner Arthenay en toute hâte. En ce moment, il est près de quatre heures de l'après-midi. A regret, les zouaves s'arrêtent : ils ne comprennent pas pourquoi on les empêche de poursuivre un succès qui leur apparaît certain. C'est qu'à la gauche, la 3e division a dû battre en retraite après une lutte acharnée à Pourpry et que, maintenant, Arthenay se trouve menacé. Le général d'Aurelles, lui-même, en ce moment à Arthenay, vient de donner l'ordre de rappeler la 2e division.

Le mouvement du 2e Zouaves s'effectue lentement, en ordre, mais l'ennemi, reprenant de l'assurance devant cette retraite inexpliquée, ne cesse de harceler le régiment qui rentre à six heures et demie à Arthenay. Le jour vient de tomber; il est trop tard pour soutenir efficacement la 3e division.

Plus à l'ouest, à Loigny, le 16e Corps avait également dû reculer. Ainsi se termine par un échec, glorieux certes, mais un échec quand même, le mouvement offensif vers Paris.

Le 2e Zouave passe la nuit à Arthenay.

Arthenay et Chevilly (3 décembre).

Jusqu'ici, le 2e Zouaves de marche n'a guère eu l'occasion encore de montrer sa valeur. Le jour de Coulmiers il s'est trouvé en un point où l'action a été presque nulle, et le 2 décembre, s'il est entré dans Aschères, il n'avait devant lui que de la cavalerie peu soutenue. Aussi, ses pertes sont-elles jusqu'à ce moment très faibles.

C'est à partir de maintenant que va commencer pour ce régiment la période de sacrifice et de dévouement, et nous allons avoir toute la mesure de son héroïsme et de sa bravoure au cours de cette retraite qui s'impose à présent à l'*Armée de la Loire*.

Le 3 décembre, à trois heures et demie du matin, le général d'Aurelles, comprenant que tout mouvement offensif est désormais impossible, envoie à son armée l'ordre de la retraite sur Orléans. C'est la 2e division du

15e Corps qui a l'honneur d'être désignée pour protéger cette retraite, et c'est le 2e Zouaves qui a la gloire de former l'arrière-garde de la division.

Les journées du 3 et du 4 décembre sont incontestablement les plus belles de toute la campagne pour le jeune régiment.

Dès le petit jour, les zouaves, campés à Arthenay, sont mis au courant en quelques mots par leurs officiers de la mission qu'ils vont avoir à remplir. A huit heures, le général MARTINEAU DES CHENEZ, commandant la 2e division, acquiert la certitude, en recevant les rapports des reconnaissances envoyées, que différentes colonnes allemandes se réunissent à Château-Gaillard pour marcher sur Arthenay. En arrière de lui, *l'Armée de la Loire* se retire sur Orléans : il faut qu'il tienne le plus longtemps possible pour protéger cette retraite.

Les ordres donnés placent le 2e Zouaves en arrière d'Arthenay et à l'est de la ligne du chemin de fer, au lieu dit des Quartre-Fermes, près d'une batterie d'artillerie. En première ligne, se tiennent le 3e bataillon (commandant SIMON) et la compagnie d'éclaireurs avec le capitaine AUDOUARD. Les hommes, abrités autant que possible derrière des bouquets d'arbres, attendent l'assaut. En arrière de cette première ligne sont les 1er et 2e bataillons.

Vers neuf heures et demie, le feu s'engage entre la première ligne et les tirailleurs ennemis. Bientôt l'artillerie allemande commence son tir

« qui devient au bout de quelques instants si violent que la batterie d'artillerie,
« placée aux Quatre Fermes, est obligée de prendre successivement trois posi-
« tions en arrière. »

Le capitaine AUDOUARD est blessé. Les zouaves font des pertes sérieuses, mais ne bougent pas de leurs positions.

Tout à coup, l'on apprend qu'un mouvement tournant de l'ennemi sur la gauche menace Arthenay et par suite la gauche du 2e Zouaves. Un instant, le 30e de marche vient couvrir l'aile menacée des zouaves, mais, bientôt, ce régiment recule sous le feu qui devient de plus en plus intense. La première ligne du régiment va être débordée. Lentement alors, le bataillon du commandant SIMON se retire vers la droite, s'arrêtant dans chaque pli de terrain pour faire feu.

La retraite du 30e de marche laisse le 2e Zouaves isolé. Afin d'éviter que ses jeunes soldats ne soient impressionnés par cette situation, le lieutenant-colonel LOGEROT, payant d'audace, se tourne vers eux, le sabre levé, et leur crie : « Zouaves, en avant ! » Les deux bataillons de deuxième ligne se portent en avant sous une grêle de balle qui fauche cruellement les rangs. Mais l'ennemi s'arrête et la retraite par échelons est assurée.

« Cette retraite fut admirable, dit le *Journal des marches et opérations de la 3e division*. Chaque position favorable à la défense fut occupée successivement.
« Les troupes se maintinrent avec sang-froid.....

« La division se maintint à La Croix-Biquet jusqu'à trois heures et demie.
« Le 2e Zouaves de marche se conduisit avec fermeté. »

A la tombée de la nuit seulement, les zouaves arrivent à Chevilly, à hauteur d'une batterie d'artillerie de marine : ils ont reculé de six kilomètres à peine pendant toute la journée, mais de nombreux morts et blessés jalonnent cette courte distance : le capitaine MANQUAT et le lieutenant ROUX sont du nombre.

Malgré l'obscurité, les pièces de la batterie sont enclouées, et le régiment se dirige en grand ordre sur Cercottes, où il arrive à sept heures. Le feu s'est continué, cruellement meutrier jusqu'à cinq heures et demie : ce sont les zouaves qui ont tiré les derniers coups de feu.

Maintenant ils bivouaquent sur la route entre Chevilly et Cercottes, à un kilomètre des avant-postes ennemis, attendant le lendemain, pour continuer cette lutte sans espoir de succès, toute de sacrifice et où ils se montrent dignes du glorieux régiment qu'ils remplacent.

« Les brigades DARIÈS et RÉBILLARD, dit le général D'AURELLES, soutinrent « cette retraite avec une entente du métier et une bravoure qui leur ont mérité « la reconnaissance de l'armée et du pays, ainsi que les éloges de nos ennemis « eux-mêmes. »

Et M. PAUL LAURENCIN, parlant des zouaves du jeune 2e Régiment pendant cette journée, écrit ces lignes :

« On vit alors ces jeunes hommes, à peine soldats, hier à la charrue ou devant « l'établi, nerveux peut-être, à coup sûr inexpérimentés, mais soutenus par le « sentiment du devoir, tenir tête à des légions de victorieux. Comme ces régi-

« ments russes dont Napoléon admirait la solidité sur le champ de bataille de « la Moskowa, ces zouaves de la veille furent à Arthenay des bastions que « l'ennemi dut démolir à coups de canon. »

Cercottes et Orléans (4 décembre).

Au moment où les zouaves, déjà fortement épuisés par cette journée du 3 décembre, s'installent au bivouac sur la terre glacée, les ordres arrivent pour la journée du lendemain: il leur faudra continuer à défendre les positions pied à pied, jusqu'à Orléans où l'armée tout entière doit franchir la Loire.

Le 4 décembre, après une nuit froide, sans sommeil et remplie d'alertes, dès sept heures du matin, le 2e Zouaves est installé en position dans la forêt d'Orléans, à l'est de Cercottes, au carrefour des Huit-Chemins. Il forme avec sa brigade la deuxième ligne de défense: la gauche du régiment (1er bataillon), est appuyée à la voie ferrée. Le 3e bataillon est à droite; avec ce bataillon, se tient le lieutenant colonel LOGEROT, promu colonel, mais qui n'a pas voulu encore abandonner ses zouaves. Le 2e bataillon est en réserve.

Dès sept heures et demie, le feu s'engage avec les tirailleurs ennemis qui entrent en forêt. Les Allemands arrivent sur trois ligne diftérentes; deux corps d'armée s'avancent contre la 2e division. La canonnade commence à se mêler à la fusillade.

« Le maintien ainsi que l'élan de nos troupes, dit le *Journal de la division*, « qui cherchaient à déloger l'ennemi du bois furent admirables. Nous soutînmes « ainsi cette attaque, sans bouger, pendant trois heures, jusqu'à une heure de « de l'après-midi. Puis, la retraite commença avec calme et lenteur, en ne cédant « que pied à pied comme l'ordre en avait été donné. »

Le 3e bataillon gagne Orléans par la route de Saint-Lyé. Les 1er et 2e bataillons, déployés dans les vignes au sud de la forêt, résistent jusqu'à la dernière extrémité. Mais déjà l'effort des assaillants, vingt fois plus nombreux, a rompu les unités. A droite et à gauche de la voie ferrée, ce ne sont plus que des groupes formés au hasard du combat qui luttent désespérément. Le régiment est entièrement disloqué. Une partie est déjà dans Orléans, que l'autre, réunie par le général commandant la 2e division à un noyau de 1,500 braves, tient encore dans des tranchées qui défendent l'entrée de la ville.

« Il est cinq heures et demie, le feu cesse, mais, à six heures, l'ennemi, « poussant des hourras et battant la charge, cherche à forcer le passage. Mais « les 1.500 hommes de tranchées réussissent à le mettre en fuite. »

Cependant, prolonger la lutte n'est plus possible. Dans Orléans règne le plus grand désordre : les troupes se pressent pour passer le fleuve. La nuit est venue et augmente encore le désarroi. Les zouaves du régiment errent de tous côtés à la recherche de leurs compagnies et de leurs bataillons. Le général D'AURELLES, comprenant l'impossibilité de tenir dans la ville, complètement ouverte, signe à dix heures du soir avec le général prussien une suspension d'armes de deux heures afin de permettre aux troupes françaises de passer la Loire.

A minuit, quand le GRAND DUC DE MECKLEMBOURG se présenta pour s'emparer d'Orléans conformément au traité signé, plus de 10,000 hommes qui n'avaient pas été avertis à temps erraient encore dans la ville, ayant perdu leurs régiments. Trois compagnies du 2e Zouaves, coupées du gros, restèrent ainsi prisonnières (1).

Cette journée du 4 décembre qui finit pour le régiment d'une façon si désastreuse, lui a coûté en morts et en blessés plus encore que celle de la veille. 2 officiers tués, 11 blessés, plus de 300 hommes couchés le long de cette route fatale d'Arthenay à Orléans (2), tel est le bilan de deuil du régiment, qui, sans autre espoir que celui de mourir pour la Patrie, s'est sacrifié pour sauver l'*Armée de la Loire*. Le 2e Zouaves de marche, n'a rien à envier aux régiments qui ont gagné la bataille de Coulmiers.

Au sortir de Cercottes, sur la route qui conduit à Orléans, se dresse un petit monument très simple sur lequel on lit ces lignes :

« Ici reposent 51 soldats français tués en protégeant la retraite de l'*Armée* « *de la Loire*, le 4 décembre 1870.

« C'est ainsi qu'ils ont quitté la vie, laissant non seulement aux jeunes hommes,

(1) Sont faits prisonniers : le capitaine SERRE, les lieutenants PHILIPPE et DESJOBERT, le sous-lieutenant MOUNIOT.

(2) Tués. Capitaines : AUDOUARD, MANQUAT. — Blessés. Capitaines : GENTY, PIERRE, DUBUCHE ; lieutenants : ANDRÉ, CARRIGNON, HARTMEYER, HALLEY, DOMINÉ ; sous-lieutenants : FOUTON, ROUX, CALATAYUD.

« mais à la nation tout entière, le souvenir de leur mort, comme un grand « exemple de vertu et de courage. »

La plus grande partie des héros qui dorment là, sous cette pierre, sont des zouaves du 2e régiment de marche.

Le régiment à Salbris, Bourges et Vierzon.

Le 15e Corps, complètement désorganisé à la suite de sa retraite sur Orléans, doit se reformer en Sologne. Les troupes se dirigent sur Salbris, protégées encore par la 2e division dont le 2e Zouaves forme l'extrême arrière-garde.

Après avoir marché pendant toute la journée du 5 décembre, le régiment arrive enfin à onze heures du soir à la Motte-Beuvron. Mais il n'est pas encore temps de se reposer pour les Zouaves; il faut organiser défensivement le village, car l'ennemi a passé la Loire, et ses éclaireurs inquiètent déjà l'arrière-garde.

Le 7 décembre, tandis que l'armée fait séjour à Salbris, les zouaves sont en avant-postes à Nouan. A midi, la fusillade s'engage entre eux et la cavalerie allemande; bientôt le canon se met de la partie. Les cavaliers allemands se lancent sur le village. Les zouaves les laissent entrer, puis font feu à bout portant sur eux, leur tuent deux officiers et plusieurs hommes et leur font quelques prisonniers. Les autres s'en vont à bride abattue. Mais bientôt arrivent à la rescousse quatre régiments de cavalerie, suivis de 3,000 fantassins et de quatre pièces d'artillerie. Il faut battre en retraite: le 2e Zouaves se replie en bon ordre sur Salbris.

La retraite se poursuit vers le sud, pénible et désastreuse. Le givre qui se change en verglas ralentit encore la marche. Les malheureux zouaves presque sans vêtements, grelottent de froid au bivouac, où les distributions manquent plus d'une fois, faute de convoi.

Enfin le 10 décembre, le 2e Zouaves arrive à Bourges; tandis que les hommes trop fatigués ou malades restent en ville, les autres vont bivouaquer à la Chapelle Saint-Ursin.

Les troupes sont désormais hors des atteintes de l'ennemi. Le 24, le régiment revient à Vierzon, où il séjourne juqu'au 6 janvier.

A la suite de l'échec du général d'Aurelles et de l'évacuation d'Orléans, l'*Armée de la Loire* est scindée en deux armées : la première dont fait partie

le 15e Corps, passe sous les ordres du général BOURBAKI, la deuxième est commandée par le général CHANZY.

Tandis que la deuxième armée continue à manœuvrer dans le bassin de la Loire, la première va être envoyée dans l'Est pour opérer une diversion de ce côté.

Le rôle du 2e Zouaves de marche est terminé du côté de la Loire. S'il n'a pu vaincre les vainqueurs, il les a du moins arrêtés au delà de toute espérance. Les zouaves par leur résistance ont provoqué l'admiration même de l'ennemi.

Pour bien apprécier l'œuvre de ces hommes, soldats improvisés, qui surgissent à l'appel douloureux de la Patrie, replaçons-les dans ce cadre de misères qui les accompagna sans cesse.

C'est l'hiver avec son cortège de pluie et de neige qui cloue au sol glacé du bivouac autant d'hommes que les balles. Ce sont les vivres qui leur font défaut, les vêtements en lambeaux qu'ils ne peuvent remplacer, les munitions qu'ils attendent avec anxiété et qui vont manquer au milieu de la bataille. C'est le nombre accablant de l'ennemi qui les écrase en tous les points. C'est, par-dessus tout, la pensée amère de la défaite qui plane sur eux.

Et cependant « ils ont lutté, n'étant ni l'espoir ni le nombre. » Ils ont lutté quand même, en héros et en martyrs.

« Je les ai vus, marchant les pieds nus dans la neige,
« Succomber de fatigue et non de désespoir ;
« La misère et la faim leur servaient de cortège,
« Mais ils marchaient, ayant pour guide le devoir (1). »

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations de la 2e brigade de la 2e division. — Journal des marches et opérations de la 2e division. — Registres matricules du 2e Zouaves de Marche.*

---

(1) PAUL DÉROULÈDE. — *Chants du Soldat.*

# CHAPITRE VI

## Le 2<sup>e</sup> Zouaves de marche à l'Armée de l'Est

SOMMAIRE. — De Bourges à Clerval par les voies ferrées. — De Clerval à Besançon. — Les Zouaves jusqu'à l'armistice. — Les derniers jours du 2<sup>e</sup> Zouaves de marche.— Retour du régiment en Algérie et conclusion de la campagne.

**De Bourges à Clerval par les voies ferrées.**

A la suite des événements auxquels nous venons d'assister et qui ont occasionné la division de l'*Armée de la Loire* en deux armées, le général RÉBILLARD, promu général de division, prend le commandement de la 2<sup>e</sup> division du 15<sup>e</sup> Corps et est remplacé à la 2<sup>e</sup> brigade, par le général CHOPPIN. En même temps, le 2<sup>e</sup> Zouaves de marche passe sous les ordres du lieutenant-colonel CHEVALLIER, le lieutenant-colonel LOGEROT ayant été nommé colonel.

L'ordre qui envoyait à l'*Armée de l'Est,* sous le commandement du général BOURBAKI, la première *Armée de la Loire,* prescrivait que le 15<sup>e</sup> Corps, qui avait jusque-là fourni l'arrière-garde à l'armée, rejoindrait après les autres, et, sur la demande du général RÉBILLARD, il fut décidé que la 2<sup>e</sup> division de ce corps d'armée ferait à pied la route de Vierzon à Bourges pour prendre le chemin de fer dans cette dernière ville.

En exécution de ces ordres, le 2<sup>e</sup> Zouaves demeure ff Vierzon jusqu'au 7 janvier. Puis, lorsque toutes les troupes sont parties, il fait rallier ses grand'gardes et, à une heure de l'après-midi, il se met en marche pour Bourges. Le lendemain, 8 janvier, à huit heures du matin, les zouaves

arrivent à Bourges après une marche des plus fatigantes dans la neige. Un certain nombre d'hommes doivent rester en ville, les autres, avec le lieutenant-colonel CHEVALLIER, montent dans le train qui les attend pour les transporter sur un nouveau théâtre de la lutte.

Depuis quelques jours le froid est devenu intense et c'est sans enthousiasme que les hommes s'installent dans les wagons glacés. Le lendemain, le train arrive à Decize, le surlendemain à Cerey-la-Tour. Là, il doit s'arrêter, ne pouvant plus avancer à cause de l'immense encombrement de la voie du côté de Clerval. On n'avait pas prévu dans cette gare-terminus les moyens de débarquement, si bien que les trains s'étaient succédés et accumulés les uns derrière les autres sans pouvoir débarquer. Pendant trois jours, les malheureux zouaves restent emprisonnés dans leurs wagons. Les cas de congélations se multiplient; d'autre part, les ravitaillements deviennent de plus en plus difficiles, le moral des hommes s'affaiblit. Ils n'avaient pas prévu tant de misères à ajouter encore à celle de la défaite.

Enfin, le 13, ils arrivent à Beaune, et le 16 seulement à Clerval, après un voyage de neuf jours au milieu des plus dures souffrances.

Quelle différence entre ce convoi stationnant dans le brouillard et la neige, enveloppé d'un lugubre silence, comme s'il contenait des morts, et celui que nous avons vu passer au début de cette campagne, tout enguirlandé de verdure et lançant à tous les échos l'enthousiasme joyeux des vieux zouaves qu'il amenait à Strasbourg! Hélas! que d'évènements se sont passés depuis le mois de juillet 1870!

Le 16 janvier 1871, les zouaves arrivés enfin à Clerval, installent leur bivouac auprès de la gare.

**De Clerval à Besançon.**

Au moment où le 2e Zouaves débarque à Clerval, l'*Armée de l'Est* joue sa partie suprême à Héricourt. Le 17 janvier, après un combat de trois jours, le général BOURBAKI donne à l'armée l'ordre de la retraite sur Besançon. Telles sont les nouvelles qu'apprennent les zouaves à leur arrivée sur le théâtre des opérations. Ils gagnent néanmoins Allondans le 19 janvier et sont désignés là pour former l'arrière-garde de l'armée en retraite.

« Malgré quelques obus lancés à toute volée par l'ennemi sur Allondans, dit « le *Journal des marches de la division*, le mouvement s'exécute dans un ordre « parfait. L'arrière-garde s'arrête à chaque instant pour protéger le mouvement.»

A trois heures et demie, avec sa division, le régiment arrive à Longueville et campe à gauche du village, en envoyant en avant de nombreux éclaireurs.

Deux jours après, le 21, tandis que la 2e brigade gagne Beaume-les-Dames, le 2e Zouaves, toujours à l'arrière-garde, est détaché en avant de Luxiol en poste avancé, et, sous la direction d'un officier du génie, met immédiatement ce village en état de défense. Le lendemain, la retraite reprend, triste et démoralisante, par un froid de 18° au-dessous de o.

Le 23, les zouaves arrivent à dix heures du soir à Larnod. Le 25, ils occupent les hauteurs de Buzy qui dominent le Doubs et commandent le chemin de hâlage et la route de Thoraize.

A peine arrivée au bivouac désigné, une compagnie du 3e bataillon s'installe en grand'garde et creuse à la hâte dans la terre gelée un abri pour la défense. Le 26, comme le régiment fait séjour à Buzy, quelques coups de fusil viennent rompre la monotonie de la retraite. C'est l'ennemi qui attaque les tranchées. Les travailleurs, lâchant la pioche, sautent sur leurs fusils et supportent vigoureusement l'attaque de l'ennemi qui se retire.

Dans la soirée, les zouaves apprennent que leur division est désignée pour concourir à la défense de la place de Besançon. A sept heures du soir, le 27, le régiment quitte silencieusement son bivouac et va prendre ses cantonnements à la Vèze, au pied des hauteurs de la rive gauche du Doubs, où il s'organise immédiatement en vue d'une attaque probable.

Pendant ce temps, l'*Armée de l'Est*, épuisée par la rigueur de la température autant que par l'ennemi, s'est reposée à Besançon jusqu'au 26.

**Les zouaves jusqu'à l'armistice.**

Tout à coup le général commandant en chef l'*Armée de l'Est* apprend que par suite de l'entrée en scène imprévue de l'armée allemande de MANTEUFFEL, arrivée par l'ouest, toutes les routes de retraite lui sont fermées. Il ne lui reste plus qu'une chance suprême de salut : gagner Lyon par Pontarlier. Le 26, le mouvement commence. La 2e division du 15e Corps étant maintenue à Besançon pour la défense de la place, le 2e Zouaves reste en position à la Vèze.

C'est là qu'il apprend tout à coup, le 29 au soir, qu'un armistice vient d'être conclu. Ce n'est encore qu'un bruit qui court; le lendemain matin, la nouvelle officielle en parvient au régiment. Les pauvres hommes com-

mencent à se reposer, lorsque le soir même, on vient leur annoncer que l'armistice ne concerne pas l'*Armée de l'Est* et qu'ils doivent continuer à rester sur la défensive.

Bientôt les reconnaissances envoyées autour de la Vèze font connaître au régiment que l'ennemi entoure complètement Besançon et que la 2e division est coupée du reste de l'armée dont on est sans nouvelles. Enfin, le 3 février les zouaves apprennent à la fois que l'*Armée de l'Est* vient de passer en Suisse et que l'armistice est désormais applicable à toutes les troupes. Les communications sont rétablies, mais le régiment doit rester à la Vèze jusqu'à nouvel ordre.

**Les derniers jours du 2e Zouaves de marche.**

Nous voici arrivés au terme de cette malheureuse campagne, désastreuse pour les vieux régiments qui y ont pris part, plus désastreuse encore pour la France, dont les sacrifices, poussés jusqu'à la dernière limite, n'ont pu que retarder la défaite finale.

Pendant que se négocient les préliminaires de la paix, les dernières troupes debout encore pour la défense du sol de la Patrie restent sur leurs positions, mais l'abattement le plus profond succède maintenant à la lutte. Ces quatre longs mois de souffrances continuelles, d'incessantes misères, d'échecs successifs, ont finalement brisé le ressort moral des jeunes troupes pour lesquelles la fortune a été si impitoyable.

Tout est fini maintenant, irrémédiablement fini.

Quoi qu'il en soit, dans cette longue et suprême lutte, pour l'honneur, hélas! car le succès depuis longtemps n'était plus en cause, le 2e Zouaves de marche a noblement rempli la tâche que la France lui a confiée.

Aussi, lorsque le 7 mars, à Besançon, après la signature des préliminaires de la paix, le régiment rend au pays les hommes qui se sont engagés pour la durée de la guerre, ceux qui s'en vont ainsi, les survivants de cette malheureuse campagne, peuvent quand même partir le front haut, l'âme fière. Jeune gens à peine en âge de tenir un fusil ou vieillards chez lesquels les maux de la Patrie ont ressuscité leur ancienne ardeur, tous ont fait leur devoir, tous se sont conduits en hommes, en vrais zouaves.

La page que le 2e Zouaves de marche ajoute au Livre d'Or du 2e Zouaves est glorieuse autant que malheureuse; comme les plus belles de l'Histoire des vieux zouaves, elle mérite d'être conservée dans notre mémoire.

Et maintenant, zouaves du 2e de Marche qui venez déposer vos fusils encore chaud du combat pour rentrer dans vos foyers, adieu! Si la France eût pu être victorieuse, elle l'eût été avec vous et par vous. Dieu ne l'a pas voulu.

Dans nos cœurs, comme sur le monument de Cercottes qui sert de tombeau à tant des vôtres, est gravé pour jamais le « *le grand exemple de vertu et de courage* » que vous nous avez laissé.

**Retour du régiment en Algérie et conclusion de la campagne.**

Après le départ des engagés volontaires pour la durée de la guerre, le 2e Zouaves, caserné à Besançon, reste à l'effectif de 350 hommes. A ceux-là se joindront bientôt ceux, trop peu nombreux, hélas! qui reviendront d'Allemagne.

Le 27 mars, après avoir une dernière fois été passé en revue par le général RÉBILLARD, le régiment, avec le lieutenant-colonel CHEVALLIER, est transporté par les voies ferrées de Besançon à Toulon où il arrive le 28.

Là, le lendemain, presque tous les hommes, avec le cadre en officiers d'un bataillon, s'embarque à bord de la *Dryade* qui les emmène à Alger. Le commandant SIMON conduit ce détachement.

Quelques jours plus tard, le 3 mai, le reste des officiers avec quelques hommes, s'embarquent à Marseille à destination d'Oran.

Et, quand disparaissent à l'horizon les côtes de France, ces 350 hommes, survivants du grand drame qui vient de se terminer, se mettent à pleurer.

Ils songent qu'il y a à peine huit mois ils étaient 3.000 du 2e Zouaves qui arrivaient, tous joyeux et pleins d'enthousiasme, en vue de cette France qui n'est plus maintenant, devant leurs yeux, qu'une ligne grise entre le ciel et l'eau.

Où sont-ils à cette heure les nombreux compagnons d'armes qui manquent à l'appel? Et, dans leur pauvre âme, endolorie comme celle de la Patrie dont ils sont l'image, ils évoquent longuement le souvenir lugubre des morts de Frœschwiller, de Sedan, d'Orléans. Sous les bois dévastés par la mitraille, au fond des ravins presque comblés par les débris des obus, au pied des murs rouges encore de sang, c'est là que leurs tombes en quelques jours se sont creusées. C'est là qu'ils dorment pour toujours ces 1500 braves que le 2e Zouaves a perdus.

Salut, morts héroïques, vous aviez au cœur, confondus dans un même amour, le culte de la Patrie et celui de votre régiment et vous êtes tombés

« Pour qu'on pût dire au moins, en parlant de la France,
« Que ses drapeaux étaient encor de fiers linceuls (1). »

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches de la 2e division du 15e Corps. — Journal des marches de la 2e brigade. — Registres matricules du 2e Zouaves.*

(1) PAUL DÉROULÈDE.

## Récompenses accordées en 1870 et 1871 à la suite de la campagne contre l'Allemagne

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officiers : MM. Détrie, colonel.
Joanin, lieutenant-colonel.
Wattringue, capitaine.

Chevaliers : MM. Hagron, capitaine adjudant-major.
Cheylard, lieutenant.

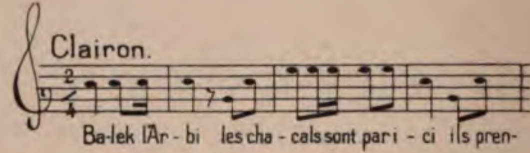
Chevaliers : MM. Diguet, Herson, Devos, Duteil, lieutenants.
Denis, Dubois, Moncade, sous-lieutenants.
Lamy, Garnier, Lefèvre, sergents.

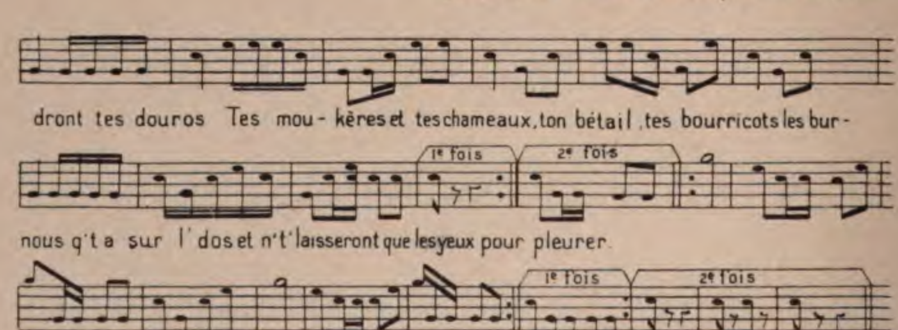
La médaille militaire a été conférée à Riquier, Ballender, sergents-majors ; Chailloux, Gagnet, Larzillière, Charles, Thiriat, Hanaïde, Grenié, Ducasin, sergents : Vinetz, Amblard, Mascle, Beaudonnet, Salatin, caporaux ; Chirat, Ruffet, Ricette, Marnithe, Aubert, Albertini, Erasme, Beurnonville, Ailhous, Bouvet, Sauvage, Fournié, Vony, Souchet, Peyrutie, Martin, Lucain, Chaudron, Wouadberwerel, Malhotru, Desplaces, Rougeventré, Laufumey, Prudhomme, Mylle, Peugeot, Ducaté, Rey, Boudon, Chambon, Giesner, Ronaud, Garnier, Hermann, Cayré, Chalot, Murat, Bonnet, Zimmermann, Fournier, Furet, Prigent, Artigues, Burget, Chinel, Kern, Jourdau, Entringer, Dazin, Saint-Paul, Yves, Gascoin, Ader, Gauthier, Tesnière, Vernet, Cottu, Clavel, Lisus, Ducasse, Joannon, Couton, Pierson, Hamet, Dequin, Deloche, Guibert, Lefèvre, zouaves, tous blessés de la guerre de 1870-1871.



# Marche des Zouaves

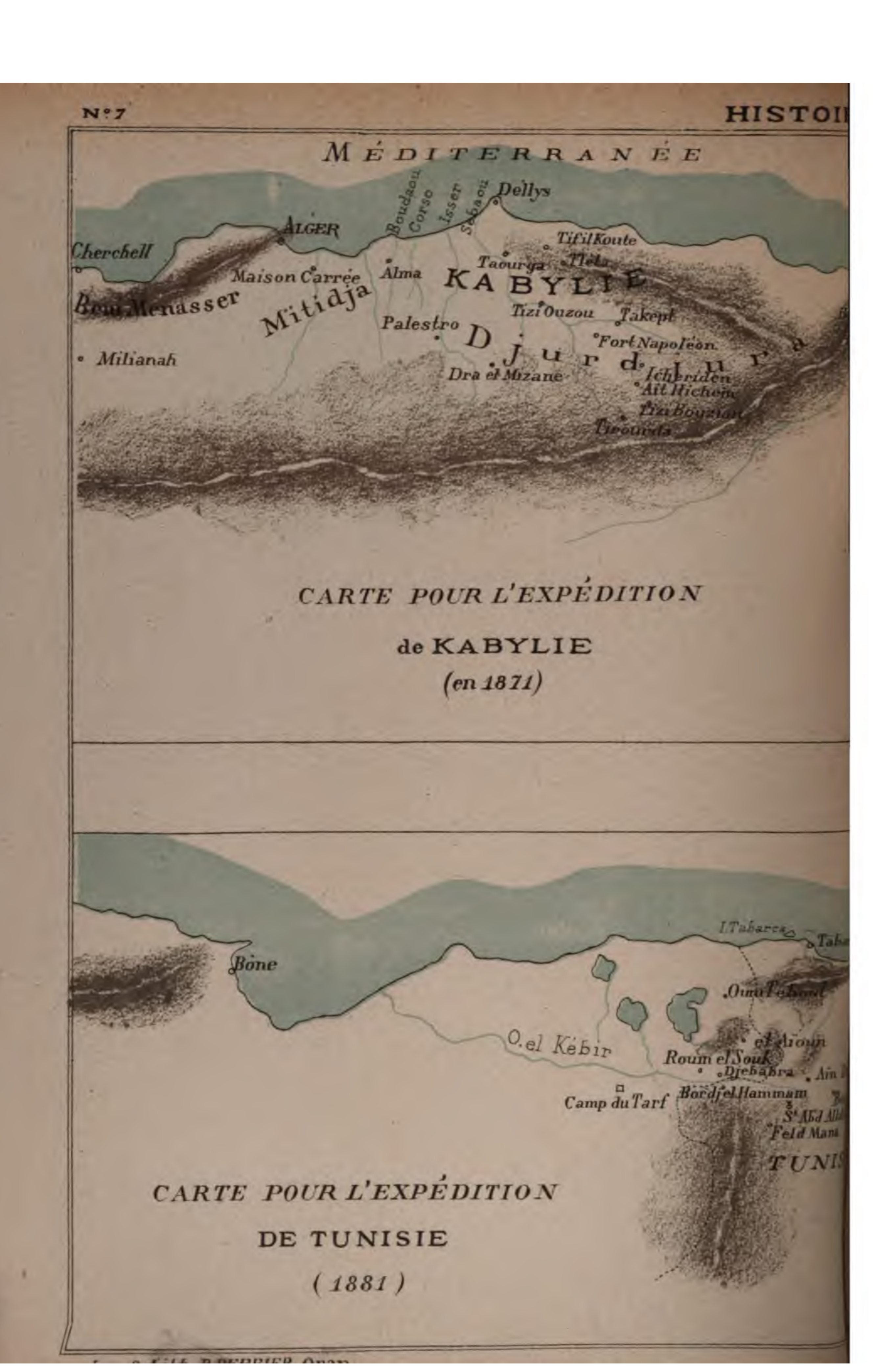


# LIVRE VII

## Extrême-Orient




CARTE POUR L'EXPÉDITION

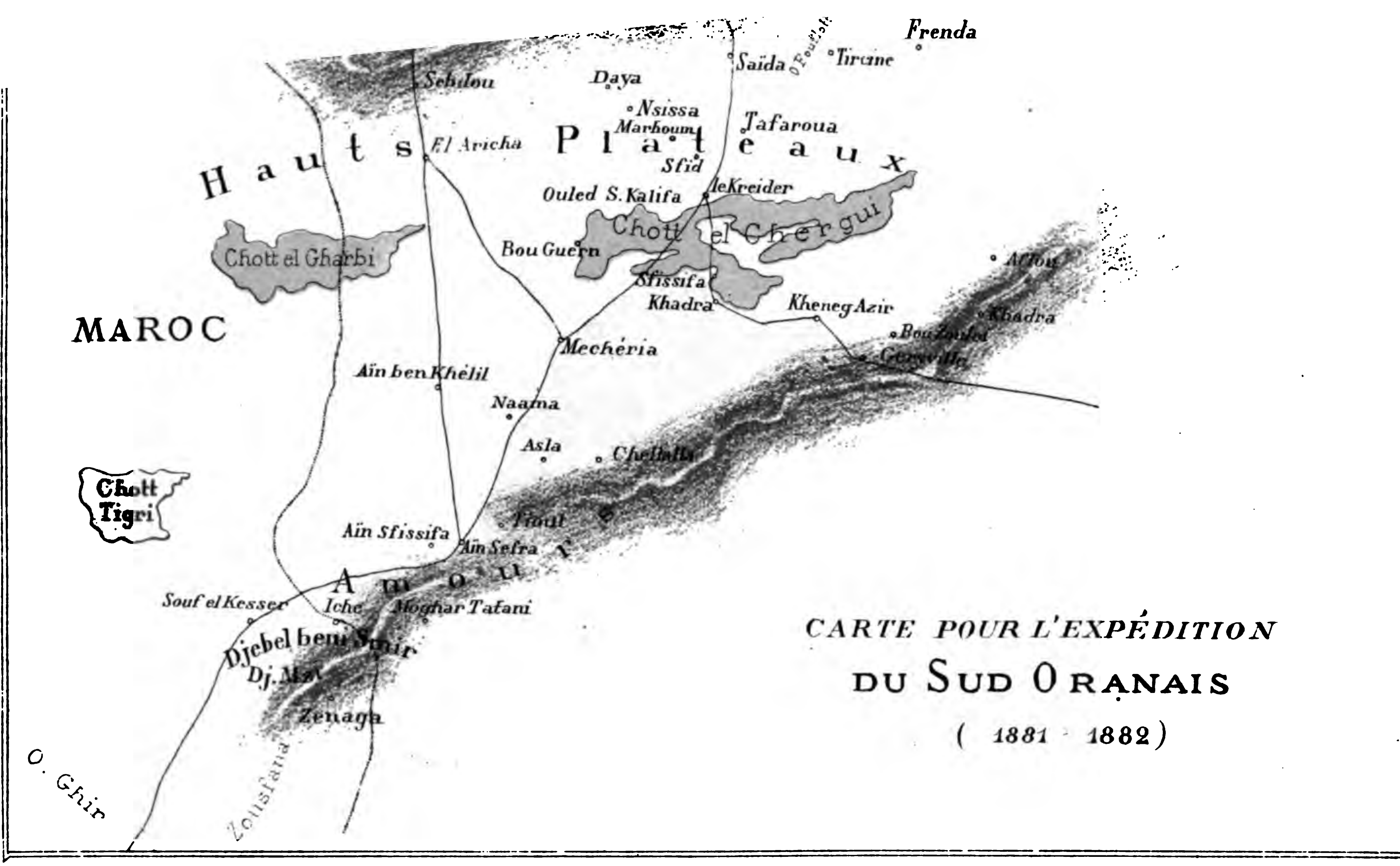
de KABYLIE

(en 1871)

CARTE POUR L'EXPÉDITION

DE TUNISIE

(1881)




Dessiné par le Lieut! Joseph Spitz.

# CHAPITRE PREMIER

## Expédition de Kabylie [1]

## (1871)

ET

## Colonnes Mobiles

## (1871-1880)

---

SOMMAIRE. — Réorganisation du 2e Zouaves (1871). — Les Zouaves en route pour la Kabylie. — Opérations autour de Tizi-Ouzou (mai 1871). — Échec au Fort-Napoléon (2) (31 mai). — La retraite et l'anniversaire d'Ichériden. — Fin de l'expédition et rentrée du 1er bataillon à Oran. — Le 2e bataillon en Kabylie et chez les Béni-Menasser. — Les colonnes mobiles de 1871 à 1880. — La vie intérieure du régiment de 1871 à 1880. — Le nouveau drapeau du 2e Zouaves (14 juillet 1880).

Tandis que se déroulaient en France les tristes évènements auxquels nous venons d'assister aux côtés du 2e Zouaves, que se passait-il en Algérie pour la portion du corps qui y était restée ? **Réorganisation du 2e Zouaves.**

---

(1) Pour suivre ce chapitre ainsi que les deux suivants, voir la carte n° 7, page 427.
(2) Nous n'avons pas cru devoir modifier encore cette dénomination de Fort-Napoléon qui est employée dans les *Journaux de marche* de cette expédition de 1871.

Les neuf compagnies, maintenues primitivement dans la province, n'ont pas tardé à rejoindre, en partie, le gros du régiment, appelées d'abord en renforts à la suite de Frœschwiller, puis pour contribuer à former le 2e Zouaves de marche après Sedan.

De même qu'en France, on dut bientôt faire appel en Algérie à des zouaves de marche pour garder la colonie, d'autant plus qu'une insurrection terrible allait nécessiter, pour la combattre, l'emploi de toutes les forces vives disponibles.

Un décret, promulgué le 28 mars 1871 décide que le 2e Zouaves sera réorganisé à Oran, où se trouvent déjà les 10mes compagnies des 2e et 3e bataillons. Le régiment, reconstitué, se composera des compagnies de marche qui existent en Algérie, des survivants de l'ancien 2e Zouaves à leur retour de captivité, des éléments qui proviennent du 2e de Marche et enfin des cadres des compagnies passées au 4e Zouaves de marche lors de sa formation (1).

Cependant, l'insurrection grandissait et, sous peine de voir bientôt toute l'Algérie à feu et à sang, il fallait réprimer énergiquement ce mouvement. On dut donc presser la formation des nouveaux régiments algériens. D'ailleurs, chaque paquebot arrivant à Oran débarquait un grand nombre de jeunes Alsaciens-Lorrains qui, pour fuir la domination allemande, venaient s'engager au nouveau 2e Zouaves.

Aussi, grâce à ces engagés volontaires, et en utilisant les trois campagnies de marche existant déjà dans la province, le 1er bataillon peut être constitué en entier dans les premiers jours d'avril, et nous allons voir tout à l'heure cinq compagnies de ce bataillon partir pour la Kabylie révoltée.

C'est là, près des gorges inaccessibles où l'ancien régiment s'est jadis couvert de gloire, en face du danger qui les appelle, c'est là que les débris du 2e Zouaves et ceux du 2e de Marche, vont rejoindre le jeune régiment. C'est sous les balles kabyles que vont se fondre tous ces éléments divers ; un sang glorieusement versé va cimenter à jamais cette union féconde et ramener

(1) Ces cadres ne rentrent au régiment que le 11 septembre, au moment de la dislocation du 4e Zouaves qui participe à la campagne de Kabylie.

dans les rangs du 2e Zouaves, après tant de deuils, le sourire réconfortant de la victoire.

Les Zouaves en route pour la Kabylie.

Nos désastres n'avaient donc pas tardé à avoir leur contre-coup en Algérie où les populations indigènes jadis vaincues, mais toujours en effervescence, n'attendaient qu'une occasion pour secouer le joug. Hélas ! celle qui se présentait à eux était trop belle pour qu'elle dût leur échapper.

Au milieu de janvier 1871, des spahis refusent d'aller combattre en France; ils rentrent dans leurs tribus qui se soulèvent devant nos revendications, et, en quelques jours, la révolte se propage. Au printemps, les principales villes de la Kabylie, Dra-el-Mizan, Fort-Napoléon, et d'autres sont bloquées par les tribus insurgées.

Un long cri d'alarme, parti de Fort-Napoléon, se répand bientôt à travers toute la colonie en péril et, de tous côtés, malgré la profonde tristesse du moment, des troupes s'organisent pour écraser la révolte menaçante.

Le 2e Zouaves répond à l'appel qui lui est fait en faisant partir le 19 avril cinq compagnies de son 1er bataillon qui vient de se réorganiser à la hâte à Oran. Ce sont les 4e, 5e, 6e, 7e et 8e compagnies (1). Ce détachement, à l'effectif de 460 hommes, composé en grande partie d'Alsaciens-Lorrains et de colons peu ou point instruits, est conduit par le commandant CADET. Un certain nombre d'officiers de retour de captivité sont arrivés pour reprendre leur place dans le régiment et s'efforcent d'oublier dans une vie active l'amertume des revers subis (2).

(1) Les trois premières compagnies du 1er bataillon occupent El-Ghor et El-Aricha.

(2) Composition du détachement parti d'Oran, le 19 avril pour la Kabylie :

MM. CADET, chef de bataillon.
HAGRON, capitaine adjudant-major.
CHEYLARD, lieutenant, chargé des détails.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-lieutenants |
|---|---|---|---|
| 4e | MALVY. | DE TORCY. | SAINT-CLAIR. |
| 5e | MIRAUCHAUX. | HUBLIN. | DE LA LOBBE. |
| 6e | WATTRINGUE. | DEVOS. | HUGUENY. |
| 7e | GRASSET. | MERLET. | MONNIER. |
| 8e | ROUSSEAU. | WARION. | FOGALDE. |

Les nouveaux zouaves, à peine habillés, équipés et armés, s'embarquent en chemin de fer à Oran et arrivent le lendemain, 20 avril, à Maison-Carrée. Là, jusqu'au commencement du mois de mai, ils opèrent dans la plaine de la Mitidja, entre Maison-Carrée, l'Alma et Palestro, s'exerçant aux manœuvres, en même temps qu'ils font d'utiles démonstrations chez les tribus du Boudaou et du Corso, démonstrations qui leur coûtent d'ailleurs une vingtaine d'hommes blessés. Au cours des marches, pendant les haltes, les chefs apprennent aux hommes, nullement instruits, mais animés du plus grand zèle, à charger leur arme et à tirer.

Le régiment fait partie de la 1re brigade (colonel FOURCHAULT) de la colonne du général LALLEMAND. En quelques jours, ces zouaves improvisés sont aptes à faire campagne, et lorsque, dans les premiers jours de mai, la colonne apprend qu'elle va enfin se porter en avant vers la Kabylie, les zouaves, pleins d'enthousiasme, accueillent cette nouvelle avec des cris de joie.

Le 2 mai, les troupes de la brigade FOURCHAULT, sont campées à l'Alma.

Le lendemain, les grand'gardes sont attaquées par les Kabyles devenus de plus en plus audacieux. Les zouaves prennent les armes et se lancent sur leurs agresseurs qu'ils poursuivent jusque sur les hauteurs en leur faisant subir de nombreuses pertes.

Ce premier combat sérieux de l'expédition coûte au régiment un sergent (1) et onze hommes tués. Mais les zouaves ont fait leurs preuves et l'offensive va commencer.

Vers le soir de ce jour-là, au moment où les compagnies victorieuses rentrent au camp de l'Alma, les débris du 2e Zouaves de marche, que nous avons vus s'embarquer à Toulon le 29 avril avec le commandant SIMON, y arrivent, venant d'Alger.

Ce fut une scène inoubliable pour ceux qui y assistèrent que cette jonction du jeune 2e Zouaves avec l'ancien. Des officiers qui ne s'étaient pas vus depuis Frœschwiller et qui se retrouvaient là, pleuraient d'émotion. Pendant toute la nuit, ce furent des récits sans fin échangés de part et d'autre; chacun des vieux zouaves racontait ce qu'il avait vu des malheurs de la

(1) Sergent COUVE.

France, tandis que les jeunes, en sentinelles, l'arme au pied, veillaient sur le camp qu'ils venaient de défendre si brillamment dans le cours de la journée.

Le lendemain, il fut décidé que sur les trois compagnies du 2e de Marche qui venaient d'arriver de France, compagnies qui formaient les trois premières du 3e bataillon du nouveau régiment, deux d'entre elles resteraient à défendre l'Alma, l'autre, celle du capitaine LEMONNIER, devait seule marcher avec le 1er bataillon et participer à l'expédition de Kabylie (1).

Opérations autour de Tizi-Ouzou.

Le 7 mai, la brigade FOURCHAULT se met en marche vers l'est. La chaleur est accablante, mais les zouaves marchent gaiement. Devant eux les Kabyles ont disparu et les villages évacués sont immédiatement brûlés. Le lendemain le régiment arrive sans difficulté au col des Béni-Aïcha et y installe son bivouac.

La traversée de l'Isser a lieu le 10 et le soir les zouaves campent à Azib-Zamoun. Ils ne sont plus qu'à 25 kilomètres de Tizi-Ouzou. Dans les montagnes, au fond des gorges, pas un coup de fusil n'a retentit: on dirait que les Kabyles ont complètement disparu. La colonne continue sa marche et le 11 mai, à trois heures et demie, arrive sur les bords du Sébaou à Tizi-Ouzou. Au moment où le camp commence à s'installer, l'ennemi, jusque-là invisible, surgit tout à coup, couronnant les crêtes du côté du sud et menaçant la colonne qu'une longue marche dans la montagne a dû fatiguer.

C'est au 2e Zouaves que revient l'honneur de protéger le camp.

« Placé sur un mamelon qui commande la ligne de retraite des Kabyles, le « régiment fait éprouver à l'ennemi des pertes sérieuses. »

Devant cette riposte soudaine à laquelle ils ne s'attendent pas, les Kabyles se retirent dans la direction de Fort-Napoléon, et le camp du Sebaou rentre dans le silence. Malheureusement, cette journée coûte au 2e Zouaves un officier tué (2) et 7 hommes blessés.

(1) L'adjonction de cette compagnie au 1er bataillon portait à 22 officiers et 564 hommes d'effectif du détachement du 2e Zouaves.

(2) Lieutenant LAPORTE.

Du 11 au 14 mai, la colonne séjourne à Tizi-Ouzou, prête à se lancei l'ennemi qu'elle espère voir venir à elle, mais les Kabyles, dont l'échec a dim l'audace, embusqués au fond de leurs repaires attendent une occasion propice pour eux et ne bougent pas encore.

Le 15 mai, la colonne quitte son camp sur l'Oued-Sebaou et se dirige Taourga. Devant elle, les Kabyles s'enfuient, abandonnant les villages. S le village d'Affris semble vouloir résister; il forme d'ailleurs sur la crête domine la droite du Sebaou la clef de la position. Le 16 mai, trois compag du 2e Zouaves sont envoyées pour le tourner.

« Les zouaves, dit le *Journal des marches de la colonne*, enlèvent ce vil « avec la plus grande vigueur, puis ils s'emparent de celui de Taourga [1].

Le 19 mai, les zouaves, avec la colonne, bivouaquent à Dellys. La r tance des tribus Kabyles de cette région que parcourent les zouaves ser terminée. Le 21, la colonne, reprenant sa marche vers Tizi-Ouzou, bivou à Aïn-el-Arba.

Dès le début de l'expédition, défense avait été faite aux hommes de dépa au bivouac la ligne des sentinelles. Or, ce jour-là, à Aïn-el-Arba, un zou allant chercher de l'eau, s'aventure isolément jusqu'au village d'Affris. Il n'est plutôt arrivé aux premières maisons qu'un coup de feu tiré par un Kal l'étend raide mort.

Attirés par le bruit de ce coup de feu, plusieurs zouaves pénètrent dar village abandonné, trouvent le Kabyle qui vient de tuer un des leurs, le pas par les armes et mettent ensuite le feu au village.

Le lendemain, la colonne reprend sa marche, traverse Tifilkoute et ren tre le 23, sur le plateau de Tleta, des Kabyles embusqués qui l'attendent.

Après un court combat, les Kabyles s'enfuient devant les zouaves qu poussent jusqu'au fond des ravins [2].

A Temda, les zouaves s'emparent des troupeaux des révoltés et les condu jusqu'à Tizi-Ouzou, où ils arrivent le 29 mai, à dix heures.

(1) Dans cette attaque, un homme du régiment est tué, un autre blessé.

(2) Il y eut cette journée deux sergents et un zouave blessés.

Cette tournée, vigoureusement conduite, assure la pacification de tout le territoire situé entre le Sebaou et la mer. Le moment paraît venu maintenant, pour la colonne, de continuer sa marche sur Fort-Napoléon, bloqué depuis le commencement de l'insurrection.

La défaite des tribus kabyles du Sebaou a dû faire réfléchir les tribus du Djurjura à la tête desquelles sont ces fameux Béni-Raten, nos adversaires acharnés de la grande insurrection de 1857.

Échec sur Fort-Napoléon.

La journée du 30 mai est passée au repos à Tizi-Ouzou ; elle est employée à organiser une forte reconnaissance offensive qui, le lendemain, doit ouvrir la route conduisant à Fort-Napoléon. Cette reconnaissance comprendra entre autre troupes les compagnies du 2e Zouaves et sera commandée par le colonel FOURCHAULT.

Le régiment connaît déjà cette route qu'il a construite jadis, et qui, aujourd'hui, est barrée en plusieurs endroits par les Kabyles, solidement retranchés dans leurs villages, qui, à droite et à gauche, commandent le chemin à suivre.

Le 31 mai, de bon matin, les zouaves quittent le camp de Tizi-Ouzou. Après avoir fait huit kilomètres, ils arrivent au point du jour en vue du village de Takept qu'occupent les contingents kabyles. La fusillade commence immédiatement. Embusqué derrière les murs, l'ennemi ouvre un feu intense sur les zouaves. La colonne doit s'arrêter un moment pour riposter, puis elle repart et arrive finalement dans le village après avoir perdu un assez grand nombre d'hommes. Mais, de tous côtés, l'ennemi surgit et son courage grandit devant la faiblesse numérique des nôtres : chaque crête se couvre de nouvelles lignes de défense, chaque roche cache un groupe de Kabyles qui se dressent. A un signal donné, tous se précipitent ensemble sur le village que la colonne vient d'atteindre. Il faut reculer. Le colonel FOURCHAULT fait sonner la retraite et confie aux compagnies du 2e Zouaves le périlleux honneur de la protéger.

A peine la colonne commence-t-elle à reculer que les zouaves sont assaillis de toutes parts avec fureur. Mais, excités par les vaillants officiers qui leur rappellent ce que furent leurs aînés à l'endroit même où ils luttent aujourd'hui, les zouaves tiennent bon. Grâce à eux, la retraite s'opère en bon ordre. A onze heures, lorsque après cet insuccès, la reconnaissance fut

de retour au camp de Tizi-Ouzou le régiment avait perdu 12 hommes, dont 3 tués.

Pendant cinq jours, la brigade FOURCHAULT demeure au camp de Tizi-Ouzou, attendant la colonne CÉREZ qui opère du coté de Dra-el-Mizan et qui doit venir la rejoindre pour marcher ensuite de concert avec elle sur Fort-Napoléon. Pendant ce temps, deux compagnies du régiment font partie d'une escorte allant au-devant d'un convoi qui arrive le 3 juin au soir, venant de Dellys sans avoir été inquiété.

La revanche et l'anniversaire d'Ichériden.

Avant de reprendre la marche sur Fort-Napoléon, le général LALLEMAND, qui commande la colonne dont fait partie la brigade FOURCHAULT et qui est arrivé en personne à Tizi-Ouzou, donne l'ordre à la brigade d'attaquer les villages des Béni-Khalys.

Le 6 juin, à sept heures du matin, les zouaves arrivent en face des villages, 3,000 indigènes sont là qui résistent avec acharnement. Tandis que la lutte se prolonge en avant des villages battus par l'artillerie, le 2e Zouaves les tourne par la crête qui conduit à l'Oued-Boudhoura. Devant l'arrivée imprévue des zouaves, les défenseurs des villages s'enfuient. Désireux de venger leur échec du 31 mai, les zouaves s'élancent à la poursuite des fuyards et arrivent bientôt sur une crête qui domine un ravin peu profond. En face d'eux, à 250 mètres, ils trouvent une ligne ennemie en position qui les fusille. Franchissant le ravin, les zouaves font une charge vigoureuse qui balaie le terrain, et ne s'arrêtent que lorsque les Kabyles ont complètement disparu devant eux.

Un sergent tué (1), 10 zouaves blessés, tel fut le prix, pour le régiment, de cette belle journée.

Après ce succès, le général LALLEMAND se décide à tenter un vigoureux effort sur Fort-Napoléon pour y débloquer le garnison. Toutes les troupes des deux colonnes LALLEMAND et CÉREZ (2), qui se sont réunies le 13 juin, doivent prendre part à cette affaire.

---

(1) Le sergent PITOU.

(2) C'est de cette colonne CÉREZ que fait partie le 4e Zouaves de marche.

Les zouaves, de retour au camp de Tizi-Ouzou après l'affaire de Beni-Khalys, se préparent donc à reprendre le chemin de Fort-Napoléon.

Le 16 juin, la colonne LALLEMAND commence l'ascension par la route carrossable. Au voisinage du village d'El-D'jemmah, le long des massifs d'oliviers et de figuiers qui bordent la voie, les zouaves sont arrêtés un moment par les balles kabyles. Mais un vigoureux élan porte bientôt tout le régiment de l'autre côté du village.

Les Kabyles, cette fois, ne résistent pas longtemps et le soir même toute la colonne campe à Fort-Napoléon débloqué. L'échec du 31 mai est vengé. Un des buts de l'expédition est atteint, mais 9 zouaves du régiment sont encore tombés dans cette journée du 16 juin (1).

Quelques jours plus tard, le 24 juin, anniversaire du combat d'Ichériden, où, en 1857, le vieux 2e Zouaves s'était couvert de gloire, le nouveau régiment se trouve à son tour devant Ichériden. Comme l'ont fait jadis leurs aînés, les jeunes zouaves du 2e gravissent, pleins d'enthousiasme, les pentes qui conduisent au village. Ils songent à tous les anciens qui sont tombés en face de ces rochers abrupts, le long de ces murs de pierres sèches debout encore pour témoigner de leur bravoure, et ils regrettent presque de ne pas trouver aujourd'hui la même résistance acharnée qui leur eût permis de faire preuve d'un même courage.

Les Kabyles culbutés résistent à peine et s'enfuient en désordre, laissant les deux colonnes LALLEMAND et CÉREZ en possession d'Ichériden où le camp est immédiatement installé.

Ce soir-là, sous la tente, plus d'un zouave du régiment dut évoquer le souvenir des aînés qui, jour pour jour, quatorze ans auparavant, après leur immortelle et sanglante victoire, s'étaient reposés au même endroit où eux-mêmes campent en ce moment.

Fin de l'expédition et rentrée du 1er bataillon à Oran.

Trois jours après, les zouaves, avec les colonnes LALLEMAND et CÉREZ, vont camper à Aït-Ichen. Le 1er juillet, ils sont à Tizi-Bouzian; le 12, ils partent en reconnaissance avec le colonel BARRACHIN jusqu'au col de

(1) 2 hommes tués, 7 blessés.

Tirourda. Plus un coup de fusil ne vient troubler la marche des colonnes : la Kabylie est enfin pacifiée.

La colonne LALLEMAND reçoit l'ordre de se mettre en route pour Bougie où elle doit être dissoute.

Tout le long du chemin, pendant les quatorze jours que dure cette marche, les zouaves qui, au cours de cette expédition de trois mois, viennent de retrouver le succès des anciens jours, voient renaître en eux cette gaieté et cet entrain légendaires qui s'étaient envolés au souffle du malheur. C'est en chantant qu'ils arrivent le 29 juillet sur les bords de l'Oued-Ghir, près de Bougie.

Là, avant de dissoudre la colonne qu'il vient de commander, le général LALLEMAND la passe en revue et adresse aux troupes qui la composent l'ordre du jour suivant qui peut servir d'épilogue à cette campagne :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Il y a trois mois, l'insurrection étendait ses ravages jusqu'aux portes d'Alger, « et vos combats avaient pour théâtre des lieux pacifiés depuis trente ans. Con- « fiant dans la résolution et le dévouement dont vous aviez déjà fait preuve, « j'oubliai votre petit nombre et vous portai au-devant de l'ennemi. Vous avez « dépassé mon attente.

« Au prix de fatigues et de dangers sans nombre, vous avez accompli une « œuvre qui fut jadis celle de plusieurs campagnes laborieuses.

« Après avoir soumis les tribus du Boudaou, du Corso et de l'Isser, vous « avez débloqué trois places importantes étroitement serrées, battu en plus de « vingt rencontres un ennemi acharné, reconquis et pacifié pas à pas tout le pays « kabyle. Les efforts désespérés des révoltés, joints aux difficultés de la nature, « ne peuvent arrêter votre élan ; c'est de vive force que vous avez franchi les « cimes presque inaccessibles du Djurjura.

« Les rochers du Tirourda furent les témoins de votre dernier combat.

« La grande vallée de l'Oued-Sahel se déroulait alors à vos pieds ; au-delà, « vous aperceviez les montagnes des Béni-Abbès et de Galah, véritables nids « d'aigle, foyer des résistances des Mokrani. Mais le bruit de votre valeur était « tel, que huit jours après, la confédération des Béni-Abbès était entièrement « soumise, que, les premiers, vous entriez dans Galah et que les tribus de la « Medjanah même venaient au camp implorer l'aman.

« Officiers, sous-officiers et soldats, c'est à votre constante bravoure, à votre

« incomparable énergie que l'on doit attribuer de tels résultats, ils vous assurent « la reconnaissance de la colonie dont vous serez les vrais sauveurs et vous « honorent grandement devant la France.

« Votre campagne formera un beau chapitre de notre histoire militaire. Vous « y avez appris à vous connaître, à vous estimer. Vous y avez retrouvé et déve- « loppé les mâles vertus qui furent l'honneur de vos devanciers et la gloire de « de notre pays. C'est grâce à elles que vous avez pu ramener dans le devoir « plus de 100,000 insurgés que votre petit nombre avait aveuglés; c'est grâce à « elles que vous êtes déjà la consolation et l'espoir de la Patrie.

« *Le général de division,*

« LALLEMAND. »

Le 1er août, le détachement du 2e Zouaves avec le commandant CADET s'embarque à Bougie pour débarquer à Alger, et de là, se rendre par les voies ferrées à Oran, où il arrive le 6 août.

**Le 2e bataillon en Kabylie et chez les Béni-Menassen.**

Tandis que les six compagnies du régiment (cinq du 1er bataillon et une du 3e) faisant partie de la colonne LALLEMAND, prenaient à l'expédition de Kabylie la part glorieuse que nous venons de voir, trois autres compagnies du 2e bataillon, formé à Oran à la fin d'avril, s'étaient rendues également avec le commandant DE MONTLEVAUX sur le théâtre des opérations et avaient, glorieusement aussi, participé à la répression de l'insurrection.

Parties d'Oran vers le milieu de mai, les trois compagnies du 2e bataillon vont s'éjourner à Maison-Carrée, puis à l'Alma jusqu'à la fin du mois. Au commencement de juin, elles sont placées dans la colonne du général CÉREZ et partent avec cette colonne pour se porter au secours de Dra-el-Mizan, bloqué depuis le mois d'avril par les tribus du Djurjura, les Guetchoulas et les Flissas.

Le 5 juin, la colonne CÉREZ livre aux tribus un combat très vif devant le bordj assiégé. A la suite de ce combat, où les compagnies du 2e Zouaves se font remarquer par leur courage, Dra-el-Mizan est débloqué; les zouaves restent trois jours dans la place, puis, tandis que le reste de la colonne CÉREZ va opérer sa jonction avec la colonne LALLEMAND, les compagnies du 2e Zouaves passent à la colonne GOURSAULT et se dirigent avec cette colonne sur Aumale.

Mais l'ordre arrive tout à coup au commandant DE MONTLEVAUX de rentrer à Oran. En exécution de cet ordre, les zouaves se dirigent à regret vers Alger et ils y sont déjà arrivés, lorsqu'on les envoie de nouveau au combat, en les rattachant cette fois à la colonne NICOT qui opère entre Milianah et Cherchell contre les Béni-Menasser.

Les zouaves du 2e bataillon se lancent avec furie contre les positions ennemies solidement occupées; mais, devant le nombre de l'ennemi qui augmente sans cesse, ils doivent bientôt battre en retraite: un officier (1), deux zouaves sont tués dans l'attaque. Pendant la retraite de la colonne, le commandant DE MONTLEVAUX et 8 zouaves sont blessés.

Le lendemain de cet échec, les trois compagnies passent à la colonne PONSARD, chargée de terminer les opérations contre les Béni-Menasser. Pendant les mois de juillet et d'août, les zouaves parcourent le pays, débloquant les villages français, brûlant les villages arabes insurgés. Enfin de ce côté aussi, grâce à la vigueur des troupes qui opèrent, le calme renaît, et, le 8 septembre, les trois compagnies du 2e bataillon du 2e Zouaves rentrent à Oran après avoir, pendant cette fatigante campagne de quatre mois, fait preuve des qualités les plus sérieuses.

L'insurrection de 1871 est terminée.

Dans la répression de ce grave mouvement qui, au moment même des malheurs de la France, mettait en jeu l'existence de la colonie, le régiment a retrouvé un vie nouvelle.

Après cette victorieuse campagne qui leur a coûté trois officiers tués et plus de 75 hommes tués ou blessés, les zouaves de 1871 peuvent encore renaître à l'espérance de jours meilleurs, car, si jadis, leurs aînés ont grandi dans la conquête de l'Algérie, eux, aujourd'hui, ont glorieusement contribué à sauver cette précieuse conquête.

Les colonnes mobiles de 1871 à 1880

Après les rudes assauts qu'il vient de subir, le régiment se recueille, se reforme, se reconstitue, car, bien qu'il ait pu prendre part à l'expédition de Kabylie, il n'en est pas moins fortement désorganisé : plusieurs de ses unités sont encore à créer, ses cadres sont incomplets et ses hommes

(1) Le capitaine BUCHILLOT.

n'ont pas reçu l'instruction régulière et progressive qui fait des soldats parfaits. D'ailleurs, les événements lui permettent d'accomplir cette réorganisation intérieure à laquelle nous assisterons tout à l'heure. Pendant dix années, le calme n'est pour ainsi dire pas troublé dans la colonie. En France, l'armée, se reconstitue, elle aussi, dans la paix et le travail.

De 1871 à 1881, la vie extérieure du 2e Zouaves se manifeste seulement par la participation de quelques unités du régiment à un certain nombre de colonnes mobiles qui parcourent la province d'Oran, sans rencontrer de résistance.

Si ces grandes marches militaires en armes ne permettent pas aux zouaves de faire montre de leur bravoure et de leur courage, elles leur fournissent cependant l'occasion de prouver qu'ils sont durs à la fatigue, qu'ils sont solidement entraînés pour les expéditions que l'avenir leur réserve.

Nous n'entrerons pas dans le détail des faits en ce qui concerne les colonnes mobiles qui s'accomplissent sans grand intérêt au point de vue de l'histoire du Corps. Fidèles à la méthode que nous avons suivie jusqu'ici, nous ne ferons que mentionner ces colonnes, réservant notre attention pour les opérations plus graves, où le fusil sera de la partie et où les zouaves pourront ajouter quelque fleuron nouveau à la gloire des aînés dont ils sont les respectueux dépositaires.

Au mois d'octobre 1871, le 1er bataillon (commandant CADET), à peine reposé de la campagne de Kabylie, fait partie d'une colonne mobile qui, commandée par le lieutenant-colonel LE TOULLEC, du régiment, se rassemble à Daya. Avec cette colonne, les zouaves parcourent les Hauts-Plateaux, passant successivement à Bou-Guern, Melga et Méchéria, puis, reviennent à Daya où ils campent jusqu'à la fin de novembre. Ils repartent de nouveau au commencement de décembre, traversent Melga, Bou-Guern, Zérouia et rentrent à Daya, ayant dispersé sans combat quelques fractions trop turbulentes des Hamyans.

A la même époque, le 3e bataillon (commandant SIMON) envoie quatre de ses compagnies à El-Aricha à la colonne du lieutenant-colonel BRÉMENS. Cette colonne passe tout le mois de novembre en route, bivouaque successivement à Guerabia, Ogla-Nadja et rentre sans incidents à El-Aricha.

Au mois de février 1874, les tribus du sud de Géryville sc par des dissidents que suscite l'agha destitué Si Sliman. Une pe commandée par le commandant Simon et dans laquelle entrent compagnies du 2e bataillon, part de Bel-Abbès le 26 févrie rafales de neige elle traverse Daya, N'Sissa, El-Hammam, M felksrab. Le temps devient de plus en plus mauvais; les diss disparu, la colonne rentre à la fin d'avril à Daya et Bel-Abbès.

L'année suivante (1875), au commencement de mars, une forme à Tlemcen, pour accompagner le général Carteret-Tri une tournée au sud de la province. Le lieutenant-colonel Lamy, c commande cette colonne qui comprend des tirailleurs, de d'Afrique, des spahis, et aussi les 2e et 3e compagnies du du régiment. Partie de Tlemcen le 15 mars, la colonne passe et, sous une pluie torrentielle, arrive le 23 à Aïn-ben-Khélil. Le p longtemps abandonné, est intact : il ne manque que les bois et transportés à Tiout par Si Hamza. La colonne continue sa route suit les rives peu fertiles de l'Oued-Sfissifa, arrive à Aïn-Sefra repose quatre jours à Tiout au milieu des oasis de verdure qui heureusement avec les régions tristes qu'elle vient de traverser. le général, avec la cavalerie, pousse jusqu'à Moghrar-Tatani, reste à Asla. Enfin, la colonne reprend la route du Tell, et, visité Naama, Méchéria et Bou-Guern, rentre le 20 avril à Tlemc

Au mois de septembre 1876, l'entrevue à Ouchda de l'E Maroc et du général de division Osmont est l'occasion d'une pe dont font partie les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon. Le 11 les zouaves manœuvrent devant le sultan du Maroc, puis re leurs garnisons.

Au commencement de l'année 1877, à la suite d'un mouve rectionnel dans les tribus du sud-ouest, une colonne se conc Aricha, sous les ordres du général de Flogny. Le 3e bataillon d commandé par le capitaine adjudant-major Bourgougnon, en Le 15 février, la colonne se met en route vers Aïn-ben-Kh arrive le 18.

« La marche est lente et pénible. La colonne disparaît souvent d
« billons de sable et il n'y a pas d'eau aux étapes. »

Le 23, les zouaves sont à Tiout, où la 1re compagnie fait une razzia de 200 moutons. Le 7 mars, alors que la colonne arrive devant Moghrar-Foukani, les habitants font mine de vouloir résister. Une batterie d'artillerie s'établit en position et un ultimatum est envoyé. Après une courte délibération des habitants, le ksar se soumet. La colonne remonte alors vers le nord et arrive le 21 mars à El-Aricha, où elle est dissoute.

Dans le cours de l'année 1879, à la suite de l'assassinat, près d'El-Aricha, de 2 soldats du train conduisant un convoi, par une quarantaine de rebelles venus du Maroc, deux compagnies du régiment commandées par le commandant MARMET, accompagnent le général LOUIS de Tlemcen à Sebdou, où doit avoir lieu une entrevue entre le général et un envoyé de l'Empereur du Maroc, chargé de présenter des excuses et de payer une indemnité pour les familles des victimes. L'entrevue terminée, les compagnies rejoignent leur poste.

Tels sont les mouvements auxquels le régiment prend part pendant cette période de calme de dix ans qui se termine en 1881, date à laquelle va se rouvrir pour lui l'ère des expéditions sérieuses.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur du régiment et voyons comment ces dix années sont mises à profit pour sa complète réorganisation.

**La vie intérieure du régiment de 1871 à 1880.**

Lorsque les zouaves qui ont pris part à l'expédition de Kabylie rentrent à Oran, ils trouvent déjà presque complètement formés, les trois bataillons. Nous avons vu rejoindre sur le théâtre des opérations les débris de l'ancien régiment et ceux du 2e de Marche.

Au mois de septembre, lors du licenciement du 4e Zouaves de marche, les officiers de l'ancien 2e qui avaient été détachés, rejoignent le nouveau régiment dont les cadres sont au complet maintenant. Le colonel DÉTRIE, que nous avons laissé, blessé, sur le champ de bataille de Frœschwiller, est venu reprendre le commandement de son régiment. Différents décrets parvenus au corps pendant l'expédition de Kabylie ont accordé aux officiers et aux zouaves de l'ancien régiment les récompenses qu'ils ont glorieusement gagnées pendant la malheureuse campagne contre l'Allemagne.

Maintenant, chacun se met sérieusement à l'œuvre de façon à reconstituer le nouveau régiment et à imprimer profondément dans le cœur des hommes cet esprit de corps qui [illegible] vieux 2e Zouaves.

Un décret du 3 février 1872, réorganisant les régiment de zouaves, les constitue à quatre bataillons de six compagnies et deux compagnies de dépôt. Le 3 mars, le 2e Zouaves, en application de ce décret, forme son 4e bataillon avec les 7e et 8e compagnies de chacun des anciens bataillons; les deux compagnies de dépôt sont prises parmi les 9e de ces bataillons. Quant à la dernière compagnie qui reste, elle est licenciée et ses officiers mis à la suite.

Le 4e bataillon tient garnison à Oran. Les autres garnisons occupées par le régiment sont, dans le cours de cette année 1872, Mers-el-Kébir, Saïda, Sidi-bel-Abbès.

Partout, l'instruction est poussée avec entrain, et, vers la fin de 1872, le 2e Zouaves, reformé, peut déjà, par le spectacle de son prompt relèvement, calmer l'amertume des revers subis.

Le 12 octobre 1873, le lieutenant-colonel Le Toullec, qui avait repris sa place au régiment, succédant au lieutenant-colonel Joanin, est promu colonel et remplacé au corps par le lieutenant-colonel Lamy, du 60e de ligne.

Vers la fin de l'année 1874, le régiment occupe Oran, Mers-el-Kébir, Tlemcen, Lalla-Maghrnia, Gar-Rouban, et Sidi-Zaher.

La loi du 13 mars 1875 réorganise de nouveau les régiments de zouaves, et les constitue à quatre bataillons de quatre compagnies et une compagnie de dépôt. C'est le 1er mai que cette réorganisation s'effectue au 2e Zouaves. Les officiers et sous-officiers des unités supprimées sont placés à la suite. A la fin de cette même année, en octobre, deux bataillons réunis exécutent aux environs de Misserghin des manœuvres au cours desquelles sont appliquées les nouveaux règlements qui viennent de paraître.

En 1876, une 2e compagnie de dépôt est de nouveau créée et détachée en France, d'abord à Salon, puis à Arles. Le régiment est dès lors constitué comme il l'est encore en ce moment.

Au mois de novembre de cette année 1876, le colonel Détrie, nommé général de brigade par décret du 11, fait ses adieux au Corps. Pour le consoler des regrets qu'il éprouve à se séparer de son cher 2e Zouaves, qu'il a eu l'honneur de commander à l'heure la plus critique de son existence, il a la satisfaction de laisser à son successeur, le colonel Gaday, du 21e de ligne, un régiment que six années de sérieux travail ont solide-

ment reconstitué et qui a le droit d'attendre maintenant de la fortune le retour de jours meilleurs.

Sous le commandement de son nouveau colonel, le régiment continue à suivre la voie sur laquelle il a été lancé.

Le lieutenant-colonel SIMON arrive au corps en 1877, où il remplace le lieutenant-colonel LAMY, promu colonel.

Le 1er mai 1879, le colonel GADAY, nommé général de brigade, est remplacé au 2e Zouaves par le colonel SWINEY, du 99e de ligne.

**Le nouveau drapeau du 2e Zouaves (14 juillet 1880).**

Dix ans viennent de s'écouler depuis la fatale guerre de 1870. En France, comme en Algérie, l'armée est reconstituée, mais il manque encore aux régiments leurs drapeaux. Depuis le jour, en effet, où sous les murs de Sedan, au lendemain de la lugubre journée du 1er septembre, le 2e Zouaves a brûlé son vieux drapeau pour empêcher qu'il ne tombe au pouvoir de l'ennemi, le régiment n'a plus vu flotter au milieu de ses rangs la soie glorieuse aux trois couleurs. Pendant ces dix années de deuil, un simple fanion de laine tricolore, portant seulement inscrit le numéro du régiment, a remplacé pour les zouaves, comme pour tous les corps, leur ancien drapeau.

Cette période de deuil va maintenant finir. Le Gouvernement vient de décider que de nouveaux drapeaux seront solennellement distribués à l'armée le 14 juillet 1880.

« Certes, le souvenir des malheurs de la Patrie pèse encore sur toute les « âmes ; mais les désastres d'un jour, si terribles qu'ils soient, ne peuvent effacer « tant d'années de gloire. »

C'est cette gloire qui va de nouveau revivre et resplendir, comme jadis, en lettres d'or, sur les plis du drapeau confié par la Patrie au 2e Zouaves.

Le 7 juillet, 1880, une députation du régiment s'embarque pour aller à Paris recevoir des mains du PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE le nouveau drapeau. Cette députation se compose de : MM. SWINEY, colonel ; LEMONNIER, capitaine ; TRUC, sous-lieutenant porte-drapeau ; LAVAGNE, sergent ; GEORGES, caporal-sapeur ; BAUER, sapeur ; AUBERT, zouave de 1re classe.

Le 14, à la suite d'une grande revue de toute l'armée de Paris et des députations de tous les corps actifs et territoriaux de l'armée française, revue passée dans la plaine de Longchamps, le colonel SWINEY reçoit l'emblème sacré. Un fer de lance en bronze doré a remplacé l'aigle de jadis; mais, au-dessus de la cravate rayonne toujours la croix de la Légion d'honneur, et, sur la soie tricolore, les glorieux noms de :

| | |
|---|---|
| LAGHOUAT | MAGENTA |
| SÉBASTOPOL | PUEBLA |

rappellent aux zouaves ce qu'ils furent dans le passé, ce qu'ils devront être encore dans l'avenir : *les premiers soldats du monde* (1).

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches et opérations* de la brigade FOURCHAULT. — *Journaux de marches des colonnes mobiles.* — *Registres matricules du 2e Zouaves.*

(1) Le 1er août 1880, à la suite d'une prise d'armes à Oran, le drapeau est remis au régiment par le général DÉTRIE.

## Récompenses accordées de 1873 à 1880

*En 1873.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. Serre, capitaine. | Chevalier : M. Marc, lieutenant.

La médaille militaire a été conférée à Reuert, sergent-major; Trouilley, Burhard, sergents; Rouaret, caporal-clairon; Gigou, Puginier, Dietrich, Gay, Sinnalas, Lucain, Méott, Chigot, Mathis, Bourdon, Mascrit, Winhaltz Angelini, zouaves.

*En 1874.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. de Vaucresson, commandant. | Chevalier: M. Moniot, sous-lieutenant.

La médaille militaire a été conférée à Ricourt, Tassy, sergents.

Des médailles d'honneur sont décernées à Baigner, Grandin, Forasté, sergents; Blennberger, zouave.

*En 1875.* — Est nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. Incertain, lieutenant.

La médaille militaire a éte conférée à Guénin, zouave.

*En 1876.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. Monthaulon, capitaine. | Chevalier : M. Payron, capitaine.

La médaille militaire a été conférée à Peschier, Hamon, zouaves,

*En 1877.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. du Peyroux, capitaine. | Chevalier : M. Laphond, sous-lieutenant.

*En 1878.* — Est nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. Flory, sergent.

La médaille militaire a été conférée à Georges, sapeur.

*En 1879.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. ROCHEFORT, capitaine.

Chevalier : M. MEURGEY, chef de musique.

*En 1880.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. WÉBER, lieutenant.

Chevalier : M. DEVILLERS, lieutenant.

La médaille militaire a été conférée à CARBON, sergent; RAMELLA, caporal; BERNARDY, zouave.

# CHAPITRE II

## Expédition de Tunisie

### (1881)

SOMMAIRE. — Les causes de l'expédition de Tunisie. — Départ du 2e bataillon du régiment (4 avril). — Arrivée des Zouaves à la frontière tunisienne (20 avril). — La 1re brigade au camp d'El-Aïoun. — Marche contre le marabout de Sidi-Abdallah-ben-Djemel (8 mai). — Marches et reconnaissances (11-25 mai). — La razzia de l'Oued-Zaïn (26 mai). — Fin de l'expédition et retour du bataillon à Oran.

Les causes de l'expédition de Tunisie.

Depuis longtemps déjà, la frontière algérienne du côté de la Tunisie se trouvait être le théâtre de luttes entre tribus qui compromettaient la tranquillité du pays; les incursions des Tunisiens sur notre territoire étaient fréquentes, et les malfaiteurs poursuivis par nous trouvaient dans la Régence un refuge qui rendait illusoire toute répression de notre part. D'ailleurs, une agitation sourde régnait à l'est de la province de Constantine. Une sérieuse expédition dans ces parages allait bientôt devenir nécessaire.

Dans la première quinzaine de février 1881, les Ouled-Cedra (Khroumirs) passent la frontière et tombent à main armée sur nos terrains de culture de l'Oued-Djemmam. Immédiatement, des troupes sont envoyées et le calme semble renaître. Mais, subitement, le 30 mars, les mêmes tribus, renforcées de nombreux contingents armés, attaquent nos tribus algériennes en avant

d'El-Aïoun et ne s'arrêtent même pas devant les troupes qui accourent pour protéger notre territoire (1).

Cette fois l'audace est trop grande, et le gouvernement français va profiter de l'occasion qui lui est offerte pour en finir avec ces incessantes difficultés et infliger un châtiment sérieux aux Khroumirs que semble protéger le gouvernement du Bey.

Une campagne en règle s'organise : des troupes d'Algérie et de France sont appelées à former un corps expéditionnaire sous le commandement en chef du général FORGEMOL DE BOSTQUÉNARD.

Telle est l'occasion qui va de nouveau lancer le régiment dans cette vie de campagne si chère aux zouaves.

**Le deuxième bataillon part pour la Tunisie.**

Depuis quelques jours les zouaves suivent avec attention ce qui se passe du côté de la Tunisie, car ils espèrent recevoir d'un moment à l'autre l'ordre d'aller là-bas prendre part à la fête qui se prépare. Le 3 avril 1881, l'ordre tant attendu arrive enfin. Le régiment doit fournir immédiatement un bataillon de 500 hommes. C'est le deuxième, celui du commandant LESCHÈRES, qui est désigné. Les préparatifs ne sont pas longs aux zouaves. Au milieu de la plus grande joie, les sacs sont bouclés et le lendemain, 4 avril, le bataillon est prêt à partir.

Escortés de leurs camarades un peu jaloux de leur bonheur et de la population qui les acclame, les 11 officiers (2) et les 502 zouaves qui composent le détachement, tous, pleins d'enthousiasme et d'entrain, s'embarquent le jour même en chemin de fer pour Alger : à huit heures quarante du matin, un premier train s'ébranle, emportant deux compagnies ; à quatre heures quinze du soir, un second train emmène les deux autres (3).

(1) C'est une compagnie du 3e Zouaves qui était venue secourir les tribus d'El-Aïoun.

(2) Le sous-lieutenant BERNARD en congé, rejoindra le bataillon le 12 avril.

(3) Composition du détachement partant pour l'expédition de Tunisie :

MM. LESCHÈRES, chef de bataillon.
WARION, capitaine adjudant-major.
BONNEFOY, médecin-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | » | DE PONTHON. | IMBERT. |
| 2e | CHEYLARD. | GANGLOFF. | ZUCARELLI. |
| 3e | BERTHELMOT. | » | BERNARD. |
| 4e | HENRY. | » | PICARD. |

Le 5 avril, à neuf heures du matin, le bataillon se trouve réuni en entier à Alger. A trois heures, le général LOYSEL le passe en revue et félicite le commandant LESCHÈRES de la bonne tenue et de l'entrain de ses hommes. Le lendemain, le paquebot *Ville de Madrid* emporte nos zouaves qui, massés contre les bastingages, répondent par des cris de joie et en agitant leur chéchia aux accents de la *Marseillaise* et aux acclamations de la foule.

Le 7 avril, à deux heures de l'après-midi, le bataillon débarque à Bône et, dès le lendemain, se met en route pour le camp du Tarf où sont concentrés déjà différents bataillons d'autres corps qui doivent prendre part à l'expédition.

**Arrivée des zouaves à la frontière tunisienne.**

Le 10, après trois jours de route, le bataillon arrive au camp du Tarf. Les zouaves trouvent là déjà installés un bataillon du 2e tirailleurs, un bataillon du 4e zouaves, et deux batteries d'artillerie du 28e.

Le commandant LESCHÈRES prend le commandement de toutes les troupes réunies au camp et attend l'ordre de se diriger sur Roum-el Souck, occupé en ce moment par les troupes du colonel HERVÉ. Malgré l'impatience qu'ont les zouaves d'arriver enfin sur le territoire ennemi, ils doivent attendre quatre longs jours qui s'écoulent sans autre incident que le départ des bataillons du 2e tirailleurs et du 4e zouaves allant rejoindre la colonne HERVÉ et l'arrivée au camp de deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique.

Enfin le 13 avril, l'ordre arrive de partir le lendemain pour Roum-el-Souk, afin d'y remplacer la colonne HERVÉ, partie pour Soukaras. Le 14, dès trois heures du matin, le commandant LESCHÈRES, se met en route avec ses zouaves et arrive vers huit heures et demie à Roum-el-Souk. Le camp est immédiatement installé sur les bords de l'Oued-el-Kébir qui forme en cet endroit la limite du territoire français. De leur camp les zouaves peuvent apercevoir les montagnes de la Tunisie qu'ils vont bientôt parcourir en maîtres. Une compagnie est envoyée en grand'garde.

Pourtant, le moment n'est pas encore venu de commencer le mouvement offensif et les zouaves, comme jadis faisaient leurs aînés, pour calmer leur ardeur, et aussi en vue de faciliter les opérations à venir, travaillent à améliorer la route qu'ils devront suivre : 200 hommes sont ainsi de corvée pendant toute la journée du 16 sur la route de Roum-el-Souk à El-Aïoun.

Cependant, le corps expéditionnaire s'organise : le bataillon du 2e Zouaves et deux bataillons du 3e Zouaves forment le premier régiment de marche (sous les ordres du colonel CAJARD du 3e Zouaves) de la 1er brigade (général RITTER) de la 1re division (général DELEBECQUE).

Cette 1re division a pour mission d'agir dans le massif montagneux des Khroumirs, au sud de Tabarka. La brigade RITTER doit se concentrer à Oum-Teboul. En exécution de cet ordre, le 19 avril, à midi, les zouaves du 2e lèvent leur camp de Roum-el-Souk et se mettent en route pour Oum-Teboul où ils arrivent à quatre heures et demie. Le lendemain, le général DELEBECQUE arrive au camp et, à six heures du soir, passe en revue les troupes qui s'y trouvent. Les opérations actives vont maintenant commencer.

**La 1re brigade au camp d'El-Aïoun.**

Le général RITTER commence par rapprocher son camp de la frontière, et, le 23 avril, à cinq heures du matin, quitte Oum-Teboul. Le bataillon du 2e Zouaves, en flanc-garde vers l'est, escalade les hauteurs d'où l'on découvre la frontière et les montagnes tunisiennes qui se dressent toutes bleues au soleil levant. A neuf heures et demie, la colonne arrive à l'Oued Durinet-Rabat où elle établit son bivouac.

Après deux jours de repos, l'attaque du col de Feldj-baba-Brick, qui se dresse en avant du camp, est décidée.

Le 2e Zouaves a fourni les grand'gardes la veille, et les deux compagnies qui sont parties pour ce service ne sont pas encore rentrées. Les deux autres doivent rester au camp pour garder le convoi. Pendant ce temps, les tirailleurs et les zouaves du 3e régiment escaladent les hauteurs du col sans avoir l'occasion de tirer un seul coup de fusil, l'ennemi ayant pris la fuite avant l'arrivée des assaillants.

Le lendemain, la brigade reçoit l'ordre de rétrograder jusqu'à El-Aïoun. C'est le colonel GERDER du 3e tirailleurs qui prend le commandement de la colonne, le général RITTER étant tombé malade. A l'avant-garde, marchent les zouaves du 2e. Depuis quelques jours la pluie n'a cessé de tomber : les chemins ravinés et les ruisseaux débordés rendent la marche particulièrement difficile. Cependant, les zouaves s'avancent avec entrain et partent en grand'gardes à l'arrivée au camp d'El-Aïoun.

Le 29, le bataillon est désigné pour escorter, sous les ordres du lieutenant-colonel ROUSSET, un convoi de ravitaillement à destination des brigades

VINCENDON et GALLAND établies à Kef-Cheraga et Hadjar-Mankoma; sa mission terminée, il rentre au camp d'El-Aïoun sans incident, à quatre heures et quart.

Jusqu'au 3 mai, les zouaves avec leur brigade se reposent; d'ailleurs, la pluie tombe toujours en abondance, ce qui rendrait presque impossible la vie au camp, si les zouaves, dignes successeurs de leurs aînés, n'avaient pas toujours cet esprit inventif et industrieux, tant admiré jadis en Crimée, et qui permet de remédier à tout.

**Marche contre le marabout de Sidi-Abdallah-ben-Djemel (8 mai).**

Les reconnaissances effectuées ont permis de fixer comme centre de résistance de l'ennemi le marabout de Sidi-Abdallah-ben-Djemel. Le général commandant en chef le corps expéditionnaire donne en conséquence l'ordre à la division DELEBECQUE de se concentrer pour marcher contre ce marabout.

Le 3 mai, le bataillon du 2e Zouaves, avant-garde de sa brigade, se rend d'El-Aïoun au camp de Djebabra, sur la rive droite de l'Oued-el-Kébir. Là, les zouaves sont installés en face du bordj tunisien de Hammam : les trois brigades campent séparément. La pluie recommence à tomber à torrents et c'est sous un déluge d'eau que les zouaves arrivent le lendemain à la Zaouïa de Sidi Youcef. Enfin, le 5 mai, la division tout entière est réunie au camp de Feldj-el-Mana. C'est là que le général CAILLOT vient prendre le commandement de la 1re brigade pour remplacer le général RITTER. Pendant deux jours, à partir du 5, pas une éclaircie au ciel; les bivouacs, enveloppés dans une brume triste et glacée, ruissellent d'eau; toute opération militaire doit être suspendue; les zouaves couchent dans la boue, et c'est à peine s'ils peuvent allumer un maigre feu pour chauffer le café. Enfin, le 7 au soir, les ordres arrivent pour l'attaque du marabout qui doit avoir lieu le lendemain : quatre bataillons par brigade doivent marcher; les sacs sont laissés au camp; le bataillon du 2e Zouaves est désigné pour prendre part à l'opération.

Le 8, à six heures, les zouaves se mettent en route, toujours sous la pluie. Devant eux, s'avancent les brigades GALLAND et VINCENDON; la brigade CAILLOT doit former la réserve. Le bataillon marche en ligne de colonnes de compagnie à intervalles de déploiement. Vers huit heures, la colonne arrive en face du marabout qui, de l'autre côté d'un ravin escarpé, montre sa

silhouette blanche entourée de quelques gourbis. Les deux brigades de tête traversent le ravin pour aller fouiller les alentours du marabout, tandis que la brigade CAILLOT, arrêtée à deux kilomètres environ, reste en position d'attente.

Quelques coups de canon et deux feux de salve sont tirés, mais rien ne bouge du côté du marabout. L'ennemi est déjà en fuite. Après avoir mis le feu aux gourbis, la colonne rentre au camp à quatre heures et demie, ramenant une razzia de 72 bœufs et de 100 moutons.

Une fois de plus, l'ennemi s'est dérobé. La résistance des Khroumirs n'est décidément pas terrible, et les zouaves sont bien plus préoccupés de s'abriter contre la pluie qui tombe toujours, torrentielle et glaciale, que contre un adversaire qui s'enfuit avant même qu'ils aient le temps d'approcher.

Marches et reconnaissances (11-25 mai).

Enfin, le 10, dans l'après-midi, le soleil se montre dans une déchirure des nuages; c'est la joie au camp transformé immédiatement en un immense séchoir. Vêtements, linge et armes sont remis en état et, dès le lendemain, les zouaves, avec la brigade CAILLOT, se mettent en route vers le camp de Dar-el-Abibi; marche lente et pénible à cause du convoi qui est arrêté à chaque instant par le mauvais état du chemin. Enfin, on arrive au camp et on dresse les tentes. Tout à coup quelques coups de feu se font entendre dans la direction des grand'gardes: ce sont les Khroumirs qui tirent sur nos goums. Trois où quatre obus lancés dans les bois et deux ou trois feux de salve exécutés par des compagnies du 3e Zouaves font s'enfuir l'ennemi qui disparaît bientôt. Le soir, la pluie reprend, et continue pendant toute la journée du lendemain.

Le 13, le bataillon prend part à une reconnaissance dans les hauteurs boisées qui s'étendent à l'est du camp. Le terrain devient de plus en plus difficile. Les ravins escarpés succèdent aux bois touffus et les crêtes rocheuses aux fourrés impénétrables. Ça et là, quelques énormes troncs d'arbres jetés en travers du chemin par les Khroumirs rendent plus pénible encore la marche dans le défilé de Feldj-el-Meridj. Jamais troupes n'ont parcouru encore ce pays sauvage à travers lequel on ne peut avancer que la hache et la pioche à la main. Aussi, lorsque le soir, à sept heures seulement,

les zouaves rentrent au camp, s'ils n'ont pas eu l'occasion de livrer de combat, ils n'en ont pas moins supporté vaillamment de rudes fatigues.

Le lendemain, 14 mai, le bataillon, après une nouvelle journée de marche, vient camper aux sources de Ben-Metir. La matinée du 15 est employée par les zouaves à une reconnaissance qui, sous les ordres du général CAILLOT, explore les environs. Quelques huttes de Khroumirs abandonnées sont brûlées, mais on ne rencontre toujours pas de résistance. Le 20, le bataillon, laissé en arrière pour attendre un convoi de 300 mulets, reprend sa route dans la direction de nord-est, vers le camp d'El-Guenaïr, afin de rejoindre la brigade. Malgré les travaux effectués par le génie, des ravins profonds et encaissés ralentissent la marche. A neuf heures, les zouaves arrivent au camp.

Le voisinage de Tabarka, base d'opérations, est mis à profit pour exécuter un ravitaillement, puis, les zouaves reprennent la série des marches pénibles dans ce pays accidenté où ils méritent plus que jamais ce vieux surnom : *chèvres des montagnes*, que les Arabes leur donnèrent jadis.

Le 21, après avoir traversé un défilé des plus difficiles, le long d'un affluent de l'Oued-Zaïn, le bataillon doit exécuter pour arriver au camp, aux sources de l'Oued, une marche de deux heures en forêt.

La journée du lendemain est aussi pénible : après douze heures de route, les zouaves, arrière-garde de la brigade, installent leurs tentes aux environs du marabout de Sidi-Kouïder.

La razzia de l'Oued-Zaïn.

Le 26 mai, le bataillon fait partie d'une reconnaissance commandée par le général CAILLOT et composée de quatre bataillons. Les hommes pour être plus agiles, laisseront leurs sacs au camp, mais, comme l'opération doit durer quarante-huit heures, ils emporteront les vivres nécessaires dans leur musette et leur tente en sautoir.

A cinq heures du matin, les zouaves quittent le camp. Ils grimpent d'abord le long des flancs boisés du Djebel-Guessa, puis, arrivent à un col situé entre les pics du Guessa et du Kroufa. Là, les bataillons s'arrêtent et se reposent.

Tandis que les zouaves tirent leurs provisions de leur musette et se mettent à manger, le général fait venir auprès de lui les quatre chefs de

bataillon et les capitaines et indique sur le terrain à chaque bataillon une région à explorer, à fouiller et à ruiner.

Puis les bataillons se séparent et celui du 2e Zouaves, ayant à sa tête le commandant LESCHÈRES, commence les opérations dans la région qui lui est assignée. En avant et déployées, marchent la 2e et la 4e compagnie ; en arrière, à 400 mètres, suivent la 1re et la 3e compagnie, formant réserve. Marchant comme des chasseurs en quête de la razzia, les zouaves arrivent bientôt sur un plateau dominant l'Oued-Zaïn. Tout à coup, en avant de la 4e compagnie, apparaissent, au milieu des gourbis, quelques contingents armés. Les zouaves ouvrent le feu et trois Khroumirs sont tués; dix-huit autres déposent les armes et sont conduits au chef de bataillon. Les zouaves s'élancent alors sur les gourbis où ils trouvent des armes, des provisions et des troupeaux.

Les gourbis sont incendiés, puis, escortant triomphalement ses prisonniers et sa razzia comprenant 473 chèvres, 150 moutons, 72 bœufs, une grande quantité d'armes, de chevaux, de mulets, le bataillon du commandant LESCHÈRES se dirige vers le camp de Bersic où il arrive à une heure et s'installe provisoirement.

Cette belle journée, où les zouaves n'ont pas la plus petite perte à déplorer est pour eux la récompense de toutes les fatigues qu'ils viennent d'endurer.

Le rapport du général en chef au Ministre sur cette affaire s'exprime ainsi :

« Arrivée à la ligne de partage des eaux, la brigade CAILLOT se disloqua par « bataillons afin de fouiller le pays; le bataillon LESCHÈRES, du 2e Zouaves, eut « la bonne fortune de recevoir la meilleure direction et fit une magnifique razzia « de troupeaux, de chevaux, de mulets et d'armes qu'il ramena au camp avec un « grand nombre de prisonniers qui avaient été cernés, à la suite d'une fort « habile direction et d'une grande rapidité de mouvement. »

**Fin de l'expédition et retour du bataillon à Oran.**

Le lendemain de cette journée où les zouaves du régiment viennent de se distinguer ainsi que nous venons de le voir, trois compagnies du bataillon partent de nouveau en reconnaissance dans la direction de l'Oued-Zaïn et appuient vigoureusement le 3e Zouaves dans une attaque de crêtes boisées où les Khroumirs semblent vouloir résister. A midi, la reconnaissance rentre au camp, l'ennemi ayant disparu.

Jusqu'au 4 juin, les zouaves se reposent au camp de Bersic. A cette date, ils partent avec la brigade CAILLOT pour Dar-el-Malha, dans la direction du cap Negro. A travers les belles cultures de la vallée de l'Oued-Zaïn et dans les massifs montagneux des Meknas, ils s'avancent sans plus trouver aucune résistance. Partout la soumission des Khroumirs, effrayés par la présence de nos troupes, a fait renaître le calme le plus complet. La campagne, de ce côté du moins, est terminée. Les zouaves rétrogradent jusqu'à l'Oued-Tabarka, puis vont camper le 15 juin sous les grands chênes d'Aïn-Draham. Là, ils se préparent à échanger leur fusil contre la pioche, lorsque l'ordre leur parvient de regagner en toute hâte Tabarka où le transport l'*Européen* les attends pour les ramener à Oran.

La brigade CAILLOT est dissoute et le général, s'adressant aux troupes qu'il vient de commander, leur décerne, pour tant de fatigues si vaillamment et si joyeusement supportées, ce bel éloge :

« sans cartes, sans guides, dans une région inconnue et plus difficile que « toutes celles parcourues jusqu'alors par les plus vieux d'entre nous, dans des « circonstances atmosphériques épouvantables et sans précédent en Afrique, « vous avez marché la pioche à la main, avec la vaillance des anciens zouaves « dont vous perpétuez la tradition. »

Le 18 juin, à dix heures du matin, le bataillon du 2e Zouaves arrive à Tabarka et l'embarquement commence immédiatement. A dix heures du soir, le vapeur quitte la rade et les zouaves disent adieu à cette région qu'ils n'ont arrosée que de leurs sueurs, mais qui est devenue quand même, grâce à leurs endurants efforts, une terre française.

Le 21 juin, au matin, les zouaves, arrivés dans le port la veille à dix heures du soir, font leur entrée à Oran (1).

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journaux des marches et opérations du 2e bataillon du 2e Zouaves pendant l'expédition de Tunisie. — Registres matricules du 2e Zouaves.*

---

(1) Le 2e bataillon rentre à Oran avec tout son effectif moins seize hommes entrés dans les hôpitaux au cours de l'expédition.

# CHAPITRE III

## L'insurrection du Sud Oranais

## (1881-1882)

---

SOMMAIRE. — Débuts de l'insurrection et formation de la colonne INNOCENTI qui comprend le 1er bataillon du régiment. — Combat d'El-Moualack (19 mai 1881). — Formation de la colonne DÉTRIE. Combat de Mekam (10 juin 1881). — Le 1er bataillon avec le colonel SWINEY autour de Sfid. — Les 2e et 3e bataillons du régiment à la colonne COLONIEU à Méchéria. — Réorganisation des colonnes du sud. Les trois bataillons du régiment réunis à la colonne LOUIS (19 octobre). — Combat du Djebel-béni-Smir (5 novembre). - Les Zouaves au col de Founassa (12-18 novembre). — Rentrée des Zouaves dans leurs garnisons (janvier 1882). — Le 1er bataillon au combat de Teniet-el-Youdi (1er mars 1881). — Déroute de BOU-AMAMA au Keneg-Fendi (2 avril 1882). — Une troisième colonne du 1er bataillon vers le Chott-Tigri (avril-mai). — Dans une quatrième expédition, le 1er bataillon atteint BOU-AMAMA sur l'Oued Zelmou (11 mai). — La fin de l'insurrection; les dernières étapes des zouaves dans le Sud.

Débuts de l'insurrection et formation de la colonne INNOCENTI qui comprend le 1er bataillon du régiment.

Au moment même où le 2e bataillon partait pour la Tunisie, où nous venons de le suivre, les choses se gâtaient dans le Sud-Oranais, resté cependant à peu près calme depuis la répression de la grande insurrection de 1864. Mais plus de dix années déjà s'étaient écoulées sur les journées de Chellala et de Ben-Attab, et les tribus du sud commençaient à relever la tête. On parlait d'un saint marabout, vivant dans la retraite dans sa Zaouïa de Moghrar-Tatani, où il prêchait la guerre sainte.

De tous côtés, les émissaires de BOU-AMAMA, le marabout en question, s'en allaient colporter de ksar en ksar la parole sacrée, l'appel aux armes au nom du prophète. On était en 1880; la révolte fermentait. Un mouvement de troupes sur Tiout fit peur à BOU-AMAMA qui se retira sur le territoire marocain, entraînant avec lui ceux que ses prédications avaient gagnés à sa cause. Il était temps d'agir.

Le 22 avril 1881, un sous-lieutenant du 2e Zouaves, M. WEINBRENNER, détaché aux affaires indigènes, part de Géryville avec quatre spahis pour arrêter à Bou-Zouleï un des émissaires du dangereux marabout. Là, les Trafi lui offrent une *diffa* que l'officier accepte sans défiance et au milieu de laquelle il est assassiné. Les prédications de BOU-AMAMA ont porté leurs fruits. C'est le signal de l'insurrection.

Le marabout quitte le Maroc à la tête de ses fidèles et se dirige vers les Hauts-Plateaux. Immédiatement, une colonne expéditionnaire s'organise pour marcher contre BOU-AMAMA et les dissidents.

Ainsi commence cette campagne du Sud Oranais qui, pendant de longs mois, comme jadis en 1864, va mettre sur pied tout le régiment et fournir aux zouaves l'occasion d'affirmer leur valeur et de mériter une fois de plus la reconnaissance de la France et de l'Algérie.

Le 27 avril 1881, le 1er bataillon du 2e Zouaves (1), à l'effectif de 13 officiers et de 731 hommes, quitte Oran par les voies ferrées et le même jour, à neuf heures du soir, arrive à Saïda. Le colonel marche avec ce bataillon (2). C'est à

(1) Composition du 1er bataillon partant pour le Sud Oranais:

MM. SWINEY, colonel.
MARMET, chef de bataillon.
HERSON, capitaine adjudant-major.
BONTEMPS, médecin-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | MALICK. | » | BION. |
| 2e | FRAISSINE. | LEDRAPPIER *a*. | » |
| 3e | JOURNÉE. | » | ROLLAND. |
| 4e | TOURNIER. | MOUFFET. | GATÉ. |

*a* Officier du 2e bataillon détaché au 1er.

(2) A cette époque, le 2e bataillon est en Tunisie, le 3e à Nemours, Marnia, Gar Rouban, le 4e à Tlemcen.

Le poste accourt et le relève. Le colonel le félicite et lui promet la médaille militaire. Huit jours après ce pauvre zouaves mourait à l'ambulance. Il s'appelait AUBIN.

Au jour, la colonne reprend sa marche et arrive en face d'un défilé où les goums s'arrêtent et refusent absolument d'avancer. Les chasseurs d'Afrique doivent eux-mêmes faire la reconnaissance. La colonne s'allonge dans ce défilé où les chameaux ne peuvent passer qu'un à un ou deux au plus à la fois. Enfin, le soir, à sept heures, les zouaves installent le bivouac à R'Caf-el-Hammam où ils ne peuvent dormir, car les coups de fusil de la nuit précédente reprennent de plus belle et les animaux se détachent sans cesse. Tout fait prévoir une attaque pour le lendemain.

Le 19 novembre, à quatre heures, le camp est levé et la marche reprend vers le sud-ouest dans le même ordre que précédemment, les zouaves assurant le flanquement à droite et à gauche.

Vers huit heures, la colonne est en train de s'allonger dans une vallée de deux kilomètres de largeur, lorsque le colonel INNOCENTI qui marche tout à fait en tête revient à bride abattue, arrête la colonne et annonce que l'ennemi, fort de 1200 cavaliers et 800 fantassins vient d'apparaître en avant, s'avançant en deux groupes.

Tandis que les reconnaissances partent immédiatement, le colonel SWINEY fait serrer les convois sur la tête, mais à ce moment où aucun coup de fusil n'a cependant encore été tiré, les convoyeurs manifestent le plus grand trouble, et, loin de grouper leurs bêtes. semblent au contraire vouloir les disperser.

En tête, la Légion qui forme l'avant-garde, prend ses dispositions de combat. Une partie de la cavalerie doit combattre à pied, soutenue en arrière et à gauche par le peloton de tête des zouaves de la flanc-garde de gauche.

Cependant sur trois kilomètres d'étendue, l'ennemi s'avance, barrant le défilé où la colonne s'est engagée. La fusillade commence immédiatement. Dès les premiers coups de fusil, les goums au lieu de se porter en avant et de tirer sur l'ennemi, viennent se masser dans le plus grand désordre contre l'infanterie, masquant le feu des zouaves qui se sont formés en ligne à droite et à gauche.

En même temps, à l'intérieur du carré, les conducteurs excitent les chameaux qui se dispersent, affolés, dans toutes les directions. Le désarroi

est à son comble dans le convoi, et l'ennemi s'avance toujours, dessinant un mouvement enveloppant qui va enserrer toute la colonne. Les goums sont toujours devant les zouaves. Enfin, sur la menace de les fusiller à bout portant, ils s'écartent et les feux de salve commencent sur l'ennemi arrivé déjà à 700 mètres.

Sur le flanc droit, les 1re et 2e compagnies abattent les cavaliers arabes qui défilent devant eux. Sur le flanc gauche, la masse des goums qui persistent de ce côté à rester en place, a empêché les 3e et 4e compagnies de tirer au moment opportun et ce n'est que lorsque l'infanterie arabe arrive à 200 mètres que le feu peu commencer.

Déjà la cavalerie de Bou-Amama a défilé le long du flanc de la colonne, et les zouaves ne peuvent plus tirer que sur les derniers cavaliers.

Malgré les difficultés qu'ils ont rencontrées par suite de la mauvaise volonté et peut-être de la trahison [1] des convoyeurs et des goums, les zouaves ont quand même repoussé l'ennemi qui s'écoule le long des flancs, puis disparaît bientôt sur les hauteurs environnantes.

A neuf heures et demie, le combat est fini et les convoyeurs errent de tous côtés à la recherche de leurs bêtes ; la colonne se reforme. Le bataillon du 2e Zouaves a perdu 7 hommes tués, 5 blessés et un disparu. Chacun a accompli vaillamment son devoir.

Le surlendemain, en arrivant à Chellala, les zouaves peuvent voir aux cimetières des villages

« un grand nombre de fosses récemment comblées, et couvertes de lambeaux
« d'étoffes sanglants portant la trace de balles. Ce sont les victimes du combat
« du 19 qui ont été emportées du champ de bataille. »

A la fin du mois de mai, après avoir passé par Naama, où un zouave en faction est tué par un arabe maraudeur, la colonne Innocenti arrive à Aïn-Fekarine où elle opère sa jonction avec celle du colonel de Mallaret.

---

(1) « On a même prétendu que plusieurs goumiers ont tiré sur nos troupes. »
*(Journal de la colonne).*

Le lendemain, 30 mai, le général DÉTRIE vient prendre le commandement des deux colonnes réunies, et les conduit au Kreider où elles font séjour (1).

Formation de la colonne DÉTRIE. Combat de Mekam (10 juin 1881).

Les zouaves, avec la colonne DÉTRIE, se reposent jusqu'au 5 juin au Kreider. Pendant ce temps, BOU-AMAMA, qui a réussi à se glisser entre les colonnes lancées à sa poursuite, a continué sa marche vers le nord. Arrivé à Aïn-Defali le 2 juillet, il y surprend l'inspecteur des télégraphes et le massacre ainsi que son escorte. Puis, il s'avance sur Saïda et Frendah.

Le général DÉTRIE quitte le Kreider le 6 juin avec sa colonne pour lui couper la retraite. Arrivé le 7 à Khadra, la colonne DÉTRIE se dédouble : le bataillon du 2e Zouaves avec un bataillon de tirailleurs, deux escadrons et une batterie d'artillerie se dirige avec le général sur Kreneg-el-Azir où il arrive le 8 juin au soir. Deux jours après, les zouaves font une halte à Bou-Zouleï où a été assassiné le sous-lieutenant WEINBRENNER. Là, les éclaireurs signalent sur les crêtes quelques cavaliers qui disparaissent bientôt : ce sont, paraît-il, des gens d'Aflou qui viennent faire cause commune avec BOU-AMAMA. La marche continue et le soir, vers quatre heures et demie, après avoir dépassé Mékam, les éclaireurs signalent de nouveau l'ennemi à trois kilomètres environ. Le général DÉTRIE fait bivouaquer la colonne, puis, à peine le bivouac est-il installé, qu'il emmène avec lui deux compagnies, une de zouaves et une de tirailleurs, l'artillerie, un peloton de chasseurs d'Afrique et un de spahis et se porte, avec ces troupes, en précipitant l'allure, vers le point où les dissidents ont été signalés.

Les zouaves rencontrent bientôt le convoi arabe qui défile à 1,200 mètres d'eux ; ils accélèrent sa marche par une série de feux de salve et lorsque,

(1) Pendant ce temps-là. le 4e bataillon quitte Tlemcen pour se rendre à El-Aricha où il fait partie d'une colonne sous les ordres du lieutenant-colonel JANNIN du 2e chasseurs d'Afrique. Sa composition est la suivante :

M. BRUNEAU, capitaine adjudant-major.

| Capitaines. | Lieutenants. | Sous-lieutenants. |
|---|---|---|
| REY. | » | CUPET. |
| MOSCHENROS. | » | » |
| BONAVITA. | MANGIN. | » |
| VESSIÈRES. | THEVENOT. | BOUTE. |

Le capitaine VESSIÈRES commande le bataillon.

à la nuit, il faut regagner le camp, quarante arabes ont été tués ; deux zouaves seulement ont été blessés.

Le général apprend le lendemain que le convoi qu'il vient d'atteindre est celui de Laghouat-el-Ksel, qu'une centaine de partisans de Bou-Amama entraînent à sa suite.

Après cette affaire, la colonne du général Détrie se dirige sur Sedjera ; un moment, pour abréger la route, elle s'engage dans le chott, mais, l'artillerie et le convoi s'enfoncent dans la vase, et il faut, après beaucoup de peine, rebrousser chemin et contourner le chott pour le franchir à Mekta-el-Betheur. Après les fatigues de cette journée, les zouaves ont encore à souffrir cruellement de la soif, car l'eau manque dans les tonnelets et il faut attendre jusqu'à une heure du matin la corvée envoyée à Sedjera.

Après avoir paru à Sfissifa, la colonne rentre au Kreider où elle séjourne jusqu'à la fin du mois. Là, les zouaves se reposent, car ils ne sont employés qu'à escorter des convois de ravitaillement à Mosbah ou à garder des dépôts d'alfa à Marhoum.

Le 1er bataillon avec le colonel Swiney autour de Sfid.

Le 5 juillet, le général Détrie rentre à Oran et laisse au colonel Swiney, du régiment, le commandement de la colonne du Kreider qui se compose en ce moment du 1er bataillon du 2e Zouaves, d'un bataillon de tirailleurs, de deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique et d'une batterie d'artillerie, soit en tout 1,177 hommes.

Deux jours après que le colonel Swiney a pris le commandement de la colonne, un parti de dissidents est signalé du côté du ksar des Ouled-sidi-Kalifa. Une colonne légère dont fait partie le bataillon de zouaves se met en route dans cette direction, mais elle rentre le lendemain au Kreider sans avoir rien rencontré.

Le même jour, toute la colonne Swiney devant se rendre à Sfid, les zouaves partent en avant-garde et sont déjà à 15 kilomètres du Kreider, lorsque le colonel apprend tout à coup que les Ouled-sidi-Kalifa ont refusé à la portion de sa colonne laissée au Kreider les chameaux qui lui sont nécessaires : ce refus est l'indice d'une prochaine attaque et le colonel, faisant faire demi-tour aux zouaves, arrive avec eux au Kreider au moment où les tirailleurs qui ont en effet été attaqués deux fois par les dissidents, viennent de les repousser pour la deuxième fois.

Toute la colonne repart le lendemain 10 juillet pour Sfid où elle arrive le 11. Le camp est installé près des puits, sur la rive droite de l'Oued.

C'est là que le 1er bataillon reste avec la colonne SWINEY jusqu'au milieu d'octobre, époque à laquelle les colonnes du sud sont complètement réorganisées.

Pendant ces quatre mois, la monotonie de la vie des camps n'est rompue que par quelques colonnes ou escortes de convoi, sans grand intérêt d'ailleurs. C'est ainsi que trois compagnies de zouaves vont, du 14 au 25 juillet, explorer, à l'est de Saïda, Tircine et l'Oued-Foufott, puis rentrent au camp de Sfid sans avoir rien rencontré.

Vers le milieu d'octobre, la colonne SWINEY est dissoute et le 1er bataillon se porte de Sfid au Kreider où il va retrouver les 2e et 3e bataillons du régiment qui y sont actuellement.

Ces bataillons, à la fin de juin, en garnison à Oran, Mers-el-Kébir, Nemours et Marnia, avaient été envoyés par voies ferrées au camp de Sfid pour faire partie de la colonne qui, commandée par le général COLONIEU, devait opérer autour de Méchéria. A la fin de juillet, cette colonne était complètement concentrée. Parmi les trois bataillons du régiment (1) qui se trouvaient alors réunis

(1) Composition des 2e et 3e bataillons partant pour l'expédition du Sud Oranais :
M. DIRKSEN, lieutenant-colonel.

*2e Bataillon*

MM. LESCHÈRES, chef de bataillon.
WARION, capitaine adjudant-major.
BONNEFOY, médecin-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-Lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | ROSTAND *a*. | GANGLOFF. | IMBERT. |
| 2e | CHEYLARD. | » | ZUCCARELLI. |
| 3e | BERTHELMOT. | LE DRAPPIER *b*. | BERNARD. |
| 4e | HENRY. | » | PICARD. |

*3e Bataillon*

MM. MIGNOT, chef de bataillon.
DEVOS, capitaine adjudant-major.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | CAYRON. | » | PÉRIER. |
| 2e | ANDRÉ. | MARTIN. | CODET. |
| 3e | LEMONNIER. | GOUBELMANN. | ROUSTAN. |
| 4e | MARCHÉ. | BLOCH. | MICHELIN. |

*a* Ne rejoint sa compagnie qu'au col de Founassa.
*b* Cet officier avait été jusqu'ici détaché au 1er bataillon.

à Sfid, le 2e, celui du commandant LESCHÈRES, venait à peine de rentrer depuis quinze jours de l'expédition de Tunisie.

Les 2e et 3e bataillons du régiment à la colonne COLONIEU à Méchéria.

Les 2e et 3e bataillons, qui seuls doivent faire partie de la colonne COLONIEU, quittent le 1er restant à Sfid et se dirigent, avec leur colonne, dès les premiers jours d'août, sur Méchéria.

La marche s'accomplit sans incidents. Le 7 août, la colonne COLONIEU arrive à Méchéria. Là, les zouaves commencent à travailler à la redoute, lorsqu'on apprend tout à coup que BOU-AMAMA se trouve dans les environs d'Aïn-Sefra. Jusqu'ici, la tactique du marabout a toujours été la même : il menace un point momentanément dépourvu de troupes, puis, dès qu'il se sent serré de près, il s'échappe par une marche rapide et se place hors de de portée de nos atteintes. Il faut donc, pour le surprendre, redoubler de vitesse.

Le général COLONIEU organise une colonne volante formée de ses meilleurs éléments : les zouaves fournissent deux compagnies de 100 hommes par bataillon. Les hommes choisis, qui sont tous d'excellents marcheurs, sont sans sacs (1). Le départ a lieu de Méchéria le 9 août. Le soir, à onze heures, cette colonne bivouaque à Mekalis après avoir parcouru 80 kilomètres en vingt-deux heures. Malgré cette rapidité d'allure, BOU-AMAMA, averti à temps, a réussi encore une fois à se dérober. Le 12, la colonne légère rentre au camp de Méchéria ne rapportant qu'une razzia de moutons faite par ses goums.

Jusqu'au mois d'octobre, la colonne COLONIEU est au camp de Méchéria, occupée aux travaux de la redoute et aux escortes de convois. Mais la fièvre commence bientôt à exercer sur les troupes ses terribles ravages. Bon nombre de zouaves et d'officiers doivent être évacués sur l'hôpital de Saïda (2). Plusieurs de ceux qui ont fait l'expédition de Tunisie, et qui, bien que malades, ont voulu quand même suivre leurs compagnons dans la nouvelle

(1) Leurs sacs sont portés par des mulets : un mulet par trois hommes.

(2) Au nombre des officiers évacués sont : le commandant MIGNOT ; les sous-lieutenants BERNARD, PICARD, IMBERT et MICHELIN. Les sous-lieutenants PICARD et BERNARD meurent à l'hôpital.

campagne, meurent ainsi sans avoir au moins cette satisfaction de tomber en face de l'ennemi toujours invisible.

A la fin de septembre, l'effectif, qui était au départ de 24 officiers et de 929 hommes, n'est plus que de 18 officiers et 825 hommes. L'ambulance ne peut suffire. Un grand nombre d'hommes doivent rester malades sous la tente. Au commencement d'octobre, la maladie augmente. Toutes les quarante-huit heures, un homme meurt à l'ambulance. Il faut évacuer le camp. D'ailleurs une réorganisation des colonnes du Sud se prépare. Le 19 octobre, la colonne COLONIEU est dissoute. Du régiment, 96 hommes seulement restent au camp pour exécuter les travaux urgents et escorter des convois.

Ce séjour au camp de Méchéria a été plus désastreux pour les zouaves que ne l'eût été une sérieuse campagne à coups de fusil.

**Réorganisation des colonnes du sud. Les trois bataillons du régiment réunis à la colonne LOUIS.**

Au commencement d'octobre, la tribu des Ahmours n'a pas encore été atteinte. Cependant c'est cette tribu, marocaine, mais installée depuis longtemps sur notre territoire, qui peut être considérée comme l'âme de l'insurrection ; c'est elle qui, opprimant nos ksouriens, les a sans cesse excités contre nous, c'est elle qui s'est la première rangée sous le drapeau de BOU-AMAMA, et le 19 mai, au combat d'El-Moualak, elle a fourni des contingents au marabout. Enfin, depuis plusieurs mois, elle travaille sans répit à former des rebelles. Il est indispensable d'infliger aux Ahmours une sérieuse leçon.

Dans ce but, le corps expéditionnaire du Sud Oranais est réorganisé et divisé en trois colonnes ; il va opérer sous le haut commandement du général DELEBECQUE. La 1ʳᵉ colonne, commandée par le général LOUIS, se compose des trois bataillons réunis du 2ᵉ Zouaves (1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ), d'un escadron de cavalerie, d'une batterie d'artillerie, d'un détachement du génie et de différents services, en tout 2,350 hommes environ et 79 officiers.

Les deux autres colonnes sont commandées par le général COLONIEU et le colonel DE NÉGRIER.

Indépendamment de ces trois colonnes qui vont s'enfoncer dans le sud, des colonnes d'observation sont réunies sur les Hauts-Plateaux : le 4ᵉ bataillon du 2ᵉ Zouaves fait ainsi partie de la colonne d'El-Aricha.

C'est la colonne LOUIS que nous allons maintenant suivre avec les trois bataillons de zouaves qui forment son infanterie.

Le 30 octobre, cette colonne se met en marche vers le sud : en avant et à droite du carré, deux compagnies en colonne à distance entière, en arrière et à gauche, deux autres compagnies dans la même formation, chacune encadrant une section d'artillerie, constituent pendant la marche comme « les bastions d'une redoute. »

Le général Delebecque arrive ainsi à Aïn Sfissifa avec la colonne le 30 octobre.

Les Ahmours se sont réfugiés à l'approche des troupes dans les massifs du Djebel-beni-Smir et du Djebel-Mzi.

« Le général décide alors que ses premiers coups porteront contre les mon-
« tagnes les plus éloignées de l'ouest et qu'il refoulera les rebelles de montagne
« en montagne.

L'attaque commencera donc par le Djebel-beni-Smir.

En conséquence, le 3 novembre, après avoir passé trois jours à Sfissifa, où la neige et la glace font leur apparition, les zouaves se mettent en route dans la direction du Djebel-beni-Smir. Ils suivent d'abord une longue plaine d'alfa, traversent un défilé pierreux resserré entre deux crêtes rocheuses, puis tout à coup débouchent au-dessus du ksar d'Ich.

Le lendemain, 4 novembre, la colonne Louis arrive à Msil, en face du versant oriental du Djebel-beni-Smir, tandis que la colonne Colonieu se dirige vers le versant occidental. Au sommet des hauteurs, les deux colonnes doivent se donner la main.

Le soir, le général Louis donne aux trois bataillons du régiment ses instructions pour la journée du lendemain : chacun d'eux, formant une petite colonne séparée, doit suivre un chemin différent pour escalader et explorer le Djebel ; les hommes marcheront sans sacs, avec deux jours de vivres. La colonne du centre (2e bataillon, commandant Leschères), sera commandée par le colonel Swiney, la colonne de droite (1er bataillon, commandant Marmet), par le lieutenant-colonel Dirksen, la colonne de gauche (3e bataillon, commandant Mignot), par son chef de bataillon.

En attendant le départ, les zouaves bivouaquent sur l'Oued-Msil, en face des hauteurs qu'ils vont escalader demain, et dont ils contemplent en ce moment le profil menaçant.

Combat du Djebel-beni-Smir (5 novembre).

Le 5 novembre, à six heures du matin, les trois bataillons du régiment se mettent en route suivant les directions qui leur ont été données la veille. Nous allons d'abord indiquer rapidement la marche des deux bataillons des ailes pendant cette journée qui va procurer au 2e bataillon l'occasion d'une brillante affaire. C'est ce bataillon en effet qui, à lui seul, va recevoir tout l'effort de l'adversaire et qui, malgré des difficultés de terrain presque insurmontables, va repousser glorieusement l'ennemi et s'emparer de ces crêtes du Djebel-beni-Smir réputées inaccessibles.

A neuf heures, le 1er bataillon, colonne de droite, arrive au puits de Marroka où il s'arrête un instant, puis, l'ascension du Djebel commence : il faut suivre sur le rebord d'un ravin profond une piste invisible coupée à tout instant par de gros quartiers de roc. Après une marche des plus pénibles pendant laquelle deux mulets et un cheval roulent au fond du ravin, le bataillon arrive à trois heures au col de Serdj, d'où l'on découvre la vallée de l'Oued-Hallouf qui descend sur Figuig A ce moment, les zouaves entendent sur leur gauche le bruit de détonations semblables à des feux de salve. Immédiatement, ils reprennent leur marche dans cette direction, suivent les pentes de la montagne, escaladent un col presque à pic et arrivent enfin à la tombée de la nuit à une clairière sans eau où le bivouac est installé, sans qu'il soit possible d'apprendre ce que sont devenus les autres bataillons. Tout bruit, d'ailleurs, a cessé dans la montagne.

A la colonne de gauche, le 3e bataillon après avoir escaladé les pentes du Djebel, arrive à midi au plateau de Zougenz, puis, vers trois heures, au sommet des crêtes, d'où il aperçoit Figuig. il entend alors sur sa droite et en avant le bruit de feux de salve. Les zouaves se lancent aussitôt de ce côté, mais le chemin étroit et surplombant d'énormes falaises est presque impraticable. Enfin, vers cinq heures, après avoir surmonté des difficultés inouïes, la tête de colonne voit venir à elle un sergent du 2e bataillon (1) qui annonce que ce bataillon est aux prises avec l'ennemi depuis trois heures et que le colonel envoie l'ordre au 3e de hâter sa marche pour tomber sur la gauche de l'adversaire. Au même instant, en avant, à 1,500 mètres, une

(1) Le sergent MONTALAND.

compagnie est aperçue, couronnant le sommet d'une crête. Le 3e bataillon hâte sa marche pour rejoindre cette compagnie, mais lorsqu'il arrive près d'elle, il est cinq heures demie, l'ennemi a disparu, mis en fuite par le 2e bataillon. La nuit tombe. Les zouaves bivouaquent au point où ils se trouvent.

Voyons maintenant ce qui vient de se passer au 2e bataillon qui, ainsi que nous venons de le voir, a eu la bonne fortune de rencontrer l'ennemi.

Conduits par le colonel Swiney et le commandant Leschères, les zouaves de ce bataillon, formant la colonne du centre, arrivent vers neuf heures au pied des hauteurs du Djebel-beni-Smir, en bas d'une sorte de cirque immense qui s'élève par étages successifs, et en avant duquel se dresse un piton rocheux formant comme un redan naturel. Là, les zouaves du 2e bataillon font la grand'halte, puis, à dix heures, ils commencent l'ascension de la montagne. Dès les premiers pas, ils entendent en haut des cris d'hommes, des aboiements de chiens et des mugissements de troupeaux. Ils ont l'ennemi devant eux.

Immédiatement, la formation de combat est prise : les 2e et 3e compagnies forment la ligne de combat; les 1re et 4e constituent la réserve. La marche est lente car les difficultés du terrain sont immenses. Tout à coup, les premiers coups de fusil sont tirés; ils partent du piton dont il a été question tout à l'heure et que l'ennemi couronne brusquement, tandis qu'en arrière, il s'efforce de faire passer à son convoi et à ses troupeaux l'unique col par où ils peuvent s'échapper.

Les zouaves des compagnies de tête, excités par les balles qui s'abattent autour d'eux, bondissent de roche en roche à l'escalade du piton. Bientôt la 2e compagnie, flanquée à droite et à gauche par un peloton de la 3e, arrive au sommet de la hauteur que l'ennemi a abandonnée à temps.

Mais, en avant des zouaves se dressent maintenant une muraille de 400 mètres de hauteur, au centre de laquelle s'ouvre un col étroit, solidement occupé par les dissidents, qui au fur et à mesure que les zouaves apparaissent devant eux, les accueillent par une intense fusillade. Le colonel Swiney envoie la 4e compagnie (capitaine Henry), moins une section, sur la gauche, dans la montagne, pour tâcher de tourner la droite de l'ennemi, et, en même temps, un peloton de la 1re avec le lieutenant Gangloff par la droite, pour menacer sa gauche. Les deux compagnies qui font l'attaque de



EXPÉDITION CONTRE BOU-AMAMA (1881)

COMBAT DU DJEBEL-BENI-SMIR

face sont descendues du piton et commencent l'escalade du col sous une grêle de balles. Les zouaves arrivent bientôt à 100 mètres au-dessous de la crête que couronne l'ennemi. Alors sur eux s'écoulent des quartiers de rocs que les insurgés font rouler d'en haut. La fusillade devient terrible. En une minute, le lieutenant LEDRAPPIER, un caporal et 2 zouaves sont tués, le capitaine CHEYLARD, deux sous-officiers (1) et 5 zouaves sont blessés. L'élan des zouaves s'arrête. La 2e compagnie, embusquée le mieux possible dans les rochers, riposte au feu de l'adversaire et attend l'effet des mouvements tournants ordonnés. Le dernier peloton de la réserve entre en ligne. C'est à ce moment que le colonel SWINEY envoie un sergent vers le 3e bataillon pour lui donner l'ordre d'accourir.

Enfin, à quatre heures et demie, on signale sur les crêtes de gauche les éclaireurs de la 4e compagnie; mais la compagnie elle-même, qui a dû franchir des obstacles inouïs, est loin encore; à cinq heures, on signale l'arrivée, par la gauche, du 3e bataillon. Les zouaves, depuis plusieurs heures sous le feu de l'ennemi, frémissent d'impatience. Le colonel SWINEY donne le signal de l'assaut. Les clairons sonnent la charge et tout le monde s'élance vers le col.

L'ennemi, voyant sa droite débordée, résiste à peine et franchit le col en pleine déroute. Quelques minutes après, les quatre compagnies du 2e bataillon se donnent la main sur la crête du Djebel-beni-Smir. C'est là-haut, sur la position glorieusement conquise, que bivouaquent les zouaves. Le lendemain, ils rentrent au camp de l'Oued-Msil avec leurs morts, leurs blessés, et une razzia de 101 chameaux, 124 bœufs, 402 moutons et 160 chèvres.

Grâce à cette victoire dont tout l'honneur revient au régiment et en particulier au 2e bataillon, les tribus du Djebel-beni-Smir sont convaincues maintenant que leurs sommets, qu'aucune troupe n'avait encore escaladés et sur lesquels elles se croyaient invincibles, ne les défendront plus désormais.

**Les zouaves au col de Founassa.**

L'attaque des tribus du Djebel-beni-Smir a brillamment réussi; pour compléter le programme de la campagne arrêtée, il reste à opérer contre les

(1) Adjudants SCHMUTZ et PIGEAT.

tribus du Djebel-Mzi et du Djebel-Mir-Djebel. Les dissidents sont signalés au col de Founassa. C'est là que le général DELEBECQUE va les attaquer en faisant envahir le défilé à la fois par les deux issues.

Dans ce but, lu colonel SWINEY part le 12 au matin pour Oum-Tebbib avec les 2e et 3e bataillons, chargés d'attaquer le col de Founassa par le nord. Le 1er bataillon, avec la colonne COLONIEU, part également pour l'attaquer par le sud. Vers trois heures, les deux colonnes opèrent leur jonction sur les hauteurs que domine l'ancien ksar de Founassa, sans avoir tiré un seul coup de fusil : l'ennemi, effrayé, s'est retiré dans la montagne. Le soir, les souaves vont camper sous les palmiers du ksar, au bord de l'oued qui coule entre les lauriers roses et les roseaux.

Du 13 au 16 novembre, des colonnes volantes s'éparpillent dans les montagnes voisines, refoulent partout les dissidents et opèrent sur eux des razzias considérables. Parmi ces colonnes, l'une d'elles, comprenant le 2e bataillon et les 3e et 4e compagnies du 3e bataillon et commandée par le lieutenant-colonel DIRKSEN, du régiment, se fait particulièrement remarquer. Parties le 16 novembre, ces six compagnies de zouaves, vont fouiller le Djebel-Mzi jusqu'au col d'Aïn-Addou. Là, elles rencontrent l'ennemi qu'elles repoussent en perdant un zouave, tué. Les derniers coups de fusil sont tirés à quatre heures et demie. Les zouaves se mettent en route pour rentrer au camp dont ils sont éloignés d'une douzaine de kilomètres. Bientôt, la nuit tombe; alors, en tête de la colonne, les guides allument des touffes d'alfa pour faciliter la marche à travers les rochers. La petite troupe suivant cette colonne de feu qui l'éclaire « *comme jadis les Hébreux dans le désert* (1) » rentre au camp à huit heures et demie.

**Rentrée des zouaves dans leurs garnisons.**

Ces dernières journées ont été désastreuses pour les Ahmours qui ont perdu la plus grande partie de leurs richesses. Aussi, la démoralisation commence chez eux et les demandes de soumission se succèdent. Les zouaves vont camper le 19 novembre à Moghrar-Foukani où ils ne trouvent aucune résistance. Tout est désert. Les habitants qui ne veulent pas encore se soumettre se sont enfuis. Le général en chef donne l'ordre de

(1) La comparaison est du lieutenant-colonel DIRKSEN lui-même.

raser le ksar. A Moghrar-Tatani, la maison de Bou-Amama est détruite et les palmiers coupés. L'insurrection semble vaincue, de ce côté du moins.

Le retour de la colonne Louis s'effectue sans incidents importants par Tiout, Asla, Chellala et Géryville où elle arrive le 5 décembre. Les 1er et 3e bataillons séjournent là jusqu'à la fin du mois, tandis que le 2e bataillon, qui a été détaché à la colonne Colonieu, exécute aux environs d'Aïn-Sefra une série de marches pénibles dans la neige et le brouillard.

Dans le courant du mois de janvier 1882, les colonnes ayant été dissoutes, les 2e et 3e bataillons rentrent dans leurs garnisons, le 2e à Oran, le 3e à Raz-el-Ma et El-Aricha. Quant au 1er bataillon, il reste seul à Aïn-Sefra. Pendant que les trois premiers bataillons du régiment ont pris la part que nous venons de voir à la lutte contre les Ahmours, la 4e, à El-Aricha et Sebdou, a fait de nombreuses courses (1) du côté du Maroc, vers Mengoub, et est revenu avec un butin de 2,000 moutons.

**Le 1er bataillon au combat de Teniet-el-Youdi.**

Le 1er bataillon du régiment, avec le commandant Marmet, resté seul à Aïn-Séfra, va, depuis le mois de février jusqu'au mois de juin 1882, participer à toutes les sorties dans l'extrême-sud qui vont être effectuées.

Afin de rendre plus mobiles les colonnes qui seront formées, des compagnies montées sont organisées et toute colonne se composera dorénavant de deux groupes, l'un, léger, d'avant-garde, qui comprendra soit des compagnies montées, soit des compagnies à pied, mais allégées ; l'autre formera le gros de la colonne. C'est ce groupe léger, auquel le bataillon de zouaves sera appelé à fournir toujours une ou deux compagnies, qui, se lançant sur l'ennemi, en devançant considérablement le gros de la colonne, va en quelque sorte, accomplir toute la besogne.

Dès les premiers jours de février, une colonne se met en route pour surprendre des dissidents au sud de Figuig. La 4e compagnie du 1er bataillon fait partie du groupe d'avant-garde et, grâce au pas allongé de ses mulets,

(1) Entre autres courses, le 4e bataillon a pris part le 17 novembre à la poursuite de Si Sliman après sa razzia sur les Hamyans et a accompli 80 kilomètres en vingt-quatre heures.

elle arrive en deux étapes jusqu'aux environs de Figuig, après avoir, le long de sa route, brûlé des douars et razzié des troupeaux. Mais des feux allumés sur le Djebel-Mzi ont prévenu les rebelles qui se sont réfugiés sous les murs du ksar de Zenaga. Le 28 février, le commandant MARMET apprend que les insurgés sont sortis de Figuig. Immédiatement, il se met en route à leur poursuite, et, après une marche de vingt kilomètres, arrive à la nuit à Aïn-Sefra sur l'Oued-Zousfana où le camp est dressé.

Deux heures à peine après l'établissement du camp, le commandant part avec deux compagnies de zouaves, les 3e et 4e, une compagnie de tirailleurs, un peu de cavalerie et d'artillerie, vers Chegguet-el-Abib. La nuit est complètement noire. Tout à coup, après avoir marché quelques heures, la petite colonne entend en avant d'elle des clameurs confuses, au milieu desquelles on distingue des cris d'hommes et de femmes et des aboiements de chiens. C'est l'ennemi surpris qui est en train de fuir. Quelques feux de salve, exécutés un peu au hasard dans la direction du bruit, doivent produire de l'effet car le tumulte augmente. Sans perdre son temps, la colonne continue à s'avancer en appuyant à droite et arrive à quatre heures du matin au Teniet-el-Youdi où elle attend le jour. Mais les habitants de Figuig, s'apercevant alors du faible effectif de la colonne, se lancent en masse sur elle. Les zouaves occupent les crêtes, tandis qu'en arrière, le convoi est dans la plaine. Le commandant MARMET fait alors exécuter une retraite par échelons en continuant toujours à faire face à l'ennemi qui, enhardi par ce mouvement rétrograde, abandonne les hauteurs et se précipite en désordre dans la plaine. C'est le résultat que cherche le commandant.

Les trois compagnies en ligne arrêtent brusquement leur retraite et exécutent une vigoureuse contre-attaque, tandis que la cavalerie et les goums se lancent à la charge et que les obus pleuvent sur la formation en masse compacte que présente l'adversaire pris au piège.

L'effet de ce mouvement, rendu plus efficace par l'arrivée subite sur le flanc gauche de l'ennemi d'une section de la 2e compagnie du bataillon envoyée en reconnaissance et attirée par le bruit du combat, est immédiat. Les dissidents, abandonnant leurs armes, s'enfuient à toute vitesse vers la montagne, poursuivis par les feux de l'infanterie et de l'artillerie qui couchent à terre plus de 60 arabes.

Cette affaire coûte cependant au régiment un officier, 2 sous-officiers et 11 zouaves blessés (1).

Le 10 mars, le 1er bataillon est de retour à Aïn-Sefra. C'est là que le commandant MARMET reçoit du général COLONIEU, commandant les postes du sud et du général de division, des éloges mérités « pour l'énergie et la belle conduite de ses troupes. »

Déroute de BOU-AMAMA au Kreneg-Fendi.

Après quinze jours de repos, le 1er bataillon repart de nouveau d'Aïn-Sefra le 30 mars. Cette fois, c'est contre BOU-AMAMA lui-même qu'il se dirige. Le marabout est en effet signalé à la tête d'un grand nombre de fractions dissidentes à 160 kilomètres au sud d'Aïn-Sefra.

Deux compagnies, les 1re et 2e, marchent avec le groupe léger d'avant-garde.

Le 1er avril, après deux jours de marche forcée, ces compagnies arrivées sur le haut Zousfana, apprennent que BOU-AMAMA se tient dans la sebka de Mestoura, en deçà du Djebel-Moumen. A onze du soir, les zouaves arrêtés sur l'Oued-Mestoura, voient revenir à eux les espions envoyés qui annoncent qu'ils n'ont rien découvert.

L'ennemi aurait-il échappé une fois de plus ? Qu'importe il faut le gagner de vitesse, et, dédaignant le repos, l'avant-garde repart dans la direction du Djebel-Moumen. Pendant ce temps, le gros de la colonne, en arrière, campe au Kreneg-Zoubia.

Enfin, vers 6 heures du matin, les éclaireurs signalent tout à coup trois cavaliers suivis d'un certain nombre de chameaux qui s'enfuient dans la direction de l'Oued-Fendi. A cette nouvelle, les hommes oublient toutes leurs fatigues. Au grand galop, les goums, suivis de toute la cavalerie, s'élancent dans la direction de l'oued, tandis que les zouaves, furieux d'être ainsi dépassés, accélèrent l'allure.

(1) Lieutenant BION, adjudant DEVOLFE, sergent JEANNIN blessés. Sont cités d'une façon particulière : les capitaines JOURNÉE, MOSCHENROS, TOURNIER, le lieutenant BION, l'adjudant BENOÎT et le caporal CHÉREL.

Bientôt la fusillade s'engage : c'est la cavalerie qui chasse dans la plaine les fantassins ennemis au nombre de 500 environ. Une croupe escarpée sur la rive gauche de l'Oued-Fendi protégeait leur flanc gauche. C'est sur cette croupe qu'ils s'installent maintenant. Au milieu d'eux se trouvent quelques cavaliers parmi lesquels Bou-Amama. Pendant que les goums et les spahis chargent de front les dissidents, les chasseurs d'Afrique s'élancent sur le défilé que forme l'oued, pour leur couper la retraite. Mais déjà Bom-Amama a fait passer son convoi et occupe, avec une partie de ses cavaliers, la rive droite de la rivière pour protéger le passage.

Au fond du défilé et sur les pentes on se fusille à 50 mètres. La lutte dure ainsi vingt minutes. Mais voici les zouaves et tirailleurs qui arrive à leur tour sur la position et ouvrent le feu sur les pentes du col que l'ennemi doit abandonner. La retraite de Bou-Amama devient en quelques minutes une véritable déroute. Lancés à la poursuite du convoi, zouaves, tirailleurs et chasseurs ne s'arrêtent plus que lorsque les hommes et les chevaux sont complètement à bout de forces ; ils parcourent ainsi 20 kilomètres dans les rochers, ramassant à chaque pas des débris du convoi de Bou-Amama : sacs d'orge et de dattes, armes, ustensiles, tentes et jusqu'à trois femmes que le marabout doit abandonner dans sa fuite. En outre, 52 mort et un drapeau sont restés sur le champ de bataille.

Alors seulement, après ce magnifique résultat qui diminue considérablement le prestige du marabout, les zouaves de l'avant-garde songent à se reposer : ils viennent en deux jours et une nuit de parcourir plus de 175 kilomètres et de livrer un combat. Cette marche est certainement l'une des plus belles de toute la campagne.

Le lendemain, 3 avril, le gros de la colonne a rejoint l'avant-garde à Fendi.

Après une journée encore de poursuite dans la direction où l'ennemi a disparu, l'on se remet en route sur Aïn-Sefra où l'on rentre le 10 avril.

**Une troisième colonne du 1er bataillon vers le Chott-Tigri.**

Comme aux jours déjà lointains de la conquête, les zouaves n'ont pas plutôt déposé leurs fusils qu'ils prennent en main la pioche, et les routes qu'ils ouvrent ainsi affirment la prise de possession du sol qu'ils viennent de conquérir. Maintenant, c'est au milieu du Djebel-beni-Smir qu'ils travaillent au sein de ces roches presque inaccessibles qui, il y a six mois, n'avaient pas

encore été foulées par le pied d'un chrétien et au sommet desquelles ils ont planté quand même leur drapeau victorieux.

De Sidi-Abdallah au col de Serdj, trois compagnies de zouaves sont occupées à creuser un chemin, lorsqu'on apprend tout à coup, le 27 avril, qu'une mission topographique, commandée par le capitaine DE CASTRIES, a été attaquée près du Chott-Tigri. Les zouaves sautent immédiatement sur leurs fusils et partent dans la direction du Chott. Une compagnie du bataillon est lancée en avant-garde légère avec une compagnie de tirailleurs et, le 28 au matin, ces compagnies arrivées à Souf-el-Kesser, échangent avec les éclaireurs ennemis, quelques coups de fusil. Dans l'après-midi, quelques gros nuages de poussière s'élèvent à l'horizon vers Médiourat : ce sont des cavaliers ennemis qui s'enfuient avec leurs troupeaux devant la colonne.

La marche est reprise et continue jusqu'à deux heures du matin : mais les zouaves ont beau précipiter l'allure, l'ennemi reste hors de portée : la colonne, qui ne possède pas de cavalerie pour la poursuite, doit revenir sur ses pas. Ses éclaireurs traversent le lieu du combat du Chott-Tigri sans rien rencontrer et la colonne rentre à Aïn-Sefra le 3 mai, tandis que deux compagnies du bataillon se remettent aux travaux de route dans le Djebel-beni-Smir.

**Dans une quatrième expédition, le 1er bataillon atteint BOU-AMAMA sur l'Oued Zelmou (11 mai).**

Trois jours après la rentrée des zouaves à Aïn-Sefra, une nouvelle expédition s'organise : il s'agit de donner la main à une colonne partant d'Aïn-ben-Khélil, commandée par le colonel DE NÉGRIER, et de marcher ensuite sur Tanezzara contre BOU-AMAMA qui a réussi de nouveau à grouper autour de lui quelques contingents.

Comme toujours, la colonne d'Aïn-Sefra fait partir en avant d'elle un groupe léger comprenant deux compagnies du bataillon de zouaves.

Les communications une fois établies entre les deux colonnes, celle d'Aïn-Sefra se dirige vers Tanezzara et Mengoub où elle arrive le 10 au soir. On apprend alors que BOU-AMAMA est en route vers l'Oued-Zelmou.

A marches forcées, l'avant-garde de la colonne d'Aïn-Sefra se lance dans cette direction. Le 11 mai, vers sept heures du matin, la petite troupe aperçoit à une vingtaine de kilomètres en avant d'elle s'élever des nuages de poussière. C'est l'indice de la fuite de troupeaux. La cavalerie prend le

trot, tandis que les zouaves allongent le pas. Après trois heures de marche, la cavalerie fait prévenir qu'elle a devant elle de nombreux troupeaux que défendent environ 300 fantassins et une centaine de cavaliers, mais qu'elle ne peut les atteindre à cause des pentes abruptes de la montagne et d'un bois de tamarins qui lui barre le passage. En attendant, elle engage le feu avec les défenseurs du convoi. Les zouaves précipitent l'allure, mais lorsqu'ils arrivent sur l'Oued-Zelmou, les dissidents avec leurs troupeaux, ont déjà franchi le col élevé qui conduit à la vallée de l'Oued-Guir, en laissant sur le terrain cinq morts et une dizaine de blessés.

La poursuite commence aussitôt, et, à la fin de la journée, des provisions de toutes espèces et 2000 moutons sont tombés entre les mains de la colonne; on a retrouvé aussi dans les objets abandonnés par l'ennemi des papiers et des instruments ayant appartenu à la mission DE CASTRIES.

La colonne se remet alors en route vers le nord et rentre à Aïn-Sefra le 20 mai.

Dans cette sortie, comme dans les précédentes, les zouaves ont accompli des marches remarquables avec un entrain qui n'a pas fait défaut un seul instant.

**La fin de l'insurrection : les dernières étapes des zouaves dans le Sud.**

Au commencement du mois de juin 1882, le 1er bataillon, relevé de son poste d'Aïn-Sefra par le 2e, rentre à Oran où il peut enfin se reposer quelques mois.

Ce bataillon, en expédition depuis une année entière, sans un instant de repos, vient de parcourir en tous sens le Sud-Oranais. Arrivé le premier sur le théâtre de la lutte, il a assisté à presque tous les combats qui se sont livrés. Mais, plus encore que ces combats, les marches forcées qu'il a accomplies sont à admirer. Dans la neige, au milieu des brouillards, comme au grand soleil, à travers les longues dunes de sable, les zouaves ont marché nuit et jour, sans trêve, sans repos, devançant de vitesse leurs si mobiles adversaires. C'est à la foudroyante rapidité de leur marche qu'ils doivent toutes ces journées qui se terminent par la prise de la plus grande partie des convois de l'ennemi. Ces prises successives, après les grands combats, ont achevé d'anéantir peu à peu la puissance de BOU-AMAMA, et, si le marabout n'a pu être enlevé lui-même, il n'en est pas moins complètement défait. Ses derniers partisans doivent abandonner sa cause.

L'insurrection qui, en cas de succès, eût certainement amené une révolte générale, est définitivement vaincue. Ce mouvement est, jusqu'à présent, la dernière tentative faite par les Arabes pour secouer le joug du vainqueur. Comme celui de 1864, il a échoué, et le résultat a été d'affermir plus que jamais la puissance de la France sur sa colonie.

Nous venons de voir rapidement, il faut aller vite avec les zouaves, la part dûe au 2e Zouaves dans l'acquisition de ce résultat. Elle est ce qu'a été celle des anciens zouaves dans le succès de la campagne de 1864, ce que fut celle des tout vieux zouaves dans les victoires des premiers temps de la conquête. Si les circonstances n'ont pas permis le retour de triomphes aussi éclatants que ceux de jadis, il n'en est pas moins vrai que les zouaves viennent de se montrer avec la même vigueur et le même entrain que leurs immortels devanciers : ils n'ont pas encore dégénéré ; la France et l'Algérie peuvent toujours compter sur eux.

Le départ d'Aïn-Sefra du 1er bataillon au commencement de juin 1882 marque pour le régiment le début d'une période de calme : les bataillons rentrés dans leurs garnisons occupent les loisirs que leur laisse l'instruction à creuser des puits, à planter des arbres et à construire des baraquements.

Du côté d'Aïn-Sefra, où se trouve toujours alors un bataillon, quelques sorties sans importance, auxquelles participe la compagnie montée à mulets, viennent encore rompre, pour cette compagnie, la monotonie de la vie de garnison [1]. Enfin, le 22 avril 1884, le 3e bataillon quitte Aïn-Sefra pour rentrer à Oran.

A partir de cette date, le régiment cesse d'occuper les postes avancés dans le sud qu'il a tant de fois glorieusement défendus, et où il ne laisse plus maintenant que des tombes nombreuses, éloquent témoignage d'une longue suite d'efforts et de sacrifices, noblement accomplis au service de ces deux causes qui n'en font qu'une dans le cœur des zouaves : la gloire de leur régiment et la grandeur de la Patrie.

---

(1) Au mois de janvier 1883, cette compagnie prend part à une tournée vers Figuig. Au mois de mars de la même année, elle accompagne le général Thomassin dans sa visite du Sud-Oranais.

## Récompenses accordées pendant la période de l'insurrection du Sud-Oranais

*En 1884.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officiers : MM. Leschères, command.
Cheylard, capitaine.
Chevalier : MM. Bonavita, Goubelmann, capitaines.

Chevalier : M. Henry, capitaine.
Jardinier, Jeannin adjudants.

Sont promus :

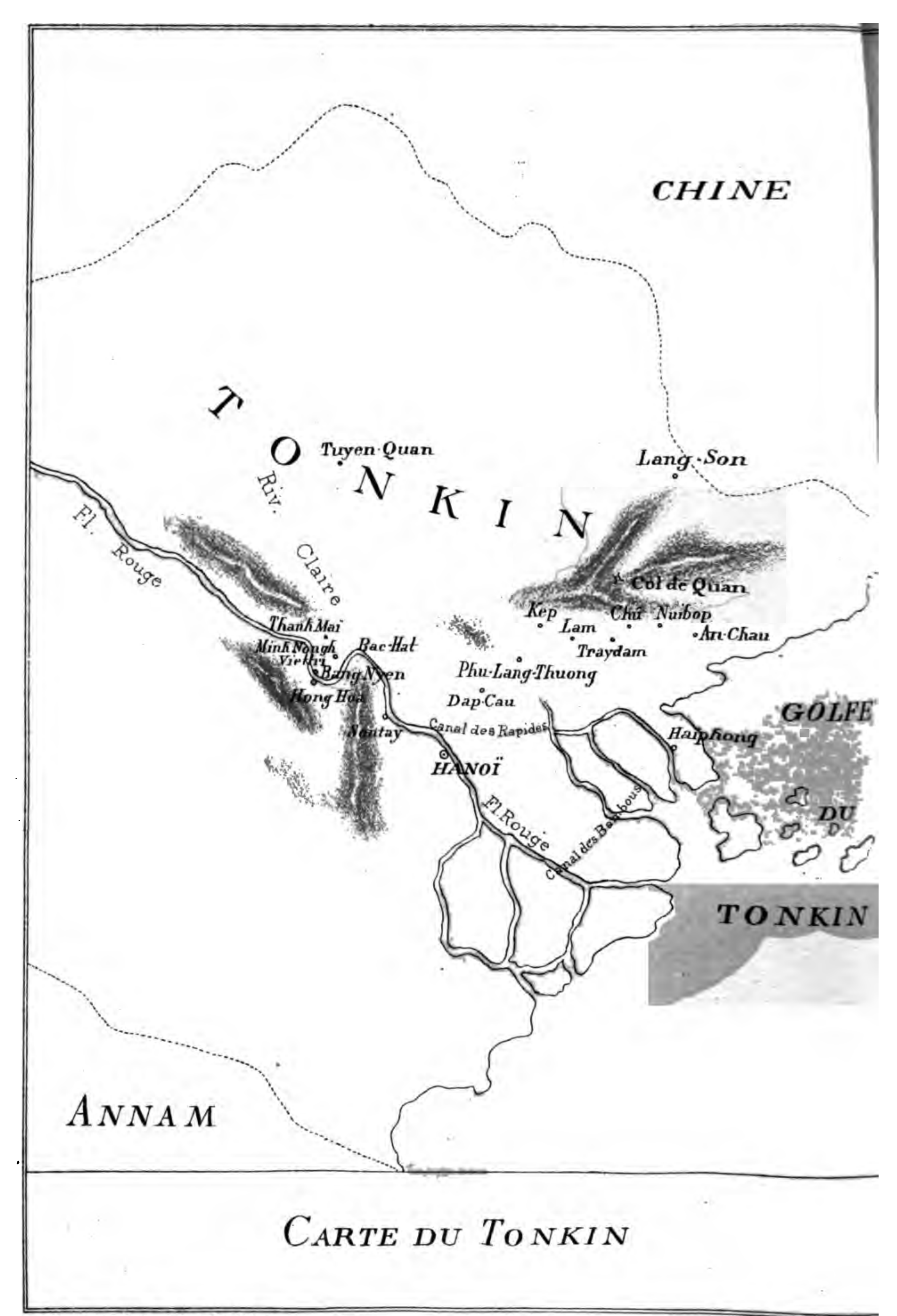
*En 1880*, le lieutenant-colonel Dirksen a été nommé au régiment en remplacement du lieutenant-colonel Simon.

*Le 24 août 1883*, le lieutenant-colonel Callet est nommé au 2e Zouaves en remplacement du lieutenant-colonel Dirksen, admis à la retraite.

---

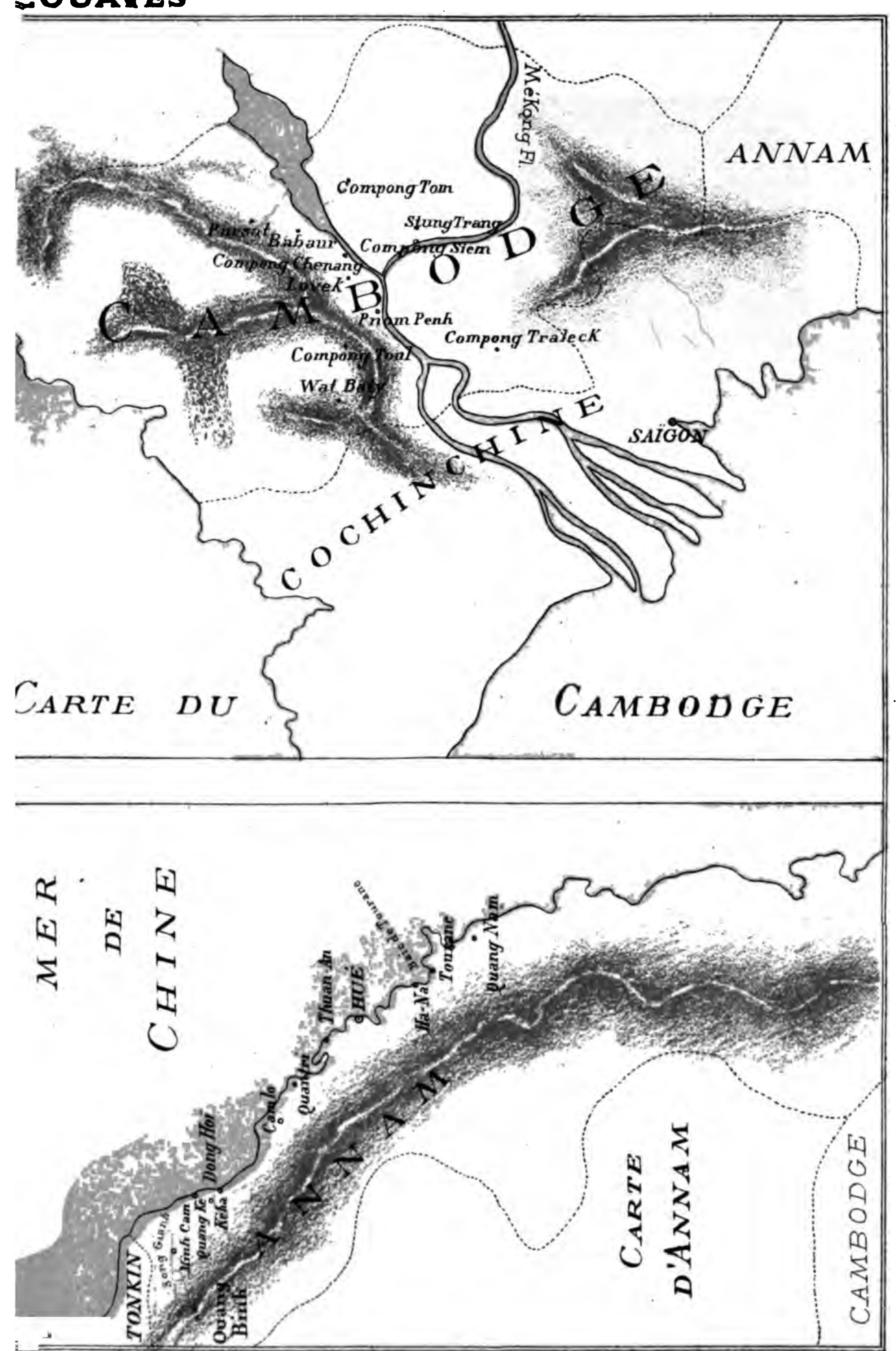
**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journaux de marche de toutes les colonnes auxquelles a participé le régiment pendant l'insurrection de 1881. — Registres matricules du 2e Zouaves.*




CARTE DU TONKIN

Imp. & Lith. P. PERRIER, Oran




Dessiné par le Lieut[t] Joseph Spitz.

# CHAPITRE IV

## Le Régiment au Tonkin (1)

### (1885)

---

SOMMAIRE. — Le Tonkin jusqu'au moment du départ du régiment. — Un bataillon se rend en Extrême-Orient. — Les premières étapes à l'ouest d'Hanoï. — Les zouaves en colonne dans la région de Chû. — Les zouaves à Hanoï pendant l'été. — Détachements du 2e Zouaves à la chasse aux pirates. — Expédition contre Thanh-Maï. — Trois compagnies s'embarquent pour le Cambodge.

**Le Tonkin jusqu'au moment du départ du régiment.**

Tandis qu'après avoir vaincu l'insurrection du Sud-Oranais, les bataillons du régiment reprennent la vie un peu monotone de garnison, la France commence une expédition lointaine en Extrême-Orient, et les zouaves, inactifs maintenant, suivent avec une anxieuse émotion les péripéties de cette guerre qui vient de s'ouvrir au Tonkin.

Les régiments de zouaves, habitués qu'ils sont à partir dès les premiers coups de canon, attendent d'un jour à l'autre l'ordre de s'embarquer, et c'est pour eux une véritable déception, lorsque, vers le mois d'août 1883, ils voient deux bataillons de tirailleurs algériens et un bataillon de la légion étrangère les devancer sur ce nouveau théâtre de combats. La déception est

---

(1) Pour suivre ce chapitre ainsi que les deux suivants, voir la planche n° 8, page 479.

plus amère encore lorsqu'à la fin de la même année, après la prise de Sontay, des renforts étant appelés au Tonkin, ils se voient préférer de nouveau les tirailleurs et les légionnaires, et, cette fois aussi, l'infanterie de ligne et l'infanterie légère d'Afrique.

16,000 hommes forment maintenant le corps expéditionnaire en Extrême-Orient, et les zouaves, qui n'ent font point partie encore, se rappellent que jadis, au Mexique, ils furent les premiers appelés, qu'ils ouvrirent la campagne à côté des troupes de la marine, et ils se demandent tristement en quoi ils peuvent bien avoir démérité.

Aussi, tout en applaudissant de tout cœur aux succès remportés par leurs frères d'armes des autres corps pendant l'année 1884, ils demeurent attristés en songeant à cette campagne qui s'accomplit sans eux.

Déjà le traité de paix de Tien-Tsin leur enlève leur dernier espoir, lorsque, subitement, la guerre reprend, la Chine venant de rompre le traité pour soutenir le Tonkin. Le général Brière de l'Isle remporte sur les réguliers chinois les victoire de Kep et de Chû et prépare la marche sur Lang-Son.

C'est à ce moment, au début de 1885, que le Gouvernement, devant envoyer de nouveaux renforts au Tonkin, songe enfin à faire appel aux zouaves.

**Un bataillon se rend en Extrême-Orient.**

Le 6 janvier 1885, l'ordre tant attendu arrive enfin au régiment : un bataillon sur le pied de guerre, à l'effectif de 1,000 hommes, doit s'organiser pour être envoyé au Tonkin. C'est le 3e bataillon (commandant Mignot), que son tour appelle à marcher. Grande est la joie des zouaves à cette nouvelle. Ils vont donc enfin pouvoir, eux aussi, participer à toutes ces victoires dont l'écho retentissant arrive jusqu'à eux et qu'ils entrevoient superbes dans le décor merveilleux de l'Orient qui leur sert de théâtre. Un monde nouveau va s'ouvrir pour eux, et, si leur arrivée au Tonkin est un peu tardive, ils comptent du moins rattraper le temps perdu.

Un enthousiasme sans bornes, grandi encore par une si longue attente, préside aux préparatifs du départ du 3e bataillon. Chacun des trois autres lui verse les hommes de complément nécessaires pour porter à 1000 hommes

son effectif, et, le 15 janvier, le bataillon du Tonkin, complètement formé (1), est passé en revue par le général de division. Le lendemain, à neuf heures et demie, aux accents de la *Marche des Zouaves* et aux acclamations enthousiastes de la foule, il s'embarque en chemin de fer pour Alger. Deux jours après, le 19 janvier, la *Provence* quitte Alger, emmenant au Tonkin le bataillon de 2e Régiment.

Le voyage s'accomplit sans autre incident que la rencontre à Port-Saïd de deux bâtiments russes dont l'équipage fait aux zouaves une accueil enthousiaste.

Après 39 jours de traversée, la *Provence* arrive dans la baie d'Along et les zouaves sont transportés en canonnières à Haï-Phong. Enfin, le 1er mars, le bataillon débarque sur la terre du Tonkin. Le 3 mars, les zouaves reçoivent l'ordre de se rendre à Hanoï. Tandis que la colonne, embarquée sur des jonques et des canonnières, côtoie les rizières et les haies de bambous qui entourent les villages du Delta du Fleuve-Rouge, voyons un peu ce qui s'est passé au corps expéditionnaire jusqu'à ce moment et quelles sont les nouvelles qui accueillent les zouaves à leur entrée dans la capitale du Tonkin.

Après sept victoires remportées sur les Chinois au prix de nombreux morts et blessés, le général Brière de l'Isle est arrivé le 13 février à Lang-Son.

Pendant ce temps, le commandant Dominé, avec 600 hommes était bloqué depuis près de trois mois dans Tuyen-Quan où il se défendait à outrance

(1) Composition du 3e bataillon au départ pour le Tonkin :
MM. Mignot, chef de bataillon.
Cayron, capitaine adjudant-major.
Jamin, lieutenant-trésorier.
Lainé, sous-lieutenant, chargé de l'habillement.
Couderc, médecin-major de 2e classe.

| Compagnies | Capitaines | Lieutenants | Sous-lieutenants |
|---|---|---|---|
| 1re | Bernier. | Fort. | Schmutz. |
| 2e | Wambergue. | Cupet. | Codet. |
| 3e | Vessières. | Gross. | Geil. |
| 4e | De Percy. | Lanchon | Grossetti. |

Le lieutenant-colonel Callet doit prendre au Tonkin le commandement d'un régiment de marche de zouaves. Il rejoindra le 26 mars devant Hong-Hoa.

contre 15,000 Chinois. Accourue de Lang-Son au secours des défenseurs de Tuyen-Quan, la première brigade du corps expéditionnaire vient, après un combat terrible, de délivrer l'héroïque garnison. Mais 463 officiers et soldats gisent tués et blessés sur le champ de bataille. Quand aux défenseurs de Tuyen-Quan, plus de 200 ont été mis hors de combat. Voilà ce que le bataillon du régiment apprend en rentrant dans Hanoï le 5 mars, et, au récit de ces faits, il n'est pas un seul zouave qui ne regrette alors de ne s'être trouvé là, devant Lang-Son ou dans Tuyen-Quan pour avoir le droit de partager cette gloire immortelle que viennent d'acquérir ses vieux camarades d'Afrique, les tirailleurs et les légionnaires.

**Les premières étapes à l'ouest d'Hanoï.**

Les défaites que viennent de subir les réguliers chinois ont singulièrement diminué les prétentions du Céleste-Empire qui est maintenant tout disposé à traiter avec la France. La retraite de nos troupes à Lang-Son ne ravive même plus l'espérance de la Chine et, dès le début d'avril, une convention préliminaire en vue de la paix va être signée.

C'en est donc fini de la grande guerre au moment où les zouaves arrivent sur le théâtre de la lutte. Mais, si, officiellement, la Chine capitule, la pacification du Tonkin est loin d'être assurée. Des bandes de pirates, secrètement soutenus par les Chinois, vont, pendant longtemps encore, parcourir le pays en tous sens et nécessitera de nombreuses colonnes.

C'est dans ces colonnes que nous allons retrouver les zouaves. Tels nous les avons vus dans la poursuite des dissidents du Sud-Oranais, tels nous allons les revoir maintenant, faisant ici la chasse aux pirates. Dans un cadre complètement différent, ces deux campagnes ont cependant, surtout en ce qui concerne l'adversaire, bien des points de ressemblance.

A peine arrivés à Hanoï, les zouaves reçoivent l'ordre de s'embarquer sur deux canonnières qui doivent les conduire à Bac-Hat, au confluent du Fleuve-Rouge et de la Rivière-Claire. Vingt-quatre heures de traversée sur le Fleuve-Rouge leur permettent de faire connaissance déjà avec cette terre si nouvelle pour eux. A droite et à gauche se déroule l'immense plaine bien cultivée du Bas-Fleuve, parsemée de villages perdus au milieu des rizières et de bambous, au-dessus desquels émergent les toits aux formes bizarres des pagodes.

Au moment où le bataillon arrive à Bac-Hat, un nouvel ordre parvient, prescrivant de rebrousser chemin jusqu'à Sontay où les zouaves doivent rejoindre leurs camarades du 1er Régiment. Le 11 mars, les zouaves des deux régiments, réunis à Sontay, sont passés en revue par le général commandant le corps expéditionnaire.

Les zouaves du 2e, baraqués à Sontay, attendent maintenant le moment de repartir en expédition [1].

Le 19 mars, un peloton de la 1re compagnie, avec le capitaine Bernier, met en fuite 300 pirates au cours d'une reconnaissance sur Hoa-Lac, aux environs de Sontay. Quelques coups de fusil ont suffi pour arriver à ce résultat.

Cependant, sur ces entrefaites, le 1er Zouaves est parti vers Hong-Hoa où il vient de livrer à Thanh-Maï un combat sanglant aux pirates. L'ordre arrive bientôt au régiment de suivre le mouvement. Le 25, après avoir traversé le Fleuve-Rouge, les zouaves entrent le soir dans Bang-Nien, en face d'Hong-Hoa, et s'installent à côté du bataillon du 1er Zouaves. Les deux bataillons forment un régiment de marche sous les ordres du lieutenant-colonel Callet qui rejoint le lendemain.

Quelques jours se passent à attendre des ordres, lorsqu'arrive, le 29, celui de revenir à Sontay. Sans trop s'expliquer le pourquoi de ces allées et venues, les zouaves traversent le Fleuve Rouge [2] et rentrent à Sontay. Là, ils reçoivent l'ordre de repartir, pour marcher au secours du général de Négrier, dans la région de Chû, au nord-est d'Hanoï. Les canonnières *Henri-Rivière* et *Berthe-de-Villiers* doivent conduire les zouaves à Hanoï. Une compagnie et un détachement de 25 hommes de chacune des trois autres compagnies demeurent à Sontay, tandis que le reste du bataillon, descendant le Fleuve-Rouge, arrive le 30 mars à Hanoï.

**Les zouaves en colonne dans la région de Chû.**

Le bataillon du 2e Zouaves, non compris la portion laissée à Sontay, se divise alors en deux parties : l'une, comprenant l'état-major, la 1re (Bernier), et la 4e compagnie (de Percy), est embarquée pour être conduite par les

(1) Ils ont échangé leurs fusils 74 contre des fusils à répétition, système Kropatchek.

(2) Pendant la traversée du fleuve, une des jonques chargées de zouaves coule à fond et un zouave est noyé.

canaux à Lam et Chû, où elle arrive le 1er avril; l'autre, composée des 2e et 3e compagnies (WAMBERGUE et VESSIÈRES) prend la voie de terre, la route mandarine, et se dirige vers Dap-Cau, Phu-Long-Thuong, Kep, et arrive le 8 avril à Chû, après avoir tout le long de sa route exécuté une série de reconnaissances sans incidents (1).

Les zouaves du 2e sont réunis le 8 avril à Bin-Moï, à six kilomètres en avant de Chû. Ils doivent faire partie d'une colonne, sous les ordres du colonel BORGNIS-DESBORDES.

Le mois d'avril se passe en reconnaissances dans les montagnes qui s'élèvent au nord de la plaine de Chû, sur la route de Lang-Son, tout infestée de pirates; à la fin du mois, un point important de cette route, le col de Quan, est occupé par la 4e compagnie et un peloton de la 1re (2).

Cependant, la colonne BORGNIS-DESBORDES s'organise pour opérer une vaste reconnaissance dans les montagnes à l'est de Chû, où des pirates en nombre ont été signalés.

Le 8 mai, les 2e et 3e compagnies, qui doivent participer à l'expédition, arrivent au village de Nui-Bop, désigné comme point de concentration. Le lendemain, à quatre heures, la colonne se met en marche vers l'est, les zouaves formant l'avant-garde. La chaleur est accablante et la marche pénible. En arrivant le lendemain en vue du village d'An-Chau, l'avant-garde rencontre un parti de pirates qui s'enfuient d'ailleurs à son approche. Quelques coups de fusils hâtent encore leur dispersion et, lorsque la colonne arrive au village, l'ennemi a disparu dans les montagnes.

Après quelques reconnaissances dans la région, le commandant MIGNOT, avec une compagnie du régiment, rentre à Nui-Bop le 15 mai. Trois jours après, les autres compagnies, y compris celle détachée au col de Quan, rejoignent le bataillon qui, réuni maintenant, va faire partie d'une colonne sous les ordres du lieutenant-colonel CALLET pour rentrer à Hanoï.

---

(1) La colonne dirigée sur Chû par les canaux devait s'opposer à l'invasion du delta par les Chinois pouvant déboucher du col du Déo-Quam et du Déo-Van; l'autre colonne qui suivait la route mandarine devait empêcher l'invasion chinoise par cette route.

(2) Ce peloton de la 1re compagnie, avec lequel marche le capitaine BERNIER, occupe le poste de Pho-Cam sur la route de Lang-Son; une station tête d'étape doit y être installée pour le ravitaillement des troupes qui vont réoccuper Lang-Son.

La chaleur est devenue insupportable, et c'est à Hanoï que les zouaves vont passer la saison d'été. La marche s'effectue sans incident par Chû, Traï-Dam, Lam, Phu-Long-Thuong, Dap-Cau, Phu-Thu-Son (1). Le 26 mai, le bataillon fait sa rentrée à Hanoï où il est baraqué dans la cidadelle. Chemin faisant, à Dap-Cau, il a reçu un renfort de 283 zouaves venus d'Oran (2).

Ainsi se termine cette première tournée au cours de laquelle les hommes n'ont guère rencontré d'autres ennemis qu'un climat pernicieux et une température accablante.

**Les zouaves à Hanoï pendant l'été.**

Les zouaves sont maintenant au repos, baraqués à Hanoï, dans la grande ville du Delta, où une température plus clémente, des sources plus nombreuses et des distractions plus variées leur permettent de se remettre des excursions fatigantes dans l'intérieur.

Ce séjour d'Hanoï ne manque pas de charmes. Voici d'ailleurs, sur la vie menée là-bas par les officiers, quelques lignes empruntées à l'un d'eux qui a passé plusieurs années au Tonkin (3) :

« Nous nous levons au coup de canon, tiré l'été à cinq heures. Nos petits chevaux « annamites, qui sont très vigoureux et très turbulents, nous attendent, sellés, « et, chacun de nous, suivant sa fantaisie ou bien suivant le temps dont il dispose, « s'en va à la pagode du grand Boudha, au blockhaus nord ou au *Village de* « *papier*. Le dimanche nous pouvons faire le tour du grand lac ; c'est une pro- « menade qui demande environ deux heures et demie.

« Les bords de ce lac sont très beaux. Une végétation folle, de grandes herbes, « des arbres, lui font une épaisse ceinture de verdure et laissent à certains « endroits des échappées merveilleuses sur les pagodes qui sont bâties dans les « environs. Du côté du *Village de papier* où les Tonkinois fabriquent leur papier « spécial, on voit de nombreux cocotiers. Mais partout ailleurs, des banians « gigantesques, dont les branches descendent à terre, prennent racine et forment « ainsi un amas d'arbres enchevêtrés les uns dans les autres, de grands bambous

(1) Pendant la route deux zouaves meurent d'insolation.
(2) Ce renfort est conduit par le lieutenant Roux.
(3) Capitaine Lecomte. *La vie militaire au Tonkin.*

« au feuillage toujours vert tendre, des flamboyants aux fleurs rouges, des jac-
« quiers dont les fruits poussent directement sur le tronc de l'arbre, des aréquiers
« qui portent haut leur panache et des orangers ombragent le chemin. Des
« maisons isolées le bordent, ainsi qu'un grand marché où, à côté des viandes de
« porc et de chien rôties, on trouve des mandarines, des mangues, goyaves, des
« cannes à sucre, de la poterie, et..... des cercueils !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« L'uniformité de la vie de chaque jour est coupée de temps en temps par
« une soirée donnée par le général, l'arrivée du courrier de France, une repré-
« sentation au théâtre français ou annamite, ou bien encore par un dîner chez
« un Chinois de connaissance. »

Pendant les trois mois que les zouaves restent à Hanoï, le calme n'est guère troublé que par le départ d'une fraction allant en détachement dans un poste, puis le retour de la fraction relevée (1).

Une compagnie du 2e Zouaves va ainsi occuper à tour de rôle le poste de Phu-Ninh-Gien et deux sections occupent, l'une une portion de la rive gauche du Fleuve-Rouge, l'autre le poste de Phu-Quoc-Haï.

Dans le courant de juin, le commandant MIGNOT fait ses adieux au bataillon, à la tête duquel le remplace le commandant MERCIER, nouvellement promu.

Un remaniement de l'organisation militaire du Tonkin place le régiment de zouaves, qui comprend un bataillon de chacun des trois régiments (1er, 2e et 3e), sous les ordres du lieutenant-colonel CALLET, dans la 1re brigade (général JAMAIS) de la 1re division (général BRIÈRE DE L'ISLE).

Le général de division de COUCY, nouvellement arrivé, a pris le commandement du Corps expéditionnaire.

Détachements du 2e Zouaves à la chasse aux pirates.

Cependant, au milieu de la tranquillité qui régnait à Hanoï, on apprenait tout à coup que les pirates, devenus plus audacieux, venaient de commettre en un point du pays quelque nouvelle incursion. Alors, une petite colonne partait pour punir les rebelles et protéger les habitants.

(1) Le choléra commence à faire de nombreuses victimes parmi les sous-officiers et zouaves du bataillon.

C'est ainsi que, le 9 août, une section de la 1re compagnie, commandée par le lieutenant SCHMUTZ, part d'Hanoï, taisant partie d'une colonne sous les ordres du commandant de l'infanterie de marine DE LACALLE pour opérer dans la région du canal des Bambous ravagée par des bandes de pirates.

La colonne débarque à Cagh-Nonc, sur le canal, occupe le village, y repousse une attaque de 150 pirates, puis, continue sa tournée du 11 au 18, purgeant le pays par des feux de salve exécutés sur tous les pirates qui osent apparaître à sa portée.

D'ailleurs toutes les bandes fuient devant elle. Le 20, elle rentre à Hanoï.

Quelques jours après, le 27 août, une section de la 2e compagnie (lieutenant CUPET) part avec une compagnie de tirailleurs tonkinois pour opérer contre des pirates signalés à Ba-Tang. Elle arrive au village à minuit; les pirates ont disparu, enfuis vers Gium où les difficultés du terrain, coupé par de nombreux arroyos, empêchent la poursuite. Les jours suivants sont employés à des reconnaissances le long du Fleuve-Rouge. Le 6 septembre, au cours d'une de ces reconnaissances, à Phu-Foa, pendant une grand'-halte, les zouaves sont assaillis par 150 pirates qui sont repoussés, laissant sur le terrain une trentaine de morts. Le soir, le village est de nouveau attaqué, mais quelques coups de fusil suffisent à tenir en respect l'ennemi qui, le lendemain matin, a disparu. Le 10 septembre, la section rentre à Hanoï.

Six jours après, rentre également à Hanoï la section du lieutenant ROUX qui a accompagné le commandant MARSAA, de l'état-major, dans sa reconnaissance des défenses établies par l'ennemi sur la rive gauche du Fleuve-Rouge, à Thanh-Maï que l'on songeait à attaquer. Chemin faisant, elle a, elle aussi, mis en fuite quelques pirates (1).

**Expédition contre Thanh-Maï.**

Cependant une expédition plus importante s'organise contre les villages de Thanh-Maï, à l'ouest du confluent du Fleuve-Rouge et de la Rivière-Claire. Depuis longtemps, ces villages servent de repaires à de nombreux pirates dont l'audace croît de jour en jour. Ce sont eux qui, au mois de mars dernier, ont obligé à reculer avec des pertes nombreuses, le bataillon

(1) Le lieutenant Roux reçoit à ce propos une lettre d'éloges du général en chef.

du 1er Zouaves. Une expédition en règle à laquelle vont prendre part les quatre compagnies du 2e Zouaves est maintenant dirigée contre eux.

Le 29 septembre, le commandant MERCIER, avec les 1re et 2e compagnies, embarquées la veille à Hanoï, arrive à Bac-Hat. En attendant l'arrivée des deux autres compagnies qui doivent rejoindre avec le lieutenant-colonel CALLET, les zouaves cantonnent au village. Mais bientôt le choléra fait son apparition dans le détachement et, en deux jours, deux officiers (1) et cinq zouaves meurent de l'atroce maladie. L'ordre est immédiatement donné d'aller cantonner sur la rive droite de la Rivière-Claire à Viet-Tri. Là, l'épidémie cesse heureusement. Le 11 octobre, les 3e et 4e compagnies étant arrivées, le bataillon est tout entier réuni à Viet-Tri.

Trois colonnes se concentrent en ce moment contre Thanh-Maï : celle de droite sous le commandement du général JAMAIS, celle de gauche commandée par le colonel MOURLAN, celle du centre par le général MUNIER ; c'est de cette dernière, concentrée à Viet-Tri, au sud de Thanh-Maï, que fait partie le bataillon du 2e Zouaves

Après une suite de reconnaissances auxquelles le zouaves prennent une part active, les opérations commencent le 21 octobre.

La colonne MUNIER se porte à Ti-Cat, puis à Minh-Nhong ; là, elle se subdivise elle-même en deux groupes : l'un, à droite sous les ordres du lieutenant-colonel CALLET, comprend entre autres troupes les 1re, 3e et 4e compagnies du bataillon ; avec celui de gauche marche la 2e compagnie.

Le mouvement en avant est repris le 23 par les trois grandes colonnes qui se concentrent vers Thanh-Maï (2). Tandis que le groupe de droite contourne les villages de Cam-Doï et de Van-Doï, le groupe de gauche les bombarde d'obus, puis les traverse. Le soir, les hauteurs avoisinant Thanh-Maï sont occupées par les zouaves.

Enfin, le 24 octobre, l'heure de l'assaut est sonné : après un courte et vive canonnade dirigée sur un bois épais qui entoure Thanh-Maï et qui semble fortifié, les zouaves abordent la position. Bois, village et forts environnants,

(1) Capitaine WAMBERGUE et sous-lieutenant de réserve BRISSET.

(2) Pendant la marche pour occuper les hauteurs, un peloton de la 1re compagnie est employé à traîner à bras à travers les rizières quatre pièces de 95 de campagne qui doivent ouvrir le feu sur Thanh-Maï.

tout est enlevé, sans grande résistance d'ailleurs de la part des pirates qui se sont enfuis en partie pendant la nuit. Ceux qui sont pris les armes à la main sont fusillés. Le lendemain, les colonnes sont dissoutes et les compagnies du 2e Zouaves reprennent leur cantonnement de Viet-Tri.

A la fin du mois, le commandant MERCIER et les 2e et 4e compagnies sont de retour à Hanoï, tandis que les 1re et 3e sont détachées aux Cinq Pagodes et à Phu-Yen où elles effectuent journellement des reconnaissances autour des postes, reconnaissances au cours desquelles les zouaves font preuve de leur entrain et de leur endurance habituels.

**Trois compagnies s'embarquent pour le Cambodge.**

Au commencement du mois de novembre, le régiment de marche des zouaves passe à la 2e brigade de la 1re division. Le général MUNIER, avec le lieutenant-colonel CALLET et une colonne dont font partie les 1re et 3e compagnies, opère contre les pirates du Delta, entre le Fleuve, le canal des Bambous et la mer. La marche a lieu sans incidents : les pirates se dispersent à l'arrivée des troupes. La colonne dissoute, les compagnies occupent différents postes.

Le 20 janvier 1886, le commandant MERCIER et la 4e compagnie sont à Hanoï, la 1re et la 3e à Phu-Khien, et la 2e, commandée par le lieutenant GROSS, promu capitaine, à Hong-Yen, lorsqu'arrive l'ordre au 2e Zouaves de constituer un bataillon de 500 hommes à destination du Cambodge où des révoltes ont éclaté.

Immédiatement, le bataillon se constitue : les 1re, 2e et 4e compagnies réduites à 166 hommes(1), se préparent à quitter le Tonkin où la 3e compagnie seule doit désormais représenter le 2e Zouaves.

Les hommes, appelés à partir, accueillent avec joie l'annonce de ce changement qui va les mettre aux prises avec des difficultés nouvelles et leur donner, ils l'espèrent tous, un ennemi plus digne d'eux que celui qu'ils ont eu à combattre(2).

La campagne du Tonkin est terminée pour eux. Certes, cette campagne

(1) L'excédent de chaque compagnie est versé en subsistance à la 3e compagnie qui reste au Tonkin, ayant le choléra dans ses rangs.

(2) Le 2e Zouaves n'a pas eu un seul homme atteint par le feu pendant toute cette campagne du Tonkin.

a été pénible en raison du climat fiévreux, du manque presque absolu de ressources et de la fatigue occasionnée par ces marches dans les rizières du Delta, sous une chaleur accablante; mais les zouaves qui, au cours de leur longue et belle Histoire, « en ont vu bien d'autres », peuvent trouver avec raison qu'ils ont été appelés bien tard au partage d'une gloire déjà presque tout entière dévolue, et à juste titre, aux vainqueurs de Sontay, de Lang-Son et de Tuyen-Quan.

Les 25 janvier et 2 février, les trois compagnies désignées s'embarquent à Haï-Phong sur le *Brandon* et la *Nièvre* à destination de Saïgon.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Journal des marches du Corps expéditionnaire du Tonkin. — Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Récompenses accordées pendant la campagne du 2e Zouaves au Tonkin

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officier : M. VESSIÈRES, capitaine.
Chevalier : M. CAYRON, capitaine.
Chevalier : M. PERD, caporal-clairon.

Sont promus :

Sous-lieutenants : MM. BARRUZI, GOUMY, sergents-majors.
Sous-lieutenant : M. DE REDON, sergent-major.

# CHAPITRE V

## Les Zouaves au Cambodge

(1886)

SOMMAIRE. — Les 1^re^ et 2^e^ compagnies à la poursuite des rebelles dans les colonnes DAVID, KLIPFEL, DE CAUVIGNY et TOQUENNE. — La colonne MERCIER vers Siembock, à Compong-Siem, et retour à Pnom-Penh. — La 1^re^ compagnie autour de Compong-Toul. — La 2^e^ compagnie à Knaï et dans les montagnes de Chéapit. — Les zouaves à Ansa-Langueck et à Socrom-Om. — Le 2^e^ Zouaves quitte le Cambodge.

**Les 1^re^ et 2^e^ compagnies à la poursuite des rebelles dans les colonnes DAVID, KLIPFEL, de CAUVIGNY et TOQUENNE.**

La 1^re^ compagnie, partie du Tonkin la première, arrive le 1^er^ frévrier à Pnom-Penh sans avoir débarqué à Saïgon. Huit jours plus tard, les 2^e^ et 4^e^ compagnies arrivent à leur tour au Cambodge.

Immédiatement, les zouaves se mettent en chasse contre les rebelles qui infestent le pays et manacent la Cochinchine. Pendant plus de quatre mois, incorporés par fractions de setions, de pelotons et de compagnies, dans les colonnes de l'infanterie de marine, nous allons voir les zouaves parcourir le Cambodge en tous sens, battre en maintes rencontres un ennemi qui, cette fois, bien armé et audacieux, les attaquera avec courage et se défendra avec énergie. Aussi, à la suite de chaque rencontre, il y aura maintenant dans les rangs du régiment des morts et des blessés à enregistrer et leur nombre dira les difficultés qui auront été surmontées.

Suivons une à une les différentes fractions qui partent.

Dès le 2 février, le 1^er^ peloton de la 1^re^ compagnie (lieutenant FORT) quitte Pnom-Penh en canonnière et débarque le lendemain à Compong-Xao où il fait partie d'une colonne sous les ordres du capitaine DAVID, de

l'infanterie de marine. Trois jours après, la colonne arrive à Bang-Ro, où elle est attaquée à une heure de l'après-midi par les rebelles qu'elle poursuit jusque dans le fort d'Assay-Strang qui est enlevé à six heures du soir.

Le lendemain, 7 février l'attaque du fort de Kaka à 5 kilomètres du premier est plus difficile : les zouaves, arrivés à 50 mètres de la face et du fort, sont assaillis par un feu nourri qui blesse deux d'entre eux. Cependant l'assaut continue, les créneaux sont embouchés et l'on fusille à bout portant les défenseurs du fort [1].

Quelques jours après, le 13, les zouaves se lancent à l'assaut du fort Prey-Prao qui est enlevé, puis détruit, malgré la résistance des rebelles. La marche continue vers l'est : le 20 février la colonne arrive à Riomteck où elle surprend le campement du chef de rebelles Si-Votha qui s'enfuit, laissant entre nos mains ses chevaux et ses armes : après avoir incendié la maison de ce chef, les zouaves rentrent avec la colonne le 24 février à Compong-Tom.

Le 3 février, au lendemain du départ de Pnom-Penh du peloton que nous venons de suivre, le capitaine Bernier, avec une section de sa compagnie, partait, lui aussi, pour Pnom-Basset avec une colonne sous les ordres du commandant Klipfel, de l'infanterie de marine. Le 10 février, les zouaves sont à Compong-Traleck. Le 14, une section de la 2e compagnie (lieutenant Cupet) se joint à la colonne Klipfel qui marche le lendemain contre le fort de Babaur occupé par les rebelles. Le 16, le fort est enlevé sans résistance par les zouaves qui s'y installent. C'est là que le capitaine Gross, avec l'autre section du peloton Cupet de sa compagnie, vient rejoindre la colonne Klipfel. Après quelques jours de repos au fort, une petite colonne, dont fait partie un peloton de la 2e compagnie avec le capitaine Gross, se rend à Pursat et exécute quelques marches dans la direction du sud de la province. Pendant ce temps, la 1re compagnie détruit le fort de Babaur et s'installe à la maison de Sach-Sa, centre d'un nouveau poste. Le 9 mars, la colonne Klipfel est réunie à Aulong-Thuot. Une nouvelle expédition de la 2e compagnie amène l'arrestation de deux chefs rebelles dans la province de Pursat.

(1) Dix-huit rebelles tués ont été trouvés dans l'intérieur du fort.

A la fin du mois, la section de la 1re compagnie partie de Babaur et celles de la 2e, parties d'Aulong-Thuot, combinent un mouvement dans la région montagneuse de Lovec. Après plusieurs marches forcées, les deux compagnies se rencontrent le 27 mars sur les campements abandonnés des chefs rebelles. Elles se dirigent ensuite sur Babaur et Aulong-Thuot. Chemin faisant, le capitaine BERNIER reçoit l'ordre de se porter à Compong-Toul.

Tandis que la 2e compagnie poursuit sa route sur Aulong-Thuot, où elle arrive le 1er avril, la section de la 1re s'achemine de Pnom-Penh sur Compong-Toul et, le 2 avril, rejoint la section SCHMUTZ qui occupe déjà ce poste.

Le 4 février, est partie de Pnom-Penh une section de la 1re compagnie, commandée par le sous-lieutenant SCHMUTZ pour faire partie d'une colonne qui, sous les ordres du capitaine DE CAUVIGNY, de l'infanterie de marine, doit porter secours au poste de Compong-Toul attaqué à plusieurs reprises par les Si-Vothistes. Deux fois dans le courant de février, à Tapéang-Weng et à Kivao, les zouaves dispersent des bandes de rebelles qui les attaquent, puis ils se dirigent sur Pnom-Basset où ils arrivent le 5 mars.

Après quelques jours passés en reconnaissances, la colonne arrive à Watt-Baty. Là, le 13 mars, vers midi, on vient prévenir le commandant que les rebelles au nombre de 11 à 1200, dont 200 armés de fusils, marchent sur le poste. Le capitaine DE CAUVIGNY envoie le sous-lieutenant SCHMUTZ avec 42 zouaves et 8 tirailleurs au-devant des rebelles pour les disperser. La petite troupe a à peine fait deux kilomètres qu'elle est accueillie par de nombreux coups de fusil. Le sous-lieutenant SCHMUTZ forme son détachement en ligne en face des rebelles et ouvre le feu sur eux. Le combat dure environ une heure; il se termine par une charge à la baïonnette (1) dont l'effet est immédiat : tous les rebelles s'enfuient en abandonnant leurs armes ainsi que 47 des leurs tués ou blessés (2). La

(1) Au cours de ce combat, le zouave APPEL, ayant reçu une balle dans la jambe, refuse de se faire porter à l'ambulance et, s'étant assis par terre, continue le feu jusqu'au moment de la charge. La médaille militaire fut la récompense de cette belle conduite.

(2) Deux zouaves sont tués et un blessé.

section rentre ensuite à Compong-Toul, où, le 2 avril, elle est rejointe, ainsi que nous l'avons vu, par celle qu'amène le capitaine BERNIER.

Tandis que le 1er peloton de la 2e compagnie, avec la colonne KLIPFEL, opérait autour de Babaur et de Pursat, le 2e peloton (sous-lieutenant GROSSETTI) s'embarquait à son tour le 14 février à Ponm-Penh pour faire partie à Sasia d'une colonne sous les ordres du lieutenant TOQUENNE (1). Au commencement du mois de mars, une section de ce peloton, avec le sous-lieutenant GROSSETTI, est à Riomteck, l'autre avec l'adjudant LAMBERT occupe Bang-Lovéa. C'est autour de ce dernier poste, établi dans une pagode abritée seulement par une palissade de bambous, au milieu des bois, que les zouaves vont maintenant soutenir plusieurs assauts terribles. Dans la nuit du 14 au 15, les rebelles attaquent le poste occupé par la section de l'adjudant LAMBERT. Celui-ci parvient à les maintenir à distance par des feux de salve bien dirigés : en même temps, les zouaves travaillent à l'intérieur du poste à en augmenter la puissance défensive. Mais, le 16 au matin, les rebelles reviennent à la charge et s'efforcent d'incendier le poste en mettant le feu aux bois environnants. Aussitôt que les zouaves, pour arrêter l'incendie, se montrent, ils sont accueillis par des feux de salve (2). Cependant, le sous-lieutenant GROSSETTI à Riomteck, sans nouvelles de la section de l'adjudant LAMBERT, envoyait vers lui le sergent GENTAIT avec une demi-section. Pendant la nuit du 16 au 17, les coups de feu ne cessent pas une minute et des flèches incendiaires sont lancées sur la pagode. Avec le jour, l'attaque des rebelles recommence plus vive encore que la veille. Le lendemain matin, 18, le sergent GENTAIT réussit à sortir de la pagode avec ses hommes et gagne la route de Riomteck : il doit apprendre au lieutenant la situation critique de la section bloquée à Bang-Lovéa. Immédiatement, le sous-lieutenant GROSSETTI quitte Riomteck, rasant le fortin commencé et se dirige en toute hâte vers Bang-Lovéa où il arrive le 19, à quatre heures du matin. Il trouve là, dans la pagode, les défenseurs qui ont été toute la nuit inquiétés par les balles et les flèches incendiaires. Heureusement, le dévouement du zouave NOLLOT qui, sous le feu de l'ennemi, a enlevé les paillottes du toit de la pagode, a conjuré

(1) De l'infanterie de marine.
(2) Un zouave est blessé.

l'incendie. Quelques heures plus tard, le commandant MERCIER arrive à la tête d'une colonne qui doit se compléter par l'adjonction du peleton GROSSETTI. Le poste de Bang-Lovéa est sauvé.

La colonne MERCIER vers Siembock, à Compong-Siem et retour à Pnom-Penh.

Après deux jours de séjour à Bang-Lovéa, la colonne MERCIER, grossie du peloton GROSSETTI de la 2e compagnie, se met en marche le 23 sur Riomteck où elle arrive le 29. Tout le long de la route, elle rencontre les rebelles groupés derrière des abatis et qui lui disputent en vain le passage(1). A Riomteck, la colonne séjourne jusqu'au 1er avril : elle y construit une redoute pour abriter un poste qui gardera le gros convoi et les approvisionnements. Le 1er avril, une colonne légère, composée du peloton de zouaves et de 20 miliciens, part avec huit jours de vivres pour Siembock. La marche est lente, la route étant interrompue à chaque instant par des abatis derrières lesquels les rebelles font le coup de feu; puis, les guides manquent pour indiquer le chemin à suivre. Aussi, le 7 avril, les vivres étant épuisés, il faut rétrograder sur Riomteck; ce mouvement s'effectue sans incidents et la colonne rentre le 10 à son point de départ. Elle reprend ensuite la route de Tabeng, Bang-Lovéa, et arrive le 19 à Strung-Trang, où elle séjourne jusqu'au 24. A cette date, le commandant MERCIER et le peloton de la 2e compagnie s'embarquent sur une canonnière qui les transporte à Peam-Chi-Kang où ils doivent se réunir à l'infanterie de marine pour opérer dans la province de Compong-Siem.

Le 1er mai, les zouaves du commandant MERCIER sont installés à Compong-Siem; ils en repartent le 6 pour se diriger vers Prebeng. Dans la traversée de la forêt de Chœung-Prey, les zouaves poussent devant eux les rebelles trop peu nombreux pour faire une résistance sérieuse. Le 10 mai, la colonne s'installe au fort d'Houin évacué le matin même. Le lendemain, le commandant MERCIER se porte avec les zouaves et l'artillerie à l'attaque du fort d'Okala. Tandis que l'artillerie ouvre le feu sur le fort, les zouaves, marchant sous bois, gagnent par la gauche les derrières de l'ennemi. Tout à coup la *Marche des Zouaves* retentit ; c'est le signal convenu : l'assaut est court, car les rebelles se sauvent dans la forêt. Le 13 mai, le com-

(1) Un caporal est blessé.

mandant MERCIER est à Compong-Chien lorsqu'il reçoit l'ordre de rétrograder sur Pnom-Penh.

D'après la nouvelle répartition des troupes dans l'Indo-Chine, le bataillon du régiment doit aller occuper l'Annam.

Le lendemain, la canonnière *la Bayonnette* débarque à Pnom-Penh le commandant MERCIER et le peloton GROSSETTI.

**La 4e compagnie autour de Compong-Toul.**

Revenons au 2 avril, autour de Compong-Toul où les rebelles deviennent chaque jour plus audacieux : deux sections de la 1re compagnie viennent de s'y rejoindre sous les ordres du capitaine BERNIER. Pendant quelques jours les zouaves exécutent autour du poste des reconnaissances au cours desquelles les rebelles sont mis en fuite et les villages incendiés.

Le 10 avril, le poste est attaqué (1). Vers la fin du mois, le capitaine BERNIER, avec son détachement, découvre les magasins de ravitaillement de la bande du KALAONG-SA. De nombreuses armes sont emportées, le reste est brûlé (2). Deux jours après, le 24 avril, les zouaves atteignent les rebelles eux-mêmes dans leur campement à Compong-Damrien ; ils les poursuivent jusque dans un marais où, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, ils tirent encore sur les fuyards (3). Après ce succès, les zouaves rentrent à Compong-Toul. Ils en repartent le 2 mai à la poursuite d'une bande signalée à Poum-Kréang-Phnaô et conduite par le prince BOUNAVONG ; mais, à l'arrivée des zouaves, le prince est déjà en fuite, ayant abandonné femmes et esclaves qui sont fait prisonniers. Le peloton conduit par le capitaine BERNIER rentre à Compong-Toul où il reçoit l'ordre de regagner Pnom-Penh. Le 9 mai, au moment de partir, les zouaves sont attaqués par une bande de rebelles qu'ils refoulent en désordre, puis, ils se dirigent sur Pnom-Penh ;

(1) Un zouave est blessé.

(2) On trouva entre autres armes des canons faits avec des troncs de palmiers et frettés avec les fils de la ligne télégraphique.

(3) Un très grand nombre de rebelles, parmi lesquels le beau-frère du KALAONG-SA restèrent tués ou blessés sur le champ de bataille ; parmi les objets qui furent trouvés dans le campement abandonné, se trouvaient cinq barils de poudre et un de balles rondes.

mais, après un jour de marche, ils sont rappelés à Compong-Toul. La ch: aux rebelles reprend.

A la fin du mois de mai, à la pagode de Wat-Srakro, un chef rebelle, MEN NOU, est signalé. Le capitaine BERNIER s'y rend avec ses zouaves ; gagne ensı Wat-Tapok, pagode fortifiée, en pleine forêt, où les rebelles sont de nouv dispersés. Le 4 juin, après avoir repoussé une attaque contre les avant-pos le capitaine BERNIER marche sur la pagode de Wat-Prehar-Trang où les rebel surpris, sont, une fois de plus, écrasés.

Le 8 juin, les zouaves reprennent la route de Compong-Toul p rentrer à Pnom-Penh. Ils y sont à peine arrivés qu'ils sont envoyés Compong-Siem pour débloquer le poste, puis ils rentrent le 18 juin soir à Pnom-Penh.

**La 2e compagnie à Knaï et dans les montagnes de Chéapit.**

Arrivé le 1er avril à Aulong-Thuot, le capitaine GROSS, avec une sect de sa compagnie, est envoyé trois jours après à Babaur. Le 8 mai, reçoit l'ordre de constituer une colonne pour chasser les rebelles de Lov Le 1er peloton de la 2e compagnie est rassemblé à cette effet à Compoı Chenang, puis se met en route vers le lieu où les rebelles sont signal Le 11 mai, le capitaine GROSS apprend que 1,500 rebelles occupent point d'eau de Knaï et la montagne de Chéapit. Il arrive à Knaï qı trouve évacué. La marche continue, mais, avant de s'engager dans le dél de Chéapit, le capitaine est prévenu que les flancs sont occupés par rebelles. Il simule alors une retraite : l'ennemi abandonne ses positions descend dans la plaine. Une partie des zouaves se forme immédiatement carré, tandis que l'autre, débouchant sur le flanc gauche de l'ennemi, rejette sur le carré. La déroute des rebelles est complète : ils s'enfuieı laissant de nombreux morts parmi lesquels leur principal chef. La marc sur Chéapit est reprise le lendemain : les campements abandonnés ċ rebelles sont pris et détruits. La colonne continue sa route jusqu'à la fin mois sans rencontrer de résistance : elle brûle des habitations de rebell puis, grossie des détachements de la 1re compagnie du lieutenant FORT du sous-lieutenant de réserve BARREAU qui sont restés autour de Veal-Pri et de Compong-Tom, elle rentre à Pnom-Penh le 3 juin.

**Les zouaves à Ansa-Langueck et à Socrom-Om.**

La 4e compagnie a détaché le 20 février, avec le capitaine DE PERCY un peloton à Compong-Chenang, l'autre est resté d'abord à Pnom-Penh, puis, à la fin du mois de mars, ce peloton, avec le lieutenant LANCHON, quitte Pnom-Penh et se rend à Compong-Tom, où il communique avec le lieutenant FORT, installé à Veal-Pring.

Vers la fin du mois d'avril, le lieutenant LANCHON est à Compong-Kadey. Prévenu que 200 rebelles sont à Ansa-Langueck, il quitte son poste le 1er mai avec ses zouaves et marche à l'ennemi. Arrivés en face d'une hauteur occupée, quelques zouaves escaladent un piton d'où ils peuvent avoir des vues sur les positions de l'adversaire. Ils sont reçus par des coups de fusil et de canon qui laissent supposer que la position est solidement défendue (1).

Les zouaves, trop peu nombreux pour l'attaquer, regagnent leur poste en refoulant les bandes qui essayent de les arrêter.

Quelques jours après, une colonne s'organise sur les ordres du capitaine BOUTEGOURD, de l'infanterie de marine, pour chasser les rebelles des positions d'Ansa-Langueck et détruire les ouvrages contre lequel vient de se heurter le lieutenant LANCHON. Vingt-deux hommes de la 1re compagnie avec le sous-lieutenant de réserve BARREAU, ainsi que la section de la 4e compagnie du lieutenant LANCHON, font partie de cette colonne qui, le 9 mai, quitte Compong-Kadey et arrive le même jour devant la position ennemie : les zouaves s'avancent jusqu'à 200 mètres, protégés par le tir de deux petites pièces et leurs feux de salve, puis ils marchent sur le saillant du bois occupé et d'où partent de nombreux coups de feu : mais, subitement, la riposte cesse, et, lorsque les zouaves arrivent sur la ligne de défense, l'ennemi a déjà pris la fuite, abandonnant des munitions et deux canons (2).

Quelques jours plus tard, le 17 mai, l'ennemi est de nouveau signalé à Socrom-Om où, à trois heures de marche de Compong-Tom, il occupe un ouvrage. La colonne BOUTEGOURD marche vers lui et arrive le soir à quatre kilomètres de l'ouvrage en question. Le 18, dès le petit jour, la colonne se lance à l'assaut. Elle rencontre d'abord une série d'obstacles, abatis et trous de loup, qui l'arrête sous le feu violent de l'ennemi. Un mouvement tournant

(1) Deux zouaves sont blessés.
(2) Deux zouaves sont blessés.

permet d'arriver à 150 mètres de l'ouvrage. Pendant près d'une heure l'ennemi répond encore à notre feu. Enfin, l'assaut est donné. Reformés dans un angle mort, les zouaves se lancent sous le feu de l'ennemi qui redouble. Les créneaux sont embouchés, et ce n'est que lorsqu'une porte du fort est enlevée que l'ennemi se retire dans la forêt(1). La colonne après ce succès, rentre à Compong-Tom et le détachement de la 4e compagnie se dirige sur Pnom-Penh.

Le 2e Zouaves quitte le Cambodge.

La campagne du Cambodge est terminée pour le 2e Zouaves. Les compagnies s'embarquent du 24 mai au 21 juin à Pnom-Penh et, après avoir relâché à Saïgon, viennent débarquer à Thuan-Am en Annam. C'est là que la 3e compagnie du bataillon, laissée au Tonkin dans différents postes qu'elle a occupés sans incidents importants, va rejoindre le bataillon qui, tout entier maintenant réuni, va être affecté à l'occupation de l'Annam.

Au cours de cette campagne de cinq mois au Cambodge, les zouaves du régiment ont vaillamment supporté les plus rudes fatigues et ont livré de réels combats où plusieurs des leurs sont tombés payant de leur sang cette gloire nouvelle que le drapeau va bientôt voir enregistrer dans ses plis.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre :**

*Registres matricules du 2e Zouaves.*

(1) Trois zouaves sont tués, un blessé.

## Récompenses accordées pendant la campagne du 2e Zouaves au Cambodge

Est nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. Schmutz, sous-lieutenant.

Vingt et une médailles militaires sont accordées à des zouaves ayant pris part à la campagne.

# CHAPITRE VI

## Le 2e Zouaves en Annam

### (1886-1888)

---

SOMMAIRE. — Arrivée des compagnies du 3e bataillon en Annam. — Opérations de la 2e compagnie dans la région de Dong-Hoï et de Lemback. — Opérations de la 4e compagnie dans la région de Quan-Tri. — Opérations de la 1re compagnie dans le Quang-Nam. — Opérations de la 3e compagnie sur le Song-Gianh et autour des postes de Minh-Cam. — Fin de la campagne en Extrême-Orient et rentrée du bataillon en Algérie.

Arrivée des compagnies du 3e bataillon en Annam.

Au moment où les zouaves du régiment arrivent à Annam, le pays est loin d'être pacifié: des bandes de rebelles, auxquelles l'affaire de Hué, si glorieusement menée par le 3e Zouaves, n'a pas fait déposer les armes, le parcourent en tous sens : c'est contre ces bandes que les quatre compagnies du bataillon vont marcher.

Sans cesse en mouvement pendant près de deux années, les zouaves, à défaut de combats sanglants à livrer, vont, comme précédemment au Tonkin, avoir de rudes fatigues à supporter.

C'est à Hué que s'installent l'état-major et le dépôt du bataillon : c'est là aussi qu'arrivent, pour compléter les effectifs du bataillon du 2e Zouaves, près de 300 hommes de renfort, tirés des 1er et 3e zouaves.

Au fur et à mesure de leur arrivée, les compagnies sont envoyées dans les différentes régions du pays à pacifier : la 2e va tenir garnison à Dong-Hoï et dans les postes environnants; la 4e va opérer dans la région du Quan-Tri; la 1re reste momentanément à Hué et sera envoyée plus tard dans le Quang-Nam; quant à la 3e, venue du Tonkin, elle est déjà installée au Quang-Ké, au nord-ouest de Dong-Hoï.

La tranquillité n'est pas de longue durée autour des postes où les zouaves s'installent : dès le mois d'août, la 2e compagnie à Dong-Hoï doit repousser une attaque de rebelles. Le 6 août, le commandant LESCHÈRES, venu d'Algérie, arrive à Hué pour prendre le commandement du bataillon du commandant MERCIER qui doit être rapatrié.

Dans toutes les directions les opérations vont commencer. Pour plus de clarté, nous exposerons séparément celles de chaque compagnie. Nous n'insisterons d'ailleurs que sur les faits importants de cette campagne en Annam : le récit détaillé de toutes les marches à la poursuite des rebelles serait trop long et risquerait d'être monotone.

Opérations de la 2e compagnie dans la région de Dong-Hoï et de Lemback.

Pendant tout le mois d'août, des reconnaissances faites par la 2e compagnie autour de Dong-Hoï et de Mytho aboutissent à la prise d'un certain nombre d'armes et de quelques prisonniers. Mais bientôt, une petite colonne s'organise pour marcher sur des rebelles situés à l'ouest du poste et, le 17 septembre, le capitaine GROSS rentre à Dong-Hoï après avoir dispersé plusieurs fois les pirates, notamment à Keban et à Keha (1) où 40 d'entre eux ont été tués et un grand nombre blessés. Peu après, le lieutenant CUPET, avec une section de la 2e compagnie, part de Mytho et marche sur Lemback où des rebelles sont rassemblés. Chemin faisant, un fortin est enlevé d'assaut et une bande de 400 pirates dispersée. La petite colonne se réunit alors à celle du commandant BERTRAND, des chasseurs annamites, qui comprend une autre section de la 2e compagnie, partie de Dong-Hoï. Le 26 octobre, les positions de Lemback sont enlevées à la baïonnette et les défenseurs mis en pleine déroute. Des reconnaissances

(1) Cinquante hommes de la 3e compagnie avec le lieutenant Roux venus de Quang-Ké prennent part à ce combat.

faites les jours suivants amènent la destruction de nouvelles ligni défenses et la prise d'un magasin de riz à Thun. Le 12 novembre, lı tachements de la 2e compagnie rentrent à Dong-Hoï. La fin de l'année se passe sans incidents sérieux de ce côté : les zouaves s'installent convenablement que possible dans leurs postes.

Le 20 février 1887, la 2e compagnie reçoit l'ordre de se concent Dong-Hoï, afin d'aller opérer dans le nord de Quang-Binh (1). Quatre après, la compagnie réunie se met en route vers le nord : elle tra successivement Quang-Ké, Minh-Cam, passe la rivière de Naï, arri Dong-Lao, marche sur Tach-Saï où elle s'empare le 5 mars des mag des rebelles qu'elle incendie; puis elle revient par Minh-Cam et Quan à Dong-Hoï, où elle arrive le 21 mars sans avoir dans sa tournée renc de résistance sérieuse. La pacification de la région est à peu près accom La 2e compagnie, fractionnée entre les divers postes, retrouve la vi garnison qui permet aux hommes de se reposer.

Le 21 mai, le capitaine GROSS, rapatriable, passe au capitaine Tou le commandement de la 2e compagnie : les seuls incidents mainte qui viennent interrompre la vie de garnison pour les zouaves d 2e compagnie sont la relève des postes (2) et quelques reconnaiss autour des points occupés : ces reconnaissances ne donnent plus lieu des marches pénibles sous un soleil torride dans les montagnes c travers les arroyos remplis de sangsues qui font aux hommes de cr piqûres.

Opérations de la 4e compagnie dans la région de Quan-Tri.

Revenons en arrière maintenant pour suivre la 4e compagnie qui, à arrivée en Annam au mois de juin, a été détachée dans la région de Q

(1) Cette colonne sous le commandement du commandant BERTRAND, de l'infa de marine, avait comme artillerie une pièce de 65 m/m servie par des zouaves.

(2) Au premier janvier 1888, la 2e compagnie occupe les emplacements suivants

| | | |
|---|---|---|
| Un peloton, capitaine TOURNIER | . . . . . | à Dong-Hoï. |
| Une demi-section | . . . . . . . . . . | à Mytho. |
| id. | . . . . . . . . . . | à Han-Vien. |
| id. | . . . . . . . . . . | à Dang-Dal. |
| id. | lieutenant DESCHAMPS . . | à Kébang. |

Tri. Jusque vers le milieu d'août, pas d'incidents graves. Mais, le 13, les pirates sont signalés tout à coup vers le nord-est, entre le poste et la mer. A minuit, le capitaine DE PERCY se met en route de ce côté et, à deux heures, ses feux de salve dispersent complètement les rebelles surpris sur une digue : des armes, des vivres et du matériel restent entre les mains de la 4e compagnie qui rentre alors à Quan-Tri. Jusqu'à la fin du mois les reconnaissances sont multipliées autour du poste. Cependant, les rebelles sont encore signalés entre Quan-Tri et la mer. Alors, des divers postes environnants, une action combinée est organisée. Toutes les issues sont fermées par des détachements, tandis qu'une petite colonne, composée de 60 hommes de la 4e compagnie, part de Quan-Tri, dans une marche de front, se dirige vers la mer pour recueillir tous les pirates. Devant les zouaves, les rebelles abandonnent leurs villages et s'enfuient vers les dunes; quelques-uns parviennent à s'échapper dans des barques, mais un grand nombre d'entre eux sont faits prisonniers, parmi lesquels leur chef NGUHEN-VAN-DOC : en outre, des armes, des munitions et des vivres, sont pris. Le 30 août, les zouaves rentrent à Quan-Tri.

Quelques jours plus tard, un nouveau coup de filet est opéré de la même façon que le précédent par la 4e compagnie : les rebelles acculés au Cua-Viet sont pris, leurs villages cernés et brûlés.

La fin de l'année 1886 se passe en reconnaissances autour des postes occupés par la compagnie. Dans l'une d'elles, le sous-lieutenant BARUZZI atteint et disperse une bande de rebelles à Kékao.

L'année 1887 se passe pour la 4e compagnie dans le Quan-Tri sans incidents à noter : de ce côté aussi, le calme est revenu.

Le capitaine DE PERCY, rapatriable, est remplacé au mois de juin par le capitaine HENRY, nouvellement arrivé en Annam. Un peloton de la compagnie est à Hué avec l'état-major du bataillon; c'est ce peloton qui, le 14 juillet, jour de la fête nationale, représente le 2e Zouaves à la revue passée par le roi d'Annam. Dans les derniers mois de l'année, quelques reconnaissances, faites par le capitaine HENRY, aboutissent à la prise d'un chef, de plusieurs rebelles, d'un dépôt de poudre et d'armes diverses : ces faits valent au capitaine les félicitations du général commandant la division d'occupation. La pacification du pays semble maintenant complète. De temps en temps, les zouaves exécutent aux environs des

postes occupés des reconnaissances qui n'amènent aucun incident rei quable [1].

**Opérations de la 1re compagnie dans le Quang-Nam.**

La 1re compagnie, à son arrivée en Annam, reste d'abord à Hué, p vers le milieu de novembre, plusieurs détachements de cette compag partent pour Dong-Hoï, Quang-Ké et Quang-Tri. Mais, dès le début de 1 ces détachements sont de nouveau rappelés à Hué où la compagni concentre pour faire partie d'une colonne sous les ordres du lieuten colonel BOILÈVE, de l'infanterie de marine : cette colonne, qui part dans premiers jours de février, doit aller chasser les pirates de la région Quang-Nam. Le 13 février, au moment d'arriver à Ha-Na, au voisinage la baie de Tourane, les zouaves rencontrent 300 rebelles armés qui mis en fuite par des feux de salve : plus de 40 pirates restent sur le ter parsemé de bombes et de boîtes à mitraille que l'ennemi dans sa préc tation a dû abandonner sans les utiliser. Le 15 février, la colc arrive à Quang-Nam. Autour de ce poste, des reconnaissances actives fa en jonques sur la rivière amène la dispersion à Trung-Loc des bai rebelles.

Le 22 février, en traversant le col de Deo-Lé, l'avant-garde de colonne est attaquée, mais l'ennemi doit fuir encore [2]. La colonne conti sa route sur Thanh-Binh, Phu-Son et rentre le 9 mars à Quang-N ayant eu plusieurs fois à repousser des attaques de pirates armés de fusil même de canons.

Après huit jours de repos, la colonne repart vers le nord-ouest Quang-Nam. Chemin faisant, les zouaves qui ont à traverser un pays plus difficiles, font de nombreux prisonniers, s'emparent d'un approvis nement de poudre et d'armes diverses, puis reviennent le 29 mars à Qu

(1) Au 1er janvier 1888, la 4e compagnie occupe les postes suivants :
Un peloton, capitaine HENRY, sous-lieutenant BARTHE. . à Quan-Tri.
Une demi-section . . . . . . . . . . . . . . à Cam-lo.
Une section . . . . . . . . . . . . . . . . à Yen-gia.
Une demi-section, lieutenant LANCHON . . . . . . . à Maï-Lam.
Le sous-lieutenant BARUZZI, rapatrié, a été remplacé par le sous-lieutenant BA
(2) Deux zouaves sont blessés.

Nam. Un peloton de la 1re compagnie est détaché à Gien-Binh. A la suite des reconnaissances énergiques qui viennent d'être exécutées, la sécurité commence à reparaître dans la région, et les habitants reprennent confiance.

Le capitaine BERNIER repart au mois d'avril, atteint Tam-Ké, Taïda, s'empare de plusieurs chefs rebelles très redoutés dans le pays et rentre le 16. La capitaine MALICK arrive à Quang-Nam pour prendre le commandement de la 1re compagnie, le capitaine BERNIER devant être rapatrié [1].

Pendant quelques mois, les pirates de la région continuent encore à inquiéter les villages. A tout instant, des fractions de la 1re compagnie s'en vont en embuscades, surtout la nuit, et elles reviennent toujours après avoir tué plusieurs rebelles dont elles rapportent les armes et les munitions [2]. Au mois de septembre, la portion centrale de la compagnie se transporte provisoirement à Quang-Hué, puis, à la fin de l'année 1887, la compagnie tout entière est cencentrée à Hué.

Opérations de la 3e compagnie sur le Song-Gianh et autour du poste de Minh-Cam.

Il nous reste maintenant, pour terminer l'histoire sommaire des opérations du 2e Zouaves en Annam, à suivre les faits et gestes de la 3e compagnie. Arrivée du Tonkin au mois de juin 1886, cette compagnie s'installe à Quang-Ké, détachant plusieurs de ses fractions dans les postes des environs. Les premiers mois en Annam se passent pour la 3e compagnie sans incidents importants. Au milieu de septembre, le capitaine MOUTEAUX, nouvellement promu, vient prendre le commandement de la compagnie en remplacement du capitaine VESSIÈRES.

Cependant, le calme qui semblait régner dans la région occupée par la compagnie ne tarde pas à être troublé. Un chef redouté de pirates, le DE-DOC-LE-TRUOC, ravage le haut Song-Gianh. Le 5 novembre le capitaine

(1) Peu après le capitaine MALICK, devenu capitaine adjudant-major du bataillon, cède le commandement de la 1re compagnie au capitaine BERTHELMOT. Presque en même temps, les lieutenants FORT et SCHMUTZ sont rapatriés et remplacés par le lieutenant E. GANGLOFF et le sous-lieutenant MAILLET, bientôt remplacé lui-même par le sous-lieutenant UNGESCHIEKT.

(2) Les lieutenants GANGLOFF et UNGESCHIEKT, l'adjudant CREVIER, les sergents CHAPELAIN et VAUCLER, les zouaves BERNARD et FATIN se font remarquer dans ces petites expéditions.

MOUTEAUX, avec un peloton de sa compagnie et accompagné d'une mission catholique comprenant 250 annamites, part en reconnaissance. Le 6 novembre, aux environs de Ké-Laï et de Thanh-Tuy, les zouaves rencontrent les bandes du DE-DOC, occupant une sorte de camp retranché, qui accueillent nos éclaireurs à coups de fusil et de canon. Le capitaine s'avance sans riposter jusqu'à 350 mètres et à 200 mètres l'assaut commence : les pirates s'enfuient en désordre devant les zouaves qui les poursuivent à travers les montagnes en s'arrêtant de temps en temps pour exécuter sur eux des feux de salve. Les pertes de l'ennemi sont énormes et des nombreuses armes restent entre nos mains.

A la fin de novembre, dans une nouvelle expédition, le capitaine MOUTEAUX met en fuite les rebelles en face de Thanh-Tuy et obtient la soumission des villages dans lesquels ils opèrent. Ce rapide coup de main ramène pour un certain temps le calme sur les rives du Song-Gianh.

Au mois de février 1887, le capitaine MOUTEAUX va occuper le poste de Minh-Cam avec une fraction de sa compagnie. C'est autour de ce poste que les zouaves vont se distinguer d'une façon spéciale (1).

Après une série de reconnaissances heureuses, le capitaine MOUTEAUX apprend dans les premiers jours d'avril que le Tan-Ly NGUYEN-PHAM-TUAN, ministre de l'ex-roi HAM-N'GHI se trouve au environs de Yeu-Lac, dans le moyen Song-Nam.

« Le 8 avril, la nuit venue, dit le général MUNIER, dans un ordre général de « la division d'occupation du Tonkin, le capitaine MOUTEAUX se met en marche « avec 16 zouaves et 10 chasseurs annamites pour chercher à le surprendre.

(1) A peu près au même moment et sur un autre théâtre, une demi-section de la 3e compagnie, comprenant 20 zouaves et commandée par le sous-lieutenant de réserve GIRAUDET DE SAINTE-AGATHE, se signale aussi tout particulièrement ; cette demi-section fait partie d'une colonne de 70 hommes, commandée par un capitaine de chasseurs annamites, qui, le 27 février, remonte en sampans le Song-Chom, débarque à Troc, se heurte à des forces considérables de rebelles, repousse deux fois leur attaque dans la journée du 2 mars, enlève et incendie, le 3, le village de Huong-Tuang, construit pour y passer la nuit un fortin qui est bombardé de dix heures du soir à quatre du matin par l'ennemi, enfin, le 4, se lance sur les rebelles, les atteint à Thien-Xaô-Su, leur tue 150 hommes parmi lesquels un chef important, et le même jour s'empare encore du fortin de Thac-Zaï où de nombreuses armes et munitions sont trouvées.

« Après une marche des plus pénibles sur une piste à peine tracée dans la forêt « vierge, il arrive à l'improviste le 9 avril au matin en vue du village où se trouve « NGUYEN-PHAM-TUAN.

« La petite troupe se lance aussitôt pour cerner la maison désignée comme « servant de refuge aux rebelles. Après une lutte corps à corps, NGUYEN-PHAM-« TUAN, mortellement blessé, reste entre nos mains, ainsi que le plus jeune fils du « premier ministre THUYET et sept personnes de leur suite. Le reste est tombé « sous les balles des hommes qui gardaient les abords du village. Le lendemain, « le ministre de l'ex-roi HAM-N'GHI succombait à sa blessure au poste de Minh-« Cam. Sa mort aura un grand retentissement dans les provinces du nord de « l'Annam où il était le principal dignitaire du parti de la rebellion.

« Le général commandant la division félicita M. le capitaine MOUTEAUX de ce « succès dû à la hardiesse de sa marche et à l'habileté des dispositions prises.

« Il félicite également les sous-officiers et soldats ci-après qui se sont parti-« culièrement distingués, tant dans les expéditions qui avaient précédé ce brillant « coup de main que dans ce coup de main lui-même.

« L'adjudant BRAUD, le sergent-fourrier BRANCOTTE (1), le caporal GUDIER, « du 3e bataillon du 2e Zouaves. »

Un mois après, le 7 mai, le capitaine MOUTEAUX part en reconnaissance sur Vang-Liéou avec 40 zouaves, passe quatre fois la rivière de Tro, les hommes ayant de l'eau jusqu'aux épaules, traverse un pays des plus difficiles et atteint une bande de rebelles à laquelle il inflige de nombreuses pertes.

A la suite de ces expéditions, les soumissions des chefs rebelles affluent au poste de Minh-Cam et la contrée peut être considérée comme pacifiée (2).

Quelques reconnaissances sont encore nécessaires cependant. Le 19 juin, le capitaine MOUTEAUX part avec 11 zouaves et 10 chasseurs anamites à neuf heures du soir, et après avoir marché une partie de la nuit, il atteint dans les montagnes, près de Thanh-Tuy, un fortin occupé par les bandes du

(1) Par suite de circonstances de famille, ce sous-officier porte aujourd'ui le nom de LEROY.

(2) Le roi d'Annam, voulant témoigner sa reconnaissance pour les services rendus par le capitaine MOUTEAUX et les zouaves de la 3e compagnie, fait remettre à cet officier un sapek d'or avec brevet et des sapeks d'argent pour les sous-officiers et zouaves qui se sont le plus distingués.

De-Doc-le-Truoc. Malgré l'obscurité et les abatis qui défendent l'accès du réduit, les onze zouaves s'élancent en avant sans tirer un seul coup de feu, s'emparent du fort, font douze prisonniers, parmi lesquels le lieutenant du chef des rebelles. Ce dernier ne parvient à s'échapper qu'en laissant entre nos mains sa femme, ses enfants, ses pavillons, un canon, des fusils, de nombreuses armes et tous ses papiers. Puis, les zouaves rentrent au poste de Minh-Cam, ayant ainsi glorieusement fêté l'anniversaire de la décoration de leur drapeau.

Bientôt les derniers cantons, qui jusqu'ici ont refusé de se soumettre, viennent faire leur soumission au poste de Minh-Cam. L'année 1887 se termine pour la 3e compagnie sans autre incident qu'une série de reconnaissances (1) faites autour des postes. L'une d'elles exécutée au mois de juillet et commandée par le capitaine Mouteaux, vaut de nouveau à cet officier les félicitations du général commandant la division d'occupation.

Au mois d'octobre, le capitaine Mouteaux, rapatriable, a remis le commandement de sa compagnie au capitaine Danet, venu d'Algérie (2).

Le calme règne maintenant dans tout le pays, sur le Song-Ganh comme ailleurs, et, lorsque les zouaves quittent leurs postes pour aller en reconnaissance, dans toutes les régions qu'ils traversent, ils ne rencontrent plus que des habitants apaisés qui se sont tranquillement remis à leurs travaux habituels.

Fin de la campagne en Extrême-Orient et rentrée du bataillon en Algérie.

La campagne d'Annam est terminée : partout, dans les postes occupés par les compagnies du bataillon, nous avons vu le calme renaître peu à peu après les quelques affaires sérieuses de la fin de 1886 et les débuts de 1887.

---

(1) Le sergent Lebanc et le zouave Ménard sont, au cours de ces reconnaissances, l'objet de félicitations du général en chef pour leur énergie et leur sang-froid.

(2) Au 1er janvier 1888, la 3e compagnie occupe les postes suivants :

Un peloton, capitaine Danet . . . . . . . . . . à Quang-Ké.
Une section . . . . . . . . . . . . . . . . à Minh-Cam.
Une demi-section . . . . . . . . . . . . . . à Rhôôn.
Id. . . . . . . . . . . . . . . . . à Troc.

La garnison du poste de Rhôôn se signala par la capture de De-Doc-Mône, chef considérable qui asservissait toute la région.

Cette longue expédition en Extrême-Orient touche à sa fin. Pendant les trois années qu'elle a durée, les compagnies et leurs cadres se sont renouvelés presque en entier. La nomination du commandant LESCHÈRES au grade de lieutenant-colonel (1) laisse le commandement du bataillon au capitaine-adjudant-major MALICK jusqu'à l'arrivée du commandant GOETSCHY.

Au mois de février 1888 (2), les zouaves apprennent que le bataillon va être rapatrié et qu'il doit être concentré à Tourane le 5 avril. Avant de dire adieu à cette terre désormais française, grâce en partie à leurs constants et glorieux efforts, ils écoutent la lecture de l'ordre général suivant qui, pour nous, sera l'épilogue de cette longue campagne.

« *Ordre général,*

« Au moment où les troupes de la guerre vont, en grande partie, quitter « cette terre qu'elles ont arrosée de leur sang, le général commandant en chef « tient à constater la part considérable qui leur revient dans la grande œuvre « que nous avons entreprise dans ces contrées.

« Elles ont largement contribué à jeter les bases d'un empire puissant dans « l'Extrême-Orient et ajouté une page glorieuse aux fastes militaires de la « France. Honneur à elles et à leurs chefs ! Elles ont prouvé en outre ce que « pouvait faire une poignée de soldats de l'armée nouvelle, luttant dans un tel « pays, contre des forces imposantes et montré par suite quelle confiance la « Patrie pouvait avoir dans le résultat des grandes batailles futures.

« Hanoï, le 12 février 1888.

« *Le général commandant en chef les troupes de l'Indo-Chine,*

« BÉGIN. »

Le 18 avril, les 10 officiers et les 786 hommes qui composent maintenant le bataillon prennent place à bord du bateau affrêté le *Canton* qui,

(1) Cet officier supérieur va prendre à la fin de septembre 1887 le commandement de la région de Tourane.

(2) Au mois de janvier 1888, la 3ᵉ compagnie et un peloton de la 2ᵉ participent encore aux opérations d'une colonne commandée par le colonel CALLET et qui va cerner et fouiller la région du Haut-Song-Maï où l'ex-roi HAM N'GHI s'est réfugié. Cette colonne eut de grandes fatigues à supporter : ce furent les dernières étapes du 2ᵉ Zouaves en Extrême-Orient.

lentement, s'éloigne de Tourane, ramenant vers la Patrie ceux qui viennent de combattre glorieusement pour elle.

Débarqués le 2 Juin à Matifou, les zouaves y subissent une quarantaine de six jours; puis, le 9 juin, ils rentrent par chemin de fer à Oran où ils sont accueillis par leurs camarades et toute la population civile comme jadis furent accueillis leurs aînés au retour de Crimée et du Mexique.

Et maintenant, à la suite des noms immortels inscrits sur le drapeau du 2e Régiment par les vieux zouaves, à jamais nos modèles, brille celui d'*Extrême-Orient*. Ce nom est le tribut des jeunes dans la gloire du 2e Zouaves; il est aussi l'engagement solennel écrit par eux sur la soie sacrée de suivre, quand sonnera l'heure, la trace des héros de Magenta.

---

**Documents inédits du Ministère de la Guerre consultés pour ce chapitre:**

*Journal des marches de l'expédition en Extrême-Orient. — Recueil des Ordres généraux. — Registres matricules du 2e Zouaves.*

## Récompenses accordées pendant la campagne du 2e Zouaves en Annam

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

*En 1886.*
Chevaliers : MM. Gross, capitaine.
Couderc, médecin-major.

*En 1887.*
Chevaliers : MM. Bernier, Mouteaux, capitaines.

La médaille militaire a été conférée : *En 1886*, à Nollot, zouave. — *En 1887*, à Bosché, adjudant ; Chapelain, sergent.

# CHAPITRE VII

## Le 2e Zouaves en garnison depuis l'Expédition d'Extrême-Orient

### (1888-1898)

SOMMAIRE. — Le régiment en Algérie pendant l'expédition d'Extrême-Orient. — En garnison depuis 1888. — Les Zouaves d'aujourd'hui à propos de l'expédition de Madagascar. — Conclusion de l'Histoire du 2e Zouaves.

**Le régiment en Algérie pendant l'expédition d'Extrême-Orient.**

Tandis que le 3e bataillon, au Tonkin, au Cambodge, puis en Annam, soutient bravement l'honneur du 2e Zouaves, les trois autres bataillons, restés en Algérie, y vivent d'une vie de garnison que nul incident ne vient troubler. La conquête du pays est désormais achevée : la terre algérienne est suffisamment imprégnée de sang français pour rester à jamais française. De ce côté, l'ère des expéditions semble donc pour toujours fermée ; plus même de colonnes mobiles, intermède entraînant entre deux campagnes : les zouaves tournent pour le moment toute leur attention vers le Tonkin et suivent avec une palpitante émotion les faits et gestes de leurs camarades ; ils attendent aussi avec impatience les demandes de relève et de renforts pour partir à leur tour, et chaque fois qu'il est fait appel à des volontaires, il s'en présente dix pour un.

Au mois de mars 1885, le colonel THIÉRY, du 143e de ligne, vient prendre le commandement du 2e Zouaves, succédant au colonel SWINEY, nommé général de brigade. Ce n'est pas sans une profonde émotion que le nouveau général se sépare de son brave régiment qu'il a commandé pendant six ans, qu'il a conduit au feu pendant la campagne du Sud-Oranais, qu'il connaît et qu'il aime comme il est aimé.

Jusqu'au moment où le bataillon du régiment rentre au Tonkin, rien ne vient troubler le calme profond qui règne en Algérie. Les changements de garnison périodiques s'effectuent sans incidents entre les divers détachements du 2e Zouaves.

Le 19 juin 1886, anniversaire de la décoration du drapeau, les différents bataillons sont passés en revue et la grande tenue est prise pendant toute la journée.

Quelques jours après, au mois de juillet, le lieutenant-colonel CALLET est nommé colonel du 136e et maintenu au Tonkin : il est remplacé au corps par le lieutenant-colonel HESLING, du 43e de ligne ; l'année suivante le lieutenant-colonel HESLING, partant en retraite, est remplacé par le lieutenant-colonel HARDY DE PÉRINI.

Cependant, les divers détachements de relève, envoyés successivement au Tonkin, ont tellement diminué l'effectif du 2e Zouaves que 265 soldats, pris dans les 144e et 81e d'infanterie doivent être versés au régiment qui comprend alors, au 1er janvier 1889, 140 officiers et 2,980 hommes (1).

Le retour de l'expédition en Extrême-Orient marque jusqu'à présent pour le régiment la fin de sa vie de campagne active. Depuis 1888, en effet, le 2e Zouaves n'a plus été appelé à l'honneur de défendre le drapeau de la Patrie. Pendant ces dix dernières années, la vie des zouaves a été la vie de garnison, presque sans incidents, existence dont la monotonie peut, à bon

**En garnison depuis 1888.**

(1) L'effectif de la troupe se décompose ainsi :

1247 engagés volontaires.
1336 appelés.
291 hommes du contingent algérien.
93 rengagés.
13 commissionnés.

droit, sembler plus lourde encore à des hommes qui se nourrissent à d archives si remplies de hauts faits et de gloire. Avec patience, mais av confiance toujours dans l'avenir, les zouaves, jadis si choyés, ont accomplir dignement pendant ces longues années leur tâche de chaq jour[1]. Les ordres laissés à la suite des inspections générales témoignent maintien de leur valeur militaire. Nous n'en citerons que deux, celui 1888 et celui de 1895; ces deux ordres disent éloquemment que, chez l zouaves, l'esprit de corps est toujours le même, que le jour où l'honne leur sera de nouveau réservé de faire campagne, les vieilles qualités d anciens zouaves surgiront en eux, et que du fond de leurs tombes, jeté à tous les coins du monde, les milliers de héros qui ont versé leur sang po la gloire immortelle du 2e Zouaves n'auront point à renier ceux qui so aujourd'hui leurs successeurs autour du drapeau de Sébastopol et Magenta.

Voici les conclusions de l'ordre laissé à la suite de l'inspection généra en 1888 :

« Le général inspecteur délégué a été très satisfait de la tenue de l'instructi « et de l'administration du 2e Zouaves; il adresse toutes ses félicitations « colonel et aux officiers pour les excellents résultats qu'ils ont obtenus.

« C'est un beau régiment, plein de feu et de vigueur, qui saura dans tout « les circonstances porter haut et ferme son glorieux drapeau. »

En 1895, le général inspecteur s'exprime ainsi :

« L'impulsion éclairée de M. le colonel DE MASIN, les connaissances profe « sionnelles des officiers appelés à le seconder, l'expérience de la guerre qu « possède un assez grand nombre d'entre eux, le zèle soutenu des sous-officier

(1) Depuis 1888, les postes du régiment n'ont presque pas varié. L'état-major, de bataillons et la 1re compagnie de dépôt sont à Oran. Un autre bataillon, dont l'état-maj et deux compagnies sont à Nemours, détache une compagnie à Tlemcen et l'autre Marnia. Enfin le dernier bataillon a deux compagnies et son état-major à El-Aricha deux compagnies à Sebdou. La 2e compagnie de dépôt est à Arles. Les compagnies d'Or détachent tour à tour un peloton à Mers-el-Kébir pour garder les détenus de l'atelier travaux publics no 5.



« et le bon vouloir des caporaux et des soldats font du 2e Zouaves un régiment « d'élite. Ce régiment, fort de son esprit militaire et de ses sentiments patriotiques « et justement fier de son drapeau décoré à Magenta, envisage l'avenir avec « une mâle confiance. Aux jours des grandes épreuves, il sera à la hauteur de « ses devoirs. »

Où pouvons-nous encore juger les zouaves en tant que soldats? Depuis 1888, à part un rassemblement armé sur la frontière du Maroc qui, au mois de mai 1897, mit sur pied, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, trois compagnies du régiment, les grandes manœuvres seules, hélas! ont fourni aux zouaves l'occasion de reprendre pendant quelques jours chaque année la vie active et un peu nomade qu'ils menaient jadis. Les manœuvres de 1893 les ont conduits jusqu'à Orléansville, celles de 1894 leur ont fait faire par étapes, aller et retour, cette route d'Oran à Alger que leurs aînés ont parcourue tant de fois. Pendant plus de deux mois, au cours de ces manœuvres qui réunirent à Alger les troupes des trois divisions d'Oran, d'Alger et de Constantine, les zouaves du régiment, bivouaquant sous la petite tente et marchant gaiement pendant presque tout le jour, sac au dos, sous le soleil ardent, ont montré ce dont ils seraient capables si l'on venait à faire appel à eux dans une occasion sérieuse. Des éloges adressés à l'issue des manœuvres par le général en chef, ils ont pu prendre leur bonne part.

Au mois de mai 1897, le 2e Zouaves put espérer un instant voir se rouvrir pour lui l'ère si apprécié des campagnes : des troubles agitaient depuis quelque temps la frontière marocaine et des tribus dissidentes, parmi lesquelles se trouvaient les Mehahias, les Zeckkaras et les Caïd-Ramdam, menaçaient notre territoire. Mais il suffit du rassemblement sur la frontière de trois compagnies du 2e Zouaves pour faire tout rentrer dans l'ordre.

La 16e compagnie (capitaine Gary) venue d'El-Aricha, et la 13e compagnie, venue de Sebdou, se concentrèrent à El-Bouihi le 8 mai, puis à Aïn-Kseuf le 10 : devant ce déploiement de forces, les Mehahias s'éloignèrent; quant aux Zeckkaras, ayant accepté les propositions du commandant Blachas du 4e bataillon, ils firent leur soumission le 16 et nous livrèrent leurs armes. L'arrivée de la 5e compagnie (capitaine Rambaud) au col de Teniet, à l'ouest de Marnia, le 15 mai, fit s'éloigner la tribu des Caïd-Ramdam.

Ce résultat obtenu, les compagnies du régiment regagnèrent à la fin de mai leurs garnisons : aucun coup de fusil n'avait été tiré.

La même année, au commencement d'octobre, la 8e compagnie (capitaine Borschneck) doit se rendre de Nemours à Adjeroud pour protéger la destruction des barrages élevés à tort par les Marocains sur l'Oued-Kiss. Là encore les zouaves n'ont pas l'occasion de faire usage de leurs armes : partout, la crainte et le respect ont maintenant remplacé chez les Arabes l'audace et l'insolence de naguères : la conquête du pays est bien achevée actuellement.

Mais ce serait méconnaître en partie les zouaves que de ne les considérer qu'au point de vue de leur valeur militaire : le bon soldat est aussi un bon citoyen. Dans cette *Histoire du 2e Régiment*, combien de fois n'avons-nous pas admiré nos héros, en dehors du champ de bataille, prodiguant sans cesse pour toutes les causes humanitaires et patriotiques leur concours énergique et dévoué ? Que de services n'ont-ils pas rendus à la colonie algérienne ! Ils n'ont point changé non plus sous cet aspect. Partout où une calamité devient menaçante, nous allons retrouver nos zouaves.

C'est d'abord la lutte contre les sauterelles en 1889 : le 1er bataillon du régiment se transporte à Constantine pour combattre le fléau. Les années suivantes, dans tous les détachements, les zouaves apportent vaillamment aux colons l'appoint de leurs bras pour la même tâche.

En juillet 1892, un incendie violent ravage le Djebel-Kar, près d'Oran ; les zouaves accourent et font merveille. En juin 1895, le bois des Planteurs, cette œuvre des vieux zouaves, est en feu ; immédiatement, les bataillons d'Oran se rendent sur le lieu du sinistre et se sont eux qui sauvent à Oran sa promenade [1].

On n'en finirait plus maintenant s'il fallait énumérer tous les actes de courage et de dévouement accomplis individuellement par les zouaves et qui valent à beaucoup d'entre eux des mentions honorables et des médailles d'honneur.

Pendant ces dix années, de 1888 à 1898, les colonels et les lieutenants-colonels se succèdent.

(1) Ce fait vaut d'ailleurs au régiment un ordre du jour de félicitations du général commandant la division d'Oran.

Le 11 juillet 1889, le colonel Baudouin, du 47e, remplace à la tête du régiment le colonel Thiéry, nommé général. Au mois de juillet 1893, le lieutenant-colonel de Masin, du 24e, nommé colonel, vient prendre le commandement du 2e Zouaves à la suite du départ en retraite du colonel Baudouin. Le colonel de Masin (1), nommé le 10 juillet 1896, chef d'état-major du 16e corps d'armée, est remplacé par le lieutenant-colonel Bigeon, sous-chef d'état-major du 17e corps d'armée et nommé colonel. Au colonel Bigeon, nommé le 2 mars 1898 au commandement du 121e régiment d'infanterie, succède le lieutenant-colonel Prieur de Lacomble, du 110e, promu colonel.

C'est le colonel Prieur de Lacomble qui commande actuellement le régiment.

Au lieutenant-colonel Hardy de Périni, nommé lieutenant-colonel du 85e, succède, le 27 juillet 1891, le lieutenant-colonel Trog, du 103e, remplacé à son tour, l'année suivante, à son départ en retraite, par le lieutenant-colonel Guillet, du 133e. Ce dernier, nommé colonel du 3e de ligne en décembre 1895, a eu comme successeur le commandant de Visdelou de Bonamour, du 41e, nommé lieutenant-colonel du 2e Zouaves.

Pour terminer ce qui peut être dit sur la vie de garnison du régiment depuis 1888, il faut mentionner l'extension qu'a prise dans ces dernières années la fête anniversaire de la décoration du drapeau. Dans chaque détachement, le 19 juin, est célébré avec toute la solennité que permettent les ressources locales. Ce jour-là, officiers et zouaves fraternisent, unis dans une même pensée, la gloire du régiment.

La fête s'ouvre par un souvenir pieux donné à la mémoire de tous les héros du 2e Zouaves tombés sur les champs de bataille nombreux où le drapeau a flotté, souvenir tout plein d'admiration, de respect, et aussi du légitime orgueil d'imiter un jour ces braves, morts de la plus belle des morts (2).

(1) C'est sur la demande du colonel de Masin que nous avons été autorisé à faire aux archives du Ministère de la Guerre les recherches nécessaires à l'établissement du présent travail et c'est, d'après ses ordres, que nous avons rédigé cette *Histoire du 2e Zouaves*.

(2) Depuis 1894, un service religieux est célébré à la cathédrale d'Oran chaque année le jour de la fête du drapeau pour ses glorieux morts. Puisque nous parlons de cette célébration d'anniversaire au régiment, qu'on nous permette de reproduire à la fin de

c'est même pour cela, qu'en dépit des tristesses passagères, ils attendent, pleins de confiance dans l'avenir, l'heure sacrée où le drapeau de Laghouat, de Sébastopol, de Magenta, de Puebla et d'Extrême-Orient étendra de nouveau sa soie tricolore au vent de la bataille pour ajouter à sa longue liste de gloire une gloire nouvelle digne de celles des anciens jours.

Conclusion de l'Histoire du 2e Zouaves.

Nous voici maintenant arrivé au terme de notre œuvre. Depuis sa création jusqu'à ce jour, nous avons suivi pas à pas notre régiment. Nous avons senti notre cœur battre de joie et d'orgueil pendant son long triomphe; nous avons partagé sa douleur poignante aux jours de revers ; nous avons assisté à son relèvement.

Puisse l'étude détaillée de son passé glorieux accroître chez tous ceux qui ont l'honneur d'appartenir au 2e Zouaves la confiance dans son avenir. Puisse-t-elle exalter un esprit de corps qui (cette Histoire en est la preuve), enfante des prodiges.

Et maintenant, si ce livre vient à être lu par des Français étrangers au 2e Zouaves, tant mieux: notre régiment vaut qu'on le connaisse et mérite qu'on l'aime. D'ailleurs son Histoire est un petit coin de celle de la France. N'est-ce pas pour la Patrie que sont tombés ces quatre mille braves du 2e Zouaves que nous avons salués au passage avec respect (1). Leur glorieux martyre, en rendant leur mémoire immortelle, leur confère à jamais l'honneur d'être donnés en exemple à tous ceux, quels qui soient, qui ont au cœur l'amour sacré de la Patrie.

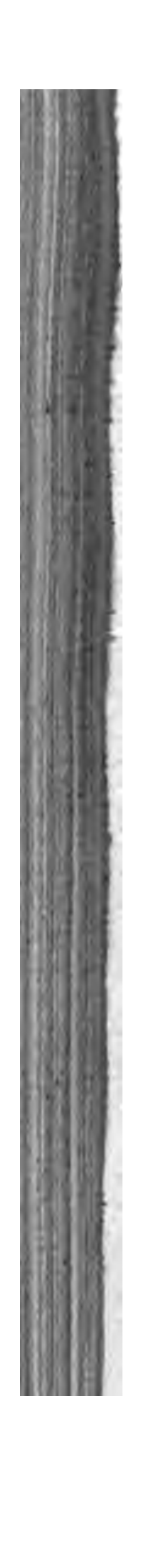
« Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie,
« Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
« Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
« Toute gloire auprès d'eux passe et tombe, éphémère,
« Et, comme ferait une mère,
« La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau (2). »

(1) Un monument, élevé au cimetière d'Oran à la mémoire des morts du 2e Zouaves, se couvre chaque année, le jour des Morts, d'une couronne nouvelle, pieusement déposée par ceux qui sont aujourd'hui les héritiers de leur gloire impérissable.

(2) Victor Hugo. *Chants du Crépuscule.*




LE MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES MORTS DU 2e ZOUAVES
au Cimetière d'Oran



## Récompenses accordées au Régiment en garnison de 1886 à 1898

*En 1886.* — Est nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier: M. Morelli, capitaine.

La médaille militaire a été conférée à Réghèere, Rossi, adjudants.

*En 1887.* — Est nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. Bonvalot, capitaine,

*En 1888.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officiers : MM. Thiéry, colonel.
Cauchemez, chef de bataillon.

Chevaliers : MM. Sarrète, capitaine.
Braud, adjudant.

La médaille militaire a été conférée à Champroux, Roux, adjudants; Broglie, caporal-tambour; Leroy, sergent-major; Monestier, adjudant.

*En 1889.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers: MM. Boute, Fourié, Gangloff E., Sonier, capitaines.

Chevaliers: MM. de La Celle de Chateaubourg, major.
Roux, capitaine.

La médaille militaire a été conférée à Pougeat, chef armurier, Pécal, adjudant.

*En 1890.* — Est nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. Jacob, capitaine.

La médaille militaire a été conférée à Richard, Boddaert, adjudants.

*En 1891.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. HENRION, VENDEUVRE, FORT, capitaines.

Chevaliers : MM. MINET, capitaine. TURIN, lieutenant.

La médaille militaire a été conférée à DOURS, CHAUVELLE, adjudants; AUGER, sergent; LARRIGUIER, caporal-tambour; MOREAU, BERTIN, adjudants.

*1892.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. GIANNARDI, capitaine.

Chevalier : M. FISCHER, lieutenant.

La médaille militaire a été conférée à XAMBO, SAINTPEY, adjudants; THEVENET, sergent; LEPETIT, adjudant; KLEIN, sergent; TALAZA, musicien; MAGOT, RANCHET, adjudants; HORIOT, sergent.

*En 1893.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. SAUTIER, capitaine d'habillement. DE ROCCA-SERRA, lieutenant.

Chevaliers : MM. MICHEL, capitaine-trésorier. URBAIN, capitaine.

La médaille militaire a été conférée à COUTADEUR, adjudant; DHERMY, sergent-major; DELRIEU, HUÉ, MARINGHI, THILLAY, VAUCLER, sergents.

*En 1894.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. BOUSQUET, FRANCEZ, capitaines.

Chevaliers : MM. VICO, lieutenant. ROQUILLET, capitaine

La médaille militaire a été conférée à GATHIER, adjudant; POURCHET, chef-armurier; LACHAUD, VAILLANT, adjudants; GOUJON, sergent.

*En 1895.* — Est nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. CASSEDEBAT, médecin-major de 1re classe.

La médaille militaire a été conférée à DELAFOSSE, DELORT, TIRAND, adjudants; COURTIAL, ADAM, sergents-majors.

*En 1896.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevalier : M. PRÉTET, chef de bataillon.

Chevaliers : MM. CLÉMENT, CAHEN-COSMAN, capitaines.

La médaille militaire a été conférée à GATINEL, WALTON, adjudants ; DESALOS, sergent-major ; GUICHETEAU, sergent.

*En 1897.* — Sont nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Officier : M. LAUGEL, chef de bataillon.
Chevaliers : MM. BAUMGARTEN, chef de bataillon.
ESTEVENIN, capitaine

Chevaliers : MM. GARY, MOLLINS, capitaines.
THORY, ASTOLFI, BLONDIN, lieutenants.

La médaille militaire a été conférée à DARTIAILH, sergent ; LARROUY, FERRANDI, adjudants ; FOURCAULT, sergent.

*En 1898.* — Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Chevaliers : MM. CORNU, BELMON, capitaines.

Chevaliers : MM. DUPUY, MÉROT, capitaines.

---

# LIVRE VIII

## L'Ère Nouvelle

---

# PRÉLIMINAIRES

## (1898-1899)

---

L'année 1898 allait finir. Une question de politique coloniale amena la France à prendre des mesures de précaution, les zouaves d'Oran occupèrent les forts et les batteries de la place. Mais l'orage qui menaçait s'évanouit en notes diplomatiques.

Pourtant, par prudence, on envoya de France en Algérie deux bataillons d'Infanterie de ligne. A Oran, les zouaves se serrèrent dans la Casbah, émigrèrent à Mers-el-Kébir pour faire place à un bataillon du 107$^{e}$ régiment. Peu après, en août 1899, ce bataillon se rembarqua; les zouaves reprirent à Oran leurs vieux casernements.

Entre temps, à Sebdou, la 10$^{e}$ compagnie (capitaine THOUVENIN) désarmait une partie de la turbulente tribu marocaine des Mehayas (10-16 avril 1899).

Le 14 juillet 1899, M. le Colonel DE LACOMBLE était fait officier de la Légion d'honneur.

En février 1900, ordre est donné de former un cinquième bataillon qui ira tenir garnison à Sathonay près de Lyon, où le rejoindra la 36$^{e}$ compagnie du dépôt d'Arles. On tire au sort, et le nouveau bataillon (commandant PRÉTET) s'embarque le 17 février pour la France; le 12 mars, le Régiment envoyait un bataillon dans le Sud-Oranais.

---

# CHAPITRE PREMIER[1]

## Convoi d'Igli

### (1900)

---

SOMMAIRE. — Colonnes Sahariennes. — Le 2me Bataillon part pour Aïn-Séfra. — Organisation du premier convoi pour Igli. — De Djenien-bou-Resg à Zaouia Foukania et retour. — En observation à Djenan-ed-Dar. — Ephémère colonne Duveyrier. -- Nouvelles garnisons. -- Appel en Chine. -- Retour à Oran (29 juillet 1900).

Depuis le retour d'Extrême-Orient de son 3e bataillon, le 9 juin 1888, le 2e Zouaves n'a pas fait parler la poudre.

En mai 1897, il a cru l'heure venir. Trois compagnies ramènent dans l'ordre par leur seule présence quelques farouches tribus marocaines. Ce fut un succès, il ne compta pas.

Le temps passe, la Patrie étend ses domaines coloniaux. Pour les zouaves immobilisés devant une frontière dont le signe conventionnel protège des bandits et des haines cosmopolites, ils attendent l'heure et luttent contre l'inaction, ce terrible dissolvant des qualités guerrières.

En mars 1900, la fortune donne enfin un sourire à leur glorieux drapeau. Le 2e bataillon du régiment part le 12 mars pour Aïn-Séfra. De dures journées l'attendent.

La pénétration saharienne a déjà commencé. Dans le Sud-Oranais, la colonne BERTRAND va occuper Igli, couper de leurs racines marocaines le Gourara, le Touat. Le 2e bataillon va-t-il renforcer cette colonne ou former le noyau d'une nouvelle opération ? L'imagination des jeunes soldats, prompte à marcher à la gloire comme toute imagination française, d'un seul trait lie le présent au passé et c'est en rêvant de nouveaux Laghouats que le 12 mars,

---

(1) Rédigé par M. le lieutenant LABROSSE, du 2e Zouaves.

à cinq heures du matin, le bataillon BULHAROWSKI quitte la Caserne-Neuve et entame sa première étape vers Aïn-Séfra[1].

Une section d'artillerie, un détachement du train l'accompagnent.

La première étape est dure. Les « bleus » n'ont pas cinq mois de service; ils tirent la patte. Neuf jours après, gaillardement, ils entrent dans Saïda, sans avoir laissé un homme en arrière. Le lendemain, ils s'y embarquent en chemin de fer pour Aïn-Séfra où ils arrivent le même jour, 20 mars. C'est le printemps de France.

A Aïn-Séfra, 3 compagnies s'installent dans le casernement de la Légion; la 7ᵉ compagnie, capitaine BOLELLI, pousse en trois étapes jusqu'à Djenien-bou-Resg.

Le 24 mars, le général GRISOT, passe l'inspection du bataillon, annonce au commandant BULHAROWSKI, qu'il va escorter le premier convoi à destination d'Igli.

Cinq jours après, les 3 compagnies d'Aïn-Séfra rejoignent la compagnie BOLELLI à Djenien, où le convoi se constitue.

Le 2 avril tout est prêt, le 3 on part. La colonne comprend :

1° Le convoi proprement dit: 2442 chameaux, 2000 moutons, 200 bœufs.

2° L'escorte ainsi constituée :

Infanterie: le 2ᵉ bataillon du 2ᵉ Zouaves[2], une compagnie du bataillon d'Afrique ;

Cavalerie : 2 pelotons de Chasseurs d'Afrique ;

Train : 12 hommes, 17 mulets;

Goum : Un officier, 45 cavaliers.

Par un vent de tempête, on quitte Djenien à 6 heures du matin. A 3 heures de l'après-midi, on campe à Duveyrier, où la compagnie du Bataillon d'Afrique (capitaine FUZAN), entre dans l'escorte.

---

(1) Le bataillon comprend 14 officiers, 608 sous-officiers, caporaux et zouaves. Son cadre était ainsi formé :

MM. BULHAROWOKI, chef de bataillon ; MICHEL, capitaine adjudant major ; CAMBOURS, médecin.

5ᵉ compagnie. — RAMBAUD, capitaine ; ROUSSIN, lieutenant ; PORTES, sous-lieutenant.

6ᵉ compagnie. — HÉBRÉ, capitaine : BERNARDIN, RACHOU, lieutenants.

7ᵉ compagnie. — BOLELLI, capitaine, POUMARÈS, lieutenant.

8ᵉ compagnie. — BORSCHNECK, capitaine ; MARTIN, CAUCETTE, lieutenants.

(2) Le 2ᵉ bataillon reçut un officier de plus, le lieutenant BRICKA à la 7ᵉ compagnie.

A cause des chameaux, on ne fait guère que 3 kilomètres à l'heure et il faut marcher de jour.

A la seconde étape Djenan-ed-Dar, on apprend que les Berabers du Tafilet attendent le convoi au passage pour l'enlever. On adjoint à l'escorte la compagnie AMBROSI, du Bataillon d'Afrique.

Le lendemain on quitte Djenan-ed-Dar et par les bords pierreux et difficiles des hauteurs qui se dressent au couchant de l'Oued-Zousfana, on arrive à l'oasis de Fendi, inhabitée à cause du voisinage marocain, malgré ses 2000 palmiers et son eau abondante. C'est une propriété de nos clients, les Ouled Abdallah, de la tribu des Ansours.

On y séjourne, car, le lendemain, l'étape fixée comme séjour Ksar el Adjoudj a une mauvaise renommée.

Le commandant de la colonne fixe définitivement son ordre de marche, la protection des animaux au paturage, le service de nuit, toutes choses que la compagnie AMBROSI, entrée la veille dans la colonne, forçait à modifier.

Vers Ksar-el-Adjoudj, le capitaine BOULLE, du goum, part en reconnaissance, il rentre à midi ; la route est reconnue, mais pas de puits à Ksar-el-Adjoudj. Ordre est donné à la compagnie AMBROSI d'aller y en creuser et à l'officier d'approvisionnement [1] de remplir les tonnelets à eau.

Le lendemain, le personnel gagne un quart d'heure sur le chargement des chameaux, on peut partir plus tôt.

Dans un nuage de poussière, qui ne la quittera plus, la colonne s'avance à travers les dunes.

En tête voici une douzaine de goumiers. Sur leurs traces, à 200 pas, marche un peloton de Chasseurs d'Afrique. Une épaisse poussière : 2 compagnies de zouaves par le flanc des pelotons avec le commandant de la colonne ; c'est l'échelon de combat. 200 pas encore et voici les premiers chameaux ; ils se prolongent en longues files irrégulières et de chaque côté zouaves ou chasseurs du bataillon d'Afrique cheminent par petits paquets, encadrant tout le convoi jusqu'à l'extrême arrière-garde formée d'une compagnie de zouaves et quelques chasseurs d'Afrique.

Sur les flancs et à l'arrière, au loin, des goumiers se donnent de l'air autour de la colonne.

(1) Lieutenant CAUCETTE, des zouaves.

Et ainsi l'on chemine d'étape en étape.

Le 6 avril on est à Ksar-el-Adjoudj où l'on trouve de l'eau après 10 heures de travail.

On suit la rive droite de l'Oued-Zousfana, puis la rive gauche ; des cadavres de chameaux jalonnent la piste de la colonne BERTRAND ; derrière lui, le convoi laisse les mêmes témoins de son passage.

Le 7 avril, Hassi-el-Mir. La compagnie BOLELLI réussit à désensabler un puits de 3 m 50 de profondeur et la colonne peut boire. On reçoit ce jour-là des nouvelles du Sud ; la colonne BERTRAND est entrée dans Igli, le 5 avril, sans combat.

El Mora, le 8 avril. Puits comblés, comme d'habitude. On trouve l'eau par 10 mètres de profondeur, la nappe souterraine sur laquelle vit la colonne s'enfonce de plus en plus. Un vent de tempête souffle ; impossible de cuire les aliments ; le pain est moisi. Un cran au ceinturon.

Le lendemain, 20 chameaux crèvent en route. A l'étape El-Moungar, pas d'eau. On distribue l'eau des tonnelets, insuffisante même pour les hommes. Les animaux ne boivent pas, les chameaux n'ont pas bu depuis Fendi, quatre jours de sobriété forcée, c'est dur, malgré le proverbe.

L'après-midi, tandis que les bêtes paissent de misérables broutilles, on entend des coups de feu. Déjà les zouaves sont contents. Hélas, fausse alerte, des goumiers ont tiré sur des voleurs. Le camp reprend sa morne tranquillité. Il est rectangulaire, autour, les chameaux broutent avec les moutons et ce qui reste des bœufs. Tout un système de protection les environne.

Sauf les postes de surveillance, le camp s'endort au magnifique clair de lune de ces régions. Et puis, le matin la sonnerie du boute-charge au point du jour, les cris des chameaux et des sokrars ramènent la vie dans ce camp perdu dans la solitude désertique et la marche reprend parmi les dunes de l'Erg vers la dernière étape Zaouia-Foukania !

C'est le 10 avril. La chaleur est accablante, la réverbération de la lumière sur les dunes aveugle hommes et animaux ; plus de végétation, la solitude jaunâtre avec des lointains bleus et blancs qui miroitent dans la poussière : le Hammada dans toute sa désolation.

Après dix heures de marche on aperçoit l'oasis ; il est 3 heures de l'après-midi. On devine l'eau bienfaisante, l'ombre régénératrice et aussi le but de l'effort, le convoi arrivé à destination, le devoir accompli.

On apprend en effet, avant d'atteindre Zaouia-Foukania, que la colonne BRUNDSEAUX est campée 3 kilomètres plus au Sud, à Taghit; elle prendra le convoi le lendemain. Malgré l'hostilité des Beni-Goumis, qui habitent Zaouia-Foukania et sont les clients des Doui-Menia, et après quelques pourparlers, la colonne BULHAROWSKI s'installe près de l'oasis, les Beni-Goumis lui vendent de l'eau.

Le lendemain 11 avril, l'immense convoi diminué des bœufs mangés et de 150 chameaux morts en route se dirige vers Taghit, passe sous la protection du commandant BRUNDSEAUX. Toute la journée du 11 est donnée au repos et aux réfections urgentes. On ressemelle les chaussures avec de la peau de chameaux.

Le 12 avril on quitte Zaouia-Foukania, on revient. Mais auprès du Camp, on laisse une petite tombe où la veille on a déposé pour toujours le zouave ABBADIE, le premier tombé dans cet obscur champ d'honneur. Il est deux heures du matin quand on s'éloigne, la lune luit et les zouaves disent tout bas adieu au camarade qui ne reverra plus les siens.

Par les mêmes étapes, où l'on retrouve les puits à peu près intacts, par des pistes proches de celles suivies à l'aller et que marquent les tristes ruines des chameaux écroulés, on atteint Fendi le 16 avril. Pour la première fois depuis le départ, les hommes peuvent se laver, les animaux boire à leur aise. On pêche et quelque friture s'adjoint au menu habituel, on reçoit même un peu de pain frais, des journaux, un courrier.

Mais les souliers sont usés, la deuxième paire s'effrondre. Qu'importe. On a fait son devoir, on n'a usé que des chaussures.

Le 19 avril, la colonne arrive à Djenan-ed-Dar; 2 compagnies y sont maintenues avec le commandant BULHAROWSKI, pour y remplacer le bataillon d'Afrique qui escorte le 2e convoi. Une autre compagnie, la 5e se divise: un peloton à Duveyrier, l'autre à Hadjerat M'Guil. La 8e compagnie continue jusqu'à Djenien-bou-Resg.

On reste ainsi en observation dans ces emplacements jusqu'au 5 mai. On surveille Figuig, la tentatrice. Puis l'ordre est de gagner Aïn-Sefra. Nouvelle colonne avec convoi. On arrive à destination le 10 Mai.

A cette date les compagnies du 2e Bataillon sont ainsi réparties:

Le commandant et 2 compagnies à Aïn-Sefra;

La 5e compagnie, à Duveyrier et Hadjerat M'Guil;

La 8e compagnie, à Djenien-bou-Resg.

On se repose. Le Ministre accorde du thé; le général de division prescrit du quinquina; le commandant fait porter la ration de viande à 400 grammes.

Un nouveau convoi descend vers Igli. Aussitôt comme la première fois, le bruit court qu'une harka de Berabers s'apprête à piller ce convoi. Par précaution on ajoute à son escorte des compagnies du bataillon d'Afrique stationnées à Djenan-ed-Dar. Et tout le système pousse un échelon en avant.

La 8e compagnie descend à Duveyrier; la 6e la remplace à Djenien-bou-Resg. Cinq jours après, la 8e est poussée à Djenan-ed-Dar et la 6e à Duveyrier. Le 24 mai, une sorte de concentration s'opère à Duveyrier. Le 2e bataillon entre dans la formation d'une colonne dite de Duveyrier, sous les ordres du lieutenant-colonel Gibon, du 2e Tirailleurs; il ne fait partie que pendant quatre jours de cette colonne éphémère.

Le 1er juin, il devient garnison de Duveyrier.

A cette date, il a :

Son état-major et 2 compagnies dans la redoute de Duveyrier;

La 5e compagnie à Hadjerat;

La 7e compagnie à Djenien-bou-Resg.

Dans ces nouvelles garnisons, l'esprit inventif du Français et du Zouave se donne libre carrière pour l'amélioration des petits ouvrages de défense. A Hadjerat, le capitaine Rambaud construit un solide fortin avec abris pour son monde.

A Duveyrier, le lieutenant Bernardin, malgré le doute ironique de l'officier du Génie, trouve moyen de faire de la chaux : on blanchit et réfectionne les baraques. Les revêtements de la redoute sont épaissis jusqu'à 3 mètres.

Mais à Djenien, la 7e compagnie se transforme en équipe de débardeurs, et chaque jour charge et décharge les trains à la gare, de neuf heures du matin à midi et demi, en plein soleil, avec 42 degrès. Pour ne point oublier son véritable métier, elle exécute ses tirs réglementaires.

Le 19 juin on fête partout le glorieux anniversaire de Magenta, et la gaîté coutumière ne perd point ses droits.

Le 14 juillet passe.

Les fatigues se paient : on entre à l'hôpital, à l'infirmerie. On a retrouvé les monotonies ordinaires des garnisons.

La fortune a-t-elle donc cessé de sourire au 2e Zouaves.

Le 19 juillet, le commandant BULHAROWSKI reçoit une dépêche du colonel DE LACOMBLE. Le Régiment envoie un bataillon de 1000 hommes en Chine. On demande des volontaires.

Le 2e bataillon est fatigué sans doute, il ne fournira personne. 8 sous-officiers, 14 caporaux, 178 zouaves demandent à partir.

Il y avait des libérables parmi ces volontaires.

Est-ce tout ?

Pour allécher ces mêmes libérables, on annonce, quelque temps après, qu'il leur sera donné 100 francs. Malgré l'amorce, pas un zouave de plus ne s'ajoute aux 178 premiers.

Le zouave se bat pour un sou et la gloire. Ce fait donne le poids exact de son cœur.

Le 28 juillet, le 2e bataillon quittait Djenien en chemin de fer, donnait en passant l'accolade au bataillon d'Afrique du Kreider, à la Légion Étrangère de Saïda et rentrait à Oran, non sans envoyer ses meilleurs souhaits aux camarades du Sud et ses remerciements aux Femmes de France d'Oran pour leurs précieux envois.

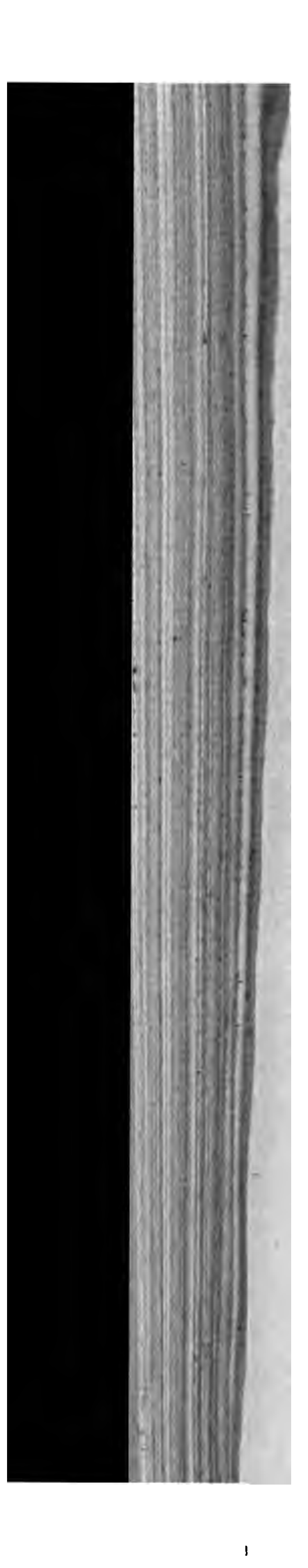
La tâche avait été rude dans ce premier convoi ; son organisation était un début.

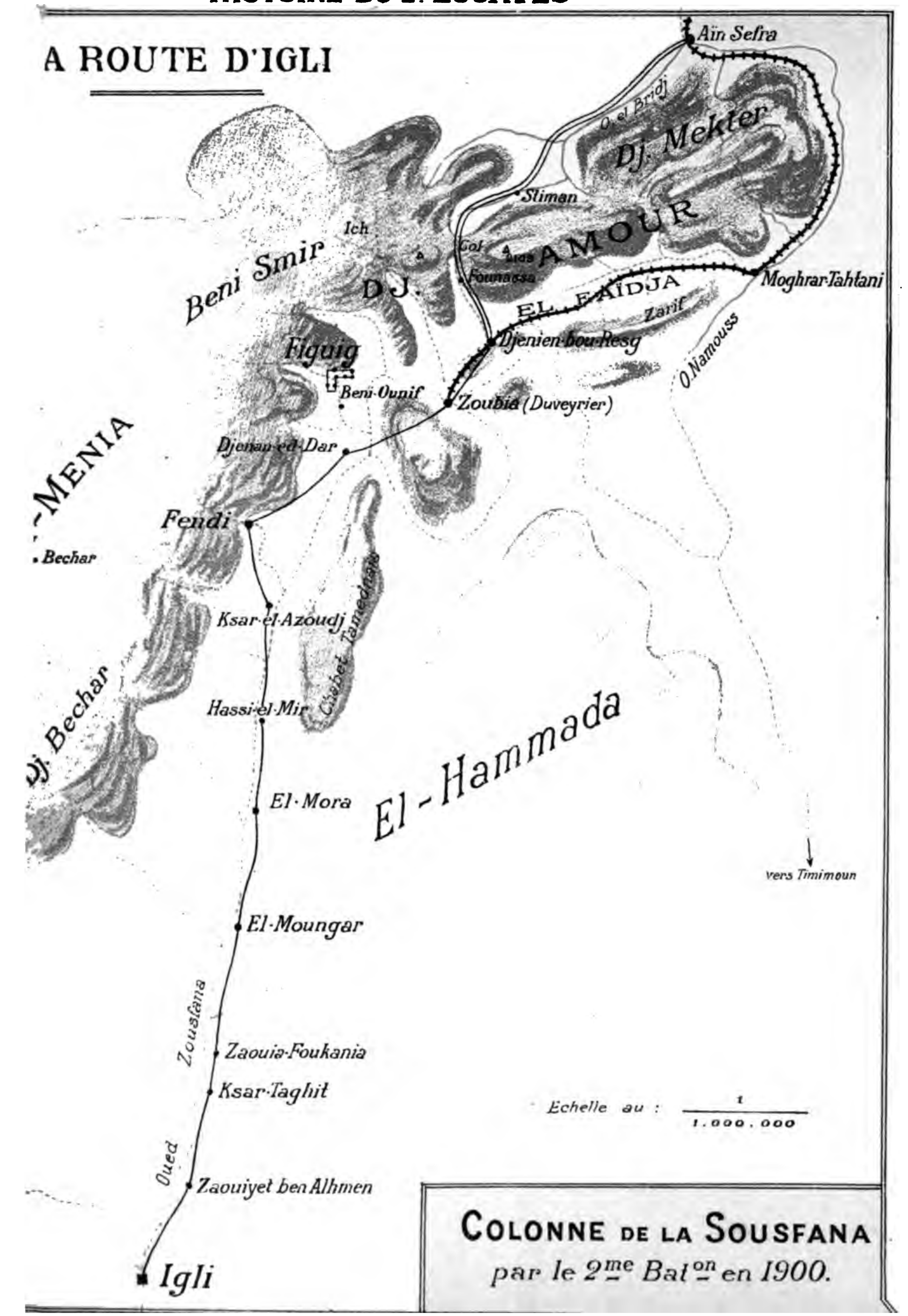
Les zouaves tournèrent leur attention plus loin, où les appelait la confiance du pays, en Chine[1].

---

(1) Tous les zouaves ayant participé à cette colonne ont reçu la Médaille Coloniale avec agrafe « *Sahara* ». Le reste du régiment n'a pas eu d'histoire.

Le 11 juillet 1900, MM. les capitaines SIRE et HÉBRÉ, les lieutenants LAMBIN et MARTIN ont été faits Chevaliers de la Légion d'Honneur ; l'adjudant BERNAUDAT a reçu la Médaille militaire.






COLONNE DE LA SOUSFANA
par le 2me Baton en 1900.



# CHAPITRE II[1]

## Expédition de Chine

### (1901)

---

Aussitôt après la formation du 5$^{e}$ bataillon de Sathonay, les compagnies enlevées avaient été reformées par prélèvement, le Régiment était reconstitué. Malgré cette réorganisation récente et l'absence du 2$^{e}$ bataillon encore à Duveyrier, on n'hésita pas à demander un nouvel effort au 2$^{e}$ Zouaves. Un régiment de marche était formé au moyen d'un bataillon de chacun des quatre régiments de zouaves, il était destiné à faire partie de la brigade fournie par le Ministère de la Guerre au corps expéditionnaire de Chine.

Le 4$^{e}$ bataillon (commandant DENCAUSSE) fut désigné, il ne devait être composé que de volontaires non libérables; ceux de ces derniers qui désiraient partir devaient en faire la demande et se rengager pour la durée de la campagne; une indemnité de 100 francs, à titre de prime leur était accordée.

Le 4$^{e}$ bataillon était alors en garnison à Nemours et Lalla-Marghnia. Il se rendit par étapes à Tlemcen, prit ensuite le chemin de fer et arriva le 28 juillet à Oran où il fut installé à la caserne Saint-Philippe. Le 15 août, le bataillon de marche, à l'effectif de 1000 hommes et de 20 officiers, était organisé, prêt à partir. Déjà étaient mis en route pour Alger, le chef de musique MARIN, le lieutenant MARTIN, comme officier payeur, et le lieutenant RAVEL, comme officier d'approvisionnements, attachés à l'état-major du régiment de marche de zouaves, dans lequel le bataillon DENCAUSSE allait prendre le numéro 2.

---

(1) Rédaction de M. le Lieutenant DE CASSON, du 4$^{e}$ bataillon.

Le colonel de Lacomble passa l'inspection de ce bataillon le 30 août, à la caserne Saint-Philippe, et, dans une vibrante allocution, résuma les gloires anciennes, les nouveaux devoirs. « Tombez tous s'il le faut, mais pour l'honneur du Régiment et du drapeau ne reculez jamais, » tels sont ses suprêmes conseils.

A Marseille, les chauffeurs sont en grève, la navigation est suspendue et le départ par suite retardé de quinze longs jours qui se passent dans l'énervement de l'attente. Enfin, le 6 septembre, le bataillon embarque sur le *Peï-Ho* qui va le porter en Chine. Ce fut vraiment une scène inoubliable et significative que cet embarquement et ce départ. Au moment où le navire va quitter le port, de la foule qui lui dit adieu et des rangs des zouaves qui s'en vont, s'élève soudain, scandé fortement par la musique du Régiment, le puissant chant des zouaves, et le *Peï-Ho*, tout vibrant d'enthousiasme, s'éloigne vers la haute mer; pour tous, c'est l'inconnu.

Il suit l'itinéraire habituel, Port-Saïd, Suez, Djibouti, Colombo où Français et Russes fraternisent, Singapour où le bataillon fait une promenade militaire fort agréable, puis le *Peï-Ho* gagne Hong-Kong le 9 octobre et entre en rade de Takou le 16 octobre, à 1 heure de l'après-midi, au milieu des escadres internationales, après quarante jours d'une assez pénible traversée.

La mort a déjà frappé. Dans la Mer Rouge, un zouave est frappé d'insolation et meurt ainsi qu'un artilleur du détachement, avant d'atteindre Djibouti.

Tandis que le bataillon Dencausse voguait vers la Chine, que devenaient les autres unités du Régiment ?

Le 1er et le 3e bataillons quittaient leur garnison le 1er et le 8 septembre, gagnaient Trézel où ils exécutaient leurs tirs de guerre, puis faisaient leurs grandes manœuvres aux environs de Tiaret; du 1er au 12 octobre, pendant que le 2e bataillon gardait la frontière en s'étendant de Nemours à El-Aricha, le 13 octobre avait lieu la dislocation, le 1er bataillon rentrait à Oran le 22 octobre et détachait aussitôt deux compagnies (les 1re et 3e) à Tlemcen. Le 3e bataillon se dirigeait sur Nemours et Marghnia, que le 2e bataillon abandonnait pour aller tenir garnison à Sebdou et El-Aricha.

De Takou, le bataillon Dencausse était dirigé sur Yong-Tsoun, où il s'installait. Dans le régiment de marche les bataillons de zouaves prirent les numéros de leur régiment d'origine.

A la date du 20 octobre, le 2e bataillon de marche était ainsi réparti :

15e et 16e compagnies [1], à Yang-Tsoun en cantonnement.

14e compagnie [2], détachée à Tipo-Djoan (15 kilomètres N.-E. de Yang-Tsoun).

13e compagnie [3], un peloton à Tong-Kou, à la disposition du service des étapes, un peloton à Yang-Tsoun.

Après quelques jours d'installation, ordre est reçu, le 27 octobre d'exécuter une reconnaissance sur la rive gauche du fleuve Peï-Ho.

Un peloton de la 16e compagnie, sous les ordres du capitaine MÉROT et des lieutenants VOLAND et D'ARBLADE, formait le détachement qui essuya des coups de feu en arrivant aux villages de Kouan-Thouan et Kouan-Chang-Houan, et fut obligé de se replier sur Yang-Tsoun, le lendemain l'action est reprise par un détachement plus fort, dont la composition ne manque pas d'un certain imprévu. Le chef de bataillon DENCAUSSE a le commandement. Il a sous ses ordres 15 cavaliers anglais qui forment la pointe d'avant-garde de la petite colonne, une demi-section de zouaves, la tête; 40 italiens commandés par le lieutenant de vaisseau SAN-MARTINO, sont au gros de l'avant-garde. Le corps principal comprend la 16e compagnie de zouaves, une compagnie allemande qui détache une section à l'arrière-garde; le lieutenant-colonel CHIRLONCHON a la direction de l'opération. Arrivée à portée des villages rebelles, la colonne se divise en deux pour l'attaque, mais l'ennemi a fui, les villages sont occupés sans coup férir. Ils sont brûlés et le détachement revient le 28 octobre. Octobre, novembre se passent, les reconnaissances ne rencontrent jamais rien ; le froid commence à se faire sentir.

Mais voici que des Boxers sont signalés au village de Kou-Tchang. Une colonne est formée, la 15e compagnie de zouaves en fait partie. Après une pénible marche de nuit et tandis que la 16e compagnie se porte au nord du village de Kou-Thang, pour couper la retraite aux habitants, la colonne, précédée de 10 artilleurs montés à mulet, y pénètre et est accueillie par des protestations d'amitié ; elle fouille Kou-Tchang et rétrograde à travers les

(1) 7e et 8e compagnies du régiment de marche.
(2) 6e compagnie Id.
(3) 5e Id. Id.

d'Afrique, soit un effectif de 3000 hommes. Les Allemands occupent également la partie sud de leur secteur avec 2500 hommes.

Une rivière navigable, le Tang-Ho relie Pao-Ting-Fou à Tientsin, centre de nos approvisionnements ; c'est là un avantage sérieux, car pendant la saison des pluies, les rivières restent les seules voies praticables.

Aux temps de leurs gigantesques travaux, les chinois avaient construit de superbes chaussées qui s'élèvent à 4 ou 5 mètres au-dessus de la plaine ; aujourd'hui, où tout ce qui a un caractère d'utilité publique est abandonné ; ces levées de terre, devenues impraticables, ne sont plus qu'un obstacle à la circulation.

A 100 kilomètres plus au sud-ouest de Tchenting-Fou, le lieutenant-colonel DRUDE, avec le 3e bataillon du Régiment de marche, surveille vers l'ouest des forces chinoises que l'on dit considérables. Ses avant-postes sont à Houailou, à 20 kilomètees à peine des retranchements élevés par les réguliers chinois.

L'occupation de Pao-Ting-Fou ne fut pas pour le 4e Bataillon une période d'inaction. Les considérations politiques ne permettaient pas au général BAILLOUD d'éprouver sur un champ de bataille la valeur de ces zouaves, l'élite du régiment; néanmoins il craignait les conséquences funestes d'un repos long et dissolvant. Du 1er décembre au 30 juillet, par des froids rigoureux, comme par les chaleurs intenses, les zouaves parcoururent dans tous les sens les environs de leur garnison.

Trois situations très distinctes déterminèrent la nature des opérations militaires pendant ce séjour de 7 mois.

D'abord c'est contre des bandes insaisissables de voleurs auxquels on a donné le nom de « Boxers » que la 2e brigade agit du 1er décembre au 15 avril.

Puis du 15 avril au 15 mai, tournant ses armes contre des réguliers, elle les pousse jusqu'aux limites extrêmes du Petchili, les obligeant à fuir au-delà de la Grande Muraille.

A partir du 5 mai tout change. Ces mêmes réguliers que nous venons de poursuivre deviennent nos amis et doivent nous remplacer dans la région de Pao-Ting-Fou. Zouaves et Chinois, nouveaux frères d'armes vont ensemble combattre les pillards qui ravagent la contrée. Plaine immense limitée à l'Est par la mer, au Nord, à l'Ouest et au Sud par de hautes montagnes qui se

curieuse, gaie, serviable, accueillante n'offre-t-elle pas un contraste étrange avec ces arabes à l'air hautain qui respectent la force, mais gardent dans l'âme toute leur haine contre le vainqueur. Le Petchili est le pays de la monotonie; tout se ressemble; tout est construit, orné de la même façon. La plaine, les villages, les habitants, l'ennemi lui-même qui se dérobe toujours n'offrent bientôt plus aucune diversion aux fatigues de la marche. Cependant jusqu'à la dernière heure, jamais l'entrain des zouaves ne se dément, pour eux c'est une punition redoutée de rester à la garde des cantonnements, quand les camarades bouclent leurs sacs. Ils rêvent toujours de combats, de victoires; le zouave d'aujourd'hui, comme celui d'hier, a l'amour du mouvement, des aventures.

Les marches sont le plus souvent pénibles. Les moyens de transport manquent, il faut porter le sac. Par des froids de 15 et 20 degrès, les membres se raidissent. Heureux les jours où le soleil vient réchauffer ces pauvres africains. Mais trop souvent souffle en glaciales tempêtes un vent violent du Nord-Ouest. Avec lui s'élève un nuage de poussière qui arrête les rayons bienfaisants du soleil, pénètre partout avec une déconcertante ténacité et semble vouloir donner à tout ce qu'il touche la couleur jaune du pays. Le zouave oserait-il dans ces jours de misère faire mentir sa réputation de bonne humeur? Il enfonce le béret qui a remplacé la chéchia, serre son cache-nez de laine et rit de l'aspect bizarre de son voisin. A l'étape l'amabilité souriante de l'habitant est mise à profit. Paille, bois, eau, ustensiles de cuisine, ces braves chinois apportent tout avec un empressement comique, accompagnant leurs services de salutations profondes et de sons nasillards, expression sans doute de la joie qu'ils éprouvent à recevoir des hôtes aussi bons enfants. Le convoi suit de près; les voitures chinoises, sorte de chars antiques, sont les seuls moyens de transport; elles apportent les vivres, les couvertures, les peaux de mouton. Grâce à l'activité du service de l'Intendance et à la prévoyance constante du général Bailloud la troupe ne manque jamais de rien. Recommençant le lendemain ce qui a été fait la veille, les reconnaissances se succèdent jusqu'au 15 avril, amenant comme résultat la tranquillité du pays. C'est une besogne ingrate, mais d'autant plus méritoire qu'elle est moins glorieuse.

## Colonne de la Grande Muraille

Un changement survenu dans la situation politique nous donne tout à coup les réguliers pour adversaires.

Voyant traîner en longueur les pourparlers avec la cour impériale, le maréchal DE VALDERSÉE veut obtenir du gouvernement chinois une concession qui prouve sa bonne foi.

Dans un délai déterminé, les chinois doivent abandonner les positions qu'ils occupent en face des troupes alliées et se retirer dans le « Chansi », au-delà de la Grande Muraille. Au jour fixé pour l'expiration du délai, les troupes allemandes chassent de leur secteur les réguliers récalcitrants sans rencontrer de résistance sérieuse.

Mais c'est devant nous à Toung-Kia-Men, sur la route directe de Pékin à Sinan-Fou, menacé par notre poste avancé de Houai-Lou que se trouve le gros des forces chinoises. Depuis 4 mois, les zouaves, l'arme au pied sont là, maudissant les raisons politiques qui les immobilisent à 15 kilomètres d'un ennemi toujours orgueilleux parce qu'on ne l'attaque pas. N'est-ce pas un défi que ces retranchements qui s'élèvent devant nous sur la montagne ? N'y répondrons-nous pas ?

On a un moment d'espoir en apprenant que les 13e et 14e compagnies viennent le 14 mars renforcer la garnison de Tchen-Ting-Fou. Un mois se passe cependant sans que la situation se modifie.

Le 13 avril, alors que les plus optimistes désespèrent de jamais briser cette barrière que les chinois semblent nous imposer avec leurs fortifications de Toung-Kia-Men, on apprend la concentration des allemands à l'Ouest de Pao-Ting-Fou. Ils doivent chasser les chinois des positions qu'ils occupent devant nous.

Des allemands, venir attaquer un ennemi avec lequel nous sommes depuis si longtemps au contact, n'est-ce pas pour nos troupes une humiliation profonde ?

Aussi l'ordre du 15 avril mettant nos compagnies en route vers l'Ouest n'est-il pour personne une surprise. Avec quelle joie est accueillie cette nouvelle d'une expédition contre les réguliers ! Les chinois, disent les rapports, sont

nombreux, bien armés et établis dans la montagne, sur des positions solidement fortifiées. Il y aura sans doute à lutter sérieusement. Avons-nous enfin trouvé un ennemi digne de se mesurer avec nos troupes? Les zouaves du 4e bataillon ne seront pas à l'arrière-garde ce jour-là. Le général BAILLOUD qui a reçu du général VOYRON la direction des troupes françaises et allemandes marchant vers la Grande Muraille leur a trop souvent témoigné sa confiance et son estime pour ne pas, au contact, leur donner la bonne place.

Deux colonnes françaises se forment, l'une à Houaï-Lou, en face de Toung-Kia-Men, l'autre à Puig-Chan, plus au nord sur le flanc gauche de cette position. Pendant que nos troupes attaqueront l'ennemi de front et de flanc sur ses positions de Toung-Kia-Men, les Allemands s'avanceront plus à l'ouest pour couper aux Chinois leur ligne de retraite.

King-Sing-Shien est le point où convergeront les 3 colonnes. Une seule ligne d'étapes s'offre aux troupes de Pao-Ting-Fou à Sin-Lo (95 kilomètres). Malgré la complaisance de la compagnie franco-belge, malgré les savantes combinaisons du commissaire de gare (lieutenant POUPILLIER), la voie ferrée qui conduit jusqu'à Ting-Tchéou (67 kilomètres), ne peut suffire au transport des 3 colonnes; il faut qu'une partie de la colonne prenne la voie de terre. « Les zouaves savent marcher », dit le général BAILLOUD au colonel GUILLET, et les 6e et 7e compagnies du 2e bataillon quittent gaiement Pao-Ting-Fou le 16 avril pour se rendre par étapes à Tchen-Ting-Fou (120 kilomètres), où elles arrivent le 19.

Ouang-Ton, Ting-Tchéou, Sin-Lo, Ychen-Ting-Fou, sont des gîtes connus de nos hommes. Le froid a disparu, la campagne a repris son manteau de verdure; les colonnes, les convois français, allemands qui encombrent les chemins, donnent un aspect agréablement nouveau à ce pays. Jamais route n'a paru si belle à nos zouaves. N'est-ce pas celle qui conduit vers l'ennemi ?

Sous le commandemant du colonel GUILLET, se groupent peu à peu les divers éléments du régiment de zouaves de marche. A Tchen-Ting-Fou, le 19 avril, le bataillon du 2e Zouaves se retrouve au complet, et le 20, jour accordé comme repos, arrive le 4e bataillon du régiment de marche venant de Yang-Tsoun.

Les nouvelles les plus contradictoires circulent dans les cantonnements pendant toute la journée. Les Chinois abandonnent leurs positions, disent les uns, leur nombre atteint un chiffre effrayant, si l'on écoute les autres.

Dans la soirée parvint l'ordre de se rendre le lendemain à Houaï-Lou, où nous attend le 3e bataillon. Ainsi se trouve formée le 21, la colonne que doit diriger le colonel GUILLET[1].

Si du haut des remparts de la ville on regarde vers l'ouest, on ne voit que hautes murailles de pierre et pics élevés s'entrecroisant dans un désordre fantastique; entre ces amoncellements de rochers aux pentes inaccessibles, serpente la route Pékin-Houaï-Lou, Sinan-Fou. C'est par cette route que le régiment de zouaves attaque de front la position de Toung-Kia-Men.

Le 22 avril, la colonne GUILLET s'engage dans la montagne. On pourrait se croire en Algérie. Le climat, l'aspect du pays, les trou pes, tout contribue à donner cette illusion. En tête chevauche un peloton du 5e Chasseurs d'Afrique, puis vient une longue colonne de 3 bataillons de zouaves où s'intercalent une batterie de 80 de montagne et une section de 75.

Mais hélas une fois de plus, profonde déception pour tous; la force de leur position, leur grand nombre, rien ne peut retenir les Chinois. Honteusement, sans combat, ils ont abandonné Toung-Kïa-Men.

Partout des retranchements. Dès que la vallée se rétrécit, un mur en pierre la barre dans toute sa largeur. Pour protéger le col de Toung-Kia-Men, les défenses s'étendent sans interruption, sur une longueur de 20 kilomètres.

Simple épouvantail que toutes ces fortifications. Certains ouvrages font sourire par la naïveté de leur conception; mais le terrain lui même constitue un obstacle sérieux.

Les rochers à pic qui encaissent la route la transforment le plus souvent en étroit couloir où tout déploiement devient impossible. Bien armés et nombreux comme ils l'étaient, les chinois auraient pu rendre notre tâche très rude, c'était un nouvel Icheriden à enlever; au lieu de cela, sans tirer un seul coup de fusil, nos troupes traversent ces défenses accumulées par un ennemi sans courage.

La colonne dépasse les positions chinoises et vient le 22 avril au soir, après une marche assez longue camper à Yon-Schin. Pittoresquement situé au flanc de la montagne, Yon-Schin domine une belle rivière, la Tao-Ho dont le lit atteint quatre à cinq cents mètres de largeur.

(4) 3 bataillons de zouaves; 1 détachement du génie; 1 peloton de chasseurs d'Afrique; 2 sections de 75; 2 sections de 80 de montagne.

Sur ses bords, les zouaves ont établi leur camp. Infanterie de marine, Infanterie de ligne remplissent la ville d'animation. Ce sont les troupes de la colonne de droite venues de Puig-Chan. Quarante kilomètres séparent les troupes françaises de la grande muraille.

Pendant ce temps, les Allemands sur notre droite, prévenus de la fuite des chinois, continuent leur marche sur la Grande Muraille qu'ils doivent atteindre dans la journée du 23 avril. Ce même jour, la colonne du général Bailloud, occupe King-Sing-Shien.

Laisser une garde à Yon-Sin, devenu centre d'approvisionnement, remonter la vallée du Chan-Ho vers le Sud, voilà la tâche de la colonne des zouaves que commande le colonel Guillet.

Les difficultés de la route augmentent. La colonne quitte la route qui mène au Chansi et prend un sentier de montagne. Tantôt l'on enfonce dans le sable amoncelé au fond de la vallée; tantôt l'on grimpe dans les rochers par de véritables escaliers. Le colonel Guillet doit, le 24 avril, continuer sa marche vers le sud et pousser dans cette direction jusqu'à la Grande Muraille; mais les évènements survenus au nord dans la journée du 23 viennent changer ces dispositions.

Les allemands ont trouvé les portes de Kouan-Nang, Kou-Chang et Mang-Tse-Houan occupées. Après un engagement de peu d'importance, ils franchissent la Grande Muraille et redescendent le 24 vers le sud, longeant cette Grande Muraille à l'ouest.

Arrivée à King-Sing-Shien, la colonne du général Bailloud a envoyé un peloton d'infanterie montée en reconnaissance vers l'ouest. C'est à coup de canon et de fusil que cette troupe est reçue par les chinois devant Kou-Kouan.

Sorte de forteresse, Kou-Kouan, bâtie sur la route Pékin-Sinan-Fou, sert de défense avancée à la porte qui se trouve sur le Chansi.

Le colonel Guillet dans la matinée du 24 avril, à la première heure, vient avec les 3e et 4e bataillons de marche rejoindre le général Bailloud à King-Sing-Shien.

Le bataillon du 2e Zouaves, un peloton de cavalerie, une section de 80 de montagne, sous les ordres du lieutenant-colonel Drude se dirige vers l'Ouest, par une vallée étroite, dans le but de se jeter au premier signal sur le flanc droit de la position.

A 6 kilomètres de Kou-Kouan, cette colonne légère s'arrête couverte par la 13e compagnie aux avants postes. Les hommes en profitent pour faire la soupe, mais au moindre signal, fait dire le colonel DRUDE, on doit se précipiter sans retard sur l'ennemi, baïonnette au canon, le général compte sur la vigueur de ce mouvement pour bousculer complètement la défense. Quel rôle plus enviable pouvaient souhaiter les Zouaves du 2e !

Du haut des collines qui enserrent la vallée, les sentinelles aperçoivent sur le flanc gauche, la Grande Muraille haute de 8 à 10 mètres, flanquée de grandes tours carrées, qui court sur les crêtes, descend les vallées sans souci des accidents du terrain. Barrière gigantesque qui enferme un pays grand comme la France.

Dans l'après-midi un ordre arrive qui modifie la marche de la colonne ; le bataillon doit être dirigé vers l'est où des troubles sont à craindre.

Il revient donc par Jou-Sin, Puig-Chan, Toung-Ching, Sui-Lo, Ting-Tchéou. De là, il fait un crochet vers l'est pour ramener la tranquillité dans les environs de Tali-ko-Toh, où quelque agitation s'était manifestée pendant son absence.

Le climat semble vouloir se joindre aux évènements pour éprouver les Zouaves. La chaleur devient accablante, on compte de 40 à 45 degrés sous la tente, on se croirait encore à Igli !... Des tempêtes de sable rendent pénible le retour à Pao-Ting-Fou.

Le 5 mai, les troupes reprennent leurs anciens campements.

## Établissement des Réguliers dans la région de Tchen-Ting-Fou

Maintenant s'ouvre la troisième période de l'occupation militaire dans le sud-ouest du Petchili.

La marche vers le Ghansi suffit pour obliger les chinois à renoncer à leurs orgueilleuses prétentions et à céder aux clauses du traité exigées par les puissances alliées.

Désireux de donner au Gouvernement chinois un gage de ses sentiments de conciliation, le Gouvernement français résolut de remettre aux autorités

chinoises le commandement et l'administration des régions de Houai-lou, Tchenting-fou et Hien-Shien occupées depuis 8 mois par nos troupes.

Afin de faciliter le retour et l'installation des généraux TANG-LOU-KAO et LIU dans les garnisons qui leur sont assignées, le général BAILLOUD met ses troupes en marche le 18 mai.

Les villages de la région de Van-Puig, Li-Hien, Ho-Kien, s'étaient confédérés pour résister aux troupes régulières chinoises aussi bien qu'aux étrangers.

Soutenues par deux compagnies du bataillon du 2e Zouaves (les 13e et 15e), une compagnie d'Infanterie de marine, une section de 75, le tout sous la direction du colonel GUILLET, les milices chinoises de Pao-Ting-Fou, commandées par TCHENG descendent le 18 vers le sud pour se rabattre ensuite vers l'est en marchant sur Ho-Kien. La garnison d'Infanterie de marine de Ting-Tchéou doit appuyer ce mouvement et couper la retraite aux rebelles.

A l'extrême-sud de Tchen-Ting-Fou partent les réguliers des généraux TANG-LOU-KAO et LIU. Ils remontent vers le nord, balayant le terrain compris entre la route Pao-Ting-Fou, Tchen-Ting-Fou et le canal impérial. Une partie de la garnison de Tchen-Ting-Fou leur sert d'appui.

Ce plan réussit. Les rebelles fuyant devant la marche rapide de la colonne GUILLET viennent tomber sous les coups de celle qui remonte du sud, accompagnée de la garnison de Ting-Tchéou. Cernés dans les villages fortifiés, après plusieurs tentatives de résistance, ils se rendent ou fuient en désordre vers le Chansi.

Le 28 mai les deux compagnies (13e et 15e du bataillon) rentrent à Pao-Ting-Fou, après avoir exécuté par des chaleurs torrides des marches qui font le plus grand honneur à leur qualité d'entraînement. Le 22, à 11 heures du soir, ces compagnies ayant fait le matin une étape de 32 kilomètres, reçoivent l'ordre de se rabattre sur la colonne du général BAILLOUD. A 7 heures du matin, le 23, elles arrivent au point fixé, ayant couvert 62 kilomètres en 24 heures.

Là, se terminent les opérations militaires auxquelles pris part le bataillon du 2e Régiment.

Si les résultats obtenus n'ont pas été dûs au courage du champ de bataille, climat et le terrain ont opposé à nos Zouaves des difficultés qui ont permis à tous d'aprécier la valeur de cette troupe d'élite.

« Le général regrette » écrivait dans son ordre d'adieu le général BAILLOUD, « que les troupes sous ses ordres n'aient pas eu à fournir d'efforts plus consi- « dérables. Il est sûr que si les circonstances avaient amené le haut commande- « ment à faire appel à ces troupes dans une plus large mesure, le but assigné « aurait été atteint rapidement à la pleine satisfaction du général en chef. »

Les Zouaves du 2e bataillon du Régiment de Marche peuvent revenir de Chine le front haut. Ils ont fait leur devoir.

L'impression produite par eux a confirmé chez leurs chefs comme chez les étrangers leur vieille réputation. Les allemands qui ont vécu à Pao-Ting-Fou avec nos troupes d'Afrique ne leur ont pas caché leur admiration. C'est hautement qu'ils louèrent leur entrain, leur gaieté et leur esprit de discipline.

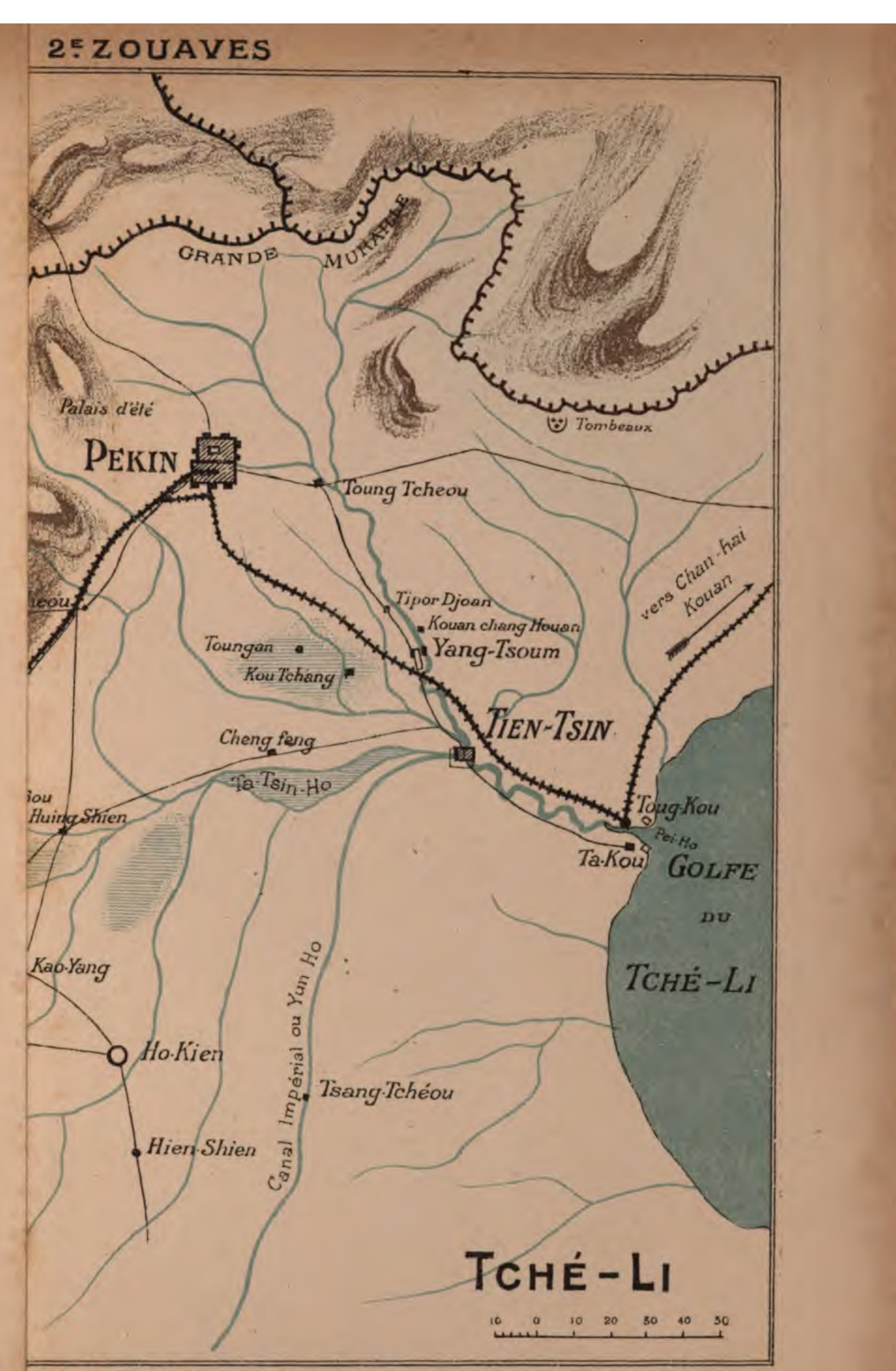
Le rapatriement des troupes de la guerre commença en juin. Les Zouaves devaient s'embarquer les derniers. La campagne était finie.

N'ayant pu cueillir de nouveaux lauriers pour son vieux drapeau de Magenta, le bataillon tient à le fêter le 19 juin avec le plus grand éclat, pour montrer à tous combien forte est sa vénération pour le glorieux passé du 2e Zouaves. Le Ministre de France vint applaudir une revue théâtrale due au talent d'un officier du bataillon (Lieutenant VOLAND). Réunis en une joyeuse fête de nuit dans la cour d'une pagode de Confucius qu'éclairaient bizarrement des centaines de lanternes chinoises, Zouaves, Chasseurs d'Afrique, Marsouins, Artilleurs, font retentir les échos de ce temple antique des cris répétés de : « VIVE LE 2e ZOUAVES ! VIVE LA FRANCE ! »

Le 30 juillet, 3 compagnies du bataillon sont dirigées par voie ferrée sur Yang-Tsoun. Le soir, elles cantonnent à 5 kilomètres de cette localité à Kou-Kouan-Toun. La 16e compagnie est détachée du bataillon et doit rejoindre le 1er avec lequel elle rentrera en Algérie. Yang-Tsoun le 1er août, Tang-Kou le 2, furent des dernières étapes du bataillon sur la terre chinoise. Le 3 août, à une heure du soir, les canonnières *Bengali* et *Alouette* emportaient les 13e, 14e, 15e compagnies qui montaient à bord de l'*Alexandre III*.

Favorisés par la température, les zouaves n'eurent, au retour, à déplorer la perte d'aucun d'entre eux.

Mais que la traversée semble longue pour revenir ! La route est déjà connue, les rêves de combat, de gloire ne viennent plus charmer les trop longs loisirs de la vie à bord. Aussi quelle joie éclate sur tous les visages lorsqu'après




RATIONS EN CHINE
giment de Zouaves de Marche)

# APPENDICES

# I

## Décret du 13 février 1852 créant les régiments de Zouaves

« Louis NAPOLÉON, Président de la République Française,

« Considérant que les services rendus par les troupes qui font partie de l'armée « d'Afrique à titre permanent sont dûs à la solidité particulière et à l'esprit de « corps que leur donne l'habitude du climat et de la guerre;

« Considérant que l'application dans une sage mesure du principe de la per- « manence est le plus sûr moyen d'arriver progressivement et sans péril pour les « intérêts de la conquête à une réduction de l'effectif de l'Armée d'Afrique et par « suite à un allègement des charges que son entretien fait peser sur le pays;

« Voulant réaliser les divers avantages qui résulteraient de l'extension de ce « principe à un plus grand nombre de corps français;

« Sur le rapport du Ministre de la Guerre;

« Décrète :

« Article premier. — Il sera formé trois régiments de Zouaves qui prendront « les dénominations de 1er, 2e et 3e Régiment de Zouaves.

« Chacun des trois bataillons du régiment actuel deviendra le noyau d'un des « trois corps de la nouvelle formation.

« Art. 2. — Les régiments de Zouaves seront organisés d'après les bases « posées par l'ordonnance du 8 septembre 1841 et constitués sur le type du régi- « ment existant.

« Art. 3. — Pour la formation des cadres des régiments de Zouaves et par « dérogation aux dispositions de l'ordonnance du 16 mai 1838, les officiers des « corps d'infanterie pourront, sur la désignation du Ministre, passer avec leur « grade dans ces régiments.

« Afin d'assurer à tous les corps d'infanterie une part égale dans le bénéfice « de la présente formation, les vacances de lieutenants et de capitaines, ouvertes « dans ces corps par le passage dans les régiments de Zouaves d'officiers de ces « deux grades, seront dévolues à l'ancienneté ou au choix sur toute l'armée dans « la proportion déterminée par la loi à des sous-lieutenants et lieutenants en « activité.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Art. 8. — Les officiers appartenant aux corps employés en permanence en « Algérie ne pourront y être l'objet de plus de deux promotions consécutives « sans être astreints à la condition de rentrer dans un corps de l'intérieur.

« Toutefois, cette disposition ne sera pas applicable aux officiers qui, s'étant « livrés avec succès à l'étude de la matière arabe et parlant la langue du pays. « seraient susceptibles d'être appelés à remplir des emplois spéciaux ou dont le « maintien en Algérie serait déterminé par des circonstances exceptionnelles.

« Art. 9. — Après six ans de séjour en Algérie, les officiers que le climat « aurait éprouvés, que l'âge ou des raisons particulières engageraient à demander « leur retour en France, rentreront dans les corps de l'intérieur, par voie de « permutation facultative, ouvrant droit aux indemnités attribuées aux officiers « permutant d'office.

« Art. 10. — Après huit ans de séjour en Algérie, les sous-officiers, caporaux « et soldats appartenant à la portion permanente de l'Armée d'Afrique, qui en « feront la demande, seront rappelés en France et remplacés par des militaires « de leur grade pris dans les régiments de l'intérieur.

« Art. 11. — Il sera statué par des règlements ultérieurs sur toutes les ques- « tions de solde et d'administration qui se rattachent aux dispositions du présent « décret.

« Art. 12. — Le Ministre de la Guerre est chargé de l'exécution du présent « décret.

« *Fait au Palais des Tuileries, le 13 février 1852.*

« Louis NAPOLÉON. »

A la suite du précédent décret passèrent au nouveau 2e *Régiment de Zouaves* les officiers suivants de l'ancien *Régiment des Zouaves :*

Chef de bataillon : M. Morand.

Capitaine adjudant-major : M. d'Aigremont.

Sous-lieutenant adjoint au trésorier : M. Valet.

Capitaines : MM. Blanc, Martin Jean, Malafosse du Couffour, Pein, Sage, Lefaivre, Laforgue.

Lieutenants : MM. Frère, Beauprêtre, Pousson, Rondot, Mainfroy, Labretoigne du Mazel, Piellat, Marquet, de Norwins de Monbreton, Doux.

Sous-lieutenants : MM. Barbier, Frasseto, Vidalenc, Liabœuf, Bourlon, Jeanningros, Plazolles, Rullier-Desbergeron.

# II

A la suite de la bataille de Magenta, au cours de laquelle le drapeau du 9e autrichien fut pris par le 2e Zouaves, une contestation s'éleva entre le 45e de ligne et le 2e Zouaves au sujet de cette prise du drapeau autrichien, trophée de la bataille, dont chacun des deux régiments revendiquait la gloire. Une enquête fut ordonnée ; voici le procès-verbal de cette enquête :

## Procès-verbal d'enquête constatant la prise, par le 2e Zouaves, du drapeau du 9e autrichien, à la bataille de Magenta.

« Aujourd'hui, seize juin mil huit cent cinquante-neuf, la Commission d'en-« quête, instituée par l'ordre de son Excellence M. le Maréchal, commandant en « chef le 2e Corps, du onze de ce mois, dans le but d'éclaircir des doutes qui se « sont élevés sur la question de savoir lequel des deux régiments, du 45e de ligne « ou du 2e Zouaves, a enlevé, le 4 juin, à l'ennemi, le drapeau d'un régiment « autrichien, s'est réunie chez son président, M. le général GAUDIN DE VILLAINE « et sur sa convocation.

« Étaient présents à la séance, indépendamment du Président: MM. le général « AUGER, commandant l'artillerie du 2e Corps; le colonel DE LAVAUCOUPET, chef « d'état-major de la 1re division; le colonel POULLE, chef d'état-major de la « 2e division; le lieutenant-colonel PRUDON, chef d'état-major du génie.

« MM. DE LAVAUCOUPET et POULLE, chefs d'état-major, l'un de la division à « laquelle appartient le 45e, l'autre de celle dont fait partie le 2e Zouaves, témoins « l'un et l'autre des faits qu'ont à produire les deux corps et appelés forcément à « éclaircir la question par leur témoignage, ont désiré s'abstenir comme juges « de cette question sur laquelle, d'ailleurs, ils avaient leur opinion faite à l'avance.

« Cette abstention motivée étant admise, la Commission a successivement « entendu ceux des officiers, sous-officiers et soldats du 45e et du 2e Zouaves « indiqués, par chacun des deux corps, comme témoins de la prise du drapeau « revendiqué.

« Il résulte de la déposition de M. le colonel du 45e, que, lorsque ce régiment « a été lancé, en débouchant de Buffalora, contre l'ennemi qui se présentait en « force à gauche du chemin conduisant à Magenta, il eut affaire à un régiment « autrichien, le repoussa jusque dans la ferme de Cassina-Nuova, entoura cette

« ferme, fit mettre bas les armes à une partie de ce régiment et se mit à la pour-
« suite de l'autre qui se retirait, avec le drapeau, dans une direction intermédiaire,
« entre Marcallo et Magenta. Cette poursuite, longtemps prolongée, était
« continuée à outrance par une fraction du 45ᵉ composée des plus vigoureux
« soldats, quand la colonne en retraite vint heurter contre une partie du
« 2ᵉ Zouaves qui s'élança contre elle. Abordés ainsi des deux côtés, les restes
« du régiment ne tardèrent pas à être détruits ou faits prisonniers. C'est à ce
« moment qu'un grenadier du 45ᵉ, le nommé LAPÈRE, arrivé le premier dans le
« groupe autrichien qu'entourait le drapeau, s'en serait saisi, mais en aurait été
« dépossédé par un zouave arrivé sur l'ennemi presqu'en même temps.

« Le nommé MALLET, sergent au 45ᵉ, déclare avoir vu un grenadier du 45ᵉ,
« se jeter sur le drapeau qui était à terre, le saisir et presqu'au même instant, un
« zouave se relever avec le drapeau à la main.

« LAPÈRE, grenadier au 45ᵉ, dépose qu'arrivé le premier sur la colonne pour-
« suivie par son régiment depuis la sortie de la ferme, au moment où elle mettait
« bas les armes, il aperçut à terre, dans la masse des prisonniers, un drapeau
« dont il s'empara sans opposition autre que celle d'un autrichien qui se trouvait
« près de cet insigne et qu'il se contenta de repousser. Des zouaves, accourus en
« ce moment, lui arrachèrent son trophée que l'un d'eux présenta à un capitaine
« à cheval. Après quoi, le grenadier rejoignit sa compagnie et raconta à ses
« camarades le mécompte qui venait de lui arriver. Sur la demande qu'on lui
« fait d'indiquer la couleur du drapeau, le témoin répond qu'il était jaune et noir
« et qu'il lui a paru présenter, dans la partie supérieure, l'aspect d'un fanion de
« lancier.

« LAURENT, Pierre, de la même compagnie que LAPÈRE, a vu celui-ci se pré-
« cipiter sur le drapeau et le saisir, après quoi il ne l'a plus aperçu.

« MIGUET, Jean-Baptiste, même compagnie, qui était, dit-il, à trois pas du
« grenadier; il ajoute qu'un capitaine du 2ᵉ d'infanterie a été témoin du fait et
« pourrait l'attester. Ce capitaine aurait dit au zouave : « Ne vous glorifiez pas
« de ce trophée. Ce n'est pas vous qui l'avez pris. »

« M. le général CASTAGNY, commandant la 3ᵉ brigade de la 2ᵉ division, déclare
« que, quand le capitaine d'artillerie GUILLEMARD demanda l'appui du régiment
« de zouaves contre une colonne profonde s'avançant sur ses pièces, M. le général
« de division ESPINASSE, s'adressant lui-même aux zouaves, leur recommanda
« de laisser l'ennemi s'avancer jusque sur les pièces avant d'agir et que ce ne fut
« que quand la colonne autrichienne arriva sur la première pièce qui la fit charger
« à la baïonnette. Elle fut repoussée et, au milieu de la mêlée d'un groupe nom-
« breux où l'on se battait à la baïonnette, le général vit sortir un zouave, un
« drapeau à la main, fit approcher ce zouave, toucha lui-même le drapeau qui
« était celui du 9ᵉ autrichien.

« M. le capitaine d'état-major Dornon, aide-de-camp de M. le général « Espinasse, dit que, lorsque le capitaine d'artillerie a prévenu qu'on menaçait « ses pièces, il y avait près de la batterie, deux colonnes de zouaves formant un « bataillon et demi environ. Dès que l'ennemi fut jugé assez rapproché, elles « reçurent l'ordre de déposer leurs sacs et de charger. La masse ennemie fut « rompue et il a vu alors, très distinctement, d'un groupe où l'on ne voyait que « des uniformes blancs, surgir un zouave tenant un drapeau à la main ; il a même « été témoin d'une lutte, quand le drapeau s'est élevé au-dessus des têtes.

« M. de Choiseul, maréchal-des-logis au 4e hussards, porte-fanion du général « de division Espinasse, était à pied lorsque le capitaine d'artillerie Guillemard « est venu dire que ses pièces étaient menacées. Après que les zouaves, ayant « mis sac à terre, eurent été lancés par le général Espinasse contre l'ennemi « arrivé sur les pièces, il a vu la colonne autrichienne refoulée, s'arrêter un « instant pour se défendre. Quand au milieu d'un groupe compact, ce sous- « officier a vu enlever un drapeau par un zouave, la colonne ennemie était nom- « breuse et encore en ordre.

« M. le capitaine Régnier, de l'état-major de la 2e division, fait une déposition « conforme à la précédente. Il ajoute seulement qu'après la rupture de la colonne « autrichienne, il y a eu une certaine confusion dans la colonne des zouaves ; on a « sonné au drapeau pour la rallier et ce n'est qu'après le ralliement, c'est-à-dire « après un quart d'heure, qu'il a aperçu la colonne du 45e.

« M. le capitaine d'état-major Lefebvre, aide-de-camp de M. le général « Castagny, dépose du même fait, présenté de la même manière. Cet officier « a très bien vu le drapeau enlevé par un zouave, dans un groupe serré ne « comprenant que des uniformes blancs.

« M. le capitaine d'état-major Granthil, sous les yeux de qui s'est passé « l'épisode du drapeau n'a pas vu, lors de cette prise, un seul homme du 45e ; « cet officier n'en a aperçu qu'après le ralliement des zouaves.

« M. Gambier, lieutenant-colonel du 2e Zouaves, déposé des mêmes faits.

« M. Savières, adjudant, sous-officier au 2e Zouaves, dit qu'après la rupture « de la colonne autrichienne, il s'est précipité avec plusieurs hommes sur le « groupe où se trouvait le drapeau du régiment. Un zouave, le nommé Daurière, « plus leste que les autres, s'en saisit : lui, adjudant, n'a fait qu'aider à la prise « en blessant le porte-drapeau.

« Daurière, Blaise, du 2e Zouaves (2e bataillon, 2e compagnie), dit qu'après « un certain temps de poursuite de la colonne autrichienne par les zouaves, sa « compagnie était en tête et qu'il s'est ainsi trouvé en mesure, quand cette colonne « a été atteinte et rompue, de se précipiter le premier sur le drapeau que le « porte-drapeau cherchait à cacher sous sa capote et à terre, et dont la garde « refusait de se rendre. Il déclare qu'il n'a vu autour de lui que des zouaves.

« Il résulte des dépositions précédentes :

« 1° Que le 45$^e$, après avoir poursuivi en avant de la ferme de Cassina-Nuova, « située à gauche du chemin de Buffalora à Magenta, une colonne autrichienne « dont une partie s'était déjà rendue, fit mettre bas les armes au reste de la « colonne, au moment où elle se heurtait contre une partie du 2$^e$ Zouaves venant « du côté de Marcallo ; qu'en ce moment un grenadier du 45$^e$, le nommé LAPÈRE, « a pris un drapeau au milieu d'un groupe d'autrichiens désarmés ; que ce drapeau « lui fut disputé par un zouave, resté jusqu'à présent inconnu, et que le drapeau « ne s'est pas retrouvé ;

« 2° Que d'un autre côté, une grande partie du 2$^e$ Zouaves, se trouvant réunie « à proximité des pièces mises en batterie sur le chemin de Marcallo à Magenta, « lorsque le capitaine de la batterie vint déclarer qu'elle était menacée par l'arri- « vée d'une colonne autrichienne, reçut l'ordre du général ESPINASSE de repousser « cette colonne dès qu'elle arriverait sur les pièces ; qu'après avoir, en effet, « attendu un instant, les zouaves déposèrent leurs sacs, exécutèrent une charge « à la baïonnette contre cette colonne, la rompirent et lui firent mettre bas les « armes ; qu'alors l'un d'eux, le nommé DAURIÈRE, se lançant au milieu d'un « groupe qui se défendait encore, se saisit d'un drapeau qui se trouve être celui « du 9$^e$ d'infanterie autrichien. Tous les témoignages recueillis concourent à « prouver qu'à ce moment aucun homme du 45$^e$ n'était là, que par suite, la prise « du drapeau du 9$^e$ autrichien est un fait en dehors de celle du drapeau revendi- « qué par le 45$^e$ et que ce fait concerne le 2$^e$ Zouaves seul.

« D'après cela, la Commission qui, en définitive, a pour mission d'éclaircir « le fait de la prise par l'un ou par l'autre des deux corps français, du seul « drapeau qui ait été présenté, tout en regrettant que les traces d'un autre drapeau « dont le 45$^e$ revendique la prise n'aient pu être retrouvées, se borne à recon- « naître comme incontestablement établi, l'enlèvement à l'ennemi du drapeau « du 9$^e$ régiment d'infanterie autrichien par le 2$^e$ Zouaves, que ce dernier « régiment a rapporté comme trophée de la bataille de Magenta.

*« Fait et clos à Castrezzato, les jour, mois et an que dessus. »*

Le général de brigade,
AUGER.

Le lieutenant-colonel du génie,
PRUDON.

Le général de brigade, président,
GAUDIN DE VILLAINE.

# III

Après Frœschwiller et Sedan, un grand nombre d'officiers du 2e Zouaves furent faits prisonniers et emmenés dans les forteresses d'Allemagne ; plusieurs parvinrent à s'échapper et reprirent du service dans la nouvelle armée. Les documents ci-dessous se rapportent à cette période et concernent des officiers du 2e Zouaves.

## Extrait d'une lettre du colonel HERSON, lieutenant au 2e Zouaves en 1870, relative à sa captivité et à son emprisonnement à Magdebourg.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Dans une lettre que j'adressai à un ami d'Oran, j'avais écrit cette phrase [1] : « Notre belle bibliothèque de Saint-Cyr est envoyée à l'École des cadets prus- « siens. Je désire que la lecture de ces livres rende ces jeunes gens plus civilisés « et moins voleurs que leurs pères. » Ma lettre fut lue à la *commandatur* et le « major VON BOZE voulut me faire rétracter ce que j'avais écrit ; je m'y refusai « et je fus arrêté, conduit à la prison militaire dans la citadelle de Magdebourg « et mis au secret comme si j'avais commis un crime de lèse-majesté. Après un « mois de prévention et plusieurs interrogatoires, on me fit passer devant un « conseil de guerre qui me condamna à quatre mois de prison. Pendant l'infor- « mation et dans les interrogatoires qu'on me fit subir, je commis l'imprudence « de trop dire ma façon de penser sur la manière dont les Prussiens faisaient la « guerre et sur leur conduite en France et je maintins devant le conseil ce que « j'avais dit.

---

(1) Le lieutenant HERSON, aujourd'hui général, était alors en captivité à Magdebourg.

« J'ai fait intégralement mes quatre mois de prison; les Prussiens ne m'ont « pas fait grâce d'une minute. Il ne faut pas croire que ma prison fut confortable. « C'était une vraie cellule qui avait pour tout mobilier une petite table, un « escabeau, un lit de soldat avec une modeste paillasse remplie de varech, une « terrine avec sa cruche, une chaise percée et un poêle. Sous ma fenêtre une « sentinelle se promenait nuit et jour. Un soldat prussien faisait ma chambre « et m'apportait mon repas; il était toujours accompagné par le vieux SCHULZ, « sergent rébarbatif et portier-consigne. Je prenais l'air une heure par jour dans « le préau de la prison; j'étais pendant toute ma promenade escorté par un « planton en armes. Après la signature de la paix on me laissa un peu plus de « liberté, ce qui me permit de faire connaissance avec quelques Français internés « dans la citadelle et qui avaient été condamnés à des années de *Festung* pour « s'être montrés trop patriotes ou avoir été francs-tireurs. Je m'étais intéressé « tout particulièrement à la situation malheureuse de deux de ces prisonniers: « je ne me rappelle plus leurs noms; l'un, presque un vieillard, avait été « condamné à cinq ans, l'autre, un ancien chasseur d'Afrique, tête brûlée, avait « dix ans à passer sous le verrou. J'avais eu l'heureuse idée et l'aplomb, c'est « bien le mot, d'écrire à l'empereur GUILLAUME en faveur de ces deux pauvres « diables, pour demander leur grâce. Je n'avais pas hésité à raconter dans ma « lettre la conduite des Prussiens à l'égard de mes protégés. L'un d'eux, le « vieillard, avait été tellement roué de coups qu'il avait les reins presque brisés « et portait encore sur le dos les traces des coups de bâton. Il paraît que ma « hardiesse et ma franchise plurent à l'Empereur qui, au lieu de m'envoyer « quelques mois de *Festung* de plus, fit grâce aux deux braves gens.

« Le général VON ANSTEIN, gouverneur de Magdebourg, vint me féliciter « dans ma prison du bon résultat de ma démarche et il m'engagea vivement « à adresser en ma faveur une supplique dans laquelle je m'excuserai de ce que « j'avais dit. Le général se faisait fort d'obtenir immédiatement mon élargisse- « ment. Je le remerciai de ses bonnes intentions, mais, si je demandai grâce « pour de malheureux compatriotes, je ne pouvais pas le faire pour moi, ni « rétracter ce que j'avais dit et que je considérais comme étant l'expression de la « vérité. Notre conversation prit une tournure un peu aigre; le général se fâcha, « je m'emballai à mon tour: le général voulut m'imposer silence en criant qu'on « ne parlait pas ainsi à un général. — « Vous n'êtes pas pour moi un général, lui « dis-je, vous n'êtes qu'un geôlier. » — Furieux, il sortit et je ne le revis plus. « Ma pauvre mère eut beau demander mon renvoi en France par l'intermédiaire « de MM. JULES FAVRE et BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, la chancellerie prussienne « fit toujours la sourde oreille.

« Arrêté en février 1871, je sortis de prison le 24 juillet. Voilà le récit complet « de mes cinq mois de prison. »

## Récit succinct de l'évasion de plusieurs officiers du 2e Zouaves

« Parmi les rares officiers du 2e Zouaves échappés à l'hécatombe de Frœsch-« willer et de Sedan, plusieurs d'entre eux, MM. de La Raitrie, lieutenant ; « Rostand, Marc de Ponthon, Blondeau et Stéfani, sous-lieutenants, furent « envoyés à Breslau : là, ils furent invités, comme plus de mille officiers de « l'armée française internés dans cette ville, à donner leur parole d'honneur de « ne pas s'évader ; mais ils refusèrent et furent dirigés sur la citadelle de Custrin, « où ils furent enfermés.

« Le commandant de cette place les supplia, à maintes reprises, de faire « comme leurs camarades ; mais tout fut inutile, et leur réponse était toujours « la même : Nous sommes vos prisonniers, gardez-nous ; quant à nous, nous ne « voulons nous engager à rien. »

« A partir de ce moment, les vexations de toute nature leur furent prodiguées. « Un officier, un sous-officier, deux caporaux et douze hommes furent préposés « à leur garde : trois sentinelles se tenaient, l'une devant la porte, les deux « autres sous les fenêtres et lucarnes par lesquelles le jour pénétrait dans la « prison : de plus, le colonel, commandant de place, les avait prévenus qu'ils « seraient fusillés sans pitié, s'ils cherchaient à s'évader.

« Une première tentative d'évasion par la lucarne échoua ; il ne s'agissait de « rien moins que de descendre par là sur le parapet, et du parapet dans le lit de « l'Oder, qui, gelée à cette époque-là de l'année, était facilement franchissable.

« Le 9 janvier, ayant appris par un homme de garde que la sentinelle de la « porte devait assister à une revue d'effectif, MM. de La Raitrie et Rostand « résolurent de mettre à exécution leur plan d'évasion, longuement médité.

« La porte fut ouverte, et, comme la nuit était déjà tombée (il était 5 heures 20), « les fugitifs traversèrent la cour de la caserne devant le régiment prussien encore « rassemblé sous les armes et franchirent, en l'escaladant, le mur d'une cantine, « sur la situation duquel ils avaient pu recueillir quelques renseignements.

« Une fois hors de la prison, ils marchèrent jusqu'à minuit et demi, heure « à laquelle ils arrivèrent à Francfort-sur-l'Oder ; maintes fois, ils furent obligés « de se blottir dans la neige, se croyant poursuivis, lorsqu'ils entendaient « derrière eux le pas d'un cheval ou le bruit d'une voiture.

« A Francfort, ils prennent le train, descendent à Kohlfurt ; puis, un nouveau « train les amène à Lauhan : de là, ils se rendent à Mark-Lissa.

« Leur fuite n'avait point encore été éventée et la ronde de nuit ne s'était « aperçue de rien, grâce à des mannequins placés dans leurs couchettes par leurs « camarades restés en prison : mais, le plus difficile restait à faire ; car, le temps « était épouvantable, et il s'agissait de franchir, sans boussole directrice et sans « indication d'aucune sorte, l'Iser-Gebirge qui sépare Mark-Lissa, dernier point « du territoire prussien, d'Heinersdorf, premier village autrichien, qu'il fallait « atteindre.

« Aussi, ne tardèrent-ils pas à s'égarer : sans vivres, presque sans vêtements, « harassés de fatigues, ils allaient périr tous deux dans la neige, lorsqu'ils « aperçurent enfin une auberge perdue où ils pénétrèrent, se croyant en Autriche: « mais, les aubergistes, ayant maladroitement laissé voir qu'ils les soupçonnaient « fort d'être français, ceux-ci, se croyant trahis, les enfermèrent à clef dans leur « propre demeure et se sauvèrent.

« Enfin, après douze heures de marche, ils arrivèrent à Heinersdorf, mais « leur épuisement était tel, que les Autrichiens, habitant le village, craignirent « pour leur sort et les ranimèrent par mille et mille soins.

« Le lendemain, ils arrivaient à Reichemberg et, de là, rejoignaient la France « par Vienne, Turin et le Mont-Cenis ; ils se rendirent à Avignon, dépôt du « 2<sup>e</sup> Zouaves, pour être envoyés le plus tôt possible à l'Armée de l'Est où se « trouvait le 2<sup>e</sup> Zouaves de marche.

« M. DE LA RAITRIE fut alors très malade ; les terribles souffrances qu'il « avait endurées avaient miné sa robuste santé ; il repartit bientôt avec son « camarade ROSTAND pour le Sud-Oranais où avait éclaté l'insurrection de 1871, « prit part au combat de Mengourah, et mourut bientôt après, à la suite de « toutes ses fatigues.

« Le lieutenant DESSIRIER, laissé pour mort sur le champ de bataille de « Frœschwiller, réussit à gagner Niederbronn à la faveur de la nuit. Découvert « par l'autorité allemande, il refusa de signer sa liberté contre l'engagement de « ne plus servir jusqu'à la fin de la guerre. Évacué sur la Bavière, il s'évada du « train à Hagueneau le 31 août et parvint à entrer dans Bitche le 4 septembre. « Il traversa une deuxième fois les lignes allemandes avec l'autorisation du « commandant de la place le 19 décembre et rejoignit le 2<sup>e</sup> Zouaves de marche « en avant de Vierzon le 3 janvier suivant. »

# IV

## État nominatif des Colonels qui ont commandé le 2e Régiment de Zouaves depuis sa formation

| NOMS | DURÉE du COMMANDEMENT | | DERNIER GRADE dans L'ARMÉE | ÉTAT SOMMAIRE DES SERVICES |
|---|---|---|---|---|
| | du | au | | |
| VINOY (JOSEPH) | 17 février 1852 | 12 août 1853 | Général de Division | Entré au service comme soldat en 1823. Commandant le 13e corps en 1870. Commandant en chef l'armée de Paris en 1871. Sénateur en 1865. Grand chancelier de la Légion d'honneur en 1871. Campagnes: Afrique, Orient, Italie, contre l'Allemagne. 5 citations. 1 blessure. Grand Croix de la Légion d'honneur. Décédé à Paris en 1880. |
| CLER (JEAN-JOSEPH-GUSTAVE) | 12 août 1853 | 5 mars 1855 | Général de Brigade | Sorti de l'École spéciale militaire en 1835. Mort au Champ d'Honneur à Magenta, le 4 juin 1859, comme Commandant de la 1re Brigade de la 1re Division d'Infanterie de la Garde impériale. Campagnes: Afrique, Orient, Italie. 3 citations. Commandeur de la Légion d'honneur. |
| SAURIN (ALEXIS-DENIS) | 14 mars 1855 | 24 déc. 1858 | Général de Brigade | Sorti de l'École spéciale militaire en 1832. Décédé à Paris en retraite en 1887. Campagnes: Afrique, Orient, Italie, contre l'Allemagne. 1 citation. 2 blessures. Commandeur de la Légion d'honneur. |
| TIXIER (BENIGNE-PROSPER-MICHEL) | 24 déc. 1858 | 12 août 1861 | Général de Division | Sorti de l'École spéciale militaire en 1832. Admis à la section de réserve en 1878, en retraite en 1879. Campagnes: Afrique, Orient, Italie, contre l'Allemagne. 1 citation. 2 blessures. Grand Officier de la Légion d'honneur. |
| GAMBIER (PIERRE-GUILLAUME-EUGÈNE) | 12 août 1861 | 29 août 1864 | Colonel | Sorti de l'École spéciale militaire en 1841. Décédé à l'Hôpital maritime de Rochefort, le 29 août 1864. Campagnes: Afrique, Orient, Italie, Mexique. 1 blessure. Commandeur de la Légion d'honneur. |

| NOMS | DURÉE du COMMANDEMENT du | au | DERNIER GRADE dans L'ARMÉE | ÉTAT SOMMAIRE DES SERVICES |
|---|---|---|---|---|
| LEFEBVRE (ADOLPHE-ERNEST-FÉLIX) | 10 sept. 1864 | 2 juin 1870 | Général de Division | Sorti de l'École spéciale militaire en 1841. Commandant le 1er Corps d'armée en 1879. Admis à la section de réserve en 1885, en retraite en 1885. Campagnes : Afrique, Rome, Italie, Mexique, contre l'Allemagne. 1 citation. Grand Officier de la Légion d'honneur. |
| DÉTRIE (PAUL-ALEXANDRE) | 2 juin 1870 | 9 sept. 1876 | Général de Division | Entré au service comme soldat en 1847. Admis à la section de réserve en août 1893. Campagnes : Afrique, Italie, Mexique, contre l'Allemagne. 4 blessures. 1 citation. Grand Officier de la Légion d'honneur. Membre du Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur. |
| Ont commandé comme Lieutenants-Colonels le 2e Zouaves de marche en 1870-1871 : LOGEROT (FRANÇOIS-AUGUSTE) | 19 nov. 1870 | 25 nov. 1870 | Général de Division | Sorti de l'École spéciale militaire en 1844. Commandant du 8e Corps d'armée en 1884. Ministre de la Guerre en 1888. Admis à la section de réserve en 1890. Campagnes : Afrique. Rome. Orient, contre l'Allemagne, Tunisie. 1 blessure. Grand Officier de la Légion d'honneur. |
| CHEVALLIER (ANATOLE-JULES-MARIE) | 25 nov. 1870 | 28 mars 1871 | Colonel | Sorti de l'École spéciale militaire en 1843. En retraite en 1883. Campagnes: Afrique, Orient, Italie, contre l'Allemagne. Commandeur de la Légion d'honneur |
| GADAY (LOUIS-AUGUSTE) | 17 nov. 1876 | 26 avril 1879 | Général de Brigade | Entré au service comme soldat en 1843. Décédé en activité de service en 1885. Campagnes: Afrique, Orient, Italie, Rome, Mexique, contre l'Allemagne. 1 blessure. Commandeur de la Légion d'honneur. |

| NOMS | DURÉE du COMMANDEMENT | | DERNIER GRADE dans L'ARMÉE | ÉTAT SOMMAIRE DES SERVICES |
|---|---|---|---|---|
| | du | au | | |
| SWINEY (MICHEL-MARIE-EDOUARD) | 26 avril 1879 | 7 mars 1885 | Général de Division | Sorti de l'École spéciale militaire en 1852.<br>Admis dans la section de réserve en 1895.<br>Campagnes : contre l'Allemagne, Afrique.<br>Commandeur de la Légion d'honneur. |
| THIÉRY (SÉBASTIEN-PIERRE-ALPHONSE) | 7 mars 1885 | 11 juillet 1889 | Général de Brigade | Sorti de l'école spéciale militaire en 1856.<br>Admis dans la section de réserve en 1893.<br>Décédé en 1894.<br>Campagnes: Afrique, Italie, contre l'Allemagne.<br>1 blessure.<br>Officier de la Légion d'honneur. |
| BAUDOIN (FRANÇOIS-ALPHONSE) | 11 juillet 1889 | 9 juillet 1893 | Colonel | Sorti de l'École spéciale militaire en 1855.<br>En retraite en 1893.<br>Campagnes : Italie, contre l'Allemagne, Afrique, Tonkin.<br>Officier de la Légion d'honneur. |
| DE MASIN (CHARLES-FORTUNÉ-LÉONCE) | 9 juillet 1893 | 10 juillet 1896 | Colonel | Sorti de l'École spéciale militaire en 1860.<br>Sorti de l'École d'application d'État-Major en 1863.<br>Nommé Chef d'État-Major du 16e Corps d'armée, le 10 juillet 1896.<br>En retraite en 1898.<br>Campagnes : contre l'Allemagne, à l'Intérieur, en Afrique.<br>Officier de la Légion d'honneur. |
| BIGEON (ERNEST-AMÉDÉE) | 10 juillet 1896 | 2 mars 1898 | » | Sorti de l'École spéciale militaire en 1863.<br>Sorti de l'École supérieure de Guerre en 1881.<br>Nommé au commandement du 121e Régiment d'infanterie, le 2 mars 1898.<br>Campagnes : contre l'Allemagne, en Afrique.<br>Chevalier de la Légion d'honneur. |
| PRIEUR DE LACOMBLE (EUSÈBE-LOUIS-ARMAND) | 2 mars 1898 | » | » | Sorti de l'École spéciale militaire en 1864.<br>Colonel actuel du 2e Zouaves.<br>Campagnes : contre l'Allemagne, en Tunisie, en Algérie.<br>Chevalier de la Légion d'honneur. |

# V

Le poème suivant fut dit à Oran, à la caserne Saint-Philippe, à l'occasion de la fête du Drapeau, en juin 1894.

## Le Vieux Drapeau du 2e Zouaves

Sur la terre d'Afrique où le soleil brûlant,
La fièvre, le climat, l'ardente soif autant
Que l'Arabe invisible étaient alors à craindre,
Les Français avançaient lentement, sans se plaindre.
Ils n'avaient point encor de ces nouveaux combats
L'habitude, et tombaient quoique rudes soldats.
Alors le maréchal CLAUZEL créa les zouaves.
Indigènes amis, pris parmi les plus braves,
Conduits par des Français au cœur audacieux,
Ils allaient, bondissant, et l'éclair de leurs yeux
Foudroyait l'ennemi tout autant que les balles.
Au col de Mouzaïa leurs brillantes annales
S'ouvrirent : un drapeau, par eux, sur l'ennemi
Fut repris. Puis après, — ils n'ont jamais dormi
Les zouaves, « les chacals, » — avec LAMORICIÈRE
Ils sont à Constantine, où la blanche poussière
A plus de cent d'entre eux sert bientôt de tombeau.
Les autres vont toujours, jaloux d'un sort si beau,

Et là-bas, sur les murs éclatants de lumière,
La rouge chéchia paraît, joyeuse et fière.
En Kabylie après, glorieux combattants,
Nous les trouvons encor, tandis que dans leurs rangs
Des Français sont venus pour partager leur gloire,
Car ils sont bien déjà les fils de la Victoire.
Zaatcha, dure étape; un nouveau feuillet d'or
Au livre des héros vient s'ajouter encor :
Il faut de chaque mur faire un siège terrible,
Car l'Arabe derrière, héroïque et terrible,
Attend le fer en main le fer de l'ennemi.
Aussi, quand ce combat farouche fut fini,
Quand les zouaves vainqueurs dans le village en flammes
Entrèrent, il restait un aveugle et cinq femmes
Debout. Les autres morts. Bien des zouaves aussi,
Hélas! étaient tombés. Toujours la gloire ainsi
S'achète. Mais la leur que payaient tant de braves
Fut telle, qu'on jugea le régiment des zouaves
Digne d'en former trois. Zouaves, voici comment
Naquit le vieux drapeau du second régiment.

Aigle d'or surmontant les trois couleurs de France,
Tu devins leur vrai Dieu, leur unique croyance
A ces zouaves bronzés qui, pendant les combats,
Souriaient à la mort en volant sur tes pas.
Ce drapeau, qui dans l'air voltigeait sur leurs têtes,
Phare resplendissant au milieu des tempêtes,
Quand ils le regardaient, leur mettait dans le cœur
Ce frisson surhumain qui fait l'homme vainqueur.
Dès la première année, à Laghouat, la victoire
Ouvrait au régiment cette liste de gloire
Inscrite en lettres d'or sur les plis du drapeau :
C'est la nuit; il nous faut enlever un plateau.
Sans un coup de fusil, avec la baïonnette
Seule, les zouaves font sans bruit la place nette.
Le lendemain matin, au refrain du clairon,

Ils entrent dans la ville, et, d'un élan si prompt,
Qu'ils forment tous ensemble une seule avalanche.
Bientôt la renommée a sur son aile blanche
Porté par l'univers le bruit de tes succès,
Aigle d'or du deuxième. Et ce n'est plus assez
De l'Afrique pour toi. D'ailleurs, là-bas, écoute :
Entends-tu le canon gronder dans la redoute ?
C'est en Crimée. Il faut, zouaves, que vous alliez
Cueillir pour le drapeau quelques nouveaux lauriers.
A l'Alma, le deuxième est posté, c'est sa place,
Au point le plus terrible : en un instant l'espace
A la charge est franchi ; le drapeau sur la Tour
Par le colonel CLER est planté. C'est ce jour
Que les Russes disaient devant leur choc : « Ces zouaves.
Ils sont ivres ou fous ! » Non, mais ils étaient braves.
Inkermann ! On leur dit : « Modérez votre ardeur. »
Sous la mitraille alors, attendant la faveur
De monter à l'assaut, l'arme au bras, ils demeurent.
A Tracktir, on peut voir comment des héros meurent.
Repoussant quatre fois la charge de l'ennemi
Forcé de rompre, et, quand le combat fut fini,
On dit d'eux qu'ils étaient premiers soldats du monde !
La leçon des anciens pour nous sera féconde :
Tous, au jour du danger, se souviendront comment
Grandit le vieux drapeaux de notre régiment.

Mais ce n'est point encor pour eux assez de gloire.
L'aigle d'or du deuxième, enfant de la Victoire,
Ne sait pas demeurer inactif ; il lui faut
L'ivresse du combat, la fureur de l'assaut
Où se déploie au vent son aile tricolore ;
Il lui faut le canon qui gronde ou le sonore
Clairon jetant dans l'air ses appels affolés.
Ichériden ! En haut des Kabyles, collés
Contre terre sans bruit, derrière leur muraille ;
Ils sont bien quatre mille attendant la bataille.

Puis les zouaves en bas, gravissant le plateau ;
Pas un coup de fusil, pas un burnous là-haut.
Les zouaves vont gaiement ; tout à coup, les Kabyles,
Se relevant soudain en hurlant, font d'habiles
Feux de masse sur nous. Cent zouaves sont tombés ;
L'élan s'arrête. Alors, sortant des rangs criblés,
VIGNEAU, porte-drapeau, sur l'ennemi se jette,
Chacun le suit ; l'assaut reprend, et la défaite
Des Kabyles, surpris à leur tour, est bientôt
Achevée, et les monts les cachent aussitôt.
Deux ans passent ; il faut que l'aigle se repose.
Puis, un jour apparaît comme en apothéose,
Le ciel bleu d'Italie autour de Magenta.
Derrière des bosquets, le régiment est là,
Attendant le moment d'entrer dans la fournaise.
Le canon gronde au loin, les zouaves son bien aise,
Mais trouvent que c'est long d'attendre le combat,
Et l'on entend les vieux grogner un peu tout bas.
Tout à coup on leur crie : « Alerte ! sac à terre,
Et à la baïonnette ! » Alors, comme un tonnerre,
Contre les Autrichiens se ruant à l'assaut
Avec de grands hourras, les zouaves en un saut
Arrivent au contact. A travers la mitraille,
Et lorsque la fumée au vent de la bataille
Fut un peu dissipée, on put voir, dominant
Le drapeau qui planait, suberbe et rayonnant,
L'aigle d'or, la poitrine ouverte d'une balle,
Tandis que devant lui, gloire que rien n'égale,
DAURIÈRE, un simple zouave, arrachait un drapeau
Des mains de l'ennemi. Pour un acte si beau,
L'empereur rétablit une faveur suprême,
Et, le dix-neuf juin, notre aigle du deuxième
Reçut de lui la Croix de la Légion d'honneur,
Que MAC-MAHON lui vint attacher sur le cœur.
Plus d'un brave en ce jour serra plus fort son arme,
En sentant de ses yeux s'échapper une larme,
Et leurs enfants toujours se souviendront comment
Fut décoré le vieux drapeau du régiment.

Sur le nouveau drapeau nous l'avons replacée,
Cette gloire immortelle en lettres d'or tracée,
Plus belle encore pour nous, car elle est à présent
Le legs du vieux drapeau de notre régiment.

*Mers-el-Kebir, juin 1894.*

Sous-lieutenant JOSEPH SPITZ.

*du 2e Zouaves.*

## VI

## Chant du 2e Zouaves

PREMIER COUPLET

Sous le soleil brûlant de l'Algérie
Notre étendard planait calme et vainqueur ;
Au cri d'appel de la Mère Patrie,
Du Nord il vole affronter la rigueur.
Va déployer au vent de la Crimée
Tes plis sacrés, ô mon noble drapeau !
Déjà noirci de poudre et de fumée,
Au premier rang tu flotteras plus beau !

REFRAIN

Hourrah ! hourrah ! chacals en avant,
Le clairon résonne et le canon tonne.
Hourrah ! hourrah ! la gloire, les enfants !
Suivra toujours le deuxième régiment !
Pan ! pan ! l'Arbi, les chacals sont par ici.
Les chacals et les vitriers, n'ont jamais laissé les colons nu-pieds.
Trente-cinq sous la paire de souliers ;
Approchez à la porte du quartier, vous y trouverez chaussures à vos pieds.
Fermez vos portes les mercantis, tout est payé.
Fermez vos portes les mercantis, tout est payé.
Tout est payé.

# CHANT DU 2e ZOUAVES



Deuxième couplet

Plus tard on vit revenir d'Italie
Ce vieux drapeau, et dans ses plis vainqueurs,
Tachés du sang de l'Autriche envahie,
Fièrement, il portait la croix d'honneur.
Ses plis sacrés, troués par la mitraille,
Resplendissaient à l'horizon vermeil.
Deuxième, à toi l'honneur de la bataille;
Ton vieux drapeau pour nous est un soleil.

*Refrain*

Troisième couplet

Par tous pays, sur l'ordre qu'on nous donne,
De la Patrie nous portons les couleurs,
Et nous savons le prix de ces couronnes
Qu'aux jours de gloire elle offre à la valeur:
Le seul récit de ces rudes batailles,
Fait au retour et par tous admiré,
Un bout d'étoffe où pend une médaille
Paient au chacal le sang qu'il a versé.

*Refrain*

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE IV

### Magenta



## LIVRE V

### Puebla



## LIVRE VI

### Guerre contre l'Allemagne (1870-71)

## LIVRE VII

### Extrême-Orient



## LIVRE VIII

### L'Ère Nouvelle



---

## APPENDICES



---

## TABLE DES CARTES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

*le trente septembre mil neuf cent un*

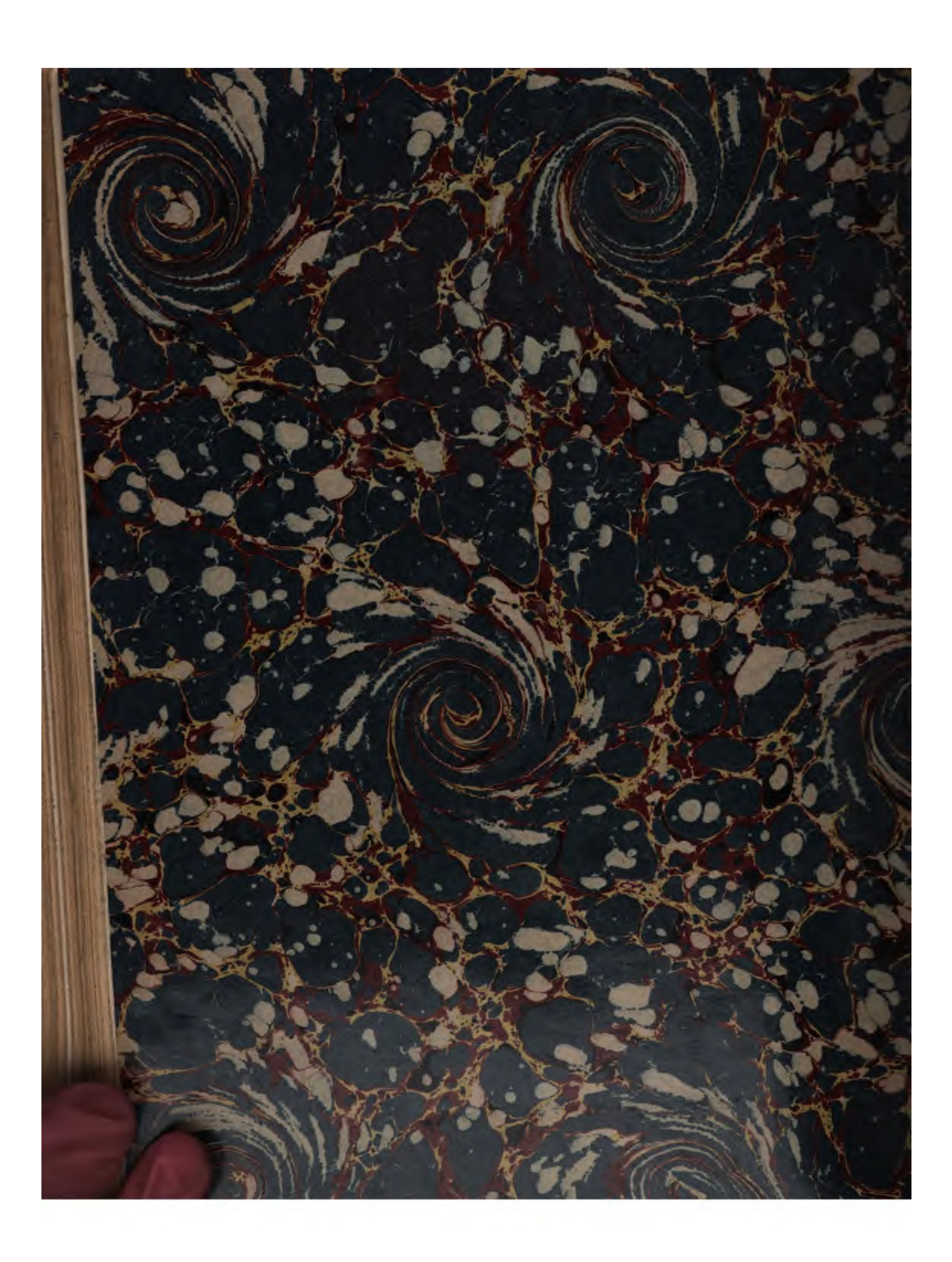
PAR

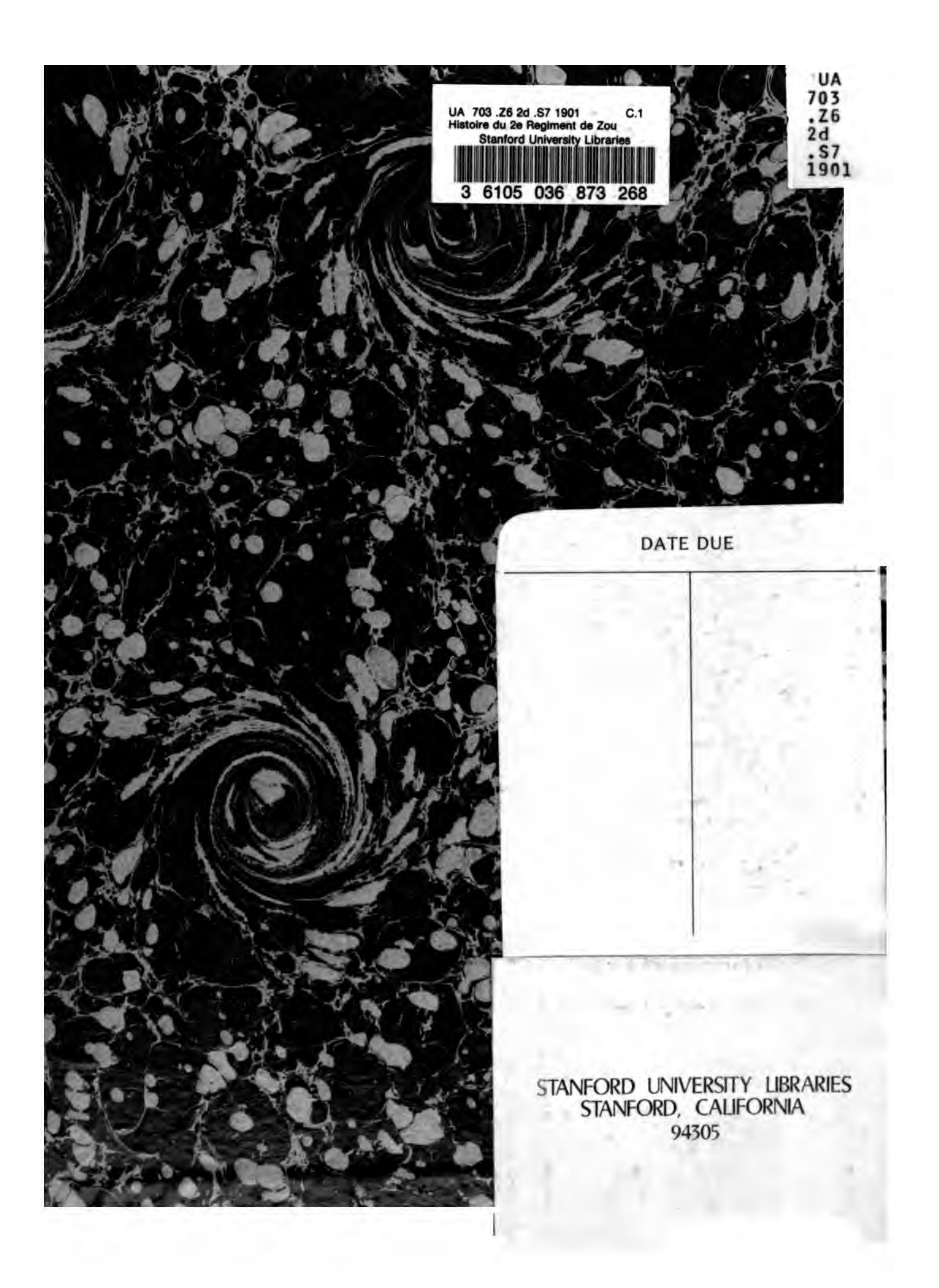
PAUL PERRIER

5 BOULEVARD OUDINOT, 1

à ORAN

(5) 450F




UA 703 .Z6 2d .S7 1901 C.1
Histoire du 2e Regiment de Zou
Stanford University Libraries
3 6105 036 873 268
UA
703
.Z6
2d
.S7
1901
DATE DUE
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305

